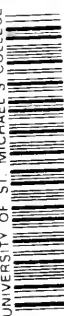


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01876448 0



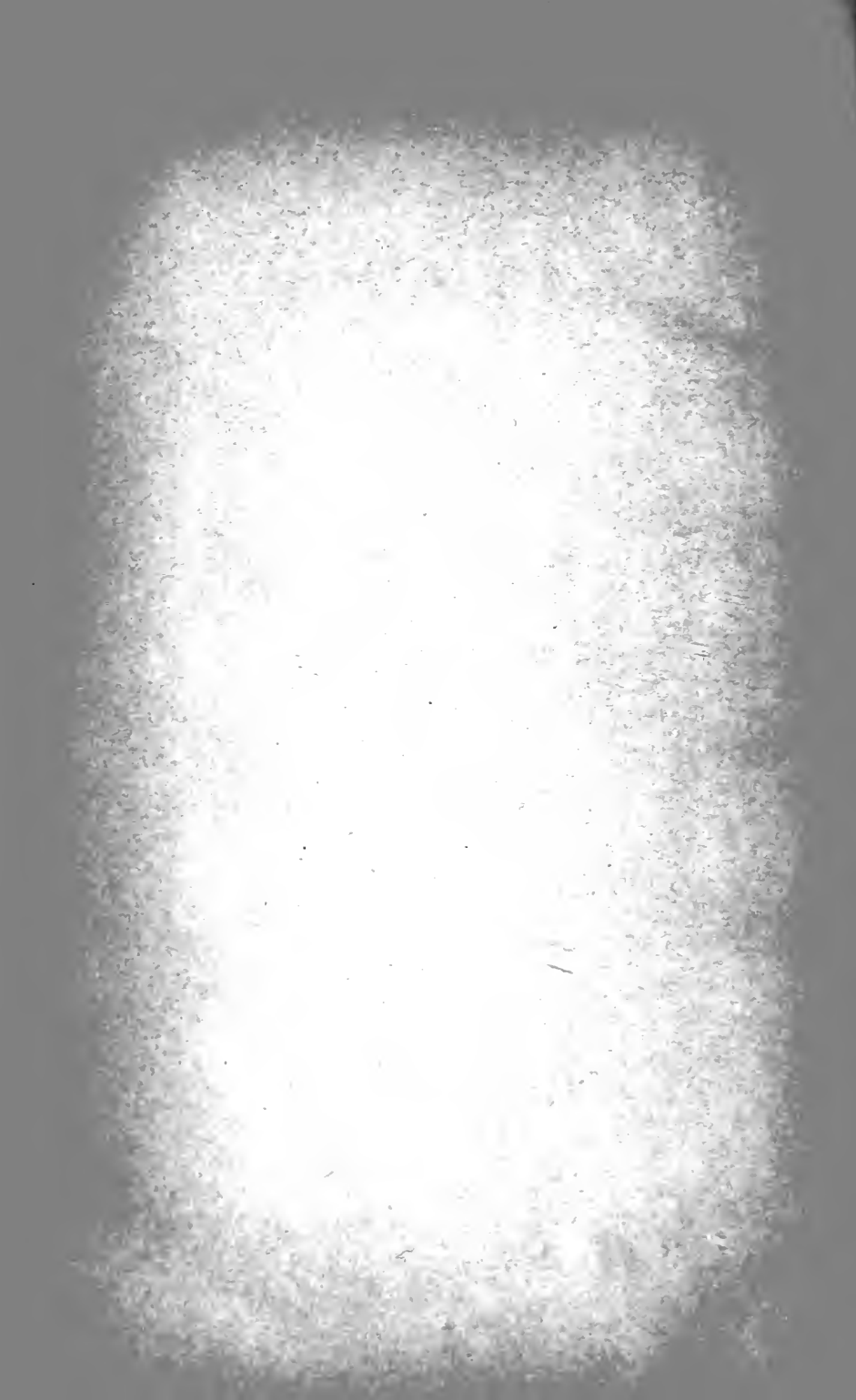
ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

GIFT OF
St. Michael's College.

TRANSFERRED





OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

SERMONS.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHES

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR

MM. BOUCHER ET CRAMON

VOLUME V

NOUVELLE ÉDITION

*A. F. Binard
4 Dec.
1899*



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 13

1877

5

MAR 18 1958

SERMONS

POUR

LE PROPRE DU TEMPS.

AU RÉVÉRENDISSIME ET ILLUSTRISSIME SEIGNEUR

JEAN DE RIBERA,

ARCHEVÊQUE DE VALENCE, ET PATRIARCHE TRÈS-DIGNE,

F. LOUIS DE GRENADE,

PERPÉTUELLE FÉLICITÉ EN NOTRE SEIGNEUR.

Je vous envoie, révérendissime Prélat, non les prémices, mais les derniers fruits de mes veilles, c'est-à-dire le quatrième tome qui contient les sermons pour les dimanches après la Pentecôte. Ces sermons et ceux que j'ai déjà publiés auparavant m'ont coûté seize années de travail pendant lesquelles de graves maladies ont mis plus d'une fois ma vie en danger. Mais Celui qui tient entre ses mains les clefs de la vie et de la mort, et à qui j'offrais et recommandais mes travaux, a daigné venir en aide à son indigne serviteur et lui accorder le temps nécessaire pour compléter cette œuvre si variée et si longue. Il m'avait donné de la commencer; il m'a également donné de l'achever et de la conduire à bonne fin. Cet ouvrage, quel qu'il soit, je me fais un devoir de vous le dédier et de vous l'offrir, comme un gage de mon affection et de mon respect pour Votre Grandeur, que je n'ai jamais vue des yeux du corps, mais bien souvent des yeux du cœur; attiré que je me sens vers vous par la bonne odeur de vos vertus dont mon âme est toute réjouie. Car tel est le noble privilège de la vertu, que nous l'aimons non-seulement chez les

personnes que nous connaissons, mais encore chez celles qui nous sont étrangères et même jusque dans un ennemi.

Vous devez donc rendre à Dieu de continuelles actions de grâces pour ce qu'il vous a inspiré de consacrer généreusement tous vos efforts et tout votre zèle à son honneur et à sa gloire ainsi qu'au salut des âmes. Que de moyens, que de fatigues, en effet, ne prenez-vous pas pour remplir ce ministère! Le troupeau qui vous a été confié, vous le nourrissez de la divine parole, vous le nourrissez de vos constantes prières, vous le nourrissez de vos exemples, vous le nourrissez des sacrements que vous lui administrez vous-même, vous nourrissez enfin les pauvres et les indigents de l'abondance de vos aumônes. Courage, digne et saint Pasteur! Quelle heureuse fin ne fait pas espérer une telle vie! Pouvons-nous douter que, quand le moment sera venu, vous ne receviez de Jésus-Christ, le Prince des pasteurs, en récompense d'œuvres si méritoires, l'incorruptible couronne de la gloire éternelle? Daigne ce divin Sauveur vous conserver longtemps à notre affection et à sa sainte Eglise!

De notre insigne monastère de Sainte-Marie-de-la-Victoire,

Ides de juillet M. D. LXXX.

PREMIER SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est.

Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. *Luc. VI, 36.*

La parfaite justice, mes très-chers frères, comprend trois parties dont la première rend à Dieu, la seconde à nous-mêmes et la troisième au prochain ce qui est équitable et juste. Notre divin Maître parle en différents endroits de la justice due à Dieu et à nous-mêmes; mais dans l'évangile de ce jour, il ne traite que de la justice due au prochain. Or, cette justice se divise en

deux parties, dont l'une nous oblige à faire du bien à nos semblables, et l'autre nous défend de leur faire du mal. « Soyez miséricordieux, dit notre Seigneur, comme votre Père est miséricordieux; » puis il nous fait connaître l'exercice et la récompense de la miséricorde, en ajoutant : « Remettez et on vous remettra; donnez et on vous donnera. » Voilà pour la première partie. La seconde est contenue dans les paroles suivantes : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés, etc. » Comme notre Seigneur nous donne dans l'évangile d'aujourd'hui les instructions les plus salutaires sur l'une et l'autre partie de la justice envers le prochain, je me propose, avec sa grâce, de développer ce sujet dans le présent discours. Mais pour m'acquitter religieusement de cette tâche, j'ai besoin de l'assistance du ciel. Implorons-la humblement par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Parmi les bienfaits éclatants de la libéralité divine envers le genre humain, il faut mettre au premier rang le don que Dieu nous a fait de son unique Fils, non-seulement comme notre rédempteur et le réparateur de notre liberté, mais comme notre docteur et l'interprète de sa volonté. L'Apôtre célèbre la grandeur de ce bienfait, lorsqu'il dit, au début de son épître aux Hébreux : « Dieu ayant parlé autrefois à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophètes, vient enfin de nous parler en ces derniers jours par son propre Fils qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui il a même créé les siècles. » *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in Prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio, quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula.* Hebr. I, 1, 2. Moïse n'a pas moins exalté ce bienfait, quand il disait au peuple, après avoir reçu la loi de Dieu de la bouche du Seigneur lui-même, sur le mont Sinai : « Interrogez les siècles les plus reculés qui ont été avant vous, et considérez d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, depuis le jour auquel le Seigneur a créé l'homme sur la terre, s'il s'est jamais rien fait de semblable, et si jamais on a ouï dire qu'un peuple ait entendu la voix de Dieu qui lui

parlait du milieu des flammes, comme vous l'avez entendu. » *Interroga de diebus antiquis, qui fuerunt ante te ex die quo creavit Deus hominem super terram, a summo cœlo usque ad summum ejus, si facta est aliquando hujusmodi res, aut unquam cognitum est ut audiret populus vocem Dei loquentis de medio ignis, sicut tu audisti.* Deut. iv, 32, 33. Aussi le Prophète nous ordonne-t-il de nous livrer à la joie la plus vive et de témoigner à Dieu toute notre reconnaissance pour une si grande faveur : « Enfants de Sion, dit-il, soyez dans des transports d'allégresse, réjouissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné un maître qui vous enseignera la justice, et qu'il fera descendre sur vous les pluies de l'automne et du printemps, » *Joel. II, 23*, afin que la semence de la parole divine, répandue par lui dans la terre de vos cœurs et arrosée des eaux de la grâce, y produise les fruits de la vie éternelle. Cet office, notre Seigneur l'a parfaitement rempli : « J'ai publié votre justice, dit-il lui-même, dans une grande assemblée, et j'ai résolu de ne point fermer mes lèvres : Seigneur, vous le savez. » *Annuntiavi justitiam tuam in Ecclesia magna, ecce labia mea non prohibebo : Domine, tu scisti.* Ps. xxxix, 10. Les saints Evangiles, en effet, que publient-ils autre chose que la justice de Dieu? Or, chez les Hébreux, le mot justice désigne toute espèce de vertu et de sainteté. Comme il appartient principalement à la justice de rendre à chacun ce qui lui est dû, et que la vertu s'acquitte pleinement de cette obligation, nous ne devons point nous étonner que le divin Maître ait embrassé dans ce nom de justice toutes les vertus.

Dans l'évangile de ce jour, le Sauveur traite de cette partie de la justice qui a rapport à la commune société des hommes, c'est-à-dire à l'amour du prochain; et commençant par la miséricorde : « Soyez miséricordieux, dit-il, comme votre Père est miséricordieux. » Mais pour bien comprendre de quel genre de miséricorde le Seigneur veut parler, expliquons d'abord ce que c'est que la miséricorde. Ce nom désigne tantôt une vertu tantôt une affection sensible, quelquefois l'une et l'autre. C'est dans le premier sens qu'il faut l'entendre, lorsqu'il s'agit de Dieu et des Esprits bienheureux, lesquels secourent les misérables sans

éprouver aucun sentiment de douleur. La miséricorde, dans le second sens, est une affection douloureuse de l'âme causée par la misère d'autrui. Le saint homme Job semble avoir eu en vue cette affection, lorsqu'il a dit : « La compassion s'est accrue avec moi dès mon enfance, et elle est sortie avec moi du sein de ma mère. » *Job. xxxi, 18.* La compassion qui existe dans l'homme dès le sein maternel, semble, en effet, marquer une affection sensible plutôt qu'une vertu. Dieu a voulu que la faiblesse humaine trouvât dans ce sentiment une ressource de plus. Cette affection, selon que le dit Aristote, domine particulièrement chez les vieillards, les femmes et les hommes faibles. Comme ces différentes personnes, convaincues de leur faiblesse naturelle, redoutent toujours quelque danger, elles témoignent volontiers aux autres la compassion qu'elles désirent pour elles-mêmes. De là cette belle parole que le poète prête à son héroïne :

Non ignara mali miseris succurrere disco.

« Les maux que j'ai soufferts m'ont appris à secourir les malheureux. » Le Prophète, au contraire, parlant des puissants et des heureux du siècle, dit : « Ils boivent le vin à pleine coupe, et se parfument des huiles de senteur les plus précieuses, et sont insensibles à l'affliction de Joseph. » *Bibentes vinum in phialis, et optimo unguento delibuti : et nihil patiebantur super contritione Joseph.* *Amos. vi, 6.* Il faut joindre aux personnes dont nous avons parlé les saints en qui ce sentiment naturel de miséricorde est d'autant plus parfait que la grâce perfectionne la nature, bien loin de la détruire. Aussi Salomon dit-il que « le juste se met en peine de la vie des bêtes qui lui appartient, tandis que les entrailles des méchants sont cruelles. » *Prov. xii, 10.* Les impies, en effet, ont perdu non-seulement les dons surnaturels de Dieu, mais en quelque sorte les présents et les bienfaits de la nature elle-même. Ce doux mouvement du cœur joint à la vertu de miséricorde, est quelque chose de si excellent, que bien souvent, dit saint Grégoire, la compassion du cœur est plus que le don lui-même, parce que celui qui compatit parfaitement à la misère de l'indigent, attache beaucoup moins de prix à tout ce qu'il

donne qu'au sentiment qu'il éprouve. Il dit encore que l'on est d'autant plus parfait, que l'on ressent plus parfaitement les douleurs d'autrui. Lors donc que le Seigneur nous invite à la miséricorde, il n'entend point cette miséricorde qui ne renferme que l'affection du cœur, mais la vertu de miséricorde seule, ou l'affection sensible unie à cette vertu.

« Soyez miséricordieux, nous dit le Sauveur, comme votre Père est miséricordieux. » Il est bon, en effet, ce Père céleste, pour les méchants et les ingrats. « Ne fait-il pas lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et ne fait-il pas pleuvoir sur les justes et sur les injustes? » *Matth. v, 45*. N'est-ce pas pour tous également que le soleil rayonne, que le jour brille, que les fontaines arrosent la terre, que le ciel répand sa rosée? Efforcez-vous donc d'imiter cette bienfaisance et cette miséricorde, ne faisant acception de personne, mais ne voyant dans l'homme que l'humanité, que l'image de la divinité, que le précepte du Seigneur, n'ayant en vue que Dieu lui-même qui vous dit : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » *Matth. xxv, 40*.

Soyons encore miséricordieux comme notre Père céleste, qui est libéral envers tous, sans aucun intérêt et sans espérance de retirer aucun fruit de sa munificence, comme sans acception de personne. L'Apôtre nous en fait en peu de mots la recommandation, lorsqu'il dit : « Que celui qui donne, le fasse avec simplicité, » *qui tribuit in simplicitate*, *Rom. xii*; sentence que le divin Maître a développée plus au long en ces termes : « Quand vous donnerez à dîner ou à souper, n'y conviez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins qui seront riches, de peur qu'ils ne vous invitent ensuite à leur tour, et qu'ainsi ils ne vous rendent ce qu'ils avaient reçu de vous; mais lorsque vous faites un festin, conviez-y les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles, et vous serez heureux de ce qu'ils n'auront pas le moyen de vous le rendre, car Dieu vous le rendra lui-même au jour de la résurrection des justes ¹. » *Luc. xiv, 12-14*. Par ces

¹ Cum facis prandium aut cœnam, non vocare amicos tuos, neque fratres tuos, neque cognatos, neque vicinos divites : ne forte te et ipsi reinvent, et

paroles notre Seigneur a voulu nous recommander la pureté et la simplicité d'intention; il a voulu nous apprendre à ne point envisager dans les œuvres de charité les liens de la parenté, ni la gloire du monde, ni les regards des hommes, ni l'espérance de quelque humaine compensation, ni l'intérêt de quelque profit terrestre, mais autant que possible, à n'arrêter les yeux de notre âme que sur Dieu seul; plus en effet notre âme sera pure de toute considération d'avantage temporel, plus elle aura de mérite devant Dieu. C'est pour cette raison que le Seigneur nous ordonne de faire l'aumône en secret, de peur que nous n'y soyons portés par quelque autre motif que lui-même, et que la bonne œuvre extérieure ne soit, à cause de l'intention, privée de récompense; il veut, pour tout dire en un mot, que nous comprenions que Dieu est surtout là où nous ne voyons rien qui soit à nous. Les méchants sont bien éloignés de cette simplicité d'intention, lorsqu'ils font quelque largesse. Aussi l'Ecclésiastique dit-il à ce sujet : « Le don de l'insensé ne vous sera point utile; car il a sept yeux dont il vous regarde. » *Datus insipientis non erit utilis tibi : oculi enim illius septemplex sunt*, Eccli. xx, 14, nous faisant entendre par là que les avares et ceux qui se recherchent eux-mêmes, veulent moissonner beaucoup là où par hasard ils ont semé quelque chose; disposition qui ne saurait se concilier avec la bienfaisance chrétienne.

I.

Vous demanderez, peut-être, quelles sont les récompenses de cette miséricorde. Il faudrait pour l'expliquer de nombreux discours; toutefois notre Seigneur a exposé dans l'évangile de ce jour la grandeur de cette récompense, lorsqu'après avoir recommandé la miséricorde à ses disciples, il ajoute : « On vous versera dans le sein une bonne mesure, pressée et remuée, et se répandant par-dessus les bords, » toutes expressions qui marquent

fiat tibi retributio. Sed cum facis convivium, voca pauperes, debiles, claudos et cæcos : et beatus eris quia non habent retribuere tibi : retribuetur enim tibi in resurrectione justorum.

l'abondance, et par lesquelles notre Seigneur a voulu figurer la grandeur des récompenses célestes réservées aux œuvres de miséricorde. De même, en effet, que l'acheteur ne peut souhaiter rien de plus qu'une mesure aussi copieuse, ainsi l'homme miséricordieux ne saurait désirer rien au-delà de ce qu'il doit recevoir de celui qui est le Père de la miséricorde.

Mais parmi les récompenses magnifiques de la miséricorde, il en est une qui ne doit pas être mise au dernier rang : c'est que, au moyen de cette vertu, l'homme s'amasse des trésors dans une autre vie, et place en lieu sûr tout ce qu'il donne aux autres. L'Ecclésiastique nous le marque clairement, lorsqu'il dit : « La miséricorde de l'homme est comme une bourse qu'il porte avec lui. Dieu conservera le bienfait de l'homme comme la prune de l'œil. Il s'élèvera enfin, et rendra à chacun la récompense qu'il aura méritée. » *Eccli. xvii, 48, 49.* Dans cette bourse les hommes compatissants portent avec eux au ciel, après leur mort, les aumônes qu'ils ont faites aux indigents. C'est pourquoi Salomon nous exhorte sagement à remplir les devoirs de la miséricorde : « Répandez, dit-il, votre pain sur les eaux qui passent, parce que vous le retrouverez après un long temps. » *Mitte panem super transeuntes aquas : quia post tempora multa invenies eum. Eccl. xi, 4.* Ce que vous ne pourriez prendre avec vous, donnez-le au pauvre, et vous l'emporterez avec vous au-delà du tombeau. Quelques-uns expliquent cette espèce de trafic par une comparaison aussi juste qu'ingénieuse. Celui qui est miséricordieux, disent-ils, est semblable à un homme qui, après avoir fait avec le maître d'un jardin fruitier une convention moyennant laquelle il pouvait manger dans l'enclos autant de fruits qu'il voudrait, à la condition de n'en emporter aucun avec lui, entra dans le jardin et cueillit une certaine quantité de fruits dont il mangea une partie et jeta l'autre par dessus les murailles. Eludant ainsi la condition que le maître lui avait faite, il ne sortit rien en effet, avec lui, du jardin, mais il retrouva dehors les fruits qu'il avait jetés, et les emporta. Le souverain Maître de toutes choses a fait un pacte semblable avec les hommes ; il leur permet de jouir ici-bas de tous les biens qu'il leur a départis, à la

condition toutefois qu'ils ne pourront rien emporter avec eux au-delà de ce monde. Il a voulu qu'il en fût à cet égard de la mort comme de la naissance, et que n'ayant rien apporté en ce monde, nous n'en pussions rien emporter. I *Tim.* vi, 7. Soumis que nous sommes à cette loi, que devons-nous donc faire? Imiter l'homme dont nous venons de parler, c'est-à-dire, jouir d'une partie des biens que Dieu nous a donnés en ce monde, et en envoyer une autre hors de ce monde, en la distribuant aux indigents; de cette façon, la main des pauvres déposera nos richesses dans les trésors célestes. Vous voyez donc, mes frères, combien est vraie cette parole de Salomon : « Répandez votre pain sur les eaux qui passent, parce que vous le retrouverez après un long temps. »

Mais, direz-vous peut-être, les péchés que j'ai commis me ferment l'entrée du ciel. Le saint homme Tobie vous répond que « l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et qu'elle ne laissera point tomber l'âme dans les ténèbres. » *Tob.* iv, 11. L'Ecclésiastique vous répond de même que « comme l'eau éteint le feu, lorsqu'il est le plus ardent, ainsi l'aumône résiste au péché. » *Eccli.* iii, 33. La vertu de l'aumône est grande, dit saint Ambroise; elle contient une source de bienveillance qui diminue l'ardeur des péchés, et ses libéralités sont comme des ruisseaux dont les eaux étouffent l'incendie des vices, de sorte que, bien que Dieu soit offensé et provoqué par les crimes, il est forcé de sauver, à cause de ses aumônes, celui qu'il était disposé à châtier, à cause de ses péchés. On peut donc comparer celui qui est miséricordieux à un homme qui, se voyant serré de près par un taureau furieux dont les cornes vont le frapper, jette son manteau sur les yeux de l'animal, et esquive ainsi son attaque. Cet homme perd son vêtement, mais il sauve sa vie. Toutefois, mes frères, en vous recommandant ainsi la vertu de miséricorde, nous entendons qu'elle aura pour compagne nécessaire la pénitence, sans laquelle nul ne peut avoir accès au salut.

Mais comme il ne suffit pas d'exercer la miséricorde, même en vue de Dieu, mais qu'il faut la bien faire, proposez-vous

l'exemple du publicain Zachée, ce modèle accompli de la miséricorde, et apprenez de lui comment vous devez pratiquer cette vertu. Entendez-le qui dit à Jésus : « Voici, Seigneur, que je donne la moitié de mes biens aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rends quatre fois autant. » *Luc. XIX, 8*. Autant de paroles, autant de maximes, autant de leçons. Il donne, dit-il, « la moitié » de ce qu'il possède, accusant ainsi notre avarice, à nous qui ne donnons rien aux pauvres, ou qui leur donnons si peu que leur misère n'en peut être soulagée, bien que l'Apôtre nous avertisse que « celui qui sème peu, moissonnera peu, et que celui qui sème avec abondance, moissonnera aussi avec abondance. » *II Cor. IX, 6*. Ce qu'il donne, ce sont des « biens, » condamnant ainsi notre orgueil et nos voluptés, à nous qui n'abandonnons aux pauvres que des aliments vils et sur le point de se corrompre, tandis que nous réservons pour notre sensualité les mets les plus délicats et les plus exquis. Il faut noter en outre cette expression « mes » biens, par laquelle Zachée réproouve la conduite de ceux dont il est écrit : « Celui qui offre un sacrifice de la substance des pauvres, est comme celui qui égorge le fils aux yeux du père, » *Eccli. xxxiv, 24*; et encore : « Je suis le Seigneur qui aime la justice et qui hais les holocaustes qui viennent de rapines et de violences. » *Isa. LXI, 8*. Quant à ce mot employé au présent, « Je donne, » il est un blâme sévère de ceux qui ne font aucune œuvre pie dans le cours de leur vie, laissant ce soin par testament à leurs héritiers.

Remarquons enfin ce dernier point, que le publicain Zachée, tout en pratiquant les œuvres de miséricorde, ne néglige aucunement les devoirs de la justice. « Si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, dit-il, je lui rends le quadruple. » Cet homme était un observateur si zélé de la justice, qu'il ne se contentait pas de rendre autant qu'il avait pris, mais qu'il en rendait quatre fois autant. Exemple admirable qui nous accuse hautement, nous qui avons l'esprit si mal fait, que nous sommes plus disposés à accomplir ce qui est conseillé que ce qui est ordonné. Les saintes Ecritures, en effet, renferment des préceptes et des conseils, c'est-

à-dire, certaines choses qui sont purement volontaires, et d'autres qui sont nécessaires et doivent par conséquent passer avant tout. Mais nous, par un renversement étrange qu'il faut attribuer à la perversité de notre nature ou aux suggestions du démon, nous faisons passer souvent les choses qui sont de conseil avant celles qui sont de précepte, ce qui est volontaire avant ce qui est d'une obligation rigoureuse. Ainsi tel, par dévotion envers la sainte Vierge, n'omettra jamais de jeûner le samedi, qui ne se fera pas scrupule de manquer aux jeûnes prescrits par l'Eglise. D'autres sont généreux envers les pauvres, ou lorsqu'il s'agit de contribuer à la construction des églises; mais ils laissent sans secours leurs parents ou leurs proches qui sont dans la nécessité, ou leurs serviteurs qui meurent de faim; ils ne s'acquittent pas davantage envers leurs créanciers et les mercenaires qu'ils emploient. Or, se peut-il rien de plus déraisonnable, et ne faut-il pas déplorer amèrement le sort de ces hommes qui se préparent des supplices au lieu de récompenses, non point en se livrant au plaisir ou en menant une vie criminelle, mais en accomplissant des actes de bienfaisance? Pour quel autre motif le roi Saül fut-il précipité dans tant de maux, sinon parce que, omettant les préceptes de la justice, il réserva, pour les immoler à Dieu, les troupeaux que le Seigneur lui avait commandé de tuer? Samuel lui dit: « Sont-ce des holocaustes et des victimes que le Seigneur demande, et ne veut-il pas plutôt que l'on obéisse à sa voix? L'obéissance est meilleure que les victimes, et il vaut mieux se rendre à sa voix que de lui offrir les bœufs les plus gras. »

I Reg. xv. C'est contre ces sacrifices, dont l'obéissance n'est pas le principe, que le Seigneur s'élève avec véhémence par la bouche de son Prophète, lorsqu'il dit: « Ajoutez tant que vous voudrez vos holocaustes à vos victimes, et mangez de la chair de vos sacrifices; car je n'ai point ordonné à vos pères, au jour où je les ai tirés de l'Egypte, de m'offrir des holocaustes et des victimes, mais voici le commandement que je leur ai fait: Ecoutez ma parole, et ils ne m'ont point écouté. » *Holocaustata vestra addite victimis vestris, et comedite carnes; quia non locutus sum cum patribus vestris, et non præcepi eis, in die qua eduxi eos*

de terra Ægypti, de verbo holocaustatum et victimarum, sed hoc verbum præcepi eis dicens : Audite vocem meam, et non audierunt. Jerem. VII, 21-24. Il résulte de ces paroles que le Seigneur demande l'obéissance, et non le sacrifice, dès là que le sacrifice, ou toute autre bonne œuvre, est opposé à l'obéissance. Nous ne saurions trop nous défier à cet égard de la malice du démon, qui, sous ombre de vertu, fait glisser le venin de la volonté propre dans les âmes qui ne sont pas sur leurs gardes. Telle est donc la première partie de la justice à l'égard du prochain ; elle consiste, tout entière, comme vous l'avez vu, dans les œuvres de miséricorde.

II.

La seconde partie de la justice envers le prochain nous défend de lui faire aucun tort, non-seulement en actions et en paroles, mais même en pensées. Notre Seigneur, en effet, après avoir dit : « Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux, » ajoute : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés. Ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés. » Par ces paroles, le divin Maître a en vue deux fautes auxquelles les hommes sont extrêmement enclins, et qui se commettent en partie par l'intelligence et en partie par la langue. Il nous défend d'abord de juger les actions d'autrui, c'est-à-dire d'interpréter en mauvaise part des choses qui peuvent être bonnes. Nous devons nous abstenir entièrement, dit saint Augustin, de juger de la moralité d'un fait, quand nous ignorons si l'intention de celui qui agit est bonne ou mauvaise. Vous voyez un homme qui, un jour de jeûne public, mange avant l'heure, ne le condamnez pas, car cette action peut être bonne et avoir un motif très-juste, comme elle peut être mauvaise et venir seulement de la gourmandise. Vous en voyez un autre qui corrige sévèrement ses serviteurs ; ne jugez pas que ce soit pour cela un homme dur et cruel, parce que ce n'est peut-être pas la colère, mais le zèle de la discipline et l'amour de la justice qui l'animent. Le Prophète était sous l'impression de ce sentiment, lorsqu'il disait : « Le zèle de votre maison m'a dévoré. » *Zelus domus tuæ comedit me.*

Ps. LXXVIII, 10. Un ami ou un voisin que préoccupe sérieusement quelque affaire, vous salue plus tard, ou vient vers vous avec moins d'empressement qu'il ne devrait; n'allez pas le taxer d'orgueil ou d'indifférence; croyez plutôt que c'est de sa part oubli ou négligence, d'autant plus que la même chose vous arrive quelquefois à vous-même et pour quelque motif semblable. Lors donc que nous ne pouvons savoir si l'intention du prochain est bonne ou mauvaise, nous devons éviter toute interprétation maligne ou défavorable.

Une chose qu'il est très-important de remarquer ici, c'est que Dieu veut que nous nous abstenions de causer le moindre dommage injuste à nos semblables, à ce point qu'il ne souffre pas qu'ils soient offensés par nous, non-seulement en action ou en parole, mais même en pensées. Bien plus, il ne se contente pas de nous défendre la haine de la volonté, mais le jugement téméraire de l'intelligence. Il paraissait suffisant, dans l'intérêt de la justice, de nous interdire toute action ou toute parole injurieuse au prochain, ainsi que font les lois humaines; mais la loi divine va plus loin: elle veut étouffer dans notre cœur tout désir de faire du mal aux autres, jusque-là que saint Jean nous déclare que « celui qui hait son frère est homicide. » *Qui odit fratrem suum, homicida est.* I Joann. III, 15. Ce n'est pas encore assez; elle ajoute un précepte nouveau, que l'on eût en vain cherché dans toute la morale des philosophes, et nous dit: « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés. » On trouvera peut-être que cette loi est trop sévère. Pourvu que je ne fasse point de tort à mon prochain, dira-t-on, soit par actions, soit par paroles, soit par désir de vengeance, pourquoi ne me serait-il pas permis de le juger et de le condamner? Mais Dieu a voulu que le prochain fût pour nous une chose tellement sacrée, qu'il a mis le jugement téméraire au nombre des fautes mortelles. De même, en effet, que c'est un péché grave de semer dans le cœur des autres, par la médisance, une opinion mauvaise du prochain, ainsi est-ce une faute grave de concevoir témérairement cette même opinion de lui. Celui-là fait injure au prochain, qui, sans motif, le juge dés-

avantageusement. Il est permis, à la vérité, à un père de famille de former des soupçons défavorables sur le compte de ses serviteurs, afin de veiller aux intérêts de sa maison, mais il n'est permis à personne de juger témérairement et de porter une sentence de condamnation, à moins que les faits ne soient de la dernière évidence. Le propre de la véritable et sincère charité est de ne pas voir les fautes du prochain, ou du moins de les excuser, ou de les interpréter avec bienveillance, ou encore de les atténuer avec douceur et bonté, d'autant que, selon la pensée de saint Grégoire, la véritable justice est compatissante, tandis que la fausse justice n'a que de l'indignation.

Mais la conduite de l'homme envers lui-même doit être bien différente de sa manière d'être à l'égard du prochain; c'est-à-dire qu'il doit s'indigner et s'irriter contre ses propres vices, être un examinateur sévère de sa vie et de ses œuvres, faire de cette étude l'objet constant de ses réflexions, et mettre en pratique cette parole d'un saint : « Détourne les yeux des autres afin de te regarder toujours toi-même. » Mais, ô déplorable perversité de l'esprit humain ! au lieu de nous appliquer à cette étude salutaire, nous passons tout notre temps à observer curieusement la vie des autres; nous négligeons ce qui nous serait avantageux pour rechercher ce qui nous est souverainement nuisible, semblables à des malades qui dédaignent les aliments salutaires, et désirent avec ardeur ceux qui ne peuvent que leur être préjudiciables.

Qui pourrait dire, en effet, combien d'avantages procure la connaissance et l'étude de soi-même? Se connaître soi-même! mais c'est la source et le fondement de toute sagesse, comme l'ont dit les anciens. Ils trouvaient une si grande sagesse dans cette parole : Connais-toi toi-même, qu'ils la croyaient venue du ciel. Cette connaissance salutaire est le commencement de la pénitence, car elle découvre à l'homme qui descend en lui-même une abondante matière de pénitence et de larmes. Elle nous excite encore à prier et à implorer la miséricorde divine : car l'homme instruit de ses misères ne voit pour lui de ressources qu'en la miséricorde du Seigneur, et prend la résolution de l'in-

voquer sans cesse. Dirai-je que l'humilité, qui est le fondement et la gardienne de toutes les vertus, découle aussi de cette source? L'humilité, selon la définition de saint Bernard, est une vertu qui fait que l'homme, par la véritable connaissance qu'il a de lui-même, est vil à ses propres yeux. Telles sont donc les raisons pour lesquelles le divin Maître nous défend d'examiner avec curiosité la vie et les mœurs d'autrui, afin que nous ayons d'autant plus de temps à donner à l'étude et à la connaissance de nous-mêmes, que nous nous occuperons moins de la conduite des autres. D'ailleurs, le jugement des hommes est réservé à Celui-là seul qui « pèse les esprits, » *Prov. xvi, 2*, qui « sonde les cœurs et les reins, » *Ps. vii, 10*, et qui « démêle les pensées et les mouvements du cœur. » *Hebr. iv, 12*. Aussi l'Apôtre nous recommande-t-il de ne point juger nos frères : « Ne jugez point, dit-il, avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs, et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera due. » *Nolite ante tempus judicare, quoad usque veniat Dominus, qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium : et tunc laus erit unicuique a Deo.* *I Cor. iv, 5*. D'où il résulte que ceux qui se font juges de la conduite et des intentions du prochain, usurpent indignement un pouvoir et des fonctions qui n'appartiennent qu'à Dieu, et introduisent leur faulx dans la moisson d'autrui. De là cette parole du même Apôtre : « Qui êtes-vous, pour juger le serviteur d'autrui? Qu'il tombe ou qu'il demeure ferme, cela regarde son maître. » *Tu quis es, qui judicas alienum servum? Domino suo stat, aut cadit.* *Rom. xiv, 4*.

Convoiter les choses nuisibles et avoir du dégoût pour celles qui sont utiles, tel est le propre des personnes malades, comme nous l'avons dit tout à l'heure. Or, cet état n'est-il pas le nôtre, à nous qui négligeons la connaissance de nous-mêmes, laquelle nous serait si avantageuse, pour nous occuper de la conduite des autres et satisfaire une curiosité nuisible. Nous sommes très-clairvoyants à l'égard des défauts d'autrui, et plus aveugles que des taupes à l'égard des nôtres; nous ressemblons à nos yeux

eux-mêmes, qui voient toutes les autres choses et ne se voient pas. Aussi Pythagore avait-il raison de dire que tous les hommes portent deux besaces, l'une par devant, et l'autre par derrière. Dans la première ils mettent les défauts d'autrui, et dans la seconde leurs propres défauts, c'est-à-dire qu'oubliant leurs vices dont ils devraient se corriger, ils ont toujours sous les yeux ceux du prochain qui ne les regardent point. La passion de l'amour est si violente, qu'elle couvre d'épaisses ténèbres les yeux de celui qu'elle domine. C'est pour cela que les anciens représentaient l'amour, dont ils avaient fait un dieu, sous la forme d'un enfant aveugle, pour désigner par là sa folie et son délire. Or, comme chacun s'aime beaucoup soi-même, et n'aime pas autant les autres, il arrive que cet amour-propre nous aveugle et nous empêche de voir nos fautes, tandis que nous voyons aisément celles de notre prochain, par la raison que nous n'avons pas une si grande affection pour lui que pour nous.

Une autre raison pour laquelle la plupart des hommes ont la vue si perçante à l'égard des fautes d'autrui, est le désir qu'ils ont d'atténuer les leurs par ce moyen. Qu'un chrétien fidèle à ses devoirs vienne par hasard à tomber, ils ne manquent pas de divulguer sa conduite, s'autorisant des faiblesses des hommes vertueux comme d'une excuse à leurs désordres. La consolation des méchants, dit à ce sujet saint Jérôme, est de censurer les bons : ils pensent que la multitude des pécheurs diminue la gravité des péchés.

D'autres, d'un caractère plus orgueilleux, veulent, non pas atténuer leurs fautes, mais se faire estimer, acquérir une grande réputation de sainteté et d'intégrité, et dans ce but ils se posent en juges sévères de la conduite d'autrui. C'est contre de tels hommes que notre Seigneur s'élève avec force dans l'évangile de ce jour. Il les appelle hypocrites, aveugles qui conduisent d'autres aveugles, parce qu'ils s'arrogent fièrement l'office de maîtres, et, tout en dissimulant leurs propres vices, se montrent d'impitoyables censeurs des dérèglements de leur prochain.

Mais quelqu'un de ces hommes dira peut-être : N'ai-je pas le droit de m'indigner contre les impudiques, contre ceux qui sont

esclaves du jeu et de la gourmandise, moi qui suis exempt de ces vices? — Vous êtes exempt de ces vices, je le veux; mais examinez si par hasard vous n'êtes point sujet à d'autres défauts beaucoup plus graves. Vous prétendez, au mépris du précepte du Sauveur, ôter une paille de l'œil de votre frère, et vous ne tirez point la poutre qui est dans le vôtre. Cet homme est peut-être impudique, comme vous l'en accusez; mais vous, qui ne l'êtes point, n'êtes-vous pas un orgueilleux, n'ayant que du mépris pour les autres, ce qui est bien plus dangereux? Cet autre est gourmand et adonné au vin; mais vous, vous déchirez la réputation et la conduite de votre prochain, ce qui est beaucoup plus mal, car, après tout, votre frère ne mange que la chair des animaux, tandis que vous, le dirai-je? vous vous repaissez de chair humaine. « Si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde que vous ne vous consumiez les uns les autres. » *Quod si invicem mordetis, et comeditis, videte ne ab invicem consumamini.* Gal. v, 15. Celui-ci a des mœurs légères et dissolues, j'en conviens; mais vous, dont les mœurs sont plus pures, vous êtes peut-être envieux et rempli de malignité. Celui-là est prompt à se mettre en colère, mais il est aussi prompt à s'apaiser; vous, au contraire, vous êtes plus lent à vous irriter, mais plus lent aussi à vous calmer, ce qui est beaucoup plus grave. Mieux vaut, dit saint Augustin, un homme qui, souvent tenté par la colère, s'empresse de demander pardon à celui qu'il reconnaît avoir offensé, qu'un autre qui se fâche moins vite, mais qui tarde davantage à demander pardon. Ils sont donc dans la plus dangereuse erreur, ceux qui se croient exempts des vices qu'ils reprennent dans les autres, tandis qu'ils sont eux-mêmes esclaves de vices plus grands. C'est pour les affranchir de cette illusion que notre Seigneur les avertit de commencer par ôter la poutre qui se trouve dans leurs yeux, et de retirer ensuite la paille qu'ils aperçoivent dans l'œil de leur frère. Il dit qu'ils s'arrogent indignement la dignité et les fonctions de maîtres, puisque le maître doit être plus saint que les disciples, qualité qui manque à ces hommes superbes, sujets aux mêmes vices et à des vices plus grands encore que ceux qu'ils blâment dans les

autres. Le Sauveur les réprimande et les condamne par cette parole qu'il prononça contre les Pharisiens qui accusaient la femme adultère : « Que celui d'entre vous qui est sans péché, dit-il, lui jette la première pierre. » *Joann.* VIII, 7. En portant cette sentence, notre Seigneur a voulu guérir la plaie secrète de l'orgueil cachée dans le cœur d'un grand nombre d'hommes qui se font les censeurs des désordres d'autrui, pour qu'on les regarde comme des saints. Ces hommes, le Sauveur les appelle des hypocrites, parce que, autres sont leurs sentiments, autre est le masque de vertu qui couvre leur visage.

Gardons-nous donc, mes frères, d'une semblable conduite. Efforçons-nous de prêter une oreille docile aux préceptes évangéliques; ne jugeons personne, ne condamnons personne; au lieu de nous occuper des fautes du prochain, appliquons-nous à chercher les nôtres; déplorons-les continuellement et travaillons à nous en corriger. Ne nous contentons point de satisfaire à ce devoir de la justice; sachons y joindre les œuvres de miséricorde et de charité, en attendant cette « mesure abondante, pressée et remuée, et se répandant par-dessus les bords » que Dieu a promise pour éternelle récompense aux œuvres de miséricorde.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — DE LA CHARITÉ ET DE LA MISÉRICORDE,
FILLE DE LA CHARITÉ.

Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est.

Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. *Luc.* VI, 36.

Il n'est rien, mes frères, dont les hommes aient plus besoin, soit pendant la vie, soit au moment de la mort, que de la miséricorde divine, qui est le commun refuge de toutes les misères. Et ce n'est pas seulement aux pécheurs que ce secours est nécessaire, mais aux justes eux-mêmes, mais à ceux dont la vie a été

irréprochable et sainte, comme le déclare saint Augustin, qui dit, en parlant de la mort de sa vertueuse mère : « Malheur à ceux-mêmes qui ont mené une vie louable et réglée, si vous venez à les juger sans miséricorde. Quoique j'aie sujet de me réjouir en vous, et de vous rendre grâces de tout ce que ma mère a fait de bien durant sa vie, ô Dieu de mon cœur, mon unique vie, en qui seul je désire d'être loué, je le laisse à part, quant à présent, pour vous demander le pardon de ses péchés. Exaucez-moi, je vous en conjure, par Celui qui a bien voulu être attaché pour nous à la croix, par ce divin Sauveur dont le sang est le remède des plaies de notre âme, et qui, étant présentement assis à votre droite, ne cesse point de vous prier pour nous. Je sais qu'elle a pratiqué les œuvres de miséricorde, et qu'elle a pardonné de tout son cœur à ceux qui l'avaient offensée : remettez-lui donc les dettes qu'elle a pu avoir contracté envers vous, depuis son baptême. Remettez-lui, Seigneur, je vous en conjure, et n'entrez point en jugement avec elle. Que votre miséricorde prévale sur votre justice, puisque vous êtes véritable dans toutes vos paroles, et que vous avez promis de faire miséricorde à ceux qui auront été miséricordieux. » *Conf. Lib. IX, 13.* Ces paroles de saint Augustin montrent clairement combien l'heure de la mort est redoutable même pour les justes, et quel besoin de la divine miséricorde ont en ce moment ceux mêmes qui ont vécu dans la justice et la pureté.

Le saint roi David redoutait ce terrible moment; il s'écriait : « Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous. » *Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* Ps. cxlii, 2. Comme s'il disait : Si vous m'appellez en jugement, Seigneur, et que vous exerciez une information rigoureuse sur ma vie et ma conduite, sans que la miséricorde vienne tempérer la sévérité de votre justice, je ne vois aucune espérance de salut. Est-il un homme assez saint, assez pieux pendant sa vie pour oser plaider et défendre sa cause devant votre tribunal, si vous voulez exiger tout ce qui vous est dû à juste titre? Hélas! « si vous observez exactement, Seigneur, nos iniquités : Seigneur, qui subsistera devant vous. » *Si iniqui-*

tates observaveris, Domine : Domine, quis sustinebit? Ps. cxxix, 3. Voilà ce que signifient ces paroles : Nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous. Aussi saint Augustin, commentant ce passage, dit qu'il ne renferme aucune exception, pas même pour les apôtres. Que les apôtres, ajoute-t-il en terminant, disent donc, eux aussi : Pardonnez-nous nos offenses; et si on leur demande : Pourquoi dites-vous cela? Quelles sont vos offenses? qu'ils répondent : Nous faisons cette prière parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous, Seigneur. Faut-il maintenant nous étonner, chrétiens, de la crainte que les jugements de Dieu inspirent aux plus grands saints, surtout lorsqu'ils étaient près de mourir. Telle était la frayeur de saint Agathon, cet illustre solitaire de l'Égypte, qui répondait à ses disciples étonnés de le voir ainsi troublé après avoir mené une vie si sainte : Mes enfants, autres sont les jugements des hommes, autres les jugements de Dieu. Souvent il dédaigne ce que les hommes ont en grande estime. Que cette crainte, mes frères, condamne hautement la fausse sécurité d'un grand nombre! Que ne doit pas faire le rameau du désert, quand le cèdre du Liban est ébranlé? Si les hommes qui ont vieilli dans l'innocence tremblent, comment ne trembleraient pas ceux dont la malice est invétérée? « Si le juste, dit saint Pierre, se sauve avec tant de peine, que deviendront les impies et les pécheurs? » *Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt?* I Petr. iv, 18.

Ainsi donc, pour en venir au sujet qui a été l'occasion des réflexions précédentes, les exemples que j'ai cités prouvent clairement que la miséricorde du Seigneur est nécessaire à tous les hommes, soit pendant la vie, soit à la mort. Mais ce Dieu qui n'a rien tant à cœur que notre salut, semble avoir mis entre nos mains cette chose si nécessaire et si importante, lorsqu'il a dit : « Heureux les miséricordieux, parce que eux-mêmes obtiendront miséricorde; » et dans l'évangile de ce jour : « On usera pour vous de la même mesure dont vous aurez usé pour les autres. » En parlant ainsi, notre Seigneur a voulu nous faire entendre, non-seulement que l'homme miséricordieux envers ses semblables trouvera miséricorde auprès de Dieu, mais que celui dont la main

aura été libérale à l'égard des malheureux, trouvera aussi en Dieu une abondante miséricorde. Il dépend donc de nous, mes frères, que notre souverain juge se montre un jour tel que nous le souhaitons dans l'intérêt de notre salut. Nous le trouverons tel, en effet, que les autres hommes nous auront trouvés nous-mêmes à leur égard. Nous le trouverons miséricordieux, si nous avons été miséricordieux envers le prochain; libéral, si nous avons été généreux; doux et propice, si nous avons été doux et indulgents. Mais, au contraire, il sera dur, sévère, inexorable et sans miséricorde, si nous avons été nous-mêmes impitoyables envers les autres; car, ainsi qu'il est écrit : « Celui qui n'aura point fait miséricorde, sera jugé sans miséricorde. » *Judicium enim sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.* Jac. II, 13. Je me propose donc de vous entretenir aujourd'hui de cette vertu si nécessaire. Mais comme la miséricorde est fille de la charité, nous aurons souvent occasion de parler en même temps et de la mère et de la fille.

I.

Avant d'en venir au sujet que j'ai résolu de traiter, je dois vous expliquer l'évangile de ce jour. Cet évangile est une partie du discours que notre Seigneur adressa à ses disciples sur la montagne, *Matth. v*; discours dans lequel sont renfermés les divers enseignements de la doctrine du Sauveur. Notre évangile contient quelques-unes de ces leçons. Pour en avoir une plus parfaite intelligence, il faut remarquer que dans les supplices des méchants et les récompenses des bons, ce n'est pas seulement l'exacte justice de Dieu qui éclate, mais aussi bien le conseil et l'ordre admirable de sa sagesse. Les châtimens et les récompenses que Dieu décerne aux hommes, tant en cette vie que dans l'autre, sont non-seulement très-justes en eux-mêmes, mais parfaitement conformes aux œuvres des pécheurs et des justes. Ainsi le Seigneur dit dans l'Apocalypse, en parlant du supplice de Babylone, la grande prostituée : « Multipliez ses tourmens et ses douleurs à proportion de ce qu'elle s'est élevée dans son orgueil, et de ce qu'elle s'est plongée dans les délices. » Ainsi ce riche inhumain, qui faisait chaque jour une chère splendide, a la langue

dévorée d'une soif ardente, parce que cette langue savourait avec volupté, pendant qu'il vivait, les mets les plus exquis et les plus délicats. *Luc. xvi.* Ainsi ce roi des Chananéens, Adonibezech, qui faisait couper les pieds et les mains aux rois ses captifs, et les obligeait à manger sous sa table, subit à son tour le même traitement, et périt victime de la vengeance céleste. *Judic. i.* Lorsqu'il s'agit, au contraire, de récompenser la piété et la charité de ses fidèles serviteurs, Dieu observe le même ordre et la même convenance, en se montrant encore plus magnifique dans les récompenses que dans les châtimens. Ainsi Abraham qui, sur l'ordre du Seigneur, se disposait à immoler Isaac, son fils bien-aimé, reçut de Dieu l'assurance que, pour ce seul fils qu'il était prêt à lui sacrifier, il aurait une postérité aussi nombreuse que les astres du firmament. *Gen. xxii.* Ainsi le roi David avait résolu de construire au Seigneur une demeure dans laquelle reposerait l'arche d'alliance; Dieu lui promit en retour qu'il établirait le règne de sa maison pour jamais, *I Par. xvii, 14*; promesse qui est pleinement réalisée dans le règne de Jésus-Christ, fils de David, lequel règne sera éternel. Vous voyez donc par ces exemples combien la justice et la sagesse divine proportionnent merveilleusement les récompenses aux vertus et les châtimens aux crimes.

Ceci posé, il vous sera facile de comprendre l'admirable philosophie comprise dans le peu de paroles que renferme l'évangile de ce jour. Notre Seigneur, après nous avoir engagés par l'exemple de son Père à exercer les œuvres de miséricorde, ajoute aussitôt : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés; pardonnez, et on vous pardonnera; donnez, et on vous donnera. » Vous voyez maintenant non-seulement l'équité de la justice de Dieu, mais la convenance parfaite des récompenses que ce Juge infiniment sage propose aux différentes pratiques des vertus. Tout cela est renfermé dans cette unique et courte sentence, si étendue dans sa brièveté : « On usera pour vous de la même mesure dont vous aurez usé envers les autres. »

Toutefois, pour qu'on ne s'imagine pas, d'après ces paroles, que Dieu, agissant à la manière des marchands, mesurera rigou-

reusement le prix qu'il nous destine à la valeur de nos œuvres, notre Seigneur ajoute : « On versera dans votre sein une bonne mesure, pressée et remuée et se répandant par-dessus les bords. » La bonté infinie de Dieu n'est pas la parcimonieuse exactitude des hommes de trafic; il rémunère les œuvres des justes avec une prodigieuse libéralité et une magnificence ineffable, accordant en échange des biens terrestres les biens célestes; en échange des biens misérables, les biens infinis; en échange des biens du temps, les biens de l'éternité; en échange des biens passagers et périssables, les biens solides et durables; en échange des biens mortels, les biens immortels. De là cette parole de l'Apôtre : « Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire. II Cor. iv, 17. »

Cette grandeur surabondante de la récompense nous est marquée par cette « bonne mesure, pressée et remuée, et se répandant par-dessus les bords. » Notre Seigneur, par ces paroles, nous a mis sous les yeux tout ce que peuvent désirer ceux qui achètent, et combien grande est la récompense qui doit payer dans le ciel nos travaux. Elle est si abondante, si magnifique, que les hommes ne sauraient rien désirer au-delà. Le Prophète a dit avec une très-grande vérité, en parlant des préceptes divins : « On trouve en les observant une abondante récompense. » *In custodiendis illis retributio multa.* Ps. xviii, 12. Aussi le Seigneur disait-il à son serviteur Abraham : « Ne crains point, je suis ton protecteur et ta récompense infiniment grande. » *Noli timere; ego protector tuus sum, et merces tua magna nimis.* Gen. xv, 1. Ainsi donc cette récompense n'aura d'autre mesure que le Dieu dont la puissance sans bornes embrasse toutes choses; et Celui pour qui rien n'est grand, déclare qu'elle sera infiniment grande.

Mais comme il ne nous suffirait pas d'exercer la libéralité envers tous, si nous ne gardions notre main, notre langue et aussi notre cœur de toute injustice envers le prochain, le Sauveur ajoute aux œuvres de miséricorde qu'il prescrit l'obligation suivante : « Ne jugez point, dit-il, et vous ne serez point jugés, ne condamnez point, et vous ne serez point condamné. » Ce der-

nier mot vient expliquer la maxime qui précède, car l'une et l'autre maxime défendent la malignité de l'esprit qui prend en mauvaise part ce qu'il pourrait interpréter dans un sens favorable. Ce défaut est ordinairement la source d'un autre qui l'avoi-sine de très-près. Les hommes se contentent rarement, en effet, d'interpréter défavorablement les actions d'autrui; ils propagent volontiers la mauvaise opinion qu'ils ont conçue du prochain. D'où il résulte que les autres à leur tour prennent cette mauvaise opi-nion. Or, ceux qui agissent ainsi, l'Apôtre les appelle, avec juste raison, des médisants, et il les exclut du royaume de Dieu. I *Cor.* vi, 10. Ces hommes ont l'esprit si méchant et si pervers, qu'ils ne trouvent jamais rien à louer dans le prochain, mais qu'ils n'aper-çoivent dans sa conduite que des choses blâmables. Ils ressemblent à ces animaux féroces qui ne touchent jamais aux herbes des pâ-turages, mais qui ne se nourrissent que de sang. Ainsi, pour eux, il n'y a rien de louable et de bon dans les autres; ils n'y voient que ce qui leur paraît répréhensible; ils s'attachent uniquement à cela; ils ne parlent point d'autre chose. Ils ne comprennent pas, ces malheureux, qu'en divulguant ainsi les fautes secrètes du pro-chain, en noircissant sa réputation, ils exposent leur salut au plus grand péril. Ne voyons-nous pas tomber dans ce désordre bon nombre d'hommes qui comptent pour rien les fautes qu'ils com-mettent par la langue? Ils regardent comme fort léger le tort qu'ils causent aux autres, parce que ce n'est point avec le fer ou avec la main, mais avec la parole seulement qu'ils blessent leurs frères. Mais tel n'est point le sentiment de l'Ecclésiastique, lors-qu'il dit : « Le coup de verge fait une meurtrissure, mais le coup de langue brise les os. » *Flagelli plaga livorem facit; plaga au-tem lingue comminuet ossa.* Eccli. xxviii, 21. Et pour que l'homme qui distille sur le prochain le poison de sa langue, ne croie pas qu'il agisse ainsi impunément, le Sage ajoute aussitôt : « Bien des hommes sont morts par le tranchant du glaive, mais il en est mort beaucoup plus par leur propre langue. » *Multi cecide-runt in ore gladii, sed non sic quasi qui interierunt per linguam suam,* ibid. 22; paroles qui nous apprennent qu'il vaut mieux périr par le glaive que par le péché de la langue. Le coup porté

par le glaive, en effet, sépare le corps de l'âme, mais le péché de la langue sépare l'âme de Dieu; l'un occasionne la mort temporelle du corps, tandis que l'autre entraîne la mort éternelle du corps et de l'âme. Je vous prie donc, mes frères, et je vous conjure, si vous avez à cœur votre salut, de vous abstenir avec le plus grand soin de toute atteinte à la réputation de votre prochain, et de demander assidûment à Dieu dans vos prières la grâce de veiller à la garde de votre langue.

Je vous conjure encore de ne point vous ériger en censeurs et en critiques de la vie des autres, d'autant que vous êtes sujets aux mêmes défauts, et peut-être à des défauts plus graves que ceux que vous voulez condamner. Le divin Maître se sert dans l'évangile de ce jour d'une triple comparaison pour nous détourner de ce péché. Si vous êtes aveugle et livré aux mêmes désordres que les autres, pourquoi prétendez-vous conduire d'autres aveugles? Pourquoi usurper les fonctions de maître, lorsque vous ne valez pas mieux que les disciples que vous voulez instruire et corriger? Pourquoi entreprenez-vous d'ôter la paille qui est dans l'œil de votre frère, lorsque vous ne voyez pas ou ne vous mettez pas en peine de retirer la poutre qui est dans le vôtre? Commencez donc, médecin présomptueux, par vous traiter vous-même, puis vous traiterez les autres; guérissez-vous vous-même, et alors vous pourrez guérir votre prochain. Car « comment celui qui est impur pourra-t-il rendre pur? » *Eccli.* xxxiv, 4¹. Il est temps d'en venir maintenant à la sentence qui nous est proposée dans les paroles de mon texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

Si quelqu'un parcourt avec attention les saints Livres, dans lesquels la Sagesse divine a daigné révéler les secrets de sa volonté et le chemin de la vie que doivent suivre les mortels, il lui sera facile de voir que, parmi toutes les autres vertus, la cha-

¹ Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer que les citations du Père Grenade ne sont pas toujours conformes au texte de notre Vulgate. Ainsi ce dernier porte *ab immundo quid mundabitur*, et non *quis mundabitur* qu'on lit dans notre auteur.

rité et la vraie humilité du cœur nous sont particulièrement recommandées. J'ai cru en trouver deux raisons principales, dont la première se tire de la dignité et de l'excellence de ces deux vertus (qui sont : l'une, le fondement, et l'autre, le faite de l'édifice spirituel), et la seconde de la difficulté qu'il y a de les garder fidèlement. La cause de cette difficulté se trouve, à mon avis, dans la puissance des deux ennemis qui les combattent, et qu'il n'est pas aisé de vaincre. L'humilité a pour adversaire l'amour de notre propre excellence et de notre honneur, c'est-à-dire la plus vive et la plus violente de toutes nos passions, que doit soumettre et dompter quiconque aspire à la véritable humilité du cœur. La charité fraternelle compte autant d'ennemis qu'il existe d'espèces différentes d'injustices et d'outrages dont les hommes peuvent se rendre coupables les uns envers les autres. C'est tantôt la fraude, tantôt le vol, tantôt la diffamation, tantôt les coups et les blessures, tantôt la calomnie, tantôt les procès injustes, tantôt le déshonneur que l'adultère et le libertinage introduisent dans les familles. Or, qui ne voit que ce sont là autant d'ennemis qui font une guerre terrible à la charité et conspirent sa ruine? Le démon, en s'attaquant à la fortune du saint homme Job, cherchait moins à détruire ses richesses qu'à ébranler sa patience et sa sainteté; de même, lorsque cet instigateur de tous les crimes pousse les hommes à commettre quelque injustice, ce n'est pas tant à leurs richesses qu'il en veut qu'à leur charité, parce qu'il sait que celui qui vient à être dépouillé de cette vertu tombe aussitôt sous sa puissance et sa domination. C'est pour cela que le Docteur sublime, qui enseigne toutes les vertus, prodigue dans les saintes Ecritures de si admirables éloges à l'humilité et à la charité. Il veut par là en inspirer l'amour aux fidèles, afin que ceux-ci se préparent à soutenir pour elles toutes sortes de combats. De même, en effet, qu'un général dispose un nombre plus considérable de troupes du côté où l'ennemi le menace davantage, ainsi Jésus-Christ, notre habile capitaine, a entouré des plus grandes louanges, comme d'un rempart, les vertus que nos ennemis attaquent avec plus d'ardeur et de violence: Je vous parlerai une autre fois de l'humilité; aujourd'hui je veux vous entrete-

nir de la charité et de la miséricorde, sa fille, que notre Seigneur nous recommande dans l'évangile de ce jour, et faire devant vous l'éloge de cette vertu, en m'appuyant sur les témoignages de la sainte Ecriture.

1.

Commençons d'abord par le prophète Isaïe. Ce prophète nous fait entendre les plaintes du peuple juif disant au Seigneur : « Pourquoi avons-nous jeûné, sans que vous nous ayez regardés? Pourquoi avons-nous humilié nos âmes, sans que vous vous en soyez mis en peine? — C'est, répond le Seigneur, parce que votre propre volonté se trouve au jour de votre jeûne, et que vous redemandez à vos débiteurs tout ce qu'ils vous doivent. Vous jeûnez pour faire des procès et des querelles, et vous frappez vos frères avec une violence impitoyable. » Puis, quelques lignes plus loin, le Seigneur déclare quel est le jeûne qui lui est agréable. « Rompez, dit-il, les chaînes de l'impiété, déchargez de leurs fardeaux tous ceux qui en sont accablés; renvoyez libres ceux qui sont opprimés, et brisez tout ce qui pèse sur les autres. » Par ces paroles, le Seigneur ordonne d'enlever et de briser tous les fardeaux dont les puissants accablent les faibles. Il prescrit ensuite les œuvres d'humanité et de charité qu'il faut accomplir envers les malheureux : « Rompez, dit-il, votre pain avec celui qui a faim, et faites entrer dans votre maison les pauvres et ceux qui ne savent où se réfugier. Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le, et ne méprisez point votre propre chair. » Mais quelle sera la récompense de ces œuvres? Entendez les magnifiques promesses du Seigneur. « Alors, ajoute-t-il, votre lumière éclatera comme l'aurore; vous recouvrierez bientôt votre santé; votre justice marchera devant vous, et la gloire du Seigneur vous protégera. Alors vous invoquerez le Seigneur et il vous exaucera. Vous crierez vers lui et il vous dira : Me voici. » *Isa. LVIII.* Se peut-il rien de plus sublime et de plus consolant que cette dernière promesse? De même que le juste a été miséricordieux envers ses frères, ainsi il trouvera le Seigneur miséricordieux envers lui; comme il a écouté la plainte

des malheureux, ainsi, lui-même, lorsqu'il criera vers Dieu, sentira que le Seigneur est tout près de lui. Mais ils n'ont rien à espérer de semblable, les hommes durs et inhumains dont il est écrit : « Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même et ne sera point écouté. » *Qui obturat aurem suam ad clamorem pauperis, et ipse clamabit, et non exaudietur.* Prov. XXI, 13.

Les autres prophètes ont tenu le même langage, comme on peut s'en convaincre par la lecture du chapitre VII de Zacharie. Les Juifs, qui avaient été emmenés captifs à Babylone, avaient coutume de jeûner et de pleurer le cinquième et le septième mois de chaque année, parce que c'était au cinquième mois que Jérusalem avait été détruite et brûlée par les Chaldéens, et au septième qu'ils avaient attiré sur leurs têtes les plus grands malheurs, en faisant périr Godolias, à qui le roi de Babylone avait donné le commandement sur tous ceux qui étaient restés dans le pays de Juda. Lors donc que les longs jours de la captivité furent écoulés, ils vinrent trouver les prêtres de la maison du Seigneur et les prophètes, et leur demandèrent s'ils devaient encore jeûner et pleurer au cinquième et au septième mois. Voici la réponse que le Seigneur leur adressa par la bouche de Zacharie : « Quand vous avez jeûné et pleuré le cinquième et le septième mois, est-ce pour moi que vous avez jeûné? » Ce jeûne, que n'accompagnait ni la charité, ni la justice, n'était-il pas l'œuvre de votre amour-propre et non un acte de religion? Zacharie ajoute : « N'est-ce pas là ce que le Seigneur a dit par les prophètes qui nous ont précédés, alors que Jérusalem était encore habitée? — Et le Seigneur parla ensuite à Zacharie, et lui dit : Voici ce que dit le Seigneur des armées : Jugez selon la vérité, et que chacun exerce la miséricorde et la charité envers son frère. N'opprimez ni la veuve, ni le pupille, ni l'étranger, ni le pauvre, et que nul ne forme dans son cœur de mauvais desseins contre son frère. » *Zach. VII.* Nous voyons par ces paroles que tous les prophètes, interprètes de l'Esprit-Saint, s'accordent à renfermer la substance de toute religion véritable dans ces deux devoirs de la charité : ne faire de mal à personne, et se montrer bienfaisant et miséricordieux envers les malheureux et les pauvres.

Voulez-vous entendre Ezéchiel? Il énumère quatre degrés par lesquels les villes infâmes et maudites sont descendues dans l'abîme de tous les maux, et signale, comme le dernier, l'inhumanité et le défaut de miséricorde. Voici, en effet, ce que dit le Seigneur par la bouche de ce prophète : « L'iniquité de Sodome, votre sœur, a été l'orgueil, l'excès des viandes, l'abondance de toutes choses et l'oisiveté où elle était, elle et ses filles. Elles ne tendaient point la main au pauvre et à l'indigent. » *Hæc fuit iniquitas Sodomæ, sororis tuæ, superbia, saturitas panis et abundantia, et otium ipsius, et filiarum ejus; et manum egeno et pauperi non porrigebant.* Ezech. xvi, 49. Ils furent assurément bien grands ces crimes qui entraînèrent Sodome dans les plus abominables désordres. L'orgueil, en effet, est la source et le commencement de tous les péchés. L'excès des viandes et l'abondance de toutes choses amènent l'oubli de Dieu. L'oisiveté est la sentine de tous les vices, car, selon la parole du Sage, « l'oisiveté enseigne beaucoup de mal. » *Eccli. xxxiv, 29.* Mais parmi ces différentes causes du malheur de Sodome, Ezéchiel compte comme étant la plus grave l'inhumanité et la dureté du cœur, qui ont éloigné Dieu de cette ville coupable. Si, en effet, elle avait été miséricordieuse envers les misérables, elle eût obtenu miséricorde de la part de Dieu; mais il est écrit que « celui qui n'aura point fait miséricorde, sera jugé sans miséricorde. » *Jac. ii, 13.*

Entre tous ces éloges de la miséricorde, il ne faut pas considérer comme étant le moindre ce que le Seigneur déclare par la bouche du prophète Osée. Il tient cette vertu en si haute estime qu'il dit ouvertement : « Ce que je veux, c'est la miséricorde et non le sacrifice. » *Misericordiam volui et non sacrificium.* Osee. vi, 6. La compassion que ce Dieu rempli de clémence porte à la misère des hommes, va si loin, qu'il s'oublie en quelque sorte lui-même, et qu'il préfère la miséricorde aux sacrifices qu'on peut offrir en son honneur. Le sacrifice le plus agréable qu'un homme puisse faire à Dieu, c'est de ne reculer devant aucune fatigue, lorsqu'il s'agit du salut du prochain; c'est, à l'exemple de Tobie, de se lever de table et de quitter son repas pour subvenir aux besoins d'autrui, et quelquefois même, lorsque

la nécessité le demande, de laisser là les plus hautes contemplations pour secourir un frère qui est en péril. C'est encore un sacrifice que de vous imposer à vous et à vos enfants certaines privations pour venir en aide par ce moyen à ceux qui sont dans l'indigence. C'est un sacrifice non moins grand et peut-être plus agréable à Dieu de pardonner aux autres leurs torts envers nous, de ne jamais rendre le mal pour le mal, de ne se point venger, mais de « donner lieu à la colère divine, » *Rom. XII, 19*, de condescendre prudemment à l'ignorance d'un grand nombre, de souffrir patiemment les caractères moroses et désagréables, de porter les fardeaux de ceux qui sont fatigués, et de remplir ce devoir, dans lequel l'Apôtre fait consister l'abrégé de la loi divine, lorsqu'il dit : « Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi de Jésus-Christ, » *Galat. VI, 2*; et dans un autre endroit : « Etant sages comme vous êtes, vous souffrez sans peine ceux qui ne le sont pas. » *II Cor. XI, 19*. C'est en effet une sagesse aussi grande que rare de supporter patiemment l'ignorance et le manque de sagesse d'autrui; ou plutôt, ce n'est pas seulement une grande sagesse, mais une grande charité. De là cette parole de saint Grégoire : On supporte le prochain à proportion de ce qu'on l'aime; si vous l'aimez, vous le supportez; si vous cessez de l'aimer, vous cessez de le supporter. Il en est beaucoup qui donnent volontiers et généreusement ce qu'ils possèdent, mais qui ne veulent point souffrir les manières et la conduite du prochain, ni ses outrages, ni l'aspérité de son caractère, et cependant c'est en cela surtout que consiste la véritable vertu et la charité. Toutes ces choses constituent en quelque sorte les différentes espèces de sacrifices de la miséricorde, extrêmement agréables à Celui qui est la source et le Père des miséricordes.

II.

Jusqu'ici nous n'avons tiré nos preuves que de l'ancien Testament. Mais que ne trouverons-nous pas dans le nouveau, qui n'est pour ainsi dire tout entier qu'un éloge de la charité et de la miséricorde? De quelle gloire notre Seigneur n'environne-

t-il pas cette vertu dans l'évangile de ce jour, lorsqu'il dit : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. » Par ces paroles, il fait enfants de Dieu et semblables à Dieu lui-même ceux qui s'appliquent aux œuvres de miséricorde, et comme la ressemblance est un principe d'amour, il est impossible que Dieu n'aime pas tout particulièrement ceux qui lui sont semblables. Il les aime d'autant plus qu'ils concourent avec lui, chacun pour sa part et selon son pouvoir, au salut du genre humain. L'occupation constante de Dieu, en effet, est de prendre soin des choses humaines et de fournir aux hommes ce qui leur est nécessaire pour l'usage de la vie. C'est là ce que veulent dire ces paroles du Sauveur : « Mon père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et moi aussi j'agis incessamment. » *Pater meus usque modo operatur, et ego operor.* Joann. v, 17. Or, l'homme bon et miséricordieux, en s'intéressant autant qu'il est en lui aux besoins des autres, s'associe à cette action de la Providence divine, en ce qui concerne la conservation et le bien-être de la famille humaine. Il y a toutefois cette différence entre la miséricorde de Dieu et la miséricorde de l'homme, que l'une est ouverte à tous, et l'autre nécessairement restreinte à un petit nombre, selon qu'il est écrit : « La miséricorde de l'homme se répand sur son prochain, mais la miséricorde de Dieu s'étend sur toute chair. » *Miseratio hominis circa proximum suum, misericordia autem Dei super omnem carnem.* Eccli. xviii, 12.

Notre Seigneur ne s'est pas contenté de cette insigne louange qu'il décerne à la miséricorde. Dans la dernière cène, en ce moment solennel qui devait graver plus solidement dans le cœur de ses disciples les paroles qu'il leur adressait avant de les quitter, il leur recommanda d'une manière toute particulière le précepte de la charité, d'où découle la miséricorde : « Mon commandement, leur dit-il, est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés, » *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos,* Joann. xv, 12; paroles qui nous montrent l'excellence de la vertu de charité et l'affection toute spéciale que lui porte notre Seigneur. Quoique tous les autres préceptes aient Dieu pour auteur, cependant, par un privilège

particulier, il appelle celui-ci « son précepte. » Parmi les saints, chacun a eu sa vertu de prédilection. Celui-ci avait plus d'attrait pour l'humilité de cœur, celui-là pour la pauvreté de l'esprit; l'un pour la patience, l'autre pour l'obéissance; tel s'attachait de préférence à la prudence, qui règle et dirige toutes les vertus, tel autre à la pratique de l'oraison. Mais Jésus, le divin ami des hommes, nous dit : Voici mon précepte, celui qui m'est le plus cher, celui dont je veux vous inspirer la plus haute estime : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Il ne se borne pas à le recommander par ses paroles; mais joignant l'action au discours, il s'abaisse jusqu'à laver les pieds à ses apôtres, voulant par cet exercice et cette preuve de sa charité imprimer plus profondément dans le cœur des fidèles la vertu qu'il venait de recommander. Ce n'est pas seulement, en effet, pour relever à nos yeux l'humilité, mais encore, mais surtout la charité, que notre Seigneur se met aux pieds de ses apôtres.

Il ajoute : « C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » D'où saint Augustin conclut que cet amour est le principal caractère des brebis du divin Pasteur. En tout temps, le Seigneur a voulu que ses brebis fussent revêtues d'un signe et d'un caractère particulier. Avant la loi et sous la loi, ce signe était la circoncision, instituée pour distinguer le peuple choisi d'avec les autres nations. Mais dans la loi nouvelle, entre autres signes qui doivent distinguer les fidèles des infidèles, et les justes des pécheurs, notre Seigneur met le précepte de la charité : « C'est en cela, dit-il, que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » Telle doit être la physiologie de la charité chrétienne, telle doit être sa libéralité, sa bonté, sa douceur, sa suavité, qu'elle doit faire aisément reconnaître les chrétiens entre tous les autres hommes. Mais comme c'est là une œuvre qui est au-dessus des forces et des facultés humaines, le Sauveur sollicite de son Père cette grâce en faveur de ses disciples : « Père saint, lui dit-il, je vous demande qu'ils soient un, comme nous sommes un, afin qu'ils soient consommés en l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé. »

Qu'est-ce à dire, afin que le monde connaisse que vous m'avez envoyé? Cela veut dire que comme les magiciens de Pharaon, au troisième miracle opéré par Moïse, reconnurent leur impuissance et comprirent que le doigt de Dieu était dans ces prodiges qui surpassaient toutes les forces du démon et de la nature, ainsi, parmi les chrétiens, la charité doit se manifester par de telles œuvres, par des habitudes telles, par une union si étroite et si cordiale, par un si grand désintéressement, par une compassion si sincère aux maux d'autrui, que ce seul prodige doit convaincre les hommes et leur faire aisément comprendre que les disciples de Jésus-Christ ne sont pas une nation terrestre, mais toute céleste, et qu'ils agissent sous l'action d'un esprit divin, puisqu'on ne trouve rien de pareil dans les autres hommes, bien que ceux-ci participent à la même nature.

S'il en est ainsi, mes frères, combien le monde est éloigné d'une semblable charité, et combien il s'écarte de cette divine loi! Quel est, en effet, celui qui observe cette union du cœur, au point de se conformer à la recommandation de l'Apôtre : « Que d'un même cœur et d'une même bouche vous glorifiez Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ? » *Rom. xv, 6*. Qui aime ainsi son prochain comme soi-même? Qui compatit ainsi aux maux de son frère comme aux siens propres? Qui prend soin des intérêts d'autrui comme des siens? Qui se réjouit des avantages d'autrui comme de son propre bonheur? Nous sommes si éloignés de ces sentiments que, pourvu que nos intérêts soient en sûreté, il nous importe peu que le monde entier périclite. Nous voyons s'accomplir de nos jours ce qui, selon la prédiction du Sauveur, doit arriver à la fin des temps, alors que « la charité de plusieurs se refroidira, parce que l'iniquité se sera accrue. » *Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum. Matth. xxiv, 12*. Mais la charité une fois éteinte, quelles funestes conséquences ne faut-il pas attendre? De là, les dissensions, les haines, les factions, les meurtres, les différends, les disputes, les colères, les rixes, la discorde, l'envie, les injures, les vols, les rapines, les médisances, les sourdes calomnies, les trahisons, tous les maux enfin qui ont débordé sur le monde. De là, la transgression des lois, l'oppression

du pauvre, la spoliation de l'orphelin, l'abandon des veuves, la corruption des juges, le mépris de l'homme de bien et du juste livrés en proie au méchant. Car, de même que la charité est le principe de toutes les vertus, ainsi l'extinction de la charité est la source et la semence de tous les maux. De même enfin que la charité sert comme de preuve et de confirmation à la foi et à la religion, notre inhumanité et notre cruauté au contraire sont cause que notre sainte religion est en discrédit parmi les infidèles, et que le nom de Jésus-Christ est blasphémé à cause de nous parmi les nations. Oui, ce nom divin est devenu pour un grand nombre de nations barbares un objet si exécrationnable que, lorsqu'on leur envoie des missionnaires, on est obligé de leur dire que ces hommes qui viennent à eux sont, non pas des chrétiens, mais des pères, remplis de zèle et de charité, qui désirent les sauver. Ce nom de chrétien, qui dérive du nom de Jésus-Christ lui-même et qui fut donné pour la première fois à ses disciples à Antioche, *Act. xi, 26*, est devenu pour ces peuples le synonyme de barbarie et de férocité, à ce point qu'un chrétien est pour eux un bourreau, un monstre cruel, le fléau, la ruine et la désolation du genre humain. Saint Augustin disait que la différence qui sépare l'ancienne loi de la nouvelle est celle qui existe entre la crainte et l'amour, et nous, par notre abominable conduite, nous avons fait de la loi de la charité une loi inhumaine et cruelle! Se peut-il rien de plus indigne?

II.

Je ne dois pas omettre en cette matière l'admirable Epître de saint Jean. Si l'Evangile de cet apôtre respire partout la charité, son Epître canonique semble n'avoir d'autre objet que cette vertu. Il y revient sans cesse; il veut l'inculquer fortement dans notre cœur, nous la faire aimer, nous en faire pratiquer les devoirs, qui sont les œuvres de miséricorde. De là cette parole : « Si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et ne laisse pas de haïr son frère, c'est un menteur. » *Si quis dixerit, quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est.* I Joann. iv, 20. En effet, l'habitude de la charité nous excitant à aimer non-seulement

Dieu, mais tout ce qui est de Dieu, comment peut-il dire qu'il aime Dieu, celui qui n'aime pas également les hommes, créés à son image, rachetés de son sang, destinés à jouir de sa gloire? La même *habitude* de la charité nous porte à l'un et à l'autre amour. La charité, dit saint Grégoire, s'élève à mesure qu'elle s'incline plus miséricordieusement vers le prochain. Plus elle s'abaisse et descend dans ses misères, plus elle monte et s'élançe d'un essor puissant et sublime. Ce saint docteur applique à la charité ce que le prophète Ezéchiel dit de cette chambre nuptiale qu'il vit dans le temple, laquelle chambre avait une largeur égale à sa longueur. *Ezech. xl.* Cette chambre mystique, où notre Seigneur dort et se repose dans une douce paix, qu'est-elle autre chose que la charité, selon le témoignage de saint Jean lui-même qui nous dit : « Dieu est charité, et quiconque demeure dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui? » *Deus charitas est, et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* I Joann. iv, 16. Mais la chambre mystique, symbole de la charité, a une hauteur égale à sa longueur, c'est-à-dire qu'à mesure que la charité élève le cœur dans l'amour de Dieu, elle le dilate d'autant dans l'amour du prochain. Pour elle, ce prochain n'est pas quelque chose qui soit séparé de Dieu, mais elle le considère comme étant uni à Dieu aussi étroitement que les membres du corps sont unis à la tête; par conséquent, ces deux amours croissent ensemble et dans la même proportion. « C'est de Dieu même, dit encore saint Jean, que nous avons reçu ce commandement : Que celui qui aime Dieu, doit aussi aimer son frère. » *Hoc mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum, diligit et fratrem suum.* Ibid. 20.

Mais comme l'amour est le premier et le plus grand de tous les dons, et la cause de toutes les autres grâces et de tous les autres bienfaits, ce seul nom de dilection renferme différentes œuvres qui ont la charité pour mobile. De ces œuvres, les unes sont négatives, les autres positives. Il faut ranger dans la première classe tout ce que la charité défend, comme de vouloir du mal à quelqu'un, d'en médire, de nuire à sa réputation, de lui dire des injures, de toucher à ce qui lui appartient; non-seulement

nous devons nous abstenir de prendre ce qui est à autrui, mais nos regards et nos pensées mêmes doivent s'interdire à cet égard toute convoitise : le bien des autres doit être pour nous comme le fruit défendu. Les œuvres positives consistent à vouloir du bien à tous les hommes, à leur témoigner cette bienveillance par nos paroles, et, ce qui est le point important, à joindre à l'affabilité des paroles des actes de bienfaisance et de libéralité. « Dieu, dit l'Apôtre, aime celui qui donne avec joie, » II, *Cor.* ix, 7 ; et dans un autre passage de ses Epîtres : « Que celui qui exerce les œuvres de miséricorde le fasse avec joie. » *Rom.* xii, 8. De là cette parole de l'Ecclésiastique : « Mon fils, ne mêlez point les reproches au bien que vous faites, et ne joignez jamais à votre don des paroles tristes et affligeantes. La rosée ne rafraîchit-elle pas l'ardeur des plus grandes chaleurs? Ainsi la parole douce vaut mieux que le don. La douceur des paroles ne passe-t-elle pas le don même? Mais toutes les deux se trouvent dans l'homme juste. L'insensé fait des reproches aigres, et le don de l'indiscret dessèche les yeux. » *Fili, in bonis non des querelam, et in omni dato non des tristitiam verbi mali. Nonne ardorem refrigerabit ros? Sic et verbum melius quam datum. Nonne ecce verbum super datum bonum? sed utraque cum homine justificato. Stultus acriter improperebit, et datus indisciplinati tubescere facit oculos.* Eccli. xviii, 15-18.

Mais, parmi tous ces exercices de la vraie charité, les plus généralement recommandés sont les œuvres de miséricorde, au moyen desquels nous venons en aide à ceux de nos frères qui sont dans l'indigence ou qui éprouvent quelque autre affliction. C'est là en effet le propre de la véritable et sincère charité, comme nous le déclare saint Jean, ce grand docteur, ce tendre apôtre de la charité : « Si quelqu'un, dit-il, voyant son frère en nécessité, lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? Mes petits enfants, n'aimons pas en parole et de bouche, mais par des œuvres et en vérité. » *Qui viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo, quomodo charitas Dei manet in eo? Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.* I Joann. iii, 17-18. Tout ce

qui a été dit de l'excellence de la charité et de la miséricorde, sa fille, a inspiré aux plus saints personnages un si grand zèle pour les œuvres de miséricorde, qu'ils comptaient pour rien les fatigues, les embarras, la perte de leurs biens, dès qu'il s'agissait de secourir leurs frères dans le péril ou l'indigence. Que d'exemples de cette charité ne trouverions-nous pas dans la vie des saints? La plupart avaient pris la résolution de ne jamais refuser l'aumône aux indigents qui la leur demandaient au nom de Jésus-Christ, ce nom qui leur était si cher et qui avait pour eux tant de douceur! Je ne veux vous citer que l'exemple de notre bienheureux Père saint Dominique. Ce charitable serviteur de Dieu ne se contenta pas de vendre ses livres pour donner du pain aux malheureux qui, dans une famine, manquaient de nourriture. Une pauvre veuve lui ayant un jour demandé des secours pour racheter son fils qui était captif, notre saint, qui ne possédait plus rien, voulut se vendre lui-même pour donner à cette femme le prix de sa liberté; et il l'eût fait, sans l'intervention de la Providence qui le réservait à de plus grandes choses.

Que les récompenses promises aux œuvres de miséricorde nous animent donc, mes frères, à les pratiquer avec ardeur. Ainsi, non-seulement nous pourrions recueillir les admirables fruits de cette vertu que je vous ai rappelés dans le cours de cette instruction, mais, comme je l'ai dit en commençant, nous mériterions de trouver au moment redoutable de la mort, qui nous menace sans cesse, un juge rempli de miséricorde.

PREMIER SERMON

POUR

LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2^o DE LA DERNIÈRE CÈNE,
C'EST-A-DIRE DE LA GLOIRE CÉLESTE.

Homo quidam fecit cœnam magnam, etc.

Un homme fit un grand festin, etc. *Luc. XIV, 16.*

Comme notre Seigneur Jésus-Christ est venu en ce monde non-seulement pour nous racheter, mais pour enseigner aux hommes sa céleste doctrine, il ne cessa pour ainsi dire jamais de remplir cette mission. En tout temps, en tout lieu, en toute occasion, il prêchait et il instruisait. Un jour qu'il était assis à la table d'un des principaux pharisiens, un des convives ayant dit : « Heureux celui qui aura part au festin dans le royaume de Dieu, » le Sauveur proposa cette admirable parabole dans laquelle il décrit la gloire du royaume céleste, les richesses de la bonté de Dieu et la magnificence du festin qu'il prépare, déclarant ensuite quels sont ceux qui seront exclus de ce festin et ceux qui doivent y être admis. Voici ce qu'il dit :

« Un homme, fit un grand souper. » Cet homme est Jésus-Christ dont il est dit : « C'est un homme, et qui le connaîtra ? » Un homme donc fit un grand souper. Par ce souper, notre Seigneur a voulu nous figurer le festin céleste. En effet, après le dîner il y a le souper ; mais après le souper il n'y a plus d'autre repas, ce qui convient merveilleusement à la gloire du ciel, qu'aucune autre gloire ne saurait suivre. Ce festin est appelé grand, à cause de la grandeur de celui qui le prépare, lequel n'est autre que Dieu lui-même dont toutes les œuvres proclament et la grandeur et la magnificence. Il est grand encore, à cause de l'abondance, de la variété et de la délicatesse des mets

réservés aux élus. Il est grand aussi, à cause de la multitude des conviés, car le nombre des élus qui sont appelés à ce festin est si considérable qu'on ne le peut compter. Depuis l'origine du monde, en effet, le Seigneur ne cesse d'inviter des convives à ce banquet. Il est grand enfin, parce qu'il doit durer pendant toute l'éternité.

Notre Seigneur envoie donc son serviteur pour inviter un grand nombre de personnes. De combien de manières n'appelle-t-il pas les hommes à ce festin de la gloire céleste? Il les appelle par les anges, par les prophètes, par les apôtres, par les pasteurs, par moi-même enfin qui suis l'indigne ministre de sa parole. Car, que fais-je autre chose en ce moment que de vous inviter à ce banquet, de la part de Dieu lui-même? Ne suis-je pas le serviteur du père de famille? Que nul donc, parmi vous, ne me méprise à cause de ma personne. Les envoyés des rois, quelque méprisables qu'ils puissent être par eux-mêmes, sont reçus et écoutés des peuples avec de grandes marques de respect. Ce n'est pas leur personne que l'on considère, mais l'autorité de celui qui les envoie. Or, Dieu lui-même nous a revêtus de son autorité, lorsqu'il a dit : « Qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise. » *Qui vos audit, me audit; et qui vos spernit, me spernit.* Luc. x, 16. Par conséquent, mes frères, ce n'est pas nous que vous devez regarder en nous, mais le Seigneur qui parle par notre bouche, d'autant que les paroles que nous vous adressons ne sont pas les nôtres, mais celles de Dieu lui-même consignées dans son saint Evangile pour notre avantage.

Le serviteur, afin d'engager les invités à se rendre avec plus d'empressement au festin, leur dit que tout était prêt. Il n'en était pas ainsi sous l'ancienne loi; tout n'était point prêt, car, comme le dit l'Apôtre, « la loi n'avait que l'ombre des biens à venir, et non la réalité même des choses. » *Hebr.* x, 11. Aussi, « elle ne conduisit rien à sa perfection. » *Ibid.* vii, 19, parce que « il est impossible que le sang des taureaux et des boues enlève les péchés. » *Ibid.* x, 4. Mais, sous la loi nouvelle, tout est prêt. On trouve dans l'Eglise de Jésus-Christ le pain de la doctrine évangélique, les différents mets des sacrements et la table eucha-

ristique; le veau gras y est servi, ou, pour parler sans figure, on y participe aux plus grands bienfaits du Sauveur; on a sous les yeux les plus admirables exemples de vertu, qui nous rendent facile l'entrée du royaume céleste.

Lorsque le serviteur vint de la part de son maître dire aux conviés que le festin était préparé, tous commencèrent à s'excuser et à prétexter différentes raisons qui les empêchaient de s'y rendre. Voyons les motifs qu'ils allèguent : « Le premier dit : J'ai acheté une terre, et il faut que j'aille la voir; excusez moi, je vous prie. Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer; excusez-moi, je vous prie. Le troisième dit : j'ai pris une femme, et c'est pourquoi je ne puis y aller. » Que signifie ce langage? qu'y a-t-il dans tout cela qui puisse exclure un homme du royaume du ciel? Est-ce un crime d'acheter une ferme ou une terre, d'essayer des bœufs et de s'unir à une femme par le sacrement de mariage? Non, sans doute, il n'y a point en cela de péché. Comment se fait-il donc que ces hommes sont exclus du banquet céleste, car notre Seigneur le déclare formellement à la fin de la parabole : « Aucun de ces hommes qui étaient conviés, dit-il, ne goûtera de mon souper? » Nous répondons que ce ne sont pas les choses elles-mêmes, mais l'abus que l'on en fait, qui est un crime. Or, c'est un crime d'aimer les objets terrestres d'un amour désordonné, d'y appliquer continuellement son esprit et son cœur, de s'attacher tout entier et avec tant d'ardeur à ce qui a rapport aux soins et aux plaisirs du corps, que l'on oublie pour cela et l'âme immortelle, et les promesses, et les bienfaits de Dieu, et ses menaces et ses châtiements. Les hommes qui vivent ainsi, sont figurés par les bœufs, dont le propre est de remuer et retourner la terre. Aussi le Prophète dit-il en parlant de ces hommes collés en quelque sorte à la terre, et s'occupant uniquement de leur corps, que « ils ont reçu leur âme en vain. » *Ps. xxiii, 4*, parce que ce n'est pas elle qui dirige leur conduite, et qu'ils la comptent pour rien. Or, tous ces désordres proviennent de l'amour déréglé de soi-même, lequel produit, comme trois branches, ces trois amours dont parle saint Jean, lorsqu'il dit : « Tout ce qui est dans le monde,

est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. » I *Joann.* II, 16. L'Apôtre désigne par là les plaisirs, les richesses et les honneurs du siècle, dont l'amour déréglé, même en ce qui est légitime et permis, est la source de tous les maux. Aussi nous crie-t-il, pour nous détourner de cet amour : « N'aimez pas le monde, ni rien de ce qui est dans le monde. » *Ibid.* 15. Il ne dit pas, selon la remarque de saint Augustin : Ne possédez point, mais : n'aimez point, parce que le péché n'est pas dans la possession, mais dans l'amour déréglé. Le même docteur compare cet amour à une matière visqueuse qui se colle à l'âme, la retient captive dans les basses régions, et l'empêche de prendre son vol vers les hauteurs où se trouve le véritable salut. « L'amour des choses terrestres, dit-il, est la glu des ailes de l'âme. » Expliquant ensuite d'un mot comment les hommes sont pris : « Si vous désirez ardemment ces choses, ajoute-t-il, votre âme y reste attachée. » Possédez les biens de ce monde, dit saint Grégoire, de manière à n'en être point possédés ; que tout ce que vous avez soit sous la domination de votre âme, de peur que se laissant vaincre par l'amour des choses terrestres, elle ne leur soit soumise. C'est à cela que l'Apôtre nous invite, lorsqu'il dit : « Le temps est court ; et ainsi, que ceux qui ont des épouses, soient comme n'en ayant point ; et ceux qui pleurent, comme ne pleurant point ; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant point ; ceux qui achètent, comme ne possédant point ; enfin ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point ; car la figure de ce monde passe. » *Tempus breve est. Reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint ; et qui flent, tanquam non flentes ; et qui gaudent, tanquam non gaudentes ; et qui emunt tanquam non possidentes ; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi.* I *Cor.* VII, 29-31. L'apôtre saint Jean nous fait la même recommandation, ainsi que nous l'avons dit. Sa voix, comme la trompette éclatante du héraut du Roi immortel, fait retentir, de la part de Dieu, ces paroles à nos oreilles : « N'aimez pas le monde, ni rien de ce qui est en ce monde. » De cet amour, en effet, découlent deux conséquences très-funestes. L'une, que les hommes qui

enferment toutes leurs affections dans les choses de la terre, oublient entièrement les choses du ciel, dont la pensée est si puissante pour nous exciter à la vertu ; l'autre, que l'amour déréglé de ces biens devient une cause fréquente de péchés, en ce qu'il porte l'homme à violer la loi de Dieu, lorsque cette loi est en opposition avec ses passions. Combien peu il se soucie de la majesté divine, l'homme terrestre, dès là qu'il s'agit d'acquérir des honneurs, des plaisirs ou de l'argent ! Aussi l'Apôtre condamne-t-il l'avarice comme étant une idolâtrie spirituelle. » *Coloss.* III, 5. Ce qu'il dit de l'avarice, tombe également sur l'ambition et la volupté, puisque ces deux passions préfèrent leur propre satisfaction à la majesté divine et à ses lois. Cette pensée se trouve exprimée avec beaucoup de justesse dans les deux vers suivants :

Ambitiosus honos, et opes, et amica voluptas,
Hæc tria pro trino numine mundus habet.

« L'ambitieux honneur, les richesses et la séduisante volupté, voilà les trois divinités que le monde adore. »

Chacun, en effet, a pour divinité l'objet dans lequel il met son espérance, son amour et sa félicité, et pour lequel il méprise Dieu. Quand l'homme se fait l'esclave de quelqu'une des passions que nous venons de signaler, il renverse du trône de sa Majesté le véritable Dieu, Celui qui doit être le terme de nos désirs et la fin de notre vie, et sur ce trône il place l'idole d'un sordide intérêt, d'un vain honneur, d'une impure volupté, trois divinités infâmes qu'il aime plus que Dieu, qu'il lui préfère, et pour lesquelles il ne craint pas de le perdre. Quoi de plus indigne ? quoi de plus horrible et de plus exécrationnable ?

Il est important de remarquer ici que notre Seigneur ne mentionne point, parmi les causes qui excluent du céleste banquet, les crimes scandaleux et publics des méchants, mais les biens que l'on possède, même légitimement. dès là qu'on les aime d'une manière déréglée. Il veut nous faire comprendre par là quel sort est réservé aux hommes qui vivent dans les liens de l'iniquité la plus manifeste ; à ceux, par exemple, qui rapinent, qui prêtent à

usure, qui volent, qui dépouillent le pauvre, oppriment la veuve, pillent l'orphelin et grossissent leur fortune par toutes sortes de fraudes et de procès injustes. On doit encore ranger dans cette classe les juges sans équité, les avocats sans conscience, les faux témoins et les plaideurs qu'anime la passion de l'avarice. C'est de cette passion qu'il est écrit : « Rien de plus injuste que l'amour de l'argent. » *Nihil est iniquius quam amare pecuniam.* Eccli. x, 10. Mais continuons l'explication de la parabole.

Le serviteur ayant rapporté à son maître les excuses des invités, « le père de famille irrité dit à son serviteur : Allez vite dans les places et les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. » Ces paroles désignent la vocation des Gentils, qui étaient, en effet, sur les places publiques, c'est-à-dire, qui suivaient la voie large de leur propre volonté; qui étaient pauvres, c'est-à-dire, dépourvus de vertus et de mérite; qui étaient estropiés, c'est-à-dire, faibles pour pratiquer toute espèce de bien; qui étaient aveugles et boiteux, c'est-à-dire, privés de la lumière spirituelle pour discerner le bien et le mal, et des forces nécessaires pour marcher dans la voie de la vérité. Ces hommes pauvres en vertus, souillés de toutes sortes de vices, abrutis par les plus honteux désordres et devenus « semblables aux animaux qui n'ont aucune raison, » *Ps. XLVIII, 13*, notre Seigneur ordonne qu'on les invite à son festin. Voilà ce que figurait clairement ce linge rempli d'animaux terrestres à quatre pieds et de reptiles que saint Pierre vit descendre sur la terre et remonter ensuite dans le ciel. *Act. xi, 6.*

Mais quelle est donc cette étrange justice? Si les uns et les autres étaient pécheurs, et ceux qui refusèrent de se rendre au festin, et ceux qui sont appelés en leur place, pourquoi les premiers sont-ils rejetés et les seconds sont-ils élus? Saint Grégoire a résolu d'un mot cette difficulté. Les uns et les autres, dit-il, étaient pécheurs, mais les pécheurs orgueilleux sont rejetés, pour que les pécheurs humbles soient élus. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit, pour la même raison, aux pharisiens : « En vérité je vous déclare que les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume de Dieu? » Quoi de plus admi-

nable que cette sentence, et en même temps, quoi de plus terrible pour les hommes qui exercent les fonctions ecclésiastiques? La raison de ce sort si différent est que les publicains et les courtisanes, honteux de leur profession, avaient d'humbles et bas sentiments de leurs personnes, tandis que les pharisiens, s'enorgueillissant de leur fidélité aux observances extérieures de la loi, étaient tout remplis d'eux-mêmes. Notre Seigneur confirme la sentence que nous venons de rapporter, lorsqu'il dit : « Je suis venu dans ce monde pour exercer le jugement, afin que ceux qui ne voient pas, voient, et que ceux qui voient, deviennent aveugles. Quelques-uns d'entre les Pharisiens qui étaient là, ayant entendu ces paroles, lui dirent : Sommes-nous donc aussi des aveugles? Jésus leur répondit : Si vous étiez des aveugles, vous n'auriez point de péché; mais maintenant vous dites : Nous voyons; votre péché demeure. » *Joann. ix, 39-41*. Ce qui revient à dire : Parce que, par orgueil, vous vous croyez sages, vous gardez votre péché. Vous voyez donc, mes frères, combien est grande la tache qu'imprime l'orgueil, combien est funeste son venin, et en même temps quelle leçon nous devons tirer de la considération de ce vice, puisque seul il suffit pour effacer dans l'homme l'éclat de ses vertus. Les pécheurs humbles, en effet, déplaisent moins aux regards de Dieu que les justes orgueilleux, bien que les uns ne soient pas véritablement humbles, ni les autres véritablement justes, puisque toute justice est souillée et infectée par le poison de l'orgueil.

« A son retour, le serviteur dit : Seigneur il a été fait comme vous l'avez commandé, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et forcez d'entrer, afin que ma maison soit remplie. » O infinie bonté de Dieu! Ce n'était pas assez pour lui d'avoir appelé à ce splendide festin les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux, c'est-à-dire, les Gentils souillés de toutes sortes de vices; il voulut aller plus loin : il envoya ses serviteurs dans les chemins et le long des haies, c'est-à-dire, jusqu'aux extrémités du monde, chez les Garamantes et les Indiens, les Hircanien et les Massagètes, en ordonnant à ses apôtres de prêcher l'Évangile à

toute créature. *Marc.* xvi, 15. Bien plus, sa charité est si grande, son désir de faire du bien aux hommes si vif, qu'il força d'entrer dans la salle du festin ceux qui n'y voulaient point venir de leur plein gré. Mais comment y furent-ils poussés? Par la grandeur des miracles opérés sous leurs yeux, par la pureté de la doctrine évangélique, par les prédications fréquentes qu'ils entendirent : « Annoncez la parole, avait dit saint Paul à Timothée; pressez les hommes à temps, à contre-temps, reprenez, suppliez, menacez, sans vous lasser jamais de les tolérer et de les instruire, » *II Tim.* iv, 2, par l'éclat de cette vie pure et de ces mœurs irréprochables, qui est la recommandation des envoyés de Dieu auprès de tous ceux qui les jugent selon le sentiment de leur conscience. *II Cor.* iv, 2. C'est ainsi que l'Apôtre disait de lui-même en écrivant aux Thessaloniens : « Vous êtes témoins vous-mêmes, et Dieu l'est aussi, combien la manière dont je me suis conduit envers vous qui avez embrassé la foi, a été sainte, juste, irrépréhensible. Et vous savez que j'ai agi envers chacun de vous comme un père envers ses enfants, vous exhortant, vous consolant et vous conjurant de vivre d'une manière digne de Dieu qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire. » *Vos testes estis, et Deus, quam sancte, et juste, et sine querela, vobis, qui credidistis, fuimus : sicut scitis, qualiter unumquemque vestrum (sicut pater filios suos) deprecantes vos, et consolantes, testificati sumus, ut ambularetis digne Deo, qui vocavit vos in suum regnum et gloriam.* *I Thess.* ii, 10-12. Voilà les armes avec lesquelles les apôtres ont triomphé de l'infidélité du monde, les armes avec lesquelles ils ont en quelque sorte fait violence au cœur humain, les armes avec lesquelles ils ont réduit en servitude et soumis tous les esprits à l'obéissance de la foi, sans que les ennemis de l'Évangile aient pu contredire leurs paroles.

Le Sauveur ajoute ensuite cette terrible sentence : « En vérité, je vous déclare que nul de ces hommes que j'avais conviés ne goûtera de mon souper. » On peut conclure de là combien il est dangereux de négliger les bienfaits de Dieu, puisque ces hommes de la parabole furent rejetés, parce que, ayant été appelés de Dieu à différentes reprises, ils se bouchèrent les oreilles, et,

recevant en vain la grâce du Seigneur, ne voulurent pas se rendre à sa voix. C'est là le crime dont Dieu se plaint par la bouche de son Prophète : « Parce que je vous ai parlé de bonne heure, dit-il, sans que vous m'ayez entendu; que je vous ai appelés sans que vous m'ayez répondu, je traiterai cette maison où mon nom a été invoqué, en laquelle vous mettez toute votre confiance, et ce lieu que je vous ai donné, après l'avoir donné à vos pères, comme j'ai traité Silo, et je vous chasserai bien loin de ma face. » *Jerem. vii, 13-15*. Vous voyez donc, mes frères, quels châtimens sont réservés à ceux qui méprisent les bienfaits de Dieu et résistent à son appel. A vous de juger si ce crime n'est pas celui des personnes qui, chaque jour, assistent aux sermons, sans en devenir meilleures. L'évangile de ce jour nous découvre les deux perfections de Dieu qui sont si souvent célébrées dans les saintes Ecritures, je veux dire, sa miséricorde et sa justice : sa miséricorde, en ce qu'il daigne non-seulement inviter, mais forcer de venir à son festin les hommes les plus vils et les plus indignes; sa justice, en ce qu'il bannit de ce banquet éternel, et précipite dans les enfers où ils endureront d'interminables supplices les indifférens et les paresseux. L'Ecclésiastique nous en avertit en ces termes : « Ne dites pas : La miséricorde du Seigneur est grande : il aura pitié du grand nombre de mes péchés; car son indignation est prompte, aussi bien que sa miséricorde, et il regarde les pécheurs dans sa colère. » *Ne dicas : Misericordia Domini magna est : multitudinis peccatorum meorum miserebitur; misericordia enim et ira ab illo cito proximant, et in peccatores respicit ira illius. Eccli. v, 6-7*. C'en est assez sur l'explication de l'Evangile. Venons maintenant au mystère de la cène du Seigneur.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

I.

« Un homme fit un grand festin. » Les motifs qui peuvent nous exciter à la piété et à la justice sont en quelque sorte innombrables ; mais il n'en est point de plus puissant que l'attente

de la céleste récompense. C'est elle qui a engagé tous les saints et principalement les martyrs de Jésus-Christ à soutenir les travaux de la justice et à supporter avec joie les plus cruelles souffrances. Aussi saint Grégoire, expliquant ce passage du livre de Job : « Comme un mercenaire attend la fin de son ouvrage, etc. », *Job. vii, 2*, s'exprime ainsi : « Le mercenaire que gagne la fatigue, rappelle à son esprit la récompense du travail, et il puise dans cette pensée une nouvelle force : alors ce que son labeur a de pénible lui semble léger à cause du salaire. Voilà ce qui rendait Paul toujours plus fort que lui-même, ce qui lui faisait affronter tous les obstacles. Il ne nous dissimule point la grandeur et le nombre de ses souffrances : « Il a été fréquemment en prison ; il a été plus d'une fois battu de verges, il s'est trouvé souvent en face de la mort, *II Cor. xi* ; mais il nous dit aussi comment la pensée de la récompense venait adoucir ses fatigues, et, pour ainsi dire, essuyer ses sueurs : « Les souffrances de la vie présente, dit-il, n'ont point de proportion avec la gloire, qui sera un jour manifestée en nous. » *Non sunt condignæ passionis hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. Rom. viii, 18*. Qu'y a-t-il, en effet, de plus consolant que cette espérance au milieu des peines d'ici-bas ? Elle soutenait le saint Roi-Prophète, comme l'attestent les paroles suivantes : « Je crois voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants. » *Ps. xxvi, 13*. D'autres tournent ainsi ce passage : « Si je ne croyais voir un jour, etc. » C'est là un de ces tours concis, familiers à la langue hébraïque, et qui ont besoin qu'on en complète le sens. Il faut donc ici sous-entendre : j'aurais cédé au désespoir, sous le poids des maux qui m'accablent, si je n'avais cru fermement voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants. Rien de plus propre, en effet, à ranimer le cœur et à alléger le fardeau de la peine, qu'une ferme et solide espérance. Voici comment un commentateur explique ce verset du Psaume : Il y a longtemps que le courage et la vie m'auraient abandonné, à cause de la grandeur de mes maux, si, chancelant et sur le point de succomber, je n'avais trouvé un appui dans l'espérance certaine que, après les fatigues et les misères innombrables de cette

vie malheureuse, j'irai habiter enfin ces régions fortunées où ni la mort, ni la douleur, ni la maladie ne peuvent pénétrer, où résident le repos le plus profond, la paix la plus douce, la vie qui ne finit point; où le créateur souverain de toutes choses épanche de son sein dans le cœur de ses élus un torrent de joies et de voluptés éternelles. Aussi notre Seigneur, dans son Evangile, nous met-il fréquemment sous les yeux la grandeur de cette récompense, afin que, enflammés du désir de la posséder, nous sortions de notre torpeur et nous entrions dans le chemin du ciel, affrontant courageusement toutes les difficultés. C'est cette récompense que le Sauveur nous propose dans l'évangile de ce jour, sous la figure d'un splendide festin auquel il nous convie.

« Un homme, dit-il, fit un grand festin. » Le prophète Isaïe a tracé de ce festin une longue et magnifique description que je vais m'efforcer de vous expliquer, selon la faiblesse de mes moyens. Voici comment parle ce Prophète : « Le Seigneur des armées préparera à tous les peuples sur cette montagne un festin de viandes délicieuses, un festin de vins exquis, de viandes succulentes et pleines de moelle, de vin tout pur, sans aucune lie. Il brisera sur cette montagne cette chaîne qui liait tous les peuples; il rompra cette toile que l'ennemi avait ourdie, et qui enveloppait toutes les nations. Il précipitera la mort pour jamais; et le Seigneur notre Dieu séchera les larmes de tous les yeux, et il effacera de dessus la terre l'opprobre de son peuple, car c'est le Seigneur qui a parlé. Son peuple dira alors : C'est là vraiment Celui qui est notre Dieu; nous l'avons attendu, et il nous sauvera; c'est lui qui est le Seigneur; nous l'avons attendu longtemps, et désormais nous tressaillirons d'allégresse, nous serons ravis de joie dans le salut qu'il nous donne; car la main du Seigneur se reposera sur cette montagne. » *Isa. xxv, 6-10.* Dans ce passage admirable, Isaïe nous décrit les joies du royaume céleste, à l'aide de comparaisons empruntées aux objets matériels. Comme la plupart des hommes ne comprennent et n'estiment que ce qui tombe sous les sens, le Prophète ne pouvait nous donner une idée plus saisissante des biens du ciel qu'en nous les représentant sous l'image des biens terrestres. Il dit d'abord que le festin du

Seigneur est préparé pour tous les peuples, c'est-à-dire, non-seulement pour les Juifs, mais pour toutes les nations. Aussi saint Jean, dans l'Apocalypse, après avoir fait le dénombrement de la multitude immense, formée des tribus d'Israël, ajoute : « Je vis ensuite une grande foule que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et toute langue. Ils étaient debout devant le trône et devant l'agneau, vêtus de robes blanches, et ayant des palmes à la main. » *Apoc.* vii, 9. Les viandes délicates et le vin pur qui doivent être servis aux convives, marquent les délices exquisés de ce festin. Là, en effet, les bienheureux verront clairement la splendeur de la divinité et l'humanité sainte de Jésus-Christ, et cette connaissance sera pour eux un aliment d'une saveur ineffable. Ils entreront et ils sortiront, dit le Sauveur, et ils trouveront les pâturages les plus abondants. *Joann.* x, 9. Saint Grégoire explique ainsi ce passage : « Ils entreront dans la foi, et sortiront de la foi pour jouir de la claire vision ; ils trouveront des pâturages dans un éternel rassasiement de leurs désirs. Les brebis du divin Pasteur trouveront des pâturages, parce que quiconque le suit dans la simplicité du cœur, sera nourri d'un éternel aliment. Mais quels sont les pâturages de ces brebis, sinon les joies intérieures des célestes collines toujours verdoyantes ? Les pâturages des élus sont la vue continuelle de Dieu, qui est pour l'âme un aliment de vie. Echappée enfin des pièges que lui tendaient les plaisirs passagers d'ici-bas, elle se réjouit dans la satiété des biens éternels. Là retentissent les cantiques des anges ; là se trouve réunie la société des saints ; là des fêtes pleines d'une douce joie accueillent les pèlerins qui ont achevé leur pénible voyage ; là se trouvent les prophètes dont le regard perçait l'avenir ; les apôtres qui doivent juger le monde ; l'armée victorieuse et innombrable des martyrs, d'autant plus joyeux que leurs souffrances ont été plus cruelles ; les confesseurs dont la constance est couronnée ; les chrétiens fidèles et inébranlables que la volupté du siècle n'a pu amollir ; les saintes femmes qui ont triomphé du monde et de la faiblesse de leur sexe ; les enfants chez lesquels les vertus ont dépassé le nombre des années ; les vieillards que l'âge avait affaiblis sans

ralentir leur ardeur dans la carrière. Cherchons donc, mes frères, ces pâturages où nous devons partager la joie de tant de généreux disciples de Jésus-Christ. Que leur allégresse et leur félicité nous invitent à suivre leurs exemples. Ne nous laissons point séduire par les caresses de la prospérité mensongère du siècle. N'est-il pas un insensé le voyageur qui, s'arrêtant à considérer les riantes prairies qu'il rencontre sur sa route, oublie le terme auquel il devait tendre?»

Il résulte des paroles que vous venez d'entendre, que les mets servis au céleste banquet sont aussi variés et aussi nombreux qu'il y a de classes différentes de saints. La raison en est que, la pure charité régnant seule dans le ciel, chacun des élus se réjouit autant de la félicité des autres que de sa propre félicité. D'où il suit, ô prodige admirable! que la multitude des bienheureux étant innombrable, innombrables aussi sont les joies que goûte chacun d'eux. Quel sera donc ce festin qui nous est préparé! Combien somptueuse est cette table où une infinité de mets délicieux seront servis à chacun des convives!

Le Prophète ajoute : « Et le Seigneur brisera sur cette montagne cette chaîne qui liait tous les peuples; il rompra cette toile que l'ennemi avait ourdie et qui enveloppait toutes les nations. » Cette chaîne qui enveloppait tous les peuples, c'est-à-dire le genre humain tout entier, contient tous les liens dans lesquels le péché originel nous tenait misérablement captifs : lien de la mort éternelle; lien de la concupiscence, cette loi de péché qui est dans nos membres; lien de la honteuse et tyrannique servitude du démon; lien de toutes les passions qui, non-seulement souillent notre vie, mais la torturent et la déchirent. Tous ces liens seront brisés, ou, selon l'hébreu, seront anéantis sur cette sainte montagne, de telle sorte qu'il n'en restera aucune trace, et que les élus jouiront d'une paix et d'une liberté inaltérables. « Le Seigneur rompra aussi cette toile que l'ennemi avait ourdie et qui enveloppait toutes les nations. » Cette toile figure la malédiction portée contre nos premiers parents et contre nous, dans leur personne, malédiction qui nous a condamnés aux peines et aux misères innombrables de cette vie. Les fils dont cette toile

est tissée sont les douleurs qu'endurent les malheureux mortels et les larmes qu'ils répandent chaque jour. Toute cette trame sera brisée sur la céleste montagne. Le Prophète reprend ensuite chaque chose en particulier : « Le Seigneur, dit-il, précipitera la mort pour jamais. » L'empire de la mort sera détruit par les mérites de la mort de Jésus-Christ. « Et le Seigneur notre Dieu, ajoute-t-il, sèchera les larmes de tous les yeux, et il effacera de dessus la terre l'opprobre de son peuple, » c'est-à-dire toute flétrissure, toute ignominie provenant des outrages et des injures, tout ce qui peut, en un mot, altérer la félicité des élus, de sorte que rien ne viendra troubler la joie et la douceur de ce festin, attrister les convives et faire couler leurs larmes.

Cette félicité inspirera aux bienheureux d'éternels cantiques de louange et de reconnaissance. « Le peuple de Dieu dira alors : C'est là vraiment Celui qui est notre Dieu; nous l'avons attendu, et il nous sauvera; c'est lui qui est le Seigneur; nous l'avons attendu longtemps, et désormais nous serons pleins d'allégresse; nous serons ravis de joie dans le salut qu'il nous donne, car la main du Seigneur se reposera sur cette montagne. » Ce que saint Jérôme interprète ainsi : La mort ayant été vaincue pour toujours, le peuple de Dieu, délivré des mains de la mort, dira au Seigneur : Voici ce Jésus fils de Marie, que les incrédules prétendaient n'être qu'un homme; il est notre Dieu. Alors ses adorateurs fidèles connaîtront sa majesté et sa divinité; « ils contempleront à découvert ce qu'ils ne voyaient ici-bas que comme en un miroir et en énigme. » *I Cor.* xiii, 12. Nous l'avons attendu pendant notre vie mortelle, diront-ils, nous avons cru à ses paroles et à ses promesses, et, quoique l'accomplissement en ait été longtemps différé, et que notre foi et nos espérances aient eu de nombreux assauts à soutenir, nous n'avons point perdu courage, et, loin de laisser s'affaiblir notre obéissance et notre foi, nous avons soutenu patiemment l'épreuve, et nous avons attendu l'effet de ses promesses. Nous tressaillerons d'allégresse et nous serons ravis de joie dans le salut éternel qu'il nous a procuré, et qui nous affranchit de tous les maux et nous assure une félicité sans bornes, « parce que la main du Seigneur reposera sur cette montagne, » c'est-à-dire,

non-seulement parce que nous verrons à découvert, sur cette montagne sainte, ce que nous n'avons contemplé sur la terre que d'une manière obscure et confuse : les richesses infinies de la puissance, de la sagesse, de la gloire et de la bonté de Dieu ; mais parce que nous ferons la plus heureuse expérience de ces perfections divines.

II.

Toutefois, comme dans cette variété de mets délicieux, le plus exquis et le plus savoureux est la vue de la divine beauté, je croirais vous faire tort, mes frères, si je ne vous en disais quelque chose, malgré la sublimité d'une matière qui surpasse tout ce qu'en pourraient dire, non-seulement les hommes, mais les anges eux-mêmes.

Dans la profonde ignorance où nous sommes des choses célestes, commençons d'abord par considérer les objets sensibles, et, à l'aide de ces objets, nous pourrons nous élever, comme par degrés, des créatures au Créateur, des effets à la première cause, de l'œuvre à la connaissance de l'ouvrier.

Etablissons d'abord ce principe, que toutes les perfections des êtres créés, toutes celles du moins qui sont vraiment et à proprement parler dignes de ce nom, se trouvent d'une manière beaucoup plus parfaite dans le Créateur et le souverain auteur de toutes choses. Personne, en effet, ne peut donner ce qu'il n'a pas ; par conséquent le Créateur ne peut pas ne pas avoir en lui ce qu'il a donné à ses créatures. De même que le soleil, qui donne leur éclat à toutes les planètes, est lui-même beaucoup plus brillant qu'elles toutes, ainsi le souverain artisan, qui a communiqué à ses créatures une beauté si variée, possède seul en lui-même et infiniment la beauté de chacune d'elles et de toutes ensemble. En lui donc est la beauté des fleurs, le brillant des pierres précieuses, l'éclat de l'or et de l'argent, la limpidité des fleuves et des fontaines, le chant harmonieux des oiseaux, la lumière du soleil, de la lune et des astres, le charme des campagnes et des forêts, ainsi qu'il le dit lui-même : « La beauté des champs est avec moi. » *Pulchritudo agri mecum est.* Ps. XLIX, 11.

Allons plus loin, et, nous élevant au-dessus de toutes les choses d'ici-bas, montons jusqu'au céleste séjour, et là contemplons cette multitude d'esprits bienheureux dont le nombre, selon saint Thomas, surpasse celui de tous les autres êtres créés, comme le ciel surpasse en grandeur tous les corps. Le Créateur, dont la sagesse égale la puissance, a multiplié les êtres en raison de l'excellence et de la perfection de leur nature. Aussi Daniel, parlant des anges qu'il vit auprès du trône du Seigneur, dit qu'un million de ces esprits célestes le servaient, et que mille millions assistaient devant lui. Nous lisons dans le livre de Job : « Peut-on compter le nombre de ses soldats ? » *Job. xxv, 3* ; ce qui veut dire que la multitude des anges est innombrable.

Etablissons encore ce point, que tous les anges, comme le dit saint Thomas, diffèrent en beauté. On peut le conclure de ce que dit Aristote, que la beauté des êtres suit la raison des nombres, de sorte que, comme le nombre supérieur contient le nombre inférieur auquel il ajoute quelque chose de ce qu'il a lui-même, ainsi la beauté supérieure contient et les perfections de la beauté inférieure et sa perfection propre et spéciale. Commençons donc par le dernier des anges, et disons qu'il surpasse de bien loin en perfection et en beauté tous les êtres corporels. Nous en avons une preuve dans l'apparition de cet ange dont la beauté avait tant d'éclat et de splendeur, que, à sa vue Daniel tomba le visage contre terre, et, pour ainsi dire, privé de vie. Aristote, éclairé de je ne sais quelle lumière, semble avoir compris l'excellence et la beauté de la nature angélique. Voici ce qu'il dit dans son livre *Du ciel* : « Au-delà du ciel, il n'y a point et il ne peut y avoir de corps. Il est donc clair qu'au-delà il n'y a ni lieu, ni espace, ni temps. Par conséquent les êtres qui sont là, ne vivent pas circonscrits dans un lieu, et le temps ne peut les vieillir. Pour eux point de changement ; mais immuables et impassibles, ils mènent éternellement la vie la plus heureuse. » Ces paroles du philosophe disent clairement que les substances séparées de tout élément corporel ont une existence heureuse, exempte de douleur, et qui ne doit jamais finir : ce qui convient parfaitement aux esprits bienheureux que la religion appelle Anges. Quoi de plus admi-

nable que le langage de ce philosophe, et comment un païen a-t-il pu s'élever à d'aussi merveilleuses conceptions? Mais allons plus avant. Le second ange a en lui la beauté de l'ange qui est au-dessous de lui, et en même temps la sienne propre. Le troisième ange, en qui resplendit la beauté des deux précédents, y ajoute sa propre perfection. Le quatrième possède les perfections des trois autres, qu'il rehausse de l'éclat particulier à son rang. Continuons de nous élever ainsi successivement par tous les degrés de la hiérarchie angélique, et venons au chœur des séraphins, qui est le plus rapproché de Dieu. Comme il réunit toutes les perfections des ordres inférieurs, et en outre celles qui le distinguent spécialement, et que d'ailleurs la multitude des anges est innombrable, qui pourra dire la beauté des séraphins en qui brillent et se résument toutes les perfections, toutes les vertus et toutes les beautés des esprits célestes?

Mais faisons encore un pas, et montons jusqu'au souverain Maître des anges et de toutes choses, jusqu'à Celui qui, renfermant en lui seul, avec toutes les perfections des êtres créés, les attributs propres à la divinité, l'emporte par sa beauté sur toutes les créatures mille fois plus que le soleil, par son éclat, ne l'emporte sur les autres astres, car, après tout, comparer les astres au soleil, c'est comparer une créature à une autre, tandis que comparer le soleil à Dieu, c'est comparer une créature au Créateur. Si cependant, devant les splendeurs du soleil, les astres pâlissent et sont comme n'étant pas, il s'ensuit que toutes les perfections des anges, toutes les beautés créées ne sont pour ainsi dire qu'un pur néant en présence de l'infinie beauté de Dieu.

C'est ainsi que l'homme pieux s'élève de la considération de la beauté des anges à la contemplation de l'infinie beauté de la Majesté divine. Telle est la signification de ces paroles que nous lisons au livre de Job : « L'aigle, à votre commandement, s'élèvera-t-il en haut et fera-t-il son nid dans les lieux les plus élevés? Il demeure dans des pierres, dans des montagnes escarpées et dans des rochers inaccessibles, d'où il contemple sa proie. » *Job*. xxxix, 27-29. Saint Grégoire explique ainsi ce passage : « L'homme saint, en méprisant les choses terrestres, s'élance comme l'aigle,

et, porté sur les ailes de la contemplation, il attend la gloire des anges. Etranger à ce monde, il se fixe par la pensée dans les hauteurs les plus sublimes, aspirant à posséder ce qu'il contemple. Mais il ne suffit pas à celui que la grâce divine élève à ces hauteurs et qu'elle introduit jusque parmi les chœurs célestes, de considérer la gloire des anges, il veut voir Celui qui est au-dessus des anges, Celui dont la contemplation seule peut véritablement rassasier notre cœur. C'est pour cela que Job, après avoir dit que l'aigle demeure parmi les pierres, dans des montagnes escarpées et dans des rochers inaccessibles, ajoute aussitôt : « Il contemple de là sa proie, » c'est-à-dire que l'âme fidèle, du sein des chœurs angéliques, s'efforce d'arriver jusqu'à la contemplation de la gloire divine : elle se consume dans ses désirs, tant qu'elle ne considère point cet objet dont la vue la rassasie enfin. »

Puis donc que, dans l'éternelle patrie, les bienheureux contemplent, non plus comme dans un miroir et en énigme, mais à découvert, le Créateur lui-même, Celui qui, pour parler le langage des théologiens, est la béatitude objective de l'homme, quelles ne seront pas un jour et la joie et la félicité qui nous attendent? Les hommes, les anges eux-mêmes pourraient-ils l'exprimer? Le Roi-Prophète en a dit quelque chose, lorsque, s'entretenant de la félicité des bienheureux avec l'auteur même de cette félicité, il s'écrie : « Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison, et vous les abreuverez du torrent de vos délices, parce que la source de vie est en vous, et nous verrons la lumière dans votre lumière même. » *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos, quoniam apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen.* Ps. xxxv, 9-10. On ne peut décrire en moins de paroles la béatitude des élus. Ces mots, « ils seront enivrés, » désigne la prodigieuse surabondance des joies célestes. Elles sont comparées à un « torrent » au cours impétueux et rapide, pour marquer avec quelle force elles pénétreront dans les cœurs. Le Psalmiste ajoute : « Parce que la source de vie est en vous. » Les élus puisent à cette source la vie éternelle et bienheureuse qui consiste dans la vue du souverain roi.

Comme ils le contemplent sans cesse, sans cesse ils s'abreuvent à cette fontaine de délices. Ils voient Dieu, éclairés de la *lumière de la gloire*, comme disent les théologiens, lumière qui donne aux intelligences créées une vertu si grande, qu'elles peuvent contempler d'un regard fixe le soleil de justice et cette lumière éternelle, infinie. Quelle félicité! L'intelligence de l'homme et de l'ange lui-même peut-elle aller au-delà? Etre élevé à cette contemplation sublime, n'est-ce pas entrer en participation de la félicité et de la gloire divine? Quelle est, en effet, la gloire du Dieu souverain et tout-puissant, sinon de se contempler, de s'aimer et de jouir de sa beauté infinie? Voilà ce que disent non-seulement les saintes Ecritures, mais la philosophie elle-même, dans la personne d'Aristote, qui, par la seule pénétration de son esprit et sans le secours de la foi, a compris cette vérité. Voici ce qu'il dit au livre XII de sa Métaphysique, dans lequel il traite de la béatitude et de la félicité de la première cause : « Dieu se contemple lui-même, et en se contemplant il est bienheureux. Son unique béatitude est de jouir de lui-même, d'être à lui-même la source de son bonheur, et de goûter éternellement dans la vue de sa beauté une joie inénarrable et éternelle. » Qui n'admirerait ici le langage de ce philosophe païen exprimant des idées qui sont en harmonie si parfaite avec les divins oracles des saints Livres? Les bienheureux donc voyant Dieu face à face et puisant à la même source que lui-même leur félicité, ne s'ensuit-il pas que tous, comme des enfants de Dieu, jouissent du bonheur de leur Père, et que, sous ce point de vue d'une commune et même félicité, ils sont en quelque sorte des dieux. J'ai pour garant de ce que j'affirme un témoin irrécusable dans l'apôtre saint Jean : « Mes bien-aimés, dit-il dans son Epître, nous sommes déjà enfants de Dieu, mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » *Charissimi, nunc filii Dei sumus : et nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* I Joann. III, 2. Si, en effet, la gloire de Dieu consiste, comme nous le disions tout à l'heure, dans la vue et la

contemplation de son être divin, et si, nous aussi, nous le voyons à découvert, n'en faut-il pas conclure que nous lui sommes semblables dans la gloire de la félicité? Que peux-tu donc, ô cœur humain, désirer davantage? Où vas-tu? Que cherches-tu? Que souhaites-tu? A quelle autre félicité cours-tu avec tant d'empressement, ô homme qui as été non-seulement créé, mais racheté pour des destinées si sublimes?

Mais il est temps, mes frères, de tirer de ces vérités quelques réflexions pratiques. Si la beauté d'une créature a tant de puissance pour ravir les cœurs qu'elle occasionne parfois la folie, la langueur et la maladie (témoin la passion que la beauté de Thamar inspira à son frère Amnon, fils de David), que ne devons-nous pas faire pour jouir éternellement de la vue de la divine beauté? Mais cet exemple est tiré des Livres saints. J'en peux citer un autre emprunté aux auteurs profanes. Voici ce qu'on lit dans Quintilien : « Les chefs des Troyens ne considèrent pas qu'il soit indigne des Troyens ni des Grecs de souffrir tant de maux, et pendant si longtemps, pour la beauté d'Hélène. Quelle idée doit-on se faire de cette beauté? Car ce n'est point Paris, son ravisseur, qui dit cela, ni quelque jeune insensé, ni quelqu'un du peuple : ce sont des vieillards, des hommes recommandables par leur sagesse, et qui composent le conseil de Priam. Que dis-je? Le roi lui-même, épuisé par une guerre de dix années, déjà privé de tant de fils, à la veille de la catastrophe qui doit mettre le comble à sa douleur, lui qui ne devrait avoir que de la haine, que de l'horreur pour cette beauté fatale, source de tant de larmes; le roi lui-même entend ces paroles, et, appelant Hélène du nom de fille, la fait asseoir auprès de lui, la justifie, et ne veut pas voir en elle la cause de ses malheurs. » Et maintenant, mes frères, j'invoque la bonne foi de Dieu et des hommes, et je dis : s'il a suffi d'un faible rayon de beauté, et pour ainsi parler, d'une petite goutte tombant dans le cœur des hommes, pour les déterminer à braver pendant dix années tant de pénibles travaux, tant de morts, tant de dangers et d'infortunes, que ne devons-nous pas faire pour la beauté infinie de Dieu, cet abîme sans fond et sans rivages de toutes les grâces et de tous les biens, cet

océan inépuisable des perfections divines, que nous devons contempler et dont nous devons jouir, non pendant une heure, un jour, une année, mille ans, mille siècles, mais pendant toute la durée de l'éternité? Quand bien même il nous faudrait chaque jour affronter mille morts, endurer tous les supplices des martyrs, toutes les tortures infligées aux plus grands coupables, qu'est-ce que cela en comparaison de cette félicité, de cet héritage du ciel, de ces immenses richesses, de cette gloire, de cette joie, de ces délices inénarrables? Qu'est-ce que cela enfin auprès de la jouissance éternelle de l'éternelle félicité? O avarice insensée des mortels! O déplorable aveuglement! O détestable folie des hommes, qui, peu soucieux de ces richesses infinies, soupirent avec tant d'ardeur après des biens passagers et méprisables!

Qu'avons-nous donc à faire, me direz-vous, pour ne pas être privés d'une gloire si grande? Ecoutez, mes frères, le prophète Isaïe; il va vous l'expliquer en peu de mots : « Celui qui marche dans la justice, et qui parle dans la vérité, qui a horreur du bien acquis par extorsion, qui garde ses mains pures et rejette tous les présents, qui bouche ses oreilles pour ne pas entendre de paroles de sang, et qui ferme ses yeux pour ne point voir de mal, celui-là demeurera dans des lieux élevés; il se retirera dans de hautes roches fortifiées de toutes parts; il ne manquera point de pain, et ses eaux ne seront jamais taries. Ses yeux contempleront le Roi dans l'éclat de sa beauté et verront la terre de loin. » *Qui ambulat in justitiis, et loquitur veritatem, qui projicit avaritiam ex calumnia, et excutit manus suas ab omni munere, qui obturat aures suas ne audiat sanguinem et claudit oculos suos ne videant malum, iste in excelsis habitabit, munimenta saxorum sublimitas ejus : panis ei datus est, aquæ ejus fideles sunt. Regem in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longe.* Isa. xxxiii, 15-17. Dans ces paroles, le Prophète nous a marqué brièvement le chemin qui conduit à la vraie félicité et la nature de cette félicité. Le chemin, c'est de pratiquer la justice, de parler dans la vérité, de haïr l'avarice, de fermer l'oreille aux médisances, de réprimer la licence du cœur et des yeux, et enfin d'obéir aux commandements de Dieu, que ce mot *justice* ren-

ferme. Voilà la voie qui conduit à la félicité, comme notre Seigneur le déclare dans son Evangile : « Si vous voulez entrer dans la vie, dit-il, gardez les commandements. » *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Matth. xix, 17. Quant à la récompense de cette fidélité, le Prophète nous la fait connaître, en ajoutant : « Il ne manquera point de pain. » Il entend par là cet aliment invisible que l'ange Raphaël disait être sa nourriture. *Tob. xii, 19.* « Les eaux qui ne tariront point » désignent la félicité qui a sa source dans la contemplation du souverain bien. Les eaux de la vie présente sont trompeuses, tandis que celles-là ne trompent point, selon cette parole que notre Seigneur adressait à la Samaritaine : « Quiconque boit de cette eau, aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. » *Omnis qui biberit ex aqua hac, sitiet iterum; qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.* Joan. iv, 13. Cette eau des joies célestes est fidèle, *aquæ ejus fideles sunt* : elle apaise la soif de nos désirs, mais les eaux du monde sont infidèles, ne donnant jamais la paix et la félicité qu'elles promettent. Ces mots : « Il verra le Roi dans l'éclat de sa beauté » expriment clairement la gloire essentielle des bienheureux, laquelle, comme nous l'avons dit, consiste dans la vue de l'infinie beauté. Alors « ils verront la terre de loin. » Mais aperçue à cette distance, combien elle leur semblera peu de chose, quand les étoiles du ciel, qui sont cependant plus grandes que le globe terrestre, nous paraissent à nous si petites? Quelle n'est donc pas la folie de ceux qui, pour cette chétive hôtellerie de la terre, perdent les magnifiques palais du ciel, qui doivent durer éternellement? Le Prophète nous figure l'éternité et la sécurité de ces demeures célestes, en ajoutant : « Le juste demeurera dans des lieux élevés; il se retirera dans de hautes roches fortifiées de toutes parts. » Ces paroles nous font entendre que, dans le ciel, règne une sécurité profonde, exempte de toute crainte; car les forteresses bâties sur la cime des rochers défient les attaques de l'ennemi.

Vous savez maintenant, mes frères, et ce que vous avez à faire, et ce que vous avez à espérer. La vie est courte, le travail léger; la récompense est magnifique, éternelle. Efforçons-nous

donc, chrétiens, d'arriver par un peu de peine à un éternel repos, par la croix au céleste royaume, par l'abnégation de nous-mêmes à la parfaite liberté, et enfin par la justice et la piété à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2^o FESTIN SPIRITUEL DES SERVITEURS DE DIEU EN CETTE VIE.

Homo quidam fecit cenam magnam.

Un homme fit un grand festin. *Luc. XIV, 16.*

On demandait un jour à un célèbre philosophe quelle était, parmi les choses humaines, celle qui lui paraissait la plus douce : Acquérir, répondit-il. Ce philosophe n'ignorait pas la distinction établie entre l'agréable et l'utile, mais il comprenait que l'utilité a une si grande puissance, qu'elle est le mobile qui soutient le monde entier et la société des hommes. Tous, en effet, à quelque classe qu'ils appartiennent, ceux qui gouvernent, comme ceux qui sont gouvernés, magistrats, artisans, ouvriers, agissent en vue de quelque intérêt. Sans cette espérance, les hommes vivraient dans la paresse et l'inaction; les arts seraient délaissés, les emplois vaqueraient, tout travail et toute industrie seraient abandonnés. Aussi le sage appréciateur de toutes choses, le Dieu jaloux du salut des hommes, voulant les exciter à pratiquer la justice et la piété, leur a-t-il proposé les plus grands avantages et les plus magnifiques récompenses. Il savait que l'espérance (comme nous l'avons dit) fait oublier aux hommes les plus grandes fatigues, et les empêche de penser à la peine qu'ils endurent. L'homme des champs supporte aisément les travaux les plus pénibles, dans l'espérance d'une abondante récolte; le soldat

qu'enflamme l'espérance de la victoire, ne sent point ses blessures, et le chasseur affronte sans se plaindre le froid et la pluie; il n'est personne enfin que l'espérance n'encourage à endurer toutes sortes de peines et de travaux. Que si l'espérance incertaine de quelques biens périssables a la puissance d'alléger et de rendre tolérable toute espèce de difficultés, de quoi ne sera point capable l'homme qui croit, d'une foi ferme, que des biens solides, des biens spirituels et divins sont promis aux justes, et dans la vie future, et dans la vie présente? Ces biens, notre Seigneur nous les propose dans l'évangile de ce jour, sous la figure d'un festin magnifique, afin de redoubler notre ardeur et notre empressement à les mériter. Mais pour traiter pieusement et religieusement ce sujet, nous avons besoin de l'assistance du ciel; implorons la humblement par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Ce n'est point à la multitude, comme en d'autres occasions, mais aux Pharisiens, chez l'un desquels il était entré pour prendre un repas, que notre Seigneur adressa la parabole que nous lisons aujourd'hui. Voici dans quelles circonstances. Un des convives ayant dit : Heureux celui qui mangera le pain du royaume de Dieu, le Sauveur en prit occasion de proposer à tous ceux qui étaient auprès de lui la parabole suivante : « Un homme fit un grand festin, et convia beaucoup de gens. A l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt. » L'heure du festin a commencé après la mort de Jésus-Christ, puisque c'est par les mérites de cette mort que le ciel a été ouvert, et que tous les mystères de notre rédemption ont été publiés. Désormais le serviteur peut dire : « Venez, parce que tout est prêt, » tout ce qui est nécessaire pour notre rédemption et notre salut. Le Seigneur envoie donc son serviteur pour appeler à son festin ceux qu'il a conviés. Vous savez que ce serviteur figure les prédicateurs évangéliques. Mais sont-ils les seuls à nous appeler? Ne sont-ce pas autant de voix qui nous appellent, ces maux que la divine Providence nous envoie, les afflictions qui nous détournent de l'amour du monde

et nous pressent d'aller à Dieu? Ne sont-ce pas autant de voix, ces guerres, ces pestes, ces famines; autant de voix, ces hérésies presque innombrables qui se sont répandues dans notre malheureux siècle, signes, hélas! trop manifestes de la colère divine qui donne tant de pouvoir à notre commun ennemi? Ils nous appellent aussi d'une autre manière, les dons et les bienfaits de Dieu, ces doux attraits qui nous engagent à l'aimer, et qui doivent nous faire comprendre que, puisque les calamités qui désolent le monde, nous repoussent de son sein, il faut le quitter et recourir au Dieu qui nous invite par des paroles si tendres et si caressantes. Tels sont les moyens, sans parler de beaucoup d'autres, par lesquels Dieu ne cesse, pendant toute notre vie, de nous appeler à son festin.

Mais que firent les invités? « Tous, comme de concert, dit l'Évangéliste, commencèrent à s'excuser. » Chose étonnante! dit saint Grégoire, Dieu offre ce qu'on aurait dû lui demander; il veut donner sans qu'on l'en prie ce qu'à peine on eût pu espérer; il annonce que les mets délicieux du banquet éternel sont préparés, et les conviés, dédaignant l'invitation qui leur est faite, s'excusent tous, comme d'un commun accord. Si un homme puissant envoyait une invitation à un pauvre, quelle ne serait pas la joie de celui-ci? Il ferait à l'employé une humble réponse, changerait de vêtement et se hâterait de se rendre chez celui qui l'aurait invité, pour ne point se laisser prévenir par un autre. Un homme riche invite un pauvre, et le pauvre s'empresse de venir; Dieu nous invite à son festin, et nous nous excusons!

Voyons les excuses des invités. « Le premier dit : J'ai acheté une terre, et il faut que j'aille la voir; je vous prie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer; je vous prie de m'excuser. Et un autre dit : J'ai pris une femme, et c'est pourquoi je ne puis venir. » Toutes ces excuses résument les divers obstacles et les différentes passions qui asservissent les hommes et leur font négliger les promesses divines. Dans celui qui achète une terre, nous voyons l'amour de l'argent, l'avarice, qui est un si grand obstacle au salut. « Il n'y a rien de plus injuste, dit le Sage, que celui qui aime l'argent,

car un tel homme vendrait son âme. » *Nihil est iniquius quam amare pecuniam; hic enim et animam suam venalem habet.* Eccli. x, 10. Pour un modique profit, en effet, il néglige le salut de cette âme et la dévoue aux supplices éternels. Se peut-il rien de plus indigne? Voulez-vous connaître les maux qui résultent de ce vice et ferment à l'homme l'entrée du royaume céleste, écoutez l'Apôtre : « Ceux qui veulent devenir riches, dit-il, tombent dans la tentation et dans le piège du démon, et en divers désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la damnation et de la perdition ; car la passion des biens de ce monde est la racine de tous les maux ; et quelques-uns en étant possédés, se sont égarés hors de la foi, et se sont embarrassés dans une infinité d'afflictions et de peines. » *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem. Radix enim omnium malorum est cupiditas : quidam appetentes, erraverunt a fide, et inseruerunt se doloribus multis.* I Tim. vi, 9, 10. Quel si grand amour, quelle soit si ardente de l'argent ne devraient pas éteindre ces paroles de l'Apôtre? Cette passion de l'avarice éloigne donc les hommes du banquet céleste, en leur suscitant autant d'obstacles qu'elle leur inspire de crimes.

Un autre d'entre les invités dit qu'il a fait l'acquisition de cinq paires de bœufs, et prie pour cette raison qu'on l'excuse. Par ces cinq paires de bœufs, saint Grégoire entend les cinq sens. Comme les sens, incapables de saisir les choses intérieures, s'exercent exclusivement sur ce qui est extérieur à l'homme, ils nous figurent merveilleusement la curiosité, toujours occupée de la conduite d'autrui. Or, c'est un grave défaut que cette curiosité qui portant l'homme à rechercher sans cesse quelle est la conduite des autres, lui cache à lui-même ce qu'il est intérieurement, et fait qu'il s'ignore d'autant plus qu'il a sur le compte du prochain des connaissances plus approfondies. Ce défaut était si odieux aux païens eux-mêmes, que Plutarque a écrit sur ce sujet un traité dont je veux vous citer quelques passages, qui, je l'espère, ne vous déplairont pas. « Pourquoi, homme trop envieux, dit-il, vois-tu si clair dans les défauts d'autrui et si peu dans les tiens?

Détourne un peu du dehors, et retourne au dedans de **toi-même** ta curiosité. Si tu as le désir de connaître des maux, tu trouveras bien en toi de quoi t'occuper. Autant il y a de feuilles dans les bois, autant trouveras-tu de fautes en ta vie, de passions en ton âme, et d'omissions à l'égard de tes devoirs. Passe-les en revue, considère-les ; ferme les portes et les fenêtres qui regardent chez tes voisins ; ouvres-en d'autres qui conduisent à ta chambre et dans les lieux qu'habitent tes serviteurs. Là tu trouveras des occupations profitables et salutaires ; mais il en est de nous comme de la Lamie dont parle la fable. Elle est aveugle dans sa maison, ayant mis ses yeux dans un vase à part, mais quand elle sort, elle les reprend et voit ; ainsi chacun de nous au dehors, et pour considérer les autres, ajoute à la mauvaise intention la curiosité, comme un œil pénétrant, tandis que l'ignorance nous aveugle sur nos défauts et nous fait tomber à tout instant. Voilà pourquoi le curieux ne voit pas ce qui se passe chez lui, tant il est ébloui à regarder ce qui est au dehors. Nous ne nous soucions point de connaître ce qui nous touche, et nous recherchons curieusement la généalogie des autres, heureux de découvrir que le grand-père de notre voisin était venu de la Syrie, que sa nourrice était de Thrace, qu'un tel doit trois talents, et n'en a point encore payé les arrérages. Nous nous inquiétons de savoir d'où revenait la femme d'un tel, et ce que celui-ci et celui-là pouvaient dire seul à seul dans un coin ? Il en est qui, pour rien au monde, ne voudraient voir leur vie, tant elle leur offre un spectacle peu agréable, ni replier et retourner leur raison comme une lumière sur eux-mêmes ; mais leur âme, remplie de toute espèce de maux, redoutant et craignant ce qu'elle sent au dedans d'elle-même, s'élançe au dehors, et va errant çà et là, tout occupée de la conduite d'autrui, nourrissant et engraisant ainsi sa malignité. Personne ne s'avise d'entrer dans la maison d'autrui, sans avoir heurté à la porte ; le curieux, lui, aime à y pénétrer à la dérobée, et il ne verrait pas volontiers, quand même on l'en prierait, une maison honnête et bien composée ; il faut qu'il sache pourquoi on use de clef, de porte et de verroux, et qu'il puisse le dire à tout le monde. Les vents qui nous sont le plus insupportables

sont ceux qui relèvent nos vêtements, mais le curieux ne relève pas seulement la robe et la tunique de ses voisins, il pénètre à travers les murs eux-mêmes. Il est tout à la fois dans le palais des riches, dans la cabane des pauvres, à la cour des rois, dans la chambre des nouveaux mariés, furetant de tous côtés, voulant connaître les affaires de tout le monde. Voilà pourquoi j'estime fort la loi en usage chez les habitants de Locres, qui condamnait à l'amende tout individu qui, en revenant des champs dans la ville, demandait : Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau ? De même que les cuisiniers souhaitent abondance de gibier pour la table, et les pêcheurs force poisson, ainsi les curieux désirent qu'il y ait abondance de maux et grand nombre d'affaires, grandes nouveautés, grands changements, afin d'avoir toujours quelque gibier à chasser et quelque chose à tuer. Mais il est nécessaire que la médisance se joigne à la curiosité ; car ce qu'ils entendent volontiers, les curieux le répètent aussi volontiers, et ce qu'ils recueillent soigneusement des autres, ils le redisent à d'autres encore plus volontiers. » Le même philosophe donne ensuite les remèdes à cette maladie. « Le premier, dit-il, est de nous accoutumer à réprimer la curiosité. Car, de même que les chasseurs ne laissent pas leurs chiens se dévoyer et suivre toutes sortes d'odeurs, mais les tiennent en laisse et les tirent en arrière pour que, conservant toute la finesse de leur odorat, ils soient plus ardents à suivre la piste, ainsi faut-il ôter à la curiosité ses saillies et son empressement à vouloir tout écouter et tout regarder, et, en la tenant de court, la détourner à voir et entendre seulement ce qui est utile. Comme les aigles et les lions, en marchant, replient leurs ongles, pour ne pas en user et émousser la pointe, ainsi, estimant que la curiosité est un instrument utile pour apprendre et savoir beaucoup de choses, gardons-nous de l'employer et émousser aux choses mauvaises et viles. Secondement, accoutumons-nous, lorsque nous passons devant la maison d'autrui, à ne point regarder dedans et à ne point toucher quoique ce soit de l'œil, qui est comme la main de la curiosité, mais ayons toujours présente cette parole de Xénocrate, qui disait que : « Il n'y a point de différence entre porter les yeux ou les pieds dans

la maison d'autrui. » Gardons-nous encore, lorsqu'on nous apporte quelque missive, de l'ouvrir en toute hâte comme font la plupart, qui, si leurs mains ne vont pas assez vite pour rompre l'enveloppe, la déchirent à belles dents. Un jour que je déclamais à Rome, Rusticus (celui que Domitien, jaloux de sa gloire, fit mourir depuis), m'écoutait. Au milieu de la leçon, un garde de l'empereur entra qui remit à Rusticus une lettre du prince. Il se fit alors un moment de silence, et moi-même j'interrompis mon discours, jusqu'à ce que Rusticus eût pu prendre connaissance de la lettre qu'il avait reçue. Mais lui ne voulut point l'ouvrir avant que j'eusse achevé ma leçon et que l'assemblée se fût retirée. Tous ceux qui étaient présents furent émerveillés de la gravité de ce personnage. » Tout ce passage est tiré du traité de Plutarque qui a pour objet la curiosité. Ce défaut était alors très-répandu chez les Grecs et particulièrement chez les Athéniens. Saint Luc, dans les Actes des apôtres, dit, en effet, que « les Athéniens ne passaient leur temps qu'à entendre dire des nouvelles. » *Act. xvii, 21*. Comme nous ne sommes pas moins sujets qu'eux à ce défaut, tout ce qui vient d'être dit ne sera pas, je pense, sans quelque utilité pour nous. Il est toutefois un mot d'un saint personnage qui renferme tout cela. Ce mot est celui-ci : Pour vous regarder toujours vous-même, détournez les yeux de tous les autres.

I.

Mais poursuivons notre dessein, et venons à l'homme qui alléguait pour excuse qu'il s'était marié. Il faut remarquer ici que les autres avaient présenté leurs excuses sous forme de prière. « Je vous prie de m'excuser, » avaient-ils répondu au serviteur. En cela ils nous représentent la conduite d'un certain nombre de chrétiens, qui désirent participer au festin céleste, mais que l'amour des choses de la terre entraîne de tout son poids et attache aux objets les plus vils et les méprisables. Cet homme de la parabole, qui venait de prendre une épouse, désigne l'intempérance de ceux qui se livrent à tous les dérèglements de la chair. Dans les comparaisons, il n'est pas extraordinaire qu'une chose

légitime en indique une autre qui ne l'est pas, quand les mêmes actes sont communs à l'une à l'autre. Ces hommes que domine la luxure, sont liés par le démon avec de si fortes chaînes, que, sans un secours tout particulier de la grâce divine, ils ne sauraient s'en débarrasser. C'est ce qu'attestent ces paroles du prophète Osée : « La fornication, le vin et l'ivresse font perdre le sens. *Fornicatio, et vinum, et ebrietas auferunt cor.* Osee iv, 11. Le Prophète pouvait-il exprimer en moins de mots toute la violence de cette passion? De même, en effet, que l'ivresse bannit la raison, qui est l'apanage de l'homme, et le ravit tellement à lui-même qu'elle en fait un furieux et un insensé, ainsi la luxure porte au jugement et à la liberté de l'homme de si funestes atteintes, qu'à peine en reste-t-il en lui quelque ombre, et qu'elle le transforme en une brute. De là cette réflexion de saint Grégoire : Quand la luxure s'est une fois emparée du cœur de l'homme, elle ne lui permet plus, pour ainsi dire, d'avoir une bonne pensée. Les impudiques ont la volonté si dépravée, l'inclination au mal est chez eux si violente, qu'ils disent (ce qui n'est pas vrai pourtant) qu'ils se sentent, non pas attirés, mais excités, mais contraints à commettre le péché, et qu'ils ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. Voilà pourquoi l'homme de la parabole, qui a pris une femme, ne prie point qu'on l'excuse : il déclare effrontément qu'il ne peut venir, parole qui nous montre toute la profondeur de la blessure que le péché originel a faite à la nature humaine. Il n'est, en effet, aucune autre passion, disent les théologiens, où la concupiscence exerce davantage sa fureur. Aussi le prophète Osée nous dit-il que « tous les adultères sont semblables à un four où l'on a mis le feu. » *Omnes adulterantes, quasi clibanus succensus a coquente.* Osee vii, 4. L'ardeur de la luxure, dit un Père, monte jusqu'au ciel, et son infection descend jusqu'aux enfers; triste vérité que les mœurs des hommes mettent, hélas! dans tout son jour. Car quel est celui qui se glorifiera, comme dit saint Jérôme, d'avoir un cœur chaste? Qui même se glorifiera d'avoir des yeux chastes, lorsque le saint homme Job avait à cet égard une vigilance si craintive qu'il disait : « J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pas même penser à une vierge? » Il faut

que je vous le déclare aujourd'hui, mes frères, cette voie, qui conduit à la perdition, est très-large, et bien peu la quittent pour entrer dans le chemin de la chasteté. Ma persuasion est que la plus grande partie des hommes que dévoreront les flammes de l'enfer, y seront précipités pour s'être souillés de ce crime. Si donc vous voulez vous préserver de ce feu éternel, si vous voulez résister aux entraînements de la luxure, sachez que « ce genre de démons ne peut être chassé que par le jeûne et la prière. » *Matth.* xvii, 20. Le jeûne exténue le corps par l'abstinence et les privations, dans la crainte que l'excès de la nourriture n'excite les révoltes de la chair. La prière obtient de Dieu le don de continence, sans lequel, comme dit le Sage, personne ne peut garder cette vertu. *Sap.* viii, 21.

En entendant toutes les excuses de ceux qu'il avait conviés, « le père de famille irrité dit à son serviteur : Allez vite dans les places et les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. » Ces paroles renferment une sentence d'exclusion contre les Juifs, qui avaient été invités les premiers, et désignent la vocation des Gentils, sujets à toutes sortes de maladies spirituelles et entièrement dépourvus des biens de la grâce. Aussi le Prophète, en les engageant à se réjouir de leur vocation, les compare-t-il aux arbres des forêts, *Ps.* xcvi, 12, parce que, comme ces arbres stériles sont destinés au feu, ainsi les Gentils étaient destinés aux flammes éternelles. « Le serviteur, de retour auprès de son maître, lui dit : Seigneur, il a été fait comme vous l'avez commandé, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie. »

Que veulent dire ces mots « forcez-les d'entrer? » La vertu est le chemin et la porte qui nous donnent accès dans la salle du festin céleste; mais là où il n'y a point de volonté, il ne peut y avoir de vertu. Comment donc ces hommes sont-ils « forcés » de venir au banquet du Seigneur? Cette expression nous révèle l'infinie bonté de Dieu, son immense charité pour les hommes, en même temps qu'elle doit offrir un grand sujet de consolation

à tous ceux (et le nombre en est grand) qui sont aux prises avec l'affliction. Aussi je veux entrer à cet égard dans quelques développements, pour vous montrer de quelle manière les hommes sont poussés dans la voie du ciel.

Il faut donc savoir, selon la réflexion de saint Augustin, que Dieu (qui veut que tous soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité, I *Tim.* II, 4), emploie différents moyens pour attirer les hommes à lui. Il en est qu'il prévient, dans son immense et gratuite bonté, des bénédictions de sa douceur, *Ps.* XX, 4; et ceux-là, touchés de l'excellence et des attrait des choses célestes, méprisent pour elles tous les biens d'ici-bas. C'est ainsi que le marchand, dont parle l'Évangile, ayant trouvé une pierre précieuse, vendit tout ce qu'il avait, et l'acheta, *Matth.* XIII, 46, sachant bien que l'avantage qu'il en retirerait, dans cette vie même, le rendrait plus heureux que s'il possédait toutes les richesses du monde.

Il en est que Dieu force de venir à lui, non en leur présentant la coupe des douceurs, mais le calice d'amertume, c'est-à-dire en permettant que la misère les accable, que les maladies les consomment, que la perte de leurs parents, de leurs amis, les afflige, que le monde trompeur les abreuve de déceptions et de chagrins, et les repousse pour ainsi dire de son sein. Parmi ces hommes, cependant, quelques-uns ne sont ni assez bons pour accepter ces épreuves avec des sentiments de reconnaissance et de joie, ni assez mauvais pour se plaindre de Dieu et se révolter contre sa providence. Ils semblent faire le raisonnement que voici : Quand je lâcherai la bride à la colère et que je me laisserai ronger par le chagrin, quel avantage m'en reviendra-t-il? D'abord j'augmenterai ma peine par mon impatience elle-même, ensuite j'offenserai Dieu dont la Providence m'envoie ces maux; car, comme le dit avec vérité l'Écclésiastique : « Les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses viennent de Dieu. » *Eccli.* XI, 14. En troisième lieu, je perdrai le mérite de la patience, mérite qui est d'autant plus grand que l'épreuve est plus lourde. Or, plus abondant sera le mérite de ma résignation, plus abondants seront aussi les dons et les grâces que je recevrai. Ces dons

célestes ont une telle excellence que l'apôtre saint Jacques veut que nous fassions toute notre joie des tentations qui nous arrivent. *Jac. 1, 2.* C'est ainsi qu'un homme prudent raisonne, quand il est soumis à quelque affliction. Cette affliction, il aurait bien voulu n'avoir pas à la supporter, mais enfin il en tire un sujet de mérite et de vertu, en considérant, d'un côté, les avantages considérables qui découlent d'une humble et patiente soumission, et, de l'autre, les maux que l'impatience apporte avec elle. Le Seigneur atteste clairement ce que nous venons de dire, dans ce passage du prophète Osée : « Voici que je vais te fermer le chemin avec une haie d'épines; je le fermerai avec un monceau de pierres, et elle ne trouvera plus de sentier par où passer. Elle poursuivra ceux qu'elle aimait, et elle ne pourra les atteindre; elle les cherchera, et elle ne les trouvera point, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à dire : Il faut que j'aie retrouvé mon premier époux, parce que j'étais alors plus heureuse que je ne le suis maintenant. » *Ecce ego sepiam viam tuam spinis, et sepiam eam maceria', et semitas suas non inveniet. Et sequetur amatores suos, et non apprehendet eos; et quæret eos, et non inveniet, et dicet : Vadam, et revertar ad virum meum priorem, quia bene mihi erat tunc magis quam nunc.* Osee II, 6-7. Saint Grégoire dit à ce sujet : « Lorsque l'âme adultère trouve son chemin fermé par une haie d'épines, lorsqu'elle ne peut plus rencontrer ceux qu'elle aimait, elle revient à l'amour de son premier époux, c'est-à-dire que d'ordinaire, quand nous ne pouvons obtenir dans ce monde ce que nous voulons, quand nous sommes lassés de l'impuissance de nos désirs terrestres, alors nous ramenons notre cœur vers Dieu; alors ce qui nous déplaisait commence à nous plaire; Celui dont les préceptes nous étaient amers s'offre avec douceur à notre mémoire, et l'âme pécheresse, qui s'est efforcée de devenir adultère et n'a pu exécuter ses criminels desseins, se résout à être une fidèle épouse. Que dire donc de ceux que les coups de l'adversité ramènent à Dieu et dégoûtent des désirs du monde, sinon qu'ils sont forcés d'entrer? » A l'appui de ces réflexions, saint Grégoire joint l'exemple de l'enfant prodigue, qui, après avoir quitté son père et dissipé dans de folles dépenses

la part de son héritage, commença, lorsqu'il eut faim, à rentrer en lui-même, et dit : Combien de mercenaires ont du pain en abondance dans la maison de mon père, tandis que je meurs ici de faim ! Il s'en était allé bien loin de lui-même lorsqu'il péchait, et s'il n'eût pas éprouvé la faim, jamais il ne serait revenu à lui ; mais lorsqu'il vint à manquer des biens matériels, il commença à penser aux biens spirituels qu'il avait perdus. Tels sont donc les hommes dont on peut dire qu'ils sont forcés d'entrer dans la salle du festin ; ce n'est point, en effet, de leur plein gré, mais par une sorte de nécessité qu'ils entrent dans le chemin du ciel.

Le Seigneur a une autre manière de contraindre les hommes, une manière admirable qui montre tout à la fois la faiblesse et la malice extrêmes du cœur humain, et l'infinie bonté de notre Dieu. Je vais vous la signaler, non par de longs discours, mais en vous rapportant un événement que je trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Cet événement pourra vous fournir un sujet de réflexions aussi utiles qu'il est intéressant et merveilleux. Laissons parler l'historien : « Je veux raconter aux fidèles, pour leur instruction, dit-il, un fait qui s'est accompli parmi nous, et qui, s'il s'était passé à Sodome, aurait, je crois, déterminé les habitants de cette ville à effacer leurs crimes dans les larmes de la pénitence. Un certain Natalius, confesseur de la foi, qui a vécu pour ainsi dire de notre temps, se laissa corrompre par deux disciples du sectaire Théodote le Corroyeur. Ces deux hommes, dont l'un se nommait Asclepiadote, et l'autre, Théodote le Changeur, lui offrirent, s'il voulait consentir à être nommé évêque de la secte nouvelle, de lui payer, chaque mois, la somme de cent cinquante deniers. Natalius céda ; mais lorsqu'il fut entré dans la société de ces hérétiques, il eut de fréquentes visions dans lesquelles notre Seigneur Jésus-Christ lui reprochait son crime. Ce divin Sauveur ne voulut point dans sa miséricorde qu'un martyr, un témoin de ses souffrances, pût malheureusement hors de son Eglise. Mais comme Natalius, séduit par l'attrait des honneurs et de l'argent qui lui étaient promis, restait sourd aux avertissements de Dieu, il fut, pendant toute une nuit, si cruellement battu de verges par les anges, que le lendemain

matin il se revêtit d'un cilice et d'un sac et vint se jeter tout en larmes aux pieds du pape Zéphyrin; puis, se prosternant aux genoux des fidèles, il témoigna une douleur si profonde que tous ceux qui étaient présents, touchés de compassion, mêlaient leurs gémissements aux siens. Cependant, malgré ses prières, et quoiqu'il montrât les meurtrissures des coups qu'il avait reçus, ce ne fut qu'avec peine qu'il obtint d'être réintégré dans la communion de l'Eglise. »

Notre Seigneur termine sa parabole par une terrible sentence : « Je vous déclare, dit-il, qu'aucun de ces hommes qui étaient conviés ne goûtera de mon souper. » Quel coup de foudre ! Ces paroles du Sauveur désignent le supplice que les théologiens appellent la *peine du dam*, c'est-à-dire la privation du bonheur éternel et de la vue de Dieu, laquelle peine est plus cruelle pour les damnés que les ardeurs du feu qui dévore leur corps et leur âme. Or, la cause de cet affreux supplice est l'aveuglement et l'ingratitude des hommes, qui, lorsque Dieu les appelait de tant de manières à la table somptueuse de son festin (bonheur qu'ils auraient dû acheter au prix de mille morts), non-seulement ne se sont pas rendus à son invitation, mais l'ont refusée insolemment pour contenter leurs misérables passions. Plus la dignité de Celui qui les appelait est grande, plus la faveur qu'il leur offrait était magnifique, plus le festin était splendide, plus les excuses qu'ils ont alléguées étaient indignes, plus aussi leur crime est grand et mérite par conséquent un châtement sévère. « J'ai appelé, dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe, et vous n'avez point répondu; j'ai parlé, et vous n'avez point entendu; vous avez fait le mal devant mes yeux, et vous avez voulu tout ce que je ne voulais point. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur Dieu : Mes serviteurs mangeront, et vous souffrirez la faim; mes serviteurs boiront, et vous souffrirez la soif; mes serviteurs se réjouiront, et vous serez couverts de confusion; mes serviteurs éclateront par des cantiques de louanges dans le ravissement de leurs cœurs, et vous éclaterez par de grands cris dans l'amertume de votre cœur et en de tristes hurlements dans le déchirement de votre esprit. » *Vocavi, et non respondistis; locutus sum, et non*

audistis, et faciebatis malum in oculis meis, et quæ nolui elegistis. Propter hoc, hæc dicit Dominus Deus : Ecce servi mei comedent, et vos esurietis; ecce servi mei bibent, et vos sitiatis; ecce servi mei lætabuntur, et vos confundemini; ecce servi mei laudabunt pro exultatione cordis, et vos clamabitis præ dolore cordis, et præ contritione spiritus ululabitis. Is. LXV, 12-14. Voilà ce que je me proposais de vous dire sur l'évangile de ce jour; revenons-en maintenant à la cène du Seigneur.

II.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

Nous avons dit au commencement, s'il vous en souvient, que rien n'est plus capable d'encourager les hommes à supporter les travaux les plus pénibles, que le profit qu'ils en espèrent. Leur ardeur est d'autant plus grande, que cet avantage se fait attendre moins longtemps. De là ce mot du poète comique : « Je n'achète pas cher une simple espérance. » Saint Ambroise présente cette maxime d'une manière plus claire : Il paraît difficile aux hommes d'acheter l'espérance au prix de beaucoup de dangers, et d'échanger les avantages présents contre les biens de la vie future. C'est pourquoi notre Seigneur, qui n'ignorait pas cette disposition du cœur humain, assure à la vertu non-seulement des biens dans l'avenir, mais des avantages dans le présent. Il promet à ceux qui auront tout quitté pour lui le centuple, c'est-à-dire les dons les plus magnifiques de sa grâce, dans ce monde, et la vie future, dans l'autre. *Matth.* XIX, 29. « La piété, dit l'Apôtre, est utile à tout; car elle a les promesses de la vie présente et de la vie future. » *Pietas ad omnia utilis est : promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ.* I *Tim.* IV, 8.

Or, parmi ces biens de la vie présente, il ne peut pas assigner la dernière place à la joie spirituelle, qui nourrit et soutient le juste ici-bas. C'est cette joie que notre Seigneur (selon la remarque de saint Grégoire), propose aux fidèles dans la parabole du festin; car ce mot de festin, d'après ce saint docteur, désigne le banquet des délices spirituelles. Quoique notre Seigneur en se servant de

cette expression ait eu principalement en vue le dernier festin, celui qui se fera dans la patrie, rien n'empêche cependant d'entendre aussi par là le festin des joies spirituelles dont l'Eglise militante se nourrit sur la terre. De même que l'Eglise militante ici-bas et l'Eglise triomphante dans le ciel ne sont qu'une seule Eglise, et que la vie éternelle, qui atteint sa perfection après cette vie, commence en celle-ci par la foi, ainsi le festin de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante est en quelque sorte un seul et même festin, parce que c'est le seul et même Dieu que nous connaissons sur la terre par la foi, et dont nous devons jouir plus tard par la claire vision; c'est le seul et même Jésus-Christ que nous recevons maintenant sous les voiles du sacrement et que nous contemplerons plus tard à découvert. Enfin, il y a un si grand rapport entre ces deux festins, que les théologiens appellent la gloire du ciel, la grâce consommée, et cette réfection spirituelle, la gloire commencée. Elle est comme une goutte, qui, tombant du banquet céleste dans l'âme des justes, la rassasie au point d'éteindre en elle tout désir et toute soif des choses terrestres, ce qui est le propre de la félicité dont jouissent les bienheureux. Le nom de festin est donné par notre Seigneur lui-même à cette réfection spirituelle, lorsqu'il dit dans l'Apocalypse : « Me voici à la porte, et j'y frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi. » *Ecce sto ad ostium et pulso : si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum.* Apoc. III, 20.

Comme j'ai traité dans le sermon précédent du festin qui nous est préparé dans la vie future, parlons aujourd'hui du festin qui nous est offert dans la vie présente. Je n'ignore pas que ce sujet convient aux âmes pieuses plus particulièrement qu'aux hommes dont le cœur est attaché aux choses de la terre; mais, comme l'Apôtre m'apprend que je suis redevable de mon ministère aux sages et aux insensés, *Rom. I, 14*, c'est aux premiers plus spécialement que je veux m'adresser aujourd'hui. Je m'efforcerai d'expliquer en peu de mots, avec la grâce de Dieu, la grande part de félicité qui leur est faite, même en ce lieu de pèlerinage.

Quant aux autres, à ceux qui ne goûtent que les choses de la terre, il ne leur sera pas tout-à-fait inutile d'entendre ces réflexions, qui pourront leur faire comprendre de quelles délices et de quelle félicité ils se privent même en ce monde.

Voici les trois pensées que je vais traiter brièvement. Je montrerai premièrement quelle est l'excellence et la douceur des joies spirituelles; en second lieu, comment elles sont parfois retirées aux âmes fidèles par la main de la providence, et enfin, par quel moyen on peut les rappeler.

Et d'abord, vous savez, mes frères, que l'homme est composé de deux substances, dont l'une est corporelle et l'autre spirituelle. Chacune d'elles a besoin d'une alimentation qui soit en rapport avec sa nature. Ainsi le corps a besoin d'une nourriture matérielle, et l'âme, d'une nourriture spirituelle. Dieu, dont la sagesse est infinie, a pourvu à toutes les choses nécessaires à la vie de ces deux substances; et de même qu'il a créé différentes espèces d'aliments pour soutenir le corps, ainsi a-t-il destiné à l'âme des aliments qui doivent entretenir sa vie. Parmi ces aliments spirituels, il faut mettre au premier rang la sainte Eucharistie, dont notre Seigneur dit : « Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. » *Joann.* vi, 56. Voilà en effet la nourriture de l'âme par excellence, celle qui alimente la vie spirituelle, l'augmente, la fortifie, la conserve et la prolonge jusque dans la vie éternelle, ainsi que notre Seigneur le déclare : « Celui, dit-il, qui mange ce pain, vivra éternellement. » *ibid.* 59.

Puisqu'il en est ainsi, il n'est pas difficile de deviner pourquoi l'on voit dans le monde une si grande faiblesse, une telle langueur, tant de maladies spirituelles, tant de chutes et une si désolante indifférence pour la vraie piété. C'est que le monde n'a point recours à ce pain céleste qui fortifie le cœur de l'homme. Malheur, dit avec raison saint Bernard, malheur à ceux qui sont appelés aux œuvres des forts, et qui ne se nourrissent point de l'aliment des forts. Au reste, comme il n'est pas également facile à tous de se nourrir de ce pain rempli de suavité, le Seigneur a pourvu les âmes fidèles d'un autre aliment dont elles peuvent

user, pour ainsi dire, à chaque instant. Je veux parler de la joie intérieure, qui vient de la charité. Cette joie dit saint Augustin, est pour le cœur ce pain céleste et délicieux dont la manne du désert nous offre la figure. De même qu'autrefois le Seigneur fit tomber la manne du ciel pour nourrir les Israélites, pendant qu'ils se dirigeaient vers la terre promise, cette terre où coulait le lait et le miel et qui était l'image du somptueux banquet des âmes, ainsi tant que les saints accomplissent leur pèlerinage dans le triste désert de cette vie, s'acheminant vers la terre des vivants où ils jouiront du festin des délices éternelles et infinies, le Seigneur les soutient et les nourrit de la manne exquise des joies spirituelles, qui éteint dans leurs cœurs tout désir des biens terrestres.

L'Épouse des Cantiques goûtait cette félicité et s'enivrait de ces délices, lorsqu'elle disait à son divin Époux : « Vos mamelles sont plus agréables que le vin ; elles exhalent l'odeur des parfums les plus précieux. » *Meliora sunt ubera tua vino, fragrantia unguentis optimis.* Cant. I, 1-2. Les mamelles désignent ici le lait de la bonté divine, qui est non-seulement plus pur, mais plus doux que le vin, c'est-à-dire que tous les plaisirs du monde ; mais toute âme ne goûte pas ces suaves délices ; celle-là seulement en jouit, qui mérite le nom d'épouse : Vous désirez savoir quelle est l'âme à qui convient ce nom ? Écoutez saint Bernard : Donnez-moi, dit-il, une âme que le céleste Époux visite fréquemment, une âme à qui la familiarité ait donné la vue, à qui le goût ait donné la faim, à qui le mépris de toutes choses ait donné la paix, et je n'hésite pas à lui attribuer tout à la fois le nom et le langage de l'Épouse. Voilà l'âme que Jésus-Christ, le céleste Époux, s'est uni par les liens de la plus étroite charité, et qu'il comble fréquemment de consolations et de joies, pour la rendre plus fervente dans l'amour, plus diligente dans la pratique du bien et plus forte dans la résistance aux tentations. Le Psalmiste demandait cette joie au Seigneur, quand il disait : « Que mon cœur se réjouisse, afin qu'il craigne votre nom. » *Lætetur cor meum ut timeat nomen tuum.* Ps. LXXXV, 11. Il savait que le cœur de l'homme comblé des joies spirituelles se porte

avec plus de zèle et de promptitude à l'accomplissement de tous les devoirs que la religion prescrit. Le même prophète exprime la grandeur de cette joie dans ce verset d'un autre Psaume : « Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur ineffable, que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent ! » *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te !* Ps. xxx, 20. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans ces paroles des Actes des apôtres : « L'Eglise s'établissait, marchant dans la crainte du Seigneur, et elle était remplie de la consolation du Saint-Esprit. » *Act. ix, 31.* Par ces mots « elle était remplie, » saint Luc a voulu marquer l'abondance des consolations divines que goûtaient les fidèles. C'est aussi de ces délices spirituelles que vent parler l'Ecclésiastique, lorsque, après avoir énuméré la plupart des biens dont la Sagesse enrichit le juste, il ajoute : « Elle lui amassera un trésor de joie et d'allégresse. » *Eccli. xv, 6 ;* expressions qui nous marquent la bonté toute paternelle de Dieu envers les justes, et nous le présentent comme un homme qui thésaurise, ne cessant point d'ajouter la joie à la joie, les consolations aux consolations, l'allégresse à l'allégresse.

Telle est donc, mes frères, cette joie spirituelle à laquelle notre Seigneur, dans son Evangile, nous convie par les paroles les plus tendres : « Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes fatigués et qui ployez sous le fardeau, et moi je vous reconforterai. » *Matth. xi, 28.* O douceur infinie de la bonté divine ! O paroles d'or qu'il faudrait graver dans le plus profond de nos cœurs ! « Moi, dit-il, je vous reconforterai. » Il me semble, mes frères, que ce pronom « moi » relève singulièrement le sens affirmatif des paroles du Sauveur ; c'est ainsi que le Seigneur dit par la bouche du prophète Isaïe : « C'est moi, moi-même qui vous consolerais. » *Ego, ego ipse consolabor vos.* Is. I, 12. Par cette double répétition, il est évident que Dieu a voulu, en nous marquant la toute-puissance de Celui qui console et ranime les cœurs, nous faire comprendre toute la grandeur des consolations et des délices qu'il leur prodigue.

Mais qui dira quelles sont ces consolations, quel est ce banquet

que Dieu prépare à ses fidèles serviteurs? Lorsque nous entendons parler d'un tableau qui a pour auteur un peintre célèbre, tel que Raphaël ou Michel Ange, tout aussitôt nous comprenons qu'il ne s'agit pas d'une composition vulgaire et médiocre, mais d'un chef-d'œuvre. De même encore, lorsqu'un roi veut offrir un banquet aux princes de sa cour (comme fit autrefois Assuérus, *Esth.* 1, 3), nous sommes persuadés que l'on verra briller dans ce festin une magnificence toute royale. On raconte d'Alexandre qu'il donna un jour un royaume à un simple particulier qui lui demandait quelque chose; comme cet homme répondait qu'un présent si considérable ne convenait pas à sa condition, Alexandre, qui avait une grande âme, lui dit : Je ne considère pas ce qu'il est convenable que vous acceptiez, mais ce qu'il est convenable que je vous donne. Si donc on juge de la magnificence des présents par la dignité des personnes qui les font, quel sera le festin, quelles seront les joies et les consolations que le souverain Seigneur de toutes choses exprime par ces mots : « Moi, je vous reconforterai, » *Matth.* XI, 28; et : « C'est moi-même qui vous consolerai. » *Isa.* L, 12. Je vous laisse le soin de peser et de méditer ces paroles, car la langue humaine est impuissante à les expliquer.

Quelqu'un dira peut-être : Mais si ce festin spirituel, qui est donné aux justes, même en cette vie, offre tant de douceurs et de délices, comment se fait-il que les hommes du siècle ne désirent point y prendre part, eux qui recherchent le plaisir avec un si grand empressement? Saint Grégoire répond à cette question en marquant la différence qui existe entre les joies spirituelles et les voluptés charnelles. « Les plaisirs des sens que l'on ne goûte pas encore, dit-il, enflamment les désirs, mais lorsqu'on en jouit, ils ne tardent pas à engendrer le dégoût qui naît de la satiété; tandis qu'au contraire les plaisirs spirituels inspirent le dégoût, lorsqu'on n'en jouit pas; mais quiconque s'en nourrit, y puise de nouveaux désirs, et plus il s'en rassasie, plus il en est affamé. Dans les uns l'appétit produit la satiété, et la satiété, le dégoût; dans les autres, l'appétit engendre la satiété, et la satiété, l'appétit; parce que plus on en goûte la douceur, mieux on

apprécie combien on doit les aimer et les poursuivre avec avidité. Qui n'en jouit pas, ne peut les aimer, puisqu'il ignore leur suavité. Peut-on aimer, en effet, ce qu'on ne connaît pas? C'est pour cela que le Prophète nous dit : « Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux ; » *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus*, Ps. xxxiii, 9; comme s'il disait : Vous ne pouvez connaître sa douceur, si vous ne la goûtez pas. » Ainsi, les hommes charnels ne soupirent pas après ce festin délicieux, parce qu'ils n'y ont jamais goûté, tandis que la sagesse divine dit en parlant des hommes spirituels : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent, auront encore soif. » *Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibent me, adhuc sitient*. Eccli. xxiv, 29. Ici, la satiété augmente la faim et produit un plus grand désir de manger.

Nous devons toutefois faire observer que le père de famille retire quelquefois cet aliment délicieux à ses plus fidèles enfants, qu'il se dérobe en quelque sorte à leurs regards, et accomplit cette parole écrite au livre de Job : « Vous visitez l'homme dès le matin, et vous le mettez aussitôt à l'épreuve. » *Job. vii, 18*. Mais pourquoi Dieu en agit-il ainsi? Les saints Pères en donnent plusieurs raisons, qui se rapportent toutes à l'avantage des justes. D'abord cette privation et ce délaissement contribuent puissamment à purifier les âmes fidèles de toute souillure et des restes de leurs péchés. Comme ces âmes, attirées par la douceur du divin amour, ont renoncé aux plaisirs du siècle (comprenant bien, comme dit saint Bernard, que les joies spirituelles ne sont point accordées à ceux qui en recherchent d'autres), lorsqu'elles se voient également privées des consolations intérieures, elles se trouvent sans aucun soulagement, et demeurent, pour ainsi dire, suspendues entre le ciel et la terre, ne pouvant descendre jusqu'à la terre ni s'élever jusqu'au ciel. Mais l'âme, dit saint Grégoire, ne peut pas vivre sans quelque joie; il faut qu'elle cherche son bonheur ou dans les consolations divines ou dans les consolations humaines. Que fera donc l'âme à qui les unes et les autres manquent à la fois? Dans cet état, elle est en proie à toutes sortes d'angoisses, d'inquiétudes et de fluctuations, d'autant qu'elle commence à craindre pour son salut, en se voyant privée d'un si

grand secours, car elle sait qu'il est écrit : « Vous m'avez donné la vie et comblé de vos bienfaits ; votre visite a gardé mon âme. » *Job. x, 12.* Comment ne s'alarmerait-elle pas, lorsque cette visite céleste et cette garde vigilante viennent à lui manquer ?

Mais on ne peut comprendre ce que nous avons dit, à moins d'être l'un des commensaux habituels de ce banquet céleste. Il était assurément de ce nombre le dévot saint Bernard, qui regardait comme le plus grand supplice d'être privé ; ne fût-ce qu'un instant, de cette réfection spirituelle. Aussi, expliquant ces paroles du Sauveur : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, » *Joann. xvi, 16,* il s'écrie : « O court moment, court moment, que vous êtes long ! Comment pouvez-vous, ô mon bon Sauveur, appeler court le temps où nous ne vous voyons pas ? Malgré tout le respect dû à votre parole, ce temps est long, et beaucoup trop long ; ou plutôt, il est à la fois long et court : court, eu égard à mes mérites, mais long, pour les désirs de mon âme, à qui la visite du céleste Epoux semble toujours tardive, lors même qu'il s'empresse de venir à elle. » Or, plus ce supplice est pénible, plus sublime est le mérite de la patience, car la récompense que Dieu lui destine sera d'autant plus abondante, que ses épreuves auront été plus grandes.

Il nous reste maintenant à voir ce qu'il nous faut faire, lorsque Dieu s'éloigne ainsi de nous, c'est-à-dire, lorsqu'il nous laisse dans cette aridité et cette stérilité spirituelles. Ce qu'il faut faire, c'est de chercher Dieu avec ardeur et de nous plaindre à lui de son absence : « Seigneur, devons-nous lui dire avec le Prophète, rendez-moi la joie qui naît de la grâce de votre salut, et affermissiez-moi en me donnant un esprit de force. » *Redde mihi lætitiã salutaris tui et spiritu principali confirma me. Ps. L, 14.* C'est ainsi que l'Épouse du Cantique cherchait son bien-aimé, jusqu'à ce qu'enfin elle le trouva. » J'ai cherché dans ma couche pendant les nuits celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé. Je me lèverai, je ferai le tour de la ville ; et je chercherai dans les rues et dans les places publiques celui qui est le bien-aimé de mon âme. » *In lectulo meo per noctes quæsi vi quem diligit anima mea : quæsi vi illum, et non inveni. Surgam, et cir-*

cuibo civitatem : per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea. Cant. III, 1-2. Qu'est-ce que chercher dans sa couche, et pendant la nuit, le bien-aimé? Le lit de l'âme, dans lequel elle se repose doucement, est la contemplation des choses divines. Dans cette contemplation, elle goûte un paisible sommeil et jouit des plus ineffables délices entre les bras du divin Epoux. L'âme fidèle cherche donc son Epoux dans cette couche mystique; elle le cherche pendant la nuit, c'est-à-dire, en fermant les yeux à toute préoccupation, à toute pensée du monde, dans le silence intérieur et l'obscurité spirituelle où elle est plongée. Mais si, malgré tous ses efforts, elle ne trouve pas encore l'Epoux, que fera-t-elle? Devra-t-elle abandonner ses recherches? Nullement. Il lui faut alors redoubler de zèle et d'empressement, à l'exemple de l'Epouse, qui se leva aussitôt et se mit à parcourir toute la ville. Quelle n'est pas, dit saint Bernard, l'ardeur de ce désir qui engage l'Epouse fidèle à se lever la nuit, à parcourir hardiment la ville, à s'enquérir publiquement de son bien-aimé, à suivre sa trace, comptant pour rien les difficultés, oubliant son repos, la réserve de son sexe, les périls de la nuit? Tout cède devant les alarmes de l'amour. Pour nous, nous ne comprenons pas sa conduite, parce que nous n'éprouvons pas les sentiments qui l'animent. Voilà donc avec quels désirs empressés la pudique Epouse du Seigneur doit chercher son bien-aimé, lui criant avec le Prophète : « Mes yeux vous ont cherché; je chercherai, Seigneur, votre visage. Ne détournez pas de moi votre face. » *Ps. xxvi, 8-9.* Pourquoi ne chercherait-elle pas ainsi son bien-aimé? Peut-elle, je ne dis pas seulement désirer autre chose, mais même s'occuper d'une autre pensée? C'est ainsi que le divin Epoux est rappelé : il est rappelé par le désir de l'âme qui a une fois goûté sa douceur et ses attraits. Il entend les cris et les soupirs des cœurs fidèles, et se rend enfin à leurs désirs; car il n'est jamais bien loin de nous, et il ne souffre pas que nous restions longtemps sans nourriture, de peur que, privés de ce pain céleste, nous ne tombions en défaillance dans le chemin. *Marc. viii, 3.* Aussi l'Epouse du Cantique dit de lui que « il se tient derrière notre muraille, et regarde par les fenêtres et au travers des barreaux, »

Cant. II, 9, pour nous faire comprendre qu'il ne s'éloigne jamais tellement qu'il soit nécessaire de naviguer jusque par de là les mers pour le trouver. « Le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent, dit le Roi-Prophète; il est proche de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité. » *Prope est Dominus omnibus invocantibus eum; omnibus invocantibus eum in veritate.* Ps. XLIV, 18.

Si, cependant, lorsque vous criez vers lui, vous n'êtes pas exaucé aussitôt, si vous ne trouvez pas dans votre âme les marques ordinaires de sa présence, ne vous relâchez pas. Demandez, cherchez, frappez, criez, fatiguez les oreilles de Dieu de vos supplications et de vos plaintes; ne vous donnez point de repos; que la prunelle de votre œil ne se taise point, *Thren.* II, 18; persévérez avec ardeur dans votre prière, vous rappelant cette parole du Sage : « La fin de la prière vaut mieux que le commencement. » *Eccli.* VII, 9. Ce que Dieu, en effet, refuse d'abord à ceux qui commencent à prier, il l'accorde à la fin à leur persévérance. Si nous sommes constants dans nos désirs et nos prières, les douceurs et les joies salutaires de la piété renaîtront dans nos cœurs. Soutenus et fortifiés par elles, nous mériterons d'arriver enfin à ce banquet des élus où, nourris du pain céleste et nous enivrant à la source même de la vie, nous n'éprouverons plus jamais la faim ni la soif, et ne craignons point que le temps nous enlève ou affaiblisse les joies et les délices ineffables dont nous jouirons.

PREMIER SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; — 2^o COMMENT LES BREBIS DU SAUVEUR SE PERDENT, ET COMMENT ELLES SE RETOUVENT PAR LA VÉRITABLE PÉNITENCE.

Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat.

Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue.
Luc. xv, 9.

L'évangile de ce jour, mes très-chers frères, nous montre combien grande est la miséricorde et la bonté divine, combien grande est la vertu de pénitence, combien grande est l'espérance du pardon et la consolation offerte aux pécheurs vraiment pénitents. « Les publicains et les pécheurs, dit l'Évangéliste, s'approchaient de Jésus pour l'entendre, » et non-seulement le divin Sauveur les admettait parmi les auditeurs de sa parole, mais il mangeait même avec eux. Quelle bonté, quelle douceur, quelle charité, quelle humilité, quel vif désir du salut des hommes! Celui qui est élevé bien au-dessus des chœurs angéliques ne dédaigne pas de s'asseoir à la table des pécheurs! Au lieu de louer cette bonté pleine de condescendance, les Scribes et les Pharisiens en firent l'objet de leurs mordantes et jalouses réflexions. N'est-il pas étrange, en effet, que ces hommes, qui se glorifiaient, les uns de leur science des Ecritures, les autres de la sainteté de leur vie, aient été les détracteurs les plus passionnés de Jésus, et se soient acharnés à condamner ses paroles et ses actions? Les Scribes et les Pharisiens jugeaient donc qu'il n'était pas permis de se trouver dans la société des publicains et des pécheurs, ni, à plus forte raison, de faire table commune avec eux, ce qui était une grande marque de familiarité. Aussi murmuraient-ils contre la conduite du Sauveur. Nous voyons par ces murmures quel mélange d'orgueil, de lâcheté et de fourberie

présentait la religion des Phariséens. Ils n'osaient pas, les misérables, blâmer en face notre Seigneur, soit qu'ils eussent conscience de leurs malveillantes intentions, soit que l'expérience leur eût appris avec quelle sagesse le Sauveur réfutait leurs calomnies. Craignant donc que notre Seigneur ne leur dit ce qu'ils ne désiraient pas entendre, ils s'adressent à ses disciples, hommes simples et ignorants qui ne soupçonnaient pas leur malice et ne pouvaient pas répondre à leurs questions. Ils cherchent à les séduire, espérant par ces murmures envenimés les détacher de leur maître.

Mais notre Seigneur, pénétrant leurs criminelles pensées, répond à leurs murmures, non avec aigreur, mais avec sa douceur et sa bonté ordinaires. Il n'ignorait pas cependant cette parole si vraie de l'Ecclésiastique : « La calomnie trouble le sage, et elle abattra la fermeté de son cœur. » *Eccle. vii, 8.* Voici sa réponse : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. » Quoi donc? Jésus-Christ n'est-il venu que pour les malades, c'est-à-dire pour les pécheurs, et non pour les justes? Non, sans doute. Il est venu pour les uns et les autres; car les uns et les autres ont besoin de son secours. Il est venu pour les justes, qui sans sa grâce ne sauraient conserver la justice ni se relever de ces chutes journalières qui sont inévitables en cette vie. Mais il est venu particulièrement pour les pécheurs; soit parce que les pécheurs ont beaucoup plus besoin de son secours, soit parce que sa puissance éclate davantage dans leur guérison, soit encore parce que la cure de ces malades est plus glorieuse pour le médecin. De même, en effet, que l'habileté du pilote se distingue davantage dans la tempête, et celle du médecin dans les maladies les plus désespérées, ainsi la puissance du médecin céleste ne se manifeste nulle part autant que dans la guérison des pécheurs qui semblaient perdus sans ressource. N'est-il pas vrai que nous admirons bien plus le publicain, le bon larron, Paul et Madeleine faisant pénitence, qu'un grand nombre des anciens Pères, qui, ayant toujours conservé la justice, n'ont pas eu besoin d'une semblable pénitence? C'est pour cela que l'Apôtre nous dit que « notre injustice fait paraître davantage la

justice de Dieu. » *Iniquitas nostra justitiam Dei commendat.*
Rom. III, 5.

Réveillez-vous donc, ô pécheurs, qui êtes en proie aux craintes, aux inquiétudes et aux angoisses de votre conscience; ouvrez vos cœurs à la joie, et levez la tête, parce que c'est principalement pour vous guérir que le Sauveur déclare qu'il est venu. Quelle consolation et quelle confiance, mes frères, ces paroles ne doivent-elles pas inspirer non-seulement aux pécheurs, mais aussi aux justes, surtout au moment où ils s'approchent des redoutables mystères de l'autel! Comme les justes se considèrent comme pécheurs et se croient profondément indignes de recevoir dans leurs cœurs le Dieu de toute majesté, ils ressentent une grande crainte, lorsqu'ils s'approchent de la sainte table; mais rien n'est plus propre à les encourager et à tempérer cette crainte salutaire que ces deux paroles du Sauveur : « Je ne suis point venu appeler les justes, mais les pécheurs; » et encore : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. » Que le juste donc se rappelle ces paroles si consolantes, et qu'il dise à Jésus : Vous êtes venu, Seigneur, pour appeler les pécheurs; venez donc maintenant à moi, qui ne suis qu'un pécheur; entrez dans mon cœur et rappelez-moi à vous. Si d'ailleurs ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades, mon âme est malade, et vous êtes son médecin. En quoi donc pouvez-vous mieux montrer votre science divine et la vertu de vos remèdes qu'en me guérissant? Ce n'est point comme un homme plein de force et de santé, mais comme un malade, comme un homme accablé d'infirmités, que je viens à vous, afin que vous remplissiez votre office de médecin et que vous appliquiez à mes blessures de salutaires remèdes. C'est ainsi que le chrétien fidèle pourra fortifier son âme inquiète et tremblante, relever ses espérances et s'armer de cette sainte et salutaire hardiesse qui le portera à s'approcher d'autant plus souvent de la table sainte, qu'il comprendra mieux son infirmité et le besoin qu'il a du céleste médecin.

Nous voyons ensuite notre Seigneur proclamer comme une œuvre éclatante de miséricorde ce que les Pharisiens regardaient

comme un crime. « Allez donc apprendre, leur dit-il, ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » Ces paroles, tirées du prophète Osée, montrent que le Seigneur estime tant la miséricorde qu'il la préfère au sacrifice. Le sens de ce passage, en effet, est celui-ci : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, comme le prouve la suite du discours. Et pourtant le sacrifice se rapporte à la gloire de Dieu, tandis que la miséricorde a pour objet le prochain dont elle soulage la misère ; mais telle est la bonté de Dieu, telle est sa charité pour les hommes, telle est sa miséricorde envers les malheureux, qu'il fait plus de cas des services et du soulagement qu'on leur procure que des sacrifices dus à son nom. Quelle ineffable bonté ! Qui ne l'admirerait et ne la célébrerait dans ses louanges ? Qui ne s'efforceraient de rendre amour pour amour à un Dieu rempli de tant de charité ? Qui ne se sentirait excité par de si grands exemples à aimer ceux que Dieu aime si tendrement ? Mais qu'il s'en faut bien hélas ! que nous ayons de tels sentiments, nous qui sommes tellement remplis de l'amour de nous-mêmes que nous nous soucions fort peu des intérêts du prochain, pourvu que les nôtres soient en sécurité, tandis que la véritable charité, comme dit l'Apôtre, ne cherche point ses propres intérêts, mais ceux d'autrui !
I Cor. XIII, 5.

I.

Notre Seigneur ne se contente pas de ces arguments ; il y joint deux exemples bien remarquables. « Qui d'entre vous, dit-il, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, et ne s'en aille après celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve ? Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met avec joie sur ses épaules, etc. » Qu'elle est grande la bonté, la tendresse, la charité divine cachée sous cette parabole ! Il laisse les autres brebis dans le désert ; il court avec empressement après celle qui est égarée. Il éprouve une si grande joie lorsqu'il la retrouve, qu'il veut que ses amis et ses voisins partagent son contentement et le félicitent. Il fait plus : il charge sa brebis sur ses épaules et la ramène ainsi au bercaïl. Qui ne reconnaîtrait ici

ce que l'Apôtre dit du Sauveur. « Au lieu de là vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir, il a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie? » *Hebr.* XII, 2. Mais en endurant ce supplice, qu'a-t-il fait autre chose que porter sur ses épaules la brebis perdue, puisque « il a porté nos péchés dans son corps sur la croix? » *I Petr.* II, 24. Vous pouvez comprendre par là, mes frères, que notre salut a coûté beaucoup plus cher à notre Sauveur qu'à nous-mêmes. Il l'a payé de sa vie et de son sang, tandis qu'il ne nous coûte à nous que les larmes et les gémissements de la pénitence.

Notre Seigneur conclut ainsi cette parabole : « Je vous dis qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Que faut-il admirer ici davantage, ou de l'ardente charité des esprits bienheureux qui prennent tant de joie de la pénitence d'un pauvre pécheur, ou de l'excellence et de la vertu de la pénitence, qui inspire une allégresse si vive à toute la cour céleste, ou de l'apathie et de l'aveuglement des hommes, que la considération de ces motifs laisse insensibles et impénitents, lorsqu'ils pourraient, par une tristesse salutaire, réjouir les chœurs angéliques? Tandis que les pécheurs, en effet, déplorent ici-bas leurs égarements, les anges dans le ciel se livrent à des transports de joie. Aussi saint Bernard dit-il que les larmes des pénitents sont le vin des anges. Chaque fois, dit saint Augustin, que nous faisons bien, les anges se réjouissent et les démons s'attristent; au contraire, chaque fois que nous nous écartons du bien, nous réjouissons les démons, et nous privons les anges de la joie que nous devons leur procurer. Leur joie, à eux, est de voir un pécheur qui fait pénitence, comme la joie des démons est de voir un juste qui abandonne la voie de la pénitence.

On demandera, peut-être, comment il peut se faire qu'il y ait plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence, puisque la joie doit être proportionnée au bien qui la cause, et que le salut de quatre-vingt-dix-neuf âmes est un bien plus grand que le salut d'une seule? Nous répondons à cette

question, qu'il ne s'agit pas ici de la joie essentielle, mais de la joie accidentelle et sensible, si je puis ainsi parler! Un père, par exemple, se réjouit bien plus du rétablissement d'un seul de ses enfants qui était malade, que de la santé prospère de tous les autres, quoiqu'il chérisse également tous ses enfants, et qu'il aime peut-être davantage ceux qui sont en bonne santé. Notre Seigneur, en s'exprimant ainsi, s'est accommodé au langage ordinaire des hommes, et il a parlé des choses divines et spirituelles comme s'il s'agissait des choses humaines. De là cette réflexion de saint Cyprien : Il ne faut pas conclure des paroles du Sauveur que le retour à la piété, après une chute, soit plus agréable à Dieu et aux anges que la persévérance dans la justice. L'Écriture parle, selon son usage, conformément aux sentiments humains ; elle veut témoigner par là que la confession des péchés plaît souverainement à Dieu, et que parfois les chutes des justes, quelque lourdes qu'elles puissent être, tournent, par une sage dispensation de la providence, au plus grand profit de l'Église. C'est ainsi que sont tombés et le Prince des apôtres, et Paul, le docteur des nations, et Madeleine, qui font maintenant la principale gloire de l'Église; les chutes de ces personnages ont servi à l'établissement et à la consolation de la maison de Dieu. — Saint Grégoire explique ce passage autrement et plus au long : « Notre Seigneur, dit-il, déclare que la conversion des pécheurs cause dans le ciel plus de joie que la persévérance des justes, parce qu'ordinairement ceux qui n'ont pas la conscience chargée de graves péchés, se tiennent debout à la vérité dans la voie de la justice, ne font rien de ce qui est défendu, mais cependant ne soupirent pas avec ardeur après la céleste patrie. Ils se permettent d'autant plus volontiers l'usage des choses licites, qu'ils ne se rappellent pas avoir rien fait d'illicite. Aussi, le plus souvent, ils sont paresseux à pratiquer les vertus les plus éminentes, et parfaitement tranquilles sur leur état, ils se contentent de n'avoir rien de grave à se reprocher. Ceux au contraire qui ont commis des fautes considérables, touchés d'une profonde douleur, s'enflamment d'amour pour Dieu ; ils s'exercent à la pratique des plus grandes vertus, affrontent toutes les difficultés

du saint combat, abandonnent tout ce qui est du monde, fuient les honneurs, se réjouissent des outrages et des humiliations, soupirent avec ardeur après la céleste patrie, et, considérant qu'ils se sont éloignés de Dieu, réparent les pertes passées par les mérites présents. Il y a donc plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour un juste qui persévère, parce qu'un général aime mieux le soldat, qui, après avoir pris la fuite, revient sur l'ennemi et l'attaque avec vigueur, que celui qui n'a jamais tourné le dos, mais aussi ne s'est jamais signalé par sa bravoure. De même encore, le laboureur préfère une terre, qui, après avoir produit des épines, donne des fruits abondants, à une autre qui n'a jamais produit d'épines, mais qui jamais ne s'est couverte d'une riche moisson. »

Venons maintenant à la parabole de la drachme perdue. La drachme, pièce de monnaie qui porte le nom et l'effigie des rois, figure merveilleusement bien l'âme raisonnable, créée à l'image de Dieu. Cette femme, qui retourne toute sa maison pour retrouver la drachme qu'elle a perdue, désigne la Sagesse divine cherchant avec le plus grand soin l'âme de l'homme perdue par l'envie du démon. Notre Seigneur Jésus-Christ a-t-il fait autre chose, depuis sa naissance jusqu'à son dernier soupir, que chercher par tous les moyens possibles cette drachme qui était perdue? N'est-ce pas là le but de sa doctrine, de ses exemples, de ses vertus, de tant de pénibles voyages de Judée en Galilée, et de Galilée en Judée? N'est-ce pas pour cela qu'il a été garrotté, battu de verges, souffleté, couvert de crachats et rassasié d'opprobres? N'est-ce point par tous ces travaux et ses mérites qu'il nous a rachetés du pouvoir du démon?

Nous devons toutefois avertir l'âme fidèle qu'il ne suffit pas que la Sagesse divine ait mis tout en œuvre pour retrouver la drachme qu'elle cherchait. Elle-même doit agir de concert avec cette divine Sagesse et faire tous ses efforts pour se retrouver. Qu'elle s'étudie et considère d'abord par qui elle a été créée et pour quelle fin. Une fois ce point bien établi, elle comprendra quel chemin elle doit suivre, et suivre si exactement que, si elle s'en écarte, c'est vainement qu'elle a été créée de Dieu, c'est en

vain qu'elle vit. Ainsi vivent dans le siècle tant d'hommes qui oublient leur origine et leur fin, et, plutôt à Dieu que leur vie fût seulement inutile et vaine, et qu'ils ne se précipitassent point dans l'abîme d'où ils ne pourront jamais sortir! Que l'âme considère ensuite tous les bienfaits qu'elle a reçus de Dieu, afin de voir quelle reconnaissance elle doit à ce bienfaiteur infiniment libéral qui l'a comblée de tant de dons, quoiqu'elle en fût absolument indigne. Qu'elle parcoure enfin et visite avec soin tous les endroits les plus retirés de sa maison; en d'autres termes, qu'elle passe en revue tous les péchés de sa vie, à l'exemple du saint roi Ezéchias qui repassait toutes les années de sa vie dans l'amertume de son cœur, *Isa. xxxviii, 13*, et certainement elle retrouvera la drachme perdue, c'est-à-dire qu'elle se trouvera elle-même par la véritable pénitence. Au lieu du mot « retourner » d'autres lisent « balayer. » Ceux, en effet, qui ont perdu quelque pièce d'argent dans leur maison, la balayaient afin de retrouver l'argent qu'ils ont perdu. Cette version s'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit; car si quelqu'un a perdu son âme par le péché, il ne peut rien faire de mieux pour la retrouver que de balayer et de nettoyer la maison de son cœur; mais il faut qu'il y apporte le même empressement et le même zèle que ce saint Prophète qui dit de lui-même : « Je méditais durant la nuit au fond de mon cœur, et je m'agitais et je roulais mes pensées dans mon esprit. » *Ps. lxxvi, 7*. Plaise à Dieu, mes frères, que vous retiriez au moins pour fruit de tout ce discours la résolution de recourir à la pénitence, lorsque vous êtes tombés dans quelque péché, afin de nettoyer par ce moyen salutaire les souillures de votre âme! Vous savez combien est vraie cette parole de saint Grégoire : « Le péché qui n'est pas effacé par la pénitence, entraîne bientôt par son propre poids à un autre péché. » L'Écclésiastique nous dit également que « le pécheur ajoutera péché sur péché. » *Peccator adjiciet ad peccandum. Eccli. iii, 29*. Comment, en effet, l'homme affaibli par la perte de la grâce et privé comme un autre Samson de ce qui faisait sa force, pourra-t-il résister aux attaques des Philistins, c'est-à-dire aux tentations des démons? De là ce mot de saint Bernard : « Craignez, lorsque vous avez perdu la grâce, parce

que votre gardienne vous a abandonnée. » Tels sont donc les exemples et les raisons par lesquels notre Seigneur justifie sa conduite vis-à-vis des murmures calomnieux des Pharisiens. Il leur montre par là que, bien loin de le blâmer, ils devaient au contraire le louer de ce qu'il se trouvait volontiers avec les pécheurs, pour les amener à la santé, puisque, en agissant ainsi, il faisait une œuvre d'insigne miséricorde.

Que personne cependant ne prenne de là occasion de fréquenter la société des pécheurs. Autre est la condition des parfaits, autre celle des imparfaits ; autre, en un mot, est la condition des maîtres, autre celle des disciples. Les maîtres, comme des médecins spirituels, doivent vivre parmi les malades, pour les guérir par leurs exemples et leurs leçons. Mais les disciples, qui n'ont pas encore jeté de profondes racines dans le sol de la vertu, ont besoin de très-grandes précautions pour approcher impunément les malades ; car il est écrit : « Celui qui touche de la poix en sera souillé, et celui qui se joint au superbe, deviendra superbe, » *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea, et qui communicaverit superbo, induet superbiam*, Eccli. XIII, 4, tandis que « celui qui marche avec les sages deviendra sage. » *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit*. Prov. XIII, 20. De là cette recommandation de l'Apôtre : « Si celui qui est du nombre de vos frères, est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou adonné au vin, ou ravisseur du bien d'autrui, ne mangez pas avec lui. » I Cor. v, 11. C'est pour cette raison que le même Apôtre ordonne aux fidèles de retrancher de leur société l'incestueux de Corinthe. « Ne savez-vous pas, dit-il, qu'un peu de levain aigrit toute la pâte ? » *Ibid.* 6. « Ce « levain » désigne parfaitement le caractère des hommes pervers et leur nuisible influence. Le méchant, en effet, corrompra l'homme vertueux bien plus aisément qu'il ne sera amené par celui-ci à de meilleurs sentiments. La raison en est que le méchant a une puissance d'autant plus grande que, depuis la chute originelle, la nature humaine a une violente inclination au mal, et qu'il suffit d'un léger souffle pour la porter à faire ce à quoi elle incline déjà d'elle-même. Aussi la vertu est-elle difficile et demande-t-elle

des efforts et des peines, tandis que les vices s'apprennent sans maîtres. Semblable à la terre, qui, d'elle-même et sans culture, produit des épines et des ronces, tandis qu'il faut la travailler et la cultiver avec soin pour qu'elle donne des fruits et de fertiles moissons, notre âme produit, sans maître et sans aucun travail, les épines des vices, mais elle ne saurait, sans travail et sans application, porter des fruits de vertu. C'est assez sur l'évangile de ce jour; parlons maintenant de la brebis perdue et retrouvée.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

OU AUTRE SERMON.

II.

A l'occasion de cette brebis perdue et retrouvée, j'essaierai, mes frères, de vous expliquer, dans le reste de ce discours, comment la brebis raisonnable, c'est-à-dire notre âme, se perd par le péché mortel, et comment elle se retrouve par la pénitence. Cette explication nous rendra plus vigilants et plus attentifs à éviter le danger du péché, en même temps qu'elle nous montrera par quel moyen nous pouvons nous en retirer, si nous avons eu la faiblesse et le malheur d'y tomber. Mais comme nous ne pouvons bien apprécier le malheur de l'âme tombée et perdue qu'autant que nous comprendrons la félicité de l'âme qui se tient droite et ferme dans la justice, commençons par dire quelque chose de cette félicité.

Parmi les innombrables privilèges de l'âme fidèle, je n'en veux citer qu'un seul, qui est la source et le fondement des autres : à savoir, que le Tout-Puissant établit sa demeure dans cette âme, et qu'il la dirige dans l'accomplissement de tous les devoirs avec une sollicitude et une providence plus que paternelle, jusqu'à ce qu'enfin il la mette en possession du céleste héritage. Dieu, à la vérité, est partout; il remplit de sa grandeur le ciel et la terre; mais de même que l'on dit qu'il réside dans le ciel, parce que là il opère dans les âmes des bienheureux des œuvres célestes et divines, ainsi disons-nous qu'il habite spécialement dans l'âme du juste, parce qu'il y accomplit certaines œuvres particulières de

sainteté et de justice. Mais ces œuvres, quelles sont-elles? Il faudrait, pour les énumérer, rassembler dans un seul discours tous les textes des saintes Ecritures, dont chaque verset, pour ainsi dire, contient quelqu'une des faveurs que Dieu accorde à l'homme fidèle, même en cette vie. Mais sans en signaler d'autres, je veux seulement appeler votre attention sur ce passage de l'Ecclésiastique dans lequel le Sage, énumérant les soins paternels de la providence à l'égard des justes, dit : « Les yeux du Seigneur sont sur ceux qui le craignent; il est leur protection puissante et l'affermissement de leur force; il les couvre contre la chaleur, il les met à l'ombre contre l'ardeur du midi. Il les soutient afin qu'ils ne tombent pas; il les assiste quand ils sont tombés; il élève leur âme et il éclaire leurs yeux; il leur donne la santé, la vie et la bénédiction. » *Oculi Domini super timentes eum, protector potentix, firmamentum virtutis, tegimen ardoris, et umbraculum meridiani. Deprecatio offensionis, et adiutorium casus, exaltans animam, et illuminans oculos, dans sanitatem, et vitam, et benedictionem.* Eccli. xxxiv, 19-20. Reprenons chaque chose en particulier, et nous aurons occasion d'admirer les richesses de la bonté divine envers ses fidèles enfants. « Les yeux du Seigneur, dit l'Ecclésiastique, sont sur ceux qui le craignent. » Le Roi-Propète confirme cette vérité, lorsqu'il dit : « Les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont ouvertes à leurs prières. » *Ps. xxxiii, 16.* Suit l'exposé des bienfaits que Dieu leur accorde. Parmi ces bienfaits, cinq se rapportent au même objet, et signifient que le Seigneur éloigne de ses fidèles serviteurs tous les maux, et les comble de tous les biens. « Il est leur protecteur puissant et l'affermissement de leur force. » Il est leur protecteur, parce que, semblable à un bouclier, il les défend de toute atteinte funeste; il est leur ferme appui, parce qu'ils trouvent en lui la force nécessaire pour entreprendre et exécuter les actions les plus courageuses. « Il est leur abri contre la chaleur et leur ombre contre les feux du midi, » c'est-à-dire, que Dieu les couvre de sa protection contre les peines de cette vie, et les défend de l'ardeur des passions charnelles d'où proviennent tous les maux du corps et de l'âme; car « la cupidité, dit l'Apôtre, est la racine de tous

les maux. » I *Tim.* vi, 10. Le Roi-Prophète dit, en parlant de cette protection divine : « Le Seigneur vous mettra comme à l'ombre de ses épaules, et vous espérerez ainsi sous ses ailes. » *Ps.* xc, 4. « Son tabernacle, dit Isaïe, nous défendra par son ombre contre la chaleur, pendant le jour, et il sera une retraite assurée pour nous mettre à couvert des tempêtes et de la pluie. » *Isa.* iv, 6. « Le Seigneur, ajoute le Sage, soutient les justes pour qu'ils ne tombent point, » nous marquant par là que Dieu garde les siens et qu'il leur vient en aide, de peur que leur pied ne heurte contre quelque pierre. Il avait fait l'expérience de ce secours divin, le Roi-Prophète qui disait : « J'ai été poussé et renversé et près de tomber, et le Seigneur m'a soutenu. » *Ps.* cxvii, 13. Viennent ensuite les biens dont Dieu favorise ceux qui le craignent : « Il élève leur âme et éclaire leurs yeux. » Il élève leur âme, conformément à cette promesse qu'il a faite par le prophète Isaïe : « Je vous élèverai au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé sur la terre, » *Isa.* lviii, 14, de manière que vous méprisiez tous les objets terrestres abaissés au loin sous vos pieds. Il éclaire leurs yeux en leur donnant cette lumière qui fait que nous apprécions et mesurons toutes choses, non avec un sentiment humain, mais divin, et que nous comprenons ce qu'il faut chercher et ce qu'il faut éviter. Enfin « il leur donne la santé, la vie et la bénédiction, » paroles qui renferment tous les biens qui se rapportent soit à l'âme, soit au corps. Heureux donc et mille fois heureux ceux qui ont trouvé un tel gardien, un tel protecteur et un tel guide de leur vie ! Voilà, chrétiens, quelles sont les richesses précieuses dont Dieu comble la piété et la justice. Examinons maintenant quels maux enfantent l'injustice et le péché.

Quiconque se souille d'une faute mortelle, bannit aussitôt de son cœur l'hôte divin, et donne entrée dans son âme à un affreux tyran qui vient à lui escorté de sept esprits (ses satellites), le harcèle et l'excite à commettre les crimes les plus horribles. Nous avons un exemple de cette fureur dans la personne de l'infortuné roi Saül. Ce prince, s'étant rendu coupable de désobéissance envers le Seigneur, fut abandonné de Dieu et livré au démon qui alluma dans son cœur les flammes de l'ambition et de l'envie, et

le transporta d'une telle fureur, que Saül, en proie à la plus cruelle démence, fit massacrer sous ses yeux quatre-vingt-cinq prêtres du Seigneur, revêtus de leurs ornements sacerdotaux. Non content de cet acte de barbarie sacrilège, il alla ensuite à Nobé, qui était la ville des prêtres, et fit passer au fil de l'épée les hommes et les femmes, sans épargner les petits enfants, ni ceux même qui étaient à la mamelle, ni les bœufs, ni les ânes, ni les brebis. I *Reg.* xxii. Vous voyez par là jusqu'où peut aller un homme privé de la lumière et de la présence de Dieu, et livré au pouvoir du démon ; car ne faut-il pas être abandonné de Dieu et livré à toute la rage de l'enfer, pour concevoir même la pensée de forfaits aussi monstrueux ?

III.

Je veux vous citer un autre exemple, qui, moins frappant en apparence, n'en est pas moins surprenant, si l'on considère la personne du coupable. Y eut-il, au temps de David, un homme plus saint, plus innocent, plus comblé des dons célestes, plus favorisé de l'esprit de prophétie que ce grand roi ? Cependant dès qu'il eut, par son adultère, chassé Dieu de son cœur, il tomba dans un tel aveuglement d'esprit, que, non content d'avoir déshonoré indignement l'épouse du plus fidèle de ses sujets, il eut recours à la perfidie et à l'artifice pour le faire périr lui-même. Et cet aveuglement ne dura pas seulement une heure, ni un jour, mais jusqu'à la naissance de l'enfant, fruit de l'adultère. Ce fut alors que le prophète Nathan vint lui montrer toute l'énormité de son crime, et lui prédire la mort de son enfant. Voilà, mes frères, jusqu'à quels excès se laissa entraîner David, ce David en qui les œuvres de la grâce divine s'étaient manifestées d'une manière si éclatantes, ce David qui se levait au milieu de la nuit pour louer le Seigneur, et dont les yeux prévenaient la lumière pour méditer la loi divine, ce David enfin qui, inspiré par le Saint-Esprit, proclame, pour ainsi dire, à chaque verset de ses Psaumes, son innocence, sa pureté, sa simplicité et sa sainteté, et les magnifiques dons qu'il a reçus de Dieu.

S'il m'avait été donné de me trouver auprès de David, alors qu'il méditait la perte d'Urie, et qu'il écrivait la lettre qui devait être pour ce brave soldat un arrêt de mort, je lui aurais demandé dans mon étonnement : Que faites-vous, ô David ! qu'avez-vous résolu, qu'écrivez-vous ? Eh quoi ! Est-ce bien vous, ce David, illustre entre les prophètes, vous dont la bouche a été tant de fois l'interprète de l'Esprit-Saint ? Est-ce bien vous à qui « il a révélé les mystères et les secrets de sa sagesse, » *Ps. L, 8* ; vous à qui le Seigneur a promis un règne éternel, dans la personne du Sauveur du monde, qui devait naître de votre race ; vous qu'il a élevé de l'humble condition de berger au trône le plus glorieux ? Est-ce bien vous qui avez pu dire autrefois au Seigneur avec vérité : « Je fais mes délices de l'accomplissement de votre loi comme de toutes les richesses. » *Ps. cxviii, 14*, et, « je laverai mes mains dans la compagnie des hommes innocents, et je me tiendrai, Seigneur, autour de votre autel ? » *Ps. xxv, 6*. Comment donc vous, dont les mains étaient si pures, vous, qui aviez tellement en horreur les hommes de sang que vous n'aviez même jamais osé porter la main sur Saül, votre implacable ennemi, quoique plus d'une fois vous ayez eu l'occasion de le faire périr, comment vous préparez-vous à souiller vos mains du sang d'un homme innocent ? De grâce, que faites-vous, quel est votre dessein, qu'écrivez-vous de cette main sacrilège ? Avez-vous pu oublier votre passé, oublier les bienfaits de Dieu, vous oublier vous-même au point de concevoir un si grand crime ?

Comprenez, je vous prie, mes frères, par ce seul fait, quel est l'état de l'âme que l'esprit de Dieu et la grâce céleste ont une fois abandonnée. Qu'on allume une lampe dans un endroit obscur, tous les objets qui étaient dans les ténèbres sont mis en lumière ; mais si l'on éteint le flambeau, les objets même les plus grands cessent d'être visibles ; ainsi, tant que la lumière de la grâce divine brille dans notre âme, nous apercevons et nous déplorons les fautes les plus légères ; mais dès que le péché mortel a éteint cette lumière intérieure, nous ne voyons plus les fautes même les plus graves, les crimes les plus monstrueux, et nous n'y attachons aucune importance. Il se fait alors un changement si

complet dans les sentiments du coupable, qu'à peine pourrait-on croire qu'il est le même homme. Il n'est plus le même en effet : auparavant il était le fils de Dieu, maintenant il est l'esclave du démon ; auparavant son âme était la demeure du divin Esprit, maintenant elle est devenue le séjour de Satan ; auparavant elle était l'image de Dieu, maintenant elle porte la ressemblance du démon. Ne le voyons-nous pas d'une manière bien évidente en David, qui, avant sa déplorable chute, évitait avec le plus grand soin les offenses les plus légères, et qui, une fois tombé, avale l'iniquité comme l'eau ? Le Seigneur a permis cette chute pour qu'elle servit d'utile leçon aux hommes, en leur faisant voir dans quels abîmes le cœur humain se précipite, lorsque, par le péché mortel, il a perdu la grâce divine.

Toute cette foule de maux découle donc de la source empoisonnée du péché, parce que, si le péché n'enlève pas la foi ni l'espérance, il prive l'âme de la grâce, et, la grâce une fois perdue, l'homme se livre avec une aveugle impétuosité à toutes sortes de crimes. La grâce, en effet, est comme un frein spirituel qui réprime les caprices et les mouvements déréglés de nos passions ; lorsque ce frein vient à manquer, les passions, désormais sans contrainte, suivent la fougue de leurs convoitises.

Vous avez pu voir, mes frères, par ces exemples, le danger de la brebis égarée : elle s'éloigne du troupeau du Seigneur et du Pasteur céleste qui la guidait, avec une sollicitude paternelle, pour devenir la proie des loups, c'est-à-dire des hideux démons, et se précipiter dans tous les maux que vous venez d'entendre.

IV.

Personne, cependant, quelque perdu qu'il soit, ne doit durant le cours de sa vie désespérer de son salut, ni de la miséricorde du Seigneur, car « le Fils de l'homme est venu, comme il le dit lui-même, pour chercher et pour sauver ce qui était perdu. » *Luc. XIX, 10.* Il est venu, ce bon pasteur, et, laissant les quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert, il s'est mis à la poursuite de la brebis perdue pour la ramener au bercail de la vie céleste.

N'est-ce pas là ce qu'il a voulu nous faire entendre, lorsqu'il a dit : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence? » *Matth. ix, 13.* Ainsi, d'après cette parole de notre Seigneur, il reste encore aux brebis égarées une voie de salut, la pénitence, dont il est fait mention tant de fois dans l'évangile de ce jour. Que cette pénitence soit sincère et véritable, elle rétablira l'homme dans la grâce et l'amitié de Dieu. Je n'en veux pas d'autre exemple que celui de David, qui expia par cette pénitence salutaire le crime qu'il avait commis, apaisa la colère du Seigneur et retrouva enfin en pleurant et en s'humiliant le Dieu qu'il avait perdu, en souillant son âme par le péché.

Mais il est important de faire remarquer ici que cette pénitence ne doit pas être tardive, de peur que les blessures du péché ne pénétrant si avant dans l'âme, qu'elles deviennent presque incurables. L'Ecclésiastique dit avec raison que « la maladie longue fatigue le médecin, tandis qu'il coupe par la racine un mal qui dure peu. » *Languor prolixior gravat medicum. Brevem languorem præcidit medicus.* *Eccli. x, 41-42.* Il est certain qu'il existe une très-grande différence entre les maladies de l'âme et les maladies du corps. Celles-ci sont d'autant plus pénibles qu'elles sont plus longues, tandis que celles-là au contraire deviennent plus agréables par la durée. Une longue habitude de la volupté, transformée pour ainsi dire en une seconde nature, est d'autant plus difficile à vaincre, qu'elle rend l'homme plus avide de jouissances. Qui renoncera aisément en effet à des besoins qui sont en quelque sorte devenus sa nature même? Aussi ceux qui ont ainsi contracté l'habitude des vices, sont-ils bien difficilement amenés à la guérison. De là cette parole du poète Sénèque-le-Tragique : Quiconque a résisté dès le commencement, et a banni l'amour de son cœur, a remporté une victoire qui l'a mis en sûreté. Celui qui a nourri son mal en le flattant, essaie, mais trop tard, de secouer le joug auquel il s'est soumis. — Aristote appelle ceux qui se sont accoutumés aux vices des hommes incurables. Il établit deux classes d'hommes qui commettent le mal : à la première appartiennent ceux qui, vaincus par la violence des passions, se laissent entraîner au crime ; à la seconde, ceux qui,

cédant à la force de l'habitude, se vautrent dans les mêmes turpitudes ; il nomme les uns ἀκατέϊς ; c'est-à-dire, qui ne peuvent se maîtriser, et les autres, ἀκολάστους, c'est-à-dire, inguérissables, parce qu'il est presque impossible qu'ils se corrigent et s'amendent, attendu que leurs coupables habitudes leur ayant fait perdre la honte du vice, ils sont endurcis dans le mal et toujours prêts, pour ainsi dire, à se livrer à tous les excès.

Pour ne point tomber dans un si horrible malheur, mettons tout notre empressement à nous retirer de cet incendie dévorant des passions. L'empressement qu'il faut y apporter nous est figuré par la manière dont les Israélites célébraient chaque année la mémoire de leur délivrance de la servitude d'Égypte. Ils devaient se ceindre les reins, avoir des chaussures aux pieds et un bâton à la main, et manger à la hâte l'agneau pascal ; toutes circonstances qui nous font voir clairement que nous ne devons point temporiser, ni remettre de jour en jour, mais nous hâter de quitter les confins de l'Égypte, c'est-à-dire de sortir du péché et d'échapper à la fureur du cruel ennemi qui nous poursuit sans relâche. Mais pourquoi le Seigneur voulut-il que les Israélites mangeassent cet agneau le même jour, sans en rien réserver pour le lendemain, sinon pour marquer que nous devons ne point ajourner notre retour à Dieu, et graver dans notre âme, à l'aide de cette figure, la recommandation que nous adresse l'Esprit-Saint, lorsqu'il nous dit : « Ne différez point de vous convertir au Seigneur, et ne remettez point de jour en jour ; car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au jour de la vengeance. » *Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem ; subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te.* Eccli. v, 8-9.

Saint Chrysostome loue avec raison l'empressement des Ninivites à faire pénitence. Le Seigneur leur avait laissé le délai de quarante jours, mais tout aussitôt qu'ils entendirent les menaces du Prophète, ils commencèrent à jeûner et à se couvrir de sacs et de cendres, afin d'obtenir par la cendre et le cilice ce qu'ils avaient perdu par l'or et la pourpre. Imitons, mes frères, cette promptitude, afin de retrouver la présence du Seigneur dans

notre âme avec la grâce divine que nous avons perdue par notre péché. Ce n'est que par la pénitence, en effet, que nous pouvons recouvrer ce bien précieux. L'excellence de cette vertu est telle, que notre Seigneur nous dit dans l'évangile de ce jour qu'il est venu appeler les pécheurs à la pénitence. Le Sauveur a parlé ainsi, afin que personne ne s'autorisât du bienfait de sa venue pour s'endormir dans la négligence et la paresse. Non, il n'est pas venu pour que nous demeurions dans le péché, mais pour que nous nous convertissions et que nous choisissions une meilleure voie. La pénitence est le remède aux blessures et aux maladies de l'âme; elle est la porte de la vie, la clef du ciel, le pardon des péchés, la planche de salut qui doit après le naufrage nous conduire heureusement au port du royaume céleste, où régnent le repos et le bonheur éternels.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° DU VICE DE LA MÉDISANCE,
A L'OCCASION DES MURMURES DES PHARISIENS.

Erant appropinquantes ei publicani et peccatores, ut audirent illum. Et murmurabant Pharisei et Scribæ dicentes : Quia hic peccatores recipit, et manducat cum illis.

Or les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Et les Pharisiens et les Scribes murmuraient, disant : Cet homme accueille les pécheurs, et mange avec eux. *Luc. xv, 1-2.*

Au nombre des incomparables éloges que les saintes Ecritures font de notre Seigneur, il faut compter les louanges qu'elles donnent à son éloquence, cette éloquence qui n'était point fardée ni parée de toutes sortes de vaines couleurs, mais revêtue d'une force toute divine pour éclairer et toucher les cœurs. C'est par un sentiment d'admiration pour cette éloquence sublime que le

Prophète royal s'écrie : « Vous surpassez en beauté les enfants des hommes, et la grâce s'est répandue sur vos lèvres. C'est pour cela que Dieu vous a béni éternellement. » *Speciosus forma præ filiis hominum, diffusa est gratia in labiis tuis, propterea benedixit te Deus in æternum.* Ps. XLIV, 3. Je ne citerai pas ici Marie-Madeleine suspendue aux lèvres de notre Seigneur, et tellement attentive aux charmes de ses paroles, qu'elle oubliait tout, s'oubliait elle-même et demeurait immobile aux pieds du divin Maître. Je ne citerai pas non plus l'apôtre saint Pierre répondant au nom des disciples à Jésus qui leur demandait s'ils voulaient l'abandonner : Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Je produirai le témoignage des ennemis même de Jésus-Christ. Un jour que des émissaires des prêtres et des Pharisiens étaient venus pour se saisir de lui, ils le trouvèrent parlant à la multitude, et furent tellement charmés et étonnés de ce qu'ils entendirent, qu'étant retournés auprès de leurs maîtres sans l'avoir amené, ils répondirent aux reproches de ceux-ci : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo.* Joann. VII, 46. Saint Luc ne rend-il pas le même témoignage à l'éloquence du Sauveur, lorsqu'il nous dit dans l'évangile de ce jour : « Les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre ? » Ainsi ces hommes que dévorait la soif du gain, ces hommes qui, sans se soucier de leur salut, étaient asservis à l'injustice et aux passions charnelles, écoutaient avec la plus grande attention la doctrine de notre Seigneur, et s'attachaient à lui si étroitement, qu'ils vivaient dans sa société et mangeaient avec lui. La fable raconte d'Orphée qu'il apprivoisait les tigres par la douceur de ses chants et les accords de sa lyre, et qu'il entraînait les chênes à sa suite. Cette hyperbole, au dire des érudits, marque moins la puissance de la musique que celle de l'éloquence qui amollit parfois les cœurs les plus durs, car elle est très-vraie cette parole de l'Ecclésiastique : « Le son des flûtes et de la harpe font une agréable harmonie, mais la langue douce l'emporte sur l'un et l'autre. » *Tibiæ et psalterium suavem faciunt melodiam, et super utraque lingua suavis.* Eccli. XL, 21. Cette langue du Sauveur, toute pleine

de suavité, cette langue qui distille le lait et le miel, comme le dit l'Épouse du Cantique, *Cant. iv, 11*, charmait et attendrissait tellement les tigres et les chênes, c'est-à-dire les cœurs des publicains et des pécheurs, que Jésus les entraînait à sa suite et les tenait suspendus à ses lèvres dans l'admiration de sa doctrine.

Bien loin d'imiter leur exemple, les Pharisiens, qui cependant passaient pour des hommes éminemment religieux, firent un crime à notre Seigneur de la sainteté et de la vertu de ses paroles : « Cet homme, disaient-ils, accueille les pécheurs et mange avec eux. » Telle est ordinairement la conduite des méchants ; ils désapprouvent et condamnent les bonnes œuvres qu'ils dédaignent d'imiter, à cause de la perversité de leur cœur. N'est-ce pas ce qui se voit tous les jours ? N'entendons-nous pas les personnes que leur paresse et leur indifférence éloignent de la fréquentation des sacrements, critiquer la religion et la piété de celles qui s'en approchent plus souvent ? Remarquez ici, mes frères, combien le venin de l'orgueil est funeste à l'homme, et quel obstacle il met à son salut. Tous les Pharisiens ressemblaient, à peu de chose près, à celui que notre Seigneur, dans son évangile, nous montre debout dans le temple, se vantant de sa justice devant le Seigneur, et priant ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je paie la dîme de tout ce que je possède. » *Luc. xviii, 11-12*. Les publicains et les pécheurs ne pouvaient à la vérité rien dire de semblable, mais ils n'étaient pas enflés de cet orgueil pharisaïque. Or, cet orgueil fut plus nuisible aux Pharisiens que ne le furent aux publicains et aux pécheurs tous leurs vices. Ceux-ci, en effet, s'attachaient à notre Seigneur ; ils l'écoutaient religieusement, et cette attention à sa doctrine rendait leurs cœurs accessibles à la véritable justice, tandis que les Pharisiens, aveuglés par l'orgueil, insultaient ceux qu'ils auraient dû imiter, et faisaient un crime à notre Seigneur de sa condescendance et de sa charité. N'est-ce pas là une preuve évidente de leur scélératesse et de leur aveuglement ?

Concluons de là, mes frères, que l'orgueilleux, quand bien même il serait chargé de bonnes œuvres, est plus éloigné du salut qu'un homme souillé de toutes sortes de vices, mais qui n'est pas esclave de l'orgueil. C'est là une vérité confirmée non-seulement par l'exemple que je viens de citer, mais par la parole même de notre Seigneur, disant aux Pharisiens : « En vérité, je vous le déclare, les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume de Dieu. » *Matth. XXI, 31*. Quoi de plus formidable que cette sentence? Quoi de plus propre à nous faire détester l'orgueil? La vie d'une courtisane est bien ce qu'il y a de plus abject au monde, car, selon que le dit la sainte Ecriture, « toute femme prostituée est comme de l'ordure dans un chemin, qui est foulée aux pieds de tous les passants. » *Omnis mulier fornicaria, quasi stercus in via ab omnibus prætereuntibus conculcatur. Eccli. ix, 10*. Et cependant, d'après le témoignage de notre Seigneur, la vie des Pharisiens, quoiqu'elle fût exempte de la plupart des vices des hommes corrompus, était plus dangereuse pour leur salut que la vie infâme des courtisanes, à cause de l'orgueil dont elle était souillée. Vous voyez donc, chrétiens, combien vous devez vous tenir en garde contre ce venin caché de l'orgueil. Demandez continuellement à Dieu qu'il vous en préserve, et dites-lui avec le Roi-Propète : « Purifiez-moi, mon Dieu, des fautes qui sont cachées en moi, et affranchissez votre serviteur de la corruption des étrangers, — ce que saint Jérôme traduit ainsi : Délivrez votre serviteur des orgueilleux, — si je n'en suis point dominé, je serai alors sans tache et purifié d'un grand péché. » *Ps. xviii, 13-14*. David appelle l'orgueil un très-grand péché, parce que la superbe est en effet la source de tout péché. Par conséquent, nous ne devons pas être surpris qu'elle soit si funeste à l'homme.

Mais notre Seigneur, dans le but de réfuter la calomnie dont il était l'objet de la part des Pharisiens, leur proposa des exemples qui étaient la justification de sa conduite. Ces exemples sont pour tous les pécheurs un grand motif d'espérance dans la divine miséricorde, et comme autant d'aiguillons puissants qui doivent nous exciter à la pénitence. Quelle parole, quel discours, quel

langage peut résonner plus agréablement à l'oreille des pécheurs que cet éloge de la bonté divine : « Il accueille les pécheurs, et il mange avec eux ? » Ce bon Sauveur ne se contente pas d'accueillir ceux qui viennent à lui ; il appelle même ceux qui s'obstinent à rester éloignés : « Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes fatigués et accablés (sous le poids de vos péchés, qui est plus lourd qu'une masse de plomb), et je vous soulagerai. » *Venite ad me omnes, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Matth. XI, 28. Que votre nom, Seigneur, soit donc béni, et que toutes les nations entendent retentir cette calomnie que vos ennemis ont lancée contre vous, et qui est le plus bel éloge de votre miséricorde : « Celui-ci accueille les pécheurs, et il mange avec eux, » non-seulement en les recevant dans sa grâce, mais en les nourrissant des délices spirituelles. Voyons maintenant les exemples que notre Seigneur allègue pour défendre sa cause.

I.

« Qui d'entre vous, dit-il, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, et ne s'en aille après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? » N'est-ce pas là ce qu'a fait ce Prince des pasteurs, qui, descendant de ses royales demeures, où il règne parmi les anges, est venu dans le désert de ce monde, a visité la terre, parcourant les bourgades et les villages, et cherchant, avec le plus grand soin, les brebis égarées pour les ramener au bercail de la céleste patrie ? En trouvait-il quelqu'une, il la chargeait sur ses épaules pour lui épargner la fatigue de la route, et la conduisait ainsi au lieu du repos et de la sécurité. « Comme un pasteur qui paît ses brebis, il mènera son troupeau dans les pâturages : il rassemblera par la force de son bras les petits agneaux, et il les prendra dans son sein ; il portera lui-même les brebis qui seront pleines. » *Sicut pastor gregem suum pascet, in brachio suo congregabit agnos, et in sinu suo levabit, fœtas ipse portabit.* Is. XL, 11. Quelle bonté, quelle sollicitude, quelle charité ! Les esclaves entretiennent, par leurs travaux, le repos et les loisirs de leurs maîtres auxquels profitent les sucurs, les fatigues de leurs serviteurs. Pouvons-

nous assez admirer, chrétiens, la clémence infinie de Celui qui, étant le Roi des anges et des hommes, a voulu s'abaisser jusqu'à la condition des esclaves? Qu'a-t-il fait autre chose, en effet, lorsqu'il a enduré pour nous le supplice de la croix? Excepté la gloire de son corps et de son nom, quel fruit, quel profit, quelle grâce, quelle gloire nouvelle a-t-il retiré pour lui-même de ce supplice? C'est donc pour moi qu'il a travaillé, pour moi qu'il a pleuré, pour moi qu'il a souffert ces cruelles douleurs, pour moi qu'il a répandu son sang, pour moi qu'il a offert à son Père le grand sacrifice de sa mort, afin que sa mort me donnât la vie, que son sang me rachetât de l'enfer, que ses larmes effaçassent mes péchés et que ses travaux me procurassent le repos éternel. Pour lui, la fatigue et la peine; pour moi, les fruits abondants de ses travaux. C'est bien là remplir l'office du bon pasteur, qui ramène sur ses épaules la brebis égarée et prend pour lui toute la peine et toutes les fatigues du chemin. Ainsi a fait notre Sauveur, « lui qui, étant l'innocence même, a porté nos péchés dans son corps sur la croix, afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice. » *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum, ut peccatis mortui, justitiæ vivamus.* I Petr. II, 24.

Cependant, quoique notre rédemption lui ait coûté si cher, il est plus sensible à la joie que lui cause notre salut, qu'à ses souffrances et à sa mort qui en ont été le prix. Il invite tous les esprits bienheureux à s'associer à son bonheur : « Réjouissez-vous avec moi, leur dit-il, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. » Nous trouvons dans ces paroles une nouvelle preuve de l'ineffable charité de notre Dieu. Si la brebis a échappé à la dent meurtrière des loups, elle le doit à la sollicitude de ce bon Pasteur, et cependant ce n'est point la brebis qu'il veut qu'on félicite de ce qu'elle a été retrouvée, c'est lui-même, comme s'il avait été lui-même perdu et retrouvé. Ce tendre Pasteur, plus compatissant aux maux de ses brebis qu'à ses souffrances, est aussi plus touché de leurs avantages que des siens propres; vous voyez par là, mes frères, que Dieu nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, puisque nos intérêts nous sont moins chers qu'à lui.

Mais il ne se réjouit pas seul, car « il y a, nous dit-il, plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Vérité certaine et digne d'être reçue avec une parfaite soumission. I *Tim.* I, 15. Si donc quelqu'un, en entendant la parole de Dieu, est touché de l'amour de la bonté divine, ou effrayé par la crainte de la mort, du jugement, de l'enfer, et qu'il déteste son péché; si, dans le secret de sa maison, il gémit et répand des larmes de repentir, ces larmes montent jusqu'au ciel, et les chœurs des anges y applaudissent; toute la cour céleste est en joie, parce qu'un nouvel élu entre dans son sein, et que la céleste patrie compte un citoyen de plus. Aurions-nous pu le croire, si nous n'avions le témoignage de la Vérité même? Hâtez-vous donc, mes frères, de procurer cette joie aux esprits célestes. Et quelle joie? « Une joie plus grande que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Mais qu'est-ce à dire; comment cette joie causée par un juste de plus l'emporte-t-elle sur celle que tant de justes donnent aux anges? C'est que cette joie est nouvelle, et, à cause de sa nouveauté même, elle charme et ravit les esprits bienheureux. On peut dire encore que comme la nourriture et la boisson paraissent plus agréables après que l'on a enduré les tourments de la faim et de la soif, ainsi la joie est plus vive après que la brebis perdue est retrouvée. Notre Seigneur nous le fait entendre clairement dans la réponse du père de l'enfant prodigue à son fils aîné, qui se plaignait de ce qu'on célébrait avec tant d'allégresse, par un festin somptueux, le retour de son frère : « Il fallait faire un festin et se réjouir, lui dit son père, parce que votre frère était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé. » *Epulari et gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit, perierat, et inventus est.* Luc. xv, 32. C'est aussi pour cette raison que (selon la remarque de saint Thomas) la joie spirituelle que causent aux vrais pénitents la lumière et la connaissance des choses divines, toute nouvelle pour eux, est souvent très-grande. C'est là une considération qui doit vous engager, mes frères, à faire une véritable pénitence et à prendre la résolution de mieux vivre, afin que,

vous aussi, vous jouissiez de cette joie qui surpasse tous les plaisirs du monde.

Notre Seigneur ajoute une seconde comparaison analogue à la première, pour nous dépeindre la joie des anges, à la conversion d'un pécheur. « Quelle est, dit-il, la femme, qui, ayant dix drachmes¹, si elle en perd une, n'allume sa lampe et ne balaye sa maison, et cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve? Et lorsqu'elle l'a trouvée, elle assemble ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. » La Sagesse éternelle du Père, figurée par cette femme, ayant vu la nature humaine tombée et perdue par le péché, a allumé son flambeau, c'est-à-dire a uni la nature divine à la nature humaine. C'est ce que nous représentent les flambeaux usités dans les cérémonies de l'Eglise : la lumière marque la divinité du Sauveur, et la cire, son humanité sainte. Le cierge que les moribonds tiennent à la main est la profession muette qu'ils font de ce mystère.

La femme de la parabole retourne donc toute sa maison ; elle déplace et renverse tous les objets pour retrouver enfin sa précieuse drachme. N'est-ce pas aussi ce qu'a fait la divine Sagesse? N'a-t-elle pas dit par la bouche du Prophète : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers. J'ébranlerai tous les peuples, et le désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison. » *Adhuc unum modicum est, et ego commovebo cælum, et terram, et mare et aridam. Et movebo omnes gentes : Et veniet desideratus cunctis gentibus, et implebo domum istam gloria.* Agg. II, 8. Vous l'entendez, il promet de tout remuer pour trouver la drachme perdue. Je laisse de côté tant de prodigieux changements opérés par notre Seigneur, à sa venue en ce monde : les puissants renversés de leurs trônes, les petits élevés, les Gentils, qui étaient affamés, remplis de biens, les Pharisiens et les Scribes, qui se croyaient riches, renvoyés vides. *Luc.* I, 52, 53. J'en viens à un fait qui renferme un si profond et si merveilleux bouleversement de

¹ Monnaie grecque de la valeur du quart d'un sicle, un peu moins de 1 fr. de notre monnaie.

toutes choses, que l'on y voit ce qu'il y a de plus grand mis à la dernière place, et ce qu'il y a de plus vil élevé au plus haut degré. Quoi de plus grand, en effet, que le Fils de Dieu, et quoi de plus vil que le supplice de la croix ? Le Fils de Dieu donc est descendu des hauteurs du ciel ; il s'est abaissé jusqu'à ce supplice des scélérats ; bien plus, il a été mis au-dessous de Barabbas, que le peuple en fureur lui a préféré et a jugé plus digne que Jésus de conserver la vie. *Matth.* xxvii, 21. Se peut-il un plus profond et plus complet renversement de toutes choses ? Mais le Fils de Dieu avait tant à cœur de retrouver la drachme perdue, c'est-à-dire, de sauver les hommes, que, pour accomplir ce dessein, il n'a point hésité à descendre au fond de cet abîme de bassesse. Comprenez maintenant, mes frères, l'excellence et la beauté de l'âme qui est dans la grâce de Dieu ; elle est si agréable, cette âme, aux yeux du Seigneur, que ce sage et juste appréciateur de toutes choses n'a pas cru que ce fût trop de mourir pour elle et d'opérer un si étrange bouleversement. Oh ! qu'il serait à souhaiter, chrétiens, que notre salut, cette œuvre si importante pour nous, nous fût aussi cher qu'il l'a été au Fils de Dieu, qui, après tout, n'y était nullement intéressé !

II.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE

OU AUTRE SERMON.

Quand le Seigneur choisit Jérémie pour son prophète, il lui dit : « Je t'ai établi sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter. » *Jerem.* i, 10. Il n'est personne d'assez peu de sens pour s'imaginer qu'il soit ici question d'arbres ou de maisons. Arracher et planter des arbres n'est pas l'affaire des prophètes ; ils ont une mission plus sublime : ils doivent extirper du cœur des hommes les mauvaises habitudes, et y semer les germes des vertus et des bonnes œuvres. C'est pour cela qu'il y a des Prophètes, des Pasteurs et des Docteurs ; c'est à ce but que se rapportent tant de pieux et saints livres, et généralement tout ce qui se fait dans l'Eglise. J'ai résolu, mes frères, d'y concourir

pour ma faible part, dans ce discours, et, à l'occasion des réflexions malignes qu'inspire aux Scribes et aux Pharisiens la conduite de notre Seigneur, je veux essayer d'arracher de vos cœurs le détestable vice de la médisance. Je le ferai d'autant plus volontiers, que ce vice est plus répandu, et qu'il se glisse dans toutes les classes et toutes les conditions. Toutefois, pour ne pas tomber moi-même dans le défaut que je me propose de combattre, je m'appuierai sur le témoignage de saint Jérôme. Voici ce qu'il écrit sur ce sujet à Célantia : « Le vice de la médisance blesse beaucoup de consciences. Il est bien peu de personnes qui s'en préservent, et vous trouverez rarement un homme dont la vie soit tellement irréprochable, qu'on ne puisse l'accuser de blâmer volontiers la conduite des autres. Cette passion est si universellement répandue, que ceux-là mêmes qui se sont retirés de tous les autres vices, tombent dans celui-là comme dans le dernier piège du démon. »

Quoique, d'après ce saint docteur, il n'y ait pour ainsi dire personne qui soit exempt de ce défaut, quelques-uns cependant y sont plus portés que les autres, par la corruption toute particulière de leur nature. Il en est de ces hommes comme des personnes à qui le miel et toutes les choses douces n'inspirent que du dégoût, tandis qu'elles aiment le vinaigre et les aliments où cet acide domine : ils ne peuvent rien entendre dire d'agréable ou d'avantageux sur le compte d'autrui, et n'accueillent avec plaisir que ce qui lui est défavorable. On peut les comparer aux mouches qui ne se posent que sur les parties ulcérées d'un animal : eux aussi font peu de cas de ce qu'il y a de bon et de louable dans la conduite des autres ; ils ne s'arrêtent qu'aux ulcères, c'est-à-dire aux défauts du prochain ; ils s'y complaisent et s'en nourrissent.

Si ce défaut était aussi léger qu'il est commun, il y aurait moins à s'en plaindre ; mais il n'en est pas ainsi, et j'entends le Seigneur qui range la détraction parmi les horribles péchés dont son peuple se soit rendu coupable. « Des détracteurs ont été parmi vous, dit-il par la bouche d'Ezéchiél. » *Viri detractores fuerunt in te.* Ezech. xxii, 9. Mais, dira-t-on peut-être : Une parole dite

inconsidérément, dans une conversation familière avec des amis, doit-elle être regardée comme un si grand crime? Il n'y a là ni vol, ni outrage à la pudeur, ni effusion du sang innocent. De simples paroles ne sont que des paroles et ne peuvent faire de blessure sanglante à personne. — Nous disons, nous, au contraire, que, comme dans les grands fleuves, les endroits les plus dangereux sont ceux où la surface de l'eau paraît plus tranquille, de même ce crime (qui consiste uniquement dans une trop grande liberté de paroles) est non-seulement d'autant plus commun, mais encore d'autant plus grave, qu'il semble moins horrible. Il est, en effet, un sujet de dissensions et de guerres cruelles, qui divise les personnes privées et publiques et souvent même les rois et les nations, comme l'atteste l'Écclésiastique : « La langue d'un tiers, dit-il, en a renversé plusieurs, et elle les a dispersés de peuple en peuple. Elle a détruit les villes fortes, pleines d'hommes opulents, et elle a fait tomber les maisons des grands. Elle a taillé en pièces les armées des nations, et elle a défait les peuples les plus vaillants. » *Lingua tertia multos commovit, et dispersit illos de gente in gentem. Civitates muratas divitum destruxit, et domos magnatorum effodit. Virtutes populorum concidit, et gentes fortes dissolvit.* Eccli. xxviii, 16-18. Voilà quels ravages produit la langue médisante, sans cependant employer le fer ni verser le sang. C'est pour cette raison que les saintes Écritures lui donnent les noms les plus odieux. Le Prophète royal la compare à un poison subtil autant que funeste. Il dit, en parlant des détracteurs, que « le venin de l'aspic est sous leurs lèvres. » *Venenum aspidum sub labiis eorum.* Ps. xiii, 3. De même qu'un empoisonneur ôte secrètement la vie à sa victime, ainsi le détracteur, par ses médisances clandestines, fait tort aux absents dont il déchire la réputation. Jérémie compare la langue des médisants à une flèche : « Leur langue, dit-il, est comme une flèche qui perce; elle ne parle que pour tromper. » *Sagitta vulnerans lingua eorum, dolum locuta est.* Jerem. ix, 8. La flèche porte au loin ses coups; ainsi le médisant fait aux absents de cruelles blessures en s'attaquant à leur honneur.

On compare encore les médisants aux corbeaux et aux vau-

tours, qui aiment le carnage, s'acharnent sur les cadavres dont ils font leur nourriture, et préfèrent à une chair saine et fraîche un corps en putréfaction. Pour moi, s'il m'est permis de parler plus librement, je trouve que ce n'est pas seulement aux corbeaux et aux vautours, mais aux pourceaux que les médisants doivent être comparés. Qu'un pourceau entre dans un jardin agréable, où les roses, les lis et les violettes charment les yeux par leurs couleurs et flattent l'odorat de leurs parfums, cet animal, insensible à l'éclat et au parfum des fleurs, cherche de tous côtés s'il n'apercevra pas un bourbier ou un fossé rempli de fange. Dès qu'il a senti le voisinage de quelque mare infecte, il y court, s'y précipite, et, s'y plongeant tout entier, se tourne et se retourne dans la boue, comme dans un lit moelleux; ce n'est pas encore assez pour lui de s'y vautrer; il enfonce dans la fange son groin et ses naseaux, et s'y repose mollement et avec volupté. Ainsi font les hommes livrés au vice de la médisance : ils dédaignent les vertus d'autrui comme autant de fleurs agréables auxquelles ils ne veulent même pas toucher, et se nourrissent de la corruption qu'ils trouvent dans les défauts du prochain. Voilà leur aliment, leur breuvage, leur plaisir, leurs délices, leurs jouissances les plus douces. La conversation vient-elle à tomber sur un personnage recommandable par ses qualités, si quelqu'un signale parmi les vertus dont il fait l'éloge quelque-une de ces fautes inséparables de la fragilité humaine, le médisant tout aussitôt la produit au grand jour, afin d'obscurcir le mérite de celui qu'on loue, ou d'imprimer à son nom quelque flétrissure. Il ne s'attache qu'à ce seul point; tout le reste lui déplaît et l'offense. C'est ainsi que les Pharisiens, ne tenant aucun compte des vertus et des miracles du Sauveur, ne pensaient qu'à lui reprocher de guérir les malades, le jour du sabbat, d'accueillir les pécheurs et de manger avec eux, toutes choses que notre Seigneur ne faisait que dans l'intérêt de leur salut.

Il est une autre espèce de médisants, aux apparences plus douces, mais qui n'est pas moins dangereuse et nuisible. Ce sont les hommes qui comblent d'éloges ceux qui sont présents et les déchirent à belles dents en leur absence. De tels hommes sont

semblables au scorpion (de tous les insectes le plus venimeux), dont il est dit que c'est lorsqu'il caresse de la langue, qu'il fait avec son dard une blessure mortelle. On compare aussi les médisans aux chiens enragés qui mordent les passants et leur communiquent la maladie dont ils sont atteints. Aussi Salomon, pour nous détourner de ce crime, nous dit : « Mon fils, n'ayez point de commerce avec les médisans; car leur ruine viendra tout d'un coup, et qui pourra comprendre la punition de l'un et de l'autre, » *Prov. xxiv, 21*, c'est-à-dire, du médisant et de celui qui l'écoute?

Mais les médisans de la pire espèce sont ceux qui s'attaquent aux personnes de piété, à celles-là surtout qui n'ont pas encore jeté de profondes racines dans la vertu. Ainsi harcelées par les réflexions malignes et railleuses que l'on se permet sur leur compte, elles abandonnent le chemin qu'elles voulaient suivre ou n'y marchent que d'un pas timide. Que les médisans, qui sont la cause de ce mal, entendent donc l'anathème terrible lancé contre eux par notre Seigneur lui-même : « Celui, dit-il, qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou la meule qu'un âne tourne et qu'on le précipitât au fond de la mer. » *Qui scandalizaverit unum de pusillis istis, qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris. Matth. xviii, 6.* L'apôtre saint Jacques dit que « la langue (du médisant) est enflammée par le feu de l'enfer, » en ce sens que ce sont les démons, qui, de leur souffle, allument cette flamme dévorante, plus terrible, selon quelques-uns, que le feu même de l'enfer; car ce feu n'exerce sa violence que contre les méchants, tandis que le feu de la langue médisante tourmente les bons et leur est souvent une occasion d'indignation et de colère. Toutes ces comparaisons, empruntées à ce qu'il y a de plus hideux et de plus horrible, ont dû vous montrer dans tout son jour l'énormité du vice de la médissance.

III.

Je ne puis comprendre, mes frères, quelle douceur et quels attrait si puissants renferme ce vice pour que la plupart des

hommes s'en laissent dominer. Les grands crimes ont ordinairement pour mobiles de grands avantages, de grands profits qui déterminent les hommes à les commettre. Ainsi l'homicide est entraîné par le plaisir de la vengeance, l'avare par l'appât de l'or, l'adultère par l'amour de la volupté, l'ambitieux par la soif de la vaine gloire. Mais le médisant, quel plaisir, quel profit pécuniaire, quelle gloire peut-il espérer? Il y a des passions qui, si elles déplaisent à Dieu, plaisent du moins aux hommes : telle est, par exemple, la prodigalité et ses libéralités excessives. Mais la médisance est également odieuse à Dieu et aux hommes ; car est-il rien au monde que l'on déteste plus que la langue médisante? « L'homme qui parle beaucoup, dit le Sage, sera terrible dans sa ville. » *Terribilis in civitate sua homo linguosus*, Eccli. ix, 25 ; et au livre des Proverbes : « Le médisant est l'abomination des hommes. » *Abominatio hominum detractor*. Prov. xxiv, 9. Salomon ne dit pas seulement que le médisant est abominable, il l'appelle une « abomination. » Aussi tous les hommes l'exècrent et le fuient comme un pestiféré, ou un chien atteint de la rage, ou un lion qui s'est échappé de sa cage et a brisé ses liens. Nul, en effet, ne se croit en sûreté contre la langue du médisant ; comme on sait qu'elle n'épargne personne, on craint toujours d'être sa victime. Lorsqu'un voyageur rencontre dans son chemin une couleuvre ou une vipère, il s'arme de tout ce qu'il a sous la main pour détruire cet animal et l'empêcher de nuire à ceux qui suivraient la même route ; ainsi tous les hommes voudraient-ils que les médisants fussent traités afin de n'avoir plus à redouter leur langue venimeuse. Enfin ce vice est moins encore le vice des hommes que celui des démons ; car c'est le propre des démons de nuire pour le seul plaisir de nuire et sans se proposer aucun avantage.

La facilité que l'on a de commettre le péché de la médisance est aussi ce qui la rend plus dangereuse. Pour médire, en effet, il n'est pas nécessaire de saper les murailles, de prendre les armes, de verser le sang ; il suffit d'un coup de langue, je ne dis pas pour répandre le sang du prochain, mais pour lui enlever la réputation, que la plupart des hommes estiment plus que la vie

même. Il faut entendre le prophète David exhalant son indignation contre le médisant : « Que recevras-tu, lui dit-il, et quel fruit te reviendra-t-il de ta langue trompeuse? Le Tout-Puissant lancera contre toi des flèches aiguës avec des charbons dévorants. » *Ps. cxix, 4.* Parce que ta langue est semblable à la flèche lancée de loin, les flèches aiguës du Tout-Puissant, c'est-à-dire les traits de la fureur divine viendront te frapper; parce que ta langue, comme un brandon incendiaire, a dévoré la réputation du prochain, tu seras à ton tour livré aux flammes de l'enfer, et tu partageras le sort du mauvais riche, qui demandait une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, et ne pouvait l'obtenir. *Luc. xvi.* Ce riche, dit saint Grégoire, est tourmenté plus cruellement dans la langue, parce que c'est par la langue qu'il a plus gravement péché. Les péchés de la langue sont plus fréquents dans les festins, lorsque les convives, échauffés par le vin et la nourriture, parlent plus inconsidérément. Aussi saint Augustin avait-il fait écrire dans l'endroit où il prenait ses repas les deux vers suivants :

Quisquis amat dictis absentum rodere vitam,
Hanc mensam vetitam noverit esse sibi.

« Que celui qui aime à déchirer les absents dans ses discours, sache que cette table lui est interdite. » Et lorsqu'il entendait pendant le repas quelque propos qui blessait la charité, il priait le médisant de se taire, disant qu'il allait ou effacer les vers qu'il avait écrits, ou quitter la table.

Saint Jean, dans l'Apocalypse, traçant le tableau des supplices de l'enfer, dit que « les hommes se mordent la langue dans l'excès de leur douleur, et qu'ils blasphèment le ciel. » *Apoc. xvi. 10.* Ce supplice est celui qui convient particulièrement aux médisants dont la langue a été si pernicieuse. Voulons-nous donc, mes frères, nous épargner cet affreux supplice, veillons sur notre langue et réprimons ses saillies. Tel est l'objet de la recommandation que saint Jérôme adresse à Celuntia dans la lettre dont nous avons déjà fait mention : « Ne parlez en mal de personne, lui dit-il, et ne croyez pas vous faire estimer en méprisant les autres. Apprenez plutôt à régler votre vie qu'à reprendre la conduite d'autrui. Souvenez-vous toujours de cette parole de

l'Écriture : « N'aimez pas à médire, de peur que Dieu ne vous extermine. » Pour vous, évitez avec le plus grand soin non-seulement de médire, mais de croire le médisant. N'autorisez pas par votre assentiment le langage de l'homme qui déchire ses semblables, de peur de nourrir en lui ce détestable défaut. Ecoutez la sainte Écriture qui vous dit : « Ne faites pas société avec ceux qui calomnient le prochain, et vous ne commettrez point de péché à son sujet. » Et dans un autre endroit : « Bouchez-vous les oreilles avec des épines, et n'écoutez point la méchante langue. » *Eccli.* xxviii, 28. Aussi David, énumérant les différentes espèces d'innocence et de justice, n'a point passé cette vertu sous silence : « Seigneur, dit-il, qui demeurera dans votre tabernacle? Celui qui n'a point fait de mal à son prochain, et qui n'a point écouté les calomnies contre ses frères. » *Ps.* xiv, 3. Lui-même ne se contentait pas d'avoir le médisant en aversion; il le poursuivait comme un ennemi : « Je persécutais, dit-il, celui qui médissait en secret de son prochain. » *Ps.* c, 5. Ce vice est si funeste, que les hommes qui veulent vivre saintement doivent tout d'abord le détruire et le bannir de leurs cœurs. Rien, en effet, n'inquiète l'âme, et ne rend l'esprit inconstant et léger comme de croire aisément tout ce que l'on entend, et de donner une téméraire approbation aux paroles de la langue médisante. De là naissent de fréquentes dissensions et d'injustes haines. De là ces amis, qui ne faisaient auparavant qu'un seul cœur, devenus maintenant ennemis par suite d'une crédulité trop facile aux propos de la médisance. Mais, au contraire, on se procure une grande tranquillité et une grande constance d'âme, lorsqu'on n'accueille pas inconsidérément ce qu'on entend dire de défavorable sur le compte du prochain. Heureux l'homme qui s'est armé si bien contre ce vice, que personne n'ose médire devant lui. Si nous apportions ce soin à ne pas croire aveuglément la médisance, il n'y aurait bientôt plus de médisants, parce que l'on craindrait de se faire mépriser soi-même en voulant mépriser les autres. Ce vice n'est si commun, et ne fermente dans le cœur d'un si grand nombre, que parce que la médisance rencontre presque partout des oreilles complaisantes. »

Salomon nous dit que « c'est au Seigneur à gouverner la langue. » *Est Domini gubernare linguam.* Prov. xvi, 1. Par conséquent, mes frères, quiconque desire être juste en ses discours, doit demander ce don à l'auteur de tous biens, en lui disant fréquemment avec le Prophète : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres qui les ferme exactement. » *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis.* Ps. cxi, 3. Il doit encore avoir devant les yeux cette parole de saint Jacques : « Si quelqu'un se croit être religieux, et ne retient pas sa langue, comme avec un frein, mais séduit lui-même son cœur, sa religion est vaine et infructueuse. » *Si quis putat se religiosum esse, non refrenans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana et religio.* Jac. i, 26. Comme l'Apôtre dit que celui qui gouverne sa langue pourra régler et ordonner sagement toutes les actions de sa vie, l'homme qui est arrivé à ce degré de justice peut se promettre de la miséricorde du Seigneur la gloire céleste et la couronne de l'éternelle félicité promise à ces vertus.

PREMIER SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE ; — 2^o DÉVELOPPEMENT DES PAROLES DU TEXTE.

Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cepimus : in verbo autem tuo laxabo rete, etc.

Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais, sur votre parole, je jeterai le filet, etc. *Luc. v, 5.*

Ces paroles de Pierre montrent particulièrement la témérité et la folie de ceux qui, s'appuyant uniquement sur la prudence et l'industrie humaines, négligent dans leurs entreprises de consulter le Dieu tout puissant qui gouverne ce monde. C'est là une erreur presque universelle et qui enfante des maux en quelque

sorte innombrables. Nous allons la combattre, avec la grâce de Dieu, dans ce discours, après que nous aurons expliqué l'évangile de ce jour, qui est le fondement du point de doctrine que nous voulons traiter. Pour le faire avec piété et profit, nous avons besoin de l'assistance divine : implorons-la par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

L'évangile de ce jour, mes biens chers frères, renferme deux mystères, dont l'un est proposé à notre imitation, et l'autre à notre admiration. Nous devons imiter l'ardeur et l'empressement de la multitude à se précipiter sur les pas du Sauveur, pour entendre sa parole, et nous devons admirer le miracle par lequel Pierre et ses compagnons, humbles pêcheurs de la mer de Tibériade, furent appelés à la mission de pêcheurs d'hommes. Considérons ce double mystère.

« Jésus était sur les bords du lac de Génésareth, environné d'une grande multitude qui se précipitait sur lui pour entendre la parole de Dieu. » Nous ne devons point passer légèrement sur ces paroles. Cet empressement de la multitude à se précipiter sur les pas de Jésus marque, comme nous l'avons dit, son ardent désir de puiser dans la doctrine du Sauveur la grâce divine : désir qui ne peut venir que de l'Esprit de Dieu. Si, en effet, comme le dit l'Apôtre, nous ne sommes pas capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes, et si c'est Dieu qui nous en rend capables, » II *Cor.* III, 5, à plus forte raison, ne pouvons-nous pas par nous-mêmes nous élever jusqu'au désir. De là cette parole de saint Augustin : Désirer le secours de la grâce est le commencement de la grâce. Tel est l'ordre accoutumé de la Providence, que, lorsque Dieu a résolu d'accorder ses dons aux hommes, il allume auparavant dans leurs cœurs le désir de ces dons. Ce désir excite l'homme à demander, à chercher, à frapper, *Luc.* XI, 9, à mettre tout en œuvre pour atteindre enfin à l'objet de ses vœux. Aussi compare-t-on les saints désirs à des fleurs, parce que, comme les fleurs des arbres précèdent les fruits, ainsi les saints désirs présagent l'abondance des dons célestes. C'est pourquoi, mes frères, vous devez concevoir de

, grandes espérances de la divine miséricorde, si votre cœur brûle du désir de la grâce de Dieu.

Saint Bernard nous apprend, dans l'une de ses lettres, que ces désirs nous ouvrent la voie à la grâce et à la charité. « De même que la foi, dit-il, conduit à la pleine connaissance, ainsi le désir conduit à la parfaite dilection. Il est écrit : Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. On peut dire également sans être taxé d'absurdité : Si vous ne désirez pas, vous n'aimerez point parfaitement. » Or, qui pourra dire la force des saints désirs? Le Sage nous l'indique en deux mots dans le texte suivant : « Le commencement de la sagesse est le véritable désir de l'instruction. » *Initium sapientiæ verissima est disciplinæ concupiscentia.* Sap. vi, 18. Il y a donc, d'après le Sage, un désir faux et trompeur de la justice. Nous lisons, en effet, au livre des Proverbes : « Les désirs tuent le paresseux, car ses mains ne veulent rien faire. » *Desideria occidunt pigrum, noluerunt enim quidquam manus ejus operari.* Prov. xxi, 25. Il désire les trésors de la sagesse, mais il ne veut se donner aucune peine pour les acquérir. C'est là une maladie si généralement répandue, qu'elle a fait dire que le ciel est rempli de bonnes œuvres et l'enfer pavé de bonnes intentions. Le vrai désir au contraire ne néglige rien, n'omet rien, ne s'épargne ni l'effort ni la fatigue pour arriver au but auquel il aspire.

« La multitude se précipitait sur Jésus. » Voilà comme nous devons désirer et chercher le Sauveur. « Si nous ne voulons pas que notre recherche soit vaine, nous dit saint Bernard, cherchons Dieu en toute sincérité, cherchons-le fréquemment, cherchons-le avec persévérance; ne cherchons point autre chose pour lui, ni autre chose avec lui, et ne nous détournons point de lui pour nous affectionner à un autre objet. Le ciel et la terre passeront plutôt qu'on ne voie celui qui cherche ainsi ne pas trouver, celui qui demande ainsi ne pas recevoir, celui qui frappe ainsi attendre sans succès qu'on lui ouvre. » Notre bon Sauveur fut touché des pieux désirs de la multitude, et, quoique le lieu fût peu favorable, il ne voulut point cependant laisser échapper cette occasion d'enseigner sa doctrine. Il monte donc dans une barque, et de sa bouche d'or commence à répandre

sur la foule les trésors de la divine sagesse. Ses auditeurs, déjà préparés par leurs pieux désirs, étaient suspendus à ses lèvres, dans le ravissement des choses qu'il leur disait. Quelle doctrine et quelle éloquence que celle de Jésus-Christ, le verbe et la sagesse du Père! Comme sagesse, n'est-il pas la science la plus parfaite, et comme verbe, l'éloquence la plus suave? Nous lisons dans l'Écclésiastique : « Le son des flûtes et de la harpe font une agréable mélodie, mais la langue douce surpasse l'un et l'autre. » *Tibix et psalterium suavem faciunt melodiam, et super utraque lingua suavis.* Eccli. XL, 21. Si la langue des hommes peut avoir assez de douceur pour charmer les oreilles à ce point, quelle ne devait pas être la suavité des paroles de Celui qui est le verbe et la sagesse du Père? Je voudrais par quelque exemple vous donner une idée de la force et de la douceur de cette éloquence divine. Cicéron, qu'on a nommé le Prince de l'éloquence romaine, réputait nulle l'éloquence qui ne provoquait point l'admiration. Il est lui-même un grand exemple de l'enthousiasme que peut produire la parole humaine. Dans la cause de Cornélius, il plaïda avec tant d'éloquence, que le peuple romain exprima son admiration non-seulement par des acclamations, mais même par des applaudissements. Et je crois, dit Fabius, que les auditeurs ne s'apercevaient pas de ce qu'ils faisaient et ne se rendaient pas compte de leurs applaudissements, mais, pour ainsi dire hors d'eux-mêmes et ne sachant pas en quel lieu ils étaient, ils suivaient le mouvement irrésistible qui les entraînait. Vous pouvez par là, mes frères, vous faire quelque idée de la puissante éloquence du Maître céleste. Si l'art et l'habileté humaine peuvent transporter les hommes et les ravir d'admiration, que faut-il penser de cette plénitude de divinité et de sagesse parlant par la bouche de l'Homme-Dieu? Qui peut douter que l'éloquence divine l'emporte sur l'éloquence humaine autant que la grandeur de la majesté de Dieu est au-dessus de la mesure que comportent les facultés de l'intelligence de l'homme? Saint Luc rapporte dans son évangile qu'un jour que notre Seigneur parlait à la multitude, une femme élevant la voix du milieu de la foule, lui dit : « Heureux le sein qui vous a porté et les mamelles que vous

avez sucées! » *Luc.* xi, 27. Cette femme, perdue dans la foule, aurait-elle élevé ainsi la voix pour louer le Sauveur, si elle n'avait été charmée et ravie hors d'elle-même par l'ineffable douceur de la parole du Maître, au point de ne plus savoir où elle était ni comment s'exprimer? L'éloquence d'un saint Jean Chrysostome lui a valu le nom de *bouche d'or*; mais quel nom donner à la sagesse divine parlant par la bouche de Celui dont le Prophète a dit : « La grâce est répandue sur vos lèvres? » *Diffusa est gratia in labiis tuis.* Ps. XLIV, 3. Dieu lui-même compare sa parole, non à l'or, mais au glaive, lorsqu'il fait dire au prophète Isaïe : « Le Seigneur a rendu ma bouche semblable à un glaive aigu, » *Isa.* XLIX, 2, pour pénétrer jusqu'au fond des âmes, couper les racines de tous les maux, soustraire l'esprit à la contagion du corps et embraser les cœurs du feu du divin amour. Ils ressentaient les ardeurs de ce feu divin les disciples d'Emmaüs qui disaient : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, lorsque Jésus nous parlait dans le chemin, et nous expliquait les Ecritures? » *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via, et aperiret nobis Scripturas?* *Luc.* xxiv, 32. Elle brûlait aussi de ce feu sacré l'Épouse du Cantique dont l'âme se fondait au son de la voix de son bien-aimé. *Cant.* v, 6.

Puisqu'il en est ainsi, vous pouvez maintenant, mes frères, juger des sentiments de cette multitude, qui, tout embrasée du désir de la parole divine, entendait le verbe et la sagesse inérés lui révélant les mystères du royaume de Dieu. C'est ainsi que notre Seigneur récompensa les pieux désirs de cette foule attachée à ses pas. Qu'il serait à souhaiter, chrétiens, que nous eussions la même ardeur à venir entendre la parole évangélique! Mais, hélas! ces dispositions ne sont guère les nôtres. Combien n'en voyons-nous pas qui aiment mieux se précipiter dans les plaisirs, le jeu et la débauche que de se rendre dans l'assemblée des fidèles? Ils ne daignent pas même, dit saint Grégoire, ouvrir l'oreille du corps à la parole de Dieu, ou si parfois ils entendent cette parole, ils scandalisent leurs frères par leurs regards, leurs discours et leur dissipation. Mieux vaudrait pour eux ne point l'entendre que d'y apporter de pareilles dispositions. D'autres

viennent nous écouter, mais sans se soucier de remporter de nos instructions quelques réflexions salutaires, quelques règles de conduite. Pour eux la parole divine est comme un air de musique qui se chante d'une manière douce et agréable. *Ezech. xxxiii, 32.* Ce qu'on dit les touche peu; ils ne sont sensibles qu'à l'harmonie du langage. On ne peut mieux les comparer qu'aux hommes qui s'amuseraient comme des enfants à regarder un livre revêtu de soie et d'or, orné de caractères de couleur rouge et de brillantes images, sans s'occuper de ce que le livre contient et sans prendre même la peine de le lire. Tels sont ces auditeurs qui, ne s'intéressant qu'à l'élégance du discours et aux fleurs du langage, négligent tout le reste ou croient que cela ne les concerne pas. L'Écclésiastique les avait en vue lorsqu'il disait : « Le cœur de l'insensé est comme un vase brisé; il ne peut rien retenir de la sagesse, » et encore : « De même que, lorsqu'on remue le crible, il ne demeure que les ordures, ainsi il ne reste dans le cœur de l'homme inquiet que l'irrésolution et le doute. » *Eccli. xxi, 17; xxvii, 5.* Le crible, en effet, ne garde que la paille et laisse passer le froment.

Il en est d'autres dont le cœur est tellement obsédé par l'ennemi du genre humain, que les foudres de la divine parole ne les effraient pas ou les laissent à peu près insensibles. Une comparaison vous fera comprendre comment le démon ferme leurs oreilles aux vérités de l'Évangile. Les vers à soie sont si fort incommodés du bruit du tonnerre, qu'il arrive quelquefois qu'ils en meurent. Aussi les personnes qui les élèvent ont-elles soin de faire de temps en temps résonner le tambour dans le voisinage de ces insectes afin de les accoutumer ainsi au bruit plus formidable du tonnerre. Il en est de même d'un bon nombre d'hommes qui, habitués à entendre tous les jours des sermons sans en être aucunement touchés, ne sont pas impressionnés davantage, lorsque quelque prédicateur, poussé par l'Esprit de Dieu, fait gronder sur leurs têtes les foudres des terribles vérités de la foi. J'ajouterai une autre comparaison. L'art de travailler le fer a été porté si loin de nos jours, qu'on en est arrivé à fabriquer des cuirasses d'airain que ne peuvent percer ni les flèches ni les balles des

ennemis. Le démon semble avoir imaginé quelque chose de semblable; il a tellement endurci le cœur de certains pécheurs, que le tonnerre même de la divine parole ne peut ni l'atteindre ni l'ébranler. En vain on leur met sous les yeux la croix de Jésus-Christ, les supplices de l'enfer, la mort, le jugement de Dieu; tous ces traits et d'autres semblables s'émoussent contre leur incurable indifférence. On peut juger du péril auquel le salut de ces hommes est exposé par ces paroles du philosophe : C'est une loi de la médecine, que plus on nourrit un corps qui n'est pas sain, plus on lui nuit, parce qu'on fournit une matière plus abondante à ses humeurs corrompues; il en est de même d'une âme que de mauvais préjugés dominant : plus on l'instruit, plus on lui fait de tort, parce que tout ce qu'on peut lui dire est pour elle une occasion de s'affermir dans ses dispositions perverses.

Qu'avons-nous donc à faire, chrétiens, pour entendre avec profit la parole de Dieu? Imiter la foule qui accompagnait Jésus, nous porter vers ce divin Sauveur de toute l'ardeur de nos désirs, en faisant réflexion que la parole qui nous est annoncée par les prédicateurs n'est point la parole des hommes, mais la parole de Dieu. Voilà le vrai moyen de l'écouter avec plus d'empressement et de respect. Ainsi l'entendaient les Thessaloniens, au témoignage de l'Apôtre, qui leur dit dans l'une de ses Epîtres : « Nous rendons à Dieu de continuelles actions de grâces, de ce qu'ayant entendu la parole de Dieu que nous vous prêchions, vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais comme étant, ainsi qu'elle l'est véritablement, la parole de Dieu, qui agit efficacement en vous; qui êtes fidèles. » *Nos gratias agimus Deo sine intermissione, quoniam cum accepissetis a nobis verbum auditus Dei, accepistis illud, non ut verbum hominum, sed (sicut est vere) verbum Dei qui operatur in vobis, qui credidistis.* I Thess. II, 13. Quiconque entend la parole divine avec un cœur ainsi préparé puise dans cette parole la vie de son âme.

I.

La foule se pressait donc autour du Sauveur pour entendre sa parole. Alors Jésus commença à remplir vis-à-vis d'elle son ministère de Docteur. Tous les lieux, tous les temps lui étaient bons pour s'acquitter de cette sublime mission. Tantôt il prêchait dans la Synagogue, tantôt sur les montagnes, tantôt dans la plaine, tantôt sur les rivages de la mer. Cette fois, il monta donc, non dans une tribune revêtue d'ornements d'or et de tentures de soie, mais dans une barque, afin de se dégager du tumulte et de la pression de la multitude qui le serrait de toutes parts. Puis il pria Pierre, qui était le patron de la barque, de s'éloigner un peu de terre. O douceur et bonté admirables du Sauveur ! Il prie Pierre, lui, le souverain Seigneur de toutes choses, qui pouvait lui commander.

Ce n'est pas sans une raison mystérieuse que notre Seigneur voulut que la barque fût un peu éloignée de terre. Saint Augustin voit là une leçon pour les prédicateurs, qui ne doivent pas s'attacher trop à la terre, ni trop s'en éloigner, dans l'exercice de leur ministère; c'est-à-dire que, s'il ne faut pas qu'ils aient trop de condescendance pour les hommes charnels qui ne goûtent que les choses terrestres, ils ne doivent pas non plus enseigner des choses tellement élevées ou difficiles que leurs auditeurs ne puissent pas les suivre. Qu'ils prennent exemple de saint Paul, qui parlait le langage de la plus sublime sagesse aux parfaits et nourrissait de lait les faibles et les commençants.

« Lorsque Jésus eut cessé de parler, il dit à Simon : Avance en pleine mer, et jetez vòs filets pour pêcher. » Notre bon et miséricordieux Sauveur ne voulut pas laisser, sans le reconnaître, le faible service que lui avait rendu son disciple. Faut-il s'étonner que Celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom, ait reconnu d'une manière si libérale l'empressement de Pierre ? Dieu ne fait pas comme les marchands, qui ne paient les objets qu'à leur juste valeur; il récompense magnifiquement les plus petites choses que l'on fait pour lui. C'est ainsi qu'en retour d'une seule barque que Pierre lui avait

prêtée, il lui en rend deux chargées de poisson. « Avance en pleine mer, lui dit-il, et jetez vos filets. — Maître, lui répondit Pierre, nous avons travaillé toute la nuit, sans rien prendre; mais, sur votre parole, je jeterai le filet. »

On ne saurait trop admirer ici l'obéissance de Pierre. Il pouvait répondre, en ne consultant que la prudence humaine : Maître, pendant toute la nuit, qui est le temps le plus favorable pour la pêche, nous avons parcouru tous les endroits de cette mer que nous croyions les plus abondants en poissons, et nous n'avons rien pris; comment pouvons-nous espérer d'être plus heureux en plein jour? A quoi bon, par conséquent, tenter de nouveau les hasards de la mer, maintenant que nous avons lavé et replié nos filets, en voyant que nos efforts étaient inutiles? Voilà ce que Pierre aurait pu répondre. Mais se souvenant de son nom (Simon veut dire obéissant), il ne réplique rien, il n'allègue aucune raison, et accomplit l'ordre de Jésus avec autant de simplicité que d'empressement, ce qui est le propre de la parfaite obéissance. Cassien rapporte de cette obéissance un exemple mémorable que je veux vous citer. Il dit que saint Jean d'Égypte (dont la sagesse était si renommée que l'empereur Théodose-le-Grand invoquait souvent ses conseils), excella tellement dans cette vertu, que le vieillard, sous la direction duquel il se formait à la perfection, lui ayant commandé d'arroser un arbre avec de la poussière, le religieux, sans discuter cet ordre, fit pendant plusieurs jours ce que le vieillard lui avait enjoint de faire. C'est que le propre de la véritable obéissance, en effet, est d'accomplir les ordres des supérieurs, en fermant les yeux de la prudence et de la raison humaine. Nous devons, lorsque nos supérieurs nous commandent quelque chose, mettre un bandeau sur les yeux de notre esprit, comme nous faisons à l'égard de l'âne ou du cheval que nous employons à tourner la meule.

Les maîtres de la vie spirituelle établissent trois degrés d'obéissance. Le premier est l'obéissance servile ou corporelle, dans laquelle la volonté et la raison n'ont point de part. Le second est l'obéissance par laquelle le corps et la volonté se portent également à ce qui est commandé, malgré les réclamations de l'intelli-

gence. Le troisième, qui est le plus parfait, consiste non-seulement à pratiquer ce que l'on nous ordonne, mais à l'embrasser de toute la soumission de notre volonté et de notre entendement. Telle fut l'obéissance de Pierre, obéissance prompte, entière, pleinement consentie, que notre Seigneur récompensa par un prodige pour nous faire comprendre l'excellence de cette vertu.

« Pierre et ses compagnons ayant jeté le filet, prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompaît. » Si ce miracle est grand, il renferme un mystère non moins instructif. Cette rupture du filet signifie que la quantité d'hommes qui devaient entrer par la foi dans l'Eglise serait si grande, qu'un bon nombre d'entré eux, s'écartant ensuite de cette foi qu'ils avaient reçue, déchireraient l'unité de l'Eglise, soit par le schisme, en ne reconnaissant plus l'autorité du pontife romain, soit par l'hérésie, en violant l'intégrité de la foi. Saint Jean dit de ces hommes : « Ils sont sortis d'avec nous, mais ils n'étaient pas d'avec nous : car s'ils eussent été d'avec nous, ils seraient demeurés avec nous. » *Ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis. Nam, si fuissent ex nobis, permansissent utique nobiscum.* I Joann. II, 19.

« A la vue de cette prodigieuse quantité de poissons, Pierre fut rempli de stupeur, et, tombant aux pieds de Jésus, il s'écria : Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. » Que n'avons-nous, mes frères, cette frayeur et cette crainte salutaires, lorsque nous nous approchons de l'autel et de la sainte Eucharistie ! Pierre ne connaissait pas encore le Fils de Dieu par la révélation qui plus tard lui découvrit sa divinité ; cependant cette puissance divine, cachée sous les dehors de la nature humaine, le remplit d'une telle admiration, que, se croyant indigne de rester en la présence de l'auteur d'un pareil prodige, il se jeta aux genoux de Jésus et le pria de quitter sa barque. Ne retrouvons-nous pas ici la foi du Centurion, qui se regardait comme indigne de recevoir notre Seigneur sous son toit ? Nous, mes frères, éclairés des lumières de la foi, nous croyons fermement que toute la plénitude de la divinité de Jésus-Christ est cachée sous les espèces du pain et du vin, et cependant combien qui se comportent dans nos temples, comme s'ils étaient sur la place

publique, au milieu de leurs égaux ! Que dire de ceux qui, dans les églises, traitent d'affaires toutes profanes ; de ceux qui s'y permettent d'indécentes plaisanteries ; de ceux qui promènent de tous côtés des regards curieux ; de ceux qui, par une téméraire et sacrilège audace, viennent y porter ou y provoquer des regards impudiques, et qui, dans le lieu même où ils devraient se purifier de leurs péchés, en augmentent le nombre, changeant ainsi, pour leur malheur, les remèdes en poisons ? Combien la conduite de ces hommes s'accorde mal avec la dignité du lieu ! car, comme le dit le Prophète : « La sainteté doit être l'ornement de la maison du Seigneur, » *Ps. xcii, 5*, et « tous publieront sa gloire dans son temple. » *Ps. xxviii, 9*.

L'exemple de Pierre nous apprend donc, mes frères, avec quelle crainte, quel respect, quelle humilité, quelle pureté de vie et quelle véritable contrition du cœur nous devons nous approcher du sacrement ineffable dans lequel nous croyons que réside et se cache le Fils unique de Dieu, la splendeur de la gloire du Père. Cette crainte, rassurez-vous, n'a pas pour effet d'éloigner de nous le Seigneur ; elle nous rend, au contraire, plus dignes de ses bienfaits. Ainsi Pierre se juge indigne de la présence du Seigneur, et non-seulement Jésus ne le rejette pas, mais il l'élève à la dignité d'apôtre : « Ne crains pas, lui dit-il, car désormais ce sont des hommes que tu prendras. » En d'autres termes : Bannis la crainte que t'inspirent le sentiment de ta faiblesse et la manifestation de ma puissance. Ce n'est point pour vous effrayer ni pour vous éloigner de moi que je vous ai rendus témoins de cette puissance, mais plutôt pour vous montrer ce que vous ferez vous-mêmes, quand je vous en aurai revêtus. Désormais, Pierre, je veux que tu prennes les hommes, comme jusqu'ici tu prenais les poissons. Bien loin que tu doives redouter que je te repousse et te condamne, parce que tu t'avoues pécheur, je te choisis pour que de pécheur de poissons tu deviennes pécheur d'hommes, en consacrant à la justice les hommes affranchis du péché et en les réunissant dans la voie de l'éternelle vie. Quelle bonté de la part du Sauveur ! Il dissipe la crainte de Pierre, qui se reconnaissait humblement pécheur,

et lui promet la plus insigne dignité. Mais c'est assez sur l'évangile; revenons maintenant à notre premier dessein.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE

OU AUTRE SERMON.

« Maître (dit Pierre), nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais néanmoins, sur votre parole, je jeterai le filet. L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait. » Combien grande est ici l'erreur des mortels! Quel vaste champ de philosophie chrétienne est contenu dans ces paroles! Mais si vous ne m'aidez du secours de vos prières, je désespère de pouvoir vous en expliquer la force et la puissance. Il résulte clairement de ces paroles du Sauveur que tous les efforts des hommes, toutes leurs entreprises, tous leurs projets et leurs desseins sont vains et inutiles sans l'assistance divine, et c'est faute de recourir à cette assistance que les hommes tombent dans les plus grands maux et de l'âme et du corps. Le Sage, en effet, a dit avec une très-grande vérité : « Les pensées des mortels sont timides, et nos prévoyances sont incertaines. » *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ providentiæ nostræ.* Sap. ix, 14. De là tant de pertes douloureuses, tant de deuils inopinés, tant d'unions malheureuses, tant de projets funestes, tant de patrimoines dissipés, tant de dissensions et de guerres, tant de républiques renversées; de là enfin presque toutes les calamités qui viennent fondre sur les malheureux mortels, qui pendant toute la nuit, ou plutôt pendant toute leur vie, s'agitent, se fatiguent à jeter leurs filets, non sur la parole du maître, mais d'après les conseils de leur prudence, sans consulter Dieu, sans l'intéresser à leurs entreprises. Hommes impies qui nient, sinon en paroles, du moins par leurs œuvres, la providence divine, et semblent croire avec Epicure que Dieu habite les profondeurs des cieux et n'a aucun souci des choses humaines. Ils raisonnent et agissent, en effet, comme si le souverain Maître du monde ne voyait pas ce qui se passe sur la terre ou ne s'en occupait nullement. C'est à de tels hommes que le Seigneur dit par la bouche

de son Prophète : « Vous m'avez oublié, parce que je suis demeuré dans le silence, comme si je ne vous voyais pas. » *Quia ego tacens, et quasi non videns, et mei oblita es.* Isa. LVII, 11.

Toute la philosophie chrétienne se soulève contre cette erreur : elle enseigne que Dieu prend soin de toutes choses, des plus petites comme des plus grandes, et que les hommes sont traités par lui selon leurs mérites. Elle est, en effet, d'une incontestable vérité cette parole du livre de Job : « Rien ne se fait dans le monde sans sujet, et ce n'est point de la terre que naissent les maux. » *Nihil in terra sine causa fit, et de humo non oritur dolor,* Job. v, 6, c'est-à-dire que le gouvernement de ce monde ne dépend pas de la terre, mais du ciel. Le prophète Amos confirme cette sentence, en disant : « Arrivera-t-il dans la cité quelque mal qui ne vienne pas du Seigneur? » *Si erit malum in civitate quod Dominus non fecerit?* Amos. III, 6. Le Seigneur dit de même par la bouche d'Isaïe : « C'est moi qui forme la lumière et qui forme les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux : je suis le Seigneur qui fais toutes ces choses. » *Ego Dominus, formans lucem et creans tenebras : ego Dominus faciens omnia hæc.* Isa. XLV, 7. « Ni de l'orient, ni de l'occident, ni du côté des déserts des montagnes (c'est-à-dire du midi), il ne vous viendra aucun secours, car c'est Dieu même qui est votre juge. » *Ps. LXXIV, 7-8.* Et ce juge que fait-il? « Il humilie celui-ci et il élève celui-là, parce que le Seigneur tient en sa main une coupe de vin pur, pleine d'amertume; il la penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, » *Ibid. 8-9;* c'est-à-dire que selon les différents mérites de chacun, il verse de cette coupe à l'un un vin pur et précieux, à l'autre un vin aigre et chargé de lie. Par cette figure, le Roi-Prophète nous apprend que, dans ce monde, l'adversité comme la prospérité sont également dispensées par la Providence divine; c'est pour cela qu'il dit que Dieu élève les uns et qu'il abaisse les autres. La même pensée est exprimée par la mère de Samuel dans le cantique où elle s'écrie : « C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la vie, qui conduit aux enfers et qui en retire. C'est le Seigneur qui fait le pauvre et qui fait le riche; c'est lui qui abaisse et qui élève. » *Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et*

reducit. Dominus pauperem facit et ditat, humiliat et subleuat. I Reg. II, 6-7. Nabuchodonosor, roi des Assyriens et monarque de l'univers, se laisse dominer par l'esprit d'orgueil; il s'attribue à lui-même, au lieu de la rapporter à Dieu, la gloire de son empire, et Dieu, en châtement de son crime, le condamne à vivre pendant sept ans parmi les bêtes sauvages, à manger l'herbe des champs comme un bœuf, et à être trempé de la rosée du ciel. Ce laps de temps écoulé, Nabuchodonosor, revenu à de meilleurs sentiments, éleva les yeux au ciel et bénit le Très-Haut; il loua et glorifia la providence infinie de Dieu qui, à son gré, élève et renverse les rois, et tire un homme de la plus basse condition pour le placer sur le trône. *Dan. IV.*

Le Roi-Phète déclare en outre que tout ce que les méchants entreprennent contre les bons n'arrive que par une permission de Dieu, qui veut par là éprouver ses serviteurs. Saint Jérôme interprète, en effet, le verset du psaume XVI : *Exsurge, Domine, præveni eum*, etc. « Levez-vous, Seigneur, prévenez-le, » de la manière suivante : « Délivrez mon âme de l'impie, qui est votre glaive. » La conduite de David fut conforme à cette maxime. Il ne vit dans les malédictions dont il était l'objet de la part de Semeï, qu'une permission et un dessein particulier de Dieu : « Laissez-le faire, dit-il à ses serviteurs, laissez-le me maudire, selon l'ordre qu'il en a reçu du Seigneur. » *Dimittite eum ut maledicat : Dominus enim præcepit ei ut malediceret David.* II Reg. XVI, 10. J'ajoute encore que les saints rapportent à cette même providence divine ce que les ennemis du genre humain font pour notre perte. Ainsi pensait le saint homme Job qui, après avoir vu tous ses biens dévastés par la malice du démon, attribuait à Dieu ces désastres : « Le Seigneur m'avait tout donné, disait-il, le Seigneur m'a tout ôté : il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu; que le nom du Seigneur soit béni. » *Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum.* Job. I, 21.

Mais que faut-il penser de ce qu'on appelle ordinairement le hasard, la fortune? Aristote les range parmi les causes des événements, et dit que, dans la vie, beaucoup de choses arrivent for-

tuitement et par hasard. Mais saint Augustin, au livre V de la *Cité de Dieu*, prouve clairement que ce que les hommes appellent le hasard et le sort n'est autre chose que l'action de la providence. Disons-nous, par exemple, que ce fut par un effet du hasard que, dans la guerre entre la Syrie et Israël, un Syrien ayant tendu son arc et lancé une flèche sans but déterminé, atteignit Achab entre le poumon et l'estomac, lorsque le Seigneur avait déclaré auparavant à ce roi qu'il périrait dans la bataille ? III *Reg.* xxii, 34.

Soyons donc bien persuadés, mes frères, que tous les bienfaits de la nature ou de la grâce, tout ce qui se rapporte, soit à la conservation et à la santé du corps, soit à la sainteté et à l'innocence de l'âme, vient non de la terre, mais du ciel, c'est-à-dire de la divine providence. S'il est vrai que ce monde inférieur dépend du monde supérieur, je veux dire de la sphère céleste, dont les influences sont pour la terre un principe qui féconde, nourrit, conserve, mûrit toutes choses, il n'est pas moins vrai que notre vie, notre sainteté, notre félicité sont tellement dépendantes du Dieu créateur et souverain modérateur de l'univers, qu'il n'arrive rien aux hommes d'avantageux ou de salutaire, sans son intervention. Nous affirmons tous les jours cette vérité, quand nous répétons ces paroles du roi David : « Si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. Si le Seigneur ne garde une ville, c'est en vain que veille celui qui la garde. » *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Ps. cxxvi, 1. Mais qu'ai-je besoin d'alléguer ces témoignages et ces preuves en faveur de la providence, quand je trouve dans l'Évangile un témoignage si éclatant de ce que j'avance dans les paroles que le Sauveur adresse à ses disciples ? « Cinq passereaux, leur dit-il, ne se vendent-ils pas deux oboles, et pas un n'est en oubli devant Dieu ? Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point, vous êtes de plus de prix que beaucoup de passereaux. » *Nonne quinque passeræ veniunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo ? Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Nolite ergo timere : multis passeribus pluris*

estis vos. Luc. XII, 6-7. Y a-t-il rien de plus admirable que cette parole, de plus touchant que ces soins de la providence? Qui sera exclu de ces soins, lorsqu'ils s'étendent aux passereaux mêmes? Le Dieu qui n'oublie pas les petits oiseaux, pourra-t-il donc ne pas s'occuper des hommes, pour lesquels il a fait le soleil, la lune, les étoiles, le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment? Comment celui qui a compté les cheveux de notre tête négligerait-il nos intérêts, nos affaires et nos besoins? Cependant les méchants se conduisent dans le cours de la vie comme s'ils croyaient que Dieu est endormi, ou qu'il ne voit pas, ou du moins qu'il ne règle pas ce qui nous concerne. Quoi de plus indigne qu'une telle conduite? Quoi de plus injurieux pour cette charité et cette bonté infinies?

III.

Mais le Seigneur, qui se souvient de sa justice, ne laisse pas un si grand crime impuni. Il le châtie en dirigeant les événements de telle sorte que les entreprises pour lesquelles on n'a pas demandé son secours, aboutissent aux résultats les plus malheureux, afin que les hommes qui croient pouvoir se suffire à eux-mêmes dans leurs projets, apprennent à leur préjudice combien c'est une déplorable folie de ne pas vouloir associer à leurs desseins Celui qui gouverne toutes les choses de ce monde. Que de lamentables tragédies on pourrait citer à l'appui de cette vérité! L'un veut unir sa fille à quelque noble personnage; mais voici que peu de temps après qu'il l'a mariée selon ses vues, elle meurt en donnant le jour à un enfant qui lui-même meurt bientôt à son tour, de sorte que tout le patrimoine revient au mari, et que le malheureux père a la douleur de perdre sa fille, son petit-fils et de voir sa fortune passer en des mains étrangères. Un autre choisit un gendre plus riche que vertueux, qui dissipe dans le jeu et la débauche son patrimoine et la dot de sa femme, et plonge ainsi le beau-père et sa fille dans le chagrin et la misère. Celui-ci, dévoré de la soif de l'or, a résolu de s'embarquer pour les Indes. Il compte pour rien les dangers de la navigation et de la guerre, l'inclémence d'un ciel étranger, et cependant combien de ces

hommes cupides succombent sans avoir pu réaliser leurs désirs ; la mer perfide, les guerres sanglantes, la corruption de l'air, les maladies particulières à ces climats anéantissent tous leurs projets. Celui-là est avide d'obtenir la faveur du prince ou quelque dignité importante de l'Etat. Il y arrive enfin, et croit qu'il va être heureux ; mais, au lieu du bonheur qu'il espérait, il ne rencontre que soucis, fatigues, épreuves et peines. Mais qui pourrait énumérer les conséquences de ces mariages secrets dont la passion seule forme les nœuds ? Ce sont chaque jour des dissensions interminables ; la guerre y remplace la paix, la discorde la charité, la pauvreté les richesses, des troubles continuels le repos. Tel met tous ses soins à augmenter son avoir, afin de laisser à l'aîné de ses fils une grande fortune ; il couche sur son or, et ose à peine y toucher ; mais, plus tard, son fils recueille ces immenses richesses et se livre à la prodigalité et à la débauche : cet or, qui lui a si peu coûté, il n'en connaît pas le prix, et dissipe aux jeux de dés et de cartes tout son patrimoine. Voilà l'emploi qu'il fait de cette fortune que son père avait acquise par tant d'efforts et de soins, ne se doutant pas qu'il mettrait son argent dans un panier percé. Salomon déclare qu'il regarderait comme un malheur (qu'il ne supporterait pas volontiers) d'abandonner à un héritier insensé les ouvrages qui lui avaient demandé tant de travail et d'application. *Eccle. n, 19.* Parlerai-je des guerres que les rois de la terre entreprennent dans des vues et avec une prudence tout humaines, engageant ainsi et leur personne et leurs sujets dans les plus graves périls ? Ce fut ainsi qu'agit Amasias, roi de Juda. Enorgueilli de la victoire qu'il avait remportée sur les Iduméens, il déclara la guerre au roi d'Israël et essuya une éclatante défaite qui attira sur lui et sur son peuple les plus grands malheurs. *IV Reg. xiv.*

Vous pouvez inférer de ces exemples, mes frères, à combien de maux s'exposent les hommes qui, sans consulter Dieu ni implorer son secours, se livrent aux plus importantes entreprises. S'ils travaillent, leur œuvre n'avance pas ; s'ils combattent, ils sont honteusement vaincus ; s'ils aspirent à la gloire, ils sont couverts de déshonneur ; et lorsqu'ils pensent assurer leur salut

temporel, ils périssent. Pourquoi en est-il ainsi, sinon parce que, abandonnés de Dieu en châtement de leur présomption, ils deviennent le jouet de la fortune? Autant sont heureux ceux qui ne commencent rien sans l'assentiment du ciel, autant sont malheureux ceux qui, dédaignant de recourir à Dieu, s'appuient sur leurs propres forces. C'est contre eux que le Seigneur fait retentir cette foudroyante parole : « Malheur à vous, enfants rebelles, qui faites des projets sans moi, qui formez des entreprises qui ne viennent point de mon esprit pour ajouter toujours péché sur péché : qui faites résolution d'aller en Egypte sans me consulter, espérant de trouver du secours dans la force de Pharaon, et mettant votre confiance dans la protection de l'Egypte... Car le secours de l'Egypte sera vain et inutile. » *Væ, filii desertores, dicit Dominus, ut faccretis consilium, et non ex me; et ordiremini telam, et non per spiritum meum, ut adderetis peccatum super peccatum. Qui ambulatis ut descendatis in Ægyptum, et os meum non interrogastis, sperantes auxilium in fortitudine Pharaonis, et habentes fiduciam in umbra Ægypti... Ægyptus enim frustra et vane auxiliabitur.* Isa. xxx, 1-3, 7. Ils sont donc insensés ceux qui croient pouvoir se passer du secours de Dieu : ils consomment leurs efforts et leurs travaux sans aucun fruit. Ceux-là, au contraire, qui règlent sagement leur vie, la subordonnent tellement aux vues de Dieu, qu'ils n'osent rien décider sans son avis, rien entreprendre sans son conseil et son ordre. Aussi s'appliquent-ils sans cesse à méditer dans leur âme la parole de Dieu, ne se proposant pas d'autre but dans leur vie que de suivre avec empressement et allégresse les inspirations de ce guide souverain. Leur soumission à cet égard est si grande, qu'ils ne veulent même pas commencer quelque chose de licite et que la coutume et la loi autorisent, sans avoir auparavant consulté le bon plaisir de Dieu et imploré ses lumières, persuadés qu'ils sont que c'est le seul moyen d'agir avec sécurité.

Mais je vous étonnerai davantage en vous disant que les philosophes païens ont connu cette vérité, qui est tirée des entrailles mêmes de la philosophie chrétienne. En combien d'endroits Plutarque ne confesse-t-il pas la divine providence? N'est-ce pas

quelque chose d'admirable que la manière dont il corrige la maxime où Euripide déclare que Dieu prend soin des grandes choses et ne s'occupe pas des petites? Pour moi, dit Plutarque, je pense que rien n'est abandonné au hasard. Et dans le livre qui a pour titre : *Comment on peut se louer sans se rendre odieux*, il dit que l'on évitera de se rendre tel, en rapportant ce que l'on fait de bien, non à la fortune, mais à Dieu. Sythou, général des Athéniens, semble avoir suivi ce conseil. Comme ses compatriotes admiraient et célébraient ses exploits : C'est aux dieux, leur dit-il, qu'il faut rendre grâces ; mes succès sont leur œuvre, car, pour moi, je n'ai été rien autre chose qu'un instrument.

Maintenant, je m'adresse à vous, mes frères, et je vous demande : Si des hommes, privés de la lumière de la foi, et n'ayant pour guide que la faible lueur de la raison humaine, enveloppée de tant d'obscurité, attribuaient tout à la divine providence, et proclamaient que rien n'est l'effet du hasard, quels doivent être nos sentiments à nous qui, éclairés du flambeau de la foi et tout imbus de la doctrine des prophètes, des apôtres et des saintes Ecritures, confessons que tout ce qui arrive en ce monde est l'œuvre de Celui qui gouverne ce monde dont il est l'auteur et le maître? Écoutons, en effet, les prophètes, les apôtres, les évangélistes. Que disent-ils, que répètent-ils, que proclament-ils autre chose dans leurs écrits, sinon que nous ne devons rien entreprendre sans l'assistance divine, que c'est dans le sein de Dieu qu'il faut jeter toutes nos inquiétudes, parce qu'il a soin de nous? *I Petr. v, 7*. Et cependant combien de chrétiens ne voyons-nous pas qui agissent comme s'il n'y avait pas de providence, comme si Dieu ne s'occupait en aucune façon des choses humaines? Peut-on concevoir une conduite plus indigne, plus insensée, plus contraire à la foi que nous professons?

La conclusion de tout ceci, mes frères, c'est que, dans toutes nos entreprises, nous devons avoir sous les yeux ces paroles de Pierre : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit, sans rien prendre ; mais, sur votre parole, je jeterai le filet. » Ce langage de l'Apôtre est une leçon pour nous ; il nous apprend qu'en toutes circonstances nous devons consulter Dieu. nous mettre entière-

ment sous sa dépendance, reconnaître que sa providence s'étend à toutes choses, aux plus petites comme aux plus grandes, que c'est de lui que vient tout succès, que, faute d'implorer son concours, nous échouons dans nos entreprises et ne rencontrons que peines et soucis là où nous nous flattions de trouver la paix et le repos de l'esprit, que sans son assistance et son secours, en un mot, tous nos efforts sont vains et stériles. Voilà ce que demandent de nous la foi, la doctrine de Jésus-Christ, la raison et la philosophie humaine. Donc, chrétiens, n'entreprenons rien sans nous être efforcés d'apaiser le Seigneur par la prière, le jeûne et la résolution de mener une vie plus sainte, demandant à ce Dieu infiniment bon qu'il daigne agir avec nous et nous aider, non point selon nos mérites, mais selon son immense charité. Je termine par un exemple que je choisis entre mille autres du même genre. Héraclius, avant de livrer bataille à Chosroës, roi des Perses, n'avait pris conseil que de ses seules lumières et de ses propres forces; il essuya de grandes défaites qui, le faisant rentrer en lui-même, lui inspirèrent plus de défiance de la sagesse et des ressources purement humaines. Alors il se tourna vers Dieu dont il implora le secours par la prière et le jeûne, et mit en lui seul toute sa confiance; puis en étant venu aux mains avec l'ennemi, il remporta sur lui la victoire la plus éclatante, et rendit à l'empire romain son antique gloire déjà presque entièrement éteinte. Que cet exemple nous instruisse et nous anime, mes frères; sachons nous concilier ainsi l'assistance et la protection de Dieu, de peur que, travaillant pendant toute la nuit, nous ne restions les mains absolument vides. Si nous sommes fidèles à implorer le secours divin, tout nous réussira dans cette vie, et nous mériterons, avec la grâce de Dieu, d'arriver heureusement au séjour d'où sont bannies la tristesse et les afflictions.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; — 2^o CORRUPTION DE NOTRE VIE
ET DE NOS MOEURS FIGURÉE PAR LA RUPTURE DU FILET.

Concluserunt piscium multitudinem copiosam, rumpebatur autem rete eorum.

Ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait.

Luc. v, 6.

L'évangile de ce jour, chrétiens, contient la vocation des apôtres Pierre et André son frère, et celle de Jacques et Jean, qui étaient frères aussi. Les premiers (selon que le rapportent saint Matthieu et saint Marc) jetaient leurs filets dans la mer, les seconds réparaient leurs filets, quand le Seigneur daigna les élever aux fonctions de l'apostolat. Saint Matthieu et saint Marc ayant omis, pour plus de brièveté, de dire comment cela arriva, saint Luc le raconte plus au long dans l'évangile que nous lisons aujourd'hui, lequel contient en outre un grand nombre d'autres mystères dignes de toute notre attention. Nous allons essayer, avec la grâce de Dieu, de vous les expliquer selon la faible mesure de nos moyens. Écoutons l'Évangéliste.

« Jésus était sur les bords du lac de Génézareth, entouré d'une foule nombreuse qui se précipitait sur lui pour entendre la parole de Dieu. » Ce lac est appelé aussi mer de Tibériade et mer de Galilée; Pline et Josèphe en font mention. La multitude se pressait donc autour de Jésus pour entendre la parole de Dieu. Arrêtons-nous ici un moment. C'est une maxime commune en philosophie, que toute cause qui produit quelque effet, le produit dans une matière disposée et préparée auparavant. C'est pourquoi je voudrais, mes frères, au commencement de mes discours, préparer d'abord l'esprit de mes auditeurs à entendre la parole divine, car sans préparation de la part de ceux qui nous écoutent,

nous nous fatiguons en vain, nous crions inutilement, nous faisons en pure perte retentir dans les airs une voix de stentor. Le défaut de préparation, voilà la cause du peu de profit que l'on retire des prédications. Comment donc devons-nous nous préparer? En imitant l'empressement de la foule dont parle l'évangile. Il est dit que, pour entendre la parole de Dieu, « elle se précipitait, » expression qui marque l'ardeur de son désir. Que cet empressement soit le nôtre. L'utilité, la nécessité de la parole divine doivent être pour nous d'assez puissants motifs.

Voici ce que dit saint Denis l'Aréopagite des avantages de la parole de Dieu : « On peut la comparer à l'eau, parce qu'elle féconde; au lait, parce qu'elle donne l'accroissement; au vin, parce qu'elle ranime; au miel, parce qu'elle purge et conserve. » Les saintes Ecritures la comparent au pain, au feu, à la semence, à la pluie et à la rosée du ciel, parce qu'elle exerce sur l'âme des auditeurs une action semblable à ces différentes choses. Cependant, parmi ces noms, ceux de pain et de nourriture lui sont plus fréquemment donnés. De même, en effet, que les corps s'alimentent d'une nourriture matérielle, ainsi les âmes des justes sont soutenues et fortifiées par le pain spirituel de la parole de Dieu. Aussi saint Augustin dit-il qu'il en est de l'âme qui ne se nourrit pas assidûment de la parole de Dieu, comme d'un homme qui a passé plusieurs jours sans manger. Il est cependant un autre danger non moins grand, celui des hommes qui entendent à la vérité la parole de Dieu, mais avec de si faibles dispositions, qu'il n'en reste rien dans leur âme, et que leur conduite n'en devient pas meilleure. Le prophète Ezéchiel, dans une vision, reçut l'ordre de manger un livre que lui tendait une main mystérieuse : « Fils de l'homme, lui dit l'ange du Seigneur, ton estomac se nourrira de ce livre, et tes entrailles en seront remplies. » *Ezech.* III, 3. Saint Grégoire fait sur ce passage les réflexions suivantes : Il en est beaucoup qui lisent, mais qui, après avoir lu, sont encore à jeun; il en est beaucoup qui entendent la voix des prédicateurs, mais qui, après l'avoir entendue, sont aussi vides qu'auparavant. Leur estomac a reçu la nourriture, mais leurs entrailles n'en sont pas remplies, parce que, bien qu'ils saisissent

le sens de la parole sainte, comme ils l'oublient et n'observent pas ce qu'ils ont entendu, ils ne la déposent pas dans le fond de leur cœur. Le saint docteur montre par une comparaison très-juste le danger de cet état. Retenez dans votre âme, dit-il, la parole de Dieu qu'entendent vos oreilles. Cette parole est la nourriture de l'âme; or, il en est de cette nourriture comme de celle du corps, que rejette un estomac faible et malade : une âme mal disposée ne conserve pas davantage dans sa mémoire la parole divine. Mais un homme n'est-il pas dans une situation désespérée, lorsqu'il ne peut plus garder aucun aliment? Redoutez donc le danger de la mort éternelle, si vous recevez dans votre âme le pain des saintes exhortations, sans conserver dans votre mémoire les paroles de vie, c'est-à-dire l'aliment de la justice. Ces paroles, chrétiens, vous font assez connaître combien il est dangereux d'entendre fréquemment la parole divine, et de n'en tirer aucun profit. Mais revenons au récit de notre évangile.

Notre Seigneur, assis dans une des barques qui était à Pierre, enseignait le peuple; lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Pierre: « Avance en pleine mer, et jetez vos filets pour pêcher; » paroles par lesquelles le Sauveur a voulu désigner la conversion des Gentils, qui habitaient les contrées les plus éloignées. Le prophète Isaïe l'avait annoncé, lorsqu'il disait : « Elevez l'étendard aux yeux des peuples. Le Seigneur a fait entendre sa voix jusqu'aux extrémités de la terre. » *Elevate signum ad populos. Ecce Dominus auditum fecit in extremis terre.* Isa. LXII, 10-11. Quand donc notre Seigneur ordonne à Pierre de jeter ses filets en pleine mer, c'est comme s'il lui disait : Etends sur tout l'univers les filets de l'Évangile; je n'excepte personne, je n'exclus personne du bienfait de la rédemption et du salut. Tous les hommes sont l'ouvrage de mes mains; je veux que tous soient rendus participants de ma grâce et de ma félicité. « Suis-je seulement le Dieu des Juifs? Ne le suis-je pas aussi des Gentils? Oui, certes, je suis aussi le Dieu des Gentils. » *Rom. III, 29.* Avance donc en pleine mer, et jetez vos filets, non pour prendre des poissons, mais des hommes; jetez vos filets, des filets destinés non à surprendre les poissons et à leur donner la mort, mais à amener les hommes à la vie.

« Avance donc au large, » c'est-à-dire, en pleine mer. Personne n'ignore que la mer est la figure du monde. Le monde, en effet, est une mer gonflée par l'orgueil, agitée par l'avarice, couverte de l'écume de la luxure; les diverses tentations des esprits immondes sont les vents qui soulèvent ses flots et produisent les tempêtes.

Notre Seigneur ordonne donc à ses Apôtres de lancer leur filet dans cette mer. Ce filet, ce n'est point la science des hommes, ni leur éloquence, ni les maximes ingénieuses des philosophes qui en forment le tissu; les paroles de la céleste doctrine, les vertus du divin Esprit, les œuvres miraculeuses, tels sont, pour ainsi parler, les fils dont il est composé. De là ce mot de saint Paul : « Je n'ai point employé, en vous parlant et en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'Esprit et de la vertu de Dieu, afin que votre foi ne soit pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. » *Sermo meus et prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione Spiritus et virtutis, ut fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei.* I Cor. II, 4-5. Saint Ambroise dit que ces filets apostoliques tirent les hommes du fond de cette mer du monde pour les amener à la lumière, et, les saisissant au milieu des flots, les font passer du sein de l'abîme aux régions supérieures.

Mais quels sont les poissons ainsi plongés dans le fond des mers? Les hommes qui ne lèvent jamais les yeux vers le ciel, qui n'ont aucun souci de la vie future, qui, oubliant qu'ils ont été créés de Dieu pour cette vie éternelle, ne s'occupent que des choses de la terre, ne cherchent que les choses de la terre, ne soupirent qu'après les choses de la terre. Semblables aux oiseaux et aux autres animaux qui n'ont qu'un but : se procurer les choses nécessaires à leur subsistance, ces hommes ne pensent qu'aux biens terrestres, qu'à la vie corporelle; ils consacrent à cet objet tous leurs soins et tous leurs efforts. Les retirer de ce gouffre profond, afin qu'ils puissent respirer un air plus libre, voilà ce à quoi sont destinés les filets de la parole évangélique. **Heureux ceux que ces filets ramènent du fond de leurs crimes et**

de leurs erreurs à la lumière, du limon impur où ils croupissaient à une vie pure, de l'agitation des passions à l'amour de l'innocence et de la vertu!

Lorsque le Sauveur eut ordonné à Pierre de jeter ses filets, celui-ci lui répondit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit, sans rien prendre; mais, sur votre parole, je jetterai le filet. » Nous pouvons aisément conclure de ces paroles de Pierre combien la puissance divine l'emporte sur l'habileté humaine. Dieu opère en un instant ce que l'homme n'aurait pu faire avec beaucoup de temps et de fatigues. C'est là une vérité dont les hommes spirituels, voués tout entiers aux choses divines, font souvent l'expérience, aussi bien que les hommes du siècle dans le cours de leurs affaires et leurs projets. Il leur arrive parfois de passer toute la nuit dans l'exercice de la prière et de soupirer après Dieu sans succès apparent. Ces âmes, n'éprouvant alors aucune ferveur du saint amour, aucune consolation de la piété, aucune joie spirituelle, croient avoir travaillé en vain. Mais souvent, au moment où elles ne le cherchent même pas, Celui qu'elles désirent vient à elles; il les prévient de bénédictions et de douceurs et les inonde de l'abondance de ses consolations. Au milieu de ces vicissitudes, l'homme vraiment pieux sait reconnaître et son infirmité et la grâce de la vertu divine. La connaissance de l'une le fait avancer dans l'humilité; la connaissance de l'autre augmente sa charité. En se voyant ainsi privée de la lumière et du secours de Dieu, et enveloppée des ténèbres de la tristesse, l'âme sent toute son indigence et sa faiblesse; mais ces consolations divines, qui lui échappent lorsqu'elle les cherche et reviennent lorsqu'elle ne les cherche pas, lui font comprendre qu'elles sont bien moins l'œuvre de l'application et des efforts de la volonté humaine que des bienfaits de la libéralité divine. Ainsi arrive-t-il parfois aux malades, qui ne peuvent pas trouver le sommeil dans un excellent lit, et qui, hors du lit, s'endorment dans les moments mêmes où ils ne le voudraient pas. N'est-il pas juste, en effet, et parfaitement conforme à la bonté divine, que le Seigneur qui retire ses consolations aux âmes justes, sans qu'il y ait de leur faute, les leur prodigue, sans qu'elles l'aient mérité? Dans ces moments, le juste

peut dire avec raison à Dieu : Seigneur, j'ai travaillé toute la nuit, et je n'ai pu sentir s'allumer dans mon cœur une seule étincelle de joie spirituelle; mais maintenant, prévenu de vos dons, je suis comblé de délices sans avoir fait aucun effort.

Saint Pierre jeta ses filets, sur l'ordre qu'il en avait reçu du Maître, et prit une si grande quantité de poissons, qu'il en remplit deux barques. Suivant l'interprétation des saints Pères, ces deux barques figurent les deux peuples qui composent une seule et même Eglise, c'est-à-dire les Juifs et les Gentils. « Notre Seigneur Jésus-Christ, en effet, est venu dans ce monde, dit l'Apôtre, pour annoncer la paix à ceux qui étaient éloignés et à ceux qui étaient proches, afin de former en soi-même un seul homme nouveau de ces deux peuples en mettant la paix entre eux. Il a rompu en sa chair la muraille de séparation, cette inimitié qui les divisait. » *In Christo Jesu, vos qui aliquando eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi. Ipse enim est pax nostra, qui fecit utraque unum, et medium parietem maceris solvens, inimicitias in carne sua.* Ephes. II, 13, 14. Saint Jérôme dit que notre Seigneur a voulu marquer par l'inscription tracée sur sa croix en caractères hébraïques, grecs et latins, la vocation particulière à la foi des trois nations juive, grecque et latine, entre toutes les autres. Par conséquent, au lieu de nous comporter de manière à entretenir « les inimitiés de ces peuples que notre Seigneur a détruites dans son corps, » nous devons bien plutôt nous efforcer d'amener ces nations au culte de notre commun Rédempteur par l'exercice de notre charité et par l'exemple de nos vertus. Ce n'est pas là ce que font ceux qui croient être agréables à Dieu, en poursuivant de leurs injures ou de leurs malédictions leurs frères encore faibles dans la foi. Une telle conduite est certes bien éloignée de la charité chrétienne et du désir de la gloire de Dieu.

Pierre, voyant cette quantité prodigieuse de poissons qui remplissaient tellement les deux barques, qu'elles étaient près de couler à fond, tomba tout stupéfait aux pieds de Jésus, en disant : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. » Ce langage de l'Apôtre nous montre la grande humilité

de son âme. A la vue du miracle, il reconnaît la puissance divine de Jésus-Christ, et, se regardant comme indigne de sa présence et de sa société, il le prie de s'éloigner. L'Évangéliste nous fait connaître les motifs de cette crainte respectueuse, lorsqu'il dit : « Pierre était dans la stupeur et tous ceux qui étaient avec lui, à la vue des poissons qu'ils avaient pris. » En priant notre Seigneur de s'éloigner de lui, Pierre ne refusait pas la compagnie de Celui qu'il avait commencé à aimer uniquement; il exprimait l'admiration profonde que lui inspirait cette vertu miraculeuse dont il venait d'être le témoin. L'étonnement de Pierre fut comme le type et la figure de l'étonnement que devait causer plus tard l'abondance de la pêche évangélique. Qui ne serait dans la stupéfaction en voyant une poignée d'hommes pris dans la lie du peuple persuader en quelques années à des milliers d'hommes de toutes les nations du monde de suivre l'humble doctrine de Jésus-Christ, au mépris des affections domestiques, des richesses, du culte et des traditions de leurs pères, des menaces des princes, des supplices et de la mort même? L'Évangéliste nous apprend ensuite quel fut le fruit de ce miracle. Après avoir dit la stupeur de Pierre et des autres apôtres, et rapporté ces paroles de Jésus à Pierre : « Ne crains point, car désormais ce sont des hommes que tu prendras, » il ajoute : « Aussitôt, ramenant leurs barques à terre, ils quittèrent tout et le suivirent. » Nous voyons ici, d'un côté, la vertu et l'efficacité de l'appel de Dieu, et, de l'autre, la foi et l'obéissance admirables de ses disciples. Sans hésiter, ils suivent le Seigneur, ne doutant point de sa sublime promesse. Ils ne s'inquiètent pas de savoir comment ils pourront subvenir aux besoins de leur misérable vie. Dieu a parlé : ils s'abandonnent tout entiers à sa providence et à sa puissance infinie : « Ils quittent tout et le suivent. » En voilà assez sur l'évangile de ce jour. Il nous reste maintenant à étudier à fond les sens que renferment les paroles de notre texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

I.

« Ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait. » Nous avons dit que cette pêche si abondante figurait les fruits merveilleux de la prédication évangélique annoncés par tous les prophètes. Voici, en effet, ce que le Père éternel dit à son fils, au livre des prophéties d'Isaïe : « C'est peu que vous me serviez pour réparer les tribus de Jacob et pour convertir à moi les restes d'Israël. Je vous ai établi pour être la lumière des nations et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre. » *Parum est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob, et feces Israel convertendas : ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.* Isa. XLIX, 6. « La terre entière, dit le Roi-Prophète, se souviendra de ces choses et se convertira au Seigneur, et tous les peuples différents des nations seront dans l'adoration en sa présence. » *Remiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium.* Ps. XXI, 28. Avant la prédication de l'Évangile, le nombre des justes était si petit que le Seigneur disait par la bouche de son Prophète : « Tous les hommes se sont détournés de la droite voie, ils sont tous devenus inutiles. Il n'y en a pas qui fasse le bien ; il n'y en a pas un seul, etc. » *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt ; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum,* etc. ; Ps. XIII, 3, paroles qui doivent s'entendre, comme nous l'apprend saint Paul dans son épître aux Romains, non-seulement des païens, mais même de ceux qui étaient sous la loi. Mais à peine le filet de la parole évangélique fut-il jeté au milieu de ce peuple, que l'on vit s'opérer des prodiges. D'un seul coup, Pierre prit dans ce filet trois mille hommes, et d'un autre coup cinq mille, et tous ces hommes n'avaient qu'un cœur et qu'une âme dans le Seigneur. Pierre pouvait donc dire alors avec vérité, au nom des prophètes : « Maître, nous avons travaillé pendant toute la nuit sans rien prendre ; mais sur votre parole je jeterai le filet. » Selon l'Apôtre, la nuit figure

le temps de la loi, et le jour, la grâce de l'Évangile. *Rom. xiii, 12.* Dans cette nuit, les prophètes avaient travaillé et n'avaient presque rien pris. C'est le Seigneur lui-même qui le déclare par la bouche de Jérémie : « Allez dans toutes les rues de Jérusalem, dit-il à son Prophète, voyez et considérez, cherchez dans toutes ses places si vous trouverez un seul homme qui agisse selon la justice et qui cherche la vérité, et je pardonnerai à toute la ville. » Et dans un autre endroit : « Qui me fera trouver dans le désert une cabane de voyageurs, afin que j'abandonne ce peuple et que je me retire du milieu d'eux? Car ils sont tous des adultères; c'est une troupe de violateurs de la loi¹. » Le nombre des justes, vous le voyez, était donc bien minime sous le règne de la loi; mais quand les filets de la prédication évangélique eurent été jetés par les apôtres, une multitude innombrable d'hommes y entrèrent de toutes les contrées du monde.

Mais ce miracle, hélas, appartient à d'autres temps de l'Église. Combien de prédicateurs cependant sont répandus aujourd'hui dans tout l'univers pour annoncer l'Évangile! On en sait à peine le nombre, tandis que nous pourrions pour ainsi dire montrer du doigt les quelques hommes ramenés à la piété et à la justice par tant de voix et de discours dont les temples retentissent de toutes parts. Nous aussi nous pouvons dire avec Pierre : « Maître, nous avons travaillé pendant toute la nuit (et même pendant toute la vie) sans rien prendre. »

Un homme cependant a paru dans notre siècle, le bienheureux Vincent, notre Père, qui a jeté le filet sur la parole du Maître, et a pris une quantité prodigieuse de poissons. Sans parler de ses autres travaux, il a converti près de quarante mille personnes plongées dans les plus grands désordres, des femmes de mauvaise vie, des débauchés de profession, des pirates, des usuriers, des

¹ Circuite vias Jerusalem, et aspiciite, et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem fidem : et propitius ero ei. *Jerem. v, 1.*

Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum, et derelinquam populum meum, et recedam ab eis? quia omnes adulteri sunt, cæcus prævaricatorum. *Ibid. ix, 2.*

blasphémateurs, etc., dont la plupart n'ont pas rougi de faire publiquement pénitence. Il a aussi amené à la vraie foi plus de vingt-cinq mille Juifs et environ huit mille Sarrasins, qui, après avoir abjuré la superstition et l'idolâtrie, reçurent le baptême. La grâce divine donnait une si grande force à ses paroles, que, en l'entendant, un grand nombre de pécheurs publics étaient comme frappés de la foudre, et, dans le trouble et la stupeur où ils étaient jetés, poussaient des clameurs au milieu de l'assemblée des auditeurs, et confessaient à haute voix leurs plus grands crimes. On peut dire de ce saint homme que ce fut sur la parole du Maître qu'il jeta le filet, car il avait bien plutôt recours, dans son ministère, aux larmes, aux prières, aux bons exemples qu'aux ressources de la sagesse et de l'habileté humaines; aussi l'Esprit-Saint, ce céleste ami de la pureté et de la charité, ne pouvait pas ne pas seconder ses pieux efforts. Pour nous, qui sommes si éloignés de ces saintes dispositions, qui nous appuyons plutôt sur nous-mêmes que sur Dieu, qui n'avons pas cet ardent désir du salut de nos frères, nous travaillons pendant toute la nuit, et nous retirons à peine un pécheur de sa vie criminelle pour l'amener à une véritable pénitence.

Mais pour en revenir à la pêche miraculeuse de Pierre, d'un seul coup de filet jeté sur la parole de notre Seigneur, il prit une si grande quantité de poissons que le filet se rompait. Cette rupture, selon saint Augustin, offre un sens mystérieux. Elle fut occasionnée par la grande quantité de poissons, figure de la multitude d'hommes charnels qui, après la promulgation de l'Évangile, entrèrent dans les filets de l'Église. L'Église s'accrut, le grain de sénevé, si petit à son origine, se développa, et devint un grand arbre qui étendit ses rameaux dans le monde entier. Cette prospérité de l'Église lui devint funeste; car les méchants entrèrent avec les bons dans le filet évangélique, et le remplirent tellement qu'il finit par se rompre. Les navigateurs demandent un vent favorable, mais s'il souffle avec trop de violence, il les expose au danger de faire naufrage. De même encore, les arbres chargés de trop de fruits finissent par se briser sous un trop lourd fardeau. Là où la mesure excède, commence le péril. C'est

ce qui arriva à l'Eglise. On a dit de l'empire romain qu'il était accablé du poids de sa grandeur et de ses conquêtes, et que les occupations lui valaient mieux que le repos ; c'est-à-dire, que des guerres continuelles lui procuraient une félicité plus grande qu'une longue paix. Il en fut de même de l'Eglise, au témoignage de Nicéphore : « La guerre, dit-il, nous est plus avantageuse que la paix elle-même, parce que les épreuves font briller l'Eglise d'un plus grand éclat. La paix nous rend mous, lâches et timides, tandis que la guerre aiguise nos courages ; elle ne permet pas que nous nous attachions aux choses présentes, mais nous porte à les mépriser et à compter pour rien les biens passagers et périssables. » Saint Jérôme confirme cette vérité (dans la Vie du moine Malchus, mis en prison pour la foi) : « J'ai résolu, dit-il, si toutefois Dieu me prête vie, de raconter depuis la venue du Sauveur jusqu'à nos jours, c'est-à-dire, depuis les Apôtres jusqu'à notre temps, qui est la lie des siècles, comment et par qui l'Eglise est née et a grandi, comment elle s'est accrue par les persécutions et a été couronnée par le martyre, et comment, après qu'elle fut arrivée au règne des princes chrétiens, elle est devenue plus grande en puissance et en richesses, mais plus petite en vertu. » Nous voyons, d'après ces paroles, quelle a été la marche de l'Eglise catholique dans le cours des temps.

Cette grandeur et cette opulence de l'Eglise, qui aurait dû nous engager à louer et à bénir Dieu, a été sinon une cause, du moins une occasion d'ambition, d'avarice, de mollesse et de voluptés. Mais à mesure que ces maladies se sont développées dans son sein, la fécondité de l'Eglise, au milieu de tant d'hérésies qui se multipliaient chaque jour, a peu à peu diminué, et elle en est venue à ce petit nombre de fidèles que nous voyons aujourd'hui. Des trois parties du monde, que distinguent les géographes, l'Europe, qui est la moindre, appartient à l'Eglise ; et encore, ô douleur ! les hérétiques en occupent une très-grande partie, et une autre non moins grande est au pouvoir des Turcs infidèles. Constantinople, cette noble cité que l'on a nommée la nouvelle Rome, Constantinople, jadis le siège de l'empire chrétien, est tombée entre les mains de l'ennemi le plus implacable de Jésus-

Christ. Ah! si les enfants d'Israël ont versé tant de larmes sur le massacre de la seule tribu de Benjamin, combien n'en devons-nous pas répandre, nous, sur la gloire de notre empire transféré aux ennemis de notre foi? Mais pourquoi déplorer la ruine d'une seule ville, quand la Grèce tout entière, quand presque toute l'Asie et l'Afrique, détachées de l'empire romain, sont au pouvoir de rois barbares et infidèles?

Quelques-uns demanderont peut-être la cause de ces tristes et lamentables tragédies. Il n'est pas difficile de la deviner, lorsque les saintes Ecritures s'accordent à attribuer les calamités humaines à la colère divine provoquée par les crimes des mortels. « La mort, dit l'Ecclésiastique, le sang, les querelles, l'épée, les oppressions, la famine, les ruines des pays et les autres fléaux ont tous été créés pour accabler les méchants, et le cataclysme est arrivé à cause d'eux. » *Mors, sanguis, contentio, et rhamnæa, oppressiones, fames, et contritio, et flagella, super iniquos creata sunt hæc omnia, et propter illos factus est cataclysmus.* Eccli. XL, 9-10. Ce mot *cataclysmus* signifie le déluge dans les eaux duquel le Seigneur, irrité contre les crimes des hommes, fit périr et ensevelit dans un éternel oubli tout ce qui vivait sous le ciel. Si quelqu'un ne reconnaît pas dans ce supplice la haine et la colère dont Dieu poursuit le péché, je ne sais pas comment on pourra jamais le lui faire comprendre. D'après ces paroles de l'Ecclésiastique, ce n'est pas seulement le déluge qu'il faut regarder comme une vengeance de Dieu et le châtiment des iniquités du monde, mais aussi tous les affreux ravages qui désolent la terre, la ruine des provinces et des empires, les guerres sanglantes, les cruelles famines, les pestes et tous les autres fléaux.

Toutefois, ce ne sont là que des châtimens communs aux nations étrangères; mais que dire de la manière dont Dieu punit le péché de son peuple, de ce peuple choisi, son héritage, de ces enfants des patriarches et des prophètes qu'il avait miraculeusement délivrés de la servitude de l'Égypte, auxquels il avait donné sa loi écrite de sa main sur la pierre, qu'il guidait dans le désert, le jour et la nuit, en faisant précéder leur marche d'une colonne de feu et de nuée, en désignant lui-même les lieux où ils devaient

camper? Des douze tribus dont ce peuple se composait, onze furent abandonnées, rejetées du Seigneur, et condamnées à une éternelle captivité. Voici ce que dit à ce sujet l'Ecclésiastique. Après avoir rappelé les crimes des enfants d'Israël, il ajoute : « Le peuple n'a point fait pénitence, et ils ne se sont point retirés de leurs péchés, jusqu'à ce qu'ils ont été chassés de leurs terres et dispersés dans tous les pays du monde. Il n'est demeuré qu'un petit reste du peuple, et un prince de la maison de David. » *In omnibus istis non pœnituit populus, et non recesserunt a peccatis suis, usque dum ejecti sunt de terra sua, et dispersi sunt in omnem terram; et relictæ est gens perpauca, et princeps in domo David.* Eccli. XLVIII, 16-17. Ce petit reste de peuple désigne la tribu de Juda et son roi, laquelle tribu fut aussi désolée et emmenée en captivité à cause de ses crimes. Ainsi, cette cité sainte de David que Dieu avait choisie pour y établir à jamais son nom, ce temple le plus auguste et le plus célèbre de tout l'univers, bien plus, ce tabernacle, cette arche d'alliance faite par l'ordre et selon le modèle tracé par Dieu lui-même, ce propitiatoire d'or d'où il rendait ses oracles, les tables de la loi écrites de sa main, les vases sacrés du temple, tout cela fut pillé, ravagé, brûlé, détruit, ou employé à des usages profanes par les ennemis. Les calamités qui vinrent fondre sur la cité de Dieu furent si grandes que le Prophète avait dit en les annonçant longtemps à l'avance : « Sion sera labourée comme un champ; Jérusalem sera réduite en un monceau de pierres, et cette montagne où est la maison du Seigneur deviendra une haute forêt. » *Sion quasi ager arabitur, et Jerusalem in acervum lapidum erit, et mons domus in excelsa silvarum.* Jerem. xxvi, 18. Peut-on imaginer rien de plus malheureux, de plus funeste, de plus lamentable? Voici comment David déplore dans l'un de ses psaumes la ruine de la cité sainte : « O Dieu, s'écrie-t-il, les nations sont entrées dans votre héritage, elles ont souillé votre temple, elles ont réduit Jérusalem à être comme une cabane qui sert à garder les fruits. Elles ont exposé les cadavres de vos serviteurs en pâture aux oiseaux du ciel, et les chairs de vos saints pour être la proie des bêtes de la terre, » *Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam, polluerunt templum sanctum tuum,*

posuerunt Jerusalem in pomorum custodiam. Posuerunt morticina servorum tuorum, escas volatilibus cæli, carnes sanctorum tuorum bestiis terræ. Ps, LXXVIII, 1-2. On peut juger par là combien est terrible la colère du Seigneur, et en même temps combien le péché renferme de malice et de gravité.

Pour comble de maux, il ne fut pas même donné à ces infortunés de déplorer l'épouvantable ruine de leur temple et de leur royaume, tant fut grande la stupeur dont ils furent accablés au milieu de cette affreuse désolation! C'est ce que le Seigneur a voulu figurer, d'une manière tout extraordinaire, dans la personne d'Ezéchiël : « Fils de l'homme, dit le Seigneur à ce prophète, je vais te frapper d'une plaie, et te ravir ce qui est le plus agréable à tes yeux ; mais tu ne pousseras point de plaintes funèbres, tu ne pleureras point, et les larmes ne couleront point sur ton visage. Tu soupireras en secret et tu ne feras point le deuil comme on fait pour les morts. Ta couronne demeurera liée sur ta tête, et tu auras ta chaussure à tes pieds. Tu ne te couvriras point le visage, et tu ne mangeras point des viandes qu'on donne à ceux qui sont dans le deuil. — Je parlai donc le matin à mon peuple, et le soir ma femme mourut. Le lendemain au matin je fis ce que Dieu m'avait ordonné. Alors le peuple me dit : Pourquoi ne nous découvres-tu pas ce que signifient les choses que tu fais? Je leur répondis : Le Seigneur m'a adressé la parole, en me disant : Dis à la maison d'Israël : Voici ce que dit le Seigneur votre Dieu : Je vais profaner mon sanctuaire, dont vous faites l'ornement superbe de votre empire, qui est ce que vos yeux aiment le plus, et l'objet des craintes de votre âme. Vos fils et vos filles qui seront restées tomberont sous le glaive, et vous ferez comme j'ai fait. Vous ne vous couvrirez point le visage, et vous ne mangerez point des viandes qu'on donne à ceux qui sont dans le deuil. Vous aurez des couronnes sur vos têtes et des chaussures à vos pieds. Vous ne pousserez point de plaintes funèbres, et vous ne verserez point de larmes, mais vous sécherez dans vos iniquités, et chacun de vous regardant son frère, jettera de grands soupirs. Ezéchiël vous sera un signe pour l'avenir. Vous ferez toutes les mêmes choses qu'il a faites, lorsque

ce temps sera arrivé, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur votre Dieu ¹. » Et quelle est, mes frères, la cause de tant de maux? Nous ne pouvons douter que l'on ne doive l'attribuer à la malice du péché et à la haine profonde dont il est l'objet de la part du Dieu qui est l'ami souverain de la justice.

II.

Ceci établi, il est maintenant facile de répondre à la question que nous nous sommes posée. Nous demandions comment cet empire de Jésus-Christ, autrefois si vaste qu'il s'étendait dans tout l'univers, est maintenant réduit à ce petit nombre de chrétiens que nous voyons, et, pour ainsi dire, enfermé dans un coin obscur? A voir son état actuel, n'aurions-nous pas sujet de craindre qu'il succombât sous les attaques et les machinations de ses nombreux ennemis, si nous n'avions pour appui la promesse formelle du Sauveur, qui nous assure qu'il a établi le fondement de son Eglise avec tant de stabilité, que les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir contre elle? Encore une fois, d'où viennent et cette calamité et ces naufrages si désastreux de la foi catholique? Nul doute, mes frères, qu'ils ne soient le châtement des péchés des hommes. Dieu est aujourd'hui ce qu'il a toujours été; il est le même Dieu qui a traité avec tant de rigueur non-

¹ *Fili hominis, ecce ego tollo à te desiderabile oculorum tuorum in plaga, et non planges, neque plorabis, neque fluent lacrymæ tuæ. Ingemisce tacens, mortuorum luctum non facies; corona tua circumligata sit tibi, et caleamenta tua crunt in pedibus tuis, nec amictu ora velabis, nec cibos lugentium comedes. Locutus sum ego ad populum mane, et mortua est uxor mea vespere, fecique mane sicut præceperat mihi. Et dixit ad me populus: Quare non indicas nobis quid ista significant quæ tu facis? Et dixi ad eos: Sermo Domini factus est ad me dicens: Loquere domui Israel: Hec dicit Dominus Deus: Ecce ego polluam sanctuarium meum, superbiam imperii vestri, et desiderabile oculorum vestrorum, et super quo pavet anima vestra; filii vestri, et filiae vestræ, quas reliquistis, gladio cadent. Et facietis sicut feci: ora amictu non velabitis, et cibos lugentium non comedetis. Coronas habebitis in capitibus vestris, et caleamenta in pedibus: non plangetis neque flebitis, sed tabescetis in iniquitatibus vestris, et unusquisque gemet ad fratrem suum. Eritque Ezechiel vobis in portentum: juxta omnia quæ fecit, facietis cum venerit istud; et scietis quia ego Dominus Deus. *Ezech. xxiv, 16-24.**

seulement les nations étrangères, mais son peuple de prédilection, choisi entre tous les autres peuples. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il afflige de la même manière le peuple chrétien, quand celui-ci renouvelle les prévarications des nations idolâtres et des enfants d'Israël? En quoi, en effet, sommes-nous moins coupables qu'eux? L'avarice et la cupidité ont-elles jamais régné avec plus d'empire parmi les hommes? Le feu de l'ambition a-t-il jamais été plus dévorant? La haine, l'envie, les médisances ont-elles jamais été plus généralement répandues? Les hommes furent-ils jamais plus dissolus? Les parjures et les blasphèmes contre Dieu et ses saints ont-ils jamais été plus fréquents? Quand la foi a-t-elle jamais été plus obscurcie, la charité moins vive, l'amour de soi, source de tous les maux, plus ardent? Qui pense à réparer le tort fait à la réputation de son prochain et à rendre les biens dérobés ou mal acquis? Qui cherche un confesseur instruit, c'est-à-dire un médecin spirituel sachant appliquer aux blessures de l'âme des remèdes salutaires? Qui se souvient qu'il est mortel et qu'il a un juge auquel il devra, aussitôt après sa mort, rendre compte de toute sa vie? Qui médite dans le silence de son âme ces graves questions : Par qui ai-je été créé et pour quelle fin ai-je été mis en ce monde? Qui se rappelle les bienfaits de Dieu et, entre ces bienfaits, l'Incarnation et la Passion de notre Seigneur et la cause de ces grands mystères? Quel homme voit-on préférer la vertu à l'argent, craindre les jugements de Dieu plus que ceux des hommes, aimer mieux accomplir la volonté divine que sa propre volonté? Quel est celui qui tient plus compte des intérêts de la vie éternelle que de ceux de la vie présente, si courte, si fugitive? Qui donne plus de soins à son âme immortelle qu'à ce misérable corps destiné à périr un jour? Mais à quoi bon poursuivre ce détail, quand nous voyons se reproduire parmi nous les désordres du paganisme que Sénèque décrit ainsi : « Lorsque tu auras vu le forum couvert par la foule, l'enceinte du Champ-de-Mars inondée par la multitude des citoyens, et ce cirque où s'entasse la plus grande partie du peuple, sache qu'il y a là autant de vices que d'hommes. Au milieu de toutes ces toges, il n'y a pas de paix : l'un est prêt à sacrifier l'autre pour le plus mince intérêt. Nul

ne fait de profit qu'au détriment des autres : on déteste les heureux ; on méprise les malheureux ; ceux que les grands écrasent, écrasent à leur tour les petits ; tous, des passions diverses les animent : pour un faible plaisir, pour un léger butin, on voudrait tout bouleverser. C'est une vie de gladiateurs, qui vivent en commun pour combattre ensemble. C'est une société de bêtes féroces, excepté que celles-ci sont pacifiques entre elles et s'abstiennent de déchirer leurs semblables : l'homme s'abreuve du sang de l'homme. » *Senec. de Ira*, lib. I.

Parmi ces vices, il en est trois principaux qui ont envahi le monde chrétien presque tout entier, et qui sont la source d'un grand nombre d'autres : c'est le luxe des habits, l'amour de la bonne chère et le jeu. Le premier ne se rencontre pas seulement chez la noblesse ; il a pénétré jusque dans les rangs du peuple, à tel point que l'on voit des femmes d'ouvriers vêtues avec une magnificence qui conviendrait bien plutôt à des princesses qu'à des personnes de leur condition. On en est venu jusqu'à dédaigner les habits de soie, à moins qu'ils ne soient confectionnés avec tant d'habileté, que l'art l'emporte sur la matière elle-même. Pour suffire à ces modes qui se renouvellent chaque jour, quel patrimoine sera assez abondant ? — Que dire de la table des nobles et des riches, de ces festins où, pour l'estomac, dont la capacité, par un bienfait de la nature, est si petite, on rassemble une variété prodigieuse de mets amenés à grands frais des contrées lointaines ? Tandis qu'une seule forêt suffit abondamment pour nourrir des troupes d'éléphants, il faut que la terre, les mers et les fleuves fournissent un tribut à l'estomac de ces hommes de bonne chère. Passerai-je en revue cette armée de valets, d'échansons et de cuisiniers occupés à les servir ? Sénèque s'écriait à ce sujet : « Grands dieux ! combien d'hommes un seul ventre met en mouvement ! » Or, y a-t-il rien de plus honteux que de dépenser dans de pareilles débauches un argent considérable, qui pourrait être employé à tant de choses utiles ? — Et pour parler du jeu, combien de vastes patrimoines les dés et les cartes n'ont-ils pas absorbés, combien d'hommes opulents n'ont-ils pas réduits à la misère ou poussés à contracter d'énormes dettes ?

Comme ces trois passions exigent de grands frais, et qu'il est peu d'hommes dont les revenus soient en proportion des dépenses qu'elles entraînent, et puissent suffire à assouvir la faim de ce cerbère à trois têtes; comme notre cupidité est poussée si loin qu'elle regarde les choses superflues comme nécessaires, quelles conséquences faut-il attendre de tous ces excès, sinon de voir l'avarice, semblable à un animal féroce qui a brisé ses liens, renverser toutes les lois divines et humaines, fouler aux pieds tous les droits, se jeter sur la fortune des orphelins et des pauvres, s'attaquer à la justice, corrompre les juges, rendre vénales la langue des témoins et la plume des greffiers? Elle ne convient que trop à notre temps cette parole du prophète Jérémie : « Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous s'étudient à satisfaire leur avarice. » *A minore usque ad majorem, omnes avaritiæ student.* Jerem. vi, 13; et cette autre parole d'Isaïe : « Vos princes sont des infidèles; ils sont les compagnons des voleurs. Ils aiment tous les présents; ils ne cherchent que le gain et l'intérêt. Ils ne font point justice au pupille, et la cause de la veuve n'a point d'accès auprès d'eux. » *Principes tui infideles, socii furum : omnes diligunt munera, sequuntur retributiones. Pupillo non judicant : et causa viduæ non ingreditur ad illos.* Isa. i, 23. Que font autre chose, en effet, ceux que le luxe des vêtements, le jeu, les plaisirs, l'ambition et la gourmandise précipitent dans de si folles dépenses? Ces excès, tous nous les reconnaissons et nous les condamnons, et cependant nous ne voulons pas nous en guérir. Ne peut-on pas appliquer à nos mœurs ce qu'un auteur païen disait de la corruption de son siècle : Nous ne pouvons souffrir ni nos vices, ni les remèdes dont ils auraient besoin. Nous sommes tous d'accord pour accuser l'insolence, l'orgueil, le faste de notre temps, le luxe inoui des tables et des habillements, les dots fabuleuses données aux filles que l'on marie, et cependant nous ne voulons pas souffrir qu'on applique des remèdes à nos vices. Une telle situation n'est-elle pas le dernier degré de tous les maux?

Mais ce n'est pas tout. Ces prodigalités sont cause que la plupart des hommes appartenant aux classes nobles dissipent leur patrimoine et contractent d'énormes dettes, exposant ainsi

au plus grand danger leur salut, celui de leurs enfants et de leurs petits-enfants, par l'impossibilité de satisfaire aux réclamations de leurs créanciers et de leurs serviteurs. De plus, ils se ferment la principale voie par laquelle ils pouvaient arriver au ciel, je veux dire l'aumône. En effet, comme les princes et les personnages de distinction ne peuvent pas aisément s'assujettir aux exercices pénibles de la vie monastique, aux jeûnes, aux veilles et aux autres mortifications corporelles, il leur reste un moyen d'obtenir de Dieu miséricorde : c'est de consacrer leurs richesses au soulagement des pauvres. « Les richesses de l'homme, dit le Sage, sont la rançon de son âme. » *Redemptio animæ viri, divitiæ suæ.* Prov. XIII, 8. Et notre Seigneur, dans l'Évangile : « Faites l'aumône de ce que vous avez, et tout sera pur pour vous. » *Quod superest date eleemosynam : et ecce omnia munda sunt vobis.* Luc. XI, 41. Daniel conseillait au roi de Babylone d'employer ce moyen pour détourner de dessus sa tête la colère divine qui le menaçait. Il ne dit point, en effet, à ce prince : Revêtez-vous d'un sac, asseyez-vous dans la cendre, macérez votre chair par les jeûnes, armez-vous de verges pour vous frapper, marchez pieds-nus (toutes ces œuvres ne semblent pas s'accorder avec l'éclat et la majesté de la condition royale) ; mais il lui dit : « Rachetez vos péchés par les aumônes, et vos iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres. » *Peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum.* Dan. IV, 24. Quel remède plus facile, en effet, pour les riches et qui soit plus sous leur main, que de détacher quelque chose de ces monceaux d'or qu'ils possèdent pour secourir les indigents ? Mais, ô déplorable renversement ! Ces hommes, qui auraient dû acquérir le ciel par leurs richesses, en sont arrivés à ce point que, dépourvus de ressources, non-seulement ils n'ont rien à donner aux pauvres, mais qu'ils se chargent eux et leur famille de lourdes dettes et se mettent dans l'impossibilité de satisfaire à ceux auxquels ils doivent ; de sorte que l'indigence les précipite dans une éternelle misère, eux qui pouvaient aisément par leur fortune acheter la vie éternelle. Peut-on concevoir un plus étrange désordre ?

Donc (pour répondre maintenant à la question proposée) quand les crimes se multiplient si nombreux parmi les chrétiens, quand nous voyons l'avarice, l'injustice, l'ambition, la gourmandise, le faste, le luxe, les plaisirs, les dépenses excessives, et (ce qui est beaucoup plus déplorable) l'impudicité, la débauche et le libertinage, qu'enfante la recherche du bien-être et le culte déréglé des sens, envahir et désoler l'Espagne, la France, l'Italie et l'Allemagne, devons-nous être surpris que le juste et souverain Juge, irrité par tant d'offenses, envoie sur nous tant et de si affreuses calamités, qu'il ait livré une si grande partie de son peuple au pouvoir de ses plus cruels ennemis, et qu'il ait réduit l'Eglise à un si petit nombre de fidèles? « Ce sont nos péchés, disait saint Jérôme, qui font la force des barbares; l'armée romaine est vaincue par nos vices. Malheureux que nous sommes, nous déplaisons tant à Dieu que sa colère s'exerce sur nous par la fureur des barbares.

Voilà donc ce que signifie, chrétiens, ce filet rompu par la trop grande quantité de poissons. Les malheurs de l'Eglise, ses désastres, ses ruines, tout cela est la conséquence des iniquités de tant d'hommes charnels qui sont entrés dans son sein. Aussi pouvons-nous répéter avec raison cette parole du Prophète : « Si le Seigneur des armées ne nous avait réservé quelques-uns de notre race, nous aurions été comme Sodome, et nous serions devenus semblables à Gomorrhe. » *Nisi Dominus exercituum reliquisset nobis semen, quasi Sodoma fuisset, et quasi Gomorrha similes essemus.* Isa. I, 9. Mais cette semence céleste sera toujours dans l'Eglise de Jésus-Christ, contre laquelle les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir. Que me reste-t-il donc à faire, mes frères, sinon de vous dire avec l'apôtre saint Pierre : « Sauvez-vous du milieu de cette race corrompue, » *Act. II, 40*, et à vous exhorter à crier vers le Seigneur, en lui disant avec le Roi-Phète : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus aucun saint, parce que les vérités ont été toutes altérées par les enfants des hommes. » *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus; quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* Ps. XI, 1. Alors Dieu, qui est la bonté même, apaisé par vos prières, par vos bonnes œuvres et par votre séparation d'avec les hommes cor-

rompus et prévaricateurs, ne vous condamnera point avec le grand nombre au supplice du feu qui ne s'éteindra jamais, mais il vous guidera heureusement, parmi le petit nombre de ceux qui l'aiment par-dessus toutes choses, aux rivages paisibles et au port de l'éternelle félicité.

PRÉFACE DES DEUX SERMONS QUI SUIVENT.

Notre Seigneur, dans l'évangile de ce jour, s'attaque avec force à la colère, qui est la source d'un grand nombre d'injustices, d'homicides et de beaucoup d'autres maux. Sénèque et Plutarque ont écrit des volumes entiers où ils exposent les maux et les remèdes de cette maladie de l'âme. Nous renvoyons le prédicateur studieux à ces ouvrages, dans lesquels il trouvera une abondante moisson de choses très-utiles à savoir. Cependant, pour que sa besogne ne soit pas trop lourde, nous avons tiré de cette mine et mis en ordre les sentences les plus remarquables, qui nous paraissaient se rapporter davantage à notre dessein. Dans le premier sermon, nous avons, après l'explication de l'évangile, exposé les funestes effets de la colère, afin d'en inspirer la haine, qui est un puissant remède contre ce vice. Dans le second, après avoir également donné l'explication de l'évangile, nous traitons des autres remèdes de la colère que nous avons pris dans les auteurs cités plus haut.

PREMIER SERMON

POUR

LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2^o FUNESTES EFFETS DE LA COLÈRE.

Ego autem dico vobis : Quia omnis, qui irascitur fratri suo, reus erit judicio.

Et moi je vous dis : Quiconque se met en colère contre son frère, sera soumis au tribunal du jugement. *Matth. v, 22.*

Pour pouvoir comprendre la doctrine contenue dans l'évangile de ce jour, nous avons besoin de faire quelques réflexions préliminaires. Il faut donc que vous sachiez, mes frères, que notre

Seigneur Jésus-Christ, l'auteur de notre salut, est venu dans ce monde non-seulement pour racheter les hommes, mais pour leur enseigner une philosophie toute céleste et leur donner des lois. « Le Seigneur, avait dit Isaïe, est notre législateur, le Seigneur est notre roi. » *Dominus legifer noster, Dominus rex noster.* Isa. xxxiii, 22. Or, de même que Moïse, qui devait porter au peuple la loi ancienne, resta pendant quarante jours sur le Sinaï sans prendre de nourriture; ainsi notre Seigneur, qui devait annoncer au monde la nouvelle loi, jeûna pendant le même nombre de jours dans le désert; puis, ayant choisi quelques disciples, il monta sur une montagne. Mais, cette fois, on n'entendit point le bruit du tonnerre; on ne vit point briller d'éclairs; une nuée ne couvrit pas la montagne; la trompette ne retentit pas, comme au jour où, sur le Sinaï, le Seigneur donna ses préceptes aux Juifs saisis de frayeur. Ce n'était plus la loi de crainte, mais la loi d'amour que Jésus apportait au monde. Il s'assit donc parmi ses disciples et prononça cet admirable discours, dans lequel il expliqua de sa bouche d'or la perfection et la pureté de la loi évangélique.

Et parce que les pasteurs et les prélats, à la sollicitude et à la fidélité desquels est confié le peuple de Dieu, tiennent la première place dans l'Eglise, c'est eux que notre Seigneur instruit tout d'abord, en déclarant qu'ils ont été établis de Dieu pour être le sel de la terre, la lumière du monde, une ville située sur une montagne, et le modèle de toutes les vertus.

Il réfute ensuite l'erreur où quelques-uns pouvaient être tombés au sujet de l'avènement du Messie. Comme on attendait avec lui un nouveau sacerdoce, non plus selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisedech, et que le sacerdoce étant transféré, la loi aussi devait être transférée, dit l'Apôtre, *Hebr. vii, 12*; de plus, comme le Seigneur avait promis par la bouche de Jérémie qu'il ferait une nouvelle alliance avec son peuple, non selon l'alliance qu'il avait faite avec leurs pères au jour où il les avait fait sortir de l'Egypte, quelques-uns avaient pu de là tirer occasion de croire que, à l'avènement du Messie, la loi devait être changée ou abolie. Notre Seigneur dissipe cette fausse idée en

disant : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. » En d'autres termes : Bien loin d'abolir les préceptes moraux de la loi qui vous a été donnée, je veux au contraire la perfectionner et l'affermir en y ajoutant de nouvelles recommandations et de nouveaux conseils.

Il faut observer ici que le salut, le bonheur et toute la richesse de l'homme consistent dans la crainte du Seigneur et l'obéissance à ses commandements. De là cette réponse du Sauveur au jeune homme qui lui demandait ce qu'il avait à faire pour acquérir la vie éternelle : « Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements. » *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Matth. XIX, 17. Aussi notre Seigneur s'est-il efforcé de nous engager par tous les moyens possibles à cette fidèle observation de la loi divine. Un général à qui le roi a confié la garde d'une forteresse, ne se contente pas de l'entourer d'une ceinture de hautes et solides murailles, mais il l'entourne encore de fossés profonds et de remparts, pour protéger les murs contre toute attaque; ainsi notre divin Maître a-t-il fait à l'égard de la loi divine, qui est comme le boulevard de notre vie; il a voulu l'entourer de certaines prescriptions dont l'entière et fidèle observation doit protéger le mur de la loi divine et le préserver de la ruine. Donnons quelques exemples à l'appui de cette vérité. Le Décalogue nous défend le parjure; notre Seigneur, dans son Evangile, nous recommande de ne pas même jurer sans nécessité. La loi divine condamne la haine qu'irritent les procès et les contestations; notre Seigneur, dans l'Evangile, nous conseille d'abandonner notre manteau à qui demande notre tunique, afin que notre cœur soit le plus éloigné possible de toute haine, de toute injure à l'égard du prochain. La loi défend aussi l'homicide; notre Seigneur, lui, défend encore la colère qui ouvre la voie à l'homicide, à la haine, aux outrages, crimes que nous nous épargnons en réprimant en nous les mouvements de la colère. Voilà comment le Sauveur nous instruit et nous forme à l'observation de la loi divine et à cette haute sagesse qui repousse toute sorte de mal.

Nous ne devons pas nous étonner que la loi évangélique ajoute beaucoup à l'ancienne loi et en retranche aussi plusieurs choses qui, à raison des temps, étaient alors permises. Autre est ce qui convient aux hommes, autre est ce qui convient aux enfants. Nous voulons que les enfants ne soient pas assujettis aux travaux et aux fardeaux que nous imposons aux hommes faits. Or, le monde a eu son enfance, puis il a atteint son âge viril, son âge parfait. Ces divers âges du monde, nous les distinguons non par le nombre des années, mais par la mesure de la grâce ; car une grande grâce fait les hommes, tandis qu'une petite grâce ne produit que de petits enfants. Ainsi, dans l'ancienne loi, Jean-Baptiste était un homme, parce que, comblé de grandes grâces, il était grand devant le Seigneur. Il n'en était pas ainsi de ces chrétiens encore novices auxquels l'Apôtre écrivait : « Je vous ai traités comme de petits enfants en Jésus-Christ, ne vous nourrissant que de lait et non de viandes solides. » I *Cor.* III, 1-2. Cependant, la plénitude de la grâce n'appartenant pas à la loi, mais étant réservée à l'Évangile (selon cette parole de saint Jean : l'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié, *Joann.* VII, 39), on peut dire que tout le temps qui précéda la venue du Sauveur fut l'enfance du monde, tandis que le temps présent, qui est celui de la grâce évangélique, peut être appelé le temps de l'âge viril et parfait. L'Apôtre confirme cette assertion dans son épître aux Galates, où il donne le nom d'enfants à ceux qui, vivant sous la loi, étaient encore assujettis aux cérémonies légales. Je ne nie pas cependant qu'il n'y ait eu sous la loi un grand nombre d'hommes parfaits, comme il se rencontre beaucoup d'enfants sous le règne de l'Évangile. Ce n'est pas, nous l'avons dit, par les époques, mais par la mesure de grâce que nous distinguons ces différents âges. D'où il suit qu'une loi convenait à l'enfance du monde, et qu'une autre loi convient à son âge mûr ; beaucoup de choses par conséquent qui étaient permises à ces enfants ne le sont plus dans la loi nouvelle, qui est celle des hommes faits. Voilà donc ce que notre Seigneur a voulu nous faire entendre, lorsqu'il a dit qu'il était venu non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir, c'est-à-dire pour la perfectionner.

C'est ce qu'il commence à expliquer dans l'évangile de ce jour, de la manière suivante :

« Or, je vous dis en vérité que si votre justice n'est pas plus abondante, etc. » Au lieu de ce mot *or*, saint Augustin et quelques autres interprètes lisent, selon le grec, *car*, conjonction qui marque mieux la liaison entre ce qui suit et la sentence qui précède. Notre Seigneur avait dit : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi et les Prophètes; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. *Car*, ajoute-t-il, si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Notre Seigneur n'entend point parler ici de l'injustice de la Loi et des Prophètes, mais de l'injustice des Scribes et des Pharisiens. Un grand nombre des obligations que le Sauveur expose dans ce discours se trouvent en effet contenues dans les livres de la Loi et des Prophètes, mais les Pharisiens les interprétaient non selon l'esprit du Législateur, mais selon leur avarice et leur plus grand avantage. C'est ainsi qu'ils pervertissaient le sens des préceptes qui se rapportent à l'honneur dû aux parents et à l'amour des amis. C'étaient bien là les hommes auxquels Isaïe reproche de mélanger l'eau avec le vin, *Isa.* 1, 22, parce qu'en effet dans leurs interprétations trop indulgentes ils délayaient comme dans l'eau les textes sévères de la loi, et, comme le dit le prophète Ezéchiel, ils mettaient des coussinets sous tous les coudes, *Ezech.* xiii, 48, pour que les transgresseurs de la loi reposassent plus mollement dans leurs crimes.

Notre Seigneur poursuit : « Vous avez appris qu'il a été dit par les anciens : Tu ne tueras point, et celui qui tuera, sera soumis au tribunal du Jugement. Et moi, je vous dis : Quiconque se met en colère contre son frère, sera soumis au tribunal du Jugement. » Remarquez ici, mes frères, la différence entre la loi et l'Évangile. La loi défend l'homicide; l'Évangile défend même la colère. La loi, comme nous l'avons dit, est le boulevard de l'innocence; mais l'Évangile est l'avant-mur qui protège la place; il défend la colère, de peur qu'elle ne nous entraîne dans la haine et l'homicide. Il faut aussi noter cette expression : *son frère*.

Autre chose, en effet, est de s'irriter contre son frère; autre chose, de s'irriter contre les vices de son frère. Il nous est permis de nous irriter contre ses vices, mais si nous devons haïr le péché qui vient du démon, nous devons aimer la créature qui est de Dieu. Un homme vient-il à tomber, prenons-en compassion, tout en détestant son péché, mais de manière à ne pas envelopper dans notre haine la créature de Dieu. Je ne vous dissimule pas, mes frères, que, pour que vous ne soyez pas exposés à ce danger, j'aimerais mieux vous voir affligés qu'irrités de la chute du prochain. Le péché, remarquez bien ceci, présente, pour ainsi parler, deux faces : l'une excite l'indignation, et l'autre la compassion dans le cœur des justes. En tant qu'il outrage la majesté divine, il provoque l'indignation; mais en tant qu'il est pour le pécheur la cause des plus grands maux, il excite un sentiment de commisération. Or, il arrive fréquemment que le venin de l'orgueil ou l'animosité se cache sous l'apparence de l'indignation. De là cette réflexion de saint Grégoire : Bien souvent, sous prétexte de justice, la colère ravage notre âme, et, pendant que nous semblons n'écouter que notre zèle pour la droiture, nous assouvissons une secrète fureur. Donc, chrétiens, pour éviter ce double péril, caché sous le voile de l'indignation, efforcez-vous plutôt d'exciter dans votre cœur des sentiments de compassion pour votre malheureux frère. L'Apôtre vous y invite, lorsqu'il dit : « Mes frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres, qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun de vous faisant réflexion sur son âme, et craignant d'être tenté aussi bien que lui. » *Fratres, etsi præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos, qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis; considerans teipsum, ne et tu tenteris.* Galat. vi, 1. Or, cette correction fraternelle, pour être douce et modérée, doit procéder plutôt d'un sentiment de compassion que d'indignation. Les justes, dit encore saint Grégoire, ont coutume de s'indigner contre les pécheurs, mais autre chose est d'agir sous l'inspiration de l'orgueil, autre chose d'agir par pur zèle de la discipline. Les justes dédaignent, mais sans dédain, ils désespèrent, mais sans désespérer; ils persécutent, mais en

aimant; parce que, si extérieurement ils adressent de vives réprimandes par zèle pour la discipline, intérieurement ils conservent la douceur par charité.

I.

Notre Seigneur, après nous avoir appris à nous abstenir de la colère intérieure, nous défend la colère extérieure, la colère qui se traduit en paroles. Il ajoute : « Celui qui dira à son frère : Raca, sera soumis au tribunal du Conseil. » Il s'agit ici de quelque parole qui exprime moins une insulte qu'un mouvement d'irritation, comme on le voit par la phrase suivante : « Celui, continue le Sauveur, qui dira à son frère : Fou, sera digne de la géhenne du feu. » Voilà un outrage manifeste, qui sera puni du supplice de la géhenne, châtement dont n'est pas menacé celui qui dira seulement à son frère : Raca. Quant au Conseil par lequel ce dernier sera condamné, notre Seigneur a voulu, je crois, signifier par là que l'homme qui, dominé par la colère, s'échappe en paroles violentes, encourt une plus grande peine que celui qui renferme dans son cœur la colère dont il est agité. Le Conseil, en effet, composé de plusieurs membres, est un tribunal plus redoutable que le jugement où ne siège qu'un seul homme¹. Il faut encore remarquer ici ce nom de *frère* : autre est la condition d'un frère vis-à-vis de son frère, c'est-à-dire d'un homme vis-à-vis d'un égal; autre celle d'un père à l'égard de son fils, ou d'un maître à l'égard de son serviteur. Ces derniers sont tenus de corriger ceux qui leur sont soumis, et ils peuvent joindre aux paroles les châtimens corporels. Toutefois, ils doivent observer une exacte proportion

¹ Le P. Grenade ne semble pas avoir une idée exacte des différentes espèces de tribunaux appelés chez les Juifs : le *jugement*, le *conseil*. Le tribunal du *jugement*, établi dans chaque ville, se composait de sept membres, dit Josèphe, il jugeait sans appel les causes légères, et, sans appel au sanhédrin, les causes graves, même capitales. Le *sanhédrin* ou *grand conseil*, ou simplement le *conseil* était le tribunal suprême de la nation pour toutes les causes majeures, intéressant la religion ou l'Etat. Il se composait de soixante-douze membres et siégeait à Jérusalem. — Nous empruntons ces détails aux savantes notes qui accompagnent la belle traduction des Evangiles que vient de faire paraître notre collaborateur, M. l'abbé Crampon.

entre la gravité des fautes et le châtement, et tâcher, autant que possible, que la sévérité du langage, qui est quelquefois nécessaire, ne trouble pas la paix et la tranquillité de leur âme. Il faut alors que nos paroles expriment l'indignation et qu'il y ait dans notre cœur un autre sentiment. Heureux celui qui est tellement maître de lui-même, qu'il peut, selon les circonstances, serrer et lâcher à son gré les rênes à l'aide desquelles il gouverne son cœur ! C'est la pensée de saint Anselme : Heureux, dit ce grand docteur, l'homme qui sait unir la sévérité et la douceur, de telle sorte que l'une lui serve à faire respecter la discipline, et l'autre à protéger sa vertu.

Reste enfin le troisième degré de la colère ; elle atteint à ce degré lorsqu'elle bouillonne avec tant de force dans notre cœur que, s'en exhalant avec violence, elle nous pousse à prodiguer au prochain les qualifications les plus injurieuses, comme de l'appeler fou, ou, ce qui est plus grave, voleur, ivrogne, fauteur de discordes, homme de sang, impudique, faux témoin ou adultère. Ces outrages sont autant de manquements à la vertu de charité, qui nous défend de nuire au prochain. Or, celui qui m'injurie me fait un tort grave, puisqu'il n'est rien à quoi les hommes tiennent tant qu'à leur honneur. C'est là une faute mortelle qui doit être punie d'un éternel supplice. Aussi notre Seigneur déclare-t-il que celui qui insulte ainsi son prochain, sera digne de la géhenne du feu, ce qui est le plus grand de tous les supplices que l'on puisse imaginer. Donc, mes frères, quand vous entendez la colère gronder dans votre cœur, retenez votre langue pour ne pas tomber dans cet affreux précipice. Ecrivez-vous alors avec le Prophète : « J'ai dit en moi-même : j'observerai avec soin mes voies, afin que je ne pèche point par ma langue. J'ai mis une garde à ma bouche dans le temps que le pécheur s'élevait contre moi. Je me suis tu, et je me suis humilié, et j'ai gardé le silence pour ne pas dire même de bonnes choses, » *Ps. xxxviii, 2-3*, dans la crainte de proférer quelques paroles suggérées par la colère.

Mais à un si grand mal n'y a-t-il point de remède ? Oui, il en est un, et très-salutaire, celui que notre Seigneur nous offre, lors-

qu'il ajoute : « Si donc, lorsque vous offrez votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère; venant alors, vous offrirez votre don. » Notre Seigneur emploie ici une admirable méthode d'instruction. En s'élevant tout de suite au degré le plus haut, il a embrassé tous les degrés inférieurs qui s'y trouvent compris. Il semble, en effet, qu'il suffisait de dire : Si vous avez blessé votre prochain, empressez-vous de l'apaiser et de lui donner satisfaction. Mais notre Seigneur ne se contente pas de cela; il interdit à celui qui a offensé son frère tout sacrifice, toute offrande à Dieu, jusqu'à ce qu'il ait réparé son offense. Il nous fait voir par là que, quand notre frère est offensé, le Seigneur aussi est offensé; bien plus, il est irrité contre l'homme et se déclare son ennemi. Les sacrifices de l'homme sont alors les sacrifices d'un ennemi : ils ne sauraient être agréables à Dieu. Ainsi donc, outre l'injure dont l'homme s'est rendu coupable envers son frère, son péché le rend indigne d'offrir à Dieu un sacrifice agréable, car, en offensant son frère, ce n'est pas seulement contre son frère, mais contre Dieu même qu'il a péché.

Notre divin Maître ne dit pas non plus : Réconciliez-vous avec votre frère avant de vous approcher de l'autel pour offrir votre don; ce qui, semble-t-il, devait suffire pour que l'offrande fût agréable à Dieu. Il veut nous montrer que cette obligation est beaucoup plus grave, et nous dit qu'un homme, déjà debout devant l'autel et sur le point d'offrir son sacrifice à Dieu, doit interrompre son sacrifice pour se réconcilier avec son frère. Notre Seigneur pouvait-il mieux nous inculquer l'importance de cette obligation, qu'en nous déclarant qu'elle doit passer avant le culte suprême et l'honneur que nous devons à Dieu? O ineffable grandeur de la bonté et de la charité divines! Le Seigneur semble oublier ce qui est dû à sa gloire pour s'occuper d'abord des intérêts de l'infirmité humaine. L'homme qui a été offensé par autrui a reçu une double blessure; le souvenir de l'injure trouble son esprit, et, s'il est faible dans la vertu, il médite peut-être quelque projet de vengeance : il est donc atteint et dans son

corps et dans sa conscience; mais Dieu, qui aime les hommes et qui veille à leur salut, prend sous sa protection celui qui a été offensé; il veut qu'il soit délivré de ses angoisses avant d'agréer notre sacrifice, et nous déclare qu'il ne sera sensible à nos hommages qu'après que nous serons réconciliés avec notre frère. Quelle bonté! quelle sollicitude! quel amour pour les hommes!

Mais que faire, si l'heure du sacrifice ou de l'oblation presse et que notre frère soit éloigné? Nous répondons que, dans ce cas, il suffit d'avoir la ferme résolution de satisfaire à notre prochain aussitôt que l'occasion s'en présentera, pourvu toutefois qu'il ne doive pas en résulter de scandale, ce qui pourrait avoir lieu si, par exemple, on voyait s'approcher de la sainte table une personne dont les ressentiments et les inimitiés sont connus de tout le monde. Ce scandale public exigerait d'abord quelque satisfaction.

Notre Seigneur veut donc que la réconciliation avec notre frère précède tout sacrifice et surtout la sainte communion. Ce nom de communion ne nous le dit-il pas assez? On appelle ainsi, en effet, la réception de la sainte Eucharistie, parce qu'en s'approchant de ce sacrement les hommes s'unissent à Jésus-Christ et aux membres du corps mystique dont il est la tête, et ne forment plus tous ensemble qu'un seul et même corps, selon que l'atteste l'Apôtre : « Nous ne sommes tous ensemble, dit-il, qu'un seul pain et un seul corps, parce que nous participons tous à un même pain. » *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus.* I Cor. x, 17. Toute division, toute dissension est donc en opposition formelle avec l'union que ce sacrement doit établir entre tous les fidèles. De là, lorsque nous voulons y participer, la nécessité de nous réconcilier avec nos frères, réconciliation qui doit également précéder tout autre sacrifice spirituel dans lequel nous offrons à Dieu nos prières et nos louanges.

Tout ce que nous venons de dire ne se rapporte qu'à celui qui a offensé son frère. Mais que doit faire celui qui a reçu l'offense, à quoi est-il obligé? Il est tenu à pardonner au prochain qui reconnaît ses torts, et s'offre à les réparer, si la chose est nécessaire. Mais si, au lieu d'accueillir son frère, il le repousse, sans

même daigner le regarder ni lui parler, s'il se montre impitoyable, inexorable envers lui, celui-ci a fait ce qui dépendait de lui, et Dieu lui remet son péché; quant à l'homme qui n'a point voulu pardonner, il charge sa conscience d'un nouveau crime, en exposant son frère à le haïr à son tour pour sa dureté. Telle est donc notre première obligation, lorsque nous avons été offensés. Chaque fois que nous nous disposons à prier, rappelons-nous le conseil de notre Seigneur, qui nous avertit que nous devons pardonner à ceux qui nous ont offensés, si nous voulons que notre Père céleste nous remette à nous-mêmes nos dettes, tandis que si nous ne pardonnons pas aux autres, notre Père céleste ne nous remettra pas non plus nos péchés. C'est pour nous faire souvenir de cette obligation, qui est la condition nécessaire de notre pardon, que le Sauveur a inséré dans notre prière de chaque jour, que lui-même nous a apprise, ces paroles : « Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent. » Si nous ne le faisons pas, notre prière est un mensonge et nous sommes en contradiction avec nous-mêmes.

II.

Que conclure de tout cet évangile, mes frères, sinon que l'intention du divin Maître a été que nous évitions les fautes légères pour ne pas tomber dans de plus graves? Un petit mouvement de colère, quelques paroles de vivacité contre le prochain, ne sont que des péchés véniels; mais notre Seigneur veut que nous les évitions pour ne pas nous exposer à de plus grands péchés. « Celui qui craint le Seigneur, dit le Sage, ne néglige rien, » *Qui timet Deum, nihil negligit*, Eccli. vii, 19, c'est-à-dire n'omet aucune chose, petite ou grande, dès qu'il s'agit d'honorer Dieu et d'éviter ce qui pourrait l'offenser. De même, en effet, que quiconque chérit la vie, fuit non-seulement la mort, mais encore les maladies qui y conduisent; ainsi, celui qui hait le péché mortel, évite aussi avec le plus grand soin les péchés véniels, qui sont comme les maladies de l'âme.

Ils sont bien éloignés de prendre ce soin, ceux qui ont coutume

de dire : Etre oisif, jouer, faire quelques plaisanteries équivoques, dépasser un peu la mesure dans le boire et le manger, tout cela ne constitue pas des fautes capitales ; par conséquent, pourquoi se gêner à l'égard de choses qui ne donnent pas la mort à l'âme ? — Cette manière de raisonner n'est guère celle qu'avaient adoptée les saints docteurs. J'entends un saint Jérôme dire à Célantia : « Ne vous laissez pas entraîner dans l'erreur de ceux qui choisissent de préférence les choses qui renferment le mépris des commandements de Dieu ou qui témoignent que l'on fait peu de cas de ces préceptes comme étant de peu d'importance. Ils ne craignent pas, ces hommes, de tomber peu à peu, en méprisant les petites choses, selon que le dit le Sage. *Eccli. xix, 1*. Les stoïciens n'admettaient pas de distinction entre les péchés ; ils les jugeaient tous égaux, et ne voulaient pas qu'il y eût de différence entre un crime et une erreur. Pour nous, quoique nous admettions qu'il existe une grande différence entre les péchés, cependant nous disons que la prudence veut que nous nous gardions des plus petites fautes comme des plus grandes. En effet, nous nous abstenons d'autant plus facilement de toute espèce de péché que nous le craignons davantage, et celui-là n'ira pas sitôt jusqu'aux fautes graves qui redoute même les plus petites, si toutefois on peut appeler petit ce qui renferme le mépris de Dieu. L'homme le plus prudent est celui qui ne considère pas tant ce qui est ordonné que la personne qui ordonne, celui qui s'occupe bien moins du précepte en lui-même que de la majesté de Dieu qui commande. »

Ces péchés, je le veux, ne donnent pas la mort à l'âme, mais ils la rendent malade ; ils n'éteignent point l'Esprit de Dieu, mais ils le contristent ; ils ne tuent point l'âme, mais ils la conduisent insensiblement à la mort ; enfin, ils ne font point perdre la charité, mais la ferveur de la charité. De même que le feu, sous l'action d'un vent violent, lance des flammes qui augmentent sa chaleur naturelle et sa lumière, ainsi la charité qui réside dans le cœur des justes est tellement excitée par le souffle du divin Esprit, qu'elle embrase l'âme tout entière, et produit des flammes brillantes dont l'éclat et l'ardeur nous élèvent à une connais-

sance plus claire et à un amour plus vif de la bonté divine. Or, pendant tout le temps que l'âme est dans cet état, on ne peut douter que le juste n'éprouve plus de facilité pour faire le bien et plus de force pour réprimer les mouvements tumultueux des passions. Prenons exemple des navigateurs qui, dès qu'un vent favorable commence à souffler, lèvent l'ancre, déploient les voiles et précipitent leur course; ainsi, lorsque nous sentons dans notre âme le souffle de l'Esprit de Dieu, livrons-nous entièrement à son action et à sa conduite, afin de ne pas recevoir en vain cette précieuse grâce.

Les péchés véniels éteignent donc cette ferveur de charité, cette activité de l'âme pour le bien; ils affaiblissent l'âme et la détournent peu à peu de la présence de Dieu, source de toute vigueur spirituelle et de toute lumière intérieure. D'où il résulte que l'âme, privée de cette lumière et dépourvue de ferveur, tombe dans la langueur et l'assoupissement; elle ne se porte plus qu'avec nonchalance à la pratique des bonnes œuvres, en même temps qu'elle est plus lâche dans le combat spirituel. Qui ne voit dès lors que, si quelque occasion la presse avec plus de force, si quelque tentation plus violente vient fondre sur elle, il est fort à craindre que cette âme infirme et languissante ne fasse une chute mortelle? C'est pour cela que les théologiens disent que les péchés véniels préparent la voie aux péchés mortels. Bien plus, on peut dire avec vraisemblance que la plupart de ceux qui ont perdu la grâce de Dieu, sont tombés de cette manière. Notre ennemi est rusé; il guette le moment favorable, et quand il voit une âme pieuse se comporter avec négligence, il lui présente quelque occasion de péché, et, s'élançant avec ses satellites, il se précipite sur elle et quelquefois vient à bout de la renverser.

Joignez à cela les autres conséquences funestes qui résultent de cette sorte de péchés. L'âme qu'ils dominent devient moins apte à recevoir en elle la clarté resplendissante du soleil de justice. Car l'âme du juste peut être comparée à un miroir exposé aux rayons de ce divin soleil; si les péchés mortels sont comme une fange hideuse qui enduit la surface de ce miroir et ne lui permet pas de recevoir la lumière, les péchés véniels sont comme

une poussière qui obscurcit cette surface, et n'y laisse arriver qu'imparfaitement les rayons de l'astre divin. S'il en est ainsi, avec quel soin et quelles précautions, je vous le demande, ne devons-nous pas éviter tout ce qui fait obstacle en nous à une plus abondante communication de cette céleste lumière?

Ainsi donc, mes frères, quiconque s'efforce d'éviter les fautes légères, sera plus sûrement à l'abri des fautes plus graves, puisque le Sauveur nous déclare que « Celui qui est fidèle dans les petites choses, sera aussi fidèle dans les grandes. » *Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est.* Luc. xvi, 10. Telle est la nouvelle doctrine, la philosophie évangélique que le divin Maître a fait descendre du ciel sur la terre, afin d'élever les hommes de la terre jusqu'au ciel. Voilà ce que nous nous étions proposé de vous dire sur l'évangile. Venons-en maintenant au développement des paroles du texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

« Et moi je vous dis : Quiconque se met en colère contre son frère, sera soumis au tribunal du jugement. » Par ces paroles et par toute la suite de notre évangile, le divin Maître s'efforce de nous arracher à la passion cruelle qui désole le genre humain, la colère, et à nous délivrer de sa tyrannie. C'est de ce vice, de ce mortel poison de la colère que je veux vous parler dans le reste de ce discours. Mais comme cette passion est inhérente à notre nature même, et qu'elle est l'œuvre de Dieu, de qui rien de mauvais ne saurait venir, je dois reconnaître d'abord que ce mouvement de l'âme, comme tous ceux qui sont nés également avec nous, est nécessaire à la conservation de la vie humaine. Voici comment saint Jean Chrysostome s'exprime à ce sujet : « Sans la colère, dit-il, la doctrine ne fait pas de progrès, les tribunaux ne rendent point de sentences, les crimes ne sont pas réprimés. C'est pourquoi celui-là pèche, qui ne s'irrite pas lorsqu'il a sujet de le faire. Une patience déraisonnable, en effet, sert à propager les vices, à nourrir la négligence; elle invite au mal non-seulement les méchants, mais même les bons. » Cette maxime ne doit pas cependant nous faire oublier celle de saint Grégoire

qui nous dit que : « Tout en poursuivant les fautes des coupables, la colère ne doit point commander à notre âme, comme une maîtresse, mais marcher après la raison, comme sa servante. » Aristote est du même avis. Il dit que la colère est une passion utile, pourvu toutefois que, dans les corrections qu'elle exerce, elle remplisse plutôt le rôle du soldat que celui du général, ce qui revient à dire que, si elle nous excite par ses mouvements et son indignation à punir les crimes, ce n'est pas elle cependant qui doit dicter la sentence.

Quoi qu'il en soit, il faut bien reconnaître que si cette passion est un bienfait du Créateur, nous en abusons étrangement, comme de toutes les autres, non pour notre salut, mais pour notre perte. Ainsi, l'auteur du genre humain a mis en nous le désir du mariage, dont le but est la procréation des enfants, lesquels réparent en quelque sorte la mortalité de notre nature; mais qui pourrait énumérer les adultères, les incestes, les sacrilèges et toutes les infamies qui sortent de cette source par notre intempérance? Pour moi, quand j'y réfléchis, il me semble que le monde entier est dévoré du feu des passions charnelles, et qu'il se précipite des flammes de l'impureté dans les flammes de l'enfer. Ainsi encore, Dieu a déposé dans notre cœur l'amour de nous-mêmes, cet amour qui nous porte à chercher les choses nécessaires à l'usage de la vie, et que les stoïciens appelaient un précepteur qui nous avait été sagement donné par la nature; mais de cette source naît un vice qui est la peste du genre humain, je veux dire l'avarice, dont l'Apôtre dit qu'elle est la racine de tous les maux. I *Tim.* vi, 10. Nous abusons de la même manière de la colère, passion qui nous avait été donnée pour maintenir les droits de la *justice vindicative*, mais que nous convertissons en fureur et en rage, au point qu'il n'y a pour ainsi dire pas de plus grand fléau dans la vie humaine. J'ai donc résolu de vous mettre sous les yeux les maux qu'enfante la colère, afin de vous inspirer la haine et l'horreur de ce vice. Je commencerai par les moindres et j'irai progressivement jusqu'aux plus graves.

Le premier effet de cette maladie est de chasser de l'âme l'Esprit-Saint et la charité, ou du moins d'en bannir la ferveur

et cette tranquillité de la paix intérieure dans laquelle ce divin Esprit aime à faire sa demeure. L'ardeur de la colère, en effet, est entièrement contraire à la ferveur de l'esprit et à la paix de l'âme. De là cette parole de saint Grégoire : « Quand la colère répand dans une âme les ténèbres et la confusion, Dieu lui cache le rayon de sa connaissance. » Et dans un autre endroit de ses ouvrages, ce saint docteur nous dit que la colère chasse le Saint-Esprit, qui aime à se reposer sur l'homme humble et paisible, parce que la colère, enlevant à l'âme la paix et la tranquillité, ferme au Saint-Esprit sa demeure. Il se retire, et l'âme ainsi laissée vide est insensiblement conduite au désordre. Ces paroles nous montrent avec quel soin ceux qui possèdent l'Esprit-Saint dans leur âme doivent éviter tout mouvement de colère.

Une autre suite de cette passion, c'est qu'elle rend l'homme tellement odieux aux hommes que Salomon dit : « Qui pourra soutenir un esprit qui s'emporte facilement à la colère? » *Spiritum ad irascendum facilem quis poterit sustinere?* Prov. xviii, 14, et ailleurs : « Qui pourra soutenir la violence d'un homme emporté? » *Impetum concitati ferre quis poterit?* Ibid. xxvii, 4. Aussi les hommes prudents évitent-ils l'homme colère comme ils éviteraient une vipère ou une bête féroce qui aurait rompu ses liens et serait sortie de sa cage. Ils craignent qu'il ne les injurie, ou qu'il ne leur soit à eux-mêmes une occasion de querreller ou de s'irriter. — Voici une preuve de la haine que tout le monde porte à ce vice. Qu'un esclave qu'on vient d'acheter s'informe des défauts de son maître, il ne demandera pas si ce maître est superstitieux ou envieux, mais s'il est sujet à la colère. En général, la colère est la ruine de toutes les affections. Un mari ne peut plus supporter la vertu de sa femme, une femme l'amour de son mari, un ami la tendresse de son ami, quand la colère les domine.

Joignez à cela la bassesse de cette passion, qui s'attaque surtout aux âmes faibles. Aristote, dans l'énumération qu'il fait des devoirs et des vertus de l'homme magnanime, compte particulièrement l'oubli des injures. Le souvenir des injures, au contraire, ainsi que la colère, est le vice propre d'une âme sans

énergie. Quelles sont les personnes les plus promptes à se fâcher, sinon les enfants, les vieillards, les malades, les femmes, et les insensés? Les enfants s'irritent pour un rien, et tout aussitôt expriment leur colère par des larmes. Les vieillards et les malades sont presque toujours d'une humeur chagrine. Quant à la colère des femmes, il est écrit au livre de l'Ecclésiastique : « Il n'y a point de tête plus méchante que la tête du serpent, ni de colère plus aigre que la colère de la femme. » *Non est caput nequius super caput colubri, et non est ira super iram mulieris.* Eccli xxv, 22. Nous lisons également de la colère de l'insensé : « La pierre est lourde et le sable pesant, mais la colère de l'insensé pèse encore plus que l'une et l'autre. » *Grave est saxum et onerosa arena, sed ira stulti utraque gravior.* Prov. xxvii, 3. De même que la sagesse est la propre force de l'homme sage, parce qu'elle réprime avec le frein de la raison les mouvements désordonnés de l'âme, selon ce que dit Salomon : « Celui qui est patient, se gouverne avec une grande prudence. » *Prov. xiv, 29,* et « la science d'un homme se connaît par sa patience, » *Ibid. xix, 11* ; ainsi, au contraire, l'insensé qui manque de cette prudence, manque par là même du frein nécessaire pour réprimer la fougue de ses passions; c'est ce qui fait que les peuples barbares, et entièrement étrangers au culte et à l'étude de la sagesse, sont emportés, violents, féroces et impitoyables. Par conséquent, tout homme qui veut être exempt de pusillanimité et de barbarie, doit combattre et repousser ce vice de l'orgueil. Mais toutes ces suites funestes de la colère, quelque éloignement qu'elles doivent nous inspirer, ne sont pour ainsi dire rien en comparaison de celles qu'il nous reste à signaler.

Une chose doit surtout nous porter à détester ce vice : c'est qu'il fait déchoir l'homme de sa dignité, en le privant en quelque sorte de l'usage de la raison et du jugement. Les sages, en effet, déclarent que la colère est une folie passagère. De même que la fumée, dit Aristote, incommode les yeux et trouble tellement la vue qu'elle ne nous permet pas de voir ce qui est à nos pieds, ainsi la colère enveloppe la raison d'un brouillard si épais que l'homme irrité ne peut pas même comprendre ce qu'il y a de

coupable dans sa conduite. L'Ecclésiastique ne s'écarte pas de ce sentiment, lorsqu'il dit : « Ne soyez point prompt à vous mettre en colère, parce que la colère repose dans le sein de l'insensé. » *Ne sis velox ad irascendum, quia ira in sinu stulti requiescit.* Eccle. vii, 10. Qui pourrait expliquer les extravagances auxquelles les hommes se laissent entraîner par la colère? Ce n'est pas seulement contre les autres hommes qu'ils s'indignent à la plus légère occasion, mais contre les objets inanimés, contre des vases, du bois, des pierres, des montagnes et des fleuves. Peut-on ne pas rire des folies d'un Xerxès et d'un Cyrus, roi des Perses, folies qu'on n'oserait pas raconter, dans la crainte de passer pour un conteur de fables, si elles n'étaient rapportées par Plutarque et Sénèque, auteurs graves et dignes de foi. Xerxès, furieux contre le mont Athos, lui écrivit une lettre conçue en ces termes : Malheureux Athos, dont le front s'élève jusqu'au ciel, ne t'avise pas d'opposer tes rochers à mes desseins et de les rendre difficiles à tailler, autrement je te rase et te précipite dans la mer. N'est-ce pas là le sublime du ridicule, et le langage d'un insensé qui fait parade d'une vaine puissance? Xerxès s'irritait contre une montagne; Cyrus s'emporta contre un fleuve. « Comme il courait au siège de Babylone, en toute hâte, parce qu'à la guerre l'occasion fait les succès, il tenta de traverser à gué le Gynde, alors fortement débordé; ce qui est à peine praticable quand le fleuve, desséché par les feux de l'été, est réduit à ses eaux les plus basses. Un des chevaux blancs qui traînaient le char royal, ayant été emporté par le courant, Cyrus en fut vivement courroucé. Il jura donc que ce fleuve, qui entraînait les coursiers du roi, serait réduit au point que des femmes pussent le traverser et s'y promener. Il y transporta, en effet, tout son appareil de guerre et fit mettre ses soldats à l'œuvre, jusqu'à ce que chaque rive fut coupée par cent quatre-vingts canaux, et que les eaux éparses, se dispersant à travers trois cent soixante ruisseaux, laissassent le lit à sec. Il laissa donc échapper le temps, perte bien grande dans de grandes entreprises, et l'ardeur de ses soldats, qu'épuisa un travail inutile, et l'occasion de surprendre Babylone au dépourvu, pendant qu'il

faisait contre ce fleuve une guerre déclarée à l'ennemi. » *Senec. de Ira*, lib. III.

Mais de tous les maux que la colère apporte avec elle, le plus grand et le plus funeste est la cruauté, la férocité, une soif insatiable du sang humain, qui fait de l'homme un monstre dont la fureur l'emporte sur celle des tigres, des monstres et des serpents, et qui n'a d'égale que la rage des démons. Si, comme le dit le Sauveur, un arbre doit être jugé par ses fruits, quelle idée se faire de la colère? « Si vous voulez considérer ses effets et ses ravages, jamais fléau ne coûta plus au genre humain. Je vous montrerai les meurtres, les empoisonnements, les mutuelles accusations des complices, la désolation des villes, la ruine de nations entières, les têtes de leurs chefs vendues à l'encan, la torche incendiaire portée dans les maisons, la flamme franchissant l'enceinte des murailles et de vastes étendues de pays étincelant de feux ennemis. Voyez ces nobles cités dont à peine on reconnaît la place; c'est la colère qui les a renversées. Voyez ces vastes solitudes qui s'étendent au loin, désertes et sans habitations; c'est la colère qui a fait ce vide. Voyez tous ces hommes puissants transmis à notre mémoire, comme exemples d'un fatal destin. La colère frappe l'un dans son lit; la colère égorge l'autre dans le sanctuaire du banquet; elle immole celui-ci devant les tables de la loi, sous les yeux de la foule qui se presse dans le Forum; elle contraint celui-là à livrer son sang à un fils paricide, un roi à présenter la gorge au fer d'un esclave, cet autre à étendre ses membres sur une croix, » *Senec. de Ira*, lib. I. Plus loin, le même auteur décrit en ces termes le supplice cruel que Sylla fit endurer à Marius, son ennemi : « M. Marius, à qui le peuple avait élevé, dans tous les carrefours, des statues auxquelles on adressait des prières avec le vin et l'encens, eut les cuisses rompues, les yeux arrachés, les mains coupées par ordre de L. Sylla, et, comme s'il devait subir autant de morts que de blessures, il fut déchiré lentement et dans chacun de ses membres. » *Ibid.* lib. III. Peut-on concevoir une vengeance plus atroce? N'est-ce pas la fureur des bêtes féroces, ou plutôt la rage même de l'enfer qui animait cet homme barbare? Toutefois, cette cruauté ne frappa

qu'un seul individu. Voici des exemples où nous voyons la colère se déchaîner contre des nations entières. Sénèque raconte qu'un roi de Perse fit couper le nez à tout un peuple dans la Syrie. « Croyez-vous, demande cet auteur, qu'il fut indulgent pour n'avoir pas coupé autant de têtes? Il s'amusa d'un nouveau genre de supplice. Quelque chose de pareil menaçait les Ethiopiens, que leur longévité a fait nommer Macrobiens. Cambyse, en fureur, s'avançait contre eux, parce qu'ils n'avaient pas humblement tendu leurs mains à la servitude, et qu'ils avaient répondu à ses envoyés avec une liberté que les rois appellent insolence. Mais, sans provisions, sans vivres, sans avoir fait reconnaître les chemins, il traînait après lui, à travers des solitudes impraticables et arides, tout le matériel d'une armée. Dès la première journée, on manqua du nécessaire, et nulle ressource ne se présentait dans une région stérile, inculte, que n'avait jamais foulée le pied de l'homme. D'abord, on combattit la faim avec les feuilles les plus tendres et les bourgeons des arbres; ensuite avec du cuir amolli au feu, et tout ce dont le besoin faisait un aliment. Puis, lorsqu'au milieu des sables, les racines et les herbes vinrent aussi à manquer, et qu'apparut une immense solitude dépourvue même d'animaux, les soldats se décimèrent pour avoir une nourriture plus horrible que la faim. Cependant la colère poussait encore le roi en avant, lorsqu'une partie de son armée était perdue, une partie mangée, jusqu'à ce qu'il craignit d'être appelé à son tour à tirer au sort : alors enfin, il donna le signal de la retraite. Pendant tout ce temps, on réservait pour lui des oiseaux délicats; et des chameaux portaient tout l'attirail de ses cuisines, tandis que ses soldats demandaient au sort à qui appartiendrait une mort misérable, une vie plus misérable encore. » *Senec. de Ira*, lib. III. Voilà quelles sont les conséquences de la colère. On peut juger de la tyrannie et du venin de ce vice par les fruits que produit cette racine empoisonnée.

Mais on me dira : Quel remède, mon père, à un si grand mal? — Point d'autre que tout ce que nous venons de dire, et qui est bien propre à exciter la haine de ce vice dans des cœurs même de fer. Si, en effet, la colère, produit de si grands maux, si elle est

un obstacle aux rayons de la lumière divine, si elle fait de l'homme emporté un être odieux et insupportable à ses semblables, si elle l'abaisse jusqu'à la pusillanimité des enfants et des femmes, si elle le réduit à la folie et à l'aveuglement de l'esprit, si enfin elle dépouille l'homme de toute humanité et le rend semblable aux animaux les plus féroces, qui ne s'efforcera de bannir de son cœur ce monstre cruel? Nous avons en horreur et nous fuyons la vipère, l'aspic, le dragon et les autres espèces de serpents; ne devons-nous pas détester davantage et éviter avec plus de soin un vice mille fois plus dangereux que ces venimeux reptiles, un vice qui exerce dans le monde de bien plus grands ravages? Appliquons-nous donc, mes frères, par nos constantes prières et nos efforts à triompher de la colère. Ainsi nous éloignerons de nous cette bête féroce, et nous ferons régner dans notre cœur la douceur et la mansuétude. Ces vertus nous procureront ici-bas une vie paisible, et nous obtiendrons, par la grâce de Jésus-Christ (ce divin agneau, le plus parfait modèle de la douceur), la terre promise, dans l'Évangile, à ceux qui, à son exemple, auront pratiqué cette vertu.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; — 2^o REMÈDES DE LA COLÈRE.

Ego autem dico vobis, quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit iudicio.

Et moi je vous dis : quiconque se met en colère contre son frère, sera soumis au tribunal du jugement. *Matth. v, 22.*

L'évangile de ce jour, mes frères, m'engage à vous mettre sous les yeux les sentiments et les dispositions d'un grand nombre de chrétiens. Je ne puis mieux le faire qu'en rappelant une loi qui était en vigueur chez les Hébreux et en citant un fait qui a trait à cette loi. Si un homme, disait la loi, meurt sans

enfants, le frère du défunt ou son plus proche parent recueillera son héritage et épousera sa veuve. Par cette prescription, le Seigneur qui, dans les saintes Ecritures, s'appelle le père de l'orphelin et le défenseur de la veuve (tous noms qui marquent l'étendue immense de sa miséricorde et de sa bonté), le Seigneur voulait pourvoir à l'isolement et à l'abandon où les femmes se trouvaient réduites par le veuvage. En effet, la femme que la viduité privait de l'héritage de son époux et de son époux lui-même réparait ainsi, grâce à la loi, cette double perte. L'héritage lui restait, et un nouveau mari remplaçait auprès d'elle celui qu'elle avait perdu.

Voici le fait qui confirme cette loi. Lorsque Ruth de Moab (dont vous avez si souvent entendu faire mention dans la généalogie du Sauveur) eut perdu son mari, Booz, parent du défunt, dit, en présence des anciens de la ville, à un autre parent qui était encore plus proche que lui : « Noémi, qui est revenue du pays de Moab, doit vendre une partie du champ d'Elimelech, notre parent. J'ai désiré que vous sussiez ceci, et vous l'ai voulu dire devant tous ceux qui sont assis en ce lieu et qui sont les anciens de mon peuple. Si vous voulez l'acquérir par le droit que vous donne votre parenté, achetez-le et le possédez. Que si vous êtes dans une autre pensée, déclarez-le moi, afin que je sache ce que j'ai à faire. Car il n'y a point d'autre parent que vous, qui êtes le premier, et moi, qui suis le second. — L'autre répondit : J'achèterai le champ. — Booz ajouta : Quand vous aurez acheté ce champ, il faudra aussi que vous épousiez Ruth de Moab qui a été la femme du défunt. — L'autre alors repartit : Je vous cède mon droit de parenté ; usez vous-même du privilège qui m'est acquis. » *Ruth. iv.* J'ai voulu par cet exemple, mes frères, vous montrer quelles sont les dispositions de beaucoup de chrétiens. Demandez-leur s'ils désirent posséder le céleste héritage, ils vous répondront tout d'une voix que c'est là le premier, le plus cher de leurs vœux, et qu'ils n'échangeraient pas contre toutes les richesses du monde, ni même contre un empire, l'espérance de jouir un jour de la suprême félicité. A quoi nous serviraient, disent-ils, tous les royaumes et les empires du monde, si, après

cette courte vie, nous devons être précipités dans les gouffres de l'enfer pour n'en sortir jamais? En cela ils ont parfaitement raison; mais pour que ce pieux désir soit efficace, il faut y joindre autre chose. Vous souhaitez, mon frère, entrer dans l'héritage céleste; c'est bien, mais il vous faut aussi épouser en quelque sorte la loi divine, qui en est la voie. Or, qu'est-ce qu'épouser la loi? C'est vivre avec elle dans une grande union, régler sa conduite sur ce qu'elle prescrit, la traiter avec égard, supporter les fardeaux qu'elle impose, l'aimer par dessus tout et accomplir cette recommandation du Sage : « Réjouissez-vous avec la femme que vous avez prise dans votre jeunesse. Que sa douceur vous enivre en tout temps, et que son amour soit toujours votre joie. » *Lætare cum muliere adolescentiæ tuæ. Ubera ejus inebrient te in omni tempore, in amore ejus delectare jugiter.* Prov. v, 18-19. Et un peu plus loin : « Observez, mon fils, les préceptes de votre père, et n'abandonnez pas la loi de votre mère. Tenez-les sans cesse liés à votre cœur, et attachez-les autour de votre cou. Lorsque vous marchez, qu'ils vous accompagnent; lorsque vous dormez, qu'ils vous gardent, et en vous réveillant, entretenez-vous avec eux, parce que le commandement est une lampe et la loi une lumière. » *Conserva, fili mi, præcepta patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ. Liga ea in corde tuo jugiter, et circumda gutturi tuo. Cum ambulaveris, gradientur tecum; cum dormieris, custodiant te, et evigilans loquere cum eis, quia mandatum lucerna est, et lex lux.* Ibid. vi, 20-23. Tel est le saint mariage que contractent les justes, telle est l'épouse avec laquelle ils passent leur vie, n'ayant d'autre but dans toutes leurs pensées, leurs soins, leurs occupations que le désir de lui complaire, et n'estimant rien tant que son amour.

Maintenant je m'adresse à chacun de vous, chrétiens, et je dis : Si vous êtes aussi désireux que vous le prétendez de l'héritage céleste, souvenez-vous qu'il vous faut prendre la loi divine pour épouse, et, lorsque l'amour et la fidélité que vous lui devez l'exigeront, lui sacrifier père, mère et tout ce que vous avez de plus cher au monde. Cette fidélité, ni les plaisirs du monde, ni l'amour des hommes, ni la soif des richesses ne doivent vous en détour-

ner. Sachez donc au besoin renoncer et dire adieu à toutes ces choses, dès qu'elles sont incompatibles avec ce que la loi de Dieu demande de vous; sachez rompre avec toutes les séductions de la chair et toutes les honteuses voluptés, pour qu'elles ne vous privent point des embrassements de cette chaste épouse. Eh bien, voulez-vous à ces conditions acquérir l'héritage céleste? — Je m'inquiète peu de la réponse que vous me faites en paroles; votre conduite, vos mœurs, vos goûts, voilà la réponse à laquelle je m'attache. Or, d'après cette réponse, il est clair pour moi que la plupart des chrétiens imitent l'exemple de ce parent de Ruth qui déclara vouloir bien accepter l'héritage du défunt, mais qui repoussa la condition qui y était jointe. Salomon a parfaitement exprimé ces sentiments peu généreux, lorsqu'il a dit : « Le paresseux veut et ne veut pas. » *Vult et non vult piger*. Prov. xiii, 4. Il veut l'héritage, mais il n'en veut pas les charges. Il désire l'avantage qu'il en pourra retirer, mais il fuit le travail; il veut vaincre sans combat, et être couronné sans victoire; il veut enfin aborder au port de l'éternelle félicité, sans courir les dangers de la navigation. Voilà quelles sont les dispositions du plus grand nombre. Que chacun de vous rentre en soi-même, qu'il interroge les replis les plus secrets de son cœur, et vous reconnaîtrez pour la plupart que tels sont les sentiments qui vous animent. Quant à ceux qui, comme Booz, désirent tout à la fois l'héritage et les charges qui y sont unies, ou qui, pour parler sans figure, désirent le ciel et veulent également accomplir fidèlement la loi de Dieu, qu'ils écoutent le Sauveur. Il va leur expliquer dans l'évangile de ce jour une grande partie de cette loi.

« En vérité, dit-il, je vous déclare que si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Les Scribes étaient les docteurs de la loi, et les Pharisiens, les religieux de ce temps-là. Ils faisaient profession de mener une vie plus sévère que la multitude dont ils se distinguaient par leur extérieur, leur habillement et certaines cérémonies. Bien que ces hommes fussent livrés à la superstition et à l'hypocrisie et qu'ils ne cherchassent que les applaudissements, notre Seigneur cependant ne parle point ici

de leurs vices; il ne s'occupe que de leur justice, et nous apprend que la nôtre lui doit être supérieure, si nous ne voulons pas nous priver de l'héritage céleste. Mais en quoi consistera cette supériorité de la justice chrétienne sur la justice pharisaïque? C'est ce que notre Seigneur va nous enseigner, en les comparant l'une à l'autre dans la suite de son discours.

Il commence donc par ce commandement de la seconde table, qui est le premier entre les préceptes négatifs : « Vous avez appris qu'il a été dit par les anciens : Tu ne tueras point, et celui qui tuera sera soumis au tribunal du jugement. » Les Pharisiens se contentaient d'éviter les actes extérieurs défendus par la loi, mais ils attachaient peu d'importance aux dispositions intérieures ou aux pensées contraires à cette loi. Aussi c'était un proverbe accrédité chez la plupart d'entre eux, que la loi arrêta la main, mais non l'esprit. Mais telle n'est pas l'opinion du Dieu qui scrute le fond des cœurs : il fait bien plus de cas de la pureté intérieure que de l'œuvre extérieure. Aussi ne juge-t-il pas l'intention d'après l'œuvre, mais l'œuvre d'après l'intention. C'est pour cela qu'il défend non-seulement l'homicide, mais la haine qui souvent conduit à ce crime. En effet, après avoir rappelé ce qui a été dit par les anciens, il ajoute : « Et moi je vous dit : Quiconque se met en colère contre son frère, sera soumis au tribunal du jugement, » c'est-à-dire que, selon la nature et le degré de sa colère, il sera puni plus ou moins au jugement de Dieu. « Celui, continue le Sauveur, qui dira à son frère : Raca, sera soumis au tribunal du conseil, et celui qui lui dira : Fou, sera digne de la géhenne du feu. » Il faut remarquer ici trois degrés de la colère. Le premier, lorsqu'elle reste dans le cœur, sans se produire au dehors par aucune parole qui la manifeste. Le second, lorsqu'elle s'échappe au dehors et se traduit en paroles. Le mot *raca*¹, selon saint Augustin qui dit l'avoir demandé à un Juif, est une sorte d'interjection qui ne renferme pas une grave injure. Le troisième degré de la colère consiste à se répandre en outrages et en insultes contre le prochain. Notre Seigneur le désigne dans les paroles

¹ Suivant les interprètes modernes, *raca* veut dire : homme vain et léger, sans cervelle.

suyvantes : « Celui qui dira à son frère : Fou, sera digne de la géhenne du feu. » Appeler son frère *fou*¹ est lui faire une insigne injure. Celui-là donc qui outrage ainsi son prochain, se rend coupable d'une faute mortelle, et il est digne de la géhenne du feu, c'est-à-dire du supplice de l'enfer, qui est le châtiement du péché mortel.

A ces trois degrés de la colère marqués par notre Seigneur, correspondent trois peines différentes également établies par lui. Le mouvement purement intérieur de la colère est soumis au jugement de Dieu, qui infligera une peine proportionnée à la nature et à l'intensité de cette faute. Toutefois, il ne s'agit pas ici de ces premiers mouvements de colère qui devancent le jugement de la raison. Ces premiers mouvements, disent les théologiens, n'étant pas au pouvoir de l'homme, et se produisant sans le concours de sa volonté, sont exempts de faute, car ce qui n'est pas volontaire ne saurait constituer un péché. Dieu est trop bon, il connaît trop bien l'infirmité humaine pour nous imputer à crime ou punir des actes qui ne dépendent pas de nous. La peine dont nous parlons suppose donc un mouvement délibéré auquel se joint le consentement de la volonté. — Le second degré de la colère encourt une peine plus grave. Notre Seigneur nous dit, en effet, que celui qui manifeste sa colère par quelques paroles d'indignation, sera soumis non plus au jugement, mais au conseil, tribunal composé de plusieurs membres et plus redoutable que le jugement. Dans le jugement, on pouvait se défendre, ce qui n'était pas aussi facilement accordé devant le conseil². — Le troisième degré et le plus coupable, qui consiste à proférer contre son frère quelque injure grave, entraîne aussi avec lui la peine la plus sévère, c'est-à-dire la condamnation au supplice de l'enfer, qui est bien le châtiement le plus épouvantable que l'on puisse imaginer.

¹ Comme il s'agit ici d'une injure grave, Kuinœl prend le mot *fou* dans le sens de *impie*, scélérat; en effet, dans l'Ancien Testament, la piété et la vertu sont souvent désignées sous le nom de *sagesse*, l'impiété et le crime sous celui de *folie*.

² Voir la note du sermon précédent, page 162

I.

Mais, Seigneur, dites-nous quel est le remède à un si grand mal. — Le divin Maître ajoute aussitôt : « Si donc, lorsque vous offrez votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande devant l'autel et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère; venant alors, vous offrirez votre don. » On voit par là quel soin et quel empressement notre Seigneur veut que l'on apporte à donner satisfaction au prochain, lorsqu'on l'a offensé. En effet, les sacrifices, l'offrande, soit de nos biens, soit de nos prières ou de nos louanges (que le prophète Osée appelle les victimes de nos lèvres *vitulos labiorum nostrorum*, Ose. xiv, 3) se rapportent à la gloire de Dieu et lui sont présentés par les anges, comme le prouve ce passage de l'Apocalypse, où saint Jean dit qu'il vit un ange debout devant l'autel, ayant à la main un encensoir d'or dans lequel il offrait à Dieu des parfums composés des prières des saints. *Apoc. viii, 3-4*. Lors donc, ô homme, que vous êtes debout devant l'autel, prêt à offrir à Dieu votre sacrifice que les anges attendent pour le lui présenter, le Seigneur vous ordonne d'interrompre votre oblation; il attendra, ses anges attendront jusqu'à ce que vous ayez été trouver votre frère et que vous vous soyez réconcilié avec lui. Mais, Seigneur, n'aurait-il pas suffi de faire cette démarche après vous avoir offert les hommages de piété et de religion dus à votre majesté? Quand l'homme ne viendrait immédiatement qu'après vous, ce rang ne serait-il pas encore assez digne de lui, et la justice peut-elle souffrir que nous fassions passer les intérêts de l'homme avant ceux de votre gloire? — Mais il est bien moins question ici de la justice de Dieu que de sa miséricorde et de sa bonté. O bonté ineffable, s'écrie saint Chrysostome, ô amour immense de notre Dieu envers les hommes! Il dédaigne en quelque sorte son honneur et cherche avant tout dans l'homme la charité. Quoi de plus doux que ces paroles : « Laissez-là votre offrande devant l'autel et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, » etc.; que mon culte soit interrompu pour que la charité soit rétablie dans votre cœur?

On dira peut-être : Comment s'expliquer que les devoirs de la charité fraternelle doivent passer avant les offrandes et les sacrifices du culte divin? Ces devoirs ne figurent que sur la seconde table de la loi, et, selon les théologiens, des deux tables sur lesquelles le Seigneur avait gravé de sa main ses commandements, la seconde doit le céder à la première, qui contient les préceptes qui ont directement Dieu pour objet. — Je répons d'abord à cette question, mes frères (et je désire que vous graviez profondément cette réponse dans vos esprits), que l'ordre établi par le souverain Législateur demande que les œuvres qui sont de précepte passent avant celles qui ne sont que de conseil. C'est là ce qu'exprime cette maxime de Samuel si souvent citée : « L'obéissance est meilleure que les victimes. » *Melior est obedientia quam victimæ*. I Reg. xv, 22. L'obéissance est de précepte, tandis que les sacrifices, bien que quelquefois ils soient ordonnés, ne sont souvent que de conseil. Ceci posé, devons-nous être surpris que la satisfaction à donner à notre frère offensé par nous étant une chose de précepte, Dieu en exige l'accomplissement avant de recevoir les offrandes et les sacrifices qui sont seulement choses conseillées. C'est pour n'avoir pas observé cet ordre, que le roi Saül fut privé tout à la fois de son royaume et de la vie et livré au pouvoir de l'esprit malin. Si vous voulez, chrétiens, ne pas vous exposer à un pareil châtement, ayez bien soin, dans toutes vos œuvres, d'examiner ce que Dieu vous ordonne et ce qu'il vous conseille, de peur que vos intentions, même les plus pieuses, ne soient contraires en quelque chose aux préceptes divins. Tout ce que vous offrez, dit saint Bernard, déplaît à l'Esprit-Saint, lorsque vous négligez de faire ce à quoi vous êtes tenu. D'où il suit que les dames de distinction doivent s'occuper d'abord de l'intérieur de leur maison avant de satisfaire à leur piété. Il suit également que les femmes mariées et les filles doivent faire passer les exercices de dévotion, qui ne sont pas obligatoires, après les devoirs que la loi divine leur impose à l'égard de leur mari ou de leurs parents.

Je répons, en second lieu, que celui qui pêche contre son frère, pêche en même temps et beaucoup plus gravement contre

Dieu. Quand vous offensez un homme, c'est Dieu que vous offensez, Dieu qui a créé cet homme à son image, qui l'a racheté de son sang, qui l'a adopté pour son enfant et son héritier, qui l'a placé nu et sans armes sur la terre, lui donnant pour protection contre les bêtes sauvages la crainte qu'il inspire à tous les animaux, et contre votre colère le bouclier de sa très-sainte loi. Puis donc que ce souverain Juge a établi entre vous et votre prochain une trêve perpétuelle, il s'ensuit que si vous l'offensez, votre péché blesse Dieu plus encore que votre frère.

Joignez à cela que le Fils de Dieu, ayant revêtu notre humanité et répandu son sang pour le salut du genre humain, il a par cela même élevé l'homme à un nouveau degré de dignité : il l'a rendu participant de sa nature et a mis sur sa tête le prix de son sang. L'apôtre saint Pierre nous le déclare en termes formels, lorsqu'il dit que nous avons été élus pour être arrosés du sang de Jésus-Christ. *I Petr. 1, 2.* Par conséquent, l'homme ayant été par ce moyen uni à Jésus-Christ, son chef, et étant devenu membre du corps mystique du Sauveur, se rendre coupable envers le prochain, c'est se rendre coupable envers Jésus-Christ, puisque l'injure faite aux membres rejaillit sur le chef. Aussi l'Apôtre nous dit-il : « En péchant de la sorte contre vos frères, et en blessant leur conscience qui est faible, vous péchez contre Jésus-Christ. » *Sic autem peccantes in fratres, et percutientes conscientiam eorum infirmam, in Christum peccatis. I Cor. VIII, 12.* Cette considération ne doit-elle pas nous éloigner puissamment de toute injure et de tout outrage envers nos frères ?

Valère Maxime rapporte que, pendant le siège d'une ville attaquée par les Romains, un noble personnage s'étant échappé de la ville assiégée, se réfugia dans le camp ennemi. Ses concitoyens s'étant aperçus de sa fuite, prirent son fils, jeune enfant qu'il avait laissé dans la place, et l'exposèrent sur la partie du mur contre laquelle les Romains lançaient principalement leurs traits. A cette vue, le général romain, par égard pour le personnage qui s'était réfugié auprès de lui, fit cesser l'attaque. Ce que le général accorda à la dignité d'un seul homme, le refuserons-nous au roi du ciel et n'épargnerons-nous pas, en considération de sa

majesté, ces hommes qu'il a adoptés pour ses enfants et dont il a fait des membres de son corps? La Majesté divine offensée, voilà ce qui constitue la gravité et la laideur du péché. Ainsi le comprenait David, ce saint pénitent qui, demandant pardon à Dieu de son adultère et du meurtre d'Urie, disait au Seigneur : « J'ai péché contre vous seul et j'ai fait le mal devant vous. » *Tibi soli peccavi et malum coram te feci.* Ps. L, 6. Il n'ignorait pas cependant qu'il avait péché contre la femme d'Urie qu'il avait séduite; contre l'innocent Urie qu'il avait, par le plus perfide des desseins, livré aux coups de l'ennemi; contre son peuple, en le scandalisant par sa conduite criminelle et en provoquant les ennemis du Seigneur à blasphémer son saint nom, et néanmoins il confesse que c'est contre Dieu seul qu'il a péché, parce qu'il comprenait que toute autre difformité du péché, quelque grave qu'elle soit, n'est rien en comparaison de l'offense de Dieu. Voilà comment vous devez, mes frères, estimer l'offense faite au prochain, considérant que ce n'est pas tant à lui qu'elle s'adresse qu'à Dieu même qui nous défend de blesser notre prochain en quoi que ce soit.

Quand bien même nous n'aurions pas d'autres motifs, l'autorité seule de Celui qui commande ne devrait-elle pas suffire pour nous engager à lui obéir? Cette autorité nous est marquée par la manière dont parle ici notre Seigneur : « Et moi, je vous dis, etc., » formule qui se trouve répétée pour ainsi dire à chaque page des saintes Ecritures, où nous lisons si souvent ces paroles : « Voici ce que dit le Seigneur. » Le Seigneur donc vous ordonne d'aimer le prochain, de ne lui adresser aucune injure; le Seigneur vous ordonne de ne maudire personne, de ne médire de personne, de ne souhaiter de mal à personne; le Seigneur vous ordonne de n'appeler personne fou, ivrogne, voleur, escroc, adultère, menteur ou parjure, et de ne faire aucun tort au prochain. Que peut-il y avoir qui soit plus capable de retenir votre langue ou vos mains que cette souveraine autorité? Qui oserait se révolter contre l'ordre de Dieu et enfreindre ses lois? Quelle puissance est plus respectable que la sienne, et qui devons-nous honorer plus que Dieu? Si donc nous violons sa loi pour quelque satisfaction

humaine, nous préférons cette satisfaction à la loi divine, ce qui est une sorte d'idolâtrie spirituelle, comme on peut en juger par ce reproche que le Seigneur adressait au grand-prêtre Héli : « Pourquoi, lui disait-il, avez-vous plus honoré vos enfants que moi ? » I *Reg.* II, 29. En effet, celui qui, à cause de ses enfants, transgresse la loi divine, aime et honore ses enfants plus que Dieu. Si quelque chose nous doit étonner, c'est que toutes les créatures ne se soulèvent pas contre ceux qui s'efforcent ainsi de renverser Dieu du trône de sa majesté. Dieu défendit autrefois à nos premiers parents de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. A part l'autorité de Celui qui intimait ce précepte, la chose défendue ne renfermait en elle-même rien de honteux ni de messéant. Trompée par l'astuce du serpent, Eve osa porter la main sur l'arbre fatal. Arrête, ô femme imprudente, que fais-tu, que te proposes-tu, quel est ton dessein, quelle force te pousse à commettre un si grand crime? Oh! que de larmes, que de morts, que de calamités, que d'amères douleurs tu prépares à ta postérité en engageant ton époux à s'associer à ton péché! Tous les siècles écoulés jusqu'à ce jour ont déploré, et tous les siècles à venir déploreront ta désobéissance et la sienne. — Il est temps d'étudier maintenant le sens renfermé dans les paroles du texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

« Et moi je vous dis : Quiconque se met en colère contre son frère, sera soumis au tribunal du jugement. » Nous venons de voir à quels dangers la colère nous expose, puisqu'il suffit d'appeler un homme « fou » pour être digne de la géhenne du feu, c'est-à-dire des flammes de l'enfer qui ne s'éteindront jamais. Or, comme notre langue est prompte de sa nature et d'une extrême volubilité, il est facile de se laisser aller à proférer quelque injure semblable ou même beaucoup plus grave. Pour cela il n'est pas besoin de se servir de ses mains ou de recourir aux armes : une parole suffit. Mais précisément ce à quoi nous sommes plus exposés, demande de nous une vigilance d'autant plus grande et

plus soutenue. Si nous devons réprimer avec soin tout mouvement déréglé qui s'élève dans notre âme, cela devient surtout nécessaire à l'égard de celui qui nous excite à la colère. Car, comme l'a fort bien dit Plutarque : A peine trouverons-nous un vice qui ait plus besoin de remèdes préparés à l'avance. Les autres vices, alors même que la passion est dans toute sa violence, cèdent parfois au langage de la raison. Mais il en est de la colère comme des hommes qui sont eux-mêmes brûlés avec leur maison : elle remplit tout l'intérieur de l'âme de tant de tumulte, de fumée et de ténèbres, que l'on ne peut ni voir ni entendre ceux qui désireraient nous porter secours. De même que ceux qui s'attendent à être assiégés rassemblent toutes les choses dont ils ont besoin, de manière à les avoir sous la main, n'espérant rien tirer pendant le siège de ce qui est hors de la place, ainsi nous faut-il approvisionner notre âme des secours que fournit la philosophie, de peur que, lorsque le moment sera venu d'en faire usage, nous ne puissions pas aisément les y introduire. Ce n'est pas lorsqu'un cheval est emporté dans sa course qu'on le bride, mais auparavant; ainsi ceux qui sont d'un naturel colère, et que les obstacles irritent facilement, ne doivent point se présenter au combat qu'ils ne se soient munis longtemps à l'avance de salutaires considérations.

Parmi les remèdes que les hommes sages suggèrent contre la colère, le premier est le temps. « Ce remède est le meilleur (dit Sénèque); il refroidit la première ardeur, et dissipe ou du moins éclaircit le nuage qui obscurcit l'âme. Il suffit, je ne dis pas d'un jour, mais d'une heure, pour adoucir ces transports qui entraînent ou pour les maîtriser entièrement. » Plus loin, le même auteur revenant à la même pensée : « Nous pardonnerons souvent, dit-il, si nous examinons avant de nous fâcher. Loin de là, nous suivons notre première impulsion; puis, malgré la puérité de nos emportements, nous y persistons pour ne paraître pas nous enflammer sans cause. » C'est pourquoi l'homme vraiment sage, lorsqu'il se sent ému par la colère, retient ses mains et sa langue. C'est ce que fit Archytas de Tarente, illustre philosophe. Ayant un jour découvert que quelques-uns de ses serviteurs avaient

commis une faute, comme il se sentait trop irrité, il se contenta de leur dire en s'éloignant : Vous êtes heureux que je sois en colère contre vous. — On demandait à Platon à quelle marque on reconnaissait le sage : Le sage répondit-il, ne s'irrite pas lorsqu'on le blâme; il ne s'enorgueillit pas lorsqu'on le loue. Un jour qu'il se disposait à châtier un esclave qui avait excité sa colère, Xénocrate survint : Fouette cet esclave, lui dit Platon, car, pour moi, je suis irrité. Telle n'est pas la conduite de la plupart des hommes. C'est surtout lorsqu'ils sont en colère qu'ils châtient. — Je ne peux passer ici sous silence le salutaire conseil d'Athénodore, rapporté par Plutarque. Ce philosophe, alléguant son grand âge, avait demandé à Auguste qu'il lui fût permis de retourner dans sa patrie. Ayant obtenu ce qu'il souhaitait, il prit congé de César; mais voulant lui laisser comme souvenir quelque maxime digne d'un philosophe, il lui dit : César, quand vous serez irrité, ne dites et ne faites rien que vous n'avez d'abord compté les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec. Auguste, baisant alors la main d'Athénodore, lui dit : J'ai encore besoin de ta présence; et il le retint auprès de lui pendant une année. Saint Ambroise jugeait que ce temps n'était pas suffisant pour apaiser la colère, et il imposa comme pénitence à l'empereur Théodose l'obligation de laisser s'écouler un délai beaucoup plus considérable entre une sentence capitale et son exécution. Voici dans quelles circonstances. Je pense qu'il vous sera très-agréable d'entendre le récit de cette histoire, qui mettra sous vos yeux la violence cruelle et le remède de la colère, l'obéissance parfaite de Théodose et l'inébranlable constance d'Ambroise. Je ne ferai que reproduire le texte de l'historien.

Une sédition ayant éclaté à Thessalonique, quelques magistrats furent lapidés et massacrés. A cette nouvelle, Théodose ne put maîtriser sa fureur, et, sur-le-champ, il ordonna que l'épée fût levée sur toutes les têtes et frappât les innocents avec les coupables. Sept mille hommes, dit l'historien, furent mis à mort, sans aucun jugement. Sur ces entrefaites, l'empereur vint à Milan. Il voulut entrer solennellement dans le temple, mais Ambroise, qui avait connaissance de l'affreux massacre de Thes-

salonique, se présenta devant Théodose, à la porte de l'église, et l'arrêta sur le seuil en lui disant : Ignorez-vous, ô empereur, l'énormité du crime que vous avez commis? Après avoir ordonné un aussi horrible carnage, ne comprenez-vous pas combien votre démarche est présomptueuse? Mais peut-être la puissance dont vous êtes revêtu vous empêche de reconnaître votre péché. Il convient cependant que la raison prévale sur la puissance. Vous ne devez pas méconnaître la nature, la condition mortelle de l'homme, la poussière dont nous avons été formés et dans laquelle nous devons retourner un jour; et celui qui se confie dans la pourpre royale ne doit pas ignorer les infirmités du corps que cette pourpre recouvre. De quel œil donc osez-vous regarder le temple du Dieu qui est le maître de tous? De quels pieds osez-vous fouler le pavé du saint lieu? Comment étendrez-vous vers l'autel ces mains encore dégoûtantes du sang innocent? Comment, avec de telles mains, recevrez-vous le corps sacré du Seigneur? Aurez-vous l'audace d'approcher vos lèvres du calice qui contient son sang précieux, après que de votre bouche est sorti l'ordre de verser injustement des flots de sang pour assouvir votre fureur? Arrière donc, éloignez-vous; n'ajoutez pas un nouveau péché à vos autres crimes. Acceptez humblement le lien spirituel que le Seigneur vous impose, comme le remède le plus salutaire. — Huit mois plus tard, aux approches de la fête de Noël, Ruffin étant entré dans le palais de Théodose, trouva le prince plongé dans la désolation et les larmes. Comme ce ministre parlait à l'empereur avec une certaine liberté, il lui demanda la cause de sa tristesse et de ses gémissements : Tu te joues de moi, répondit Théodose, et tu ne comprends pas mes maux. Je me lamente et déplore mon malheur, en voyant que les temples de Dieu sont ouverts à des mendiants et à des esclaves qui peuvent y aller prier en toute liberté, tandis que moi, l'entrée du temple m'est refusée, et les cieux eux-mêmes sont fermés sur ma tête. Et le prince entrecoupait de ses sanglots chacune de ses paroles. — Si vous l'approuvez, reprit Ruffin, je vais courir auprès du pontife et le presser par mes prières de rompre vos liens. — Tu ne persuaderas point Ambroise, répondit l'empereur. La sentence

qu'il a portée contre moi est juste, et son respect pour la puissance impériale n'ira pas jusqu'à lui faire transgresser la loi de Dieu. — Cependant Ruffin se rend auprès de l'archevêque. Il demande humblement grâce pour l'empereur. Dejà, dit-il, Théodose approche du temple; il arrive. — Et moi, reprend Ambroise, je vous déclare que je l'empêcherai de franchir le seuil de la maison de Dieu. Si alors il lui plaît de changer sa puissance en tyrannie, je suis prêt à mourir. — Ruffin ayant entendu ce langage, court en informer l'empereur et l'engager à ne point sortir du palais; mais déjà Théodose était au milieu de la place publique: Je poursuivrai mon chemin, dit-il, et j'essuierai les humiliations que j'ai méritées. Arrivé au seuil du temple, il n'entra pas dans la Basilique, mais s'approchant d'Ambroise, debout devant la porte de l'église, il le suppliait de l'absoudre de la sentence dont il était frappé. — Prince, lui dit l'archevêque, votre démarche est un acte tyrannique; vous vous révoltez contre Dieu, et vous foulez aux pieds ses lois. — Non, répondit Théodose, je ne me révolte pas contre les arrêts de l'Eglise, et je ne prétends pas forcer l'entrée du temple; je viens vous conjurer de briser mes liens, d'implorer pour moi la miséricorde divine et de ne pas me fermer plus longtemps la porte que notre Seigneur a ouverte à tous les pénitents. — Et quelle pénitence, reprit Ambroise, avez-vous faite après de si grands crimes? — C'est à vous de m'apprendre celle que je dois faire, répondit Théodose, et de me prescrire des remèdes; pour moi, mon devoir est de les accepter et de m'y soumettre. — Eh bien! dit alors le pontife, puisque c'est la fureur qui a dicté votre sentence, puisque, au lieu de prendre conseil de la raison, vous n'avez écouté que la colère, faites une loi portant que tout arrêt de mort et de proscription inspiré par la fureur demeurera trente jours sans effet, et attendra le jugement de la raison. Après ce laps de temps, la colère sera apaisée, et la raison, ayant mûrement examiné les faits, jugera avec connaissance de cause et conformément à l'équité. — L'empereur accepta volontiers cette condition; il fit porter la loi que demandait Ambroise, et y souscrivit lui-même tout aussitôt. Cet acte de soumission lui mérita d'être réintégré dans la communion des

fidèles. La loi qu'il rendit en cette circonstance n'a pas cessé d'être en vigueur. — J'ai emprunté ces détails à Théodoret, qui raconte fort au long cette mémorable histoire. Quand on examine le fait, on ne sait ce qui doit étonner le plus, ou de la barbare fureur qui précipita dans un crime si horrible non un tyran, un Néron, mais le religieux empereur Théodose, ou de l'obéissance et de l'humilité avec lesquelles ce prince accepta la pénitence que lui infligea Ambroise, ou enfin de la constance et de l'autorité de ce saint pontife, qui ne craignit point de reprendre dans un langage si sévère le monarque du monde : toutes choses également admirables, chacune en son genre, et complètement inusitées, hélas ! dans notre malheureux siècle.

II.

Il est à la colère un autre remède, qui sera particulièrement agréable aux hommes vraiment désireux de se corriger de ce vice. Le voici tel que Plutarque le décrit : « Les colères fréquentes et continuelles, dit-il, s'amassent peu à peu dans l'âme et y sont produites par l'amour de nous-mêmes et par l'habitude d'une vie molle et sensuelle, comme un essaim d'abeilles ou de guêpes. Par conséquent, il n'est pas de meilleur moyen pour acquérir la douceur que de se comporter avec indulgence et bonté envers ses serviteurs, sa femme et ses amis, usant d'une grande simplicité et facilité de mœurs et sachant se contenter de ce qu'on a sous la main, sans chercher l'abondance et la superfluité. Il faut donc par frugalité accoutumer son corps à user facilement de peu (d'autant que ceux qui désirent peu ne sauraient manquer de beaucoup de choses), et se contenter, sans dire mot et sans se courroucer, de ce qu'il y aura sur la table, afin de ne pas servir un mets très-désagréable à nous-mêmes et à nos amis, qui est la colère. » Et un peu plus loin : « Il faut également s'habituer à se servir indifféremment de toute espèce de vases et de vaisselles, ne donnant pas une préférence exclusive plutôt aux uns qu'aux autres. Ceux donc qui se sentent enclins à la colère doivent s'abstenir de faire provision de choses rares et exquises, telles que vases, cachets, pierres précieuses, parce que si ces objets

viennent à se perdre, nous sommes beaucoup plus troublés que si c'étaient des choses de peu de prix et qu'on puisse facilement se procurer. Or, l'aisance et la facilité avec lesquelles on se comporte à l'égard des choses, apprend à être facile et aisé envers les serviteurs, et si on devient tel envers les serviteurs, nul doute qu'on ne le devienne encore davantage envers les amis et les sujets. »

Mais pour terminer cette partie, je veux vous proposer l'exemple de Plutarque lui-même, et vous montrer par ses paroles comment et par quels remèdes cet habile médecin de la colère vint à bout de se guérir de cette maladie. « Premièrement, dit-il, comme, d'après Hippocrate, la maladie la plus grave et la plus dangereuse est celle qui change le visage de l'homme et le rend différent de lui-même, ainsi voyant que les hommes en proie à la colère sortent davantage d'eux-mêmes, et changent de figure, de couleur, de contenance, d'allure et de voix, j'ai imprimé comme l'image de cette passion en mon âme, et j'ai pensé que je serais bien fâché de me montrer ainsi ému et effrayant à mes amis, à ma femme et à mes enfants, étant non-seulement hideux à voir et tout autre que de coutume, mais aussi ayant une voix âpre et dure, toutes choses que j'avais rencontrées chez quelques-uns de mes familiers tellement troublés par la colère qu'ils ne pouvaient conserver ni leurs manières accoutumées, ni leur physionomie ordinaire, ni leur grâce à parler, ni leur douceur et leur affabilité en compagnie. On dit de la mer, quand elle est agitée par les vents et rejette de son sein l'algue et la mousse, qu'elle se purge. Mais les paroles dissolues, amères et folles que vomit une âme bouleversée par la colère, souillent ceux qui les disent et les couvrent d'infamie. »

Ensuite, comme l'une des occasions les plus fréquentes de la colère est la lenteur et la nonchalance des serviteurs, tout homme qui aime la modération doit se rappeler cette recommandation du Sage : « Ne soyez point comme un lion dans votre maison, en vous rendant terrible à vos domestiques et opprimant ceux qui vous sont soumis. » *Noli esse sicut leo in domo tua, evertens domesticos tuos et opprimens subjectos tibi.* Eccli. iv, 35. Plutarque embrassa ce conseil et le suivit fidèlement, comme le prouvent ses

paroles : « Quoique toutes nos passions aient besoin que l'habitude vienne dompter et réprimer par de fréquents exercices les mouvements contraires et rebelles à la raison, il n'en est aucune où l'on ait tant d'occasions de s'exercer à l'égard de ses domestiques que la colère. Nous ne pouvons concevoir envers eux, en effet, ni ambition, ni envie, ni crainte, mais chaque jour nous nous laissons aller contre eux à des mouvements d'indignation qui dégénèrent en injures et en emportements, d'autant que nous pouvons faire ce que nous voulons et qu'il ne se trouve là personne qui nous arrête et nous soutienne, comme en un endroit glissant, pour nous empêcher de tomber. Il est bien difficile, là où on n'est point tenu de rendre compte de ses actions à personne, de ne point faillir, à moins qu'on n'ait donné pour rempart à cette grande licence la douceur, la clémence et la bénignité, et qu'on ne soit accoutumé à endurer sans s'émouvoir beaucoup de paroles et de sa femme et de ses amis, qui nous reprochent d'avoir trop de douceur et de mollesse, ce qui était principalement cause que je m'aigrissais le plus souvent contre mes serviteurs, pensant qu'ils deviendraient pires si je ne les châtais. Mais à la fin je me suis aperçu qu'il valait mieux que ma patience et mon indulgence les rendissent pires, que de me dépraver moi-même par l'âpreté de mon humeur et par la colère, tout en voulant corriger les autres. Au reste, le châtiment qu'on inflige aux serviteurs, sans vouloir écouter leurs prières, ni les laisser se justifier, ne leur inspire pas le repentir de leurs fautes, mais de plus grandes précautions pour ne pas être surpris à l'avenir.

Mais lorsqu'on juge qu'il est expédient de punir, il faut que celui que la colère transporte se dise à lui-même : « Si ce serviteur a fait une faute aujourd'hui, cette faute existera demain et d'ici trois jours, par conséquent il n'y a point d'inconvénient à ce qu'il soit puni un peu plus tard qu'il n'eût dû l'être, tandis qu'il y en aurait au contraire si, pour s'être trop hâté, il paraissait toujours qu'il a été châtié injustement, comme il est souvent arrivé. Quel est, en effet, celui d'entre nous, si rigide et si sévère soit-il, qui batte et fouette son serviteur pour avoir, cinq ou six jours auparavant, laissé brûler le rôti, ou renversé la table, ou répandu

trop tard quand on l'appelait? Et cependant ce sont là les causes ordinaires pour lesquelles sur-le-champ, aussitôt qu'elles se produisent, nous nous troublons, nous nous courrouçons, nous sommes implacables; car, de même que les corps paraissent plus grands à travers un brouillard, ainsi en est-il des fautes que l'on regarde à travers la colère. C'est pourquoi il faut alors se souvenir de ces préceptes et autres semblables; puis, quand on est libre des influences de la colère, sans aucun reste de trouble, considérer le fait mûrement et de sens rassis, et si alors il nous paraît mauvais, le condamner franchement et ne pas en omettre la correction, comme font à l'égard de la viande ceux qui n'ont plus d'appétit; car si c'est une faute de châtier lorsqu'on est en colère, c'en est une plus grande de ne châtier pas quand la colère est passée et d'être alors négligents et mous. Semblables aux mariniers paresseux qui, durant le beau temps, demeurent en repos dans le port et font voile quand la tourmente se lève, nous reprochons à la raison d'être lâche et faible en matière de punition, et nous nous hâtons de punir, lorsque la colère, comme un vent impétueux, s'élève dans notre âme. Celui qui a faim use naturellement de viande, mais nous ne devons user de punition que lorsque nous n'en avons ni faim ni soif, et ne pas nous servir de la colère comme d'un assaisonnement qui nous mette en appétit de châtier, mais lorsqu'au contraire nous en sommes le plus éloignés, et que le jugement de la raison nous oblige à punir. »

Plutarque ajoute un autre remède non moins admirable de la part d'un païen et qu'on peut souhaiter de voir pratiqué par les chrétiens. Pour moi, je vous avoue que le langage de ce moraliste me semble plutôt emprunté à la philosophie divine que tiré de la philosophie humaine. Voici ce qu'il dit de lui-même : « Je louais et considérais comme choses dignes d'un homme qui fait profession de sagesse, de faire vœu dans ses prières de s'abstenir pendant un an des femmes et du vin, honorant ainsi Dieu par cette continence, ou bien encore de s'abstenir pendant un certain temps de toute vaine parole, prenant garde de ne jamais proférer aucun mensonge, soit par manière de plaisanterie ou à bon escient. Puis je m'exerçais à passer quelques jours sans

me laisser aller à la colère, comme si j'eusse célébré ces fêtes où il n'est pas permis de boire de vin ni de se livrer aux excès. Ensuite je m'essayais pendant un mois ou deux, et j'avançais ainsi peu à peu dans l'exercice de la patience, veillant avec soin sur moi-même et me préservant de toutes souillures. »

Voilà, mes frères, comment un païen, un homme qui n'avait jamais entendu parler ni de la gloire céleste réservée à la douceur, ni du feu de l'enfer qui doit être le châtiment de la colère, travaillait à se guérir. Voilà les remèdes qu'il employait contre cette maladie quotidienne. Que ne devons-nous donc pas faire, nous qui marchons dans le grand jour de l'Évangile; nous qui sommes invités par tant de promesses divines à la piété et à la justice; nous que tant de menaces doivent détourner du mal, et tant de bienfaits exciter à l'amour de Dieu; nous qui trouvons tant de secours et de remèdes dans les sacrements, tant d'aiguillons puissants dans les exemples des saints, tant de salutaires instructions dans les prédications que nous entendons chaque jour? N'est-il pas juste que, par notre zèle et notre amour de la vertu, nous nous élevions d'autant plus au-dessus des philosophes païens que nous avons des moyens et des secours plus abondants et plus précieux? Employons donc ces remèdes, mes très-chers frères, terrassons le monstre cruel que l'on appelle la colère, et travaillons à acquérir la mansuétude et la douceur : ainsi nous mènerons ici-bas une vie paisible et tranquille, et nous aborderons heureusement, avec la grâce de Dieu, au port de la félicité et de la paix éternelles.

PREMIER SERMON

POUR

LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; — 2^o DÉVELOPPEMENT DES PAROLES
DU TEXTE.

Si dimiserò eos jejunos, deficient in via.

Si je les renvoie dans leur maison sans nourriture, les forces leur manqueront en chemin. *Marc. VIII, 3.*

Tout le salut et le bonheur du chrétien consiste dans une étroite union avec Jésus-Christ son chef. Les avantages de cette union nous sont révélés par notre Seigneur lui-même dans ces paroles mémorables de son Évangile : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé. » *Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis.* Joann. xv, 7. Quoi de plus étendu et de plus magnifique que cette promesse? N'égale-t-elle pas en quelque sorte l'homme à Dieu auquel il appartient de faire tout ce qu'il veut? Mais qu'y a-t-il d'étonnant que l'homme uni à Dieu et ne faisant qu'un avec lui puisse opérer par la vertu divine les choses que Dieu lui-même opère? — Si vous me demandez ce qui unit l'homme parfaitement à Dieu, je vous répondrai que c'est la foi jointe à la charité. La foi, en effet, sans la charité, nous unit à Jésus-Christ, mais d'une manière imparfaite, comme des membres desséchés sont unis au corps dont ils ne reçoivent aucun mouvement, aucune sensibilité. Mais la foi *informée* par la charité nous unit parfaitement à Jésus-Christ comme des membres vivants à leur chef. D'où il suit que, de même que la tête communique aux membres sa force et sa vertu, ainsi notre Seigneur Jésus-Christ, établi par son Père sur toute l'Église dont il est le chef, répand les dons de ses mérites et de ses grâces sur tous ceux qui lui sont unis comme des membres vivants.

Notre salut consistant donc dans cette heureuse union, notre Seigneur (si désireux de nous sauver) ne cesse d'y pourvoir du haut du ciel où il réside, comme il y a travaillé de toutes les manières, lorsqu'il est venu en ce monde. Tel est, en effet, le but qu'il s'est proposé non-seulement en nous offrant les admirables exemples de ses vertus, mais en opérant les prodiges les plus éclatants. Lui qui est le créateur et le souverain Seigneur de toutes choses, pouvait sans doute produire dans le ciel et sur la terre des miracles qui auraient manifesté au monde sa puissance infinie ; il a voulu cependant accomplir particulièrement des œuvres qui fussent en même temps des prodiges et des bienfaits : des prodiges, pour attester sa divinité ; des bienfaits, pour s'attacher les hommes par les liens de la plus étroite affection. C'est pour cela que, parcourant les villages et les bourgades, il guérissait, tantôt par quelques paroles, tantôt par l'imposition de ses mains sacrées, tantôt par le seul contact de ses vêtements des multitudes de personnes dont les unes étaient affligées de maladies, et les autres tourmentées par les esprits impurs. « Toute la foule, dit l'Évangile, cherchait à le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous. » *Luc. vi, 19.* Il conquit à la fois, par ces miracles, et ses disciples, et un grand nombre des témoins de la résurrection de Lazare et beaucoup d'autres encore : tous ceux qui n'avaient pas été ingrats envers ses bienfaits, il les excita puissamment à son amour.

Rien n'est plus capable, en effet, d'enflammer la volonté des hommes, que la bienfaisance et la miséricorde, deux vertus qui brillèrent du plus vif éclat dans la personne du Sauveur. C'est ainsi que, touché de compassion envers la veuve de Naim, dont on portait en terre le fils unique, il ne se contenta pas de consoler cette pauvre mère par des paroles, mais il lui rendit son fils qu'il ressuscita. *Luc. vii, 11-17.* C'est ainsi que, dans le désert, voyant la multitude qui le suivait, il en eut pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis sans pasteur, et lui, le bon pasteur, nourrit leur âme de l'aliment de sa doctrine et leur corps exténué de fatigue des cinq pains qu'il multiplia miraculeusement. C'est encore à ce même sentiment de commisération

que l'on doit rapporter le miracle que nous lisons au chapitre xv de saint Matthieu : « Jésus vint près de la mer de Galilée, dit cet évangéliste, et, étant monté sur une montagne, il s'y assit. Et de grandes troupes de gens s'approchèrent de lui, ayant avec eux des muets, des aveugles, des boiteux, des estropiés et beaucoup d'autres malades; et ils les mirent à ses pieds, et il les guérit. De sorte que la multitude était dans l'admiration, en voyant les muets parler, les boiteux marcher, les aveugles voir, et elle glorifiait le Dieu d'Israël. » *Matth.* xv, 29-31. Telle fut l'occupation, tel fut l'office, telles furent les œuvres de notre divin Sauveur, pendant tout le temps qu'il vécut parmi les hommes. Que pouvait faire autre chose le Dieu tout puissant, créateur de tout ce qui existe, en descendant du ciel sur la terre, sinon de venir en aide à ceux qu'il avait créés, de perfectionner son œuvre, de délivrer ses enfants de tout mal? Ce témoignage de bonté, il le relève encore avec une incomparable munificence. Ces hommes qu'il avait guéris de leurs maladies, il les nourrit dans le désert, ne recevant rien d'eux, mais ajoutant grâce sur grâce, bienfait sur bienfait. Ainsi notre Seigneur (comme nous l'avons dit) excitait dans le cœur des hommes la foi et l'amour envers sa personne adorable; il les élevait à ces deux vertus, qui unissent les hommes devenus ses membres à leur chef, et les rendent participants de ses grâces, de ses mérites et même en quelque sorte de sa nature divine. Que de raisons pour nous, mes frères, de cultiver ces deux vertus et principalement la charité! Déjà, grâce à Dieu, nous avons la foi; cette foi, travaillons à la rendre parfaite par la charité qui nous unit si étroitement au Fils de Dieu. O aveugle cupidité des mortels! Au lieu de poursuivre des biens périssables, que ne soupirez-vous après ces richesses précieuses! Mais venons au récit de notre évangile.

« En ce jour-là, comme la foule était grande encore et n'avait pas de quoi manger, Jésus appela ses disciples et leur dit : J'ai compassion de ce peuple, etc. » On peut demander ici pourquoi notre Seigneur, qui savait bien ce qu'il avait à faire, consulta ses disciples. La raison de cette conduite du Sauveur nous est fournie par une autre circonstance analogue. Peu de temps avant d'ou-

rer le miracle contenu dans l'évangile de ce jour, Jésus se voyant suivi d'une nombreuse multitude, avait demandé à Philippe : Où achèterons-nous du pain pour donner à cette foule? Et l'Évangéliste ajoute aussitôt que « Jésus disait cela pour le tenter; » c'est-à-dire qu'il voulait éprouver la foi de son disciple, et voir si elle allait jusqu'à croire qu'il pouvait sans vivres et sans provisions nourrir cette multitude, lui qui avait déjà manifesté sa puissance divine par tant de miracles. C'est dans le même dessein que notre Seigneur, en l'évangile de ce jour, demande à ses disciples par quel moyen on pourrait donner à manger à toute cette foule. Mais ceux-ci, aussi faibles dans leur foi que Philippe, lui répondent : « Comment pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour rassasier ce peuple? » La défiance de Philippe m'étonne peu ; sans doute il avait été témoin d'autres prodiges opérés par Jésus, mais il n'avait pas encore vu le Sauveur nourrir miraculeusement la multitude qui l'accompagnait. Le manque de foi des disciples est beaucoup plus inexplicable. Ils avaient vu le Sauveur rassasier avec quelques pains et quelques poissons la foule qui l'avait suivi dans le désert; eux-mêmes avaient distribué ces pains et ces poissons et avaient rempli douze corbeilles de ce qui était resté; comment donc avaient-ils sitôt oublié le prodige dont ils avaient été les témoins et les ministres? Comment ne se dirent-ils point : Celui qui a pu nourrir tant d'hommes avec de si faibles provisions, ne saurait-il faire maintenant ce qu'il a déjà fait? Ne leur était-il pas facile de répondre à Jésus : Seigneur, vous que nous avons vu, il y a quelques jours, rassasier miraculeusement cinq mille hommes avec cinq pains, vous pouvez aisément renouveler ce prodige, puisque votre puissance n'est pas moindre aujourd'hui qu'alors? Quel est l'homme, si peu intelligent qu'on le suppose, à l'esprit duquel cette réponse ne se présenterait sur-le-champ? Marthe avait une foi plus grande, elle qui ayant entendu dire que des morts avaient été ressuscités par la puissance de Jésus, crut qu'il pouvait en sa faveur opérer le même miracle : « Seigneur, lui dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » *Joann. xi, 21*. Ce qu'elle ajoute est l'expression de la foi la plus ferme : « Mais maintenant encore,

poursuit-elle, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera, » *ibid.* 22; paroles qui montrent bien que cette sainte femme croyait que Jésus pouvait ressusciter Lazare, depuis quatre jours dans le tombeau et répandant déjà une mauvaise odeur. Les disciples étaient loin de ces dispositions, et nous pouvons conclure de leur réponse au Sauveur que c'étaient des hommes d'un esprit grossier et lourd, puisqu'ils ne surent pas même faire un raisonnement si simple. Notre Seigneur les choisit tels pour faire éclater davantage son incomparable puissance; en effet, c'est avec ces faibles instruments qu'il soumit le monde entier à sa religion, qu'il triompha des tyrans, qu'il renversa les autels et les temples des idoles, et que, à la place des faux dieux, il fit annoncer et adorer le vrai Dieu, souverain créateur du monde, fait homme pour sauver les hommes et crucifié entre deux voleurs.

I.

« J'ai compassion de ce peuple, car voilà trois jours déjà qu'ils sont avec moi, et ils n'ont rien à manger. » Ici, mes frères, je vous avoue que j'admire moins la foi et l'attachement de cette foule demeurant pendant trois jours dans le désert avec notre Seigneur, que la bonté, la puissance miraculeuse, la grâce des discours de ce divin Sauveur. Quand je considère, en effet, cette multitude au désert, sans maison, sans lit, sans asile, ayant épuisé ses provisions, supportant la chaleur du jour et les intempéries de la nuit, avec des enfants et des femmes, et couchant sur la terre nue, que puis-je penser autre chose, sinon que la présence du Sauveur avait tant de charmes, sa puissance miraculeuse était si grande, sa parole avait tant de douceur et d'éloquence, que ces hommes suspendus à ses lèvres, et s'oubliant en quelque sorte eux-mêmes, ne se souvenaient ni du chemin qu'ils avaient fait, ni de leurs fatigues, ni de leurs besoins; et cela n'a rien qui doive nous étonner. Il y eut autrefois dans la Gaule un personnage si éloquent qu'il conduisait où il le désirait les esprits de ses auditeurs; aussi le représentait-on avec une chaîne d'or tombant de sa bouche, pour signifier que par la force et la suavité

de ses discours il enchaînait les cœurs et les entraînait comme des captifs partout où il voulait. L'éloquence, qu'un poète a nommée la reine des esprits et de toutes choses, a tant de vertu, dit Cicéron, que les sages lui ont attribué la faculté de mouvoir les esprits à son gré. Si la parole de l'homme a une si grande vertu, que devons-nous penser de la parole divine, d'autant plus puissante et plus suave qu'elle l'emporte davantage sur l'éloquence de l'homme? Qu'y a-t-il alors d'étonnant que cette multitude, qui suivait Jésus, se soit oubliée elle-même et n'ait pu se séparer de celui dont l'éloquence avait pour elle tant de charmes?

Notre Seigneur appela donc ses disciples et leur dit : « J'ai compassion de ce peuple, car voilà trois jours déjà qu'ils sont avec moi, » ou, comme dit saint Matthieu, « qu'ils persévèrent dans ma compagnie. » *Matth.* xv, 32. La persévérance de cette multitude fut la première cause de la compassion de Jésus, car « il est bon, dit le Prophète, d'attendre en silence le salut que Dieu nous promet. » *Bonum est præstolari cum silentio salutare Dei.* *Thren.* iii, 26. Qui a jamais persévéré dans quelque bonne œuvre, sans éprouver la miséricorde du Seigneur? Madeleine persévéra auprès du tombeau de Jésus; elle y resta, tandis que les disciples s'en retournèrent chez eux, et mérita de voir la première le Sauveur ressuscité. La Chananéenne persévéra dans sa prière; les refus qu'elle essuya ne la rebutèrent point; aussi mérita-t-elle d'entendre cette parole : O femme, votre foi est grande! qu'il vous soit fait selon votre désir. Il persévéra, cet ami importun qui vint pendant la nuit, dit l'Évangile, frapper à la porte de son ami et le prier de lui prêter trois pains; ses instances triomphèrent des excuses et des lenteurs de celui dont il troublait le repos, et sa persévérance obtint ce que l'amitié ne pouvait obtenir. Elle persévéra pendant trois jours dans la prière, la femme du jeune Tobie, et, après avoir vu ses sept maris frappés de mort, elle obtint enfin pour époux le plus vertueux des hommes. Saint Jérôme, violemment tenté par le démon, persévéra si longtemps dans la prière, qu'il dit de lui-même, dans une lettre à Eustochie : « Je me souviens que mes clameurs se prolongeaient pendant les jours et les nuits; je me frappais la poitrine, et je ne cessais point

que le Seigneur n'eût rendu la tranquillité à mon âme. » Enfin, elle persévéra, cette foule, qui demeura pendant trois jours au désert avec Jésus. Mais aussi comme ils furent récompensés de leur persévérance ! Notre Seigneur nourrit leur corps exténué par la faim et la fatigue, et il confirma leur esprit dans la foi, en opérant sous leurs yeux le plus éclatant miracle. Oh ! chrétiens, si nous persévérons ainsi dans la prière ! Si ceux qui passent des nuits entières à dormir ou à jouer aux cartes et aux dés, en consacraient une seule à s'entretenir avec Dieu, combien cet exercice leur serait plus profitable que le jeu ! Mais que dis-je, une seule nuit ? Que ne consacrons-nous seulement une heure chaque jour à la prière ? Si nous y étions fidèles, le Seigneur, qui récompensa si magnifiquement la persévérance de ce peuple, reconnaîtrait aussi la nôtre en nous accordant de nouvelles richesses de sa grâce.

Une autre cause de la compassion de Jésus pour ces hommes qui l'avaient suivi, c'est que quelques-uns d'entre eux étaient venus de loin ; aussi de peur que les forces ne leur manquassent en chemin, s'ils s'en retournaient sans avoir pris de nourriture, il opéra principalement en leur faveur le miracle de la multiplication des pains. Leur foi et leur piété n'étaient-elles pas, en effet, d'autant plus grandes qu'ils avaient fait une plus longue route ? Quel encouragement pour ceux qui n'épargnent ni le travail ni la peine, lorsqu'il s'agit de Dieu, qui entreprennent pour lui plaire des choses difficiles, qui se renoncent eux-mêmes et portent tous les jours leur croix ! Ils peuvent juger par là quelle magnifique récompense leur est promise. Abraham, sur l'ordre de Dieu, quitte sa patrie, ses parents, ses proches, et le Seigneur lui donne le pays de Chanaan, à lui et à sa postérité. Plus tard, il se dispose, pour obéir à Dieu, à immoler son fils bien-aimé ; et, au lieu d'un seul fils, le Seigneur lui promet des descendants aussi nombreux que les astres du ciel et les sables du rivage de la mer. Voilà comment la bonté souveraine et infinie sait récompenser les efforts et les travaux de ceux qui l'aiment.

Notre Seigneur, ayant résolu de nourrir cette multitude, demande à ses disciples combien ils avaient de pain. — Sept, lui

répondent-ils. Remarquez, mes frères, les faibles provisions que les disciples avaient préparées pour eux et pour le Sauveur, d'autant qu'ils étaient dans un désert où l'on ne pouvait trouver aucune ressource. Qui ne reconnaîtrait ici l'indigence du Dieu fait homme, de Celui « qui, étant riche, dit l'Apôtre, s'est rendu pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté? » *Propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis.* II Cor. VIII, 9. Il naît dans une étable; on le couche dans une crèche; il est attaché nu sur une croix; il est déposé dans un sépulcre qui ne lui appartient pas. Enfin, il dit de lui-même : « Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. » *Luc.* IX, 58. Mais que cette pauvreté a été féconde ! Avec quelle incroyable ardeur les saints anachorètes n'ont-ils pas imité cet exemple de pauvreté et de dénûment donné par le divin Maître ? Saint Jérôme, dans la lettre mentionnée plus haut, dit de ces solitaires : « Je ne parle point de leur nourriture ni de leur boisson; car ils ne boivent que de l'eau froide, et regardent comme un acte de sensualité de manger de quelque aliment cuit. » Le même auteur, dans la Règle du moine, dit que ces saints anachorètes se nourrissaient de pain, de légumes et d'herbes qu'ils assaisonnaient d'un peu de sel. Un palmier fournissait à Paul, ermite, la nourriture et le vêtement. « J'ai vu, dit encore ce saint docteur, et je prends Jésus et ses anges à témoin de la vérité de ce que je rapporte, j'ai vu un solitaire qui, pendant trente ans qu'il demeura au désert, vécut de pain d'orge et d'eau bourbeuse. J'en ai vu un autre enfermé dans une vieille citerne, et ne mangeant que cinq figues par jour. » Ces hommes éclairés de la lumière divine, à la pensée des affreux supplices de l'enfer et des magnifiques récompenses du ciel, s'imposaient les plus rudes austérités dans la crainte d'être condamnés au feu éternel ou d'être exclus du céleste héritage. Mais nous, qui ne rappelons jamais à notre esprit ces grandes vérités et qui ne nous occupons pas de nos fins dernières, à peine voulons-nous observer les quelques jours de jeûne que l'Eglise nous prescrit. Ces pieux serviteurs de Dieu macéraient sans cesse leur chair innocente,

tandis que nous, nous flattons et nous caressons constamment le nôtre, nous préparant ainsi une éternelle tristesse en expiation de nos plaisirs d'un jour.

« Notre Seigneur commanda donc à la foule de s'asseoir ; il prit les sept pains, et, rendant grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent au peuple. » Quelle abondante matière à nos réflexions dans ces quelques mots ! D'abord le Fils de Dieu rend grâces à son Père, nous apprenant par son exemple à ne jamais prendre notre repas sans remercier Dieu qui nous fournit libéralement par le ministère de ses créatures toutes les choses nécessaires à la vie. « Il ouvre sa main, dit le Roi-Prophète, et il remplit tous les êtres vivants des effets de sa bonté. *Ps. cXLIV, 16.* Les mets qui couvrent notre table sont autant de bienfaits de sa providence. Avant donc de prendre notre nourriture, récitons avec un cœur reconnaissant cette belle prière de saint Jean Chrysostome : *Béni soyez-vous, Seigneur, qui me nourrissez dès ma jeunesse ; vous qui donnez à toute chair son aliment, daignez remplir nos cœurs de joie et d'allégresse, afin qu'ayant toujours ce qui suffit pour notre subsistance, nous abondions en toutes sortes de bonnes œuvres en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui appartient avec vous et avec le Saint-Esprit la gloire, l'honneur et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.*

Cette bénédiction de la table, pour ne citer que ce seul avantage, a pour effet de nous délivrer des embûches du démon. Voici à ce sujet une histoire que saint Grégoire raconte parmi les faits miraculeux opérés par le Bienheureux Père Equitius. Une religieuse, étant un jour entrée dans un jardin, vit une laitue qui la tenta ; elle la prit et la mangea sans penser à faire le signe de la croix. Soudain elle fut saisie du démon qui se mit à la tourmenter. On courut en toute hâte en avertir Equitius, le pressant de venir auprès de la religieuse, afin de l'aider du secours de ses prières. Dès qu'il fut entré dans le jardin, le démon, qui s'était emparé de la religieuse, cria par sa bouche : *Mais qu'ai-je donc fait ? qu'ai-je fait ? Je me reposais sur cette laitue. Cette femme s'est approchée de moi et m'a mordu. L'homme de Dieu lui com-*

manda avec indignation de s'éloigner et de respecter la servante du Dieu tout puissant. Aussitôt le démon se retira et n'osa plus jamais toucher cette religieuse. Ce seul exemple suffit pour vous montrer de quel péril nous préserve la bénédiction de la table.

Lorsqu'après cette bénédiction vous vous asseyez pour prendre votre repas, rappelez-vous que vous avez deux convives à satisfaire, le corps et l'âme : le corps doit recevoir la nourriture dont il a besoin, et l'âme doit veiller à ce que les limites de la tempérance ne soient point franchies ; de même, en effet, que le corps est restauré par la nourriture, ainsi l'âme se répare et s'engraisse par cette sobriété qui lui fait chercher dans les repas, non le plaisir et la satiété, mais l'apaisement de la faim.

Notre Seigneur ayant rendu grâces, rompit de ses mains divines les sept pains et les donna à ses disciples pour les distribuer à la multitude. Cette conduite du Sauveur est bien la confirmation de ce qu'il disait dans une autre circonstance à ses disciples, que « il était au milieu d'eux non comme celui qui est assis à table, mais comme celui qui sert. » *Luc. xxii, 27.* Ne remplit-il pas ici l'office de serviteur, en rompant lui-même le pain à tant de convives ? Mais combien de temps pensez-vous que notre Seigneur mit à rompre le pain qu'il destinait à ce peuple ? Si l'on compte le nombre des convives (ils étaient environ quatre mille, non compris les femmes et les enfants qui étaient aussi nombreux), on peut croire que notre Seigneur employa une grande partie du jour à cette œuvre, rompant pour tous ceux qui étaient là ces pains qui se multipliaient entre ses mains à proportion de la multitude qu'il voulait rassasier. Notre Seigneur multiplia donc les pains en vertu de sa puissance divine, et les disciples distribuèrent au peuple ces pains multipliés miraculeusement. On peut remarquer quelque chose d'analogue dans les sacrements. Notre Seigneur confère la grâce qu'il nous a méritée sur la croix, et les ministres communiquent aux fidèles cette grâce acquise par les mérites et les souffrances de Jésus-Christ, de sorte qu'on peut appliquer à cette opération sainte ce que le Sauveur dit dans l'Évangile : « D'autres ont travaillé, et vous, vous êtes entrés dans leurs travaux. » *Alii laboraverunt, et vos in*

labores eorum introistis. Joann. iv, 38. Pourquoi, en effet, lorsque le prêtre prononce les quelques paroles de l'absolution, me délivre-t-il des liens du péché et de la servitude du démon, m'élève-t-il à la dignité d'enfant de Dieu, de temple du Saint-Esprit, et m'ouvre-t-il les portes du royaume céleste? Est-ce que la puissance humaine seule est capable de me procurer un bienfait si grand? Non, sans doute. Mais le Fils unique de Dieu, par le sacrifice de sa passion, a mérité cette grâce incomparable aux ministres de son Eglise. C'est lui qui est le premier auteur de ce précieux bienfait, lui qui en est la source; c'est donc lui qu'il faut adorer, lui qu'il faut célébrer dans nos continuelles louanges, puisque c'est lui qui nous a mérité au prix de tant de sacrifices les biens que ses ministres nous distribuent avec une si grande facilité. — Mais occupons-nous plus spécialement de la pensée exprimée dans les paroles du texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

II.

« Si je les renvoie dans leur maison sans nourriture, les forces leur manqueront en chemin. » Il est temps maintenant, mes frères, de passer de la lettre à l'esprit et de nous élever jusqu'à la voie plus sublime qui nous conduit au ciel. Ce que notre Seigneur dit du chemin terrestre, s'applique également au chemin du céleste séjour. Nous n'avons pas, en effet, ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle où nous devons régner un jour avec Dieu et les esprits bienheureux pendant la durée éternelle des siècles. Notre principal soin doit donc être de reconnaître la voie qui conduit à cette cité sainte, afin qu'on ne puisse pas dire de nous ce qui est écrit au livre des Psaumes : « Ils ont erré dans la solitude, dans les lieux où il n'y avait point d'eau, et ils ne trouvaient point de chemin pour aller à une ville habitable. » *Erraverunt in solitudine in inaquoso; viam civitatis habitaculi non invenerunt.* Ps. cvii, 4. Mais pour avoir une connaissance plus pleine de cette voie, il nous faut d'abord savoir quel est le terme où elle aboutit, c'est-à-dire quelle est la fin de notre

vie. Faute de cette connaissance, nous ignorerons nécessairement aussi le chemin. De là cette parole de l'apôtre Thomas : « Seigneur, nous ne savons où vous allez, et comment pouvons-nous savoir la voie? » *Joann. xiv, 5*. La connaissance de la voie est donc la connaissance du terme et de la fin de notre vie. Or, la fin pour laquelle nous avons été créés de Dieu est si noble, que l'on ne saurait en imaginer une plus excellente ou plus sublime. Cette fin, comme le dit saint Thomas, n'est pas autre que la contemplation face à face de la beauté divine, accompagnée de l'amour et de la jouissance ineffable de cette infinie beauté et de la communication de tous les biens dans la possession de ce bien souverain. On arrive à cette suprême félicité par une vie innocente et pure, et par l'accomplissement des commandements de Dieu, selon cette parole du Sauveur : « Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements. » *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. Matth. xix, 17*.

Nous n'avons donc pas été créés pour l'oïseté, la bonne chère, les délices sensuelles, l'ambition et le faste, ni pour satisfaire notre cupidité par des gains illicites ou légitimes, mais pour pratiquer la religion, la justice, la sobriété, pour aimer et honorer le Seigneur, afin que, devenant, par ces vertus, semblables à Dieu en cette vie, nous lui devenions un jour semblables en gloire et en félicité. Mais hélas ! combien qui, oublieux de cette fin et de la voie qui y conduit, ne font rien moins que ce pourquoi ils ont été créés, ou plutôt (ce qui doit vous étonner davantage) font toutes les autres choses et négligent celle-là seule qu'ils devraient faire ! Ils imitent l'intempérance de nos premiers parents en commettant une faute semblable, mais d'une manière toute différente. Nos premiers pères pouvaient manger des fruits de tous les arbres du paradis, à l'exception de l'arbre de la science du bien et du mal. Ce fut sur cet arbre, auquel ils n'auraient jamais dû toucher, qu'ils portèrent de préférence les regards et la main. Pour nous, à qui la religion et la piété sont seules prescrites, nous devrions par conséquent nous abstenir du reste ou n'y toucher qu'en passant, selon que les besoins corporels l'exigent. Il n'en est pas ainsi ; nous oublions la religion et la piété, et nous ne cherchons que les

autres choses; elles seules sont l'objet de nos pensées, de notre sollicitude; nous les poursuivons sur terre, sur mer, avec tant d'activité, d'efforts et d'inquiétude que l'on pourrait croire que nous n'ayons été créés que pour les posséder et en jouir. En cela nous ressemblons à ces enfants que leurs parents envoient faire quelque emplette, et qui, s'arrêtant devant toutes les curiosités qu'ils rencontrent en chemin, finissent par oublier leur commission. Oui, voilà quelle est notre conduite, à nous qui ne sommes pas des enfants, mais des hommes d'un âge mûr. Nous disposons notre vie tellement à contre-sens, que nous omettons ce qu'il faudrait faire uniquement, et que nous faisons constamment ce dont nous devrions nous abstenir. Se peut-il un plus indigne et plus étrange renversement? O déplorable folie des hommes! O aveuglement vraiment digne de pitié! Agir ainsi, n'est-ce pas bouleverser l'ordre des desseins de Dieu; n'est-ce pas avoir été placé inutilement en ce monde; n'est-ce pas y vivre en vain; n'est-ce pas abuser de toutes les créatures, que Dieu a faites, non pour favoriser les excès des méchants, mais pour servir aux besoins des bons?

Cet oubli de notre fin, mes frères, est l'origine et la source de tous les maux qui désolent le monde. De là viennent l'abus des bienfaits de Dieu, la négligence des devoirs de la religion, l'amour déréglé du monde et des choses de la terre, le mépris des préceptes divins, l'insouciance à l'égard de la vie future et du jugement qu'il faudra subir, les soins excessifs et le culte de la chair, le règne tyrannique de la volonté propre, si contraire au règne de Jésus-Christ, une avarice effrénée qui, se mettant peu en peine des intérêts de la vie future, ne soupire qu'après ceux de la vie présente qu'elle voudrait voir durer toujours. Voilà les maux dont l'oubli de notre fin est la cause. Ceux-là en sont exempts qui ont toujours cette fin devant les yeux; qui se conduisent, non comme des citoyens, mais comme des hôtes passagers de ce monde; qui se considèrent, non comme des habitants du pays, mais comme des pèlerins; qui regardent comme inutiles et superflus tous les moments qu'ils ne consacrent pas à cette fin; qui ne perdent jamais de vue cette parole de l'Apôtre : « Nous n'avons

pas ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle où nous devons habiter un jour. » *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.* Hebr. XIII, 14. Voilà quels sont les hommes qui s'efforcent d'entrer dans la vie en marchant dans la voie des divins commandements, qui conduit à la patrie céleste.

III.

Voyons maintenant (pour nous rapprocher davantage de notre évangile) de quelle nature est cette voie. Elle est d'abord étroite et solitaire, d'après le témoignage de notre Seigneur, qui nous dit : « Combien est resserrée la voie qui conduit à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent ! » *Quam arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam!* Matth. VII, 14. De plus, elle est fort longue, embrassant l'espace non d'une ou de deux années, mais de toute la vie, pendant lequel espace de temps nous sommes appelés voyageurs jusqu'au dernier soupir et nous pouvons par conséquent nous écarter de la voie, ce qui est arrivé à plus d'une âme juste. Enfin cette voie (et nul ne le contestera) est fort périlleuse. Le Prophète nous en avertit lorsqu'il dit dans un de ses psaumes : « Les superbes m'ont tendu un piège en secret dans cette voie où je marchais. » *In via hac qua ambulabam, absconderunt superbi laqueum mihi.* Ps. CXXI, 4. Les superbes désignent ici les démons, qui sont tombés par orgueil, et dont « l'orgueil contre Dieu monte toujours. » Ps. LXXIII, 23. Ils cachent leurs pièges avec tant d'art que le même Prophète dit en parlant d'eux : « Ils ont délibéré ensemble sur les moyens de cacher leurs pièges, et ils ont dit : qui pourra les découvrir ? » *Narraverunt ut absconderent laqueos ; dixerunt : quis videbit eos?* Ps. LXIII, 6. Ainsi, ce n'est pas seulement par la violence et par des assauts impétueux que nos ennemis nous attaquent, mais par la ruse et par toutes sortes d'embûches et d'artifices. Ils sont tout à la fois des serpents et des lions. « Veillez, nous dit le Prince des apôtres, car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » *Vigilate, quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, querens quem devoret.* I Petr. V, 8.

Pour vous donner une idée de cette puissance du démon, je me contenterai de vous citer l'exemple de saint Benoît, exemple qui m'inspire autant de crainte que d'étonnement. Cet homme tout divin avait déjà acquis dès sa jeunesse un si haut degré de sainteté, qu'il opérait des miracles. On raconte, en effet, que sa nourrice ayant un jour emprunté un vase de terre qui vint à se briser, Benoît, touché de la peine qu'en éprouvait cette femme, se mit en prières, et le vase se trouva parfaitement restauré. Bientôt Benoît alla vivre au désert, où il demeura pendant trois ans dans une caverne, loin de tout commerce avec les hommes, passant les jours et les nuits dans le jeûne et la prière. Il était sans doute parvenu au plus haut degré de sainteté. Un jour cependant il aperçut un oiseau noir, semblable à un merle, qui voltigeait autour de lui, et à l'instant il fut assailli de tentations impures si violentes que cet homme si saint, non moins illustre par ses vertus que par ses miracles, conçut la pensée de quitter le désert et de rentrer dans le siècle. Mais soudain s'indignant contre lui-même et contre le démon, il se jeta et se roula parmi les épines et les ronces, et (dit saint Grégoire) guérit par les blessures de son corps les blessures de son âme. *Gregor. Dialog. lib. II.* Qui ne reconnaîtrait dans cet exemple la force et la puissance du malin esprit? Qui ne redouterait son pouvoir tyrannique? Quel est l'homme, si avancé qu'il soit dans la perfection, qui ne se défierait de cet ennemi? Malheur au monde à cause de la malice de l'esprit impur! Malheur à ceux qui vivent sans armes et sans précautions! Combien d'âmes ce monstre n'a-t-il pas fait périr? Combien de milliers d'hommes n'a-t-il pas précipités avec lui dans l'éternel abîme? Il est bien véritablement « ce feu qui dévore jusqu'à une destruction entière, et qui extermine jusqu'aux moindres rejetons. » *Ignis est usque ad perditionem devorans, et omnia eradicans genimina. Job. xxxi, 12.* Ce seul danger, sans parler des autres qui sont pour ainsi dire innombrables, doit vous prouver combien est périlleuse la voie qui conduit au ciel.

Mais quel remède nous reste-t-il dans ce combat du salut? Celui-ci : ne pas laisser notre âme sans aliment, mais la nourrir et la reconforter du pain céleste, pour qu'elle puisse résister à

tant d'ennemis qui assiègent notre chemin. Sans cette précaution il nous arrivera ce que le Sauveur dit de ceux qui le suivaient : « Si je les renvoie dans leurs maisons sans nourriture, les forces leur manqueront en chemin. » Certainement nous manquerons de forces et nous tomberons épuisés au milieu du chemin, si la nourriture spirituelle et le pain céleste ne viennent nous soutenir.

Vous me demanderez quelle est cette nourriture, quel est ce pain ? Il est nécessaire que je vous l'explique. Je trouve trois sortes de nourritures spirituelles : la parole divine, la méditation des commandements et des bienfaits de Dieu, dont saint Jérôme dit dans une lettre à un ami : Vous savez que l'aliment de notre âme est de méditer le jour et la nuit la loi du Seigneur ; et enfin la sainte Eucharistie, de tous les aliments spirituels le plus salutaire. Ce sont peut-être là les trois pains que cet ami importun dont parle l'Évangile finit par obtenir de son ami. Nous allons en dire quelques mots seulement pour ne pas sortir des étroites limites que le temps nous prescrit.

La première nourriture spirituelle ou le premier pain de notre âme est la parole de Dieu. En nous mettant sous les yeux les éternelles joies du ciel réservées aux justes ; en nous rappelant la condition de notre nature mortelle, le jugement qui suit la mort, l'incertitude de notre sort futur ; en proposant à nos méditations les bienfaits innombrables de Dieu et surtout le mystère de l'Incarnation et de la passion de notre Seigneur, c'est-à-dire les opprobres, les soufflets, les liens, les verges, les crachats, les épines, les clous et le supplice de la croix qu'il a endurés pour nous, cette parole divine excite puissamment en nous la crainte et l'amour de Dieu, et la haine du péché. La connaissance de ces grandes vérités détourne le juste du mal, et nourrit merveilleusement son âme dans la voie des divins commandements.

Voilà qui est bien, dites-vous. Cet aliment ne nous manque pas, car « la terre est remplie de la connaissance du Seigneur. » *Repleta est terra scientia Domini.* Isa. XI, 9. Dans tous les temples retentit la parole de Dieu, qui nourrit l'âme et allume en elle l'amour et le désir de l'éternelle vie. — Cela suffirait à la vérité, mes frères, si cette ardeur que l'audition de la parole divine

excite souvent dans l'âme était persévérante ; mais, hélas ! elle ne dure guère plus longtemps que la cause qui la produit. A peine êtes-vous rentrés dans vos maisons, que cette ardeur s'est évaporée entièrement ou à peu près. Vous ressemblez à l'eau que l'on approche du feu : elle en reçoit une chaleur d'emprunt, mais si vous l'éloignez du foyer, elle ne tarde pas à reprendre sa froideur naturelle. C'est qu'en effet il y a dans notre âme deux sortes d'affections : les unes qui sont nées avec nous, les autres qui viennent d'autre part, c'est-à-dire de la grâce divine. Les premières sont inhérentes à notre nature, tandis que les secondes lui sont étrangères et procèdent (comme nous l'avons dit) de la grâce et de la méditation des choses de Dieu. D'où il suit que, tant que la cause qui les a excités persévère, ces mouvements subsistent avec elle, mais lorsqu'elle a disparu, ils commencent à s'affaiblir et à diminuer insensiblement.

IV.

Il faut joindre à cette nourriture spirituelle le second pain de l'âme, qui consiste, avons-nous dit, dans la méditation des préceptes et des bienfaits de Dieu. Il ne suffit pas, en effet, d'entendre les vérités qui nous sont proposées par la parole de Dieu ; il faut les méditer assidûment et avec piété, à la manière des animaux purs (qui ruminent ce qu'ils mangent). Cette méditation attentive nous fortifie dans le chemin de la vie et nous délivre des pièges et des tentations de l'ennemi de notre salut. Nous en avons pour garant cette parole du Prophète royal qui dit au Seigneur : « Si je n'avais fait ma méditation de votre loi, j'aurais peut-être péri dans mon humiliation. » *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea.* Ps. cxviii, 92. En d'autres termes : Lorsque le vent des calamités et des tentations de toute espèce s'efforçait de troubler mon âme, la méditation des divins oracles m'a délivré du péril et des maux qui me menaçaient. Telle est la raison pour laquelle saint Jérôme (comme nous le disions tout à l'heure) appelle la méditation l'aliment de l'âme. De même, en effet, que la nourriture conserve la vie des animaux,

à ce point que si l'une vient à manquer, l'autre s'éteint bientôt, ainsi la méditation des choses divines conserve la vie spirituelle de l'âme. Sans cet exercice, il est à craindre que cette vie elle-même ne nous abandonne. Le Prophète royal avait fait l'expérience de ce danger : « Mon cœur, dit-il, s'est desséché, parce que j'ai oublié de manger mon pain. » *Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.* Ps. CI, 3. Il est évident que David n'entend point parler ici du pain corporel. Ce n'est pas, en effet, l'organe matériel appelé le cœur qui se dessèche, mais bien l'esprit qui tombe dans la sécheresse et l'aridité, lorsqu'il cesse de se nourrir du pain spirituel, c'est-à-dire de la méditation de la parole de Dieu. Il est maintenant facile de comprendre combien est exposé le salut de ceux qui « vivent dans la terre de l'oubli, » Ps. LXXXVII, 13, c'est-à-dire qui ne gardent aucun souvenir des choses divines; qui ne lèvent jamais les yeux au ciel; qui ne se demandent jamais pourquoi Dieu les a créés et mis en ce monde; qui jamais ne pensent à l'incertitude de l'heure de la mort, au jugement, aux supplices de l'enfer, au bonheur du ciel; qui jamais ne considèrent les bienfaits de Dieu; qui ne veulent pas même réfléchir un instant aux mystères de la passion de notre Seigneur et à tout ce que le Fils de Dieu a daigné souffrir en son corps pour leur salut. Quoi de plus indigne, chrétiens, qu'une pareille ingratitude envers tant de bienfaits tout gratuits de la libéralité divine, qu'une si profonde indifférence à leur souvenir? Une telle insensibilité n'appartient qu'aux animaux sauvages, ou plutôt, je me trompe, ces animaux eux-mêmes ne méritent pas ce reproche, car ils sont reconnaissants envers ceux qui les élèvent et les nourrissent.

Le troisième aliment de l'âme, auquel convient surtout le nom de pain, c'est la sainte Eucharistie, laquelle nous est tellement nécessaire pour marcher dans le chemin du ciel, qu'on l'appelle pour cette raison *viatique*. Elle nous fournit, en effet, des forces et un courage invincibles pour faire la route et pour triompher des ennemis du salut. — Si quelque chose est certain, c'est bien que toute notre force vient de Jésus-Christ. Il est le chef d'où la vie descend dans les membres; il est la source, l'origine, la cause

universelle de tous les biens et de toutes les grâces. Mais une cause universelle ne peut rien produire de particulier sans le ministère d'une cause particulière à laquelle elle communique son influence et sa vertu. Le soleil, par exemple, qui est le père de tout ce que la terre enfante, ne produira jamais de moissons, à moins que le laboureur n'ait auparavant répandu la semence du blé dans les champs. Notre Seigneur qui est (comme nous l'avons dit) la cause universelle des biens et des grâces, a aussi institué les sacrements qui sont comme des causes particulières par lesquelles il répand dans nos âmes les richesses de sa grâce et de sa vertu. Or, parmi ces sacrements, le premier, le plus auguste est l'Eucharistie, qui confère à notre âme les grâces les plus abondantes et une vigueur à toute épreuve pour avancer dans le chemin du ciel et vaincre les puissances ennemies qui assiègent ce chemin. Il est vraiment « ce pain qui affermit le cœur de l'homme. » *Ut educas panem de terra, et panis cor hominis confirmet.* Ps. ciii, 15. Aussi, au lieu de ce texte qu'on lit dans notre édition : « L'homme a mangé le pain des anges, » saint Jérôme a traduit sur l'hébreu : « L'homme a mangé le pain des forts. » Ps. lxxvii, 25. La raison pour laquelle ce pain nous investit d'une si grande force, c'est qu'il introduit dans le sanctuaire de notre âme Jésus-Christ lui-même, et quand le Fils de Dieu est avec nous, quelle puissance serait capable de prévaloir contre nous? Le saint homme Job a dit avec raison : « Délivrez-moi, Seigneur, et mettez-moi auprès de vous, et après cela que la main de qui que ce soit s'arme contre moi. » *Libera me, Domine, et pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me.* Job. xvii, 3. Ce pain confère encore la grâce à ceux qui le reçoivent avec piété. Or, la moindre grâce qu'il communique, c'est l'amour de Dieu par-dessus toutes choses et la détestation souveraine du péché; il conserve ainsi l'homme et l'affranchit de toute chute mortelle dans la voie du salut. Telle est donc la grâce, mes frères, que nous puisons dans l'Eucharistie. En nous approchant de ce sacrement, nous recevons avec le corps de notre Seigneur le Saint-Esprit qui habite pleinement dans sa très-sainte âme, et nous pouvons, nous aussi, avec ce secours, imiter la vie et la

pureté du Sauveur, comme lui-même le dit dans ces paroles : « Celui qui me mange vivra aussi par moi. » *Joann.* VI, 58. Voilà, mes frères, quel est le pain dont le Seigneur a daigné nous alimenter et nous fortifier dans le chemin, pour que nous ne succombions pas aux périls et aux fatigues du voyage.

Cependant, si cette nourriture est offerte à tous les fidèles pour marcher dans la voie qui conduit au ciel, elle est surtout nécessaire à ceux qui sont venus de loin à Jésus. Mais qu'est-ce que venir de loin? — Il est certain que parmi ceux qui vont à Dieu, les uns viennent de près (si je puis ainsi parler), tandis que les autres viennent de loin. Ceux-là viennent de près, qui, doués par la nature d'une âme candide, ont été formés à la piété dès l'enfance. Tel était le Sage, qui disait de lui-même : « J'étais un enfant bien né, et j'avais reçu de Dieu une bonne âme. Et devenant bon de plus en plus, je suis venu dans un corps qui n'était point souillé. » *Puer eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam. Et cum essem magis bonus, veni ad corpus incoquinatum.* Sap. VIII, 49. Tel était encore le jeune Tobie, à qui son vertueux père apprit dès l'enfance à craindre Dieu et à s'abstenir du péché. Voilà quels sont ceux qui viennent de près. Ils viennent au contraire de loin ceux auxquels manquent ces deux qualités, c'est-à-dire ceux qui, enclins par leur nature aux vices et à la volupté, s'y sont livrés pendant longtemps. L'habitude du péché n'a fait qu'augmenter la dépravation de leur nature rebelle et perverse, et la rendre plus difficile à guérir. Ces hommes viennent de loin; mais plus la route qu'il leur reste à faire est longue, plus ils ont besoin que le Seigneur les restaure abondamment et les reconforte de sa vertu divine, car, chez eux, la nature rebelle, fortifiée encore par une longue habitude du mal, ne peut être soumise que par des grâces et des secours tout particuliers. Ceux qui sont venus de près comme ceux qui sont venus de loin sont admis à ce banquet du Seigneur, parce que ce bon maître veut que les uns et les autres participent au pain du ciel. Les premiers doivent en approcher fréquemment, à cause de leur vie plus sainte et plus pure; les seconds, à cause de leur indigence et de leur fragilité plus grandes. Les uns, parce qu'ils sont plus forts; les autres,

parce qu'ils sont plus faibles : ceux-là pour avancer dans la vertu, ceux-ci pour ne pas défaillir dans la voie de la piété qu'ils se sont proposé de suivre. Les premiers, pour augmenter chaque jour les trésors spirituels qu'ils ont acquis; les seconds, afin de pourvoir par la vertu de ce sacrement à leur pauvreté, à leur faiblesse et à leur indigence. Ceux qui sont venus de loin ne doivent donc pas pour cela s'exclure de ce festin céleste; ils doivent au contraire s'en approcher d'autant plus souvent que le poids de leur faiblesse et de leur misère est plus lourd. Si, en effet, la sainte Eucharistie est non-seulement l'aliment de ceux qui ont faim, mais le remède des malades, si non-seulement elle a la vertu de nourrir ceux qu'elle trouve vivants, mais de ressusciter même les morts, pourquoi hésiterait-il à s'en approcher, après s'y être préparé par une bonne confession, celui qui se reconnaît en gémissant pour un malade, un infirme, un affamé, un homme dont l'âme n'est plus pour ainsi dire qu'un cadavre?

« Notre Seigneur, dit l'Évangile, fit asseoir les convives sur la terre. » Pourquoi leur fit-il prendre cette posture, sinon pour nous recommander la vertu d'humilité dont notre âme doit être ornée en tout temps, mais surtout lorsque nous nous approchons du céleste banquet? Que l'homme pressé de la faim s'humilie donc; qu'il s'abaisse jusqu'à terre, en considérant d'une part la grandeur et la majesté du Dieu caché dans ce sacrement, et de l'autre, l'indignité de son âme. Qu'il dise du fond du cœur : Seigneur, voici que je viens à vous pour être guéri; je viens comme malade au médecin, comme souillé de péchés à la source de la miséricorde, comme pauvre et nu au Roi de gloire. Cette connaissance humble de soi-même et de la grandeur divine le rendra digne de s'asseoir à la table sainte, parce que l'homme est d'autant plus digne aux yeux du Seigneur qu'il est plus indigne à ses propres yeux.

Avec le secours de ces trois pains, la céleste doctrine, la méditation des préceptes et des bienfaits de Dieu, et surtout la fréquentation du sacrement de l'Eucharistie, nous achèverons heureusement notre route vers la céleste patrie pour laquelle nous avons été créés. Chaque jour nous avancerons de vertu en

vertu, jusqu'à ce qu'enfin il nous soit donné de voir dans l'éternelle Sion le Dieu des dieux, auquel appartient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. *Ps. LXXXIII, 8.*

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me.

J'ai compassion de ce peuple, parce que voilà trois jours déjà qu'ils ne m'ont pas quitté. *Marc. VIII, 2.*

De même que, parmi toutes les œuvres de Dieu, sa miséricorde est la plus hautement célébrée, selon que le dit le Prophète : « Les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de toutes ses œuvres, » *Ps. CXLIV, 9*, de même aussi il n'est rien qui puisse retentir à nos oreilles avec plus de douceur et de charme que la louange de cette miséricorde infinie. Or, nous trouvons dans l'évangile de ce jour un exemple éclatant de cette miséricorde du Seigneur. « En ce jour-là, dit l'Évangéliste, comme la foule était grande encore, et n'avait pas de quoi manger, Jésus appela ses disciples et leur dit : J'ai compassion de ce peuple, etc. » Nous apprenons de saint Matthieu la raison pour laquelle une multitude si considérable affluait vers notre Seigneur. Il nous dit que de grandes troupes de gens s'approchaient de lui, ayant avec eux des muets, des aveugles, des boiteux, des estropiés et beaucoup d'autres malades. Pleins de confiance en la miséricorde et en la charité bien connues du Sauveur, ils les déposaient à ses pieds, et Jésus, d'un seul regard de sa bonté, rendait à tous ces malades une santé parfaite. Ils ne lui demandaient rien, ils ne sollicitaient point leur guérison, comme font ordinairement les infirmes, ils se faisaient mettre à ses pieds, et leurs vœux étaient exaucés. Ne voyons-nous pas s'accomplir ici, mes frères, cette promesse du

Seigneur écrite dans les prophéties d'Isaïe : « Avant qu'ils erient vers moi, je les exaucerai? » *Antequam clament, ego exaudiam.* Isa. LXV, 24. Oh! que n'avons-nous, mes frères, la même foi et la même confiance! Que ne déposons-nous dans le sein de Dieu toutes nos inquiétudes, comme ces hommes déposèrent leurs malades aux pieds du Seigneur! Que ne gravons-nous dans le plus profond de notre cœur, avec une foi aussi vive, ce conseil du Prince des apôtres : « Jetez dans son sein toutes vos inquiétudes, parce qu'il a soin de vous, » *I Petr. v, 7*, conseil salutaire auquel se rapportent ces paroles du Prophète : « Abandonnez au Seigneur le soin de tout ce qui vous regarde, et lui-même vous nourrira! » *Ps. LIV, 23*. Quand les oracles divins sont unanimes dans leurs promesses, d'où vient donc une si grande défiance chez la plupart des hommes lorsque les soucis et les chagrins les assiègent? L'apôtre saint Pierre, interprète et confident des secrets de Dieu, nous déclare que le Seigneur a soin de nous; quel est le chrétien qui peut douter de la vérité de ce témoignage?

Vous dites, mon frère, que ce n'est pas la miséricorde de Dieu, mais votre indignité et votre malice qui vous inspirent de la crainte et de la défiance. Mais ne voyez-vous pas notre Seigneur, guidé par sa seule bonté et sa seule miséricorde, guérir tous ceux qui s'étaient jetés à ses pieds, sans qu'il y ait été engagé par quelques prières ou quelques mérites de leur part? La grandeur de sa miséricorde est telle que quelquefois la seule grandeur de notre misère le détermine à exaucer les prières des malheureux. Cela est si vrai, que les théologiens enseignent que Dieu exauce souvent les prières de ceux qui sont hors de sa grâce et de son amitié, et qu'il leur accorde ce qu'ils lui demandent. Selon eux, cette réflexion de l'aveugle-né : « Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs, » *Joann. ix, 31*, n'est pas absolument vraie, puisque la miséricorde de Dieu est si grande que quelquefois il entend les vœux et les prières de ceux qui sont dans l'état du péché. Sans doute, tant que l'homme est dans cet état, il ne peut faire aucune œuvre méritoire, puisqu'il est dans la disgrâce et l'inimitié de Dieu; cependant il peut quelquefois obtenir par la prière ce que ses œuvres ne lui méritent pas. Saint

Thomas en donne pour raison que la charité est la condition et le principe de tout mérite, tandis que l'obtention de ce que l'on demande a son origine dans la miséricorde de Dieu. Si, comme le dit le Prophète, « les yeux du Seigneur sont attachés sur les justes et ses oreilles sont ouvertes à leurs prières, » *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum*, Ps. xxxiii, 16, il n'est pas moins vrai que parfois le Seigneur ouvre ses oreilles à la voix du pécheur. Donc, mon frère, si vous êtes dans l'état du péché, et surtout si vous regrettez d'être dans cet état, vous ne devez point pour cela cesser de crier vers le Seigneur au milieu de vos tribulations et de vos calamités quelles qu'elles soient. Peut-être ce que la justice de Dieu vous refuse à bon droit et avec raison, sa miséricorde infinie vous l'accordera. Priez donc le Seigneur et dites-lui avec le prophète Daniel : « Abaissez, mon Dieu, votre oreille jusqu'à nous et nous écoutez; ouvrez les yeux et voyez notre désolation; car ce n'est point par la confiance en notre propre justice que nous vous offrons nos prières en nous prosternant devant vous, mais c'est dans la vue de la multitude de vos miséricordes. » *Inclina Domine aurem tuam et audi; aperi oculos tuos et vide desolationem nostram; neque enim in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis*. Dan. ix, 18. — Ecoutez donc maintenant notre Seigneur lui-même qui dit : « J'ai compassion de ce peuple. » Par ces paroles, le Sauveur nous manifeste ouvertement la vérité de son humanité; car le sentiment de compassion est propre à la nature humaine. Y a-t-il rien, en effet, qui soit aussi conforme à la nature que d'aider ceux qui ont la même nature que nous? Le Créateur a déposé dans notre cœur deux affections, dont l'une est l'amour de nous-mêmes et l'autre la compassion pour la misère d'autrui. Comme les hommes, dit Platon, sont nés non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour les autres hommes, l'auteur de la nature devait par conséquent graver dans leurs cœurs ces deux sentiments, pour qu'ils s'intéressassent non-seulement à leurs maux individuels, mais aussi aux maux de leurs semblables. D'où il suit que l'homme dont le cœur dur et barbare est indifférent aux malheurs d'autrui, descend de sa dignité

d'homme à la condition des bêtes sauvages. Notre Seigneur, en témoignant sa compassion pour ce peuple pressé par la faim, montre bien qu'il a véritablement pris la nature humaine; et, en rassasiant une si grande multitude avec de si faibles provisions, il prouve manifestement qu'il est Dieu. Dans ce sentiment de commisération, nous reconnaissons un homme; et dans le miracle qui le suit, nous reconnaissons un Dieu.

« J'ai compassion de ce peuple, parce que voilà trois jours déjà qu'ils ne m'ont pas quitté, et ils n'ont rien à manger. » Pour apprécier la grandeur de cette miséricorde, il faut remarquer qu'il y a en notre Seigneur Jésus-Christ trois sortes de miséricordes. Il y a d'abord la miséricorde divine, laquelle est si étendue que le Prophète dit que « la terre est toute remplie de la miséricorde du Seigneur. » *Misericordia Domini plena est terra.* Ps. xxxii, 5. « La miséricorde de l'homme, dit l'Écclésiastique, se répand sur son prochain; mais la miséricorde de Dieu s'étend sur toute chair. » *Miseratio hominis circa proximum suum; misericordia autem Dei super omnem carnem.* Eccli. 42. Il y a en outre la miséricorde humaine, soit celle qui est une vertu, soit celle qui est un sentiment naturel à l'homme. C'est elle principalement que le Sauveur fait paraître ici, lorsqu'il dit : « J'ai compassion de ce peuple, etc. » Il y a enfin la miséricorde qui n'est pas seulement la miséricorde d'un homme véritable, mais encore celle d'un homme accablé de toutes sortes de travaux et de souffrances : circonstance qui le rend plus enclin à la commisération. De là cette parole de l'Apôtre : « Le Pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses; mais il a éprouvé comme nous toutes sortes de tentations, hormis le péché. » *Non habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris : tentatum autem, per omnia pro similitudine, absque peccato.* Hebr. iv, 15. Les peines et les souffrances par lesquelles il a été lui-même tenté et éprouvé, lui ont appris à secourir ceux qui sont aussi tentés. Ce sentiment était inconnu de ces hommes qui, « buvant le vin à pleine coupe et se parfumant des huiles de senteur les plus précieuses, étaient insensibles à l'affliction de Joseph. » *Bibentes vinum in phialis, et optimo unguento delibuti,*

et nihil patiebantur super contritione Joseph. Amos. vi, 6. Comme ils étaient exempts de peines, ils ignoraient combien est cruelle la condition de ceux qui souffrent; aussi ne leur accordaient-ils aucun secours et n'éprouvaient-ils pour eux aucune commisération. Mais il n'en est pas ainsi de notre Pontife, qui, pour venir en aide à l'humaine misère, ne s'est pas contenté de nous donner tout ce qu'il possédait, mais s'est dépensé tout entier lui-même et a répandu pour nous tout son sang. Cette générosité n'est-elle pas bien propre à allumer dans nos cœurs les plus vifs sentiments d'amour pour ce divin Sauveur? Comment n'aimerais-je pas Celui qui, entraîné par son amour pour moi, m'a rendu la vie au prix de sa mort et de son sang? Comment ne mettrai-je pas mon espérance en Celui qui, sous quelque aspect que je le considère, soit comme Dieu, soit comme homme, éprouvé par toutes sortes de souffrances, m'apparaît tout rempli de la plus abondante miséricorde? L'amour et l'espérance, tels sont donc les deux sentiments salutaires que cette considération de la miséricorde de Jésus-Christ excite dans l'âme des justes.

« Il n'en est pas ainsi des impies; il n'en est pas ainsi. » *Non sic impij, non sic.* Ps. 1, 4. Ils s'autorisent de cette abondante miséricorde du Sauveur pour se livrer avec moins de retenue et de honte à leurs passions. Le sang de Jésus-Christ, son infinie miséricorde, disent-ils, suffira pour les sauver. Je vous le demande, chrétiens, a-t-on jamais vu un tigre, un serpent, un animal sauvage, quelque féroce qu'on le suppose, prendre occasion des bienfaits de celui qui le nourrit pour se jeter sur lui? Et des hommes doués de raison se prévaudront des bienfaits de Dieu, qui auraient dû les embraser d'amour envers lui, pour l'irriter et l'insulter! Le sang de Jésus-Christ, disent-ils, les sauvera; mais ils ne font pas attention que « Jésus-Christ (dit l'Apôtre) est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent, » *Hebr. v, 9*, et non pour ceux qui s'appuient sur une vaine et stérile confiance. C'est là ce que le Seigneur a voulu figurer dans l'ancienne loi par ce sacrifice du matin et soir où l'on devait offrir un agneau qui était l'image de l'Agneau véritable. Mais cet agneau n'était pas offert seul; on devait accompagner cette immolation d'une

oblation d'huile, de vin et de pain. Tout homme par conséquent qui met sa confiance dans le sacrifice de l'agneau sans tache et en attend son salut, ne doit pas oublier qu'il doit y joindre aussi, comme triple oblation de sa foi et de son espérance, d'abord l'huile, qui, à cause de son usage pour la guérison des blessures, marque la vertu de miséricorde; en second lieu, le vin, dont la piquante saveur désigne la sévérité avec laquelle l'homme pieux doit réprimer ses passions et ses convoitises; en troisième lieu, le pain, qui est la figure de la parole de Dieu et de la méditation des choses divines. Quiconque offre à Dieu pour son salut le sacrifice de l'agneau sans tache, doit donc offrir ces trois libations, c'est-à-dire ces trois vertus : la justice, la miséricorde et le souvenir de la présence de Dieu. Sans cela, c'est en vain qu'il offre à Dieu le sacrifice de l'agneau immaculé, en vain qu'il croit, en vain qu'il espère; bien plus, il se prépare un jugement et une condamnation plus sévères pour avoir abusé d'un si grand bienfait.

« Notre Seigneur, ayant appelé ses disciples, leur dit : « J'ai compassion de ce peuple. » Pourquoi notre Seigneur, qui n'avait nul besoin des conseils des hommes, consulte-t-il ses disciples avant d'opérer le miracle qu'il se proposait d'accomplir en faveur de cette multitude? C'était (comme l'a remarqué saint Jean Chrysostome) pour apprendre aux parfaits qu'ils ne doivent point mépriser les conseils de leurs inférieurs, ni refuser de traiter avec eux des choses qu'ils entreprennent pour le salut des autres. Souvent, en effet, l'Esprit-Saint, pour nous faire observer l'humilité, révèle aux petits ce qu'il cache parfois aux plus grands. Ainsi voyons-nous le Seigneur se servir de Jethro, idolâtre, pour instruire Moïse, cet homme si saint, qui s'entretenait avec Dieu face à face. Et Moïse, quoiqu'il eût Dieu pour précepteur et pour guide, ne méprisa point les conseils de son beau-père. Saint Augustin disait dans le même esprit d'humilité : Moi, qui suis un vieillard et un évêque, je suis prêt à me laisser instruire par un enfant. Il savait, ce grand saint, que Dieu révèle ses mystères aux petits, et il ne dédaignait pas de descendre au rang des petits, et de s'abaisser même au-dessous d'eux, afin d'être instruit par le Dieu qui est le Maître et l'ami des petits. Saint

Jérôme avait de lui-même une défiance non moins grande : Je ne veux pas, disait-il, me servir de mon propre jugement, qui est un très-mauvais conseiller.

I.

Mais voyons la réponse que les disciples firent à Jésus : « Comment, lui dirent-ils, pourrait-on rassasier de pain cette multitude dans ce désert ? » La réponse des disciples nous prouve combien l'esprit humain s'élève difficilement aux choses qui sont au-dessus de la portée de la raison. Ils avaient été témoins, ces disciples, d'un grand nombre des miracles du Sauveur, et cependant ils n'étaient pas encore assez avancés dans la foi pour croire que Celui dont la providence fournit à tous les êtres animés la nourriture dont ils ont besoin, pût, avec quelques pains, nourrir toute une multitude, et opérer un miracle qu'Élie et Elisée avaient autrefois accompli. Devons-nous être surpris de cette foi si faible et si vacillante des disciples du Sauveur, quand nous rencontrons la même incrédulité dans Moïse, qui conversait avec Dieu face à face, qui avait été témoin des merveilles extraordinaires que le Seigneur avait opérées en Egypte, qui lui-même avait fait des miracles ? Et cependant, quand Dieu promit qu'il donnerait de la chair à manger au peuple pendant un mois entier, Moïse lui répondit : « Il y a six cent mille hommes de pied dans ce peuple, et vous dites : Je leur donnerai de la viande à manger pendant tout un mois ? Ferez-vous égorger une multitude de brebis ou de bœufs, afin qu'elle puisse suffire à leur nourriture ; ou rassembleriez-vous tous les poissons de la mer, afin de les rassasier ? Le Seigneur lui répondit : La main du Seigneur est-elle impuissante ? vous allez voir présentement si l'effet suivra ma parole. » *Num. xi, 18-23.*

Il résulte clairement de ces exemples qu'il est bien difficile, même aux justes, de s'élever jusqu'aux choses qui surpassent la raison, c'est-à-dire que nous ne pouvons atteindre que par la foi et l'espérance. C'est là un acte surnaturel dont seul le vrai chrétien est capable. — Il n'est pour ainsi dire aucune vertu dont l'auteur de la nature n'ait mis en nous quelques étincelles et

comme les germes. La vertu étant une disposition de l'âme conforme à la droite raison, quoi d'étonnant que la créature raisonnable se sente entraînée vers elle par une inclination secrète? De là cette parole de Cicéron : « Il y a dans nos âmes des semences innées de vertus. Si nous les laissons se développer librement, la nature elle-même nous conduirait à la vie heureuse. » Aussi les philosophes stoïciens disaient-ils que la fin de l'homme est de vivre conformément à la nature. Mais comme la foi et l'espérance, à cause de leur sublime dignité, s'élèvent bien au-dessus de la raison elle-même, on ne saurait dire combien difficilement les hommes pieux et justes eux-mêmes atteignent à ces hauteurs; l'exemple de Moïse et des Apôtres ne nous permet pas d'en douter. Peu d'hommes, en effet, imitent l'espérance et la foi admirables d'Abraham, dont l'Apôtre dit que « il espéra contre toute espérance. Il ne s'affaiblit point dans sa foi, et il ne considéra point que, étant âgé de cent ans, son corps était déjà comme mort, et que la vertu de concevoir était éteinte dans celui de Sara. Il n'hésita point et il n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu; mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, pleinement persuadé qu'il est tout puissant pour faire tout ce qu'il a promis. » *Qui contra spem in spem credidit. Et non infirmatus est fide, nec consideravit corpus suum emortuum, cum jam fere centum esset annorum, et emortuam vulvam Saræ. In repromissione etiam Dei non hæsitavit diffidentia, sed confortatus est fide, dans gloriam Deo : plenissime sciens quia quæcumque promisit, potens est et facere. Rom. iv, 18-21.* Et cependant cette foi si rare (comme nous l'avons dit) est la vertu propre et distinctive du chrétien.

On peut distinguer trois classes d'hommes qui se gouvernent de différentes manières. Les uns ont un esprit si lourd et grossier qu'ils ne suivent dans leur conduite que leurs instincts, sans prendre aucunement conseil de la raison. D'autres, d'un esprit plus cultivé, ne se laissent pas ainsi conduire par l'instinct, mais prennent pour guide la raison. On doit ranger les premiers parmi les brutes et les animaux privés d'intelligence, tandis que les seconds doivent être considérés comme des hommes, puisqu'ils

agissent en s'éclairant de la raison, qui distingue l'homme de l'animal. Il en est d'autres enfin qui, réprimant les mouvements aveugles des passions, se gouvernent non-seulement par la raison, mais beaucoup plus encore par la foi, quoique croire en Dieu et mettre en lui sa confiance ne soit certes pas une chose contraire à la raison. Cependant il faut reconnaître que parfois la raison humaine, dépourvue de la grâce divine, et la foi, que l'Esprit-Saint a répandue dans nos cœurs, se combattent entre elles. Par exemple, en face de la misère du pauvre, la raison hésite, l'homme n'ose pas amoindrir les ressources dont il a lui-même besoin, pour secourir autrui. Mais la foi, appuyée sur la vérité divine, lui dit : « Celui qui donne au pauvre, n'aura besoin de rien. » *Qui dat pauperi, non indigebit.* Prov. xxviii, 27. Dès lors les hésitations de la raison se dissipent, et, plein de sécurité et de confiance dans la promesse divine, l'homme prend hardiment sur ce qu'il possède pour venir en aide à la misère de son semblable. Se conduire ainsi, mes frères, c'est s'élever au-dessus de la nature humaine, c'est devenir plus qu'un homme, puisque c'est gouverner et régler sa vie bien moins d'après les conseils de la raison que d'après la lumière divine. Mais revenons au récit de notre évangile.

Quoique la réponse des disciples montrât combien leur foi était encore faible, notre Seigneur ne s'irrita point contre eux, tant » il connaît bien la fragilité de notre origine! » *Ps. cii, 14.* Il eût pu à la vérité faire retentir les paroles sévères qu'il avait prononcées contre cet homme dont la foi était chancelante : « O race incrédule, jusques à quand serai-je avec vous? Jusques à quand vous souffrirai-je? » *Marc. ix, 18.* Il ne le fit point cependant, afin de nous apprendre, par son exemple, avec quelle douceur nous devons supporter l'infirmité d'autrui.

Jésus se contenta de demander à ses disciples : « Combien de pains avez-vous? Ils dirent : sept. Alors il commanda à la multitude de s'asseoir sur la terre, prit les sept pains, et, rendant grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer, et ils les distribuèrent au peuple. Ils avaient en outre quelques petits poissons; il les bénit aussi et commanda de les distribuer. » Nous

pouvons remarquer ici le désintéressement et la générosité de ces mêmes disciples dont la foi vient de nous paraître si faible. Ils étaient dans un désert, lieu où l'on ne peut se procurer aucune ressource, et cependant ils distribuèrent d'une main libérale à la multitude toutes leurs petites provisions, sans se rien réserver pour eux-mêmes, sans alléguer qu'eux aussi avaient faim, et qu'ils ne pouvaient pas trouver dans cette solitude de quoi subvenir à leurs besoins. Ils ne disent rien de tout cela, mais, imitant la bonté et la miséricorde de leur divin Maître, et s'oubliant en quelque sorte eux-mêmes, ils se privent volontiers du peu qu'ils ont pour le donner à cette multitude affamée.

Ce sentiment de commisération est, en effet, tellement propre à l'homme, qu'il le témoigne non-seulement à ses semblables, mais même aux animaux dépourvus de raison, ce qui a fait dire à Salomon : « Le juste se met en peine de la vie des bêtes qui sont à lui; mais les entrailles des méchants sont cruelles. » *Novit justus jumentorum suorum animas; viscera autem impiorum crudelia.* Prov. XII, 10. Nous trouvons dans la vie de saint François un touchant exemple de cette compassion. Ce saint homme (au rapport de saint Bonaventure) était logé dans le monastère de saint Verecond, lorsque, pendant la nuit, une brebis mit bas un petit agneau. Une truie féroce qui se trouvait là, se jeta sur ce petit animal et l'étrangla. Le saint l'ayant appris fut touché de compassion, et, se ressouvenant de l'Agneau sans tache, il déplorait devant tous les frères la mort du petit agneau et disait : Eh! petit agnelet, mon frère, innocent animal, qui figures le Sauveur Jésus, que la bête impie qui t'a donné la mort soit maudite, et qu'aucun homme, aucun animal ne mange de sa chair. Chose étonnante! la truie tomba aussitôt malade et mourut au bout de trois jours. On la jeta dans les fossés du monastère, où elle se dessécha comme une planche, sans que ni homme ni bête ait mangé de sa chair. Que les hommes impies et cruels comprennent par là quel châtement leur est réservé à la mort, puisque la férocité des brutes est si sévèrement traitée. On voit par cet exemple que la compassion est la vertu propre des saints. Les impies au contraire ont des entrailles cruelles; leur cœur a dépouillé toute

humanité pour prendre les instincts féroces des bêtes sauvages. Mais laissons là ces monstres, et, revenant aux disciples du Sauveur, voyons quelle fut la récompense de leur miséricorde.

II.

« Ils mangèrent donc et furent rassasiés, et on remporta sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés. » Voilà comme le Seigneur récompense dès cette vie même les actes de bienfaisance. Les disciples avaient offert sept pains, et, en retour, ils recueillirent sept corbeilles toutes pleines. Le Seigneur, en effet, aime tant les hommes, qu'il se plaît à rémunérer magnifiquement, non-seulement dans la vie future, mais même en ce monde, tout ce que l'on fait pour leur conservation et leur bien-être. Quel encouragement pour les hommes encore faibles dans la foi, qui n'osent point pratiquer les œuvres de miséricorde et de charité, retenus qu'ils sont par la crainte que leurs libéralités envers le prochain ne les appauvrissent eux-mêmes !

L'évangile de ce jour, qui roule tout entier sur la miséricorde, me fait un devoir de vous exhorter à l'amour et à la pratique de cette vertu. Je pourrais, dans ce but, vous énumérer les fruits et les avantages qui y sont attachés. Mais, comme la plupart des fidèles (ainsi que nous venons de le dire) ne se portent qu'avec peine à l'accomplissement des devoirs de la miséricorde et de la charité, parce qu'ils ont peur de manquer eux-mêmes en donnant aux autres, j'essaierai seulement de dissiper cette crainte par les témoignages des saintes Ecritures et par les exemples les plus frappants. Le Seigneur donc, qui connaît notre faiblesse, a engagé sa parole et nous a promis que ce que nous donnerions généreusement aux autres ne nous manquerait pas à nous-mêmes, mais nous serait rendu avec usure. Tantôt il nous dit : « Celui qui donne au pauvre, n'aura besoin de rien. » *Qui dat pauperi, non indigebit.* Prov. xxviii, 27. Tantôt : « Honorez de votre bien le Seigneur, et donnez-lui les prémices de tous les fruits, et alors vos greniers seront remplis de blé et vos pressoirs regorgeront de vin. » *Honora Dominum de tua substantia, et de primitiis om-*

nium frugum tuarum da ei et implebuntur horrea tua saturitate, et vino torcularia tua redundabunt. Ibid. III, 9-10. Dans un autre endroit : « Les uns donnent ce qui est à eux, et sont toujours riches; les autres ravissent le bien d'autrui, et sont toujours pauvres. » *Alii dividunt propria, et ditiores fiunt; alii rapiunt non sua, semper in egestate sunt.* Ibid. XI, 24. Et ailleurs : « Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à intérêt, et il lui rendra ce qu'il lui aura prêté. » *Fœneratur Domino, qui miseretur pauperis, et vicissitudinem suam reddet ei.* Ibid. XIX, 17. Ne dit-il pas encore : « Ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait? » *Matth.* XXV, 40. Faut-il, après cela, nous étonner que le Seigneur s'engage à secourir celui qui a pitié du pauvre, quand il déclare que c'est lui-même qui est nourri dans la personne de l'indigent?

Je crois ne pas vous déplaire en confirmant par des exemples cette promesse de Dieu. Il est, en effet, un certain nombre de personnes (comme le remarque saint Grégoire) que les exemples portent plus que les paroles à l'amour de la céleste patrie. Pour vous exciter donc à remplir avec plus de zèle les œuvres de miséricorde, je rapporterai ici deux exemples qui non-seulement vous feront apprécier l'excellence de cette vertu, mais vous montreront combien magnifiquement le Seigneur récompense, dès cette vie même, les hommes miséricordieux. Saint Grégoire raconte, au commencement du troisième livre de ses Dialogues, que les Vandales ayant dans leurs excursions ravagé la Campanie, saint Paulin, alors évêque de Nole, consacra tout ce qu'il possédait au rachat des captifs. Ses ressources étant épuisées, il se donna lui-même comme rançon et partit en Afrique pour y prendre la place du fils d'une pauvre veuve de Nole; arrivé là, il se fit le jardinier d'un maître barbare, et rendit ainsi à cette mère désolée le fils qu'elle croyait perdu. Que d'autres se vantent, s'ils le veulent, d'avoir consacré toute leur fortune aux besoins des pauvres, voici un homme qui, après avoir distribué tout ce qu'il possédait, trouva moyen, quoiqu'il fût devenu pauvre, de surpasser les aumônes de tous les riches. Aussi le Dieu rémunérateur de la miséricorde ne permit pas que cet homme au cœur si généreux

demeurât longtemps sous le joug des impies. Il lui conféra l'esprit de prophétie, et le saint évêque ayant prédit que le roi mourrait bientôt (ce que l'événement confirma), il devint l'objet d'une admiration si grande qu'il recouvra aussitôt sa liberté et obtint également celle des autres captifs. Il s'était offert en esclavage pour la délivrance d'un seul, mais il fut délivré avec tous ceux qui comme lui avaient été emmenés de Nole, sa ville épiscopale. On approvisionna de blé les vaisseaux qui devaient les ramener dans leur patrie, et Paulin, de retour à Nole, fut rendu à sa première dignité avec les plus grands honneurs.

Les aumônes du moine Serapion ne sont pas moins dignes d'éloges, si on considère moins le don en lui-même que les dispositions dont il était accompagné. Ce pieux solitaire ne possédait qu'une tunique, un manteau et le livre des Evangiles. Ayant un jour rencontré deux pauvres, il donna à l'un sa tunique et à l'autre son manteau. Quelqu'un lui ayant demandé qui l'avait ainsi dépouillé : Voilà, répondit-il en montrant son livre, celui qui m'a dépouillé. Une autre fois, ayant aperçu d'autres mendiants, il vendit le livre des Evangiles et en donna le prix à ces mendiants, en disant que le Sauveur avait recommandé de vendre tout ce que l'on possède et de le donner aux pauvres. Il ne crut avoir pleinement accompli ce conseil évangélique que le jour où il se vendit lui-même à des païens, dans l'espoir de les gagner à Dieu. Après qu'il les eut convertis, il se racheta avec l'argent qu'il avait reçu en échange de sa liberté. Elu ensuite abbé du monastère d'Arsinoé, il mérita de devenir le père de dix mille moines, et, supérieur à tous par sa piété, il fut jugé digne de commander à tous.

J'ai voulu, par ces exemples, mes frères, vous engager à bannir la crainte qui pourrait vous empêcher de secourir la misère des pauvres, dans l'appréhension de tomber vous-mêmes dans l'indigence. Dissipez cette vaine frayeur, et mettez votre foi et votre espérance dans la providence divine. Celui qui a tant de fois promis qu'il rendrait avec intérêt ce que l'on consacre aux œuvres de miséricorde, tiendra parole; il ne laissera pas mourir de faim l'homme qui se sera jeté dans ce péril pour la gloire de son nom.

Peut-être s'en rencontrera-t-il parmi vous que ces exemples ne pourront ni rassurer ni guérir de leur avarice. Ils se réservent, disent-ils, de faire des libéralités aux pauvres à l'heure de la mort, mais, pendant qu'ils vivent, ils veulent user de prévoyance. C'est là ce que disait Eutychie, mère de sainte Lucie, à sa fille. Mais celle-ci lui répondit : Ce qu'on offre à Dieu, ma mère, parce que la mort va nous en interdire l'usage, ne saurait lui être bien agréable. Donnez, pendant que vous êtes en santé, de peur que, si vous ne le faites qu'à la mort, vous paraissiez n'agir que par contrainte, puisqu'alors, bon gré mal gré, il vous faudra abandonner ce que vous possédez. En ce moment suprême où mes biens ne peuvent plus m'être d'aucun avantage; où le soin de nourrir, de vêtir, de parer mon corps devient inutile, où ce corps lui-même se change en poussière et devient la pâture des vers, est-ce faire une œuvre bien méritoire que de donner aux pauvres ce que je lui destinais? A la vérité, la miséricorde est une vertu qui plaît à Dieu en tout temps; mais l'aumône des vivants l'emporte tellement aux yeux du Seigneur sur l'aumône des mourants, qu'une seule pièce d'argent donnée par les premiers lui est souvent plus agréable que le centuple donné par les derniers. Ce que Dieu pèse, ce n'est pas tant la somme donnée que la générosité de celui qui la donne, générosité qui brille d'un plus grand éclat dans les aumônes que l'on fait de son vivant. Quand vous voyez des personnes qui, à l'article de la mort, se montrent charitables, vous ne savez pas (surtout quand ces personnes ont été pendant leur vie insensibles à la misère des pauvres) si c'est la volonté ou la nécessité qui les porte à faire des aumônes. N'alléguez donc jamais, pour vous dispenser de ce devoir de la miséricorde, la crainte de tomber dans le besoin, mais ayez constamment sous les yeux cette recommandation de Tobie à son fils : « Soyez charitable en la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup; si vous en avez peu, ayez soin de donner de ce peu même, de bon cœur. *Quomodo potueris, ita esto misericors. Si multum tibi fuerit, abundanter tribue; si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude.* Tob. iv, 8-9. Voilà, mes

frères, ce que j'avais à vous dire sur la miséricorde et sur l'évangile de ce jour. Je vais maintenant vous expliquer quelles conséquences nous devons particulièrement tirer de tout ceci.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

« J'ai compassion de ce peuple, parce que voilà trois jours déjà qu'ils ne m'ont pas quitté » ou, selon saint Matthieu, que « ils persévèrent dans ma compagnie. » Tout l'ensemble de notre évangile nous montre les avantages dont jouissent ceux qui persévèrent avec le Seigneur et le suivent dans le désert. Que n'a pas fait notre Seigneur en faveur de ceux qui le suivaient? Il rend la santé à ceux qui étaient malades; il nourrit miraculeusement ceux qui avaient faim; il instruit les ignorants, et, de sa bouche d'or, répand dans leurs cœurs la céleste doctrine, en même temps qu'il les honore et les réjouit tous de sa douce présence. Mais qu'en devons-nous conclure? C'est que notre divin Sauveur, qui aujourd'hui règne parmi les anges, étant le même Jésus-Christ vivant autrefois parmi les hommes, accordera les mêmes bienfaits à ceux qui le suivent. Ce qu'il faisait jadis véritablement à l'égard des corps de ceux qui s'attachaient à ses pas, il l'opère d'une manière invisible dans les âmes de ses vrais fidèles. Que cet exemple, mes frères, nous engage donc à suivre notre Seigneur avec cette multitude, et à nous attacher à lui pour participer à d'aussi grands bienfaits.

Mais, dira quelqu'un, comment pouvons-nous suivre Jésus-Christ, puisqu'il est remonté au ciel, et qu'il nous a dérobé sa présence? Saint Augustin répond en ces termes à cette question : Plus nous allons vers Jésus, plus heureux sommes-nous, puisqu'il est le souverain bien. Or, ce n'est point en marchant, mais en aimant que nous allons à lui. Nous serons d'autant plus près de lui que notre amour sera plus pur. Nous atteindrons à cette pureté d'amour en arrachant notre cœur à l'amour déréglé des choses de la terre, en le fixant dans la méditation de la vie, de la doctrine et des bienfaits du Sauveur, en écoutant ses leçons, en admirant les prodiges qu'il a opérés, en le contemplant dans sa

naissance, sa mort, sa résurrection, son ascension; de sorte que nous puissions, sinon corporellement, du moins par la pensée, par le cœur et par l'amour, suivre le divin Agneau partout où il ira et nous attacher à lui par les liens indissolubles de la charité.

Nous n'avons pas à craindre, mes frères, que cette habitude et cette familiarité assidue engendrent, comme on le dit ordinairement, le mépris et l'ennui. Bien loin que cette familiarité produise de pareils effets, rien au contraire n'est plus propre à augmenter notre respect et notre amour envers le Seigneur. Il y a, dit saint Thomas, cette différence entre les biens corporels et les biens spirituels, que l'habitude des biens terrestres en fait naître souvent le dégoût et le mépris, tandis que l'habitude des choses divines en augmente toujours le désir et l'amour. La raison en est évidente : plus on use des biens de la terre, plus on en reconnaît la vanité, la fragilité, l'inconstance. L'expérience fait voir qu'ils sont trompeurs autant que vains, puisque souvent ce dont nous espérons quelque avantage, nous est nuisible, et que les satisfactions qui devaient apaiser la soif de notre âme, ne font que l'augmenter et l'irriter davantage. Il n'en est pas ainsi des choses divines. Comme Dieu et toutes les choses de Dieu contiennent la vérité, la perfection, la stabilité, plus nous les pratiquons, plus nous en découvrons la dignité, l'utilité, la douceur et les charmes; plus par conséquent notre cœur s'enflamme pour elles d'amour et de désir. D'où il suit que, si un homme demeurait pendant de longues années abîmé dans la contemplation de la beauté divine, il y trouverait certainement toujours de nouveaux sujets d'admiration, d'amour et de délices. Voyez les saints anachorètes dans leurs solitudes, dépourvus de toute consolation humaine et menant la vie la plus austère. Ils goûtaient tant de charmes et de douceurs dans la contemplation de cette infinie beauté, que ni l'aspect affreux de leur sauvage retraite, ni leur nudité, ni la grossièreté des aliments dont ils se nourrissaient, ni les brûlantes ardeurs du soleil, ni l'inclémence de l'air ne pouvaient les détourner de ce pieux exercice. Plus ils s'y appliquaient, plus abondamment ils y puisaient de suavité, de lumière et d'amour, à ce point que les délices dont leur âme était

remplie leur faisaient oublier toutes leurs privations et toutes leurs austérités.

III.

La charité, tel est donc le premier moyen par lequel nous nous attachons au Seigneur et nous le suivons. Mais ce n'est pas seulement la charité (laquelle nous unit tout particulièrement à Jésus-Christ) qui produit cet effet; l'espérance vive, enflammée par le feu de la charité, a aussi la même vertu. De là cette parole du Prophète royal : « Pour moi, il m'est bon de demeurer attaché à Dieu, et de mettre mon espérance dans Celui qui est le Seigneur mon Dieu. » *Mihi adhærere Deo bonum est : ponere in Domino Deo spem meam.* Ps. LXXII, 28. Celui-là est attaché à Dieu, qui met en lui son espérance, c'est-à-dire qui attend son secours et son salut, non des biens trompeurs, perfides et fragiles de cette vie, mais de Celui-là seul qui ne peut tromper l'espérance de personne. Tels étaient les sentiments que Samuel voulait inspirer aux Israélites, qui mettaient leur confiance dans des secours humains : « Ne vous détournes point du Seigneur, et ne le quittez pas, disait ce Prophète, pour suivre des choses vaines qui ne vous serviront point. » *Nolite recedere a tergo Domini, et nolite declinare post vana quæ non proderunt vobis.* I Reg. XII, 20. En d'autres termes : Ne recourez point à la vaine et incertaine assistance des hommes, mais tournez les yeux, avec la plus entière confiance, vers la protection divine, qui n'a jamais manqué à l'homme juste. — Les Israélites oublièrent dans la suite cette sage recommandation, et, instruits par l'adversité, ils reconnurent enfin, mais trop tard, leur erreur. Alors ils dirent en gémissant : « Lorsque nous subsistions encore, nos yeux se sont lassés dans l'attente d'un vain secours, en tenant nos regards attachés sur une nation qui ne pouvait nous sauver. » *Cum adhuc subsisteremus, defecerunt oculi nostri ad auxilium nostrum vanum, cum respiceremus attente ad gentem, quæ salvare nos non poterat.* Thren. IV, 17.

Le Roi-Prophète traite longuement au psaume cxlv de l'espérance vaine et de la ferme et solide espérance : il les compare

l'une et l'autre, et nous apprend quelle est celle à laquelle il faut nous attacher, et celle dont il faut nous défier : « Gardez-vous bien, dit-il, de mettre votre confiance dans les princes ni dans les enfants des hommes, d'où ne peut venir le salut. » *Nolite confidere in principibus, in filiis hominum, in quibus non est salus.* Ps. cXLV, 2-3. Et pourquoi? Le Prophète en donne la raison. Parce que, dit-il, « leur âme étant sortie de leur corps, ils retournent dans la terre d'où ils sont sortis; et, ce jour-là même, toutes leurs vaines pensées périront. » *Exibit spiritus ejus, et revertetur in terram suam; in illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Ibid., 4. Quel plus grand motif de défiance, en effet, que la fragilité et l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines, inconstance qui chaque jour trompe et déjoue nos espérances? « Heureux donc celui de qui le Dieu de Jacob se déclare le protecteur, et dont l'espérance est dans le Seigneur son Dieu. » *Beatus cujus Deus Jacob adjutor ejus, spes ejus in Domino Deo ipsius.* Ibid. 5. Et pourquoi heureux? Parce que nous ne pouvons imaginer rien qui puisse soutenir et appuyer notre espérance que nous ne trouvions abondamment en Dieu seul. Que désirez-vous d'abord d'un homme pour vous fier à lui avec sécurité? Qu'il ait la puissance et la richesse. Celui, en effet, qui est impuissant et pauvre, comment pourra-t-il aider les autres, puisqu'il ne peut s'aider lui-même? Mais « ce Dieu, continue le Prophète, a fait le ciel et la terre, la mer et toutes les choses qu'ils contiennent. » *Qui fecit cælum et terram, mare et omnia quæ in eis sunt.* Ibid. 6. Qui donc est plus riche, qui est plus puissant que lui? — Que désirez-vous encore? Qu'il garde sa parole et accomplisse fidèlement la promesse qu'il a faite de secourir ceux qui l'implorent? « Dieu, ajoute le Prophète, garde toujours la vérité de ses promesses. » *Qui custodit veritatem in seculum.* Ibid. 7; c'est-à-dire que sa vérité, sa fidélité à l'égard de ses promesses est éternelle et immuable comme il est lui-même éternel. — Que souhaitez-vous de plus? Qu'il soit non-seulement véritable dans ses promesses, mais qu'il soit juste, afin de protéger et de défendre contre l'injure ceux qui sont lésés injustement. Tel aussi est le Seigneur : « Il fait justice, poursuit le Prophète, à ceux qui

souffrent injure. » *Facit judicium injuriam patientibus*. Ibid. 7. C'est là, en effet, le caractère propre de la vraie justice de protéger les opprimés contre ceux qui sont plus puissants, et de prendre en main leur vengeance. Mais vous dites : Si je désire qu'il soit juste, je ne désire pas moins qu'il soit miséricordieux, afin qu'il me pardonne mes égarements, qu'il soulage ma misère, qu'il me secoure dans mes maladies et mes maux. Le Prophète répond à ce que vous demandez en faisant une longue énumération des œuvres de la divine miséricorde. Après avoir dit que Dieu fait justice à ceux qui souffrent injustement, il entre dans le détail des œuvres de sa miséricorde et ajoute : « Le Seigneur donne la nourriture à ceux qui ont faim ; il délie ceux qui sont enchaînés ; il éclaire ceux qui sont aveugles ; il délivre ceux qui sont brisés ; il défend les étrangers ; il prend en sa protection l'orphelin et la veuve. » *Dat escam esurientibus. Dominus solvit compeditos, Dominus illuminat cæcos, Dominus erigit elisos, Dominus custodit advenas, pupillum et viduam suscipiet*. Ibid., 7-9. Peut-on rien souhaiter de plus, sinon que ce grand Dieu demeure éternellement, afin que nous puissions attendre de lui un secours éternel et qui ne nous manque jamais ? C'est aussi par ce motif de confiance que le Prophète termine son psaume : « Le Seigneur, dit-il, régnera dans tous les siècles : ton Dieu, ô Sion ! régnera dans la suite de toutes les races. » *Regnabit Dominus in sæcula ; Deus tuus, Sion, in generationem et generationem*. Ibid. 10.

Le Seigneur avait autrefois révélé, quoique d'une manière plus obscure, ce fondement perpétuel de notre espérance, lorsque Moïse lui demanda comment il l'appellerait devant les enfants d'Israël. « Je suis celui qui est, » lui répondit le Seigneur. Et il ajouta : « Voici ce que vous direz aux enfants d'Israël : Celui qui est, m'a envoyé vers vous. » *Exod. iii, 14*. Pourquoi donc Dieu se souvient-il ici de ce nom auguste, dont un peuple encore grossier ne pouvait comprendre ni la puissance ni la majesté ? Ah ! c'était pour leur inspirer par la vertu de ce nom une confiance bien autrement ferme que celle qui les avait conduits en Egypte. Les enfants de Jacob, en effet, ayant conçu les plus grandes espérances du pouvoir et du rang de leur frère Joseph,

avaient quitté le sol paternel pour se rendre en Egypte ; mais Joseph étant mort, et un autre roi qui ignorait ses services étant monté sur le trône, toutes leurs espérances et leur félicité périrent avec celui qui était leur protecteur. Lors donc que le Seigneur dit aux Israélites : « Je suis Celui qui est, » c'est comme s'il leur disait : Je ne suis point un homme qui puisse vous manquer un jour, comme Joseph votre frère. « Je suis Celui qui est, » Celui qui reste éternellement le même, et sur lequel ni la succession des temps, ni le changement des choses, ni la mort ne peuvent avoir aucun droit. Vous pouvez donc vous fier sûrement à moi, et me commettre le soin de votre vie et de votre salut, car vous trouverez dans ma protection la stabilité et la sécurité.

S'il en est ainsi, mes frères, le cœur de l'homme peut-il imaginer ou souhaiter rien de plus pour soutenir son espérance ? C'est donc avec raison que le saint Prophète loue la sécurité de ceux qui s'appuient sur cette pierre solide et inébranlable, lorsqu'il dit : « Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, sont semblables à la montagne de Sion. » *Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion.* Ps. cxxiv, 1. C'est avec raison que les saints anges admirent la prudence de l'Épouse du Cantique, et s'écrient : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, toute remplie de délices, et appuyée sur son bien-aimé ? » *Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ?* Cant. viii, 5. L'ascension eût été difficile pour l'Épouse, si elle n'avait été soutenue que par ses propres forces, mais le secours du ciel lui aplanissait la route et la lui rendait aisée. Saint Bernard dit élégamment à ce sujet : « En vain l'Épouse s'efforce de monter, si elle ne s'appuie point ; mais si elle s'appuie, tout lui est possible, dès là qu'elle s'appuie sur celui qui peut tout ¹. » C'est en suivant cette voie que tous les saints ont trouvé leur salut, dans les circonstances même les plus désespérées. Ainsi le Seigneur disait autrefois à l'Éthiopien Abdemelech : « Je vais accomplir tout

¹ Le passage de saint Bernard renferme une sorte de jeu de mots qui ne peut point passer dans notre langue. Voici le texte latin : *Frustra sponsa nititur, si non innititur. Si autem innititur, omnia possibilia sunt super eum innitenti, qui omnia potest.*

ce que j'ai prédit de cette ville, non pour la favoriser, mais pour l'accabler de maux, et vous les verrez en ce jour-là de vos propres yeux. Alors je vous délivrerai, dit le Seigneur, et vous ne serez point livré entre les mains des hommes que vous craignez; mais je vous en délivrerai, et vous ne tomberez point par l'épée; mais vous sauverez votre âme, parce que vous avez mis votre confiance en Dieu. » *Ecce ego inducam sermones meos super civitatem hanc in malum, et non in bonum : et erunt in conspectu tuo in die illa. Et liberabo te in die illa, ait Dominus : et non traderis in manus virorum quos formidas; sed eruens liberabo te, et gladio non cades; sed erit tibi anima tua in salutem, quia in me habuisti fiduciam.* Jerem. xxxix, 16-18. Vous voyez, mes frères, que ce fut sa confiance en Dieu qui sauva Abde-melech du massacre général. Mais la protection de Dieu ne se borne pas à un seul homme; elle s'étend à tous, comme lui-même nous en assure lorsqu'il dit : « Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai; je serai son protecteur, parce qu'il a connu mon nom. Il criera vers moi et je l'exaucerai, etc. *Quoniam in me speravit, liberabo eum; protegam eum, quoniam cognovit nomen meum; clamabit ad me, et ego exaudiam eum, etc.* Ps. xc, 14-15.

Dans la crainte toutefois que les âmes lâches et somnolentes ne prennent occasion de cette doctrine pour mener une vie plus déréglée, je dois vous avertir que nul ne peut se flatter d'être sauvé, uniquement parce qu'il a l'espérance, s'il n'a les vertus qui sont les compagnes de l'espérance, je veux dire la crainte de Dieu et la justice, comme le prouvent tant de textes des saints Livres, où nous trouvons ces vertus unies à l'espérance. « Offrez à Dieu un sacrifice de justice, dit le Roi-Prophète, et espérez au Seigneur. » *Sacrificate sacrificium justitiæ et sperate in Domino.* Ps. iv, 6. Et dans un autre psaume : « Le Seigneur met son plaisir en ceux qui le craignent, et en ceux qui espèrent en sa miséricorde. » *Beneplacitum est Domino super timentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus.* Ibid. cxlvi, 11. Vous voyez par ces textes que l'espérance est accompagnée de la crainte du Seigneur et de la justice. Telle n'est pas l'espérance de ceux qui dorment insoucians de leur salut, et qui font le mal; leur con-

fiance n'est que témérité et que vaine présomption. Aussi saint Augustin range-t-il ces hommes parmi les endurcis. « Celui-là, dit-il, vit dans l'endurcissement, qui ne se convertit point, parce qu'il désespère du pardon de ses péchés, ou qui espère si aveuglément en la miséricorde divine, qu'il persévère jusqu'à la fin de sa vie dans le dérèglement et le crime. » Or, mes frères, quoi de plus redoutable que d'être du nombre des endurcis? N'est-ce pas le plus grand de tous les maux? Le saint docteur dit dans un autre endroit : Elle est trompeuse, l'espérance qui se flatte de se sauver au milieu de tous les objets qui alimentent le péché dans l'âme. Oui, elle est trompeuse, l'espérance qui fait ainsi illusion à l'homme. En pensant obtenir son salut par une confiance insensée, il perd et le salut et la vie. — Que faire donc pour pouvoir espérer sûrement? Le même Père nous l'apprend dans les paroles suivantes : Celui-là espère, qui possède une bonne conscience; quant à celui que sa mauvaise conscience tourmente, il n'a rien à attendre que la damnation. Si donc il veut espérer le royaume, qu'il ait une bonne conscience; et s'il veut avoir une bonne conscience, qu'il croie et qu'il fasse des œuvres. On lit dans les Vies des Pères du désert, qu'un solitaire ayant dit un jour à saint Antoine : Priez pour moi, mon Père; le saint lui répondit : N'attendez point de compassion ni de moi ni de Dieu, à moins que vous ne preniez souci de vous-même, et que vous ne priiez Dieu.

Ce qui montre combien cette espérance des hommes corrompus et livrés à la dépravation de leur cœur est illusoire et trompeuse, c'est qu'ils ne lui demandent aucun appui ni aucune consolation quand ils sont frappés de quelque calamité. On les voit alors, inquiets et défiants, chercher leur refuge dans les secours humains, sans penser même à Dieu. Et cependant, mon frère, vous qui exaltez la miséricorde de Dieu si haut que vous espérez participer à la félicité divine sans remplir aucun devoir de la piété, comment se fait-il que vous vous promettiez pour l'avenir de si grandes choses de la miséricorde de Dieu, et que vous n'osiez pas en attendre de si petites dans le présent; car enfin celui qui donne les plus grandes, ne refusera certainement pas les plus petites?

Vous voyez par ce seul argument que vous êtes le jouet de la ruse de l'antique serpent, qui vous ôte l'espérance dans le temps où elle vous serait salutaire, et qui l'augmente en vous lorsqu'elle contribue à vous endormir tranquillement dans le péché. Combien de milliers d'âmes ne précipite-t-il pas chaque jour dans l'enfer, abusées par cette vaine espérance? Presque tous ceux qui sont damnés se fondaient, en effet, sur cette espérance, pendant leur vie, pour se promettre le salut.

Pour en revenir donc au point d'où nous sommes partis, disons que tous ceux qui suivent notre Seigneur par ce chemin de l'espérance et de l'amour, trouveront en lui abondance de secours pour leur salut et les besoins de leur situation. De là ce mot de saint Clément d'Alexandrie : Le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, est à la fois père, mère, maître, nourricier ; il est tout, en un mot. Ce serait peu qu'il fût quelqu'une de ces choses, s'il n'était tout en même temps. Puisqu'il en est ainsi, mes frères, efforçons-nous de pouvoir dire avec le Prophète : « Pour moi, c'est mon avantage de demeurer attaché à Dieu et de mettre mon espérance dans celui qui est le Seigneur mon Dieu, » *Ps. LXXII, 28*, afin que lui restant toujours unis, pensant toujours à lui, le suivant partout où il ira, nous attachant constamment à ses pas, mettant en lui toutes nos espérances et nos richesses, nous méritions d'être instruits, nourris, soulagés, guéris et comblés de toutes sortes de biens par celui qui vit et règne avec le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

AU LECTEUR.

Comme ce que nous avons dit à la fin du discours précédent, au sujet de l'union de l'espérance et de la crainte, est d'une extrême importance pour la direction de toute notre vie, il nous a paru utile d'y revenir et de rattacher ici une pensée remarquable de saint Bernard. On doit donc savoir que les saintes Ecritures contiennent certaines choses qui sont propres à nous inspirer une crainte salutaire, comme, par exemple, les fléaux envoyés de

Dieu, les guerres qui désolent la terre, les menaces terrifiantes dont sont remplis les livres des prophètes; mais ces mêmes Ecritures nous présentent également beaucoup d'autres choses capables d'exciter puissamment en nos cœurs l'espérance et l'amour de Dieu : tels sont toutes les œuvres et tous les bienfaits de l'incarnation de notre Seigneur. Si, d'une part, nous ne nous arrêtons qu'aux menaces et aux châtimens, il est à craindre que nous ne tombions dans une tristesse immodérée; si, de l'autre, nous considérons exclusivement les œuvres de la miséricorde divine, nous sommes exposés à nous laisser aller à la légèreté, à la négligence et à une vaine confiance. C'est pourquoi saint Bernard nous donne le salutaire conseil de ne méditer jamais les œuvres de la miséricorde, sans méditer aussi les œuvres de la justice divine, afin d'unir ensemble dans nos cœurs l'espérance et la crainte : l'espérance tempérera la crainte pour l'empêcher de dégénérer en désespoir, et la crainte corrigera l'espérance, afin que celle-ci ne s'endorme pas dans une fausse sécurité. Le saint docteur nous expose cette doctrine dans des paroles d'or, et, ce qui vaut mieux, il confirme par son exemple ses mémorables leçons. Ecoutons-le.

« Si l'Apôtre a cru avec raison que le chef de Jésus-Christ se rapporte à la divinité, *I Cor. xi, 3*, il nous sera permis à nous, je pense, de rapporter ses pieds à l'homme; nous appellerons l'un de ses pieds la miséricorde, et l'autre le jugement. Heureuse l'âme dans laquelle notre Seigneur Jésus a fixé ses deux pieds! Il est deux signes auxquels vous pouvez reconnaître cette âme, et comme deux empreintes qu'elle porte nécessairement avec elle : ce sont la crainte et l'espérance; la première nous présente l'image du jugement, et la seconde celle de la miséricorde. C'est avec raison que « le Seigneur met son plaisir en ceux qui le craignent et en ceux qui espèrent en sa miséricorde, » *Ps. cxlvi, 11*, puisque, si « la crainte est le commencement de la sagesse, » *Ps. lx, 10*, l'espérance en est le progrès, et la charité la consommation. S'il en est ainsi, n'est-il pas bien grand l'avantage que l'on reçoit dans ce premier baiser, aux pieds de Jésus? Ayez soin cependant de ne pas vous priver du bonheur de les baiser l'un et

l'autre. Si déjà votre cœur est pénétré de la douleur du péché et de la crainte du jugement, vous avez imprimé vos lèvres sur le pied qui figure la vérité et le jugement. Mais si vous tempérez cette crainte et cette douleur par la contemplation de la bonté divine et par l'espérance du pardon, sachez que vous embrassez aussi le pied de la miséricorde. Il ne vous serait pas avantageux, en effet, de baiser l'un sans l'autre; car le souvenir du jugement tout seul précipite dans l'abîme du désespoir, de même qu'une trompeuse confiance en la miséricorde engendre la plus dangereuse sécurité. Il m'a été donné à moi, misérable, de m'asseoir quelquefois aux pieds de notre Seigneur Jésus et de baiser de toute l'ardeur de mon âme tantôt l'un tantôt l'autre, selon que la bonté de ce divin Maître daignait m'admettre à cette faveur. Lorsque, oubliant la miséricorde, en proie aux aiguillons du remords, je m'arrêtais trop longtemps à la pensée des jugements de Dieu, une crainte inexprimable et un trouble plein d'angoisses me jetaient dans l'abattement. Environné d'affreuses ténèbres et tout palpitant d'effroi, je ne pouvais que pousser ce seul cri, du fond de ma misère : « Qui peut connaître, Seigneur, la grandeur de votre colère et en comprendre toute l'étendue, autant qu'elle est redoutable? » *Ps. LXXXIX, 11*. Mais si, abandonnant ce pied, je m'attachais davantage à celui de la miséricorde, je sentais au contraire mon âme s'amollir et se dissoudre en quelque sorte dans une telle négligence, que je devenais tout aussitôt plus tiède dans la prière, plus paresseux dans l'action, plus prompt à me livrer au rire, moins prudent dans mes paroles, et l'état des deux hommes qui sont en moi offrait une plus grande inconstance. Aussi maintenant, instruit par les leçons de l'expérience, je ne séparerai plus le jugement de la miséricorde, mais, avec le Prophète, « je chanterai également, Seigneur, votre miséricorde et votre justice, » *Ps. c, 4*, et « je n'oublierai jamais la justice de vos ordonnances. » *Ps. cxviii, 93*. L'une et l'autre seront l'objet de mes cantiques dans le lieu de mon exil, jusqu'à ce que la miséricorde s'élevant au-dessus du jugement, ma gloire seule chante vos louanges, sans que je ressente désormais l'aiguillon de la tristesse. » *Ps. xxix, 13*.

Remarquez avec soin, mes frères, combien grande était la crainte dont saint Bernard était pénétré. Si les jugements de Dieu lui inspiraient une si profonde terreur qu'il était prêt à tomber dans l'abîme du désespoir, quelle ne doit pas être la nôtre, à nous, qui sommes si éloignés de la vertu de ce grand saint! Mais comme ce sujet demanderait de longs discours, je me vois forcé de l'abandonner à vos pieuses méditations.

PREMIER SERMON

POUR

LE SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DIFFÉRENTES ESPÈCES D'HYPOCRITES.

Attendite a falsis prophæis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.

Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des vêtements de brebis, et sont au dedans des loups ravissants. *Matth. VII, 15.*

Notre divin Maître nous signale, dans l'évangile de ce jour, l'écueil contre lequel vient souvent se briser l'esquif de l'innocence, en même temps qu'il nous indique les moyens de le reconnaître et de l'éviter. Il dit donc : « Gardez-vous des prophètes qui viennent à vous sous des vêtements de brebis, et sont au dedans des loups ravissants. Vous les connaîtrez à leurs fruits, » et le reste, jusqu'à la fin. *Ave, Maria.*

Pour ne pas m'écarter trop de notre évangile, je voudrais dans le présent discours vous parler non-seulement des faux prophètes, qui cachent sous la peau des brebis la férocité des loups, comme sont les hérétiques, mais de beaucoup d'autres sortes de personnes et de choses qui, sous une apparence de bonté, trompent ceux qui ne sont pas sur leurs gardes. Pour cela, il est nécessaire de se rappeler ce que nous avons souvent dit ailleurs, que, dans tout ce qui est œuvre de la nature ou de l'art, aussi bien que dans les mœurs des hommes, certaines choses sont vraies,

tandis que d'autres n'ont que l'image trompeuse de la vérité. Ainsi il y a un or pur et un or composé d'alliage, une monnaie vraie et une monnaie fausse. Les médecins disent également qu'il y a une santé véritable, et une santé seulement apparente, comme il y a une faim et une soif qui sont vraies, et une soif et une faim qui ne le sont pas. Mais venons à ce qui a rapport aux mœurs. Il est de vrais et de faux prophètes. Notre Seigneur parle de ces derniers lorsqu'il dit dans l'évangile de ce jour : « Gardez-vous des faux prophètes, etc. » Il est en outre de vrais apôtres de Jésus-Christ et de faux apôtres dont saint Paul accuse plus d'une fois la fourberie et la perfidie, et contre lesquels, enflammé d'un saint zèle, il s'élève avec force : « Plaise à Dieu, écrit-il aux Galates, que ceux qui vous troublent, soient exclus de l'Eglise! » *Galat. v, 12*. Mais la différence est encore plus grande dans les choses que dans les personnes. Il est, en effet, une vraie et fausse justice, une vraie et fausse humilité, une vraie et fausse pénitence, une vraie et fausse vertu, une vraie et fausse noblesse, une vraie et fausse sagesse, de vraies et fausses richesses, de vrais et faux biens, un vrai et faux honneur, une vraie et fausse félicité. Enfin, si nous considérons attentivement toutes les choses humaines, à peine en trouverons-nous une digne de louange, qui n'ait sa contre-façon dans une autre qui lui ressemble tellement que parfois ce qui est falsifié, offre une image plus vive de ce qui est vrai que la vérité elle-même. C'est ce qu'Aristote a voulu nous faire entendre, lorsqu'il a dit que certaines choses fausses sont plus probables que d'autres qui sont vraies; ce qui revient à dire qu'il est des mensonges qui offrent plus de vraisemblance que la vérité. Saint Augustin en rapporte un exemple dans ses *Confessions*. Des voleurs, dit-il, avaient forcé pendant la nuit la porte d'une maison pour y commettre quelque larcin, lorsque, effrayés par les cris des maîtres, ils s'enfuirent en laissant les instruments dont ils s'étaient servis. Alipe, l'ami d'Augustin, passait en ce moment, ignorant ce qui avait eu lieu. Il aperçoit à terre les outils abandonnés par les voleurs, et les ramasse. Comme il les tenait en mains, les domestiques de la maison arrivent et se saisissent de lui, croyant qu'il avait commis le vol. Qui n'eût cru,

en effet, à la culpabilité de cet homme ainsi surpris, bien qu'il fût complètement innocent? Saint Augustin dit que cela arriva par une permission toute particulière de Dieu, qui voulut apprendre par cet exemple à son futur ministre à ne pas juger comme vrai tout ce qui aurait les apparences de la vérité. Beaucoup de choses, en effet, quoique fausses, semblent plus vraisemblables que la vérité même. Ainsi on voit un peintre habile exécuter le portrait d'un homme avec tant d'art que ce portrait est plus frappant de vérité que l'original.

Telle est donc, mes frères, la commune origine de toutes les erreurs et de toutes les misères qui se rencontrent en cette vie. Comme notre volonté a été disposée par le Créateur de telle sorte qu'elle ne peut se porter à quoi que ce soit qui ne présente au moins quelque apparence de bonté (car elle ne peut s'attacher au mal pour le mal lui-même), il arrive de là que souvent les hommes, trompés dans leur choix, prennent les faux biens pour les biens véritables, et la décevante image de la vérité pour la vérité elle-même. Le Seigneur, par la bouche d'Isaïe, nous montre tout le danger de cette illusion : « Malheur, dit-il, à vous qui dites que le mal est bien, et que le bien est mal; qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres; qui faites passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux. *« Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum, ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras, ponentes amarum in dulce, et dulce in amarum. Isa. v, 20.* Les misérables mortels ressemblent aux poissons et aux oiseaux. Ces animaux, lorsqu'on leur jette quelque appât, se laissent séduire, ne voyant pas l'hameçon que cache l'amorce perfide. Ils prennent pour une nourriture dont s'alimente la vie ce qui n'est qu'un piège qui la leur fait perdre. Ainsi les hommes se laissent piper comme des étourneaux. Et cependant ils ont la raison, mais ils ne veulent point s'en servir pour discerner les vrais biens de ceux qui n'ont qu'une fausse et trompeuse apparence.

C'est encore pour la même raison que le vulgaire répute heureux ceux qui possèdent en abondance tout ce qui sert aux besoins et aux jouissances de la vie. Entrent-ils dans la maison des

princes et des grands, à la vue de cette troupe de valets, de ces murs couverts de tentures de soie, de ces meubles tout éblouissants d'argent et d'or, ils se disent : Voilà des hommes heureux ! Ils ignorent combien de serpents affreux recèlent ces lambris dorés, combien d'épines sont cachées sous ces roses. Sans doute ces hommes, dont ils envient le sort, ne connaissent pas les rigueurs, de la pauvreté, mais l'avarice, l'ambition, les désirs que rien ne peut satisfaire, n'est-ce pas encore la pauvreté sous une autre forme ?

Les hommes animés de l'esprit de Dieu sont à l'abri de ce danger, car il y a cette différence entre les enfants de lumière et les enfants de ténèbres, que les premiers seuls savent distinguer entre les vrais et les faux biens. Ils étaient figurés dans l'ancienne loi par les animaux purs, c'est-à-dire, qui ont la corne fendue. Ce signe caractérise bien, en effet, les hommes justes et pieux, qui, éclairés par la lumière divine, savent faire un sage discernement entre les vrais et les faux biens, entre la lumière et les ténèbres, entre les choses douces et celles qui sont amères. Le Seigneur nous montre le mérite et l'avantage de ce discernement, lorsqu'il dit par la bouche de son Prophète : « Si vous savez distinguer ce qui est précieux de ce qui est vil, vous serez alors comme la bouche de Dieu. » *Si separaveris pretiosum a vili, quasi os meum eris.* Jerem. xv, 49. Sénèque, l'un des moralistes les plus célèbres, déclare, en plusieurs endroits de ses livres, que ce discernement est nécessaire pour la bonne direction de la vie humaine : Quoi de plus nécessaire, dit-il, que de déterminer le prix des choses, c'est-à-dire de juger sans erreur de ce qui est vil et de ce qui est précieux ? Un jour, dans une réunion de pieux solitaires où se trouvait saint Antoine, on discutait sur la dignité et la prééminence des différentes vertus. Les uns mettaient au premier rang l'abstinence, les autres les veilles, ceux-ci l'exercice de l'oraison, ceux-là d'autres œuvres de piété ; mais Antoine dit que, à son sens, le discernement devait obtenir la préférence, parce qu'il est le guide de toutes les autres vertus, parce qu'il prescrit à toutes la mesure et le tempérament qui leur convient, parce que sans lui il ne peut y avoir aucune vertu solide, et qu'il lui appartient de distinguer

entre les vraies et les fausses vertus, entre les biens véritables et ceux qui n'offrent qu'une apparence trompeuse.

I.

Je crois vous entendre me demander, mes frères, par quel moyen vous pourrez atteindre à cette vertu, afin de ne point vous laisser abuser par la fausse apparence du bien. La plupart des choses ont deux faces : blanches au dehors, elles sont noires au dedans ; belles et douces au dehors, au dedans elles sont laides et amères ; à l'extérieur, elles promettent la paix et la tranquillité, mais elles renferment en elles-mêmes une source d'inquiétudes et de soucis. Par conséquent, nous devons vous répondre que les moyens à employer pour juger et discerner sagement les choses, sont aussi variés que ces choses elles-mêmes. A l'égard des métaux, les orfèvres se servent de la pierre de touche, à l'aide de laquelle ils distinguent aisément l'or vrai de celui qui ne l'est pas. Mais en philosophie, comme il arrivait souvent que les hommes désireux d'acquérir la science de la sagesse, se trompaient dans leurs déductions, on inventa un art au moyen duquel on pût facilement discerner le vrai du faux, et les arguments justes et concluants des sophismes et des raisonnements spécieux. Cet art est la dialectique. Mais tout cela appartient aux préceptes de la philosophie. Pour nous, nous poursuivons un autre objet ; nous voulons connaître le moyen de n'être pas trompés dans le jugement, le choix et l'estimation que nous faisons des choses ; c'est là une question dans laquelle il s'agit pour nous, non de la vérité des sciences humaines, mais du salut et de la vie éternelle. Or, dans une chose de cette importance, les leçons du divin Maître ne pouvaient pas nous manquer. Sa céleste doctrine, en effet, est comme une carte marine qui indique aux navigateurs la droite voie, en même temps qu'elle leur signale les écueils cachés sous l'eau dormante. C'est pourquoi, dans l'évangile de ce jour, il nous découvre deux insignes hypocrisies, qui se rencontrent, l'une chez les hérétiques, l'autre chez les fidèles. Nous allons nous en occuper dans la suite de ce discours.

Notre Seigneur dit donc : « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des vêtements de brebis, et sont au dedans des loups ravissants. » Saint Paul déclare aux prêtres d'Ephèse que les faux prophètes ne manqueraient pas dans l'Eglise : « Je sais, dit-il, qu'après mon départ, il entrera parmi vous des loups ravissants qui n'épargneront point le troupeau ; et que, d'entre vous-mêmes, il s'élèvera des gens qui publieront des doctrines corrompues, afin d'attirer des disciples après eux. » C'est de ces loups que notre Seigneur nous avertit de nous défier, lorsqu'il nous dit : « Mettez-vous en garde, » *attendite* ; c'est-à-dire, veillez, non pas avec négligence, mais employez toute votre prudence et votre attention pour ne pas vous laisser surprendre par ces loups qui viennent à vous sous des vêtements de brebis. Ces vêtements sont d'abord leur doux langage, leurs paroles mielleuses qui séduisent les simples. On connaît ce mot du Sage : Tandis que la flûte résonne mélodieusement, l'oiseleur attrape les oiseaux. Ces vêtements sont encore tout ce qui annonce extérieurement la sainteté, comme les jeûnes, les aumônes, l'oraison, le mépris affecté des richesses, et autres choses semblables. Bien que de tels hommes paraissent être des brebis, cependant ce sont des loups, puisqu'ils cherchent à déchirer les simples et innocentes brebis du Sauveur. Nous devons même les craindre encore plus que des loups sans déguisement, par la raison qu'ils sont d'autant plus aptes à tromper, qu'ils paraissent plus saints et qu'ils s'enveloppent plus habilement de la peau des brebis. Saint Paul dit en parlant d'eux : « Ce sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs, qui se transforment en apôtres de Jésus-Christ. Et on ne doit pas s'en étonner, puisque Satan même se transforme en ange de lumière. Il n'est donc pas étrange que ses ministres aussi se transforment en ministres de la justice. Mais leur fin sera conforme à leurs œuvres. » *Pseudoapostoli sunt, operarii subdoli, transfigurantes se in apostolos Christi. Et non mirum : ipse enim Satanas transfiguratur se in angelum lucis. Non est ergo magnum, si ministri ejus transfigurentur velut ministri justitiæ : quorum finis erit secundum opera ipsorum.* II Cor. XI, 13-15. Ainsi font les chasseurs, qui se couvrent de la peau des bêtes sauvages pour

les prendre encore. Ainsi font les oiseleurs, qui, pour tromper les oiseaux et s'en emparer, imitent leur chant. De toutes les persécutions, celle-ci est la plus commune. L'Eglise a eu à combattre la persécution des tyrans, celle des faux frères dont se plaint saint Paul, et enfin celle de l'hérésie, la plus terrible de toutes : elle a été, en effet, de tous les temps, et de nos jours plus que jamais elle désole l'Eglise, qu'elle attaque avec plus de violence par la langue que les tyrans ne l'ont fait par les armes.

L'apôtre saint Jean a décrit dans son Apocalypse ces trois persécutions de l'Eglise qu'il a vues en figures. Ecoutons-le : « Je vis, dit-il, que l'Agneau avait ouvert l'un des sept sceaux (qui fermaient le livre mystérieux), et j'entendis l'un des quatre animaux qui dit avec une voix semblable au tonnerre : Venez et voyez. En même temps je vis paraître tout d'un coup un cheval blanc. Celui qui était monté dessus avait un arc, et on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur pour continuer ses victoires. Lorsqu'il eut ouvert le second sceau, j'entendis le second animal qui dit : Venez et voyez. Il sortit aussitôt un autre cheval qui était roux, et le pouvoir fut donné à celui qui était dessus d'enlever la paix de dessus la terre, et de faire que les hommes s'entre-tuassent, et on lui donna une grande épée. Quand il eut ouvert le troisième sceau, j'entendis le troisième animal qui dit : Venez et voyez. Et je vis paraître tout d'un coup un cheval noir, et celui qui était dessus avait en sa main une balance. Et lorsqu'il eut ouvert le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième animal, qui dit : Venez et voyez. En même temps je vis paraître un cheval pâle, et celui qui était monté dessus s'appelait la Mort, et l'enfer le suivait. » *Apoc. VI, 1-8.* Cette vision que décrit l'apôtre saint Jean, figure la félicité de l'Eglise et les diverses épreuves qu'elle doit subir. Le cheval blanc et celui qui était monté dessus, ayant sur la tête une couronne et un arc dans la main, désignent le triomphe et la victoire de Jésus-Christ, le Roi éternel. La couleur blanche du coursier représente la très-sainte humanité du Sauveur, et la couronne royale, la majesté de sa divine parole. Quant à l'arc, il est le symbole de la puissance avec laquelle il a soumis le monde à son empire. C'est de cet arc que

partent les flèches dont le Psalmiste a dit : « Vos flèches sont aiguës : les peuples tomberont sous vous, et elles pénétreront jusqu'au cœur des ennemis du Roi. » *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent, in corda inimicorum Regis.* Ps. XLIV, 6. Les trois chevaux qui suivent, figurent les trois plus cruelles persécutions de l'Eglise. Le cheval roux et son cavalier, qui enleva la paix de dessus la terre et auquel on donna une grande épée, désignent la sanglante et longue persécution que les tyrans firent souffrir à l'Eglise, et qui se répandit dans toutes les contrées du monde : c'est là ce que signifie la grandeur de ce glaive. Le cheval noir figure, selon Rupert, la troupe de ces faux frères (dont se plaignait l'Apôtre) qui, par leurs mauvais exemples et leur vie criminelle, sont une pierre d'achoppement pour les hommes sans défiance et encore faibles dans la vertu. Rien en effet de plus propre à porter au mal que les mauvais exemples, surtout lorsqu'ils viennent de personnes constituées en dignité dans l'Eglise. Celui qui est monté sur le cheval noir, tient en main une balance, symbole de l'équité et de la justice. Mais cette balance n'est pas exacte; elle est frauduleuse, et couvre l'injustice des beaux noms de justice et d'équité; aussi saint Augustin appelle-t-il avec raison les hypocrites des singes de vertu. Le propre des singes, en effet, est d'imiter les actions des hommes; ainsi font les hypocrites à l'égard de la sainteté dont ils jouent le personnage. Le cheval pâle, selon l'opinion du même Rupert, désigne la persécution des hérétiques, qui, annonçant par la pâleur de leur visage une vie mortifiée et pénitente, cachent sous une peau de brebis toute la férocité des loups. C'est contre eux que notre Seigneur veut ici nous prémunir lorsqu'il dit : « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des vêtements de brebis, et sont au dedans des loups ravissants. » Ces hommes, au visage pâle et sévère, semblent commencer par l'esprit, mais ils finissent par la chair; et c'est là où tendent tous leurs artifices, quoique les hérétiques de notre temps, semblables à d'habiles chasseurs des âmes, proposent l'un et l'autre aux hommes pour les prendre tous dans leurs filets. Etes-vous un homme spirituel, ils ne vous citent que des maximes toutes spi-

rituelles : ils vous disent que les œuvres et les cérémonies extérieures conviennent plutôt aux Pharisiens qu'à des chrétiens, que la loi de Jésus-Christ est une loi spirituelle et non charnelle comme celle des Juifs. Au contraire, êtes-vous un homme charnel, ils vous affranchissent du jeûne, de la confession, de la dime, de l'obéissance aux chefs de l'Eglise, de la pratique des bonnes œuvres, et vous promettent le salut sans les œuvres, par la foi seule. Quoi de plus doux et de plus flatteur pour la chair ? Aussi à l'aide de cette doctrine, ils ont enveloppé dans leurs filets une multitude innombrable d'hommes sensuels. Ces hommes, auparavant, n'étaient pas sans inquiétude ni sans remords dans leurs désordres, mais aujourd'hui qu'ils sont imbus de ces doctrines perverses, ils imitent sans la moindre crainte la conduite damnable de ceux dont ils écoutent les leçons. Ils ont enfin un évangile à leur goût, un évangile que leurs passions souhaitent secrètement, et qui les laisse dormir en paix et sans le moindre remords de conscience dans la fange de leurs grossiers plaisirs.

Mais, direz-vous : Comment pouvoir reconnaître ces faux prophètes qui viennent à nous avec les vêtements et la douceur des brebis, ne parlant que de Jésus-Christ, de son Evangile, annonçant partout la parole de Dieu ? — Notre Seigneur vous donne pour cela un moyen très-facile. « Vous les connaissez, dit-il, à leurs fruits. » Quoiqu'ils se déguisent et dissimulent, ils se trahissent parfois et laissent voir qu'ils manquent de l'esprit de Dieu. Qu'on observe avec attention leur vie et leurs mœurs, et l'on verra des hommes cherchant à se satisfaire eux-mêmes, dévorés de la soif de la gloire humaine, flatteurs, jaloux, médisants, calomnieux, souvent amis de la bonne chère, cherchant leurs propres intérêts, et faisant leurs affaires bien plus que celles de la vérité. Tels sont les traits sous lesquels nous les représentent les saintes Ecritures, et particulièrement saint Paul : « Je vous exhorte, mes frères, dit cet Apôtre, de prendre garde à ceux qui causent parmi vous des divisions et des scandales contre la doctrine que vous avez apprise, et d'éviter leur compagnie. Ces sortes de gens ne servent point Jésus-Christ notre Seigneur, mais sont esclaves de leur sensualité ; et par des paroles douces et flatteuses ils sé-

duisent les âmes des simples. » *Rogo autem vos, fratres, ut observetis eos qui dissensiones et offendicula, præter doctrinam, quam vos didicistis, faciunt : et declinate ab illis. Hujusmodi enim Christo Domino nostro non serviunt, sed suo ventri : et per dulces sermones et benedictiones, seducunt corda innocentium.* Rom. xvi, 17-18. Aussi le Sauveur nous dit-il : « Vous les connaîtrez à leurs fruits : cueille-t-on du raisin sur des épines, ou des figues sur des ronces? Ainsi, tout bon arbre porte de bons fruits, et tout arbre mauvais, de mauvais fruits. » Si on reconnaît un arbre à ses fruits, que les hérétiques nous disent donc quels bons fruits, quel changement de conduite, quelle pureté, quelle sainteté a produits leur évangile. Ils se taisent là-dessus; mais les faits parlent pour eux. Une fois qu'on retranche et la confession annuelle, qui retenait une grande partie des hommes dans le devoir, et les jeûnes et les abstinences de l'Eglise qui répriment les saillies de la chair, et, ce qui est plus grave encore, le mérite des bonnes œuvres, que reste-t-il, sinon que les hommes se livrent à tous les désordres et à tous les excès des passions? Cela est si vrai, que les luthériens d'Allemagne ont sollicité de l'empereur un édit qui rétablît l'usage de la confession, à cause de l'effroyable débordement de mœurs qui avait été la conséquence de la suppression de cette institution. Voilà, mes frères, quels ont été les fruits de ce malheureux évangile; et encore, je ne parle point de tant de massacres, d'homicides, de guerres, qui désolent presque tout le monde chrétien, ni de tant de semences de discordes qui répandent la division et les haines non-seulement dans les maisons des particuliers, mais dans les villes, les provinces et les empires, à ce point que les mers elles-mêmes ne sont point exemptes des sanglantes horreurs de la guerre et du pillage. C'est donc à ces fruits que l'on peut reconnaître ces nouveaux prophètes. Mais laissons les hérétiques, et venons aux fidèles, chez lesquels notre Seigneur déclare qu'il se rencontre aussi une espèce d'hypocrisie.

II.

« Tous ceux, ajoute-t-il, qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieus, mais celui qui fait la volonté de mon Père. » Ces paroles ne s'appliquent pas seulement aux hérétiques, mais elles conviennent aussi aux fidèles. C'est à eux que le Sauveur adresse ces paroles : « Tous ceux qui me disent Seigneur, etc. » Comme s'il leur disait : Pourquoi m'appellez-vous votre maître, si vous ne faites pas ce que j'ordonne? Si vous me reconnaissez véritablement pour votre Seigneur, obéissez à mes préceptes. Mais si vous ne me reconnaissez pas pour tel, que signifie alors ce titre de maître qui s'accorde si peu avec vos désobéissances à mes commandements? Cette dénomination honorifique ne vous servira de rien sans la soumission à ma volonté, ou plutôt elle servira à votre condamnation, en vous convainquant d'être un hypocrite ou un infidèle qui nie par ses actes ce qu'il professe de bouche. Comme il s'agit ici, aussi bien que dans ce qui précède, de l'hypocrisie, nous allons traiter de ce vice dans le reste de ce discours.

Il y a deux sortes d'hypocrisies. De même, en effet, qu'il y a deux espèces d'orgueils, l'un charnel qui se glorifie des richesses, de la noblesse ou de la puissance, l'autre spirituel qui tire insolemment vanité de l'éclat de ses vertus, ainsi remarque-t-on une hypocrisie charnelle (si je puis ainsi parler) qui consiste à faire parade de la fortune, de la noblesse ou de la puissance qu'on n'a pas, et une hypocrisie spirituelle qui prend les dehors menteurs de la sainteté et de la dévotion. La première est si universellement répandue, qu'il n'est pour ainsi dire personne qui en soit exempt. Je vais en donner la raison. Il est certain que parmi tous les sentiments du cœur de l'homme, le plus vif est le désir de sa propre excellence et de sa gloire. Il est également certain qu'une erreur fort accréditée dans la multitude est de regarder la pauvreté comme un opprobre et une ignominie, et la richesse comme ce qu'il y a de plus glorieux. L'Ecclésiastique a signalé cette erreur dans le passage suivant : « Que le pauvre parle, on dit : Qui est celui-ci? S'il parle sagement, on ne veut pas l'écouter.

Que le riche parle, tous se taisent, et ils relèvent ses paroles jusqu'au ciel. » *Eccli.* XIII, 27-29. Comme les hommes vulgaires (et le nombre en est presque infini) souhaitent la gloire avec autant d'ardeur qu'ils ont d'éloignement et d'horreur pour tout ce qui peut les déconsidérer, il en résulte qu'ils dissimulent autant qu'ils peuvent la pauvreté dont ils sont affligés, et qu'ils tâchent également d'étaler des richesses qu'ils ne possèdent pas. Ils cachent chez eux leurs haillons, et exposent au dehors tout ce qu'ils ont de brillant. Dans leur maison, ils se nourrissent d'un pain grossier, et se privent même des choses nécessaires à la vie, afin de pouvoir par ce moyen se procurer des vêtements plus riches et qui aient plus d'éclat. Pour la même raison, lorsqu'ils sont réduits à l'indigence, ils ne veulent point gagner leur vie en travaillant des bras, ni se mettre au service de quelque famille noble ou princière, parce qu'ils estiment que ces occupations les déshonoreraient : aussi, plutôt que de s'abaisser à ce point, aiment-ils mieux mourir de faim et de misère. C'est encore pour la même raison qu'ils ne veulent recevoir qu'en secret les aumônes des riches, craignant plus de passer pour pauvres que de souffrir les tourments de la faim et les privations de l'indigence.

Mais ce ne sont là que de légères incommodités qui atteignent principalement le corps. Il est d'autres maux beaucoup plus grands qui blessent l'âme et lui portent des coups mortels. Pour la même raison que nous avons dite plus haut, beaucoup de personnages de distinction ne paient pas à leurs serviteurs le salaire auquel ils ont droit, ni à leurs créanciers les dettes que ceux-ci réclament. Bien plus, ils empruntent de l'argent à usure, afin de ne rien diminuer de leur train de maison. Comment voulez-vous qu'ils remplissent à l'égard des pauvres les devoirs de la charité chrétienne, ceux que la considération de la gloire humaine réduit à ces extrémités? Ce n'est donc ni de leur salut, ni de leur âme, ni de la charité, ni de Dieu que de tels hommes se préoccupent; ils sont esclaves du regard des sots et de l'opinion du vulgaire; vides et stériles à l'égard de Dieu et de leurs devoirs, prodigues et dissipateurs seulement lorsqu'il s'agit d'une vaine opinion. Enfin le mal va si loin que, parmi les grands, on regarde

comme une gloire d'être criblé de dettes et de devoir de grandes sommes d'argent. Or, l'ennemi du genre humain n'a rien de plus à cœur que de précipiter les hommes dans ce gouffre de la nécessité : il sait qu'il n'est point de crime, si grand qu'on le suppose, què les hommes ne commettent, lorsqu'ils sont aux prises avec la nécessité et le manque de ressources. La nécessité, en effet, a tant de force que l'on a vu parfois de tendres mères déchirer leurs enfants et se nourrir du fruit de leurs entrailles. Que ne fera donc pas, que ne tentera pas, quelles lois ne violera pas celui qu'elle pousse à bout ? De là viennent, en effet, les procès injustes, les vols, les concussions, les rapines, l'oppression du pauvre et de l'orphelin, les tyrannies, les lois injustes, la cruauté et l'inhumanité, car tous les moyens, honnêtes ou iniques, sont bons à l'homme qui ne consulte que la nécessité ou plutôt sa vanité. Tels sont donc, mes frères, les maux qu'enfante cette hypocrisie charnelle qui pousse les hommes à s'élever au-dessus de leur fortune et de leurs ressources, et à vouloir faire parade de richesses qu'ils n'ont point. C'est là un désordre qui naît certainement de la racine secrète de l'orgueil. Le Seigneur accuse les Moabites de ce crime, lorsqu'il dit par la bouche de son Prophète : « Nous avons appris quel est l'orgueil de Moab : il est étrangement superbe. » *Audivimus superbiam Moab : superbus est valde.* Isa. XVI, 6. Et dans un autre endroit, il déclare que les Moabites ont été châtiés de leur orgueil : « Ils se sont perdus, dit-il, parce qu'ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient. » *Quia plus fecit quam potuit, idcirco perierunt.* Jerem. XLVIII, 36.

Le remède à cette maladie est de se renfermer dans les limites que Dieu nous a prescrites, de ne point « marcher avec pompe en s'élevant au-dessus de soi, » *Ps. CXXX, 4*, d'être le même au dehors qu'au dedans, le même dans la place publique que dans sa maison, de ne point exprimer sur son visage d'autres sentiments que ceux que l'on cache dans son cœur, et d'accomplir ce conseil de l'Écclésiastique : « Ne prenez pas un visage contraire à votre visage, » *ne accipias faciem adversus faciem tuam*¹, *Eccli.*

¹ Le sens de ce texte est celui-ci : N'ayez point d'égard à la qualité des personnes, aux dépens de votre salut.

iv, 26, en faisant paraître au dehors autre chose que ce que vous êtes au dedans. Il a trouvé de grandes et vraies richesses, celui qui peut s'astreindre à cette règle. « C'est une grande richesse, dit l'Apôtre, que la piété qui se contente de ce qui suffit, » ou, comme d'autres traduisent : « Celui-là est riche, dont le cœur est content de son sort. » I *Tim.* vi, 6. Sénèque estime une telle âme si heureuse, qu'il n'hésite point à dire : « Quiconque a mis des bornes à ses désirs rivalise de félicité avec Jupiter même. » Mais c'est assez parler de l'hypocrisie charnelle, venons maintenant à l'hypocrisie spirituelle.

III.

Cette hypocrisie peut se partager en deux classes : il y a d'abord l'hypocrisie de ceux qui s'efforcent de tromper les autres en prenant les dehors de la sainteté, et en tâchant de paraître bons et vertueux, quoiqu'au fond ils sachent bien qu'ils sont vicieux et méchants. Il y a ensuite une hypocrisie plus cachée, par laquelle l'homme se trompe lui-même et se juge autre qu'il n'est. Je ne dirai rien de la première, pour ne point donner aux méchants l'occasion d'accuser les bons et fidèles chrétiens de n'être que des hypocrites, avides de louanges et de gloire. En effet, les impies et les libertins se félicitent de ne pas ressembler aux dévots, et croient avoir justifié leurs mauvaises plaisanteries et leurs désordres en disant qu'au moins ils ne sont pas des hypocrites. Je ne parlerai donc pas de cette première espèce d'hypocrisie, mais je dirai quelques mots de la seconde. C'est d'elle que Salomon a dit : « Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort. » *Est via quæ videtur homini justa; novissima autem ejus deducunt ad mortem.* Prov. xiv, 12.

Notre Seigneur a signalé ce vice lorsqu'il a dit : « Tous ceux qui disent Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume des cieux, etc. » Cette hypocrisie trompe de différentes manières celui qui y est sujet. Elle se divise en plusieurs espèces. La première est l'hypocrisie des personnes qui font des bonnes œuvres, mais avec une intention qui n'est pas bonne. Telles étaient les

œuvres de ces Pharisiens dont notre Seigneur dit : « Ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes. » *Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.* Matth. xxiii, 5. Et ailleurs : « Vous réussissez à paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît le fond de vos cœurs. » *Vos estis qui justificatis vos coram hominibus; Deus autem novit corda vestra.* Luc. xvi, 45. Ces personnes donc ne s'attachant qu'à l'apparence extérieure de leurs œuvres, et ne remarquant pas les sentiments secrets de leurs cœurs, se trompent elles-mêmes. — La force de l'amour-propre, en effet, est très-grande, et a des racines très-secrètes. Il se mêle fréquemment aux exercices de religion et s'efforce de recueillir de toute part des satisfactions qui flattent les sens et la vanité. « Souvent, dit saint Grégoire, l'âme se ment à elle-même et s'imagine, à l'égard des bonnes œuvres, aimer ce qu'elle n'aime pas, et, à l'égard de la gloire mondaine, ne pas aimer ce qu'elle aime en effet. » Le même docteur raconte à ce sujet un exemple mémorable et effrayant que je crois devoir vous citer. « Fortunat, dit-il, homme d'une grande sainteté, avait reçu de Dieu à un très-haut degré le pouvoir de chasser les démons. Un jour il délivra un possédé que tourmentait l'esprit impur. Vers le soir, le malin esprit prit la figure d'un pèlerin et se mit à courir dans les places publiques en criant : O le saint homme que l'évêque Fortunat ! Voici ce qu'il a fait : il a chassé de son hôtellerie un pauvre pèlerin, et maintenant je cherche un endroit où me reposer, et je ne peux trouver de place dans sa ville. Un homme, entendant cette voix, demanda au prétendu voyageur ce que l'évêque lui avait fait, puis il l'invita à entrer et à s'asseoir avec lui et sa famille devant le foyer. Pendant qu'ils conversaient ensemble, le malin esprit s'empara du petit enfant de cet homme, et le jetant dans le feu, lui ôta la vie. Le malheureux père apprit alors quel était le personnage qu'il avait reçu, et que l'évêque, croyait-il, avait chassé. » — Saint Grégoire explique ainsi la cause de ce fait extraordinaire : « Beaucoup d'œuvres paraissent bonnes, dit-il, qui ne le sont point, parce qu'elles ne sont pas faites avec une bonne intention. Aussi la Vérité même nous dit dans l'Évangile : « Si votre œil est simple, tout votre corps sera

dans la lumière. Mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera dans les ténèbres. » *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit. Si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit.* Matth. VI, 22-23. L'intention qui précède l'œuvre, est-elle en effet mauvaise, toute l'œuvre qui suit est mauvaise, quoiqu'elle paraisse bonne. Pour moi, j'estime que cet homme, qui se montra si hospitalier envers le malin esprit, était plus content au fond de rabaisser son évêque que d'accomplir une œuvre de piété. Le châtement qui suivit son acte apparent de charité montra que cet acte n'avait pas été irréprochable. — Il est des hommes, en effet, qui s'appliquent à faire le bien pour obscurcir le mérite de la conduite d'autrui. Ce n'est pas du bien qu'ils font qu'ils se repaissent, mais de la gloire qui leur en revient et dont ils pourront écraser les autres. — Aussi je pense que cet homme, en exerçant l'hospitalité, n'eut d'autre but que de tirer vanité de sa bonne action. Il n'était pas fâché de montrer qu'il agissait mieux que Fortunat, puisqu'il recueillait un pèlerin que l'homme de Dieu avait expulsé. »

Qui donc, mes frères, pourrait croire qu'un scorpion était caché sous cette pierre? Qui ne serait trompé par ces faux semblants de charité? Ne voyez-vous donc pas que l'homme se laisse abuser par cette apparence du bien, et qu'il est un hypocrite à l'égard de lui-même? Je sais que parfois le vice de l'intention mauvaise est connu de son auteur; mais quelquefois cependant il est tellement caché, il revêt si bien les dehors de la vertu, qu'à moins d'avoir un regard très-pénétrant, il est impossible de découvrir le serpent caché sous l'herbe verdoyante, dont il a la couleur. Que l'homme pieux scrute donc soigneusement le fond de son cœur; que, dans toutes les bonnes œuvres qu'il fait, il examine principalement quel est le mobile auquel il obéit; qu'il se défie toujours de lui-même et de l'amour-propre, de peur que quand viendra le jour où le Seigneur jugera les justes mêmes, scrutera les cœurs et les reins et manifesterà les secrets des cœurs, ce souverain juge ne trouve en lui que du clinquant au lieu d'or, et qu'une fausse justice au lieu de la justice véritable.

IV.

Il est une troisième sorte d'hypocrisie, plus secrète que celle dont nous avons parlé jusqu'ici. Parmi ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur, » quelques-uns répètent souvent ces paroles sans que leur cœur y ait aucune part ; ils honorent Dieu plus par le bruit de leurs lèvres que par leurs sentiments. D'autres joignent à ces paroles une certaine tendresse, qui, bien qu'elle soit toujours louable, a cependant moins de mérite que de douceur et de suavité. Il est, en effet, des personnes qui ont reçu de la nature une telle sensibilité, qu'elles sont portées vers les choses divines par un certain sentiment affectueux et tendre, comme il est arrivé à quelques philosophes, privés d'ailleurs de la grâce de Dieu. Celles qui sont ainsi disposées s'attribuent autant de sainteté qu'elles trouvent de douceur et de suavité dans la contemplation des choses divines, et c'est en quoi elles se trompent dangereusement. Ce ne n'est point, en effet, ce goût sensible, mais les mouvements intérieurs de la charité, l'exercice des vertus, la patience dans les travaux, l'asservissement des passions, la pureté de la vie et l'humilité du cœur qui sont des preuves de la véritable sainteté. Combien ne voyons-nous pas de chrétiens inondés de ces délices spirituelles, qui chancellent parfois dans le chemin de la vertu ? Ils s'imaginent être pleins de force et de santé, et cependant, qu'une tentation violente vienne les assaillir, ils se laissent entraîner et tombent. Notre Seigneur, dans son Evangile, a justement comparé ces âmes à la semence qui, jetée sur la pierre et nourrie par les eaux de l'hiver, grandit et ne tarde pas à se dessécher sous les ardeurs du soleil. On peut leur appliquer ces paroles du livre de Job : « L'hypocrite est comme une plante qui paraît verte avant que le soleil se lève, et qui pousse sa tige aussitôt qu'il est levé, » mais qui se dessèche aisément lorsque le soleil de midi darde sur elle ses rayons. *Humectus videtur antequam veniat sol, et in ortu suo germen ejus egredietur.* Job. VIII, 16. Le Roi-Prophète a exprimé cet état de l'âme, dont il avait fait l'expérience, lorsqu'il s'écrie : « J'ai dit dans mon abon-

dance : Je ne serai jamais ébranlé. Vous avez détourné votre face de dessus moi, et j'ai été troublé. » *Ego dixi in abundantia mea : non movebor in æternum. Avertisti faciem tuam a me, et factus sum conturbatus.* Ps. XXIX, 7-8.

Vous voyez donc, mes frères, combien l'homme juge faussement de lui-même, lorsque ces consolations divines débordent dans son cœur. Celui qui se croyait, en effet, inébranlable, vient-il à être privé peu à peu de la présence de ces consolations, il se laisse aller au trouble et à l'abattement. C'est donc un bienfait de la bonté divine, que les âmes, qui sont dans cette illusion, soient privées pour un temps de la grâce des consolations célestes, afin que, voyant combien elles sont faibles alors par rapport aux devoirs de la vertu, elles reconnaissent clairement leur infirmité, et mesurent leur sainteté prétendue sur les règles de la vertu véritable indiquées plus haut. Autrement, comme dit l'Apôtre : « Si quelqu'un s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien. » *Nam si quis existimat se aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit.* Galat. VI, 3. Puisque l'homme est ainsi faible, n'est-ce pas justice qu'il reconnaisse humblement sa faiblesse? Celui qui ne le fait pas pèche doublement : d'abord, il ne fait pas ce qu'il doit; puis, il se prive d'une connaissance qui serait le remède de son infirmité.

La véritable preuve de la vertu, mes frères, n'est donc pas dans la foi toute seule, ni dans des paroles saintes répétées avec une douceur et une tendresse sensibles; elle est, comme le dit le Sauveur, dans l'obéissance à la volonté de Dieu. Celui-là donc est plus vertueux et plus saint qui a fait plus de progrès dans le renoncement à sa volonté propre et dans l'accomplissement de la volonté divine. Cette sainte volonté ne peut s'établir solidement dans nos âmes qu'autant qu'il n'y a plus rien en nous qui s'oppose aux préceptes divins ou aux vues de Dieu sur nous; de telle sorte que nous le suivions avec joie et empressement partout où il nous conduira, soit par des routes escarpées, soit par des chemins unis. Je veux vous citer un exemple de cette obéissance, d'autant plus propre à nous confondre, que je l'emprunte non aux saintes Ecritures. mais à une source profane. Sénèque fait

ainsi parler à Dieu le philosophe Démétrius : « Dieux immortels, je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est de ne m'avoir pas plus tôt fait connaître votre volonté. J'aurais été moi-même au-devant de ces malheurs au lieu de m'y offrir aujourd'hui à votre appel. Voulez-vous prendre mes enfants? C'est pour vous que je les ai élevés. Voulez-vous quelque partie de mon corps? Disposez-en. Je n'offre pas grand'chose; bientôt je m'en séparerai tout entier. Voulez-vous ma vie? Pourquoi non? Je ne ferai pas difficulté de vous laisser reprendre ce que vous m'avez donné. C'est de mon plein gré que vous emporterez tout ce que vous demanderez. Oui, sans doute, j'aurais mieux aimé offrir qu'abandonner. Qu'est-il besoin d'enlever ce que vous pouvez recevoir? Cependant, même aujourd'hui, vous ne m'enlevez rien; car on n'arrache qu'à celui qui retient. Je ne suis en rien contraint; je n'endure rien malgré moi; je n'obéis point à Dieu, je suis d'accord avec lui. » Qui d'entre vous, mes frères, n'admirerait une si haute philosophie dans un païen, c'est-à-dire dans un homme qui ne connaissait ni Jésus-Christ, ni son Evangile, et qui ne savait rien de la vie future, des joies du ciel et des supplices de l'enfer? Eclairé de la seule lumière de la raison, il rendait cependant à la majesté divine, ou comprenait du moins qu'il devait lui rendre ce témoignage de respect et d'obéissance. Pour nous, chrétiens, qui avons appris de l'Evangile que le royaume des cieux est destiné à ceux qui accomplissent la volonté du Père céleste, ne devons-nous pas nous efforcer de faire ce que cet illustre philosophe nous a enseigné par son exemple ou du moins par ses paroles? Si nous exécutons comme de légitimes enfants la volonté du Père éternel, nous mériterons d'entrer dans le céleste héritage que ce Père a promis à ses enfants d'adoption.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE ; — 2° DÉVELOPPEMENT DES PAROLES
DU TEXTE.

Omnis arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur.
Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits, sera coupé et jeté dans le feu.
Matth. VII, 19.

L'évangile de ce jour, mes très-chers frères, est comme la péroraison du sermon que notre Seigneur fit à ses disciples sur la montagne, sermon qui renferme l'abrégé de la perfection évangélique. Au commencement de son discours, le Sauveur instruit les docteurs qui devaient enseigner sa philosophie céleste; il leur apprend, par les titres illustres qu'il leur donne, ce qu'ils doivent être; il les appelle le sel de la terre, la lumière du monde, une ville bâtie sur une montagne, tous noms qui désignent brièvement les fonctions qu'ils auront à remplir. Mais, comme le dit un poète,

*Terra salutiferas herbas, cademque nocentes
Nutrit et urticæ proxima sæpe rosa est.*

« La terre produit également des herbes salutaires et nuisibles; et la rose est souvent voisine de l'ortie. »

Ainsi voit-on souvent de mauvais docteurs surgir parmi les bons. C'est pour cela que notre Seigneur, après avoir, au début de son discours, préconisé les vrais docteurs de son Évangile, nous avertit, en finissant, de nous mettre en garde contre les imposteurs. « Gardez-vous, dit-il, des faux prophètes qui viennent à vous sous des vêtements de brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants. » Par ces faux prophètes, le Sauveur désigne particulièrement les hérétiques et les apôtres de l'erreur. Nous n'avons pas intention de vous parler aujourd'hui de ces ennemis

de la vérité. Grâce à Dieu, ce royaume de Portugal est exempt du poison de l'hérésie; par conséquent, nous n'avons point à nous élever contre des adversaires absents. Et d'ailleurs, fussent-ils présents, nos paroles les laisseraient insensibles. Comment pourrions-nous, en effet, espérer de convaincre des hommes que ni l'autorité de l'Eglise, ni les décrets des conciles, ni le concert imposant des saints Pères, ni les témoignages de toute l'antiquité ne peuvent faire sortir de leur infidélité? Saint Paul ne dit-il pas que de tels hommes sont pervertis par le démon, dont ils ne peuvent pas aisément secouer le joug et la tyrannie? S'il n'en était pas ainsi, comment ne reconnaîtraient-ils pas leur erreur, en voyant cette multitude de sectes que le semeur d'ivraie a suscitées parmi eux? Les savants en ont compté plus de dix-huit cents, et l'on peut dire que la confusion des langues n'était pas plus grande parmi ceux qui édifiaient la tour de Babel. Qui ne reconnaîtrait là manifestement leurs erreurs et leurs mensonges? La vérité, en effet, est simple de sa nature; elle ne marche point par deux voies. Le mensonge, au contraire, est très-fécond, parce qu'il s'écarte en mille manières de la vérité. Il n'y a qu'un moyen de viser et d'atteindre le but, tandis qu'on s'en éloigne de cent et cent façons différentes. Pendant que ces hérétiques attaquent chacun les dogmes enseignés par les autres et défendent les leurs, ils se percent eux-mêmes de leurs propres armes, comme firent autrefois les Madianites, qui, attaqués par Gédéon, se tuaient mutuellement. Quoi de plus surprenant et de plus déplorable que cette multitude prodigieuse d'hérésies qui, en si peu d'années, sont sorties d'une seule racine! Nous devons croire que ces malheurs sont arrivés par un juste jugement de Dieu, afin que nous pussions voir clairement dans combien d'affreux abîmes les hommes se précipitent, lorsque Dieu les abandonne. Il ne reste pas même l'ombre d'une excuse à ces misérables aveugles; car qu'y a-t-il de plus propre à les convaincre d'erreur et de mensonge que cette innombrable variété de sectes entre lesquelles ils se partagent? Mais, encore une fois, laissons les hérétiques, et occupons-nous de nous-mêmes et de la réforme de nos mœurs.

« Gardez-vous, dit notre Seigneur, des faux prophètes qui viennent à vous sous des vêtements de brebis, et sont au dedans des loups ravissants. » Ces paroles nous montrent jusqu'à quel point se dépravent les hommes qui se détournent de Dieu. Notre Seigneur appelle les faux prophètes des loups ravissants couverts d'une peau de brebis, parce qu'ils ont la rapacité et les ruses de ces animaux. D'où nous devons conclure que le nom dont on appelle les bêtes féroces doit être appliqué à ceux qui imitent leur cruauté, leur rage et leur malice. Mais ces noms conviennent surtout aux hommes qui, par une longue habitude du péché, ont contracté des mœurs qui n'appartiennent qu'à la brute.

Il est deux classes de pécheurs. Les uns ne commettent le mal que rarement, et encore avec trouble et remords; à peine sont-ils tombés, qu'ils s'efforcent de se relever et de revenir à leur premier état. Les autres sont tellement endurcis dans le mal qu'ils ne cessent d'entasser crimes sur crimes. Or, comme un seul péché mortel nous sépare de Dieu, plus un homme commet de péchés, plus il s'éloigne de Dieu, c'est-à-dire de la lumière divine, et par conséquent plus il s'enfonce dans les ténèbres, plus il se plonge profondément dans l'abîme de tous les crimes. Nous ne devons donc pas être surpris que, selon la différence de ces crimes, les méchants soient désignés par les divers noms donnés aux bêtes féroces. C'est là ce que le Seigneur a montré clairement à saint Pierre dans ce ravissement d'esprit où l'apôtre vit le ciel ouvert et comme une grande nappe qui renfermait toutes sortes d'animaux terrestres à quatre pieds, de reptiles et de serpents. *Act. x, 11-12.* Le saint homme Job disait qu'il avait été « le frère des dragons et le compagnon des autruches. » *Job. xxx, 29.* « Fils de l'homme, dit le Seigneur à Ezéchiel, ceux qui sont avec vous sont des incrédules et des rebelles, et vous habitez au milieu des scorpions. » *Fili hominis, increduli et subversores sunt tecum, et cum scorpionibus habitas. Ezech. II, 6.* Notre Seigneur, dans l'Evangile, répond aux Pharisiens qui venaient lui annoncer qu'Hérode en voulait à sa vie : « Allez, et dites à ce renard. » *Ite, et dicite vulpi illi. Luc. XIII, 32.* Il dit à ses disciples : « Voici que je vous envoie comme des agneaux parmi les loups. » *Ecce ego mitto*

vos sicut agnos inter lupos. Luc. x, 3. Jean-Baptiste appelait les hommes souillés de crimes « race de vipères. *Luc. iii, 7.* Les sages de l'antiquité avaient imaginé cette fable de la magicienne Circé, qui, par ses maléfices, avait changé les compagnons d'Ulysse en différentes formes d'animaux. Ils voulaient nous faire entendre par cette fiction que les méchants prennent les mœurs des bêtes. Leurs habitudes, leur caractère deviennent tels qu'ils sont appelés non par Circé, mais par le Saint-Esprit, des serpents, des dragons, des scorpions, etc. Et ce n'est certes pas sans raison. Combien d'hommes ne peut-on pas trouver, en effet, qui ont ou la malice du serpent, ou la férocité du dragon, ou la cruauté du tigre, ou la rapacité du loup, ou l'astuce du renard, ou le venin de la vipère? La vipère est un serpent dont la morsure empoisonnée donne la mort. Il est parmi les hommes bon nombre de vipères de ce genre. « Celui qui médit en secret, dit Salomon, est comme un serpent qui mord sans faire de bruit. » *Si mordeat serpens in silentio, nihilominus habet qui occulte detrahit.* Eccl. x, 11. Le corps des serpents est gonflé de venin; ils l'exhalent par leur bouche, quelquefois même par leurs yeux et par leur haleine, qui infecte l'air. Tel est le médisant; son cœur est infecté d'un poison comparable au venin de la vipère. Il pense mal de tout le monde, il est jaloux de tous ses semblables, il a de la haine et du dédain pour toutes choses et parle mal de tout, parce que « la bouche parle de l'abondance du cœur. » *Matth. xii, 34.* Aussi la sainte Ecriture appelle ces hommes tantôt des serpents, tantôt des aspics; quelquefois elle leur donne simplement leur véritable nom et les appelle des médisants et des calomniateurs. Combien ne rencontre-t-on pas dans le monde de ces hommes « dont la bouche est remplie de malédiction et d'amertume? » *Ps. xiii, 3.* Et cependant si vous appelez quelqu'un d'eux de son véritable nom, il croira que vous lui faites une sanglante injure. Etre appelé médisant lui semble le comble de l'outrage; il ne croit pas le mériter. Mais, mon frère, si ce nom vous paraît si injurieux, de grâce écoutez-vous vous-même lorsque vous parlez, et vous verrez que si le nom vous fait horreur, la chose vous est familière.

I.

Il est donc établi par tout ce que nous venons de dire que les méchants sont semblables aux bêtes féroces. Mais ce n'est pas dire assez; nous devons ajouter que la plupart sont semblables aux démons eux-mêmes. N'est-ce pas ce que notre Seigneur atteste, lorsqu'il dit à ses disciples : « Ne vous ai-je pas choisis tous les douze? Et cependant parmi vous il y a un démon. » *Nonne ego vos duodecim elegi? Et ex vobis unus diabolus est.* Joann. vi, 71. Il disait de même aux Juifs qui voulaient le tuer : « Vous êtes les enfants du démon, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il était homicide dès le commencement, et n'est point demeuré dans la vérité. » *Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestris vultis facere. Ille homicida erat ab initio, et in veritate non stetit.* Joann. viii, 44. Il appelle démon celui qui imite les œuvres et les péchés du démon. Or, les principaux péchés du démon sont d'abord l'orgueil qui l'a précipité du ciel, ensuite l'envie qui l'a poussé à introduire la mort dans le monde, puis la haine du genre humain, source des guerres, des divisions et des discordes qu'il sème entre les frères, et enfin l'endurcissement dans le crime. Que si tout homme qui imite les œuvres et la conduite du démon, est un démon lui-même, sont-ils autre chose que des démons, les orgueilleux, les envieux, ceux qui sèment la discorde et qui sont endurcis dans le mal? Si le démon est appelé « le roi de tous les enfants d'orgueil, » *Job. xli, 23*, combien d'hommes ne trouverons-nous pas qui sont infectés de ce vice, et qui, par conséquent, sont ses enfants, ses serviteurs et ses membres? Et si l'envie est le caractère distinctif des démons, que de démons dans le monde! Combien d'hommes qui ne peuvent voir sans douleur la félicité d'autrui, qui en sèchent de chagrin, qui se regardent comme appauvris par la fortune des autres et qui s'attristent de la joie de leurs semblables! Autant de biens qu'ils voient chez les autres, autant de traits qui leur déchirent le cœur. Or, n'est-ce pas là le vice des démons, dont la nature est de faire le mal, non pour en retirer quelque profit, mais pour le mal lui-même? De même, en effet, qu'il est des hommes tellement

amis du bien que la récompense d'une bonne action est à leurs yeux dans la bonne action elle-même, ainsi les démons sont tellement méchants qu'ils ne cherchent d'autre avantage dans le mal que le mal qu'ils font. Cette conduite n'est-elle pas celle de tous les envieux? Un avare, un impudique, un ambitieux poursuit un but d'utilité ou de plaisir, en se livrant à sa passion, mais toi, homme jaloux de tes semblables, quel profit retires-tu de l'envie qui te dévore? Où est l'avantage, où est le plaisir qui t'en revient? Du plaisir? Bien loin d'y trouver la moindre joie, cette envie fait ton supplice.

Que dire de ceux qui, à l'exemple des démons, sèment la discorde entre les frères? C'est là un crime qui est non-seulement haïssable, mais abominable aux yeux du Seigneur. « Il y a six choses, dit Salomon, que le Seigneur hait, et son âme déteste la septième : les yeux altiers, la langue amie du mensonge, les mains qui répandent le sang innocent, le cœur qui forme de noirs desseins, les pieds légers pour courir au mal, le témoin trompeur qui assure des mensonges, et celui qui sème des dissensions entre les frères. » *Sex sunt, quæ odit Dominus, et septimum detestatur anima ejus : oculos sublimes, linguam mendacem, manus effundentes innoxium sanguinem, cor machinans cogitationes pessimas, pedes veloces ad currendum in malum, proferentem mendacia testem fallacem, et eum qui seminat inter fratres discordias.* Prov. vi, 16-19. Ils agissent ainsi, ceux qui ne manquent jamais de raconter au prochain le mal qu'ils ont entendu dire de lui en son absence, afin de s'insinuer dans ses bonnes grâces et d'augmenter le nombre de leurs amis au moyen des inimitiés qu'allument leurs rapports envenimés. De là cette parole de l'Écclésiastique : « Le pécheur jettera le trouble parmi les amis et sèmera l'inimitié au milieu de ceux qui vivaient en paix. » *Vir peccator turbabit amicos, et in medio pacem habentium immittet inimicitiam.* Eccli. xxviii, 11. O langue de vipère! ô peste et fléau du genre humain! ô exécrable invention, qui n'est pas tant l'œuvre de l'homme que du démon, ce monstre qui, le premier, a semé la discorde entre les frères, qui maintenant jette le trouble au milieu de la paix, qui sépare les amis, qui rompt les liens de la charité, qui brise

l'unité et suscite les guerres civiles! A peine y a-t-il dans le monde un seul divorce qui ne provienne de cette source maudite, et le mari, que la jalousie enivre et pousse jusqu'à égorger son épouse, ne se livre ordinairement à cet exécrable forfait que par suite de quelques rapports indiscrets.

S'il est vrai que l'obstination dans le mal est le péché des démons, combien d'hommes leur ressemblent, qui ne peuvent être ni effrayés par les menaces, ni touchés par les bienfaits, ni ébranlés par les calamités, ni amenés à la pénitence par les promesses divines! Voilà, mes frères, jusqu'où l'homme arrive par une longue habitude du péché; voilà quelle image et quelle ressemblance il porte en lui-même, lui qui a été fait à la ressemblance et à l'image de Dieu.

Jé me suis un peu étendu sur ce sujet, pour vous faire bien comprendre que les hommes endurcis dans le mal, en imitant la rage et la conduite non-seulement des loups cachés sous une peau de brebis, mais encore des serpents et des autres animaux féroces et même des démons, méritent bien de porter les noms de ceux auxquels ils ressemblent. Mais venons aux paroles de notre Seigneur.

« Gardez-vous, dit-il, des faux prophètes, etc. » Nous avons dit que par les faux prophètes il faut entendre les hérétiques, dont nous avons promis toutefois de ne pas parler. Il est dans l'Eglise une autre espèce de faux prophètes non moins dangereux, et cachés également sous une peau de brebis. Ce sont les faux frères, c'est-à-dire les hommes trop nombreux, hélas! qui, engagés dans les ordres sacrés et revêtus de l'habit sacerdotal, ne nuisent pas moins que les hérétiques aux âmes simples et sans défiance par leur luxe, le dérèglement de leur vie et leurs mauvais exemples, désordre que saint Bernard déplorait avec une grande abondance de larmes, en disant : « Ce qui fut prédit autrefois s'accomplit de nos jours : Voici, dit l'Eglise, que mon amertume la plus amère est dans la paix. Elle fut grande cette amertume de l'Eglise dans la mort des martyrs, plus grande ensuite dans le combat contre les hérétiques, mais aujourd'hui elle est mille fois plus amère dans la conduite de ceux qui sont

de sa maison. Elle ne peut ni les mettre en fuite, ni les fuir, tant ils sont devenus puissants, tant leur multitude est innombrable ! La plaie de l'Eglise est intérieure et inguérissable, et c'est pourquoi son amertume la plus amère est dans la paix. » Ces indignes ministres de l'Evangile sont couverts, eux aussi, d'une peau de brebis, puisqu'ils font profession, tant par leur état que par leurs fonctions, d'être les serviteurs de Jésus-Christ. Mais comme leur vie ne s'accorde pas avec la dignité dont ils sont revêtus, elle est tout aussi nuisible que l'astucieuse férocité des loups.

Mais à quelle marque pouvons-nous les reconnaître ? Le Sauveur nous l'indique en ajoutant aussitôt : « Vous les connaîtrez par leurs fruits ; » par les fruits de leurs œuvres, dit-il, et non par les feuilles de leurs belles paroles ; car « Israël est une vigne qui pousse de grandes branches ; mais les vignes n'ont point de raisin, ni les figuiers de figues. » *Osee. x, 1 ; Jerem. viii, 13.* C'est donc aux fruits de leurs œuvres que l'on reconnaît les bons pasteurs et les ministres véritables de l'Eglise, en voyant quels ils sont à l'égard des pauvres, des veuves, des infirmes, des personnes affligées, quels ils sont enfin à l'égard d'eux-mêmes et des pécheurs. A l'égard d'eux-mêmes ils sont durs et sévères, mais à l'égard des autres ils sont pleins de douceur, de bonté, de miséricorde et de patience, sans toutefois que cette miséricorde les empêche de se montrer fermes et rigides même, quand la justice le demande. — Tels sont donc les fruits des œuvres extérieures par lesquels on peut juger un arbre et distinguer s'il est bon ou mauvais.

Mais, direz-vous, il peut se faire que tout cela ait pour principe le désir de la vaine gloire, du lucre ou des dignités, car c'est d'après l'opinion qu'ils inspirent de leurs vertus, que les hommes sont ordinairement promus aux plus hautes distinctions. Comme l'amour de soi-même et de sa propre excellence tient aux entrailles mêmes de l'homme, ne peut-il pas se faire que toutes ces vertus apparentes viennent de cette source ? Plutarque raconte que le grand Pompée, pendant qu'il était à Rome, abusait en secret de la femme d'un de ses affranchis. Mais pendant la guerre qu'il fit à Mithridate, on lui amena de jeunes

filles d'une grande beauté dont il respecta la vertu : ce qu'il fit bien moins par amour de la chasteté que pour s'attirer de la considération et de la gloire. — Je réponds à cela, mes frères, que nous ne pouvons juger que par l'extérieur, et qu'il n'appartient qu'à Dieu de scruter les cœurs et les reins. Lui seul pénètre le secret des pensées et des intentions; lui seul pèse comme dans une balance les cœurs et les mérites des hommes. Laissons donc à Dieu ce qui lui appartient et contentons-nous de juger les cœurs d'après les œuvres. « Ne jugez point avant le temps, nous dit l'Apôtre, jusqu'à ce que le Seigneur vienne qui produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs, et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera due. » *Nolite ante tempus judicare, quoad usque veniat Dominus, qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium : et tunc laus erit unicuique a Deo.* I Cor. iv, 5. Le Seigneur, dans l'ancienne loi, permettait de manger la chair des animaux, mais il défendait sous les peines les plus sévères de se nourrir de leur sang. Et la raison qu'il en donnait, c'est qu'il s'était réservé pour lui-même ce sang que les hommes lui devaient offrir dans les sacrifices. Quel crime abominable n'était-ce pas de s'approprier ce que Dieu revendiquait pour lui ! Mais puisque le jugement des secrets des cœurs appartient non aux hommes, mais à Dieu, celui qui ose exercer ce jugement, usurpe donc l'office, la dignité et les droits du souverain Juge, imitant en cela l'ange rebelle qui tenta de s'emparer du trône et de la gloire de Dieu. Ils sont coupables de ce crime, ceux qui voyant les pieux fidèles visiter les églises, prier avec dévotion, assister les pauvres, fréquenter les sacrements et remplir d'autres œuvres semblables, interprètent malignement ces actions, et, poussés par le démon de l'envie, répètent partout que toutes ces œuvres sont inspirées par l'hypocrisie et le désir de la vaine gloire plutôt que par l'amour de la religion. Ainsi donc, mes frères, si nous devons estimer qu'un arbre est mauvais parce qu'il produit de mauvais fruits, il nous est également ordonné de juger qu'un arbre est bon qui produit de bons fruits. Mais poursuivons.

II.

« Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux. » Cette maxime du Sauveur est fort étendue. Elle ne concerne pas seulement les hérétiques, dont il a parlé jusqu'alors, mais les fidèles eux-mêmes. Les hérétiques, pour gagner l'estime de ceux qui les écoutent, ne parlent que de Jésus-Christ, de l'Évangile, du Seigneur et de sa parole. Beaucoup de fidèles aussi prononcent souvent ce nom du Seigneur, et fondent là-dessus toute leur sécurité. Le Sauveur les condamne ouvertement dans ce passage, où il déclare que cette invocation du nom du Seigneur ne sert de rien, sans l'obéissance aux commandements de Dieu, qui contiennent la volonté du Père céleste. Pour reconnaître cette sorte de chrétiens, il faut savoir que parmi les différentes œuvres des vertus, les unes sont faciles, les autres difficiles à pratiquer. Or, certains hommes, trop amis d'eux-mêmes, choisissent ce qu'il y a de plus aisé parmi ces pratiques. Ainsi il est facile de répéter sans grande attention les mots de la prière; il est facile de lire des livres de piété, d'entendre des sermons, d'assister tous les jours aux offices et au sacrifice de la messe, de s'entretenir des choses de Dieu. Mais il est beaucoup plus difficile de se renoncer soi-même, de crucifier sa chair avec ses passions et ses convoitises, de restituer les biens mal acquis, de pardonner à ceux qui nous offensent, de réprimer les saillies de la langue et la licence des yeux, de dompter les mouvements déréglés de la nature, de garder son cœur et son corps chastes et purs, de mortifier sa chair par l'abstinence et le jeûne, lorsqu'il en est besoin ou que l'Église l'ordonne, et enfin, d'abdiquer sa propre volonté et de se consacrer tout entier à l'accomplissement de la volonté divine, de telle sorte qu'on ne vive plus pour soi-même mais pour Dieu. Ils ne vivent plus en effet pour eux-mêmes, mais pour Dieu, ceux qui, renonçant à leur propre volonté et à tous ses désirs, embrassent de toute la ferveur de leur âme

la volonté de notre Seigneur Jésus-Christ, laquelle n'est pas autre que celle de son Père. Mais qui ne voit que ces pratiques de vertu sont plus difficiles que celles que nous avons énumérées précédemment? Il y a donc des chrétiens, et en grand nombre, qui exécutent volontiers ce que nous avons dit être plus aisé, mais qui ne veulent point accomplir les choses difficiles dont nous venons de parler. Toute leur religion est sur leurs lèvres; elle n'est pas gravée dans le fond de leur cœur. Notre Seigneur condamne l'erreur et la fausse sécurité de ces chrétiens trop confiants par ces paroles de notre évangile : « Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux. » Ce royaume est le royaume de tous les siècles; le royaume de toutes les joies et de toutes les délices, le royaume dont l'œil n'a point vu, dont l'oreille n'a pas entendu, dont le cœur n'a jamais conçu la gloire et la richesse, le royaume dans lequel rien d'impur et de souillé n'entrera, le royaume enfin dans lequel le Roi des cieux nous apparaîtra dans son éclat et sa beauté, et où nous-mêmes « nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » I *Joann.* II, 3. Mais on ne parvient à cette souveraine félicité qu'à force de travaux et de combats.

Les raisons pour lesquelles nous sommes obligés de combattre et de nous faire violence, sont nombreuses. Parmi ces causes il faut mettre au premier rang la corruption et la faiblesse de la nature déchue, qui a tant de penchant pour les plaisirs et les joies des sens, tandis qu'elle a en horreur et qu'elle repousse les travaux et les efforts que demande la vertu. La malédiction que Dieu fit entendre à notre premier père, lorsqu'il lui dit : « La terre sera maudite à cause de ce que tu as fait : elle te produira des ronces et des épines, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, » *Gen.* III, 17-19; cette malédiction n'atteint pas moins les âmes que la terre. Qu'elles soient abandonnées à elles-mêmes et laissées sans culture, elles produiront les ronces et les épines des vices, tandis que nous ne pouvons donner des fruits de vertu qu'au prix d'un travail assidu et à la sueur de notre visage.

Cette autre malédiction dans laquelle Dieu dit à la femme qu'elle enfanterait dans la douleur, nous montre également la misère de notre âme qui n'enfante que dans la douleur, puisque toutes les vertus supposent des obstacles à vaincre et de pénibles efforts à soutenir. Je ne dis rien ici des attaques que nous livrent le monde et l'antique serpent habiles à faire servir à notre perte la fragilité de notre chair et nos diverses passions. Aussi l'Eglise nous recommande-t-elle d'être forts dans la lutte et de combattre l'antique serpent, afin d'entrer dans le royaume éternel.

Nous avons un exemple de ce courage si nécessaire dans la femme forte (figure de l'âme fidèle), dont il est dit au livre des Proverbes, que « elle a porté sa main à des choses fortes, elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi son bras. Elle est revêtue de force et de beauté. » *Prov. xxxi, 17-25*. Ce qui veut dire qu'elle est armée et couverte, comme d'un vêtement, de la force et de la constance, qui sont indispensables pour remplir les œuvres que prescrit la vertu. C'est pour cela que l'Apôtre nous dit que « c'est par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu. » *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. Act. xiv, 21*. Et le Sauveur : « Combien étroite est la porte et resserrée la voie qui conduit à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent! » *Quam angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam; et pauci sunt, qui inveniunt eam. Matth. vii, 14*. Tous les saints ont suivi cette voie, et je pourrais citer ici de nombreux exemples, mais pour ne pas être trop long, je me contenterai de vous rappeler les travaux et les épreuves auxquels le Seigneur soumit les trois illustres patriarches, qui les premiers firent avec Dieu une alliance solennelle, et dont l'Eglise fait mention, lorsque, recommandant au Seigneur les âmes des fidèles trépassés, elle dit : Ordonnez, Seigneur, que ces âmes soient reçues dans le sein des patriarches Abraham, votre ami, Jacob, votre élu, Isaac, votre bien-aimé. Saint Jean Chrysostome a parlé fort au long des travaux de ces trois saints personnages, au second livre de son Traité de la divine providence, dont je vais extraire quelques passages.

Et d'abord Abraham, alors qu'il était âgé de soixante-dix ans, reçut de Dieu l'ordre de quitter son pays et sa parenté. Il abandonna donc sa patrie, ses parents, ses amis, ses possessions, ses richesses, tout ce qui fait en un mot le charme et la douceur de la vie, et fut contraint de s'en aller dans des contrées barbares et séparées les unes des autres autant par la haine que par leurs limites respectives. Quoi de plus pénible! Et ce n'était pas seulement pour lui qu'il avait à craindre, mais pour son frère, son épouse et toute sa famille. Mais pourquoi ce voyage en Egypte était-il nécessaire? Parce qu'une grande famine désolait alors la Palestine. Arrivé en Egypte, où il espérait trouver la fin de ses maux, une autre épreuve bien plus cruelle que la famine vint mettre en danger sa vie, et, ce qui lui était beaucoup plus pénible, l'honneur de son épouse. Il conçut à cet égard de si grandes craintes, qu'il dit à sa femme : Je sais que vous êtes belle, et que quand les Egyptiens vous auront vue, ils diront : C'est la femme de cet homme-là; et ils me tueront, et vous réserveront pour eux. Dites donc, je vous en supplie, que vous êtes ma sœur, afin que ces gens-ci me traitent favorablement à cause de vous, et qu'ils me conservent la vie en votre considération. Et cependant cet homme, obligé de recourir à ce subterfuge, cet homme qui pour Dieu avait tout quitté, patrie, parents, amis, tout ce que l'on a de plus cher, avait reçu du Seigneur ces magnifiques promesses : « Je ferai sortir de vous un grand peuple, je vous bénirai, je rendrai votre nom célèbre et vous serez béni. Je bénirai ceux qui vous béniront, et je maudirai ceux qui vous maudiront; et tous les peuples de la terre seront bénis en vous. » *Gen. xii, 2-3.* Et dans un autre endroit : « Ne craignez point, Abram, je suis votre protecteur et votre récompense infiniment grande. *Gen. xv, 1.* Toutes ces promesses n'empêchèrent point que son épouse ne fût livrée aux outrages de Pharaon. Qui pourrait dire de quelle vive douleur fut déchiré le cœur de ce saint homme? Ceux-là pourront en concevoir quelque idée qui ont parfois éprouvé les transports de la jalousie. Ce supplice cependant ne brisa ni n'affaiblit la constance du patriarche. Un autre aurait dit : Où sont donc ces promesses si magnifiques. et cette pro-

tection, et cette bénédiction sur ceux qui me béniront, et cette malédiction sur ceux qui me maudiront? Abraham ne dit rien de tout cela, il ne douta point de la parole de Dieu, et cette épreuve ne diminua ni sa soumission, ni sa confiance, ni son amour envers le Seigneur; ce qu'on ne saurait trop admirer.

Mais il eut à subir une épreuve bien plus grande, lorsque Dieu lui ordonna d'immoler de ses propres mains son fils bien-aimé, cet Isaac, l'enfant de sa vieillesse, qui lui était né contre toute toute espérance. Quel cœur de pierre, de fer ou d'acier, pourrait ne pas s'attendrir et ne pas se briser, à l'aspect de ce fils orné de toutes les grâces de la jeunesse, d'une sagesse précoce et d'une piété parfaite? Il voyait son père le lier, et il ne faisait aucune résistance; il voyait le glaive levé sur sa tête, et il n'était nullement effrayé. Où trouver des sentiments de religion et de soumission à Dieu plus admirables?

Mais laissons Abraham, et considérons Isaac, son fils. Ce patriarche, dont le sacrifice figurait le sacrifice suprême qui renfermait le salut du monde, ce patriarche, de qui devait sortir Celui en qui toutes les nations de la terre seraient bénies, le Seigneur voulut qu'il demeurât longtemps privé de la vue et plongé dans les plus épaisses ténèbres. Il était déjà aveugle, lorsque son fils Jacob s'approcha de lui, les mains et le cou enveloppés d'une peau de chevreau, et, se faisant passer pour Esaü, son fils aîné, surprit sa bénédiction. Plus tard, quand Jacob fut de retour de la Mésopotamie, où il était resté vingt ans, il retrouva son père, et l'on ignore combien d'années encore Isaac survécut à ce retour. Quoi de plus triste que de passer une si grande partie de la vie dans les ténèbres et l'obscurité d'une maison, sans pouvoir jouir de la vue du soleil! Ce saint patriarche ne pouvait-il pas dire avec Tobie : « Quelle joie puis-je avoir, moi qui suis toujours dans les ténèbres, et qui ne vois point la lumière du ciel? » *Tob. v, 12*. Les aveugles sont privés, en effet, de tout ce qui charme les yeux. Ils ne peuvent contempler ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, ni la mer, ni la terre parée de sa verdure, ni les fleuves, ni les fontaines, ni la beauté des campagnes, ni le feuillage des jardins, ni les fleurs, ni les fruits, ni enfin les traits

de ceux qui leur sont le plus chers. En un mot, le monde tout entier est plongé et enseveli dans les ténèbres pour l'homme qui ne jouit pas de l'usage de la vue. Vous voyez, par cet exemple, de combien de peines et d'incommodités le Seigneur se plaît à traverser la vie de ses amis; car la cécité corporelle peut être regardée comme renfermant à elle seule un grand nombre de privations et de misères.

Si nous passons maintenant à Jacob, combien de travaux n'eut-il pas à soutenir? Je laisse de côté ses différends avec Laban, son beau-père, qui changea dix fois la récompense qu'il lui avait promise, et le poursuivit avec des intentions hostiles lorsqu'il fuyait sa maison. Je le suis dans le pays de Chanaan, où d'abord Dina, sa fille, fut déshonorée par Sichem, fils d'IIémor. A ce malheur, il faut joindre le massacre des Sichimites et le pillage de leur ville, qui remplirent le cœur de Jacob de douleur et de crainte : de douleur, à cause du meurtre de tant d'innocents; de crainte, à cause des nations voisines que cet acte de cruauté aurait soulevées contre lui, si la divine Providence n'avait écarté ce danger. Parlerai-je de la perversité de ses fils, que Joseph accusa devant lui d'un crime énorme? Plus Jacob était saint et religieux, plus les crimes lui étaient en horreur, surtout ceux de ses enfants; et je ne vois pas ce qui pouvait encore lui paraître agréable dans la vie, lorsqu'il pensait à l'infâme conduite de ses fils. Mais qui dira ce qu'il ressentit, lorsqu'il apprit que Ruben, son premier, avait ravi l'honneur de son épouse? Se peut-il une action plus détestable et plus horrible que cet abominable inceste?

Ce n'est pas tout. Les fils de Jacob mirent le comble à leurs crimes, en complotant la mort de l'innocent Joseph, cet enfant si tendrement aimé de son père. Leur haine contre lui venait de ce qu'il leur avait raconté un songe qui présageait qu'un jour il serait élevé au-dessus d'eux. Toutefois, ayant changé de dessein, ils le vendirent, prirent sa tunique qu'ils trempèrent dans le sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à leur père, lui faisant dire par ceux qui la lui portaient : Voici une robe que nous avons trouvée; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. Le père l'ayant reconnue, dit : C'est la robe de mon fils, une bête cruelle l'a dévoré, une

bête a dévoré Joseph ! Et ayant déchiré ses vêtements, il se couvrit d'un cilice, pleurant son fils fort longtemps. Alors tous ses enfants s'assemblèrent pour tâcher de soulager leur père dans sa douleur : mais il ne voulut point recevoir de consolation, et il leur dit : Je pleurerai toujours, jusqu'à ce que je descende avec mon fils dans le tombeau. — Quel langage pourrait exprimer l'amertume de cette douleur ? Ce n'était pas seulement la mort de Joseph qu'il pleurait, mais toutes les circonstances de cette mort. Que de pensées se réunissaient pour troubler son âme et le jeter presque dans le désespoir ! Ce Joseph, c'était l'enfant de sa bien-aimée Rachel, le meilleur de ses fils, le plus cher à son cœur ; il était dans la fleur de l'âge ; lui-même l'avait envoyé dans la campagne. Il était mort, et ce n'était pas dans sa maison, dans son lit, sous les yeux de son père, en proférant quelque parole que l'on pût recueillir ; mais il avait été dévoré tout vivant par des bêtes féroces ! On n'avait pas même pu retrouver ses restes et les déposer dans la terre. Et ce malheur, disait cet infortuné père, n'est pas venu m'accabler aux jours de ma jeunesse, alors que j'étais plus capable de le supporter, mais dans ma dernière vieillesse, au déclin de ma vie ! Quel triste spectacle que de voir ce vieillard, les cheveux souillés de poussière, les vêtements déchirés, la poitrine nue, poussant des plaintes lamentables et ne voulant recevoir aucune consolation ! — Tout ceci est tiré de saint Jean Chrysostome.

Je vous ai cité ces admirables exemples, mes frères, d'abord pour vous faire comprendre que la porte du royaume des cieux ne s'ouvre pas à ceux qui se contentent de dire : Seigneur, Seigneur, ce qui est la chose du monde la plus facile, mais à ceux qui sont tellement soumis à la volonté divine, qu'ils ne reculent devant aucune difficulté ni aucun combat ; ensuite, pour que ceux auxquels Dieu envoie de semblables calamités, au lieu de croire qu'ils sont abandonnés de lui, se persuadent au contraire qu'il les éprouve pour leur plus grand avantage, s'ils savent s'humilier sous sa main et faire de nécessité vertu. Que ceux qui seraient tentés de trouver que c'est là une chose difficile écoutent les réflexions suivantes ; elles sont du philosophe Epictète : « Levez

les regards vers Dieu, et dites-lui : Seigneur, faites de moi tout ce que vous voulez, je suis d'accord avec vous ; je suis content de mon sort, quel qu'il soit, et je ne me refuse à rien de ce que vous jugez bon. Voulez-vous que je règne ou que je mène une vie privée et obscure, que je sois dans l'exil, dans la pauvreté ou dans les richesses ? Je consens à tout. » Un païen pouvait-il, dites-moi, tenir un langage plus religieux ? Quelle honte ne serait-ce pas que des chrétiens, nourris des sacrements et de la doctrine de l'Évangile, refusassent de faire ce que la philosophie païenne pratiquait ou du moins enseignait aux hommes ? L'accomplissement de la volonté de notre Père céleste, tel est donc le principal fruit qu'un bon arbre doit produire.

III.

Il nous reste maintenant à considérer quels sont les fruits du mauvais arbre et quelle est la fin qui l'attend. Notre Seigneur nous l'indique, lorsqu'il ajoute : « Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté dans le feu. » Le Sauveur a voulu nous faire entendre par là que, comme les jardiniers arrachent un arbre stérile, de peur que son ombre ne nuise aux arbres qui donnent des fruits, et le destinent au feu, ainsi le Père céleste enlève souvent de ce monde, avant le temps, les méchants et les impies, pour que leurs mauvais exemples ne nuisent pas davantage aux autres, ou pour qu'en vivant plus longtemps dans le péché, ils ne se préparent pas à eux-mêmes un jugement encore plus sévère, ce qui doit être compté parmi les bienfaits de Dieu. Lorsque le Seigneur eut accordé à Salomon la sagesse qu'il demandait et les richesses qu'il ne demandait pas, il ajouta : « Si vous marchez dans mes voies, et si vous gardez mes préceptes et mes ordonnances, comme votre père les a gardés, je vous donnerai une longue vie. » *Si ambulaveris in viis meis, et custodieris præcepta mea et mandata mea, longos faciam dies tuos.* III Reg. III, 14. N'était-ce pas un bienfait de Dieu que de ne promettre une longue vie à Salomon qu'à la condition qu'il serait fidèle ? Si ce roi, en effet, avait encore vécu longtemps, après avoir élevé des autels

en l'honneur des idoles, sa vie, qu'eût-elle été autre chose qu'une longue suite de crimes? Le Seigneur supporte longtemps à la vérité les pécheurs, il les attend à repentance; mais s'ils persistent dans leurs iniquités, il les frappe et les fait disparaître de ce monde. Voilà donc pour quelle raison l'arbre stérile est coupé, et non-seulement il est coupé, mais il est jeté dans le feu.

Notre Seigneur fait souvent mention de ce feu dans son Évangile, parce que ce souvenir est bien propre à ébranler les cœurs les plus endurcis : « Si quelqu'un, dit-il, ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il séchera; on le ramasse, et on le jette au feu, et il brûle. » *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palme, et arescet : et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet.* Joann. xv, 6. Et dans la parabole de l'ivraie, il dit aux moissonneurs, c'est-à-dire à ses anges : « Cueillez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler. » *Colligite primum zizania, et alligate ea in fasciculos ad comburendum.* Matth. xiii, 30. Mais qu'est-ce que lier l'ivraie en gerbes? Saint Grégoire va nous l'expliquer : « C'est, dit ce Père, lier ensemble les adultères avec les adultères, les impudiques avec les impudiques, les orgueilleux avec les orgueilleux, les avares avec les avares, les envieux avec les envieux, les médisants avec les médisants, les parjures avec les parjures, les blasphémateurs avec les blasphémateurs, afin qu'un même supplice tourmente dans les enfers ceux qu'avaient enchaînés sur la terre les liens des mêmes crimes. »

On demande s'il faut entendre par ce feu un feu véritable, matériel, ou un feu métaphorique. Les saints Pères répondent unanimement que c'est un feu matériel, quoiqu'il diffère en beaucoup de choses de celui que nous connaissons. D'abord le feu dont nous usons a besoin de bois et de matières qui l'alimentent, tandis que ce feu n'a nullement besoin de matières semblables. De plus, notre feu terrestre s'affaiblit et s'éteint quand on cesse de l'entretenir, tandis que ce feu ne s'éteindra jamais. Celui-là consume les corps vivants auxquels il s'attache et les réduit en cendres, tandis que celui-ci dévore sans cesse les réprouvés sans jamais les détruire. L'un torture toujours de la même ma-

nière ses victimes, tandis que l'autre, instrument de la justice divine, tourmente diversement les âmes des damnés, selon la diversité de leurs fautes.

Mais, demanderez-vous, comment un feu matériel peut-il agir sur l'âme, puisqu'il y a une si grande distance entre la nature des corps et celle des esprits? Saint Grégoire répond à cela qu'il n'y a rien d'étonnant que la matière, en vertu d'une force que Dieu lui communique, agisse sur l'esprit. Ne voyons-nous pas, dit-il, les âmes, qui sont des substances spirituelles, enfermées et comme emprisonnées dans les corps? Si donc le corps contient l'âme, pourquoi nous étonner qu'un feu matériel atteigne et enveloppe celle-ci? Maintenant l'âme réside dans le corps, afin de le vivifier; alors elle demeurera dans le feu, afin d'y mourir toujours sans y finir jamais. Et comme preuve de ce qu'il avance, le saint docteur cite cette sentence de notre Seigneur disant aux réprouvés : « Allez, maudits, au feu éternel, préparé pour le diable et ses anges. » *Matth. xxv, 41*. Ce feu, dit le Sauveur, a été préparé pour les démons. Mais les démons sont des substances spirituelles; par conséquent, le même feu qui les dévore, peut bien aussi torturer les âmes des réprouvés. Ce feu maintenant n'exerce sa fureur que sur les âmes des damnés, mais après le jugement dernier il s'attaquera tout à la fois à l'âme et au corps désormais réunis. Considérez, je vous en prie, mes frères, combien affreux sera le supplice du réprouvé, dont le corps et l'âme seront enveloppés de tourbillons de flammes et plongés dans des chaudières bouillantes. Comment se peut-il faire que des chrétiens, qui croient fermement ces vérités, osent jamais commettre le péché? Celui qui ne croit pas, dit quelque part Aristote, ne craint ni n'espère rien. D'où nous pouvons conclure au contraire que celui qui croit, doit craindre et espérer. Or, que devons-nous espérer plus ardemment que la gloire du ciel, et craindre plus vivement que les tourments de l'enfer? C'est donc par un détestable artifice du démon que l'on voit des pécheurs qui ont la vraie foi, ne craindre point ces tourments si épouvantables, et n'espérer pas davantage les biens si désirables du ciel. Si l'homme n'avait jamais vu de feu ou n'en avait jamais expé-

rimenté les effets, je concevrais que la pensée des flammes éternelles ne lui inspirât aucune crainte; mais comment, lorsque chaque jour nous faisons l'expérience de la terrible activité de cet élément, pouvons-nous commettre des fautes qu'un feu éternel doit punir?

Je vous avoue, mes frères, que parmi les supplices de l'enfer, il en est beaucoup qui m'épouvantent. Je frémis à la pensée de ces ténèbres extérieures, de ces marteaux qui frappent à coups redoublés sur les damnés, de ce visage épouvantable des démons, de ce ver qui ne meurt jamais, de cette mort qui vit éternellement, de cette puanteur horrible et de ce froid intolérable, de ce pleur et de ce grincement de dents, et enfin de cette privation du souverain bien, qui, de toutes les peines, est la plus grande; cependant (je confesse mon ignorance et ma faiblesse) entre tous ces tourments il n'en est aucun qui m'inspire autant d'effroi que ce feu qui ne s'éteint jamais, ce feu mille fois plus dévorant que tous les feux de la terre.

Faisons-donc, je vous en conjure, mes frères, faisons pendant un petit instant l'épreuve du supplice qui nous attend, si nous persévérons dans le péché. Essayons de mettre seulement l'extrémité du doigt dans le feu. Quelle intolérable douleur! Que sera-ce donc d'être plongés tout entier dans un océan de flammes, et d'être enveloppés de feux éternels? Qui ne serait épouvanté à cette pensée? Qui ne redouterait le jour et la nuit ce châtiment, et ne chercherait à l'éviter? Qui ne serait étonné de l'étrange aveuglement de ceux qui croient ces vérités et qui ne tremblent pas? Si nous ne pouvons supporter ici-bas les plus légères douleurs, comment supporterons-nous ces affreux tourments? Si les maux de cette vie, qui ne sont qu'une ombre des maux à venir, nous paraissent presque intolérables, comment pourrons-nous subsister dans les flammes éternelles? Si nous sommes tellement délicats que, quand nous sommes au lit, nous ne pouvons souffrir ni la morsure d'un insecte ni le bourdonnement d'une mouche, comment pourrons-nous endurer les morsures des serpents et les dévorantes ardeurs des flammes de l'enfer? Quel homme donc, quelque insensible qu'il soit, ne tremblera d'épouvante en enten-

dant ces choses? Qui peut être assez insensé pour ne pas s'efforcer d'éviter par tous les moyens possibles de pareils supplices? Si la pensée de ces châtimens ne trouble pas votre indifférence, que ferai-je, de quel côté me tournerai-je, que dirai-je de plus? Plût à Dieu qu'il me fût permis de parcourir les places publiques, de me jeter aux pieds de chacun des hommes que je rencontrerais et de lui demander, de le supplier de penser à lui-même, d'avoir pitié de lui-même, pendant qu'il en est temps encore. Si la religion, si la crainte du Seigneur, si la croix de Jésus-Christ, si les clous, les soufflets, les fouets et les autres tourmens de sa passion, si ses bienfaits ne vous touchent pas; du moins, ne soyez pas insensibles à l'amour de vous-mêmes et à la crainte des maux qui vous menacent. Ne laissez pas échapper cette occasion favorable que vous offre la bonté divine, mais profitez du temps qui vous est encore donné; employez-le aux œuvres de justice et de piété, à l'accomplissement des lois et des préceptes divins, afin que vous puissiez vous épargner ces affreux supplices, et parvenir, moyennant la grâce de Dieu, à la gloire céleste.

PREMIER SERMON

POUP

LE HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° DÉVELOPPEMENT DES PAROLES
DU TEXTE.

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.

Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous viendrez à défaillir, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. *Luc. XVI, 9.*

Le Fils unique de Dieu ayant été envoyé en ce monde par son Père pour réparer toutes choses, tant au ciel que sur la terre, et pour sauver le genre humain (comme l'indique le nom de Sauveur qui lui a été donné), il a proposé aux hommes dans son

Evangile différentes voies de salut. Aux uns, il a proposé la voie de l'innocence, aux autres, celle du repentir; à ceux-ci, la voie de la croix et de la patience; à ceux-là, celle de la pauvreté évangélique. Mais comme il n'est pas donné à tous de suivre parfaitement ces divers chemins qui conduisent à la gloire éternelle, notre Seigneur ouvre dans l'évangile de ce jour une voie beaucoup plus facile, celle de la miséricorde et de la bienfaisance, au moyen de laquelle celui-là peut espérer de trouver dans le Seigneur un juge miséricordieux, qui aura lui-même usé de miséricorde envers ses semblables. Dans le dessein de relever à nos yeux l'excellence et les avantages de cette vertu, il nous propose la parabole suivante : « Un homme riche avait un économe qu'on accusa devant lui d'avoir dissipé ses biens, etc. » *Ave, Maria.*

Cette parabole, énoncée dans un langage si simple, renferme de nombreux mystères. Notre devoir est donc de la traiter avec le plus grand soin, et le vôtre de l'écouter avec la plus grande attention. « Un homme riche, dit le Sauveur, avait un économe, etc. » Cet homme riche est notre Seigneur Jésus-Christ, qui, étant non-seulement Fils de l'homme, mais Fils de Dieu, est par là même héritier du royaume et de la gloire de son Père. Il est vrai qu'il a vécu en ce monde dans la plus rigoureuse pauvreté, qu'il est né dans une étable, qu'il a été attaché nu à un gibet, qu'il a été déposé dans un tombeau qui ne lui appartenait pas, mais cependant, en tant qu'il est Fils de Dieu, il est Seigneur et « héritier de toutes choses. » *Hebr.* 1, 2. Ne nous dit-il pas lui-même par la bouche de Job : « Tout ce qui est sous le ciel est à moi? » *Omnia quæ sub cælo sunt, mea sunt.* *Job.* XLII, 2. Il est donc l'homme riche de la parabole, riche en miséricorde, « répandant ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent. » *Dives in omnes qui invocant illum.* *Rom.* x, 12. Or, cet homme riche a un économe. L'économe, c'est-à-dire le dispensateur des biens de son maître, c'est chacun de nous, c'est l'homme, à qui Dieu a donné l'usage de tous les biens de ce monde. « Vous avez mis, Seigneur, toutes choses sous ses pieds, et les lui avez assujetties, toutes les brebis

et tous les bœufs, et même les bêtes des champs, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, qui se promènent dans les sentiers de l'océan. *Omnia subjecisti sub pedibus ejus, oves et boves universas, insuper et pecora campi, volucres cœli et pisces maris, qui perambulant semitas maris.* Ps. VIII, 8-9. Toutes ces choses sont, en effet, autant de dons de Dieu, autant de moyens par lesquels l'homme peut entretenir sa propre vie, et venir en aide à ses semblables. Il ne les a reçues qu'à la condition d'en être le sage et fidèle dispensateur. Mais il arrive souvent que ceux qui regorgent des biens de ce monde, au lieu de les faire servir à l'avantage des autres, n'en usent que pour eux-mêmes, pour le luxe, le libertinage, le faste et la volupté; aussi sont-ils accusés devant Dieu d'être, non les dispensateurs, mais les dissipateurs des biens qu'il leur a confiés.

C'est pourquoi le Seigneur fait venir son économe, et lui dit : « Qu'est-ce que j'entends dire de vous? » Par cette parole, le Seigneur, qui réside dans les cieux, nous fait connaître qu'il sait tout ce qui se fait sur la terre, car c'est de lui qu'il est écrit : « Son oreille jalouse entend tout, et le tumulte des murmures ne lui sera point caché. » *Auris zeli audit omnia, et tumultus murmurationum non abscondetur.* Sap. I, 10. Et non-seulement il entend, mais il voit, comme le prouve ce passage du prophète Isaïe : « Vous faisiez le mal, dit-il, devant mes yeux. » *Faciebatis malum in oculis meis.* Isa. LXV, 12. « Tout est à nu et à découvert devant les yeux du Seigneur, » *Hebr.* IV, 13, quoique les méchants se précipitent dans toutes sortes de crimes avec tant de fureur qu'ils semblent, autant par leur conduite que par leurs paroles, confirmer ce que nous lisons dans le Prophète à leur sujet : « Et ils ont dit : Le Seigneur ne le verra point, et le Dieu de Jacob n'en saura rien. » *Et dixerunt : Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob.* Ps. XCIII, 7. « Qui me voit? dit l'impudique et l'adultère. Les ténèbres m'environnent et les murailles me couvrent; nul ne me regarde : que craindrai-je? Le Très-Haut ne se souviendra point de mes péchés. — Il ne considère pas que l'œil du Seigneur voit toutes choses. Il ne comprend pas que les yeux du Seigneur sont plus lumineux que le soleil, qu'il regarde

de tous côtés toutes les voies des hommes, qu'il perce la profondeur des abîmes et le fond du cœur humain, et qu'il pénètre jusque dans les lieux les plus cachés. » *Eccli.* xxiii, 25-28. La philosophie profane confirme elle-même cette sentence de l'Écclésiastique, comme on le voit par la réponse de Thalès, l'un des sept sages de la Grèce, auquel on demandait si l'homme échappe aux regards de Dieu, lorsqu'il fait mal : Pas même quand il pense, répartit le philosophe. Que l'impudique considère donc que c'est en présence de Dieu, qui voit tout, qu'il commet le péché, et qu'il rougisso de ne pas craindre les regards de ce Dieu, lui qui ne voudrait pas, quand il pêche, affronter les regards du dernier des hommes. Et qu'il ne s'imagine pas que Dieu, parce qu'il réside dans le ciel, ne le voit que de loin. Dieu est plus près de l'homme que l'homme ne l'est de lui-même; il pourrait, au moment où le pécheur l'offense, le précipiter dans l'abîme, et cependant les richesses de sa bonté sont si grandes qu'il attend le coupable à repentance.

« Qu'est-ce que j'entends dire de vous? » Quoique tous nos crimes soient à nu et à découvert devant les yeux du Seigneur, et que, de plus, il sache tout ce que nous faisons par les anges qu'il nous a donnés pour gardiens, cependant il ne veut point prononcer de sentence avant d'avoir appelé et entendu le coupable, apprenant aux juges de la terre par son exemple à ne point condamner un accusé sur le rapport de qui que ce soit, sans l'avoir entendu auparavant. Souvent, en effet, les délateurs présentent la chose tout autrement qu'elle n'est, d'autant que la précipitation est, comme on l'a dit, la marâtre du jugement. C'est ainsi que David, ce roi d'ailleurs si prudent et si saint, ayant prêté une oreille trop crédule aux rapports de Siba contre Miphiboseth, porta contre celui-ci une sentence inique, injustice qu'il aurait évitée s'il avait appelé Miphiboseth auprès de lui et qu'il lui eût dit : « Qu'est ce que j'entends dire de vous? » *II Reg.* xvi. Ce ne sont pas les juges seulement, mais nous tous aussi que le Seigneur avertit de ne pas croire aisément les personnes qui diffament les autres, car le plus souvent cette divulgation des fautes d'autrui s'inspire bien plutôt de la passion que de la vérité.

Par celamême qu'un homme dit du mal d'autrui, il se trahit lui-même; il prouve qu'il n'est qu'un médisant, et se rend indigne de notre confiance.

« Qu'est-ce que j'entends dire de vous? » O douceur et patience admirables de ce riche! Un autre, exaspéré de la perte de ses biens, se fût écrié : Coquin, voleur, brigand, dissipateur infâme, violeur de la foi jurée, pourquoi as-tu dissipé mes biens, pourquoi les as-tu dilapidés? Pourquoi as-tu fait servir à tes prodigalités et à tes débauches ma fortune et celle de mes enfants? Je vais te faire jeter en prison et attacher au gibet, et je ne te lâcherai point que tu ne m'aies rendu jusqu'à la dernière obole. Il ne dit rien de tout cela, mais s'adressant au coupable avec douceur et bonté, il lui dit : « Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre gestion. » Le Seigneur a voulu nous montrer, dans la conduite de ce riche de la parabole, la grandeur de la clémence et de la bonté divines. Non-seulement, en effet, Dieu attend les pécheurs, mais il les appelle à la pénitence, et leur vient en aide. Nous avons dit ailleurs que le péché a deux faces, dont l'une provoque l'indignation à cause du désordre qu'il renferme, et l'autre la compassion à cause de la misère infinie dans laquelle il précipite le pécheur. Les jugements et la conduite du Seigneur sont différents, selon qu'il considère l'une ou l'autre de ces deux faces. Au commencement du monde, il considéra le péché sous l'aspect qui excite l'indignation, et fut ému d'une si grande colère qu'il détruisit et ensevelit dans les eaux du déluge ce monde qu'il venait de créer et tout ce qu'il y avait sur la terre. Mais dans la suite des temps, ayant considéré le péché sous l'aspect qui excite la commisération, il fut touché d'une si grande pitié, les entrailles de sa miséricorde furent tellement émues qu'il répandit son sang pour racheter le monde de la mort éternelle. Nous aussi, mes frères, lorsqu'il s'agit des fautes du prochain, détournons nos regards de la face du péché qui provoque l'indignation, et envisageons celle qui porte à la compassion et à la pitié. N'empiétons pas sur les droits du souverain Juge, mais enfermons-nous dans le rôle qui convient à notre misère et à notre infirmité, afin de ne point nous exposer au

péril dans lequel tomba cet ancien solitaire dont parle Dorothée. On était venu lui annoncer qu'un moine avait commis une faute d'impureté. Quelle action abominable il a faite, s'écria le vieillard ! Ce moine étant mort, un ange vint présenter son âme au solitaire, et lui dit : Voici que celui que tu as jugé a terminé sa vie. Où veux-tu que je porte son âme, dans le ciel ou dans l'enfer ? Comme si l'ange lui eût dit : Puisque tu es maintenant le juge des justes et des pécheurs, dis-moi, je te prie, ce que tu ordonnes et ce que tu décides sur le sort de cette malheureuse âme. La crois-tu digne de miséricorde ou de châtement ? Cette vision frappa le vieillard d'une telle frayeur qu'il passa le reste de sa vie dans les gémissements, les larmes et les travaux, fatiguant le Seigneur de ses prières et lui demandant sans cesse le pardon de sa faute. Vous pouvez apprendre de cet exemple, mes frères, combien c'est chose grave de s'indigner contre les manquements d'autrui, et cependant rien n'est plus commun. Mais revenons à l'économe de l'Évangile.

Le maître lui dit donc : « Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration, car désormais vous ne pourrez plus l'exercer. » Ces paroles firent au cœur de l'économe une si profonde blessure, qu'il se dit en lui-même : « Que ferai-je, puisque mon maître me retire la gestion de son bien ? » En d'autres termes : Où aller, de quel côté me tourner, quelle résolution prendre ? Je me trouve en présence de deux grands maux : rendre compte des biens que j'ai dissipés, au risque d'être jeté en prison et vendu avec mes enfants pour payer ce que je dois, et, ce qui est pour moi plus pénible et plus amer, me voir retirer ma charge. Que ferai-je donc ? Comment pourvoirai-je à mes besoins et à ceux de ma famille ? Pourrai-je supporter une vie pauvre et misérable, moi qui nageais dans l'abondance ? La pire espèce d'infortune n'est-elle pas, en effet, d'avoir été heureux ? « Que ferai-je donc ? Travailler à la terre, je n'en ai pas la force, et j'ai honte de mendier. » De l'un et l'autre côté je ne vois qu'angoisses et tourments.

Notre divin Maître a voulu par cet exemple nous mettre sous les yeux les deux grands périls qui menacent chacun de nous.

L'un est le compte que nous aurons à rendre de notre vie; l'autre, l'impossibilité où la mort nous réduira de satisfaire à Dieu et de travailler désormais à notre salut. Notre intelligence est si lente, si paresseuse à l'égard des choses spirituelles, que nous ne pouvons les comprendre qu'à l'aide d'images empruntées aux choses terrestres, images qui sont fort au-dessous de la réalité. Soyez bien persuadés, en effet, chrétiens, que comme les biens dont nous usons en ce monde, ne sont que l'ombre des biens célestes, ainsi les maux qui nous affligent ici-bas ne nous offrent qu'une faible image de ceux qui tourmentent les méchants dans l'autre vie; car quelle comparaison peut-il y avoir entre la mort du temps et la mort éternelle? Servons-nous cependant de ces exemples, puisque nous n'en avons pas d'autres.

Si cet économiste était livré à de telles angoisses, parce qu'il était accusé de vol devant son maître, et qu'il redoutait la prison ou la peine capitale que méritaient ses crimes, combien plus ne devons-nous pas trembler, lorsque nous considérons qu'il nous faudra rendre compte de toute notre vie et des biens que nous avons reçus au souverain Juge, et que le châtement des prévaricateurs sera, non la prison ou la peine capitale, mais un éternel supplice? Autant il y a de différence entre le temps et l'éternité, autant y en a-t-il entre ces deux espèces de châtements. Aussi les plus saints personnages, prévenant la sentence du Juge suprême, se jugeaient eux-mêmes (comme le recommande l'Apôtre), afin de n'avoir pas à être jugés par lui lorsqu'ils paraîtraient devant son tribunal. Ils s'infligeaient à eux-mêmes toutes sortes de supplices, afin de n'être pas condamnés aux supplices éternels. Je veux vous citer à ce sujet un exemple étonnant. Notre bienheureux Père Vincent, dont l'éloquence admirable ne le cédait qu'à celle des apôtres, au milieu des fatigues et des voyages de sa vie apostolique, se traitait avec une telle sévérité, que chaque nuit il châtaient rudement son corps. Mais voici qui est encore plus extraordinaire. Etant tombé malade, et ne pouvant plus se flageller lui-même, il conjurait son compagnon, au nom de Jésus-Christ, de lui donner la discipline et de le frapper, non avec douceur et ménagement, mais avec la plus grande violence. Quelle crainte des

jugements de Dieu, quelle frayeur et quelle appréhension dans ce saint personnage, qui, après avoir enduré tant de fatigues dans son laborieux ministère, après avoir opéré tant de miracles et gagné tant d'âmes à Jésus-Christ, se préparait néanmoins ainsi à rendre compte de sa vie au tribunal de Dieu ! Que dira ici le méchant, qui avale l'iniquité comme l'eau, et qui, après avoir tant de fois provoqué la colère du souverain Juge et violé ses lois, ne veut pas même jeûner un seul jour pour racheter ses péchés ? Ne faut-il pas reconnaître dans cette indifférence la ruse et l'artifice du démon, qui trompe et aveugle les hommes ?

Mais quelles pensées ne doivent pas nous inspirer les paroles suivantes. « Tu ne pourras plus désormais administrer mon bien ? » C'est-à-dire, mon frère, qu'aussitôt que tu auras rendu l'âme, il ne te restera plus aucun moyen de satisfaire pour tes péchés et d'apaiser le souverain Juge. Tant que nous sommes en cette vie, nous pouvons obtenir pardon et miséricorde, faire pénitence, prier, jeûner, faire l'aumône et user de tous les autres remèdes. Mais lorsque nous aurons quitté ce monde, tous les secours (à moins que les vivants ne nous aident de leurs suffrages) nous sont interdits ; par conséquent si nous ne pourrions nous-mêmes à notre salut en cette vie, il ne nous reste aucune espérance de le faire dans l'autre. Voilà pourquoi les plus grands saints avaient une si grande frayeur du jugement qui suit la mort. Le vénérable Bède raconte que deux jeunes gens de haute naissance s'étaient retirés dans une île, où ils servaient Dieu dans l'innocence et la piété la plus parfaite. Etant tombés dangereusement malades, l'un des deux, nommé Egbert, croyant que le terme de sa vie approchait et qu'il allait bientôt paraître devant Dieu, fut saisi d'une si grande crainte, que, s'étant levé de son lit, il se prosterna et conjura le Seigneur, en versant les larmes les plus amères, de lui accorder le temps de faire pénitence. Il fit vœu de chanter tous les jours (si sa santé le lui permettait) le psautier tout entier, indépendamment de la psalmodie solennelle prescrite par l'Eglise, et de rester à jeun chaque semaine pendant un jour et une nuit. Sa prière achevée, il retourna auprès de son compagnon qu'il trouva endormi. Lui-

même se remit au lit pour y prendre quelque repos. Mais il avait à peine goûté quelques instants de sommeil, que son compagnon s'éveillant s'écria : O Egbert, mon frère, qu'avez-vous fait? J'espérais que nous entrerions ensemble dans la vie éternelle. Sachez toutefois que vous recevrez ce que vous avez demandé. — Ce jeune homme avait appris par une vision ce que son compagnon avait demandé et obtenu. Qu'est-il besoin d'en dire davantage? L'ami d'Egbert mourut la nuit suivante. Quant à Egbert, il revint à la santé, et vécut encore longtemps. Il reçut la prêtrise, honora son sacerdoce par les vertus les plus admirables, et mourut en l'an 729 de l'incarnation de notre Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Cet exemple ne devrait-il pas suffire, mes frères, pour imprimer dans les cœurs les plus durs la crainte des jugements de Dieu?

Mais combien cette crainte ne doit-elle pas pénétrer plus avant dans nos âmes, quand nous entendons le saint homme Job lui-même demander à Dieu le temps de se repentir de ses fautes? « Donnez-moi un peu de relâche (dit-il au Seigneur), afin que je puisse respirer dans ma douleur, avant que j'aie, sans espérance d'aucun retour, en cette terre ténébreuse, couverte de l'obscurité de la mort. » *Dimitte me, ut plangam paululum dolorem meum, antequam vadam et non revertar ad terram tenebrosam et operitam mortis caligine.* Job. x, 20-21. L'homme qui parlait ainsi n'avait point cependant, au témoignage du Seigneur lui-même, son égal sur la terre. *Ibid.* I, 8. L'homme qui parlait ainsi avait pu dire de lui-même qu'il était le père des pauvres, l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. Il avait pu dire encore : « Mon cœur ne me reproche rien dans toute ma vie. » *Ibid.* xxvii, 6. Enfin celui qui parlait ainsi avait supporté si héroïquement les maux innombrables qui avaient fondu sur lui tous ensemble, que la sainte Ecriture dit de lui : « En tout cela, Job ne pécha point par ses lèvres, et il ne dit rien contre Dieu qui fût indiscret. » *Ibid.* I, 22. Si vous voulez avoir quelque idée de ses maux, lui-même vous dira que « ses douleurs pendant la nuit transpercent ses os, que les vers qui le dévorent ne dorment point, et que leur multitude consume son vêtement. » *Ibid.* xxx,

17-18. Et cependant, ce grand et admirable personnage, après tant de prodiges de vertu et de patience, ressentait une si vive terreur des jugements de Dieu, qu'il demandait un peu de temps pour faire pénitence. Mais d'où lui venait donc cette frayeur? N'en doutez pas, mes frères, elle lui était inspirée par la pensée des supplices éternels, pensée qui excitait dans le cœur des plus grands saints une telle crainte, qu'ils ne reculaient devant aucuns combats ni aucuns travaux, pourvu qu'ils pussent échapper à ces supplices et jouir de l'éternelle félicité. Mais, hélas! misérables et infortunés que nous sommes! si ces hommes instruits et guidés par l'Esprit-Saint, ce docteur infallible de toute vérité, tremblaient ainsi d'épouvante, que faisons-nous, nous malheureux, qui chaque jour entassons péchés sur péchés et crimes sur crimes. D'où viennent une si profonde insensibilité et un si grand aveuglement? Cet aveuglement n'est-il pas un nouveau châtiement de nos offenses? « Avoir perdu la crainte et le souvenir du jugement, dit en effet un saint Père, est déjà une grande punition du péché. »

Quel marbre, quel rocher ne serait brisé par ces foudroyants exemples? J'invoque ici Dieu et les hommes; je prends ici le ciel, la terre et les mers à témoin de notre folie et de notre aveuglement. S'il est vrai que le jugement suit immédiatement la mort, qu'une éternité de supplices ou de joies nous attend, qu'un seul jour doit décider de notre sort éternel, que la sentence qui sera rendue en ce jour doit être irrévocable, qu'il ne nous sera plus possible ensuite de travailler à l'affaire de notre salut; s'il est vrai que les plus grands saints se sont condamnés à tant de peines et de travaux pour se préparer à rendre leurs comptes à Dieu en ce jour redoutable, comment nous, « hommes charnels vendus en esclaves au péché, » *Rom. vii, 14*; nous dont la vie tout entière est employée, non au service de Dieu, mais au service du monde; nous qui ne cherchons à plaire qu'aux hommes; nous qui consumons dans le luxe et la débauche toutes les richesses que nous avons reçues de Dieu; nous qui donnons à peine une obole à Jésus-Christ dans la personne des pauvres; comment, dis-je, pouvons-nous vivre dans une si grande sécu-

rité, comment pouvons-nous dormir d'un si profond sommeil, comment pouvons-nous ne prendre aucun souci, n'éprouver aucune crainte de l'éternité qui nous menace? Qui donc nous a fascinés à ce point; qui nous a tellement aveuglés que nous ne pensions jamais à une chose d'une si grande importance, et que nous vivions sans nous y préparer? Où est, dites-moi, mes frères, où est notre esprit, où est notre jugement, notre prudence, notre raison? Où est cette horreur de la souffrance, qui nous fait ordinairement éviter avec tant de soins et de précautions les maux auxquels nous pouvons être exposés? Nous ne doutons pas de ces vérités, elles sont l'objet de notre foi; et cependant nous vivons comme si tout cela n'était que songes et épouvantails d'enfants. Peut-on rien imaginer de plus déplorable?

II.

Mais je crois remarquer que depuis longtemps déjà vous me demandez ce qu'il faut faire pour éviter un si grand péril. Voici le remède salutaire que notre Seigneur vous présente à la fin de l'évangile de ce jour. Après avoir dit que le maître loua son économe d'avoir agi prudemment, il ajoute : « Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous viendrez à défaillir, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Le mot *mammon*, qui se trouve dans le texte, signifie richesses dans la langue syriaque, dit saint Jérôme. Notre Seigneur ajoute au mot richesses ce mot « d'iniquité, » parce que les richesses sont souvent acquises par des moyens iniques et qu'elles engagent un grand nombre d'hommes dans le mal, c'est-à-dire dans le faste, le luxe, les plaisirs et l'orgueil. De même donc que l'Apôtre appelle péché la concupiscence de la chair, parce qu'elle tire son origine du péché de nos premiers parents et qu'elle nous porte au péché, ainsi le Seigneur appelle les richesses « iniques, » parce que, comme nous venons de le dire, elles proviennent souvent de l'injustice et sont une occasion de péché, bien qu'il n'y ait aucun péché dans la possession des richesses, mais dans l'abus qu'on en fait. Comme « toutes choses obéissent à l'ar-

gent, » *Eccle. x, 19*, l'homme riche, que ne retient pas la crainte de Dieu, a sous la main tous les moyens de commettre toutes sortes d'iniquités. De là cette terrible sentence de notre Seigneur : « Combien difficilement ceux qui ont des richesses entreront dans le royaume de Dieu ! » *Quam difficile qui pecunias habent, in regnum Dei introibunt ! Marc. x, 23.*

Mais pourquoi, dans cet endroit où il s'agissait de l'emploi charitable que l'on doit faire de sa fortune en faveur des pauvres, notre Seigneur fait-il mention de l'iniquité des richesses ? Il a eu en cela, mes frères, un grand dessein ; il a voulu nous manifester son immense bonté et son inclination à faire du bien aux hommes. C'est ce que je vais essayer de vous expliquer brièvement. Il est d'abord certain que toutes nos richesses et tous nos biens sont à Dieu, et non pas à nous, selon que l'Apôtre nous l'atteste, lorsqu'il dit : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? » *Quid habes quod non accepisti ? I Cor. iv, 7.* « Tout est à vous, Seigneur, dit Salomon, et nous ne vous avons présenté que ce que nous avons reçu de vos mains. » *Tua sunt omnia ; et quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi. I Par. xxix, 14.* Quelle immense bonté de la part de Dieu d'avoir bien voulu destiner à notre utilité et à notre avantage les choses qui devaient ne servir qu'à leur maître ! C'est là ce que notre Seigneur nous a figuré dans la parabole de cet économe qui, usant à son profit des biens dont il avait la gestion, remit aux débiteurs de son maître ce qu'ils lui devaient, et sut se faire ainsi des amis secourables pour les jours de l'indigence. Semblable à un prince qui confierait un anneau d'un grand prix ou un collier d'or à un serviteur auquel il donnerait ensuite, pour le récompenser, une grande somme d'or et d'argent, le Seigneur nous confie l'administration des biens de ce monde, et il donne ensuite le royaume des cieux pour récompense à ceux qui les ont sagement dispensés. Sa bonté se fait encore remarquer en ce qu'il daigne accorder à ce qu'il y a de plus vil, à l'argent, le plus grand de tous les biens, le royaume des cieux, que les saints martyrs ont acheté en répandant leur sang et en souffrant dans tous leurs membres les plus cruelles tortures. Peut-il pousser la générosité plus loin que de nous

donner les richesses immenses, éternelles de la gloire céleste, dont l'œil ne peut voir l'éclat et la grandeur, et qu'aucun de nos sens ne saurait atteindre, pour un misérable métal qui nous sert à acheter les objets qui sont d'un usage domestique et les choses les plus communes ?

Pour nous marquer davantage la vileté de l'argent, notre Seigneur appelle les richesses *mammon*, ou richesses d'iniquité. Quoiqu'en en effet l'argent soit chose très-vile de sa nature, il le paraît plus encore, si on considère et l'abus qu'on en fait et les maux dont il est l'occasion. Sans doute, il n'est rien dans le monde de plus vil, de plus abject et de plus détestable que le péché; mais après lui, quoi de plus vil que l'argent, qui, s'il n'est point un péché, devient cependant la matière et l'occasion d'un grand nombre de péchés? La bonté et la charité divines pouvaient-elles faire plus que de nous donner en échange d'un objet si méprisable le royaume de l'éternelle béatitude? Combien donc n'est-il pas jaloux de notre bonheur et de notre gloire, Celui qui les met à un si bas prix! Notre Seigneur fait donc mention de l'iniquité des richesses pour nous montrer par là toute la bonté que le Père céleste nous témoigne.

Il veut en outre nous apprendre comment nous pouvons changer ces richesses, qui servent ordinairement à l'injustice et à la vanité, en fruits de piété et de justice, en les consacrant à des œuvres de miséricorde et de bienfaisance. Les hommes s'étudient à augmenter leurs gains et leurs profits à l'aide de leur richesses; notre Seigneur nous fait voir, dans sa parabole, par quelle moyen nous pouvons acquérir avec ces richesses des profits véritables, non point ceux du temps, mais ceux de l'éternité. Les riches veulent ordinairement que les pauvres les prient beaucoup, et les regardent comme leurs bienfaiteurs; notre Seigneur, au contraire, veut nous montrer que c'est aux riches à chercher les pauvres, à les aborder les premiers, à les poursuivre de leurs bienfaits, afin de trouver en eux des protecteurs et des intercesseurs auprès de Dieu. De là cette réflexion de saint Grégoire : « Rien n'est plus capable de réprimer l'orgueil de celui qui fait au pauvre l'aumône des biens terrestres que la méditation atten-

tive de ces paroles du divin Maître : « Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous viendrez à défaillir, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » Puisque l'amitié des pauvres nous mérite l'entrée des tabernacles éternels, nous devons penser que notre aumône est bien plutôt un présent offert à des protecteurs qu'une largesse faite à des indigents. C'est pourquoi, quand l'homme accorde au pauvre un secours temporel qui doit lui procurer en retour des biens éternels, il cultive, pour ainsi parler, une terre fertile, qui rend abondamment ce qu'elle reçoit. » *Gregor. lib. XXI. Moral.* Aussi saint Chrysologue, expliquant les motifs et les fruits de l'aumône, dit avec raison : « La main du pauvre est le sein d'Abraham, où le pauvre met aussitôt tout ce qui lui est donné. La main du pauvre est le trésor céleste : ce que l'indigent reçoit, il le dépose dans le ciel, pour que rien ne s'en perde sur la terre. » — « Amassez-vous des trésors dans le ciel, » *Matth. vi, 20*, dit le Sauveur. La main du pauvre est le tronc des aumônes destinées à Jésus-Christ, parce que tout ce que reçoit le pauvre, c'est Jésus-Christ qui le reçoit. Donne donc, ô homme, donne au pauvre la terre, afin de recevoir le ciel; donne de l'argent, afin de recevoir le royaume éternel; donne une petite partie, afin de recevoir le tout; donne au pauvre, et c'est à toi-même que tu donneras, parce que tout ce que tu lui auras donné, tu le conserveras, et ce que tu ne lui auras pas donné, un autre en profitera. Dieu te crie : « Je veux la miséricorde. » *Matth. ix, 13*. Dieu demande, non pour lui, mais pour toi. Je veux la miséricorde, dit-il. Il demande la miséricorde humaine, afin d'accorder la miséricorde divine. Dans les cieus est la miséricorde, à laquelle on ne parvient que par celle que l'on exerce sur la terre : « Seigneur, dit le Prophète, votre miséricorde est dans le ciel. » *Domine in cælo misericordia tua. Ps. xxxv, 6*. Donc, ô homme, qui dois un jour être cité au tribunal de Dieu, prends pour patronne et pour avocate la miséricorde, afin que tu puisses être sauvé par elle. Celui qui a la miséricorde pour protectrice, peut être assuré du pardon, car le Sauveur a dit : « Bienheureux ceux qui font miséricorde, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » *Beati misericordes quoniam ipsi*

misericordiam consequentur. Mais il espère en vain obtenir alors miséricorde, celui qui n'aura pas été miséricordieux ici-bas. Celui qui fait miséricorde court à la récompense ; celui qui ne fait pas miséricorde se précipite vers le châtiment. » Ces paroles devraient assurément, mes frères, amollir des cœurs de bronze, et les engager à pratiquer les devoirs de la miséricorde et de la bienfaisance.

Mais puisque notre Seigneur dit que les amis que nous nous serons faits par nos aumônes doivent nous introduire dans les tabernacles éternels, il faut savoir quels sont ces amis. Saint Ambroise nous dit que ce sont les saints anges, lesquels ont la mission de porter nos âmes dans le ciel. Voici à ce sujet un admirable exemple que j'emprunte à saint Grégoire¹. « Servulus, dit ce grand docteur, était un mendiant qui se tenait sous le portique de Saint-Clément, et plusieurs parmi vous connaissaient ce pauvre aussi bien que moi. Cet homme ainsi dépourvu des biens temporels, mais riche des biens spirituels, était depuis longtemps affligé de maladie ; car dès ses premières années jusqu'à la fin de sa vie, il était couché sur un lit, sans pouvoir même se relever pour s'y asseoir. La paralysie qui l'avait réduit à cet état, le privant encore de l'usage de ses membres, il ne pouvait porter la main à la bouche, ni changer de situation. Sa mère et un frère qu'il avait encore, étaient occupés à le servir et à distribuer aux autres pauvres les aumônes qu'il recevait. Quoique cet homme n'eût jamais su lire, il se fit acheter un exemplaire de la sainte Ecriture, dont il se faisait faire une lecture assidue par les personnes de piété envers lesquelles il pratiquait l'hospitalité ; et il acquit par ce moyen une connaissance entière de l'Écriture, selon la portée et les forces de son esprit, qui, comme je l'ai dit, n'avait jamais été cultivé par les connaissances humaines. Son principal soin, au milieu de ses souffrances, était de remercier Dieu, et de le louer nuit et jour par le chant des hymnes et des psaumes. Cependant, lorsque fut arrivé

¹ Nous pensons que le lecteur ne nous saura pas mauvais gré de reproduire intégralement le touchant récit de saint Grégoire, et de combler les lacunes qui se rencontrent dans la citation du P. Grenade.

le moment où le ciel devait récompenser une si héroïque patience, la douleur de ce paralytique remonta des extrémités au cœur. Alors se voyant près de mourir, il appela les étrangers et ceux qui vivaient avec lui, et il les avertit de se lever pour chanter ensemble les psaumes jusqu'au moment de son trépas. Tandis que lui-même, déjà mourant, chantait avec ses compagnons, il s'arrêta tout-à-coup, les fit taire et leur dit d'une voix forte, et tout saisi d'étonnement : N'entendez-vous pas retentir le ciel de cantiques et de louanges? et en appliquant son esprit à cette musique céleste qu'il entendait intérieurement, son âme innocente se sépara de son corps. Une odeur si agréable se répandit alors autour de lui, que tous ceux qui étaient présents en furent pénétrés, et reconnurent par là que son âme bienheureuse venait d'être reçue dans le ciel parmi les chants d'allégresse. Un religieux du monastère où j'ai demeuré, et qui vit encore, fut présent à ce spectacle dont il ne peut parler sans répandre des larmes, et il assure que jusqu'au moment où le corps fut enseveli, l'odeur agréable qui s'en exhalait ne cessa de se faire sentir à tous les assistants. »

Je veux ajouter un autre exemple de l'efficacité de l'aumône que saint Jean, appelé l'Aumônier à cause de sa grande charité envers les pauvres, avait coutume de rapporter, pour exciter les hommes à la pratique de cette vertu. Il disait qu'un individu nommé Pierre, et surnommé le péager, était possesseur d'une fortune considérable, dont il ne donnait pas une obole aux pauvres, de sorte qu'il eût été difficile de décider s'il n'était pas encore plus avare que riche. A cette occasion, un débat s'éleva entre les mendiants. L'un d'eux prétendait qu'il arracherait une aumône à cet avare; les autres soutenaient que cela était de toute impossibilité. Celui qui avait promis de triompher de l'avarice de Pierre, vint le trouver, le pria, le conjura, le pressa, fit de telles instances que cet homme, transporté de fureur, prit un des pains qu'une servante rapportait alors du four, et le jeta à la tête du mendiant. Celui-ci, esquivant le coup, saisit le pain et vint annoncer à ses compagnons qu'il avait obtenu ce qu'il désirait. Quelque temps après Pierre tomba malade et demeura pendant quelques

neures entièrement privé de sentiment. Lorsqu'il fut revenu à lui, il raconta que, durant ce temps, il lui avait semblé qu'il comparaisait devant le tribunal de Dieu dans le ciel. Là les uns l'accusaient, les autres le défendaient ; il voyait une balance, dans l'un des plateaux de laquelle étaient ses péchés, et dans l'autre, le pain qu'il avait jeté avec colère à la tête du mendiant. Comme le poids était égal de part et d'autre, il lui fut ordonné de revenir à la vie, et d'ajouter au pain quelque chose qui fit pencher la balance de ce dernier côté, s'il voulait échapper aux supplices dus à ses iniquités. Lors donc qu'il eut recouvré la santé, il se mit à répandre avec libéralité les richesses qu'il avait amassées avec tant de passion, et ne laissa aucun pauvre sans secours. Ayant un jour aperçu un homme couvert d'un vêtement usé et tout déchiré, il l'appela et lui donna l'habit dont il était lui-même revêtu. Ce pauvre trouvant que cet habit était trop beau pour un homme de sa sorte, alla le vendre au marché. Pierre en fut vivement contristé, parce qu'il crut qu'il n'était pas digne qu'un pauvre portât ses vêtements. Il était fort affligé de cette pensée, quand, la nuit suivante, Jésus lui apparut couvert du vêtement dont il s'était dépouillé. Il comprit aisément par cette vision que tout ce que l'on donne au pauvre, c'est à Jésus-Christ lui-même qu'on le donne. Dès lors il se mit à distribuer tout ce qu'il avait, ne se réservant rien pour lui-même. Insatiable dans sa charité, il partit pour Jérusalem, et se mit en vente, pour avoir de quoi subvenir à la misère des autres ; il devint l'esclave d'un homme, afin d'offrir à Dieu le prix de sa liberté. O véritable changement opéré par la droite du Très-Haut ! Quelle prodigieuse munificence a succédé chez le même homme à la plus sordide avarice ! Mais si le don d'un pain accompagné d'une insulte a pu produire de tels effets, que ne produira pas le même don offert avec douceur et charité ?

Vous pouvez voir par ces exemples, mes frères, combien les devoirs de la bienfaisance et de la miséricorde sont avantageux au salut. Que personne ne s'imagine cependant qu'il suffit de faire l'aumône pour être sauvé, si on ne mène en même temps une vie pure de toute faute mortelle et particulièrement des déré-

gements de la chair. Que vous servira en effet, mon frère, de faire de larges aumônes, si vous êtes un adultère, un débauché, un corrupteur, un impudique? Votre salut n'en est pas moins dans un grand péril, comme le prouve l'exemple suivant rapporté par saint Grégoire. Je n'oserais pas vous citer ce fait mémorable, si je ne me sentais soutenu par l'autorité de ce saint pontife. Voici ses propres paroles : « Il y a trois ans, pendant la peste qui désola si cruellement notre ville (alors que l'on voyait apparaître des flèches lancées du ciel qui menaçaient tous les habitants), un soldat atteint du fléau, dans cette ville même, se trouva bientôt à la dernière extrémité. Il eut alors une vision durant laquelle son corps demeura privé de tout sentiment, et lorsqu'il fut revenu à lui, il raconta ce dont il avait été témoin. Il disait donc (et beaucoup de personnes ont eu connaissance du fait) qu'il voyait un pont sous lequel coulait un fleuve aux eaux noires et bourbeuses d'où s'élevait un brouillard infect. Au-delà de ce pont s'étendaient de vertes et riantes prairies ornées de fleurs odoriférantes, où l'on apercevait des groupes d'hommes vêtus de blanc. Le parfum qu'exhalaient ces lieux enchanteurs était si agréable et si pénétrant qu'il rassasiait les heureux habitants de ce séjour. Là étaient différentes demeures, que remplissait une éclatante lumière. Mais ceux qui passaient sur ce pont étaient soumis à une épreuve. Tout pécheur qui voulait le traverser était précipité dans le fleuve aux eaux noires et fétides. Les justes, au contraire, s'avancant d'un pas libre et tranquille, arrivaient jusqu'aux lieux charmants qui se trouvaient à l'extrémité du pont. Parmi tous ces hommes bons et méchants que le soldat se rappelait avoir vus en ce monde, il reconnut un nommé Etienne, également connu de nous. Pendant que ce personnage traversait le pont, le pied lui glissa. La moitié de son corps était déjà hors du pont, lorsque des hommes noirs et d'un aspect affreux sortirent du fleuve et se mirent à le tirer par les jambes, tandis que d'autres, vêtus de blanc et d'une grande beauté, le soulevaient par les bras. Cette lutte durait encore au moment où celui qui en était le témoin reprit l'usage de ses sens. Nous devons conclure de cette situation où se trouvait Etienne, que les

aumônes et les péchés de la chair s'étaient en quelque sorte disputé sa vie. Mais le résultat de cette lutte entre les bons et les mauvais esprits, qui le tiraient à eux en sens contraire, nous est resté caché, à nous et à celui qui vit cet étrange combat. » Cet exemple rapporté par saint Grégoire devrait suffire, mes frères, pour nous engager non-seulement à pratiquer l'aumône, mais à vivre dans la chasteté et la pureté, afin d'échapper au péril et aux incertitudes de ce moment où doit être portée contre les coupables la sentence qui les condamnera, non à une mort passagère, mais aux supplices éternels.

Les dispositions où nous trouverons un jour le souverain Juge dépendent donc de nous; car, comme dit saint Augustin, il est dur à ceux qui ont été durs, et doux à ceux qui ont été doux. Par conséquent, montrons-nous charitables et bienfaisants envers les pauvres, afin de mériter que notre Juge nous regarde, à cette heure suprême, d'un œil favorable, de ce regard de bienveillance qui assure l'éternel salut. Préparons-nous dès maintenant, puisque la vie présente nous est donnée, pour que, quand viendra ce jour, nous soyons prêts, comme les vierges sages et prudentes, et non pour que nous commencions seulement alors à nous préparer, à l'exemple des vierges folles et inconsidérées. Il n'est plus temps en ce moment décisif de négocier l'affaire du salut. Ce n'est plus l'heure du travail, mais du jugement et de la rétribution des œuvres faites pendant la vie. Alors il ne restera plus aux malheureux que cette triste plainte : « La moisson est passée, l'été est fini et nous n'avons par été sauvés. » *Transiit messis, finita est aestas, et nos salvati non sumus.* Jerem. VIII, 20. C'est-à-dire, le temps de mériter et de recueillir des fruits de salut est passé, et nous ne pouvons plus espérer une autre moisson ni un autre été. Il est passé le temps de faire pénitence, le temps de mériter, le temps de satisfaire, le temps de prier, le temps d'obtenir, le temps d'espérer; le moment est venu pour nous d'être jugés selon nos œuvres. L'ange proposa à Esdras trois choses impossibles, lorsqu'il lui dit : « Va, pèse-moi le poids du feu, ou mesure-moi le souffle du vent, ou rappelle-moi le jour qui est passé. » *Vade, pondera mihi ignis pondus, aut mensura mihi*

flatum venti, aut revoca mihi diem quæ præterit. IV Esdr. iv, 5. Le feu, le plus léger de tous les éléments, manque de pesanteur. Et le vent, qui peut le mesurer? On peut moins encore rappeler le temps passé. Par conséquent une fois que le temps du repentir sera écoulé, nul ne peut se flatter de le voir revenir. Quels supplices les réprouvés ne subiraient-ils pas volontiers pour rappeler ce temps perdu sans retour? De quelles malédictions ne s'accablent-ils pas eux-mêmes, lorsqu'ils pensent qu'ils auraient pu si aisément éviter cette irrévocable damnation qui sera leur éternel partage, lorsqu'ils se rappellent tant de salutaires avertissements qu'ils ont méprisés? Pour nous, chrétiens, nous pouvons maintenant nous épargner encore ces larmes, ces regrets tardifs et inutiles, cet éternel malheur par un travail d'un moment, en faisant pénitence de notre vie passée, en prenant la ferme résolution de commencer une vie nouvelle, en faisant d'abondantes aumônes aux pauvres, en réprimant les saillies de la chair, en gravant au fond de notre âme ces avertissements, en faisant pénétrer jusqu'au plus intime de notre cœur la crainte du souverain Juge, en ne laissant passer aucun jour sans recommander instamment à notre Sauveur les intérêts de notre salut. Ainsi nous mériterons d'être placés à sa droite parmi les justes (au dernier et redoutable jugement), et de recevoir avec eux la couronne de gloire et d'honneur que Dieu réserve à ses élus.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2^o DU COMPTE QUE NOUS DEVONS
RENDRE DE TOUTE NOTRE VIE.

Redde rationem villicationis tuæ, nec enim poteris ultra villicare.

Rendez compte de votre gestion, car désormais vous ne pourrez plus l'exercer. *Luc. XVI, 2.*

Toute la doctrine de la philosophie évangélique peut se rapporter à deux points que le grand Apôtre, au commencement de son épître aux Romains, indique en ces termes : « Je ne rougis pas de l'Évangile, parce qu'il est la vertu de Dieu pour sauver tous ceux qui croient, car la justice de Dieu y est révélée par la foi pour la foi. » *Nōn erubescō Evangelium; virtus enim Dei est omnī credenti; justitia enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem.* Rom. 1, 16, 17. Voilà la première et la plus importante partie de l'Évangile, la justice, c'est-à-dire la véritable sainteté, donnée aux hommes par la foi vivante en Jésus-Christ. Saint Paul arrive aussitôt à la seconde partie : « On y découvre, dit-il, la colère de Dieu, qui éclatera du haut du ciel contre toute l'impïété et l'injustice de ces hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice. » *Revelatur ira Dei de cælo super omnem impietatem et injustitiam hominum eorum, qui veritatem Dei in injustitia detinent.* Ibid. 18. Ainsi tout l'Évangile se réduit à ces deux points : il annonce la grâce aux hommes humbles et dociles, la colère et l'indignation aux orgueilleux qui le méprisent. C'est ce que l'Apôtre exprime encore un peu plus loin, lorsqu'il dit : « L'affliction et le désespoir accableront l'âme de tout homme qui fait le mal, du Juif premièrement, et puis du Gentil; mais la gloire, l'honneur et la paix seront le partage de tout homme qui fait le bien, du Juif premièrement et puis du Gentil. » *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum, Judæi primum et Græci; gloria*

autem, et honor, et pax omni operanti bonum, Judæo primum et Græco. Ibid. II, 9-10. La parabole de l'évangile de ce dimanche embrasse aussi ces deux parties de la doctrine céleste : quand notre Seigneur offre le royaume des cieux pour une chose si vile que « les richesses d'iniquité, » *mammona iniquitatis*, il met sous nos yeux le trésor infini de sa grâce et de sa bonté, et lorsqu'il parle d'un compte à rendre, de l'impossibilité pour les hommes de mériter après la mort (« rendez compte, dit-il, de votre gestion, car désormais vous ne pourrez plus l'exercer »), il nous fait entendre que la colère et l'indignation, c'est-à-dire un éternel supplice, sont réservées aux dissipateurs de ces biens. Voici le texte de la parabole :

« Un homme riche avait un économe qu'on accusa devant lui d'avoir dissipé ses biens. Il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration, car désormais vous ne pourrez plus l'exercer. Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître me retire la gestion de son bien? » Et le reste jusqu'à la fin. — *Ave. Maria.*

I.

Saint Jérôme, mes frères, pense que, dans les paraboles de l'Évangile, il ne faut pas urger tous les mots et toutes les circonstances, dont plusieurs n'ont pour objet que l'ornement. Il faut avant tout s'appliquer à découvrir le but de la parabole et rapporter à ce but tout le reste. Or, ce but, c'est à la fin que notre Seigneur d'ordinaire l'indique ou l'exprime. Ainsi la parabole des dix vierges se termine par cette réflexion, qui en indique clairement le sens : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure. » *Matth.* xxv, 13. Ainsi à la fin de la parabole du serviteur qui devait à son maître dix mille talents et refusa de faire à son compagnon la remise de cent deniers, après avoir condamné à la prison cet homme sans pitié, notre Seigneur ajoute : « Mon Père céleste en agira de même à votre égard, si vous ne pardonnez pas du fond du cœur à votre frère. » *Matth.* xviii. C'est ainsi qu'en terminant la parabole que vous venez d'entendre, il en

exprime le but par ces paroles : « Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous viendrez à défaillir, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » C'est-à-dire, faites servir au soulagement des pauvres les richesses que vous possédez, afin que, ayant fait miséricorde, vous soyez au jour du jugement les objets de la miséricorde du Seigneur, et que vous ayez pour intercesseurs auprès de lui tous ceux à qui vous aurez fait du bien. Nous voyons au livre des Actes que les veuves pauvres, montrant à l'apôtre saint Pierre les vêtements qu'une femme charitable, nommée Thabite, confectionnait pour elles, le décidèrent à rappeler miraculeusement cette femme à la vie : de même les aumônes versées dans le sein des pauvres montent jusqu'au trône de Dieu et crient devant lui en faveur de ceux qui les ont faites. Si la voix du sang d'Abel répandu sur la terre s'éleva jusqu'au ciel, demandant vengeance contre son frère barbare, combien plus la voix de la miséricorde exercée envers les pauvres n'aura-t-elle pas de force aux oreilles d'un Dieu très-bon et très-libéral? Car la nature divine est bien plus inclinée au pardon qu'à la vengeance, ce qui fait que les hommes charitables trouveront devant le souverain Juge une si puissante protection. De là ces paroles de l'Écclésiastique : « Renfermez l'aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous, afin de vous délivrer de tout mal. » *Conclude eleemosynam in corde pauperis, et hæc pro te exorabit ab omni malo.* Eccli. xxix, 15. Tel est donc le but de notre parabole, sur laquelle cependant nous ferons trois observations.

D'abord, ce n'est pas avec ses biens propres, mais avec ceux de son maître, que l'économe pourvoit à sa détresse; ce qui nous fait entendre que les biens et les richesses que les hommes possèdent sont des dons et des bienfaits de Dieu, dont ils sont non les maîtres absolus, mais les dispensateurs. Car le Seigneur, qui gouverne le monde, distribue ses richesses comme il lui plaît, d'une manière inégale. « Les biens et les maux, dit l'Écclésiastique, la vie et la mort, la pauvreté et l'aisance viennent de Dieu. » *Bona et mala, vita et mors, prupertas et honestas a Deo sunt.* Eccli. xi, 14. Salomon dit de même : « Le

riche et le pauvre se sont rencontrés ; le Seigneur est le créateur de l'un et de l'autre. » *Dives et pauper obviaverunt sibi; utriusque est operator Dominus.* Prov. xxii, 2. C'est-à-dire, c'est par un dessein et par la volonté de Dieu que les uns ont des biens en abondance, et que l'indigence éprouve les autres : Dieu le permet ainsi, afin que tous méritent la gloire céleste, les premiers en pratiquant la miséricorde, les seconds en supportant avec patience leur pauvreté. Que chacun se regarde donc non comme le maître, mais comme le dispensateur des biens qu'il possède. Car, de même que nous n'avons rien apporté en ce monde, ainsi nous ne saurions rien en emporter. Nous sommes sortis nus du sein de nos mères, nous retournerons nus dans le sein de la terre, notre mère commune. Or, dit l'Apôtre, ce que l'on demande d'un économe, c'est qu'il se montre fidèle. Celui-là se montre fidèle qui, après avoir usé sobrement selon sa condition des biens qu'il a reçus, donne le reste à ses frères et rend pour le tout des actions de grâces au souverain arbitre et dispensateur de tout bien. Tel est l'usage honnête et chrétien que nous devons faire de nos richesses.

En second lieu, l'économe de notre parabole est proposé à notre imitation ; mais sous quel rapport ? Est-ce pour avoir dissipé les biens de son maître ? En aucune manière. Est-ce pour avoir abusé de sa charge en remettant aux débiteurs une grande partie de leur dette ? Bien moins encore, car c'était ajouter l'injustice à l'injustice. Ce n'est donc pas en faisant l'aumône aux pauvres avec des biens mal acquis que nous devons l'imiter. Aussi lisons-nous dans l'Ecclésiastique : « Celui qui offre un sacrifice de la substance du pauvre est comme celui qui égorge le fils sous les yeux du père. » *Qui offert sacrificium ex substantia pauperum, quasi qui victimat filium in conspectu patris sui.* Eccli. xxxiv, 24. Et ailleurs : « Les hosties des méchants sont abominables, parce qu'ils les offrent du fruit de leurs crimes. » *Hostiæ impiorum abominabiles, quia offeruntur ex scelere.* Telles furent les victimes prises sur les troupeaux des Amalécites, que le roi Saül se disposait à offrir au Seigneur ; il mérita pour ce crime de perdre la vie et le trône, et ce qui était plus malheureux encore, l'esprit de

Dieu. En quoi donc devons-nous imiter l'économe de notre évangile? En ce que, lorsqu'il se vit dépouillé de l'administration des biens de son maître, comprenant qu'il allait être réduit à l'indigence, il sut trouver un remède à sa détresse, en se faisant avec ces biens des amis dans la reconnaissance desquels il espérait trouver plus tard aide et assistance. De même l'homme sur la terre, voyant qu'il a dissipé et employé à de vains usages les biens de son maître qui est Dieu, comprenant que bientôt (à l'heure de la mort) son Maître lui dira : « Rendez-moi compte de votre gestion, car désormais vous ne pourrez plus l'exercer, » — parce que, une fois sorti de la vie, il ne pourra plus ni mériter, ni démeriter, ni satisfaire pour ses péchés, — songe à se procurer des ressources, et avant le jugement prépare la justice. Et comment? En se procurant des amis et des protecteurs avec les biens de son maître. En effet, lorsque nous distribuons charitablement aux pauvres les biens que nous avons reçus gratuitement du Seigneur, nous nous faisons des amis qui prendront en main notre défense devant le souverain Juge et demanderont miséricorde pour ceux qui auront pratiqué la miséricorde, selon cette parole du Sauveur : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'eux-mêmes recevront miséricorde. » *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* Matth. v, 6.

En troisième lieu, cette parabole nous montre combien il est agréable au Seigneur que nous distribuions ainsi ses biens. Car si l'homme riche de notre évangile loua l'économe infidèle de s'être montré injuste envers son maître, mais prudent pour lui-même, combien plus le Souverain de l'univers ne louera-t-il pas l'homme charitable qui aura tâché, par un semblable emploi des biens de son Maître, d'assurer son avenir menacé? Si le premier, malgré la perte de ses biens, ne laissa pas d'admirer la prudence de son économe, combien plus le Maître du ciel et de la terre, qui ne peut souffrir aucun préjudice et ne perd rien de ce qu'il donne, aura pour agréable la pieuse sagesse du chrétien miséricordieux, qui ne fait d'ailleurs, en pratiquant l'aumône, qu'accomplir un précepte divin?

Notre Seigneur nous indique donc dans cette parabole un moyen

facile de salut, lorsqu'il nous dit à la fin : « Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » Car, mes frères, la vie vous manquera un jour ; que dis-je ? elle vous abandonne insensiblement tous les jours. Nos années s'écoulent comme l'eau d'un fleuve, qui n'est jamais la même, mais change sans cesse ; au flot qui s'en va succède un autre flot. Il en est ainsi de notre vie. Ce jour s'écoule, il expire pour ne jamais reparaitre ; un autre luit déjà, qui disparaîtra de même à son tour. Ainsi tout le temps que nous avons déjà vécu, la mort s'en est emparé et le garde. Hélas ! nous sommes morts pour une grande partie de nous-mêmes, sans savoir ce qui nous reste à vivre. La vie nous manque donc, le monde nous manque ; il passe et sa concupiscence avec lui. Nos parents, nos enfants, nos proches nous manqueront, ainsi que nos biens et notre patrimoine, quelque riche qu'il soit, et nos amis, et les doux entretiens que nous avons ensemble ; et les plaisirs, les ris et les jeux ; et cette lumière du jour, et cet air que nous respirons, et ce ciel qui nous couvre. tout nous fera un jour défaut. Efforçons-nous donc, mes frères, de nous procurer des amis au moyen de nos aumônes, afin que, lorsque nous viendrons à manquer, ils plaident notre cause devant le souverain Juge et nous introduisent dans les tabernacles éternels.

Telles sont les trois choses principales renfermées dans cette parabole. Mais, à l'occasion de la prudence dont l'économiste fit preuve, le Maître céleste ajoute une réflexion bien digne de remarque : « Car les enfants du siècle, dit-il, sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière. » C'est un nom très-juste que le nom *d'enfants du siècle* donné par notre Seigneur aux méchants ; en effet, ils dirigent leur vie selon les lois du monde ; ils se soumettent à ses caprices et à ses opinions ; ils sont esclaves de ses jugements ; ils ont moins d'égard à Dieu qu'à lui ; ils se montrent plus empressés à lui plaire qu'à plaire à Dieu ; oublieux de la vie future, ils mettent leur affection et leur bonheur dans les choses de la vie présente, et n'ont pas plus de souci des intérêts du ciel que si Dieu ne les avait pas créés pour la souveraine béatitude.

Ces hommes sont plus prudents dans leur *génération*, c'est-à-dire à la recherche des biens de ce monde, que les enfants de lumière. Qui pourrait dire, en effet, tous les moyens nouveaux qu'ils inventent chaque jour pour amasser des richesses, pour se procurer les plaisirs et les jouissances du corps? les nouvelles formes de vêtements qu'ils imaginent et changent tous les jours? les nouvelles délices, les rares assaisonnements qui figurent sur leur table? les parfums, les jeux, les ruses de toutes sortes qu'ils découvrent. Qui pourrait décrire les machines de guerre, les engins de destruction qu'une cruauté ingénieuse a inventés pour la ruine du genre humain? Eh bien, ces hommes si habiles quand il s'agit des choses terrestres, qui ont des yeux de lynx pour en pénétrer les secrets, sont plus aveugles que la taupe pour les choses spirituelles et divines. Leurs yeux accoutumés aux ténèbres ne peuvent soutenir l'éclat de la vérité; ils ressemblent à ces oiseaux dont la vue perce la nuit et s'é moussé au grand jour. Essayez de parler devant eux de quelque matière spirituelle, de leur exposer quelle est la force et l'efficacité de l'amour divin, la douceur des consolations que l'on goûte au service du Seigneur, la dignité et la puissance de la grâce, la beauté de la vertu, la laideur du péché, la haine que Dieu lui porte, la sévérité avec laquelle il le punit; loin de comprendre ces vérités, ils ajouteront à peine foi à vos discours. Plus prudents que les enfants de lumière dans leur génération, c'est-à-dire pour tout ce qui regarde le siècle présent, ils sont semblables aux oiseaux de la nuit dans les choses spirituelles et divines. « Ils sont sages pour faire le mal, dit un prophète, mais ne savent pas faire le bien. » *Sapientes sunt ut faciant mala; bene autem facere nescierunt.* Jerem. iv, 22.

Et, ce qui est une honte plus grande encore pour les enfants de lumière, les hommes dont nous parlons l'emportent sur eux non-seulement par la prudence, mais encore par la diligence et l'activité. Que de travaux, que d'efforts pour atteindre l'objet de leurs désirs! Quelles courses et sur terre et sur mer! Quel danger les effraie? Ne les voit-on pas, bravant tous les périls, se jeter au milieu des plus épais bataillons, des épées nues, des lances dressées contre eux, des projectiles les plus meurtriers, pour

gagner une faible récompense, un peu de gloire militaire ou la faveur du prince? Où sont, parmi les serviteurs de Dieu qui attendent la couronne de la gloire céleste, ceux qui se dévouent à des travaux, à des fatigues semblables? Aussi lisons-nous dans l'histoire de l'Eglise qu'un jour un des Pères du désert ayant vu venir à lui une courtisane magnifiquement parée, se prit à verser des larmes amères. Et comme on lui en demandait la cause : Deux motifs, dit-il, me font pleurer ainsi : le premier, c'est la perte et le malheur de cette infortunée pécheresse; le second, c'est que j'ai moins de zèle au service de Dieu que cette femme n'en met à séduire les hommes.

En outre, les enfants de ce siècle, si l'intérêt de leur gloire ou de leur vanité l'exige, se montrent prodigues de leurs biens, tandis que les enfants de lumière ne donnent que d'une main avare un sou aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, qui a promis de ne pas laisser sans une éternelle récompense un verre d'eau froide offert en son nom. Cette différence de conduite était si insupportable à saint Augustin, qu'il s'écrie dans ses *Méditations* : « Seigneur Jésus, à qui le Père a donné tout jugement, pensez-vous qu'il soit juste que les enfants de ce siècle, de la nuit et des ténèbres, mettent plus de zèle et d'empressement à la recherche de vains honneurs, de richesses fugitives, que nous au service de notre Dieu, qui nous a faits lorsque nous n'étions pas, qui nous a rachetés de son sang lorsque nous étions perdus? » Voilà, mes frères, ce que notre Seigneur a voulu nous faire entendre par cette réflexion : « Les enfants de ce siècle sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière. »

L'évangile expliqué, passons à la sentence exprimée dans les paroles de mon texte, sentence qui doit nous inspirer une vive crainte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

« Rendez compte de votre gestion, car désormais vous ne pourrez plus l'exercer. » Il est incontestable que le fondement de la religion chrétienne se trouve indiqué dans les courtes paroles par lesquelles Salomon termine le livre de l'Ecclésiaste : « Dieu

fera rendre compte de tout en son jugement, soit du bien, soit du mal qu'on aura fait. » *Cuncta quæ fiunt, adducet Deus in iudicium pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit.* Eccl. XII, 14. Cette sentence finale du livre éclaire toute la doctrine qu'il renferme. Quoique cette vérité appartienne à la foi catholique, les plus grands philosophes l'ont aussi aperçue. « C'est le sentiment commun des sages, dit Cicéron (*Rhetor. veter.* lib. I), que des supplices attendent les méchants dans les enfers. » S'il y a des supplices pour les méchants, il faut donc qu'il y ait aussi des récompenses pour les justes, et par une autre conséquence inévitable, il faut que la mort soit suivie d'un jugement, c'est-à-dire, d'un examen des mérites de chacun. La même vérité découle aussi de la notion de la providence telle que l'ont eue les plus illustres philosophes. Le célèbre Alexandre d'Aphrodisie, dans une lettre à l'empereur Antonin-le-Pieux, raisonne ainsi : « Si Dieu ne tient pas compte du bien et du mal, c'est, ou bien qu'il ignore ce qui se passe ici-bas, ou bien qu'il ne peut récompenser les bons et punir les méchants comme ils le méritent, ou bien enfin qu'il ne le veut pas. Si vous soutenez la première hypothèse, vous ôtez à Dieu la sagesse; si vous soutenez la deuxième, vous lui ôtez la puissance; si vous soutenez la troisième, vous lui ôtez la justice, la gratitude, la bonté et jusqu'à sa providence; car ne pas faire une chose meilleure, lorsqu'on le peut, est d'une nature envieuse et méchante, ce qui ne convient en aucune manière à Dieu. » Enfin quiconque soutient un autre sentiment fait Dieu une pierre ou un morceau de bois, de telle sorte qu'il n'y aurait nulle différence entre adorer l'un ou l'autre, puisque nous n'aurions rien de plus à craindre ou à espérer de l'un que de l'autre. D'où il suivrait encore qu'il faudrait regarder comme une chimère ce sentiment de religion que la nature a gravé dans nos cœurs, et qui nous incline à la piété envers Dieu, comme un sentiment analogue nous porte à aimer nos père et mère. Aussi l'Apôtre dit-il : « Si, pour parler selon l'homme, j'ai combattu à Ephèse contre des bêtes farouches, quel avantage en tirerai-je si les morts ne ressuscitent point? Ne pensons qu'à boire et qu'à manger, puisque demain nous mourrons. » *Si (secundum homi-*

nem) ad bestias pugnavi Ephesi, quid mihi prodest, si mortui non resurgunt? manducemus et bibamus : cras enim moriemur. I Cor. xv, 32. Or, je ne crains pas de l'affirmer, un blasphème plus révoltant, une injure plus grave ne saurait être adressée à l'infinie sagesse et justice de Dieu. Un prophète dénonce en ces termes le châtement de ce blasphème : « Je visiterai dans ma colère ceux qui sont enfoncés dans leurs ordures, qui disent en leur cœur : Le Seigneur ne fera ni bien ni mal. » *Visitabo super viros defixos in fœcibus suis, qui dicunt in cordibus suis : Non faciet bene Dominus, et non faciet male.* Sophon. 1, 12. Ces hommes « enfoncés dans leurs ordures, » ce sont ceux qui se roulent dans la fange de l'impudicité, et que le démon y tient comme enchaînés, en sorte que ni les avertissements ni les menaces ne peuvent les en retirer.

Il est donc certain, non-seulement par la foi, mais encore par la raison, qu'il y aura dans la vie future une différence entre le sort des bons et celui des méchants, et par conséquent un jugement après la mort. De là cette sentence de l'Apôtre : « Il est arrêté que les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils sont jugés. » *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem iudicium.* Hebr. ix, 27. Alors à l'oreille de chacun de nous retentira cette parole : « Rendez compte de votre administration. » Tout ce que nous trouvons dans les jugements d'ici-bas se trouvera dans ce jugement : il y aura des accusateurs, des témoins, un accusé, un juge, une matière sur laquelle on sera interrogé. Les accusateurs, ce seront les démons, qui mettront tout en œuvre pour nous faire condamner. Les témoins, ce seront les anges qui nous ont été donnés pour gardiens et qui sont les témoins incorruptibles de nos œuvres, soit bonnes, soit mauvaises. Un autre témoin, ce sera notre conscience, qui, dit-on, en vaut mille. Le juge sera aussi témoin, car il dit de lui : « Je suis juge et témoin, » *ego sum iudex et testis*; d'ailleurs, c'est en sa présence et sous ses yeux que nous avons commis l'iniquité. Aussi un des amis de Job parlant de Dieu : « Ses yeux, dit-il, sont ouverts sur la conduite de l'homme, il voit distinctement tous ses pas. Il n'y a point de ténèbres, il n'y a point d'ombre où puissent se cacher

ceux qui commettent le mal. » *Oculi ejus super omnes vias hominum, et omnes gressus eorum considerat. Non sunt tenebræ, et non est umbra mortis, ut abscondantur ibi qui operantur iniquitatem.* Job. xxxiv, 20, 21. Quelle faute pourrait donc échapper à ce juge? « Tu as placé, dit Job, mes pieds dans les ceps; tu épies toutes mes démarches; tu examines les pas d'un infortuné consumé comme un bois pourri, comme un vêtement que rongent les vers. » *Posuisti in nervo pedem meum, et observasti omnes semitas meas, et vestigia pedum meorum considerasti : qui quasi putredo consumendus sum.* Job. xiii, ult. Comme s'il disait : Quoique je ne sois qu'un homme soumis à la corruption et à toutes sortes de misères, vous vous montrez si sévère à mon égard que tout d'abord vous m'enchaînez à votre loi, comme dans des ceps, sans me permettre de m'en écarter un seul instant. Vous êtes si jaloux de ma fidélité, que vous observez tous les sentiers de ma vie et épiez tous mes pas pour surprendre une action, une parole, une pensée mauvaise qui viendrait à m'échapper; car vous me demanderez compte de toutes mes œuvres et me direz un jour : « Rendez compte de votre gestion; vous ne pourrez plus l'exercer désormais. »

Certes, ces paroles sont terribles pour beaucoup de raisons; mais la principale est exprimée dans ces mots : « Désormais vous ne pourrez plus administrer, » c'est-à-dire quand vous serez sorti de cette vie mortelle, ce ne sera plus le temps d'administrer et de faire le commerce, c'est-à-dire de vous repentir et de satisfaire, de mériter ou de démeriter; vous recevrez alors selon vos œuvres.

« Que ferai-je donc, dira l'économe infidèle, puisque mon maître me retire la gestion de son bien? » Que ferai-je quand je comparaitrai devant le Juge souverain auquel rien n'échappe? Que ferai-je si la divine sentence me déclare coupable et me condamne aux tourments de l'enfer? Que ferai-je si je ne trouve auprès du Juge aucun avocat qui me défende, aucune bonne œuvre qui plaide en ma faveur? Que ferai-je enfin quand il me faudra rendre compte de ma vie entière, c'est-à-dire de tous les bienfaits de Dieu envers moi et de toutes mes révoltes contre lui? Que

répondrai-je quand le Seigneur m'interrogera sur les biens extérieurs qu'il m'a accordés, de préférence à tant d'autres, qui feraient leurs délices des restes de ma table, qui souffrent la faim, la nudité, la maladie, qui sont accablés de dettes ou surchargés d'enfants? A ce premier chef d'accusation, les uns répondront qu'ils ont dépensé tous ces biens à entretenir leur vie et celle de leurs enfants, mais sans penser aux besoins des pauvres, sans se faire des amis avec les richesses d'iniquité. D'autres, contraints par le témoignage de leur conscience, confesseront avec douleur que le jeu, les festins, les parties de plaisir, les mets recherchés, les vins précieux, les parfums, les vêtements somptueux ont dévoré leurs trésors, que nulle a été la part des pauvres, et que, buvant le vin à pleines coupes et se parfumant d'huiles de senteur, ils sont restés insensibles à l'affliction de Joseph. *Bibentes vinum in phialis, et optimo unguento delibuti, nihil patiebantur super contritione Joseph.* Amos. vi, 6. Que pourront attendre au dernier jugement ces dissipateurs des biens de leur maître, sinon l'accomplissement de cette sentence du Sauveur : « Loin de moi, maudits, allez au feu éternel préparé pour le diable et ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire, etc. » Il s'en trouvera peut-être qui, plus criminels encore, auront avec leur or assiégé la vertu des vierges et des veuves et les auront entraînées dans le crime, convertissant ainsi les bienfaits de Dieu en instruments d'iniquité, pour combattre le royaume de Jésus-Christ, détruire le bienfait de la rédemption, propager le règne du diable, perdre enfin des âmes achetées par lui au prix de son sang. Est-il un crime plus révoltant, un forfait plus exécrable? Aussi notre Seigneur leur demandera-t-il compte, non plus des biens extérieurs qu'il leur avait donnés, mais de son sang précieux rendu inutile par ces corrupteurs des âmes.

Mais il est d'autres biens plus considérables sur l'usage desquels ils seront interrogés. Rendez compte, dira le Juge, de tous les secours que je vous ai accordés pour bien vivre; rendez compte de la foi, du baptême, de la doctrine chrétienne, des sacrements, des instructions, des avertissements, des inspirations

divines par lesquelles j'ai tant de fois frappé à la porte de votre cœur pour vous exciter à une vie meilleure. Rendez compte de mon sang, de ma croix, de ma mort, des épines, des verges, des crachats, des soufflets, de mille outrages que j'ai endurés pour vous; rendez compte des trente-trois années pendant lesquelles j'ai travaillé et me suis fatigué pour procurer votre salut. C'est par ces travaux que je vous ai cherché, à ce prix que je vous ai racheté, par ces bienfaits que j'ai excités votre amour, par ces exemples que j'ai tâché de vous porter à la pratique de la piété et de la vertu : et vous, ingrat, vous n'avez pas estimé la dignité de votre âme sur le prix de mon sang versé pour elle, vous n'avez pas répondu à mon amour, mes exemples vous ont laissé lâche et indifférent. Rendez compte, en outre, de votre vie, c'est-à-dire de toutes les années que je vous ai accordées afin de faire valoir pour votre salut les talents de votre foi de chrétien. Car je veux examiner jusque dans le moindre détail comment vous avez employé ces années : quels mérites vous avez amassés, quelles œuvres de piété vous avez faites, quels bons sentiments vous avez excités en vous, quels amis vous vous êtes procurés pour vous recevoir, à l'heure de la mort, dans les tabernacles éternels. Que répondront alors ceux qui n'ont pas même songé à ce compte formidable, qui ont vécu comme s'ils étaient nés uniquement pour jouir de la vie présente ?

Enfin, il nous faudra rendre compte de certaines personnes confiées à nos soins, je veux dire de nos serviteurs et de nos enfants, que nous devons instruire, corriger, nourrir et traiter d'une manière convenable. Car il est écrit : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi et est pire qu'un infidèle. » *Si quis suorum, et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior.* I Tim. v, 8. Que répondront donc en ce jour ceux qui auront traité leurs serviteurs comme des bêtes de somme, ne se souciant pas plus de les former à la piété et à la justice, que s'il s'agissait d'animaux sans raison ? Quant à la négligence envers les enfants, l'exemple du grand-prêtre Héli nous montre combien elle est funeste pour eux et pour leurs

parents, puisque ce père, par son incurie et sa faiblesse, attira la ruine et sur lui-même, et sur ses fils, et sur tout le peuple. Quel père, averti par un si épouvantable malheur, ne veillerait sur ses enfants avec tout le soin dont il est capable? Et cependant combien d'enfants ne voyons-nous pas, les jours de fête et de dimanche, se rassembler et jouer sur les places publiques pendant les offices avec la permission ou par la négligence de leurs parents? Pourquoi ne les gardez-vous pas avec vous à l'église pendant ce temps? Des pères cruels et barbares tiendraient-ils une autre conduite? Quelle sollicitude, au contraire, pour l'innocence de ses enfants, dans ce pieux patriarche qui offrait pour eux des sacrifices, « de peur, disait-il, qu'ils ne pêchent et ne maudissent Dieu dans leur cœur, » c'est-à-dire de peur que leur cœur ne conçût, que leur bouche ne laissât échapper quelque chose qui fût indigne de la divine Majesté!

Que fera le pécheur ainsi accablé sous le poids des accusations, sans apercevoir aucun moyen de salut? A qui s'adressera-t-il? Quel parti prendra-t-il? « Malheureux, que dirai-je? Quel défenseur invoquerai-je, puisque le juste est à peine en sécurité? »

Quid sum miser tunc dicturus,
 Quem patronum rogaturus,
 Cum vix justus sit securus.

Il était juste assurément, le grand évêque saint Cyprien, et cependant, ayant été jeté en prison pour la foi, plus effrayé du jugement de Dieu que du supplice qui l'attendait, il s'écriait : « Malheur à mes péchés? Quelle montagne, Seigneur, conjurerai-je de tomber sur moi? » Si un si saint personnage, sur le point d'être purifié, que dis-je? consacré par le baptême de son sang, ressentait une si vive appréhension du jugement de Dieu, comment le pécheur qui a conscience de ses nombreuses iniquités, peut-il être sans crainte? Ah! c'est que, dans son aveuglement et sa folie, il ignore ou oublie la grandeur de ce danger. Le pieux patriarche Job tremblait aussi à la pensée du compte qu'il aurait à rendre : « Seigneur, disait-il, si vos yeux s'abaissent sur moi, je ne pourrai subsister, » *oculi tui in me, et non subsistam*; un

seul regard de votre colère me renversera par terre et détruira tout mon être. Sur quoi saint Grégoire fait cette remarque : « Le juste considère avec quelle sévérité Dieu juge, et il voit que par lui-même il doit périr ; car quand ce juge sévère examine rigoureusement les mérites, il ne reste plus qu'un coupable destiné aux tourments. » Aussi Job dit-il ailleurs : « Aurais-je raison en quelque chose, je ne lui répondrais pas, mais plutôt je demanderais grâce à mon juge. » *Et si habuero quippiam justum, non respondebo, sed meum judicem deprecabor.* Job. ix, 14. Si donc celui qui est juste sous quelque rapport n'ose pas répondre à Dieu, que feront ceux qui sont totalement dépouillés de mérites, qui ont passé leur vie dans les plaisirs, les jeux, les festins, le luxe, le faste et les voluptés de toute espèce ?

Ces malheureux pécheurs n'ayant rien à répondre au souverain Juge, au moment d'entendre la sentence de condamnation que méritent leurs crimes, sans qu'il leur reste aucun espoir de salut, transportés de fureur et de rage à la pensée de leur aveuglement et de leur folie : Infortunés que nous sommes, s'écrieront-ils, quels horribles supplices nous attendent, supplices qu'aucune durée, si longue qu'elle soit, ne pourra épuiser, et qui recommenceront toujours après des milliers et des milliers d'années ! Hélas ! que de fois on nous a avertis sans que nous ayons voulu prêter l'oreille ! Si du moins, comme les infidèles, nous n'avions pas eu la foi, notre sort serait moins malheureux. Mais nous avons reçu ses enseignements ; nous avons sous les yeux les exemples des saints qui ont conformé leur vie à la règle de la loi divine : qui donc nous a égarés, qui nous a fascinés à ce point, que nous ayons refusé d'éviter ces maux affreux dont notre foi de chrétien attestait l'existence ? En outre, ce que l'on exigeait de nous n'était ni bien difficile ni bien pénible. On nous demandait, non de traverser les mers, non de parcourir des contrées lointaines, mais d'obéir aux lois de Dieu et de son Eglise, et nous n'avons pas voulu, au prix de quelques efforts, éviter un malheur sans fin ! Encore si nous n'avions eu qu'un peu de temps pour faire pénitence, nos regrets seraient moins amers. Mais après avoir vécu si longtemps ici-bas, après avoir passé sur la terre quarante, ciu-

quante ans et plus, qui a si étrangement égaré notre raison que, durant un si long espace de temps, nous n'ayons pas consacré une heure à penser sérieusement à l'affaire de notre salut? Voilà, mes frères, le ver immortel qui ronge les damnés et les torture aussi cruellement que peut le faire le feu même de la géhenne, en offrant sans cesse à leur esprit des pensées désolantes et d'amers regrets.

Quel est le remède à tous ces maux? Il n'y en a qu'un seul, mes frères, c'est la pénitence, que l'on appelle une seconde planche après le naufrage, dont le rôle est de pleurer les fautes commises et de nous en préserver à l'avenir. Donc, puisque c'est maintenant le temps d'exercer notre gestion, c'est-à-dire de nous repentir et de satisfaire à Dieu, saisissons cette occasion favorable, si nous voulons nous épargner des regrets éternels. Durant cette vie la pénitence peut nous réconcilier avec le Seigneur, effacer nos péchés et nous rendre, avec la qualité d'enfants de Dieu, l'héritage céleste.

Non-seulement embrassons la pénitence, mais mettons aussi en pratique le conseil que notre Seigneur nous donne de nous faire, avec les richesses d'iniquité, des amis qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels; c'est-à-dire, répandons nos richesses dans le sein des pauvres; elles iront de là au royaume céleste, et nous y prépareront une demeure. Car telle est l'admirable vertu de l'aumône, comme le prouve un exemple raconté par saint Grégoire au livre IV^e de ses *Dialogues* : Il y avait à Rome, dit-il, un cordonnier nommé Dieu-Donné, qui, se contentant de prélever sur son gain de chaque semaine ce qu'il lui fallait pour vivre, distribuait chaque dimanche le reste aux pauvres. Or, un saint personnage vit en esprit un palais magnifique qui se bâtissait ce jour-là dans le ciel, et une inspiration divine lui fit comprendre que c'étaient là les tabernacles éternels promis à l'exercice de la charité et de l'aumône. Aussi les hommes les plus pieux ont-ils mis un grand zèle à pratiquer cette vertu. Pour ne parler que de notre bienheureux Père saint Antoine de Padoue, nous savons qu'il ne renvoya jamais un pauvre sans lui rien donner. S'il n'avait rien chez lui, il empruntait à ses voisins, et si ceux-ci

refusaient de lui prêter, il donnait ses vêtements, ses sandales, ses meubles et jusqu'à ses lunettes. Qui n'admirerait cette grande charité, qui le dépouillait ainsi de ce qui lui était le plus nécessaire, afin qu'aucun pauvre ne le quittât les mains vides?

Imitons ces exemples, mes frères; à la pénitence joignons la pratique de la miséricorde, qui nous procurera l'entrée des célestes tabernacles. Que n'avez-vous pas à gagner à cet échange? Vous donnez la terre, et vous recevez le ciel; vous donnez des biens temporels, et vous en recevez d'éternels; vous donnez ce qu'il vous faudrait quitter un jour, et vous recevez ce qui demeurera toujours avec vous; vous donnez enfin une monnaie vile et méprisable, et vous recevez la félicité et la gloire éternelle.

PREMIER SERMON

POUR

LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Videns Jesus civitatem, flevit super illam, dicens : Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi.

Jésus, voyant la ville, pleura sur elle, disant : Oh ! si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui serait ta paix !

Lue. XIX, 41, 42.

L'évangile de ce jour, mes très-chers frères, nous met sous les yeux une preuve éclatante de la miséricorde et de la tendresse de Jésus-Christ, versant de pieuses larmes sur la ruine prochaine de Jérusalem, qui déjà avait comploté sa mort. Il n'est pas inutile de rappeler en quelle circonstance le Sauveur fit entendre cette plainte.

Le temps s'approchait où il avait résolu de s'immoler lui-même sur l'autel de la croix pour le salut du genre humain, afin d'offrir à Dieu son père une mort imméritée pour délivrer de la mort les hommes coupables; et le voilà qui s'avance librement

vers les lieux où il doit souffrir. Or, afin de montrer à tous avec quelle allégresse il se présentait au supplice, c'est au milieu des transports de joie de toute la ville, par une foule qui tient à la main des branches de palmier et d'olivier, par des enfants qui acclament son règne glorieux, qu'il veut être reçu, comme s'il venait non pour être crucifié, mais pour recevoir une couronne, non pour mourir, mais pour s'asseoir à un banquet de noces. Et vraiment sur la croix furent célébrées ses noces avec l'Eglise, sur la croix fut fondé le royaume de Jésus-Christ. Car « Dieu a régné par le bois, » *regnavit a ligno Deus*.

Quelles étaient donc, au milieu de cette pompe triomphale, au milieu de ces cris de joie, de ces acclamations, de cette allégresse générale, quelles étaient les pensées du Sauveur? Ah! ne croyons pas que son cœur s'y soit arrêté un seul instant; c'est précisément alors qu'il répand des larmes amères, non sur la mort ignominieuse qui l'attend, mais sur la ruine prochaine de l'ingrate Jérusalem.

« Et comme il approchait, voyant la ville, il pleura sur elle en disant : Oh! si tu avais connu, toi aussi, et même en ce jour qui t'est encore donné, ce qui ferait ta paix! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. » La conjonction *si* exprime le désir, comme dans cette phrase d'un psaume : « Si vous faites périr, ô Dieu, les pécheurs! » *Si occideris, Deus, peccatores*. Ps. cxxxviii, 19. Car le doux Sauveur, qui veut le salut de tous les hommes, désirait que les Juifs, comprenant le bonheur que le Père céleste leur envoyait par son Fils, le reçussent avec respect et amour, et méritassent ainsi d'avoir part à ses bienfaits et à ses grâces. Cette plénitude de bienfaits divins, il la désigne sous le nom de paix. On sait que ce mot, chez les Hébreux, signifie non un bien particulier, mais la réunion de tous les biens, c'est-à-dire toutes les grâces que le Fils de Dieu a apportées avec lui dans le monde. Lorsqu'il vint sur la terre, « les sources du grand abîme des eaux furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes. » *Gen. vii, 11*, et une immense pluie de grâces tomba sur les hommes, sur le peuple juif d'abord, auquel il avait été promis avant les autres. L'éclairer par ses enseignements, l'affermir

dans la foi par ses miracles, lui faire espérer la bienheureuse immortalité par ses mérites, le gagner à son amour par ses bienfaits, à son imitation par l'exemple de ses vertus, l'honorer de sa divine présence, le conduire enfin à la céleste félicité, tels étaient les désirs de Jésus-Christ.

Tels sont les desseins miséricordieux que ce peuple aurait dû comprendre, et qui cependant, au grand regret du Sauveur, étaient cachées à ses yeux. Sans doute beaucoup de Juifs, du vivant même de Jésus, reçurent ce bienfait avec amour et reconnaissance, et, après sa glorieuse résurrection, un plus grand nombre encore embrassèrent la foi en lui, — ainsi naquit, grandit et se fortifia par le soin des apôtres la pieuse et sainte église de Jérusalem; — mais combien d'autres, aveuglés par l'éclat d'une si grande lumière, loin d'accueillir comme ils le devaient l'auteur de leur salut, semblables à des insensés et à des furieux qui se jetteraient sur leur médecin, le condamnèrent au supplice le plus atroce!

Ces larmes et ces plaintes de Jésus nous disent assez que Dieu ne se réjouit pas, mais qu'il s'attriste au contraire de la mort des impies. « Hélas! hélas! dit-il dans Isaïe, je punirai mes ennemis et je tirerai vengeance de ceux qui sont contre moi. » *Heu, heu, consolabor super hostibus meis, et vindicabor de inimicis meis.* Chap. I, 24. Ce langage, imité de celui des hommes, nous montre combien la perte des méchants afflige le Seigneur. C'est lui qui dit encore par la bouche d'Ezéchiel : « Je ne veux point la mort de l'impie, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. » *Nolo mortem impii, sed ut convertatur impius a via sua et vivat.* Chap. xxxiii, 11. Et il ajoute comme un cri déchirant : « Convertissez-vous, convertissez-vous, quittez vos voies corrompues. Pourquoi mourriez-vous, maison d'Israël? » *Convertimini, convertimini a viis vestris pessimis, et quare moriemini, domus Israel?* Enfin, il nous apprend dans Jérémie avec quelle ardeur il désire que les pécheurs fassent pénitence : « Quand on est tombé, ne se relève-t-on pas? Et quand on s'est détourné du droit chemin, n'y revient-on plus? » *Numquid qui cadit, non resurget, et qui aversus est, non revertetur?* Chap. viii, 4.

Bel exemple de la tristesse et de l'affliction que doivent nous inspirer les malheurs et les fautes de nos frères, puisque nous sommes tous les membres d'un seul corps dont Jésus-Christ est le chef. C'est une loi de notre corps, que si un membre se réjouit, tous les autres partagent sa joie; si un membre souffre, tous les autres prennent part à sa souffrance. Ainsi le Prophète, voyant dans l'avenir la dévastation de son peuple : « Mes entrailles sont émues, s'écrie-t-il, mes entrailles sont émues; mon cœur est saisi de trouble au dedans de moi; je ne puis demeurer dans le silence, parce que j'ai entendu le son des trompettes et le cri de la mêlée. » *Ventrem meum, ventrem meum doleo; sensus cordis mei turbati sunt in me: non tacebo, quoniam vocem buccinæ audivit anima mea, clamorem prælii.* Jerem. iv, 19. Et un peu plus bas il attribue la cause de cette calamité à l'aveuglement et la folie du peuple rebelle : « Tous ces maux viendront, parce que mon peuple est insensé, et qu'il ne m'a point connu. Ce sont des enfants qui n'ont point de sens ni de raison; ils sont sages pour faire le mal, et ils n'ont point d'intelligence pour faire le bien. » *Quia stultus populus meus me non cognovit: filii insipientes sunt, et recordes; sapientes sunt ut faciant mala, bene autem facere nescierunt.* Ibid. 22. Le Seigneur nous apprend donc par son exemple à déplorer les maux du prochain.

Il nous montre dans Ezéchiel quel est le fruit de cette douleur et de cette pieuse compassion. Ayant donné l'ordre à des hommes armés de parcourir Jérusalem l'épée nue à la main, et d'en massacrer tous les habitants à cause de leurs abominations, sans épargner ni les vieillards, ni les jeunes hommes, ni les vierges, ni les enfants, ni les femmes, il fait cependant une exception : « Marquez, dit-il, le signe *thau*, c'est-à-dire le signe de la croix, sur le front de ceux qui gémissent et qui sont dans la douleur de voir tant d'abominations et de crimes, » et sauvez-les du massacre général. *Ezech. ix, 4 seq.* Qui de nous, mes frères, en ce temps où le monde est désolé par tant de fléaux et d'hérésies, puisque d'une part le plus cruel ennemi de Jésus-Christ, le sultan des Turcs, nous menace, et que de l'autre l'hérésie exerce dans l'Eglise ses ravages, qui de nous déplore par des gémissements

et des larmes ces horribles calamités? Qui de vous, par des prières assidues, conjure le Seigneur de prendre en main la cause de son Eglise? « Tous cherchent leurs propres intérêts, » *omnes quæ sua sunt quærunt*, Philipp. II, 21, et lorsqu'ils n'ont rien à craindre pour eux-mêmes, ils ne songent plus aux malheurs de l'Eglise.

Notre Seigneur pleura donc à la pensée que cette religieuse allégresse manifestée par le peuple à son entrée dans Jérusalem ne serait pas de longue durée. Celui qu'ils saluaient alors des noms de *filz de David* et de *roi d'Israël*, ils devaient quelques jours après le renier devant le gouverneur, en disant : « Nous n'avons pas d'autre roi que César, » *non habemus regem, nisi Cæsarem*. Joann. XIX, 13. Celui qu'ils applaudissaient en disant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, » *benedictus qui venit in nomine Domini*, Matth. XXI, 9, ils devaient bientôt demander sa mort à grands cris : « Qu'il meure, qu'il meure, crucifiez-le! » *Tolle, tolle, crucifige eum!* Joann. XIX, 6. De la même manière, l'Eglise chaque année gémit sur ses enfants qui, à l'époque de la confession, s'engagent à faire pénitence de leurs fautes passées et à mener une vie nouvelle, et peu de jours après retombent dans leurs anciennes prévarications. Ces lâches chrétiens imitent l'inconstance des Juifs, qui changèrent en si peu de temps leurs bénédictions en malédictions, leurs louanges en outrages.

I.

Quelqu'un se demandera peut-être comment un peuple qui avait eu sous les yeux les preuves les plus manifestes de la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ, a pu en venir à une telle perfidie, tomber dans un tel aveuglement. Nous répondrons brièvement que l'ambition et ses deux filles, l'envie et l'avarice (laquelle est la racine de tous les maux, I *Tim.* VI, 10), aveuglèrent leurs yeux. Aussi saint Jean nous apprend-il que plusieurs d'entre les princes mêmes crurent en Jésus-Christ, mais que, à cause des Pharisiens, ils ne le confessaient pas, de peur d'être chassés de la synagogue; « car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu, *Joann.* XII, 42, 43. Tels sont, mes frères, les effets

de l'ambition, de l'envie et de l'avarice : non-seulement elles dépouillèrent ce peuple du pieux trésor de la foi, mais elles lui firent commettre le plus épouvantable de tous les attentats et attirèrent sur lui le plus épouvantable de tous les châtimens. Si donc, au témoignage du Sauveur, « on connaît l'arbre à son fruit, » *Matth.* vii, 16, vous pouvez comprendre quel venin recèlent ces trois passions, si répandues pourtant dans le monde. Que si cet exemple vous laisse insensibles, rappelez-vous l'avarice de Judas, qui le poussa à trahir son Maître pour trente pièces d'argent. Quel fruit retira-t-il de ce lucre sacrilège? Il jeta dans le temple les pièces d'argent, et alla se pendre, ou plutôt se précipiter en enfer.

Notre Seigneur nous décrit ensuite le châtiment dont il frappera les Juifs perfides et cruels : « Viendront pour toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te presseront de toutes parts; ils te renverseront par terre, toi et tes enfans qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre. »

Bien des siècles auparavant cet affreux châtiment fut révélé au prophète Isaïe dans une vision qui semble appartenir à cet évangile, et que nous rapporterons ici : « J'ai vu, dit-il, le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé, et ce qui était sous lui remplissait le temple. Des séraphins étaient autour du trône; ils avaient chacun six ailes : deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils voilaient leurs pieds, et deux autres pour voler. Ils criaient l'un à l'autre, et disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées; la terre est toute remplie de sa gloire. Et le dessus de la porte fut ébranlé par le retentissement de ce grand cri, et la maison fut remplie de fumée... Le Seigneur me dit : Aveuglez le cœur de ce peuple, rendez ses oreilles sourdes et fermez ses yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne et qu'il ne se convertisse à moi, et que je ne le guérisse. Eh! Seigneur, lui dis-je, jusques à quand? Il répondit : Jusqu'à ce que les villes soient désolées et sans citoyens, les maisons sans habitans, et que la terre demeure déserte. » *Isa.* vi, 1 et seq.

Nous avons fait ailleurs plusieurs observations sur ce passage d'Isaïe; qu'il nous suffise de remarquer ici sous quel appareil imposant et majestueux le Seigneur se montre pour prédire le malheur futur des Juifs, et nous en révéler la cause, savoir, l'aveuglement où les avait conduits une longue habitude du péché. Le trône sublime et élevé où le Prophète voit le Seigneur assis figure les mystères de la nature divine, qu'aucune intelligence humaine ne saurait comprendre. Par « ce qui était sous lui et remplissait le temple, » la plupart entendent la frange ou la queue de sa robe, qui remplissait le temple où Dieu habitait. Que ce temple soit le monde, c'est ce que les philosophes eux-mêmes ont compris. « Le temple le plus saint et le plus sacré, dit Plutarque, c'est le monde. L'homme y est introduit par la génération pour y contempler non des images faites de la main des hommes, mais des œuvres divines dont les formes sensibles ont leur type dans l'intelligence de Dieu, et qui ont en elles un principe de vie et de mouvement, le soleil, la lune, les astres; les fleuves, qui roulent leurs eaux toujours nouvelles; la terre, qui donne leur nourriture aux animaux et aux plantes. » Donc, dans ce temple, toutes les créatures chantent les louanges de Dieu, en proclamant sa sagesse, sa puissance, sa bonté, son admirable providence. La frange de sa robe, c'est la puissance et la majesté infinie, qui s'étend à toutes les parties du monde, remplit tout, soutient tout, conduit et gouverne tout. Le Prophète vit ensuite le Seigneur entouré d'esprits séraphiques qui, brûlant pour lui du plus ardent amour, célébraient par une louange incessante sa sainteté et sa gloire, invitant par leur exemple tous les esprits célestes à chanter leur commun Maître et Seigneur. L'ébranlement du dessus des portes et la fumée qui remplit la maison, marquent la puissance de Dieu et la nature incompréhensible de celui qui, dit le Psalmiste, « regarde la terre et elle tremble; touche les montagnes, et elles fument. » *Ps. ciii, 32.* Le même Psalmiste nous apprend ailleurs ce que signifie cette fumée, lorsque, parlant du Seigneur, il dit : « Il a choisi sa retraite dans les ténèbres, » *posuit tenebras latibulum suum, Ps. xvii, 12,* parce qu'aucun esprit créé ne peut aspirer à une connaissance de Dieu

pleine et entière. A la vue de cette gloire et de cette majesté du Seigneur, le Prophète brûlait du désir de mêler sa voix à celle des esprits bienheureux, mais il n'osait le faire, parce que ses lèvres étaient impures. Son regret ne fut pas long. Voici que l'un des séraphins vola vers lui, et ayant pris sur l'autel un charbon de feu, il en toucha ses lèvres et les purifia. Ce charbon figure la charité et la grâce divine, qui efface et fait disparaître toutes les souillures du péché. Ainsi purifié et orné de la grâce, le Prophète ne craint plus de se présenter au Seigneur et de lui dire : « Me voici, envoyez-moi. Va, répond le Seigneur, et dis à ce peuple : Vous écouterez ce que je vous dis, et ne le comprendrez pas, etc. » C'est-à-dire, annonce-lui la triste obstination, l'affreux aveuglement, l'endurcissement épouvantable où il tombera, ne voyant plus de ses yeux, n'entendant plus de ses oreilles, devenu par sa faute incapable de secouer l'habitude invétérée du péché et d'obtenir sa guérison. Voilà, mes frères, l'horrible châtement dont Dieu a coutume de frapper en cette vie les hommes obstinés dans leurs crimes ; en punition de leurs rechutes continuelles, il les laisse tomber dans une insensibilité si profonde, dans des ténèbres si épaisses, qu'ils ne peuvent plus ni voir, ni entendre, ni comprendre.

Effrayé lui-même de la rigueur de ce châtement, de l'abandon dont Dieu menaçait son peuple à cause de ses crimes, le Prophète voulut savoir quelle en serait la mesure et la durée : « Eh! Seigneur, s'écrie-t-il, jusques à quand? » C'est-à-dire, jusques à quand cette nation infortunée sera-t-elle dépouillée de votre faveur? « Jusqu'à ce que les villes, dit le Seigneur, soient désolées et sans citoyens, les maisons sans habitants, et que la terre demeure déserte. » Dieu bannira les hommes dans des terres lointaines, et pendant des siècles nombreux la Judée sera, au milieu du monde, privée du secours divin.

Telle est cette vision d'Isaïe, où vous voyez décrite, à peu près dans les mêmes termes, une calamité semblable à celle que déplore le Sauveur dans notre évangile. Quand le Prophète annonce que la ville sera changée en un désert, et que tous les habitants seront exterminés, n'est-ce pas ce que notre Seigneur

indique en disant qu'il n'y restera pas pierre sur pierre? La cause de ce désastre est aussi la même. Toutes ces choses arriveront, dit le Sauveur, parce que Jérusalem n'a pas connu le temps de sa visite; le Prophète ne parle pas autrement lorsqu'il signale, comme la cause de ces malheurs, l'épouvantable endurcissement des Juifs, qui, entendant chaque jour les enseignements du Seigneur, étaient si mal disposés qu'ils ne les comprenaient point, ayant sous les yeux les prodiges les plus manifestes, ne les voyaient point, et disaient à Jésus-Christ : « Maître, nous voulons voir un signe de vous. » *Magister, volumus a te signum videre.* Matth. XII, 38. Tel était leur aveuglement que, environnés de miracles nombreux et éclatants, ils demandaient un miracle! Aussi notre Seigneur leur fait entendre ses menaces : « Si je n'étais pas venu, et si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que nul n'a faites, ils n'auraient point de péché; mais maintenant leur incrédulité n'a pas d'excuse. » *Joann. xv, 22.* C'est aussi le langage du Prophète : « Ecoutez ce que je vous dis, et ne le comprenez pas; voyez ce que je vous fais voir, et ne le discerniez pas. » *Isa. vi, 9.*

Cette lamentable histoire nous fait comprendre, mes frères, quel danger pour leur salut courent ces hommes qui ne cessent d'ajouter à leurs péchés et à leurs crimes de nouveaux péchés et de nouveaux crimes; cette habitude les conduira enfin à l'insensibilité et à l'endurcissement de l'esprit. La ville ingrate, qui n'avait pas connu le temps de la divine visite, fut punie de son aveuglement par une ruine complète. C'est ce que le Prophète expose par la comparaison des oiseaux : « Le milan connaît dans le ciel quand son temps est venu; la tourterelle, l'hirondelle et la cigogne savent discerner la saison de leur passage; mais mon peuple n'a point connu le temps du jugement du Seigneur. » *Milvus in cælo cognovit tempus suum; turtur, et hirundo, et ciconia custodierunt tempus adventus sui; populus autem meus non cognovit iudicium Domini.* Jerem. VIII, 7. Cette comparaison fait ressortir l'aveuglement des Juifs qui, éclairés par la lumière de la raison, de la foi et des saintes Ecritures, ont montré moins d'intelligence que les oiseaux; car on sait que les oiseaux, guidés par le seul

instinct, changent de contrées selon les saisons, et choisissent les climats qui leur sont favorables.

II.

Mais oublions un instant les Juifs pour en venir à nous, mes frères, à nous que regarde aussi cette visite du Sauveur et la paix apportée par lui au monde. Nous avons dit que sous le nom de paix il faut entendre, non l'idée précise que ce mot éveille d'ordinaire, mais l'ensemble de tous les biens et de toutes les richesses spirituelles. Ce passage est donc pour nous une occasion naturelle de parler de ces richesses que notre Seigneur Jésus-Christ a apportées avec lui en venant parmi les hommes. Il ne saurait y avoir de sujet plus utile, plus intéressant et plus beau. C'est la raison même pour laquelle sa venue est appelée d'une manière éminente *l'Évangile*, c'est-à-dire, *la bonne, l'heureuse nouvelle*. Nous comprendrons combien nous sommes redevables à notre divin Rédempteur, l'auteur de si grands biens, et de quel amour nous devons être embrasés pour lui; et quoique, au témoignage d'Isaïe, ni le langage de l'homme ne puisse décrire, ni son intelligence concevoir la grandeur de ces bienfaits : « L'œil n'a point vu, hors vous seul, ô Dieu, ce que vous avez préparé à ceux qui espèrent en vous, » *oculus non vidit, Deus, absque te, quæ præparasti expectantibus te*, Isa. LXIV, 4, nous ne laisserons pas néanmoins de nous en faire quelque idée, en considérant, soit la majesté du Rédempteur, soit la dignité du sacrifice qu'il a offert pour nous.

En effet, l'œuvre de notre rédemption ayant été confiée au Fils unique de Dieu, associé à la gloire de son Père, quelles richesses, quels dons, quelles grâces n'étions-nous pas en droit d'attendre de lui? Pouvait-il venir à nous pauvre et les mains vides, le souverain Maître de l'univers, dans le sein duquel « sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu? » *Coloss. II, 3*. Non, certes; ses richesses, au contraire, devaient surpasser ce que toute intelligence d'homme ou d'ange est capable de concevoir. Saint Paul les appelle incompréhensibles, *investigabiles* (Éphes. III, 8), parce que leur dignité et leur grandeur défie tous

les efforts de l'intelligence. De là ces paroles du Prophète royal : « Le Seigneur est rempli de miséricorde, et on trouve en lui une rédemption abondante. » *Apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.* Ps. cxxix, 7. Rédemption si abondante, trésor si précieux de la grâce divine, que la rançon payée à Dieu le Père pour le rachat des captifs dépassa ce qui lui était dû. Isaïe nous le fait entendre quand il dit : « Il a reçu de la main du Seigneur une satisfaction double pour tous ses péchés, » *suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis,* Isa. xl, 2, c'est-à-dire, selon un interprète, il a fourni à la justice divine une satisfaction surabondante pour les péchés des hommes. Car le poids de leur rançon fut plus lourd que celui de leurs crimes. Ils obtiendront donc de Dieu, par les mérites du sacrifice de Jésus-Christ, beaucoup plus de grâces qu'ils n'en avaient perdu par leurs iniquités. Le même Prophète annonce ainsi la magnificence de ces bienfaits : « La terre a été remplie de la connaissance du Seigneur, semblable aux eaux de la mer débordée, » *repleta est terra scientia Domini, sicut aque maris operientis.* On ne pouvait mieux exprimer l'abondance des grâces divines qu'en les comparant aux eaux de la mer ; cependant le Prophète ajoute un trait de plus, en disant : *de la mer débordée*, ce qui arrive à l'époque de la pleine lune, alors que la mer s'enfle et couvre ses rivages.

Ces grands bienfaits, ces richesses spirituelles de la sagesse et de la grâce, notre Seigneur Jésus-Christ les apporta avec lui, lorsque, par les entrailles de sa miséricorde, « le soleil levant nous visita d'en haut. » *Luc. i, 78.* Le Prophète royal annonce clairement cette abondance des biens de l'âme, qu'il compare aux eaux matérielles, dans ce passage : « Vous avez visité la terre, et vous l'avez enivrée ; vous l'avez comblée de toutes sortes de richesses : le fleuve de Dieu a été rempli d'eau. » *Visitasti terram, et inebriasti eam ; multiplicasti locupletare eam : flumen Dei repletum est aquis.* Ps. lxiv, 10. Au reste, tout le monde sait, et nous l'avons expliqué ailleurs (*Sermon sur la Samaritaine*), que les saintes Lettres désignent sous le nom d'eau les richesses de la grâce divine. L'eau, en effet, lave les souillures, féconde la

terre, tempère la chaleur, éteint la soif, toutes choses que la grâce divine opère à sa manière dans l'âme des fidèles. Que dis-je? cette eau spirituelle a une vertu bien plus excellente que l'eau matérielle, puisqu'elle jaillit pour la vie éternelle, et donne cette vie à ceux qui la boivent : c'est pourquoi le Sauveur, dans l'Évangile, l'appelle une « eau vive. » L'abondance avec laquelle cette eau s'est répandue dans le monde par la venue de notre Seigneur, nous est marquée, dans le passage du Prophète rapporté plus haut, par les expressions *enivré, comblé; rempli*. En outre, à la différence de cette fontaine fermée et scellée, dont parle le Cantique (chap. iv), ces eaux divines sont offertes à tous ceux qui veulent y puiser, selon la promesse du prophète Zacharie : « En ce jour-là, dit-il, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour y laver les souillures du pécheur et de la femme impure. » *In die illa erit fons patens domui David, et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris et menstruatæ*. Chap. xiii, 1. Cette fontaine sera donc, non pas scellée, mais ouverte, de telle sorte que chacun, à son gré, y boira et y lavera ses souillures. Enfin Isaïe prédit à la fois et l'abondance de cette eau et la facilité de se la procurer, lorsque, parlant des richesses de l'Église, il dit : « Je ferai sortir des fleuves du haut des collines, et des fontaines du milieu des champs; je changerai le désert en des étangs, et la terre sèche et sans chemin en des eaux courantes. » *Aperiam in supinis collibus flumina, et in medio camporum fontes : ponam desertum in stagna aquarum, et terram inviam in rivus aquarum*. Isa. xli, 18.

Ce n'est pas assez pour notre Seigneur d'avoir ouvert à tous, sans acception de personnes, l'entrée de cette source de grâces; lui-même, avec une charité et une condescendance plus que paternelle, nous invite à haute voix à venir y puiser. Nous lisons dans saint Jean : « Le dernier jour de la fête, qui en est le plus solennel, Jésus, debout, disait à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, de son sein, comme dit l'Écriture, couleront des fleuves d'eau vive (vii, 37); » en d'autres termes, son âme sera remplie des trésors de la grâce divine, principe pour lui de la vie de la grâce et de

la vie de la gloire, c'est-à-dire d'une vie très-sainte et très-heureuse. Le saint Evangéliste nous fait bien voir par ces paroles la brûlante charité du Sauveur et le désir ardent qu'il a de faire du bien aux hommes. D'abord, ce n'est point en un jour ordinaire, où les hommes s'assemblent rarement, c'est dans une fête solennelle que Jésus invite à ces eaux; ce n'est pas étant assis, et sur le ton habituel de la conversation, mais debout et à haute voix qu'il crie : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. » L'esprit humain peut-il désirer quelque chose de plus? Qui ne reconnaîtrait pas ici les entrailles de miséricorde de Jésus-Christ? On dirait qu'il a besoin de nous pour assurer sa félicité, tant il nous invite et nous presse de venir à lui, tant il nous accorde de grâces et de secours spirituels pour nous y aider. O immense bonté de notre Dieu! ô charité ineffable envers le genre humain! ô condescendance digne d'être éternellement louée! Ne pouvons-nous pas dire ici en toute vérité que « les sources du grand abîme des eaux ont été rompues, que les cascades du ciel ont été ouvertes, et qu'un déluge de grâces s'est répandu sur la terre? » *Gen. vii, 11, 12.* Si le sens humain s'étonne et éprouve de la peine à croire, considérons la majesté et la dignité du Rédempteur, dignité que le Prophète exprime d'un mot : « Dieu viendra lui-même, et il vous sauvera. » *Deus ipse veniet, et salvabit vos. Isa. xxxv, 4.* Que ne pouvons-nous pas espérer d'un tel Sauveur? Ne brûlerons-nous pas d'amour pour celui qui nous a comblés de tant de biens? N'aurons-nous pas toujours son souvenir dans notre cœur? Ne chanterons-nous pas perpétuellement ses louanges? Ne ferons-nous pas servir à sa gloire tous les soins, toutes les pensées, toutes les tendances de notre vie? Pour l'amour de lui, enfin, ne donnerons-nous pas notre vie elle-même? C'est donc un crime capital, un crime contre nous-mêmes, une ingratitude monstrueuse de ne pas rendre à Dieu cet hommage qui lui est si légitimement dû, et qu'il réclame de nous avec tant de force.

III.

Et maintenant, mes frères, arrivons à ce qui nous regarde plus directement, et comparons notre situation à celle des Juifs. Il est certain que cette paix dont parle le Sauveur, en d'autres termes, cette félicité, cette abondance de dons célestes et de grâces, ne nous a pas été moins offerte qu'au peuple juif. Car « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles. » *Christus heri, et hodie, ipse et in sæcula*, Hebr. XIII, 18. Ecoutez comment, dans un prophète, le Père céleste parle à son Fils : « C'est peu que vous soyez mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et pour convertir à moi les restes d'Israël. Je vous ai établi pour être la lumière des nations et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre. » *Parum est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob et fœces Israel convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.* Isa. XLIX, 6. Le salut apporté par Jésus-Christ est donc envoyé aussi bien aux Gentils qu'au peuple juif. Qu'avons-nous donc reçu de moins qu'eux? Ils ont vu le Sauveur présent, ils ont entendu sa doctrine salutaire, ils ont été témoins de ses miracles, de ses vertus éclatantes. Est-il un seul de ces avantages qui nous manque? Tout cela a été, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, relaté et consigné dans l'Evangile; là nous pouvons entendre les enseignements de Jésus-Christ; là nous pouvons lire le récit de ses miracles, nous avons sous les yeux les exemples admirables de son humilité, de sa douceur, de sa charité, de sa pauvreté, de son invincible patience, de son obéissance héroïque. Quant à la présence du Sauveur, celui qui ne saurait tromper nous l'a promise dans ces mémorables paroles : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.* XXVIII, 20. Que si nous désirons une autre présence, la présence personnelle de Jésus parmi nous, nous la trouvons dans la sainte Eucharistie, où l'œil de la foi le contemple sous les voiles qui le cachent aux yeux du corps. Bien plus, tandis qu'autrefois il est venu dans le monde pour le salut

du monde, il descend aujourd'hui par la sainte communion dans le cœur de chaque fidèle en particulier. Demeurant ainsi avec nous sur la terre, il y prend soin de nous, sans cesser de le faire dans le ciel, d'où il nous conduit par son esprit, d'où il nous dirige et nous défend, où il intercède pour nous auprès de son Père. Avons-nous donc quelque chose à envier aux Juifs qui furent ses contemporains?

Examinons donc, mes frères, si, comblés de bienfaits semblables, nous connaissons mieux que les Juifs le temps de la visite du Sauveur; si, favorisés des mêmes grâces, nous en profitons pour faire des progrès dans la justice et la sainteté. Ah! je crains bien que les larmes de Jésus ne déplorent l'aveuglement d'un grand nombre d'entre nous! Je crains bien qu'il ne parle aussi de nous quand il dit : « Si tu avais connu, toi aussi, si tu connaissais du moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui ferait ta paix! » Combien, parmi les chrétiens de nos jours, pour qui Jésus-Christ est venu inutilement, qui ne retirent aucun profit de ses enseignements, qui négligent d'imiter ses admirables exemples de vertu, qui ne se souviennent point de ses bienfaits, qui ne rappellent jamais à leur souvenir le mystère de sa passion, qui ne mettent jamais sous leurs yeux l'immense bonté, l'incompréhensible miséricorde dont il a fait preuve dans l'œuvre de leur salut, qui ne s'approchent que par contrainte de la source salutaire des sacrements, pour y trouver le remède de leurs maladies, et des moyens de persévérer dans la vertu? Or, que me sert-il que le céleste Médecin soit venu sur la terre, apportant avec lui de si précieux remèdes, si je refuse de m'approcher de lui et des sacrements qu'il m'invite à recevoir?

Ainsi, mes frères, cette abondance de dons célestes apportée au monde par l'Évangile excite, d'une part, l'amour divin dans les âmes pieuses et dociles, dans les cœurs reconnaissants; mais elle attire, de l'autre, un châtement plus terrible sur les méchants qui en abusent et se flattent du vain espoir d'un salut facile. Car si la grandeur des bienfaits ajoute à la vivacité de l'amour et de la reconnaissance, l'abus et la négligence des grâces reçues met le comble à la culpabilité du pécheur. C'est ce que nous fait en-

tendre cette menace de Jésus-Christ : « Malheur à toi, Corozain ; malheur à toi, Bethsaïde ! » Et pourquoi, Seigneur ? « Parce que, dit-il, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, l'avaient été dans Tyr et dans Sidon, elles eussent depuis longtemps fait pénitence dans le cilice et dans la cendre. » *Matth.* XI, 21. La raison de cette terrible menace est donc que ces deux villes, auxquelles tant de miracles et d'exemples du Sauveur auraient dû inspirer la foi et la vertu, demeurèrent incrédules et impénitentes. Vous voyez, chrétiens, combien il est dangereux de recevoir de Dieu de grandes grâces, des moyens puissants de salut, et de n'en pas profiter.

Mais pourquoi nous arrêter à ces exemples, lorsque nous en avons un dans l'évangile de ce jour qui surpasse tous les autres, et où nous pouvons voir la souveraine bonté de notre Seigneur, et la souveraine rigueur de sa justice ? Est-il, en effet, une bonté plus grande que celle qui porta le Dieu du ciel et des anges à descendre sur la terre en la forme de notre humanité, à visiter le peuple juif, et, par des œuvres et des bienfaits dignes de l'admiration de tous les siècles, à s'efforcer d'élever les hommes au partage de sa divinité et de sa béatitude ? Quoi de plus admirable que ce bienfait, que cette bonté, que cette condescendance ? Mais aussi comme sa justice éclate dans le châtimement de ce peuple ingrat, rebelle et endurci, qu'il livre au pillage et à la ruine, qu'il condamne à périr par le glaive, par la famine et la captivité ! Or, si les Juifs ont été si sévèrement punis de leur révolte et de l'abus des grâces divines, que ne devons-nous pas craindre, nous qui avons reçu les mêmes bienfaits, et ne sommes pas devenus meilleurs qu'eux ? Est-ce que nous n'avons pas à redouter un châtimement semblable, sinon plus grand ? Est-ce que Dieu connaît l'injustice ou fait acception des personnes, pour que, le crime étant le même, la sentence soit différente ?

IV.

Nous pouvons donc, à tous ces hommes aveugles qui s'endurcissent dans leur péché, adresser les paroles de notre Seigneur : « Si vous aviez connu, vous aussi, » etc. Car l'âme coupable, dit

saint Grégoire, adonnée aux choses présentes, plongée dans les voluptés terrestres, se cache à elle-même les maux qui l'attendent, et ferme les yeux sur des châtimens qui troubleraient sa joie actuelle. Ce qui suit ne lui convient pas moins : « Des jours viendront pour toi, où tes ennemis l'environneront de tranchées. » Quels sont ces ennemis, sinon les démons acharnés à notre perte, qui, à l'approche de la mort, environnent l'âme du méchant, et lui mettent sous les yeux tous les crimes de sa vie passée dans lesquels ils l'ont fait tomber, pour le porter au désespoir ? En ce moment l'esprit de fornication lui représente, comme de hideux fantômes, toutes les taches, toutes les souillures de sa vie, toutes les pensées mauvaises, tous les désirs, toutes les actions honteuses. En ce moment l'esprit d'avarice lui rappelle ses rapines, ses fraudes, ses vols, ses procès injustes. En ce moment l'esprit de dispute et de discorde lui met sous les yeux ses haines, ses jalousies, ses colères, ses détractions, ses désirs de vengeance ; l'esprit d'orgueil, son ambition, son faste, son arrogance, ses dédains, pour lesquels le malheureux pécheur n'a offert à Dieu aucune satisfaction. C'est ainsi qu'ils environnent et assiègent son lit de mort. Et non-seulement ils l'environnent, mais ils le « pressent » et le mettent dans l'angoisse au sujet de son salut et du sort qui le menace. L'infortuné se voit déjà au pied du tribunal du souverain Juge, d'un Juge incorruptible, que les présents ne peuvent gagner, que les artifices ne peuvent tromper, que les prières ne peuvent fléchir. Il se voit placé sur la limite du temps et de l'éternité, du temps qui est fini, de l'éternité dont l'abîme sans fond s'ouvre devant lui, sans savoir le sort qui lui est réservé. Quelle inquiétude alors, quel tremblement, quelles angoisses, quel regret de sa vie passée ! « Ah ! s'écrie saint Grégoire, pensons combien sera terrible pour nous cette heure de la mort ! Quelle appréhension ! quelle épouvante ! quel oubli de la félicité antérieure ! Quelle crainte du souverain Juge ! Quel plaisir pouvons-nous trouver aux choses présentes, quand tout passe, excepté ce qui nous attend, quand ce que l'homme recherche est fini pour toujours, et que commence ce qui ne finit jamais ? Lorsque l'âme sort du corps, les esprits malins revendiquent

leurs œuvres; ils réclament le pécheur qui a suivi leurs inspirations, pour l'entraîner avec eux au milieu des tourments. »

Puisqu'il en est ainsi, mes frères, puisque cette fin nous attend tous, et que nul, parmi les enfants d'Adam, ne saurait se soustraire à ce terrible combat, puisque le dernier jour de notre vie doit décider de notre vie tout entière, que dis-je? de notre éternité, qu'avons-nous autre chose à faire, à penser, que de nous trouver prêts et armés pour ce moment redoutable? Car toute la vie du chrétien ne doit être qu'une continuelle préparation à la mort. C'est ce que le Sauveur nous apprend, lorsqu'il nous exhorte par tant de paraboles à veiller toujours, parce que nous ne savons ni le jour ni l'heure où il viendra, et qu'en ce moment sera rendue une sentence qui décidera, non d'un héritage, non de quelque bien temporel, mais de la vie ou de la mort éternelle. C'est donc, mes frères, la chose du monde la plus étrange, la plus incompréhensible, que des chrétiens qui croient ces vérités d'une foi très-ferme, qui savent que ce dernier moment viendra pour eux, comme il vient pour tous, restent néanmoins dans une sécurité parfaite et n'ont aucun souci, aucune inquiétude du danger qu'ils courent. Une comparaison vous fera comprendre leur folie et leur aveuglement.

Si un roi puissant apprenait qu'un autre roi non moins puissant rassemblerait une armée nombreuse pour lui faire une guerre acharnée et le dépouiller de ses Etats, que ferait, je vous le demande, le premier de ces deux rois? J'entends chacun de vous me répondre qu'avec non moins d'ardeur et de zèle il s'empressera de réparer ses forteresses, de se procurer des armes, d'enrôler des cavaliers, des soldats et des capitaines, et cela sans que lui et ses ministres prennent de repos ni le jour ni la nuit; car il faut non-seulement qu'ils repoussent une injuste agression, mais encore qu'ils s'emparent des Etats et des trésors de l'agresseur. Leur ardeur sera donc excitée par un double aiguillon, l'ambition et le besoin de se défendre, afin de ne pas tomber entre les mains d'un ennemi qui leur ravirait, avec le trône, la vie et la liberté. Voilà la conduite que le simple bon sens inspirerait à ce souverain.

Or, mes frères, éclairés du flambeau de la foi, nous savons qu'un danger bien plus terrible nous menace à l'heure de la mort et du jugement, et que, si nous arrivons à cette heure bien préparés et les mains pleines de bonnes œuvres, nous obtiendrons la couronne du royaume céleste, et nous échapperons aux flammes éternelles de l'enfer; si nous succombons, au contraire, nous perdrons ce royaume éternel, et nous serons précipités pour toujours dans d'éternels supplices. Dès lors qu'avons-nous à faire en cette vie, quel doit être l'objet de nos pensées et de nos veilles, si ce n'est de nous efforcer d'arriver bien préparés à ce moment redoutable? Qui ne voit que cette conduite est la seule sage? Qui oserait tenir un autre langage? Où est l'homme raisonnable que ce raisonnement ne convaincrerait pas? Et qui de vous ne comprend en même temps combien sont aveugles ceux qui ne voient pas le danger qui les menace, ou qui, le voyant, n'en ont pas le moindre souci? Remarquez encore que les circonstances sont loin d'être les mêmes de part et d'autre. Dans le premier cas, il ne s'agit que de la perte d'un trône terrestre, que l'on quitte avec la vie; mais dans le second, il s'agit d'un trône céleste, que son heureux possesseur doit occuper pendant toute l'éternité. Autant donc le ciel l'emporte sur la terre, autant l'éternité est au-dessus de ce qui passe comme l'ombre, autant les intérêts engagés dans notre cause l'emportent sur ceux du roi dont nous avons parlé. Qui donc, mes frères, nous a aveuglés à ce point? Qui a étendu sur les yeux de notre âme des ténèbres assez épaisses pour l'empêcher d'apercevoir des vérités si claires? Est-il besoin d'autres preuves pour nous convaincre qu'il y a dans le monde des princes de ténèbres, des tentateurs et des séducteurs, dont les illusions obscurcissent tellement notre intelligence, que nous ne voyons plus en pleine lumière, et dont les suggestions sont si puissantes pour nous porter au mal, que nous embrassons ce que notre jugement et notre raison condamnent. Telle est leur funeste influence que, si parfois notre âme est convaincue par quelque raisonnement semblable à celui que vous venez d'entendre, sans pouvoir résister à la force de la vérité, ils tiennent néanmoins la volonté captive dans les liens des affec-

tions dérégées, en sorte que le malheureux pécheur, qui sait, qui voit, qui croit, qui comprend ce qui pourrait le sauver, aime mieux se précipiter à sa perte.

Donc, mes frères, que tout homme de bon sens qui a son salut à cœur et qui voit des yeux de la foi la grandeur de ce danger, envisage sa vie comme une veille incessante, comme une perpétuelle préparation à la mort; qu'il ait sans cesse la mort devant les yeux; et, selon l'expression de saint Jean Climaque, qu'il s'unisse à elle par le lien d'une indissoluble union, qu'il prenne ses repas avec elle, qu'il l'appréhende toute la vie, afin qu'un jour il l'affronte sans crainte. Plus on l'aura redoutée quand elle était encore loin, moins on craindra en sa présence. Heureux l'homme qui garde toujours une sainte frayeur! La meilleure préparation à la mort, c'est de régler chaque jour nos pensées, nos paroles, nos actions, comme si nous devions ce jour-là être traduit au tribunal du souverain Juge. « Celui-là, dit encore saint Jean Climaque, ne passe pas pieusement la journée, qui ne la regarde pas comme la dernière de sa vie. » Daigne nous en faire la grâce notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Fils aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; — 2° SÉVÉRITÉ DES JUGEMENTS DE DIEU.

Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, et coangustabunt te, et ad terram prosternent te.

Viendront pour toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées et te presseront de toutes parts, et te renverseront par terre. *Luc. XIX, 43.*

L'évangile de ce jour, mes très-chers frères, raconte la ruine funeste de la ville de Jérusalem, que le Sauveur annonce en versant des larmes de tendre compassion. Ce récit, en même temps qu'il nous met sous les yeux la rigueur de la justice divine, est bien propre à exciter en nous la crainte de Dieu et la haine du péché. C'est de cette crainte salutaire que j'ai résolu de vous parler aujourd'hui, après avoir expliqué le récit évangélique qui servira de base à mon raisonnement. Afin de le faire avec piété et religion, implorons le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Le jour même où notre Seigneur, entrant à Jérusalem, fut reçu au milieu de l'allégresse et des acclamations des habitants, qui tenaient à la main des branches de palmiers et d'oliviers, et répétaient : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le roi d'Israël ! » lui, pénétré d'un tout autre sentiment, « voyant la ville, il pleura sur elle en disant : Si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui ferait ta paix ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Viendront pour toi des jours où tes ennemis, etc. »

Lorsque le saint patriarche Jacob revenait de la Mésopotamie, redoutant la colère d'Esau, qu'il avait dépouillé du droit d'aînesse, il rencontra un ange qui tenait la place de Dieu, et reçut

de lui, avec sa bénédiction, le nom d'Israël. Le patriarche, à son tour, ayant demandé à l'ange quel était son nom, obtint cette réponse : « Pourquoi me demandes-tu mon nom? mon nom est *Admirable*. » Gen. xxxii, 30. Il fut répondu de même à Manué, père de Samson, qui avait fait une question semblable. Nous voyons par ces passages combien Dieu est admirable et en lui-même et dans ses œuvres. Cela est si vrai, qu'il n'y a rien de si petit dans la nature qui ne présente aux hommes attentifs un juste sujet d'admiration.

Pour ne nous attacher qu'à un seul point, examinons ici combien Dieu est admirable dans les choses mêmes qui semblent opposées l'une à l'autre, combien, dis-je, il est admirable en miséricorde et admirable en justice, admirable en tendresse pour les justes et admirable en haine pour les méchants, admirable en indulgence et en suavité pour prendre soin de ses fidèles serviteurs, et admirable en sévérité pour punir les impies. Les preuves abondent dans nos saints Livres. Celui des Cantiques, entre autres, est tout rempli des paroles de tendresse, et des chastes délices dont le céleste Epoux a coutume d'enivrer les âmes pures.

Quant à sa sévérité envers les méchants, nous en trouvons d'éclatants témoignages dans les prophètes, chargés d'ordinaire de dénoncer aux coupables les arrêts de sa colère. Lisez le cinquième chapitre d'Ezéchiël, et vous y trouverez des menaces de la justice divine qui vous frapperont de stupeur. Quel homme au cœur de bronze pourrait les entendre sans être ébranlé tout entier dans son âme et dans son corps, sans trembler devant la colère d'un Dieu irrité, sans reconnaître la haine souveraine qu'il porte au pécheur et à son crime? On voit ici combien la nature divine est différente de la nôtre. Les hommes que leur nature ou leur caractère incline à la miséricorde, conservent, quand il s'agit de punir les crimes, un reste de cette bonté et de cette indulgence native; ceux, au contraire, qui penchent pour la sévérité dans les châtimens, sont d'une nature moins indulgente et moins douce. Des qualités opposées se font obstacle l'une à l'autre; si l'une domine, l'autre restera dans l'ombre. Il n'en est pas

ainsi de la nature divine. Quoique plus inclinée à la miséricorde qu'à la justice, elle réunit néanmoins ces deux attributs, de telle sorte que la plénitude et la perfection de l'un ne fasse aucun tort à l'autre.

C'est aussi ce que nous montre l'évangile de ce dimanche, où nous voyons ces deux attributs divins se manifester avec éclat. Certes, ce fut une œuvre de la justice divine, que la ruine et la dévastation de Jérusalem, où onze cent mille hommes périrent par le glaive, la famine et la peste, et quatre-vingt-dix-sept mille furent ensuite emmenés en captivité. Depuis le déluge, qui engloutit dans ses flots le genre humain presque tout entier, vit-on jamais semblable désastre? Quelle preuve de la sévérité de la justice de Dieu! Mais en même temps quelle tendresse et quelle compassion nous révèlent les pieuses larmes que verse le Sauveur en annonçant cet affreux désastre! Nous voyons dans la sainte Ecriture que notre Seigneur pleura trois fois : la première fois, lorsqu'il ressuscita Lazare, sans doute à cause de l'incrédulité des Juifs que ce miracle ne devait pas convertir; une autre fois en mourant sur la croix, lorsque, dit saint Paul, « avec un grand cri et avec larmes, » il s'offrit pour nous en sacrifice à Dieu le Père; enfin dans ce passage, alors que, près de mourir, il verse des larmes, non sur sa mort, mais sur la destruction de Jérusalem et la ruine de son peuple : ce désastre le touchait beaucoup plus que la mort même qui l'attendait. C'est ce qu'il fit clairement entendre aux saintes femmes qui le suivaient sur la route du Calvaire : « Filles de Jérusalem, leur dit-il en se retournant vers elles, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants; car voici que des jours viendront où l'on dira : Heureuses les stériles, heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point allaité! » *Luc. xxiii, 28, 29.* Il est certain que ces lamentations furent poussées par les femmes de Jérusalem pendant le siège de cette ville, puisque la famine sévit avec tant de rigueur, que l'on vit des mères, étouffant la voix de la nature, égorger leurs enfants et se nourrir de leurs chairs.

Le Sauveur décrit en ces termes la ruine prochaine de cette

malheureuse cité : « Viendront pour toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te presseront de toutes parts; ils te renverseront par terre toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre. » Comme cette prédiction s'accomplit quarante ans après la mort de Jésus-Christ, personne ne peut douter qu'elle soit due à une sagesse, non humaine, mais divine.

Mais si un si terrible désastre fait éclater la sévérité de la justice divine et la gravité du péché, nous pouvons apercevoir, jusque dans la vengeance même, l'exercice de la miséricorde. Le Seigneur donna aux Juifs coupables un espace de quarante ans pour faire pénitence; ils refusèrent cependant d'en profiter. C'est ainsi que Dieu tempéra la rigueur de sa vengeance en accordant le temps du repentir à ceux qui voudraient revenir à lui. De même, avant le déluge, il laissa s'écouler une période de cent vingt ans, pendant laquelle les hommes, au lieu de faire pénitence, s'enfoncèrent plus avant dans le crime. De même encore, avant de livrer aux ravages des Chaldéens Jérusalem et le temple, il envoya à son peuple le prophète Jérémie, sanctifié dès le sein de sa mère, pour lui offrir la paix au nom du Seigneur, et l'exhorter à se convertir, s'il voulait échapper à une ruine complète. Loin de se rendre aux avertissements du Prophète, les Juifs l'ayant jeté lui-même en prison, Dieu fit tomber sur eux les traits de sa juste vengeance. Cette fois encore nous voyons notre Seigneur user envers Jérusalem de la même sévérité et de la même indulgence.

La cause de ce malheur épouvantable est exprimée dans les paroles qui suivent : « Parce que tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée. » Notre Seigneur, en effet, le Soleil levant, est venu d'en haut visiter ce peuple, apportant avec lui tous les biens, pour éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Jérusalem se montra si peu reconnaissante de ce bienfait, qu'elle condamna à mort celui qui lui apportait le salut et la vie.

I.

Mais laissons un moment les Juifs, mes frères, et arrivons à ce qui nous regarde, nous que le Seigneur visite de beaucoup de manières. Il nous visite lorsque, par ses bienfaits, il nous excite à l'aimer. C'est ainsi que le Prophète demandait à être visité : « Souvenez-vous de nous, Seigneur, disait-il, selon la bonté qu'il vous a plu de témoigner à votre peuple; visitez-nous par votre salut, » c'est-à-dire, en nous accordant le secours et le salut, *visita nos in salutari tuo*, Ps. cv, 4. Il nous visite encore lorsqu'il envoie des prophètes, des docteurs et des ministres de sa parole pour nous instruire et nous montrer le chemin de la béatitude éternelle. C'est ainsi qu'autrefois le Sauveur ayant rappelé à la vie le fils d'une veuve, le peuple s'écria : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » *Quia propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam*, Luc. vii, 16. Mais la principale manière dont il visite, c'est lorsque, voyant les hommes s'éloigner de lui, insensibles à ses avertissements et à ses bienfaits, il s'efforce de les ramener par le châtement dans la voie de la justice. Le Prophète a en vue ce genre de visite quand il dit : « Que si ses enfants abandonnent ma loi, et s'ils ne marchent point dans mes préceptes, je visiterai avec la verge leurs iniquités. » *Si autem dereliquerint filii ejus legem meam, et in judiciis meis non ambulaverint, visitabo in virga iniquitates eorum*. Ps. LXXXVIII, 31. Telles sont les diverses manières dont le Seigneur visite son peuple.

Un grand nombre sont tellement sourds à sa voix, que ni les bienfaits ne peuvent les toucher, ni les avertissements extérieurs ou intérieurs les émouvoir, ni les châtements et les fléaux les ramener au bien. Le péché, par suite de l'habitude, est comme entré dans leur nature; leur conscience endurcie est devenue insensible à tout. Le fort armé qui occupe leur cœur s'efforce de fermer toutes les entrées par où un rayon de la lumière céleste arriverait jusqu'à eux. C'est de lui, en effet, que parle le Seigneur au livre de Job, quand il dit : « Son corps, couvert d'écailles qui

se pressent, présente de tous côtés l'aspect d'un bouclier ; chacune d'elles touche sa voisine, un souffle ne passerait point entre elles. » *Corpus ejus quasi scuta fusilia compactum squamis se prementibus ; una uni conjungitur, et nec spiraculum incedit per eas.* Job. xli, 6, 7. Cette description du démon a pour objet de nous faire comprendre non-seulement sa vigueur et sa puissance, mais aussi l'état malheureux de l'âme où il habite ; l'antique serpent couvre de telle sorte cette âme contre les traits de la crainte de Dieu, qu'elle ne saurait, je ne dis pas être blessée, mais même être atteinte. C'est le sens de ces expressions : « Un souffle ne passerait point entre elles. » Aussi arrive-t-il que les pécheurs ainsi obsédés par le démon résistent et à la voix de l'Eglise, et aux bienfaits de Dieu, et aux mouvements de sa grâce, et à ses châtimens. Imitateurs de l'inflexible Pharaon, ils partageront son malheureux sort, car il est écrit : « Le cœur dur finira par être accablé de maux. » *Cor durum male habebit in novissimo.* Eccli. iii, 27. Ils comprendront un jour à leur détriment ce qu'autrefois ils n'avaient pas voulu croire. Si donc, mes frères, les Juifs ont subi un tel châtiment pour n'avoir pas connu le temps où le Sauveur les a visités, prenons garde, si nous marchons sur leurs traces, d'être punis plus rigoureusement encore.

L'Evangile nous apprend ensuite ce que fit notre Seigneur après son entrée triomphale dans la ville de Jérusalem : « Etant entré dans le temple, il commença à chasser ceux qui y vendaient et y achetaient, leur disant : « Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. » Saint Matthieu ajoute qu'il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des colombes.

Par ces vifs reproches, si nouveaux dans sa bouche, le Sauveur condamnait ouvertement l'avarice des prêtres, qui permettaient d'acheter et de vendre dans le lieu saint les objets nécessaires aux cérémonies des sacrifices, parce que ce trafic tournait à leur profit. La passion de l'avarice s'était alors tellement emparée de l'âme des prêtres, que les choses les plus saintes se vendaient à prix d'argent, et notre Seigneur fait entendre que la plupart des maux de ce temps n'avaient pas d'autre source. Ah ! mes frères,

ce vice funeste ne s'est-il pas glissé aussi dans nos mœurs? Pour ne parler que d'un seul point, combien de jeunes lévites n'aspirent aujourd'hui aux fonctions sacerdotales que pour s'enrichir et augmenter leur patrimoine? L'Eglise en est réduite de nos jours à voir un état de vie qui ne convient qu'aux âmes avides de sainteté, convoité souvent par la cupidité et l'amour du lucre. Non, parmi tous les maux qui la désolent, il n'en est pas qui étende plus loin ses ravages et exerce sur nos mœurs une plus funeste influence. Quelles peuvent être les suites d'un si épouvantable abus, sinon que ceux qui ont usurpé le sacerdoce par amour de l'argent et du bien-être, négligent la piété et la sainteté, pour ne songer qu'à atteindre l'objet de leurs convoitises. D'où il arrive que, maîtres et guides aveugles du peuple, ils précipitent dans la fosse les brebis qui les suivent, et que, chargés d'apaiser par leurs prières et leurs bonnes œuvres la colère du Seigneur, ils la provoquent par leurs crimes. C'est donc avec raison que le Maître céleste, juste appréciateur de ce crime et plein de zèle pour la gloire de son Père, s'éleva avec tant de force contre l'avarice des prêtres, et, non content d'exprimer son indignation par des paroles, alla jusqu'à renverser les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des colombes.

Après avoir ainsi expliqué chaque partie de notre évangile, donnons quelque développement à la leçon générale qu'il contient. Puisque le Sauveur met devant nos yeux le triste et lamentable tableau de la ruine de Jérusalem, il nous sera utile de rechercher quel profit, pour notre édification, nous devons retirer de cette sévérité de la justice divine.

DÉVELOPPEMENT DU SUJET.

II.

Il faut savoir avant tout que, parmi les principales richesses du chrétien, parmi les biens principaux qui le rendent heureux, la crainte de Dieu tient un rang élevé. C'est d'elle qu'il est écrit : La sagesse et la science sont les richesses du salut, et la crainte du Seigneur en est le trésor. » *Divitiæ salutis sapientia et scientia;*

timor Domini ipse est thesaurus ejus. Isa. xxxiii, 6. Tel est donc le rapport de cette pieuse crainte avec la sagesse, qu'elle est ou le commencement de la sagesse, ou la sagesse elle-même. Le saint patriarche Job, assis sur son fumier, exprime sur ce sujet les plus hautes considérations. Après avoir, dans un magnifique éloge, élevé la sagesse jusqu'au ciel, il montre que ce que l'univers renferme de plus grand et de plus précieux n'est rien en comparaison d'elle; puis il parcourt tous les lieux du monde pour trouver le domicile où elle habite, et déclare qu'elle se tient cachée loin des regards de tout homme vivant; enfin, pour ne pas tenir plus longtemps suspendus les esprits de ses auditeurs, il termine par ces paroles : « La crainte du Seigneur, voilà la sagesse; fuir le mal, voilà l'intelligence. » *Ecce timor Domini, ipsa est sapientia, et recedere a malo, intelligentia.* Job. xxviii, ult. Vous voyez quel rang élevé ce saint patriarche assigne à la crainte de Dieu. Et Salomon, le plus sage des hommes, tient-il un autre langage? Il a examiné attentivement, dit-il, tout ce qui existe sous le firmament, pour savoir ce qu'il y avait ici-bas d'utile aux hommes, c'est-à-dire ce qui pouvait leur procurer le bonheur, et il termine cette longue recherche par cette conclusion : « Écoutez tous ensemble la fin de ce discours : Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme. » *Finem loquendi omnes pariter audiamus : Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo,* Eccle. xii, 13 : c'est-à-dire, le véritable bonheur de l'homme, la félicité pour laquelle il a été créé, consiste dans la crainte du Seigneur. Mais pourquoi Salomon dit-il : « Écoutez tous ensemble? » Parce que dans ce livre, remplissant le rôle de prédicateur, il adresse la parole à une troupe d'auditeurs, ce qui explique, selon la remarque de saint Grégoire (*Dialog.*, lib. IV), qu'on y trouve des endroits peu conformes à la vérité, des espèces d'objections que Salomon met dans leur bouche et réfute ensuite. C'est à ces auditeurs qu'il s'adresse à la fin en disant : « Écoutez tous ensemble. » Ces textes de nos saints Livres nous font comprendre quel trésor recèle la crainte du Seigneur. Ajoutons encore un passage d'Isaïe, où le Seigneur s'exprime ainsi par la bouche du prophète : « Sur

qui jeterai-je les yeux, sinon sur le pauvre qui a le cœur brisé, et qui écoute mes paroles avec tremblement? » *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum, et contritum spiritu, et trementem sermones meos?* Isa. LXVI, 2. Quiconque veut donc être riche, sage et heureux, doit s'appliquer à nourrir dans son âme cette disposition salulaire de la crainte du Seigneur.

Ces réflexions ont surtout pour objet de réprimer la vaine et trompeuse espérance d'un grand nombre d'hommes qui, après une vie entière de péché et d'endurcissement, se promettent le salut par la seule raison que Dieu est bon et miséricordieux. Ils ne réfléchissent pas qu'il y a en Dieu, non-seulement la miséricorde, mais aussi la justice pour corriger la licence et l'audace des méchants. De là cette parole de l'Écclésiastique : « Ne dites pas : La miséricorde du Seigneur est grande; il aura pitié de la multitude de mes péchés. Car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde, et il regarde les pécheurs dans sa colère. » *Ne dicas : Misericordia Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur. Misericordia enim et ira ab illo cito proximant, et in peccatores respicit ira illius.* Eccli. v, 6-7. C'est cette vaine confiance, ou plutôt cette présomption téméraire, que je m'efforcerai de combattre dans le reste de ce discours. Car je suis persuadé qu'un nombre immense de chrétiens, déçus par cette espérance trompeuse, se précipitent dans la mort éternelle. Il n'est pas de ruse plus familière à l'antique serpent, ni plus à craindre pour nous.

Que si vous me demandez comment nous pouvons nourrir dans notre âme la crainte de Dieu, le Prophète royal nous l'apprend par son exemple, lorsqu'il dit au Seigneur : « Transpercez mes chairs par votre crainte, car vos jugements me remplissent de frayeur. » *Confige timore tuo carnes meas : a judiciis enim timui.* Ps. cxviii, 120. On voit par là que ce saint roi avait formé en lui cette disposition salulaire par la considération des jugements de Dieu. En méditant les châtements terribles dont le Seigneur frappe les méchants, il comprenait quelle était la sévérité de sa justice, quelle était sa haine contre le péché, et ainsi s'augmentaient dans son cœur la haine du péché et la

crainte de Dieu. Ayons recours aux mêmes moyens, mes frères, pour faire naître en nous les mêmes dispositions, et parcourons par la pensée les divers jugements du Seigneur. Il en est trois, les plus épouvantables de tous, que saint Pierre énumère au chapitre II de sa deuxième épître; nous les passerons sous silence pour en rapporter quelques autres, consignés aussi dans nos saints Livres pour notre édification.

1. Quel châtement que celui qui, après avoir désolé l'Égypte par tant de plaies cruelles, ravagea tout ce pays par le massacre de tous les premiers-nés, et enfin engloutit dans la mer Rouge l'innombrable armée de Pharaon, de telle sorte que pas un homme n'échappa pour transmettre ce désastre à la postérité! Le Seigneur accomplit alors ce qu'il avait dit auparavant : « Je serai glorifié dans Pharaon, dans ses chariots et dans toute son armée. » *Glorificabor in Pharaone, et in curribus atque exercitu ejus.* Exod. XIV, 4. C'est-à-dire, par la mort de cette multitude d'impies, je montrerai au monde la grandeur de ma puissance et de ma justice. Mais ce jugement s'exerça sur des ennemis et des rebelles.

2. Que dirons-nous de celui qui frappa peu de temps après les Israélites adorateurs du veau d'or? Trois mille hommes furent mis à mort en un seul jour et le camp fut inondé de leur sang. Si Moïse alors, par ses prières et un jeûne de quarante jours, n'eût calmé la colère divine, le Seigneur aurait détruit le peuple tout entier. Toutefois, et cette prière, et ce jeûne, et le sang des coupables ne l'apaisèrent qu'imparfaitement, car il dit : « Et moi, au jour de la vengeance, je visiterai et punirai ce péché qu'ils ont commis. » *Ego autem in die ultionis visitabo et hoc peccatum eorum.* Exod. XXXII, 34.

3. Si ce jugement du Seigneur vous pénètre de crainte et d'étonnement, que sera-ce de la vengeance exercée contre ceux qui sacrifièrent à l'idole de Phogor? Non plus trois mille, mais vingt-quatre mille hommes périrent le même jour, et tous les chefs du peuple, dont l'autorité aurait dû empêcher un pareil crime, furent, par l'ordre de Dieu, attachés à des poteaux du côté du soleil levant, *Num.* XXV; et, sans l'intercession du grand-prêtre Phinée, fils d'Eléazar, animé d'un saint zèle pour la gloire

divine, le Seigneur aurait répandu sa colère sur tout le peuple coupable. Qui ne serait dans l'étonnement, dans la crainte, dans la stupeur, devant ce trait de la divine justice?

4. Arrivons maintenant aux châtimens infligés, non plus au peuple, mais à des individus, et spécialement à David après son adultère. On ne saurait nier que la vue d'une femme d'une grande beauté, sortant d'une fontaine sur la terrasse de sa maison, ne fût une tentation, une occasion de péché bien dangereuse. Or, plus l'occasion est séduisante, moins la faute provenant de la faiblesse humaine offre de gravité. Quant au commandement de procurer la mort d'Urie, chose facile dans une guerre, David ne le donna que pour sauver la vie de cette femme, que son mari, en découvrant son crime, eût certainement mise à mort. Car, après avoir amené Bethsabée à consentir à ses propositions infâmes, il se croyait obligé de la mettre à l'abri de tout danger. Telle est, mes frères, pour le dire en passant, la nature dupéché, qu'une faute commise en entraîne une autre; le pécheur ne peut plus s'arrêter, il tombe, il est poussé, il faut qu'il parcoure tous les anneaux de la chaîne.

Quelle fut la vengeance que le Seigneur tira de cette faute? Il envoie à David un prophète pour lui reprocher son crime, et lui dénoncer en son nom le châtiment qui lui est réservé. « Vous avez fait périr par le glaive Urie l'Héthéen; vous lui avez ravi sa femme et l'avez prise pour vous, et vous avez tué le mari par l'épée des enfants d'Ammon. C'est pourquoi l'épée ne sortira jamais de votre maison, parce que vous m'avez méprisé et que vous avez pris pour vous la femme d'Urie l'Héthéen. Voici donc ce que dit le Seigneur : Je vais vous susciter des maux qui naîtront de votre propre maison. Je prendrai vos femmes à vos yeux; je les donnerai à celui qui vous est le plus proche, et il dormira avec elles aux yeux de ce soleil. » *Ecce ego suscitabo super te malum de domo tua, et tollens uxores tuas in oculis tuis, et dabo proximo tuo, et dormiet cum uxoribus tuis in oculis solis hujus.* II Reg. XII, 9 seq. Que répond David? « J'ai péché, dit-il, contre le Seigneur, » *peccavi Domino.* Le Prophète, pour calmer ses craintes, lui dit : « Le Seigneur aussi a transféré votre péché,

et vous ne mourrez point. » *Dominus quoque transtulit peccatum tuum : non morieris.* Ibid. 13. Mais quelle pénitence suivit cette faute? D'abord le roi composa ce psaume cinquantième où, sous le poids de la plus amère douleur, il implore la miséricorde divine, et déclare qu'il reconnaît son iniquité et l'a toujours devant les yeux. Entendons-le lui-même, dans un autre psaume, nous décrire cette douleur : « Je suis devenu misérable, dit-il, et tout courbé; je marche accablé de tristesse tout le jour. » *Miser factus sum, et curvatus sum usque in finem : tota die contristatus ingrediebar.* Ps. xxxvii, 7. Les souffrances de son âme rejaillissent jusque sur son corps : « A la vue de votre colère (saint Basile traduit *devant votre rugissement*), dit-il, il n'est resté rien de sain dans ma chair; à la vue de mes péchés, il n'y a plus aucune paix dans mes os. » *Non est sanitas in carne mea a facie iræ tuæ; non est pax ossibus meis a facie peccatorum meorum.* Ibid. 4. Il croit entendre le rugissement de la colère divine, et non-seulement son âme, mais son corps et ses os en sont ébranlés; tel est le sens de ces expressions : « Il n'est resté rien de sain dans ma chair. » Comprenant que le Seigneur est irrité, qu'il frémit de colère contre lui, David à son tour frémit et rugit de douleur : « Le gémissement de mon cœur, dit-il, me fait pousser des rugissements, » *rugiebam a gemitu cordis mei.* Ibid. 9. Comme la vivacité de ses regrets se révèle encore dans ce passage : « Je suis las de soupirer; je lave toutes les nuits mon lit de mes larmes; j'arrose de mes larmes le lieu où je suis couché; le chagrin a obscurci mes yeux. » *Laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum; lacrymis meis stratum meum rigabo. Turbatus est a furore oculus meus,* Ps. vi, 7-8, ce que saint Jérôme traduit ainsi d'après l'hébreu : *Natare faciam tota nocte lectum meum, lacrymis meis stratum meum rigabo. Caligavit præ amaritudine oculus meus.* « J'inonde ma couche durant toute la nuit, j'arrose mon lit de mes larmes; l'amertume a jeté un voile sur mes yeux. » Sa vive douleur lui arrache une si grande abondance de larmes, que son lit en est inondé, et à force de pleurer sa vue en est affaiblie, comme lui-même le dit expressément : « La lumière même de mes yeux n'est plus avec moi. » *Lumen oculorum meorum et*

ipsum non est mecum. Ps. xxxvii, 11. Si pendant quelques nuits il avait goûté des joies fausses et trompeuses, il passait toutes les autres dans les soupirs et les gémissements. Si le crime avait souillé sa couche, il la purifiait par des torrents de larmes. Que pouvait-il ajouter à une semblable pénitence? Quels crimes n'auraient pas effacé de si longs gémissements, une si cruelle amertume, des larmes si abondantes?

Qu'ils prêtent l'oreille à ce qui va suivre, ceux qui se promettent un pardon facile, et espèrent qu'en se frappant seulement la poitrine ils obtiendront miséricorde pour des fautes qu'ils ne regrettent pas; qu'ils apprennent quelle fut, après la pénitence dont nous venons de parler, la vengeance du Seigneur. D'abord, Absalon, le fils du roi, forma contre son vieux père une conjuration dans laquelle entra le peuple d'Israël presque tout entier. A l'arrivée des rebelles, David, épouvanté, quitta Jérusalem, et prenant la fuite, il gravit la montagne des Oliviers pieds nus, la tête couverte, suivi d'une partie du peuple qui versait des larmes. Sur la route, il eut à souffrir les injures et les outrages de Séméi. Ensuite se passa une chose horrible, abominable. Pour affermir ses partisans dans la défection, et montrer que toute réconciliation était devenue impossible entre lui et son père, Absalon fit dresser une tente près de la terrasse du palais du roi, et là, sous les yeux de tous, il outragea les dix épouses que David avait laissées. Est-il possible d'imaginer un affront plus sanglant? Quelle douleur, quelle humiliation David ne dut-il pas en ressentir? Son propre crime avec une seule femme le remplissait d'amertume : qué dire de l'outrage infligé à ses dix épouses? Et cependant une plus cruelle épreuve l'attendait encore, la mort d'Absalon, qui périt misérablement, le cœur percé de trois dards. Dans l'égarément de sa douleur, l'infortuné père demandait à mourir à la place de son fils, et n'interrompait ses sanglots que pour dire à haute voix : « Absalon, mon fils! mon fils Absalon! qui me donnera de mourir pour toi? » *Absalom, fili mi, fili mi Absalom! quis mihi det ut ego moriar pro te?* II Reg. xviii, 33. Car il savait que ce fils coupable, en sortant de cette vie, avait été précipité en enfer pour y être éternellement puni de ses crimes.

Ainsi, pour la femme de l'un de ses sujets qu'il avait déshonorée, ses dix épouses furent outragées, non par un ennemi étranger à sa maison, mais par son fils, non dans un lieu secret, mais sous les yeux de tout le peuple, selon la menace que le Seigneur lui en avait faite par le prophète Nathán : « Vous, vous avez fait cette action en secret : moi, je la ferai à la vue de tout Israël et à la vue du soleil. » *Tu fecisti abscondite, ego autem faciam verbum istud in conspectu omnis Israel, et in conspectu solis.* II Reg. xii, 12. Et pour le meurtre du seul Urie, trois de ses fils périrent : Ammon, l'aîné, sous les coups d'Absalon, celui-ci dans sa rébellion contre son père, et Adonias, mis à mort par Salomon, qui le soupçonnait d'aspirer à la royauté. Que répondront ces pécheurs endurcis qui se promettent, comme nous le disions plus haut, un pardon facile, en voyant un saint roi, après une pénitence si rigoureuse, après tant de larmes versées, frappé de tant de manières par la main du Seigneur ?

III.

Mais, dira quelqu'un, la justice divine ne s'est montrée si sévère qu'à une époque où le Juge souverain s'appelait le Dieu des vengeances, tandis qu'aujourd'hui, après la grâce de l'Évangile et le sacrifice de Jésus-Christ, qui apaisa le ciel irrité contre les hommes, il est nommé par l'Apôtre « Père des miséricordes et Dieu de toute consolation. » Il me serait pourtant facile, mes frères, si je ne craignais d'abuser de votre attention, de vous citer de nombreux exemples de la même sévérité sous la grâce de l'Évangile. Je me contenterai d'un seul, que j'emprunte à saint Grégoire-le-Grand (*Dialog.* lib. IV, cap. xxxii). « Un fait épouvantable, dit-il, arrivé dans la province de Valérie, m'a été raconté plusieurs fois par un homme vénérable, Maximien, évêque de Syracuse, qui fut longtemps à la tête de mon monastère dans cette ville. Un magistrat de Syracuse avait, la veille de Pâques, reçu une jeune fille au sortir des ondes sacrées du baptême. Lorsque l'heure du jeûne fut passée, il retourna dans sa maison, et s'y étant enivré, il fit venir cette jeune personne, sa fille spirituelle,

et cette nuit même, chose horrible à dire, il eut avec elle un commerce infâme. Le jour venu, le coupable se leva, et songea à aller au bain, comme si une eau matérielle lavait la tache du péché. Après le bain, il se demanda avec inquiétude s'il entrerait dans l'église : d'une part, il rougissait de ne pas y paraître en un jour si solennel ; et, d'autre part, il redoutait, en s'y rendant, le jugement de Dieu. Le respect humain l'emporta ; il alla à l'église, mais en tremblant et craignant à chaque instant que le malin esprit ne s'emparât de lui et ne le tourmentât devant tous les fidèles. Toutefois ses appréhensions ne se réalisèrent pas, et rien de fâcheux ne lui arriva pendant la messe. Il sortit donc joyeux, et revint le lendemain avec plus de sécurité. Les six jours suivants se passèrent de même, et le malheureux commençait à croire ou que Dieu n'avait pas vu son crime, ou qu'il lui avait fait miséricorde, lorsqu'il mourut tout-à-coup le septième jour. Lorsqu'on lui eut donné la sépulture, on vit pendant un temps assez long des flammes sortir de son sépulcre et dévorer tous ses os et le sépulcre lui-même, au point que la terre qui le recouvrait semblait avoir été fouillée. Dieu, sans doute, en permettant qu'une flamme visible consumât son corps, voulut montrer ce que son âme souffrait au fond de l'enfer. Il voulut aussi, par ce prodige, nous inspirer une crainte salutaire ; car si des ossements insensibles sont livrés au cruel supplice du feu, que ne doit pas souffrir pour ses crimes l'âme qui est vivante et douée de sensibilité? » Tel est le récit de saint Grégoire.

Qui donc, mes frères, n'aurait pas une vive appréhension des jugements de Dieu? Que diront alors tous ces hommes qui passent presque toute leur vie à assiéger la vertu des femmes? Que rendront-ils à Dieu pour le meurtre de tant d'âmes malheureuses qu'ils ont portées au crime par mille séductions et mille artifices, n'épargnant pas même celles qu'un lien d'affinité unissait à eux, et foulant aux pieds les droits les plus sacrés? Pour une nuit de honteux plaisirs, le Seigneur les condamnera aux tourments et aux feux de la nuit éternelle.

Enfin, que dirons-nous de la ruine et de l'anéantissement du peuple juif, que notre Seigneur déplore dans l'évangile de ce

jour? Quelle éloquence pourrait décrire toutes les horreurs de ce dernier siège, qui fit périr la plus grande partie de la ville moins par le fer, supplice trop doux pour elle, que par les longues tortures d'une famine épouvantable? Le nombre de ceux qui périrent par le glaive, par la peste et par la famine, ou qui furent emmenés en captivité, paraîtrait incroyable s'il ne nous était donné par l'historien Josèphe, appartenant à la nation juive, et témoin oculaire des événements, puisque lui-même fut assiégé dans Jérusalem. Il nous apprend que onze cent mille hommes trouvèrent la mort, et que quatre-vingt-dix-sept mille furent réduits au plus dur esclavage. Car une foule immense s'était rendue de toutes les parties de la Judée dans la ville sainte pour la fête de Pâques, la loi interdisant de la célébrer nulle part ailleurs. Qui donc, depuis l'origine du monde, a jamais entendu dire ou lu dans des livres qu'un si grand nombre d'hommes aient trouvé la mort au siège d'une ville ou dans une bataille? Un combat qui aurait fait cent mille victimes serait atroce, et nous ne pourrions pas sans frémir en entendre le récit : que dire de onze cent mille? Est-il un homme assez aveugle pour ne pas reconnaître à ce seul trait la sévérité de la justice divine? pour ne pas concevoir une frayeur salutaire? pour ne pas comprendre combien elle est vraie cette parole de l'Apôtre : « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant, » *horrendum est incidere in manus Dei viventis*, Hebr. x, 31; et celle de Jérémie : « Qui ne vous craindra, ô Roi des nations? » *Quis non timebit te, o Rex gentium?* Jerem. x, 7.

Cet exemple suffirait donc pour montrer quelle est la grandeur de la colère de Dieu contre les méchants; quelle aversion il éprouve contre le péché et ceux qui le commettent. Ces châtimens, cependant, quelque terribles qu'ils soient, sont légers si on les compare au supplice de l'enfer que la justice divine réserve au péché mortel. En effet, toutes les souffrances de cette vie, quelque intolérables qu'on les suppose, sont comme une ombre en comparaison du feu de la géhenne. Ces souffrances n'atteignent que le corps, tandis que les feux de l'enfer brûlent et l'âme et le corps à la fois; les unes ne durent qu'un temps, les autres sont

éternels et n'auront jamais de fin. Que si la ruine de Jérusalem, prévue longtemps d'avance, arrache des larmes au Sauveur, combien n'en doit-on pas verser pour une ruine dont celle-ci n'est que l'ombre et l'image! C'est ainsi que saint Pierre, dans sa seconde Epître (chap. II), déclare que la destruction de Sodome et de Gomorrhe est une image et une figure de l'éternel supplice réservé aux impies. Tous les maux que notre Seigneur déplore au sujet de Jérusalem, les damnés les souffriront donc, mais d'une manière bien plus cruelle. Les méchants alors seront livrés à leurs ennemis, c'est-à-dire aux démons, qui, les environnant comme de tranchées, les enfermeront au milieu des feux de l'enfer, et ne leur laisseront aucune issue. Alors le glaive, la peste et la famine, c'est-à-dire diverses espèces de tourments, selon la diversité de leurs crimes, se déchaîneront contre eux. Les orgueilleux, les avarès, les impudiques, les envieux auront chacun leur supplice. Les orgueilleux, les hommes enflés d'eux-mêmes, seront abaissés et foulés aux pieds; les avarès seront réduits à la plus extrême indigence; les envieux déchireront leurs propres entrailles; les impudiques expieront par de cruelles tortures les voluptés charnelles; les hommes de bonne chère, qui avaient fait un dieu de leur ventre, sentiront, avec le mauvais riche, les horreurs de la faim et de la soif. Enfin cette parole du Sauveur, qu'il ne restera pas dans Jérusalem pierre sur pierre, aura aussi son accomplissement pour les damnés : aucun sens, aucun membre de leur corps, qui n'ait son supplice particulier. Comme ils ont fait servir leurs membres à l'iniquité, l'ordre de la justice divine exige qu'ils subissent les peines dues aux péchés, dont ces membres ont été l'instrument. Les yeux impudiques, les oreilles avides de boire la médisance, la langue trompeuse qui a parlé la fraude et le mensonge, qui n'a épargné la réputation ni de la veuve, ni de l'épouse, ni de la jeune vierge, le corps qui s'est voué aux délices des sens, auront leur supplice, et ainsi s'accomplira ce mot de l'Apocalypse : « Selon qu'elle (Babylone) s'est élevée dans son orgueil et qu'elle s'est plongée dans les délices, multipliez ses tourments et ses douleurs. »

Quantum glorificavit se, et in deliciis fuit, tantum date illi tor-

mentum et luctum. Apoc. xviii, 7. En ce sens, il ne sera pas laissé une pierre sur une autre pierre : tous les membres du pécheur, qui forment comme l'édifice de son corps, expieront leurs iniquités propres par un tourment particulier.

Si donc les châtimens de Dieu dont nous avons parlé nous offrent une preuve si terrible de la justice divine et sont si propres à nous éloigner du mal, de quelle crainte salutaire, de quelle vive horreur pour le péché ne doit pas nous pénétrer ce dernier châtiment, qui atteint, non pas seulement le corps, comme la plupart des autres supplices, mais l'âme et le corps à la fois, et qui doit durer, non pas un temps déterminé, mais l'éternité tout entière? C'est ce que notre Seigneur nous enseigne dans l'Évangile, lorsqu'il dit : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut précipiter dans la géhenne l'âme et le corps. » *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.* Matth. x, 28. Cette parole du Sauveur inspirait un tel effroi à saint Bernard, que, paraphrasant ce passage, il disait : « J'ai peur de la géhenne, j'ai peur du visage du souverain Juge, terrible même aux esprits angéliques. Je tremble devant la colère du Tout-Puissant, devant l'aspect de sa colère, devant la rigueur de sa sentence. Je tremble devant les dents du dragon infernal, devant les abîmes de l'enfer, devant les lions qui rugissent après leur proie. Je frémis d'horreur à l'aspect du ver qui ronge, du feu qui dévore, de la fumée et des sombres vapeurs, du soufre et de l'esprit des tempêtes. Qui donnera de l'eau à ma tête, à mes yeux une source de larmes pour prévenir par mes pleurs le pleur éternel, le grincement des dents, les liens cruels des mains et des pieds, le poids des chaînes qui accablent, qui étirent, qui brûlent sans consumer. » Telle était l'épouvante, tel était le tremblement qui saisissait ce grand saint à la pensée de l'éternel supplice. Quel doit donc être notre effroi, nous qui sommes si loin de l'égaliser en vertu et en sainteté?

Êtes malheureux en proie à tant de tourmens et auxquels il ne reste plus d'espérance, que feront-ils? De quel côté se tourner?

Quelle résolution prendre? A qui avoir recours? A la pénitence? Mais le temps de la pénitence est passé, et celui de l'expiation est venu. A la miséricorde de Dieu, consolation et refuge dans tous les malheurs? Mais le temps de la miséricorde et du pardon est passé aussi, pour faire place à celui de la justice. Le jour qui nous avait été donné pour chercher ce qui eût fait notre paix est écoulé, et voici le jour du Seigneur où il nous faudra rendre compte du mépris que nous aurons fait de sa miséricorde.

Que conclurons-nous, mes frères, de ce que nous avons dit jusqu'à présent, sinon que, comprenant par ces exemples et la rigueur de la justice divine, et la haine que Dieu porte au péché, nous tâchions de former dans notre cœur cette crainte salutaire que je viens de vous recommander, crainte qui repousse tout péché et condamne la vaine confiance qu'ont les méchants d'arriver au salut sans le mérite des bonnes œuvres. Pour les justes eux-mêmes, la considération de la justice divine est un grand sujet de crainte. Certes, le patriarche Job avait mené une vie très-sainte, et cependant comme il nous peint dans ce passage l'effroi qu'il éprouve : « Oh! si tu voulais me mettre à part dans l'enfer, me cacher jusqu'à ce que passe ta colère, me fixer un terme où tu te souviendrais de moi? » *Quis mihi tribuat ut in inferno protegas me, et abscondas me, donec pertranseat furor tuus, et constituas mihi tempus in quo recorderis mei?* Job. XIV, 13. Quoi de plus étonnant qu'une pareille crainte dans un homme si saint? Il redoutait si vivement la colère du Seigneur, qu'il souhaitait, pendant qu'elle exercerait ses ravages, trouver un asile où il pût se cacher dans l'enfer, c'est-à-dire dans les profondeurs de la terre.

Cette considération des jugements de Dieu nous aidera, mes frères, à former et à entretenir dans nos cœurs une crainte salutaire, que nous demanderons aussi à Dieu par des prières continues, en répétant avec le Prophète : « Transpercez mes chairs par votre crainte, car vos jugements me remplissent de frayeur. » *Confige timore tuo carnes meas : a judiciis enim tuis timui.* Ps. cxviii, 120. Par ces paroles, le saint Prophète demandait au Seigneur une crainte si grande qu'elle transperçât non-seulement son âme, mais aussi sa chair, afin que cette blessure augmentât encore sa

haine pour le péché. L'image dont se sert ici l'écrivain sacré, selon la remarque de saint Basile, est empruntée au supplice du crucifiement. Les malheureux que l'on a attachés à la croix sont contraints de garder une complète immobilité; car pour peu qu'ils se tournent d'un côté ou de l'autre, ils sentent l'aiguillon d'une vive douleur. Les justes attachent en quelque sorte leur âme à une croix semblable, afin qu'elle ne puisse faire aucun mouvement contraire à la loi de Dieu. Ce qui la retient, c'est non l'aiguillon d'une souffrance physique, mais l'aiguillon des remords. Qu'une pensée impure, qu'un sentiment de haine ou d'envie, d'orgueil ou de vaine gloire se glisse dans leur esprit, aussitôt se présente la crainte du souverain Juge, qui les avertit de repousser à l'instant la tentation.

Que si de très-saints personnages ressentent une si vive appréhension de la justice divine, d'où vient, je vous le demande, la sérénité d'un grand nombre de pécheurs, qui attendent leur salut de la seule miséricorde de Dieu, comme si en Dieu la miséricorde n'était pas inséparable de la justice? Pour nous, mes frères, imitons, non la trompeuse sécurité des méchants, mais la crainte salutaire des saints; efforçons-nous de soutenir notre espérance par la pratique des bonnes œuvres et la haine du péché. Le péché, qui nous engage à la mort éternelle, une fois ôté par une sincère pénitence, nous avons une entrée certaine au séjour de l'éternelle béatitude et de la glorieuse immortalité, par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ qui nous conduira au port du salut. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.

Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Luc. XVIII, 14.

Cette courte maxime, mes frères, renferme une grande partie de la sagesse chrétienne; aussi se trouve-t-elle répétée souvent dans les saintes Lettres. Et saint Augustin va jusqu'à avancer que chaque page de l'Écriture proclame que « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. » *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* Jacob. iv, 6.

La sagesse profane elle-même n'a pas ignoré tout-à-fait la vérité de cette maxime. Comme on demandait à un illustre philosophe ce que son Jupiter faisait dans le ciel : « Il renverse par terre les orgueilleux, répondit-il, et élève les humbles. »

C'est cette vérité que le Maître céleste propose à nos méditations dans l'évangile de ce jour, où il nous montre, par une parabole célèbre, combien l'orgueil est nuisible à l'homme, et combien l'humilité est utile à son salut. Nous pouvons y voir aussi que ce vice est très-subtil, et que le chrétien a besoin de grandes précautions pour s'en défendre. Semblable au souffle léger que nous respirons, il trouve une entrée dans les âmes par les plus petites ouvertures. Afin de traiter avec piété et édification cet important sujet, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Si nous voulons bien entendre la parabole de cet évangile, il faut que nous sachions avant tout dans quelles circonstances notre Seigneur l'a prononcée. Or, cette circonstance, l'Évangéliste l'expose ainsi : « A quelques-uns qui se confiaient en eux-mêmes

comme étant justes et méprisaient les autres, Jésus dit cette parabole. » Ces hommes, selon toute vraisemblance, à cause de certains traits de vertus qu'ils apercevaient en eux, avaient pour eux-mêmes une estime exagérée et pour les autres un souverain mépris. Qui n'a rencontré des gens dont la tête est si faible qu'une goutte de vin les enivre et les étend par terre? De même il en est que la moindre étincelle de vertu qu'ils voient briller dans leur vie, une prière plus longue, un jour de jeûne enfle aussitôt et remplit de mépris pour les autres. Les saints, au contraire, quoique ornés de toutes les vertus, ont d'eux-mêmes de si humbles sentiments, qu'ils se regardent comme les plus grands pécheurs. Saint Grégoire en explique ainsi la cause : « Plus les saints, dit-il, s'élèvent vers Dieu par l'excellence de leurs vertus, plus ils se trouvent petits et indignes, parce que, plus près de la lumière, ils voient mieux ce qui était caché en eux. » C'est ainsi que de très-doctes et très-sages personnages, égalant l'humilité à la science, avaient une humble opinion d'eux-mêmes. Tel fut saint Thomas d'Aquin, qui ne sentit jamais l'aiguillon de l'orgueil; tandis qu'on voit une foule de demi-savants, arrivés à peine au seuil de la sagesse, s'enfler de leur propre mérite et mépriser tous les autres. Ce défaut a sa source dans la légèreté de l'esprit et la pusillanimité de l'âme. Or, il arrive quelque chose de semblable dans la carrière de la vertu, et c'est à ces hommes, honorés à tort du nom de justes, que notre Seigneur adresse cette parabole.

Pour la bien comprendre, rappelons-nous qu'on distingue des vertus de deux espèces. Il en est qui sont extérieures et tombent sous les sens, par exemple, jeûner, veiller, psalmodier, faire un pèlerinage, mortifier son corps par la faim, l'aspérité des vêtements, les verges, etc. Les autres, cachées dans l'âme, apparaissent moins aux yeux des hommes qu'à ceux de Dieu : par exemple, les trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité, qui tiennent le premier rang parmi toutes les vertus; ensuite la prudence, la patience, la pauvreté de cœur, l'humilité, le mépris du monde, la crainte du Seigneur, et autres semblables. Ces deux classes de vertus sont nécessaires à la perfection de la vie chrétienne. Ni les extérieures ne peuvent subsister sans les

intérieures, ni les intérieures sans l'exercice des extérieures, lorsque celles-ci sont requises par la loi divine; il faut leur concours pour rendre un homme vraiment pieux et agréable à Dieu. Mais si ces vertus se ressemblent envisagées au point de vue de leur nécessité, quelle différence entre elles au point de vue de la dignité et de l'excellence! Les vertus intérieures et spirituelles tiennent, sous ce rapport, le premier rang parmi toutes les autres. Telle fut la foi d'Abraham, si louée par saint Paul; telle fut la charité de ce même Apôtre, qui embrasa le monde entier du feu de l'amour divin; telle fut l'humilité profonde qui brilla d'un si vif éclat dans la très-sainte Vierge; telle fut la patience de Job, que l'ennemi même du genre humain dut reconnaître et admirer; telle fut la mansuétude de Moïse, que la sainte Ecriture appelle le plus doux de tous les hommes; tel fut enfin le zèle d'Elie pour la gloire de Dieu, de ce prophète dont la parole était comme une torche ardente. Ces vertus, et autres semblables, tiennent la première place parmi toutes les autres; et non-seulement la première place, mais aussi la plus sûre, parce qu'elles ne sont point aperçues par les hommes, souvent même par ceux qui les possèdent. De là cette parole de Job : « Quand je serais juste et simple, cela même serait inconnu au fond de mon cœur, » *etiamsi simplex fuero, hoc ipsum ignorabit anima mea*, ch. ix, 21; et un peu plus haut, parlant de Dieu : « Lors même qu'il aurait exaucé ma prière, je ne croirais pas qu'il eût daigné entendre ma voix. » *Cum invocantem exaudierit me, non credo quod audierit vocem meam*. Ibid. 46. Ces vertus sont donc d'autant plus sûres qu'elles sont plus cachées. De même qu'un trésor enfoui dans un champ est plus à l'abri des voleurs; de même qu'une jeune fille enfermée chez elle court moins de danger que celle qui s'offre à la séduction, ainsi plus une vertu se cache, moins elle a à craindre les pièges de l'orgueil et de la vaine gloire. Les vertus extérieures, au contraire, par là même qu'elles ont plus d'éclat, sont plus exposées. Un homme, par exemple, qui passe un temps considérable à prier dans les églises, qui mortifie sa chair par le jeûne et l'abstinence, qui se montre en public revêtu d'un habit pauvre et grossier, qui s'occupe activement des œuvres de miséricorde,

qui s'approche souvent des sacrements, court risque, s'il ne veille sur lui-même, d'ouvrir son cœur à des pensées d'orgueil ; il a à se défendre et des regards des autres et des siens propres. Il suffit d'une réflexion, d'un mot de louange pour le perdre, lui inspirer des sentiments semblables à ceux des Pharisiens de notre parabole, qui, « se confiant en eux-mêmes comme étant justes, méprisaient les autres. » C'est afin de leur montrer quel danger ils couraient, et combien ils étaient éloignés de la justice qu'ils s'attribuaient, que notre Seigneur leur parle ainsi.

1.

« Deux hommes montèrent au temple pour prier, un Pharisien et un Publicain. Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je paie la dîme de tout ce que je possède. » Voyez-vous, mes frères, quel danger ses propres regards firent courir à ce Pharisien ? Tout occupé de considérer ses œuvres extérieures, il n'aperçoit pas ce qui se cache dans son cœur, et fait naufrage, pour ainsi dire, dans le port même, lorsque la vue de ses bonnes œuvres lui inspire des sentiments d'orgueil pour lui-même et de mépris pour les autres. Le malheureux est déçu parce qu'il considère, non ce qui lui manque, mais ce qu'il possède. Or, c'est là, comme nous l'avons dit ailleurs, une espèce d'hypocrisie très-dangereuse. L'hypocrisie ordinaire est celle par laquelle un homme sans conscience, qui connaît ses vices, s'efforce de tromper les autres par un simulacre de sainteté. Mais il y a une autre hypocrisie plus secrète et plus subtile, où l'hypocrite se trompe lui-même, et se croit meilleur qu'il n'est en effet. C'était le mal du Pharisien de notre évangile, et de celui à qui, dans l'Apocalypse, le Seigneur adressait ce reproche : « Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens, et je n'ai besoin de rien ; et vous ne savez pas que vous êtes pauvre et misérable, aveugle et nu. » *Dicis quod dives sum, et locupletatus, et nullius ego, et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.* Apoc. III, 17.

C'est une des principales ruses de l'antique serpent, de porter les siens, qui le croirait? à certains actes de vertu, qui, incapables de procurer la vraie justice, suffisent à faire naître la vaine confiance en soi-même et la vaine gloire. Il les tient ainsi, grâce à cette trompeuse apparence, dans les liens de l'orgueil et de l'amour-propre. Quel remède apporter à ce mal? Le voici. Qu'un homme sage, s'il aperçoit dans sa conduite des actes extérieurs de vertus, examine avec soin le fond de son âme, pour voir s'il y trouve quelques germes de ces vertus intérieures et spirituelles dont nous avons parlé plus haut, je veux dire d'humilité, de patience, d'obéissance, de prudence, d'abnégation de soi-même et de mortification intérieure. Cet examen lui fera découvrir tant de misères, tant de causes de larmes, qu'il ne songera plus à se glorifier de quelques bonnes œuvres extérieures. Je me rappelle avoir connu un religieux d'une abstinence extraordinaire, qui ne vivait durant tout le carême que de pain et d'eau, et restait trois jours de la semaine sainte sans rien prendre, passant en prière la plus grande partie des nuits, et qui cependant n'obéissait que difficilement à ses supérieurs, et avait beaucoup de peine à renoncer à sa volonté propre. Il était si attaché à sa volonté que, ce qu'elle lui inspirait, il s'y portait avec ardeur sans tenir compte des obstacles, et ce qu'elle repoussait, il avait une peine extrême à l'embrasser. Je n'aurais jamais cru à une telle contradiction si je ne l'avais constatée par une expérience de tous les jours. Deux autres religieux, dans un âge déjà avancé, surpassaient et étonnaient tous leurs frères par d'incroyables macérations; eh bien! l'un n'était pas exempt du vice de la médiance, et l'autre ne laissait apercevoir presque aucune trace de charité fraternelle, de bonté, de douceur. Voilà des exemples bien faits pour nous apprendre la perfidie et les ruses de notre ennemi; et les dangers que courent les âmes. Mais revenons à la prière du Pharisien.

« Mon Dieu, dit-il, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, etc. » Qu'y a-t-il de répréhensible dans cette prière? Car nous ne devons pas croire que cette énumération des bonnes œuvres du Pharisien soit mensongère.

L'homme n'a aucun motif pour se mentir à lui-même; ce mensonge ne lui apporterait qu'une vaine consolation. De plus, ces œuvres qu'il rappelle, ce n'est point à ses propres forces, mais à la grâce divine qu'il les attribue, puisqu'il rend grâces à Dieu de les avoir faites. Qu'y a-t-il donc ici de vraiment répréhensible? Vous voyez par cet exemple, mes frères, quels périls menacent notre âme, et combien le Prophète a raison de dire : « Ils ont délibéré ensemble sur les moyens de cacher leurs pièges; ils ont dit : Qui pourra les découvrir? » *Narraverunt ut absconderent laqueos; dixerunt : Quis videbit eos?* Ps. LXIII, 6. C'est-à-dire, ils ont si habilement dressé leurs embûches, que l'œil le plus attentif ne les aurait pas aperçues. Quel homme, en effet, découvrirait le scorpion blotti sous cette pierre, le démon de l'orgueil caché sous ces paroles d'actions de grâces, si le Maître céleste ne nous signalait sa présence? Et cependant celui qui rendait grâces à Dieu pour ses actes de vertu s'attribuait plus qu'il n'avait, et l'orgueil consiste précisément à se regarder comme plus saint qu'on ne l'est en effet. En outre, lorsque, ainsi disposé, il remerciait Dieu des vertus qu'il pratiquait, il méprisait en même temps les autres hommes comme inférieurs à lui, sentiment qui se rapporte aussi au vice de l'orgueil. Car saint Grégoire (lib. XXIII *Moral.*) compte quatre espèces d'orgueil, dont le Pharisien, à en juger par sa présomptueuse prière, n'était pas exempt. « Ou bien, dit ce grand docteur, on s'attribue le bien accompli; ou bien, si on le regarde comme un don du ciel, on s'imagine l'avoir obtenu par ses propres mérites; ou bien on se glorifie d'avoir ce qu'on n'a pas; ou bien enfin on désire mettre en évidence son propre mérite au détriment de celui des autres. »

Quel sera notre préservatif contre un si grand danger? C'est que le fidèle porte son attention non sur ses vertus, mais sur ses défauts, qu'il examine avec soin non ce qu'il possède, mais ce qui lui manque. Tel est le salutaire conseil que saint Jean Chrysostome nous donne en ces termes : « Lorsque nous montrons en public de l'or ou des riches vêtements, nous provoquons les voleurs à nous tendre des embûches; mais si nous les tenons chez nous, nous les gardons sûrement. Il en est de même de nos

richesses spirituelles; si un homme rappelle en toute occasion les bonnes œuvres qu'il a faites, les livrant ainsi au public, il arme son ennemi, il provoque son adversaire. Quand nous avons fait un acte de vertu, Dieu est notre débiteur; si en outre nous croyons n'avoir rien fait, ce sentiment est plus méritoire encore que la bonne œuvre elle-même. Ainsi le bien de l'humilité surpasse tous les autres. Nous-mêmes, dans les rapports ordinaires de la vie, n'avons-nous pas un attachement plus grand pour les serviteurs qui accomplissent leur tâche et ne croient avoir rien fait d'extraordinaire? » Homil. III in *Matth.*

Donc, que le chrétien qui aime vraiment l'humilité se mette devant les yeux ces paroles de saint Paul : « Oubliant ce qui est derrière moi et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le but de la carrière pour remporter le prix de la félicité du ciel, à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ. » *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad braviûm supernæ vocationis Dei in Christo Jesu.* Philipp. III, 13-14. Ce conseil de l'Apôtre est si salutaire que, dans le temps même où nous rendons grâces au Seigneur pour des bienfaits reçus, nous devons prendre garde que ce souvenir ne donne entrée dans notre âme à quelque souffle de vaine gloire. C'est ce qui arriva au Pharisien : pendant qu'il remerciait Dieu de ses bonnes œuvres, il conçut de lui-même une opinion trop favorable, en sorte qu'il retira moins de fruit de son action de grâces que sa présomption lui causa de dommage. Mais examinons la suite de sa prière.

« Je ne suis pas, dit-il, comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni comme ce Publicain. » O merveilleux jugements de Dieu! Quelle est vraie cette parole de nos saints Livres : « Toutes les voies de l'homme sont exposées à ses yeux; mais le Seigneur pèse les esprits. » *Omnes viæ hominis patent oculis ejus; spirituum ponderator est Dominus.* Prov. XVI, 2. Et celle-ci : « L'homme voit la figure, mais Dieu voit le cœur. » *Homo videt in facie, Deus autem videt in corde.* I Reg. XVII. Voilà un homme intimement convaincu qu'il est plus juste que ce

Publicain. Que ferait-il si le Seigneur lui disait : Ce Publicain que tu méprises, qui ne fait pas comme toi profession de piété, qui ne jeûne pas deux fois la semaine, est en réalité et devant Dieu plus saint que toi, et ton étonnement ne fait qu'accroître encore ton infériorité et ta misère. Qui pourrait décrire l'étonnement, la stupéfaction du Pharisien, si, dans ce langage, il reconnaissait une voix divine? Or, le monde est tout rempli de jugements de Dieu tout-à-fait semblables. Que d'hommes, par suite d'une illusion pareille à celle du Pharisien, se regardent comme plus saints que le commun de leurs frères, et occuperont la dernière place au tribunal du souverain Juge, qui pèse les esprits!

Il était sous le charme d'une illusion semblable cet autre Pharisien qui, ayant invité notre Seigneur à un repas, accusait la femme pécheresse et le Sauveur lui-même de ce qu'il se laissait toucher par elle. *Luc. vii.* Jésus lui répondit par une admirable parabole où il montre que la pécheresse avait pour lui plus d'amour que le Pharisien.

Qui pourrait dire combien cette estime exagérée de soi-même fait courir de péril à l'âme? Un malade qui se sait malade laisse toujours de l'espoir; car il a recours à des remèdes qui pourront le guérir. Mais si le malade n'a pas la conscience de son état, comment espérer sa guérison? Combien d'hommes ne voyons-nous pas qui, négligeant des blessures reçues à la tête, qu'ils croient saine, tombent peu après dans une maladie incurable? Le danger est bien moindre lorsque le pécheur se reconnaît pécheur, que si, imitant les œuvres du Pharisien de l'Évangile, il se donne le nom de juste. Voilà pourquoi le Sauveur lança, comme un coup de foudre, cette sentence contre les Pharisiens : « Les publicains et les courtisanes vous précéderont dans le royaume de Dieu. » *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei.* *Matth. xxi, 31.* Quelles que soient vos bonnes œuvres, il y a, à vous décerner une couronne de justice, un immense danger que saint Jean Chrysostome nous fait entendre par cette comparaison : « Supposez dans votre esprit deux chars, traînés l'un par la vertu jointe à l'orgueil, l'autre par le péché joint à l'humilité, vous verrez en un instant celui-ci dépasser le premier

et remporter le prix de la course, non à cause de la vitesse du péché, mais grâce au pouvoir de l'humilité. L'autre char, au contraire, avancera péniblement et sera vaincu, non que la vertu soit impuissante, mais elle est retardée par la masse énorme et pesante de l'orgueil. Car, de même que l'humilité, à cause de sa souveraine excellence, vient à bout du poids énorme du péché et arrive jusqu'au ciel, ainsi l'orgueil, par sa masse et son poids, domine la vertu, qui cherche à s'élever en haut, et la rabaisse facilement jusqu'à terre. C'est ce que vous montrera l'exemple du Pharisien et du Publicain. » Puis, ayant abordé cette parabole et montré que le Pharisien représente le char traîné par l'orgueil uni à la justice, et le Publicain le char traîné par le péché uni à l'humilité, l'éloquent docteur continue ainsi : « Lorsque le Publicain eut dit : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur*, il s'en retourna justifié, et non pas l'autre; une prière l'emporta sur les œuvres, les paroles sur les actions. L'un étala sa justice, ses jeûnes, ses dîmes; l'autre ne prononça que quelques paroles, et il arriva que la multitude de ses péchés fut pardonnée, que toutes ses fautes furent effacées. Dieu n'entendit pas seulement les paroles, mais il considéra aussi le sentiment qui les dictait, et voyant dans son cœur l'humilité et la contrition, il eut pitié de lui et le traita avec la plus grande bonté. » Ce n'est pas le seul endroit de ses Homélies où la parabole de notre évangile inspire à saint Jean Chrysostome des réflexions semblables. Dans l'homélie quatrième sur les paroles d'Isaïe : *Vidi Dominum*, il s'exprime ainsi : « Voulez-vous que je vous dise quel bien c'est que l'humilité, quel mal c'est que l'orgueil? Le pécheur l'a emporté sur le juste, le Publicain sur le Pharisien, les paroles sur les actions. Comment les paroles? Le Publicain dit : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur*; le Pharisien dit : *Je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs et avarés. Qu'est-il donc? Je jeûne deux fois la semaine, je paye la dîme de tous mes biens*. Le Pharisien était supérieur par les œuvres de la justice; le Publicain prononçait des paroles pleines de modestie, et les paroles l'emportèrent sur les actions; le trésor de l'un fut rejeté avec ignominie, l'indigence de l'autre se changea en richesse. Deux navires ayant leur

cargaison étaient arrivés en vue du port : le Publicain y entra sans la moindre peine, et le Pharisien fit naufrage; apprenez de là combien l'orgueil est un grand mal. Le Pharisien, qui se met à nu et se vide, éprouve un naufrage étrange, inoui; il a touché le rivage et perdu en même temps toutes ses marchandises. »

A ceux qui se décernent ainsi une couronne de justice, le Seigneur dit dans l'Apocalypse : « Vous avez la réputation d'être vivant et vous êtes mort. » *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Apoc. iii, 1. Et c'est là, mes frères, la principale raison qui doit faire trembler même les personnes pieuses et leur arracher ce cri : Qui sait, Seigneur, si cette parole ne m'est pas applicable : *Vous avez la réputation d'être vivant, et vous êtes mort!* Sans doute je puis dire en toute vérité : Je n'ai commis ni vol, ni meurtre, ni adultère; mais le Pharisien pouvait aussi se rendre un témoignage semblable, et cependant il était mort, et ne le savait pas. L'Apôtre n'avait la conscience d'aucun péché, et il ne laissait pas de dire : « Ma conscience ne me reproche rien; mais je ne suis pas justifié pour cela; mon juge, c'est le Seigneur, qui juge bien autrement que les hommes. » *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum : qui autem judicat me, Dominus est.* I Cor. iv, 4. Car souvent « ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu. » *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum.* Luc. xvi, 15. « Avez-vous donc des yeux de chair, dit Job au Seigneur, voyez-vous comme voient les humains? » *Numquid oculi carnei tibi sunt, aut sicut videt homo et tu videbis.* Job. x, 4. Il arrive que Dieu se retire de l'âme avec si peu de bruit, qu'on ne s'aperçoit pas de son départ. De là ces paroles du même patriarche : « Il vient vers moi sans que je l'aperçoive; il a fui, et je ne l'ai point vu. » *Si venerit ad me, non videbo eum, et si abierit, non intelligam.* C'est-à-dire, il vient à moi par sa grâce sans que je le sache d'une manière certaine, et lorsque mon péché le force à quitter mon âme, son départ reste quelquefois caché pour moi. Les péchés que l'on appelle d'action se remarquent sans peine; mais ceux que nous commettons par omission passent facilement inaperçus; en effet, on les commet, non en faisant une chose mauvaise, mais en ne

faisant pas une chose à laquelle on est obligé. Combien d'hommes, par exemple, pèchent par défaut de confiance en Dieu, sans le savoir? Nous lisons dans la sainte Ecriture que le roi Asa, apprenant que Baasa, roi d'Israël, se préparait à lui faire la guerre, envoya des présents au roi de Syrie pour obtenir l'assistance de ce prince contre son ennemi. Qui de vous, mes frères, blâmerait une pareille conduite? Eh bien! le Seigneur envoya son prophète à Asa pour lui adresser des reproches sévères de ce que, après avoir quelque temps auparavant, dans un danger plus grave encore, éprouvé le secours de la protection divine, il n'avait pas, dans un danger moindre, imploré la même assistance. « Vous avez agi follement, lui dit le Prophète, et pour cela même des guerres vont s'élever dès à présent contre vous. » *Stulte egisti, et propter hoc ex presenti tempore adversum te bella consurgent.* II Paral. xvi, 9. Irrité contre le Prophète, Asa lui fit mettre les pieds dans les ceps; mais, en punition de ce crime, il éprouva, la trente-neuvième année de son règne, une très-violente douleur aux pieds, et cependant il n'eut point recours au Seigneur dans son mal, et il mit plutôt sa confiance dans la science des médecins. *Ibid.* 12. Vous voyez, mes frères, de combien de maux a été l'origine un acte de défiance envers Dieu, acte auquel les hommes du siècle auraient donné le nom de prudence, puisque Asa réussit par ce moyen à repousser le danger qui le menaçait. Et cependant ce prince, juste d'ailleurs, ignorait le péril qu'une telle conduite recérait.

Mais, direz-vous, est-ce que cette ignorance n'était pas pour lui une excuse de sa faute? Toute ignorance, mes frères, n'excuse pas de péché. Saul était dans l'ignorance lorsqu'il persécutait l'Eglise de Dieu, et cependant s'il ne s'était pas converti, cette circonstance ne l'aurait pas justifié du crime de cruauté et d'infidélité. Il existe encore une autre ignorance qui a son principe dans l'orgueil et l'arrogance, lorsqu'un homme a une telle estime de lui-même, que, appuyé sur son propre jugement, il prétend tout décider par lui-même et se passer des conseils des autres. Les fautes qui s'ensuivent étant le fruit de l'orgueil et de la présomption, sont indignes de pardon.

Quel préservatif nous sauvera d'un si grand danger? Celui que saint Grégoire offre à toute personne de piété : « Il faut, dit-il, tout ensemble connaître et méconnaître vos bonnes œuvres, les juger bonnes et médiocres : bonnes, pour les continuer ; médiocres, pour échapper à la vanité. » Et ailleurs : « Que chacun s'efforce de devenir grand, mais qu'il ne sache jamais qu'il l'est devenu ; le jour où il connaîtra sa grandeur, il l'aura perdue. »

Je vous proposerai encore cette humble crainte que nous recommande l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Gardez-vous de vous élever ; mais tenez-vous dans la crainte, » *Noli altum sapere, sed time*, Rom. XI, 20 ; et dont parle Job dans ce passage : « Je redoutais toutes mes œuvres, sachant que vous n'épargneriez pas mes fautes. » *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti*. Job. IX, 28. Nous devons aussi nous écrier vers le Seigneur avec le Prophète : « Qui est celui qui connaît ses fautes? Purifiez-moi de celles qui sont cachées en moi. » *Delicta quis intelligit? Ab occultis meis munda me*. Ps. XVIII, 13. De cette crainte salutaire découle notre sécurité ; et quoique la crainte et la sécurité semblent deux sentiments contraires, ils s'accordent cependant en cela, que le premier est la base et la source du second. C'est pourquoi l'apôtre saint Pierre nous exhorte à vivre dans la crainte tout le temps de notre pèlerinage sur la terre, *in timore incolatus vestri tempore conversamini*. I Petr. I, 17.

Par quels moyens pourrons-nous acquérir cette précieuse crainte? Pour ne parler que d'un seul, la méditation des jugements de Dieu sera très-efficace pour la faire naître dans nos âmes. Salomon, qui avait élevé au Seigneur un temple si magnifique, perd la grâce ; et Manassé, dont les crimes avaient attiré la ruine et du temple et de la ville sainte, est justifié de son péché. Judas est dépouillé de la dignité d'apôtre, et Saul, ce cruel persécuteur de l'Eglise, le remplace. Mais parmi tous les exemples que nous pourrions citer, il n'en est pas de plus terrible et de plus étonnant que la chute du saint roi David, que la divine providence a sans doute permise pour inspirer aux fidèles de tous les âges une crainte salutaire. Car, de même que Dieu, dit saint Grégoire, permit que l'apôtre saint Thomas doutât de la résurrection

de Jésus-Christ, afin que son doute servît de fondement à notre foi, de même il a eu en vue, dans la chute de David, notre utilité. Quel homme, en effet, si parfait qu'on le suppose, croirait n'avoir rien à craindre en cette vie, en voyant un roi si pieux, tout rempli de l'esprit prophétique, à qui Dieu avait daigné tant de fois parler, qu'il avait honoré du don des miracles, choisi et élevé lui-même sur le trône, tomber du sommet de la sainteté et de la gloire humaine dans un crime abominable, souiller par l'adultère la femme d'un autre, et faire périr par une mort indigne et révoltante le fidèle époux de cette femme? Au souvenir de cette faute, qui ne passerait sa vie, qui est une tentation continuelle, dans le tremblement et la frayeur? Jacob et Esaü naissent ensemble du même père et de la même mère, et cependant le Seigneur dit qu'il a aimé Jacob et haï Esaü, quoique celui-ci fût l'aîné; sur quoi l'Apôtre laisse échapper ce cri d'admiration : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables. » *O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!* Rom. XI, 33. Qui donc sera sans crainte devant vous, ô Roi des nations? Ainsi, mes frères, la méditation des jugements de Dieu fera naître en nous cette crainte salutaire, si d'ailleurs nous la demandons à Dieu par des prières continuelles.

III.

Mais, hâtons-nous de passer du Pharisien au Publicain. Le premier nous a appris ce que nous devons craindre et éviter, le second nous apprendra ce que nous devons pratiquer. L'un fut renversé du ciel par l'orgueil, l'autre fut élevé au ciel par l'humilité. Invité aux noces, le sage Publicain choisit pour s'y asseoir la dernière place, et le maître du festin l'honore de la première. « Se tenant éloigné, dit l'Évangile, il n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Tout en lui respire l'humilité et la crainte : il se tient à distance, il frappe sa poitrine,

il impute ses fautes à lui seul, il invoque en sa faveur, non sa justice, mais la seule miséricorde de Dieu : « Mon Dieu, dit-il, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Par cette humble prière, un publicain, un serviteur du monde devient l'ami et l'enfant de Dieu, tant l'humilité et le repentir ont de puissance auprès du souverain Juge ! Écoutons sur ce sujet saint Jean Climaque : « Il me semble, dit-il, que parmi les pécheurs, le roi Manassé est un des plus grands et des plus coupables ; il souilla le temple et la religion tout entière par le culte des idoles ; quand le monde entier aurait jeûné pour expier un tel crime, cette pénitence eût été insuffisante. Eh bien ! cette incurable blessure, l'humilité la guérit. »

Cet exemple nous montre, mes frères, quelles dispositions nous devons apporter à la prière. Prions, non comme le Pharisien, en faisant valoir notre justice, mais comme le Publicain, qui, ne s'appuyant en rien sur lui-même, mettait tout son espoir dans la seule miséricorde de Dieu. Une comparaison vous mettra sous les yeux la nature de ces deux sentiments. Des auteurs respectables, décrivant les principales merveilles du monde, rapportent qu'il existe une fontaine dont les eaux éteignent le flambeau allumé qu'on y jette, et allument le flambeau éteint. Vive image de l'orgueil et de l'humilité ! Un homme vraiment humble, qui s'approche de Dieu avec le sentiment de sa nudité et de son indigence, reçoit de lui les plus grands biens ; le contraire arrive à ceux qui, se confiant en eux-mêmes, se présentent avec orgueil et suffisance. N'est-ce pas la pensée de l'Apôtre dans ce passage de l'épître aux Romains : « Pourquoi les Gentils, qui ne cherchaient point la justice, ont-ils embrassé la justice, tandis qu'Israël, qui recherchait la loi de la justice, n'est point parvenu à la loi de la justice ? *Quid ergo dicemus? quod gentes, quæ non sectabantur justitiam, apprehenderunt justitiam; Israel vero sectando legem justitiæ, in legem justitiæ non pervenit.* A cette question difficile, il répond aussitôt : « Parce qu'ils ne l'ont pas recherchée par la foi, mais par les œuvres de la loi, » *quia non ex fide, sed quasi ex operibus,* c'est-à-dire, parce qu'Israël se présentait orgueilleusement devant Dieu, appuyé, non sur la grâce

divine, mais sur le mérite de ses œuvres; tout autres étaient les dispositions des Gentils qui, n'apercevant en eux aucune bonne œuvre, se fondaient principalement sur la foi et l'espérance de la miséricorde divine. Vous avez pu voir ces deux dispositions dans la prière du Pharisien et celle du Publicain.

Mais parmi toutes les marques d'humilité qui brillent dans la prière du Publicain, il en est une qui révèle une âme tout-à-fait humiliée et confuse, c'est qu'il n'osait pas même lever les yeux vers le ciel. A ce signe, mes frères, vous reconnaîtrez toujours la vraie pénitence, et vous suspecterez à bon droit la conversion du pécheur qui, après avoir commis beaucoup de crimes, ne conserve aucune trace de pudeur et de honte. On distingue en effet, vous le savez, deux sortes de pénitence. L'une, purement humaine, qui naît, en quelque sorte, sur notre sol, et a sa source dans la difformité du péché; les philosophes mêmes l'ont connue. L'autre, descendue du ciel et répandue dans notre âme par l'Esprit-Saint, est accompagnée d'une lumière surnaturelle, au flambeau de laquelle l'âme aperçoit la grandeur de la bonté de Dieu et la gravité du péché; et cette connaissance surnaturelle enfante un repentir et une confusion qui ne permettent pas de lever les yeux au ciel, séjour de Celui dont on a tant de fois outragé la majesté. Lorsqu'Azaël, frère de Joab, poursuivait dans sa fuite Abner, chef du peuple d'Israël, celui-ci lui dit : « Retirez-vous, ne me suivez pas davantage, de peur que je ne sois obligé de vous percer de ma lance, et qu'après cela je ne puisse plus lever mon regard devant Joab, votre frère. » *Recede, noli me sequi, ne compellar confodere te in terram, et levare non poterò faciem meam ad Joab fratrem tuum.* Il Reg. II, 22. Si cet homme craignait de regarder en face celui dont il aurait tué le frère qui le poursuivait, comment le pécheur pourrait-il lever avec confiance ses yeux vers le Père céleste dont il a crucifié, flagellé, abreuvé de fiel et de vinaigre, le Fils unique, autant de fois qu'il a commis une faute mortelle?

Enfin la vraie et parfaite pénitence ressent de la confusion, non-seulement pour ses fautes propres, mais encore pour celles des autres. Aussi Esdras, parlant au Seigneur et considérant les

péchés de son peuple, disait dans sa prière : « Mon Dieu, je suis dans la confusion, et j'ai honte de lever les yeux devant vous, parce que nos iniquités se sont multipliées par dessus notre tête, et que nos péchés se sont élevés jusqu'au ciel. » *Deus meus, confundor et erubescere levare faciem meam ad te, quoniam iniquitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum, et delicta nostra creverunt usque ad cælum.* I Esdr. ix, 6.

Voilà donc, mes frères, la première leçon que nous donne le Publicain, c'est de rougir et d'être confus devant Dieu à cause de nos péchés, afin que nous ne méritions pas d'entendre le reproche du Prophète : « Vous avez pris le front d'une prostituée, vous n'avez pas voulu rougir, » *frons meretricis facta est tibi, noluit erubescere*, Jerem. iii, 3. Apprenons aussi de son exemple quel regard nous devons élever vers le Seigneur ; car le sage Publicain, qui ne voulut pas regarder le ciel, leva son regard vers Dieu. « N'ayant pas osé, dit saint Bernard, lever les yeux vers le ciel, il attira le ciel jusqu'à lui. » Qu'il importe extrêmement de tourner vers Dieu des regards bien disposés, nous le voyons par ces paroles de l'Epoux céleste au livre des Cantiques : « Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur, par un de tes yeux, » *vulnerasti cor meum, soror mea, in uno oculorum tuorum*, Cant. iv, 9. Ce regard de l'Epouse était tout brûlant de la charité la plus ardente ; blessée elle-même par un trait de l'Epoux divin, elle le lui lance et le blesse à son tour. Les astronomes enseignent que les aspects divers des étoiles et des planètes entre elles produisent dans ce monde inférieur les effets que nous apercevons. De la même manière les âmes pieuses, selon la diversité des regards qu'elles tournent vers l'Epoux céleste, sont comblées par lui de dons différents. Les unes le regardent avec des yeux timides, et en reçoivent une crainte salutaire ; d'autres avec des yeux humbles, et reçoivent les trésors de la grâce divine ; d'autres avec des yeux pleins d'amour, et sont enflammés du feu de la charité ; d'autres avec des yeux chastes, et reçoivent la vertu de pureté ; d'autres élèvent vers Dieu un regard simple et droit, et reçoivent le don de la sagesse ; d'autres enfin animent leurs regards de tous ces sentiments à la fois, et sont comblés

de toutes sortes de faveurs. Que si quelqu'un trouve difficile de regarder Dieu ainsi, qu'il imite l'humilité du Publicain. Nous mériterons par là de recevoir de sa miséricorde non-seulement le pardon de nos fautes, mais encore la gloire du ciel promise aux âmes vraiment humbles.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE DIXIÈME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; — 2° DE LA SUPERBE ET DE SA FILLE,
LA VAINÉ GLOIRE.

Omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur.

Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Luc. XVIII, 14.

Dans l'évangile de ce jour, mes chers frères, le Maître céleste, sous le voile d'une parabole (peut-être est-ce le récit d'un fait réel), s'élève avec force contre le vice de l'orgueil et nous recommande la vertu d'humilité, comme le montrent les paroles de mon texte. Les philosophes nous enseignent que ces deux sujets n'en font qu'un, parce qu'il n'y a qu'une seule science pour les contraires. Le dialecticien traite en même temps de la vérité et de l'erreur, le médecin de la santé et de la maladie, et ce qu'ils disent de l'une contribue à l'intelligence de l'autre. De même ici, lorsque nous louons l'humilité, nous blâmons en même temps l'orgueil, qui lui est opposé. Et plus nous blâmons et condamnons l'orgueil, plus nous relevons la vertu d'humilité, qui nous préserve de la souillure et de la malice du vice contraire. Or, comme nous avons, dans le discours précédent, fait l'éloge de l'humilité, nous parlerons aujourd'hui des pernicious effets de l'orgueil, et surtout de la vaine gloire, rangée par Cassien parmi

les huit vices principaux, et appelée par lui *ξενοδοσία*, laquelle tend des pièges à la vertu, et souvent tire de nos bonnes œuvres une force nouvelle. Nous commencerons toutefois par expliquer l'évangile où le Maître céleste nous offre un remède salutaire contre cette maladie de l'âme. Tous ses enseignements sont-ils autre chose que des remèdes à nos maladies spirituelles? Dans cet évangile, il se propose, au moyen d'une parabole, de guérir l'enflure de certains hommes « qui se confiaient en eux-mêmes comme étant justes, et méprisaient les autres. » Le remède qu'il leur destine, il veut aussi qu'il serve à la guérison de nos âmes. Afin de traiter ce sujet avec piété et utilité pour nous tous, implorons humblement le secours d'en haut par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Indiquons d'abord le lien qui rattache cette parabole à la précédente. Dans la parabole qui précède, notre Seigneur nous recommande, par l'exemple du juge inique, la confiance et la persévérance dans la prière, et dans celle qui nous occupe aujourd'hui, il nous enseigne, par l'exemple du Publicain, qu'une autre qualité de la prière, c'est l'humilité. Combien d'hommes, en effet, se plaignent de demander à Dieu beaucoup de grâces sans être exaucés. L'apôtre saint Jacques nous en donne la raison : « Vous demandez, dit-il, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, » c'est-à-dire, parce que vos prières sont dépourvues des qualités qui doivent les accompagner. *Petititis et non accipitis, eo quod male petitis.* Jac. iv, 3. Quelles sont ces qualités, me direz-vous? Il en est trois que nos saintes Lettres mentionnent très-souvent. La première est la foi et la confiance, dont parle notre Seigneur dans ce passage : « Tout ce que vous demandez dans vos prières, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera fait ainsi. » *Quidquid orantes petitis, credite quia accipietis, et fiet vobis.* Marc. xi, 24. La deuxième est la persévérance, dont le Sauveur dit : « Si néanmoins il continue de frapper, quand son ami ne se lèverait point pour lui donner quelque chose parce qu'il est son ami, il se lèvera, je vous le dis, à cause de son importunité, et lui donnera tout ce dont il a

besoin, » *et si ille perseveraverit pulsans, dico vobis, et si non dabit illi surgens eo quod amicus ejus sit, propter improbitaltem tamen ejus surget, et dabit illi quotquot habet necessarios.* Luc. XI, 8. Enfin, la troisième est l'humilité, dont parle l'Écclésiastique : « La prière d'un homme qui s'humilie percera les nues. » *Oratio humiliantis se nubes penetrabit.* Eccli. xxxv, 21.

Ainsi la parabole de notre évangile nous apprend, par l'exemple du Publicain, quelle doit être cette humilité, et dans celle qui la précède, la persévérance et la confiance dans la prière nous sont recommandées par la conduite du juge inique. — Afin que vous compreniez sur quel fondement repose cette confiance, dont l'infirmité humaine a surtout besoin, reprenons la chose de plus haut.

D'après la doctrine des théologiens, tous les êtres qui existent se rapportent à deux grandes classes, dont l'une comprend l'être incréé et l'autre l'être créé, en d'autres termes, le Créateur d'une part, seul dans sa classe, et de l'autre toutes les créatures, soit du ciel, soit de la terre. Or, entre le Créateur et les créatures il y a de nombreuses différences, dont il nous suffira d'indiquer trois seulement. La première est que les créatures dépendent de Dieu, comme ayant été créées par lui, tandis que le Créateur, qui n'est d'aucun autre, ne dépend de personne; de là son nom propre et spécial : *Celui qui est.* Ensuite, les créatures sont par elles-mêmes pauvres et indigentes, tandis que le Créateur est la source inépuisable de toute richesse et de tout bien. Enfin, c'est le propre de la créature de mendier et de solliciter auprès de son Créateur tous les biens; c'est le propre de celui-ci, au contraire, de ne recevoir rien de personne, mais d'épancher libéralement ses richesses sur toute créature, selon la condition et la nature de chacune. De là ces paroles de l'Apôtre : « Qui a connu les desseins de Dieu? ou qui est entré dans le secret de ses conseils? ou qui lui a donné quelque chose le premier pour en prétendre récompense? Car tout est de lui, tout est par lui, et tout est en lui. » *Quis cognovit sensum Domini? aut quis consiliarius ejus fuit? aut quis prior dedit illi et retribuetur ei? Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia.* Rom. XI, 34, 35. Cette libéra-

lité est donc propre à la nature divine et à son immense bonté : voilà pourquoi on dit que le bien est *diffusif de lui-même, sui diffusivum*. De même que le soleil répand au loin et naturellement la chaleur, la lumière et ses influences si multiples dans les divers corps de la nature, ainsi le brillant Soleil de justice épanche avec la plus grande libéralité les trésors de ses biens sur tout ce qui existe. Ainsi le propre de la créature est de mendier et de tendre la main, le propre du Créateur est de donner et de faire du bien à tous. Ce qui pousse les créatures à demander, c'est leur indigence native et la nécessité; ce qui porte le Créateur à donner, c'est son immense bonté et sa libéralité infinie. Mais comme la bonté de Dieu l'emporte beaucoup sur notre pauvreté et nos besoins, le Créateur est incliné beaucoup plus puissamment à donner, que la créature ne l'est à demander; par conséquent, quoique la créature éprouve une grande joie de recevoir, le Créateur en ressent une plus grande encore à répandre ses bienfaits. En faut-il d'autre preuve que ces exhortations à la prière, et à la prière continuelle, que Dieu nous adresse dans la sainte Ecriture? Certes, il serait bien libéral le prince qui solliciterait ses sujets à lui demander toujours de nouvelles faveurs. Quelle n'est donc pas la bonté de Dieu qui nous exhorte si instamment à le prier! « Demandez, dit-il, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte, et on vous ouvrira? » *Petite et accipietis, quærite et inveniatis, pulsate et aperiatur vobis*. Luc. xi, 9. Et pour que personne ne craigne de le prier en vain, il ajoute aussitôt : « Car celui qui demande reçoit, et celui qui cherche trouve, et on ouvre à celui qui frappe. » *Omnis enim qui petit, accipit, et qui quærit, invenit, et pulsanti aperiatur*. Ibid. 10. Enfin, il est si prompt à faire le bien et si lent à punir, que souvent il cherche lui-même des intercesseurs qui apaisent sa colère et le disposent à la miséricorde. C'est ce qu'il dit ouvertement par son Prophète : « J'ai cherché un homme parmi eux, qui se présentât comme une haie entre moi et eux, et qui s'opposât à moi pour la défense de cette terre, afin que je ne la détruississe point, et je ne l'ai pas trouvé; c'est pourquoi j'ai répandu mon indignation sur eux. » *Quæsi*

de eis virum, qui interponeret sepem, et staret oppositus pro terra, ne dissiparem eam, et non inveni; et effudi super eos indignationem meam. Ezech. xxii, 30, 31. Quelle preuve, mes frères, de la bonté et de la miséricorde de Dieu, même envers les pécheurs, que de le voir, après qu'ils l'ont gravement offensé, chercher partout des intercesseurs pour désarmer sa juste vengeance?

Mais ce qui surpasse tout le reste, c'est la parabole du juge inique, où notre Seigneur nous recommande la persévérance dans la prière, et qui se trouve dans saint Luc immédiatement avant l'évangile de ce jour : « Il leur disait encore cette parabole, pour montrer qu'il faut toujours prier et ne se lasser jamais. Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait point Dieu et ne se souciait point des hommes. Dans cette même ville était une veuve qui venait à lui, disant : Faites-moi justice de mon adversaire. Et pendant longtemps il ne le voulut point. Mais enfin il dit en lui-même : Quoique je ne craigne pas Dieu et ne me soucie pas des hommes, cependant, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice afin qu'elle ne m'accable plus de ses continues instances. Vous entendez, ajouta le Seigneur, ce que dit ce juge inique. Et Dieu ne vengerait pas ses élus qui jour et nuit crient vers lui, et il différerait de les secourir? Je vous le dis, il les vengera bientôt. » *Luc*, xviii, 1-8.

Remarquez, mes frères, de quel exemple imparfait se sert le Maître céleste pour nous exhorter à la confiance et à la persévérance dans la prière, lorsqu'il se compare lui-même à un juge inique, mettant ainsi en parallèle la souveraine bonté avec l'extrême injustice. Il offrirait à notre confiance un puissant encouragement, s'il se comparait à nos parents selon la chair, comme il le fait ailleurs : « Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père céleste donnera-t-il l'esprit bon à ceux qui le lui demandent? » *Si vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester celestis dabit spiritum bonum peccantibus se?* *Luc*, xi, 13. Autant, en effet, il surpasse en bonté les pères selon la nature, autant il les surpasse en amour. Il aurait pu encore se comparer à quelque prince magnifique et libéral.

et en tout cas à un homme qui ne fût pas étranger à tout sentiment d'humanité. Mais, laissant là toutes ces comparaisons, c'est avec un juge inique qu'il se met en parallèle, afin de mieux faire ressortir l'admirable efficacité d'une prière persévérante et confiante, qui touche et désarme, non un homme quelconque, mais un juge étranger à tout sentiment de religion et d'humanité, puisqu'il ne craignait pas Dieu et ne se souciait point des hommes. Que si un juge cruel et impie se conduisit de la sorte à l'égard d'une veuve importune, que ne fera pas la Bonté souveraine et infinie ! Que ne donnera-t-elle pas lorsque ses enfants choisis crieront vers elle le jour et la nuit ? Si l'iniquité d'un juge a été jusque là, que ne devons-nous pas attendre de la libéralité d'un Dieu ? Si le juge fut vaincu par la persévérance d'une veuve qu'il méprisait, qu'est-ce que Dieu n'accordera pas aux prières de ses élus et de ses enfants ? Que ne fera-t-il pas si on le prie, lui qui, sans être sollicité par personne, a répandu tant de bienfaits sur le genre humain ? Que ne fera-t-il pas en faveur des justes, Celui qui a accepté tant de souffrances pour le salut des pécheurs ? Non, mes frères, le Maître céleste ne pouvait mieux nous recommander la persévérance dans la prière et la confiance en la miséricorde divine, qu'en se comparant avec ce juge inique. Mais puisqu'il m'est impossible de vous expliquer comme je le voudrais cette condescendance du Sauveur, demandez-lui vous-mêmes qu'après avoir daigné vous révéler sa miséricorde par cette comparaison, il vous en fasse comprendre toute l'étendue. Je dois ajouter toutefois qu'un homme qui, peu convaincu par ces raisonnements, ou bien hésite à se confier en la miséricorde de Dieu, ou bien pense que la persévérance dans la prière est d'un faible secours pour être exaucé, cet homme, chose horrible à dire, fait par là même le Père de la miséricorde plus méchant et plus cruel que ce juge inique, ce qui est un blasphème épouvantable. Prions donc, mes frères, prions avec persévérance et confiance, et nous ne le ferons jamais sans fruit.

I.

Ces principes établis, arrivons à la parabole de notre évangile, qui nous recommande la troisième condition de la prière, savoir la véritable humilité de cœur.

« Deux hommes, dit le Sauveur, montèrent au temple pour prier, un Pharisien et un Publicain. Le Pharisien, debout, pria ainsi en lui-même, etc. »

Quoique l'on puisse, debout dans le temple, prier avec piété, il y a cependant plus de religion à le faire soit à genoux, soit prosterné. Ainsi pria dans le jardin des Oliviers notre Seigneur Jésus-Christ, prosterné la face contre terre et comme anéanti devant son Père. L'attitude du Pharisien debout est donc signalée ici plutôt comme un signe d'orgueil que comme un signe de piété et de religion. Le même sentiment va se révéler aussi dans sa prière.

« Mon Dieu, dit-il, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je paye la dîme de tout ce que je possède. » Que peut-on reprendre dans cette prière, puisque le Pharisien y rend grâces des bienfaits qu'il a reçus de Dieu? N'est-ce pas comme s'il disait : Seigneur, les hommes du siècle étant souillés de beaucoup de crimes, que moi, qui suis de la même nature et comme eux sujet au péché, j'aurais pu commettre aussi, j'attribue à votre grâce d'en avoir été préservé. S'il est défendu de parler de ses propres avantages, que direz-vous à saint Paul qui proclame hautement qu'il a plus travaillé que tous les autres, qu'il a annoncé l'Évangile à un plus grand nombre, qu'il a souffert davantage pour Jésus-Christ? *I Cor. xv.* Que direz-vous au saint patriarche Job, qui énumère longuement ses bonnes œuvres et s'appelle le père des pauvres, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux? *Job. xxix.* Que direz-vous du Prophète royal qui tient souvent un langage semblable : « J'ai gardé les voies du Seigneur, dit-il, et je ne me suis point laissé aller à l'impiété en m'éloignant de mon Dieu. *Custodivi*

vias Domini, nec impie gessi a Deo meo. Ps. xvii, 22. Et ailleurs, avec plus de force et de solennité encore : « Venez et entendez, vous tous qui avez la crainte de Dieu, et je vous raconterai quelles grandes choses il a faites en faveur de mon âme. » *Venite, audite, et narrabo vobis, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* Ps. lxxv, 16. Si, loin de blâmer ces saints personnages, nous les louons de parler de leurs vertus non-seulement à Dieu, mais aux hommes, pourquoi accuserions-nous le Pharisien de rappeler ses bonnes œuvres, non aux hommes (ce qui eût été plus dange-reux), mais à Dieu, et cela en lui rendant des actions de grâces? Assurément, à ne considérer que les paroles, vous ne trouveriez guère à reprendre dans sa prière.

Nous voyons par là, mes frères, combien est subtil le vice de l'orgueil, et de combien de manières il trompe l'âme où il habite. Ce vice était moins dans les paroles et la prière que dans le cœur du Pharisien. Mais le Seigneur, « qui pèse les esprits, » *Prov. xvi, 2*, regardait non les paroles, mais l'enflure intérieure de l'âme. Dans les saints personnages dont nous venons de parler, il voyait des cœurs tout remplis d'amour pour leurs frères, et qui ne révélaient leurs vertus que par amour pour la vérité et la justice; dans le Pharisien, au contraire, il apercevait une âme gonflée par l'esprit d'orgueil. Voilà pourquoi, tandis qu'il couronne les paroles des premiers à cause de leur piété, il condamne la prière du second à cause de leur enflure. D'où nous pouvons conclure, mes frères, que nous serons jugés, non pas tant d'après nos paroles et nos œuvres, que d'après l'intention et les vues qui nous animent. Que personne donc ne se flatte parce que ses actions paraissent bonnes à l'extérieur, mais qu'il sonde son intérieur, qu'il examine avec soin ce qui se cache dans le secret de son âme, dans quelle intention, dans quelle vue il pratique telle ou telle œuvre pieuse; car c'est là-dessus que le Seigneur le jugera. Que de racines d'amour-propre se cachent souvent sous l'apparence de la piété, racines que nous pouvons ne pas remarquer, mais qui n'échappent pas à l'œil de Dieu! Assurément le Pharisien n'apercevait pas l'orgueil de son âme et le mépris des autres que recouvrait son action de grâces; c'est pourquoi il

disait : « Je vous remercie de ce que je ne suis pas comme les autres hommes. »

C'est pourquoi saint Augustin reprend ainsi le Pharisien : « Il aurait pu dire : Je ne suis pas comme un grand nombre d'hommes ; mais en disant comme les autres hommes, il exclut l'humanité entière, et s'oppose seul à tous ; il est le seul juste, tous les autres sont pécheurs. Quel orgueil et quelle présomption ! » D'où peut venir cette confiance en soi-même et ce mépris des autres ? De cette disposition que les Grecs appellent *φιλοστολία*, c'est-à-dire amour excessif de soi-même. Ce sentiment aveugle à ce point les hommes, il égare tellement leur raison, qu'ils s'attribuent d'autant plus de mérite qu'ils s'aiment davantage. D'où il arrive que la plupart se placent dans leur estime au premier rang et ne souffriraient pas qu'on les confonde avec la masse commune. Si vous pouviez lire les sentiments cachés dans le cœur de tel haut personnage, vous y verriez qu'il croit ne le céder à personne ni pour la noblesse du sang, ni pour la prudence, ni pour la grandeur d'âme, ni pour la gloire des aïeux : tant chacun se complait dans ses bonnes qualités et trouve beau ce qu'il possède. Il en est même qui s'imaginent que l'Etat serait bientôt renversé si on ne les invitait pas à en soutenir l'édifice ; aussitôt que leur main tiendra le gouvernail, on verra fleurir les arts de la paix et les arts de la guerre. Mais revenons à la prière du Pharisien.

« Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, etc. » Quelle demande ce Pharisien adresse-t-il au Seigneur, dit saint Augustin ? Examinez ses paroles, et vous n'en trouverez aucune. Il monte au temple pour prier, et au lieu de prier il fait son éloge, et il insulte le Publicain qui prie : « Je ne suis pas, dit-il, comme le reste des hommes, ni comme ce Publicain. » O témérité insigne ! Il s'attribue orgueilleusement une prérogative qui n'appartient qu'à Dieu, celle de sonder les reins et les cœurs.

« Je jeûne, dit-il, deux fois la semaine ; je paye la dîme, » non-seulement du froment, du vin et de l'huile, comme fait le vulgaire, mais encore de la menthe, de la rue, du cumin et des moindres légumes. Il faut remarquer ici sur quoi le Pharisien

et ceux qui lui ressemblent fondent leur justice, savoir, sur des œuvres extérieures et sur l'observation des préceptes plutôt humains que divins, tandis que nous devons observer avant tout ce qui se rapporte à l'âme : la piété, la justice, la miséricorde, l'humilité et les autres vertus de ce genre, que Dieu place au premier rang. De là ces paroles que le Sauveur, dans l'Évangile, adresse aux hommes de ce caractère : « Malheur à vous, Phariséens, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et qui négligez les points les plus graves de la loi, la justice, la miséricorde et la foi. Il fallait remplir ces devoirs sans omettre ceux-là. » *Væ vobis, Scribæ et Pharisei hypocritæ, qui decimatis mentham, et anethum, et cyminum, et reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium, misericordiam et fidem. Hæc oportuit facere et illa non omittre.* Matth. xxiii, 23.

Cet exemple, mes frères, condamne un grand nombre de chrétiens, et d'abord ceux qui, lorsque nous leur reprochons de ne pas observer les lois de l'Église, nous répondent : Je ne commets ni vol, ni meurtre, ni adultère, ni violence; qu'est-ce que vous exigez de plus? C'était le langage du Pharisien, et en outre il payait exactement toutes les dîmes et jeûnait deux fois la semaine, ce que vous ne faites nullement : cependant il n'avait pas la justice. Que si ce Pharisien, quoique exempt des vices communs, n'était pas juste devant Dieu, quel espoir peut-il rester aux méchants? Si, en effet, un homme qui ne prend pas le bien d'autrui, qui ne commet point d'adultère, qui paye exactement la dîme, qui, loin de violer les jeûnes inscrits dans la loi, en pratique de volontaires deux fois la semaine, est dans l'état de damnation, que deviendront ceux qui pillent le bien des autres et le retiennent injustement, qui ont les yeux pleins d'adultères, qui refusent de payer les dîmes, et qui, loin de jeûner deux fois la semaine, n'observent pas même les jeûnes imposés par l'Église?

Cette considération, mes frères, a fait naître depuis longtemps en moi cette persuasion, qu'un petit nombre d'hommes arrivent au salut éternel. Autant que nous pouvons le conjecturer, en effet, deux espèces d'hommes sont exclus du salut : les infidèles

et ceux qui, quoique enfants de l'Eglise, mènent la vie des infidèles, accordant tout à leurs passions et suivant les lois du siècle, comme s'ils n'avaient pas la moindre crainte du souverain Juge, le moindre sentiment de foi et de religion. Pour des désordres semblables, n'est-il pas juste que la sentence soit la même? Il y a longtemps que le Seigneur a prononcé cette sentence contre la terre de Juda : « Vous avez marché dans la terre de votre sœur, et je vous mettrai en main la coupe dont elle a bu. » *In via sororis tuæ ambulasti, et dabo calicem ejus in manu tua.* Ezech. xxiii, 31.

II.

Arrivons maintenant au Publicain, dont le Sauveur dit : « Le Publicain, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il frappait sa poitrine en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Tout ici respire l'humilité; la place où il se tient et les paroles qu'il prononce s'accordent avec son cœur et son regard. Son cœur est abattu, ses yeux abaissés vers la terre, l'endroit où il prie est éloigné du sanctuaire, et sa prière répond à tout le reste : « Mon Dieu, dit-il, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Tout en lui, l'attitude et les sentiments, est inspiré par l'humilité la plus sincère. Aussi ne devons-nous pas nous étonner qu'il se rende favorable le Dieu qui aime cette vertu, selon cette parole très-véritable de saint Augustin : « Que vous êtes grand et élevé, Seigneur! et cependant vous vous plaisez à demeurer dans les cœurs humbles. »

Il se tenait donc à distance et n'osait pas même lever les yeux en haut, se jugeant indigne de regarder le ciel après n'avoir si longtemps regardé que la terre, indigne de tourner les yeux vers le trône de Celui qu'il regrettait d'avoir offensé. Cependant, le Dieu très-bon, qui regarde les humbles au ciel et sur la terre, voyant que l'humilité le tenait à distance, s'approcha de lui et lui pardonna miséricordieusement ses fautes. Non content de se tenir éloigné, il frappait sa poitrine, non d'une main légère et sans aucune contrition, comme le font de nos jours beaucoup de chrétiens, qui promènent en même temps dans toute l'étendue

de l'église des regards curieux, pour ne pas dire impudiques, mais avec un vif sentiment de douleur, comme s'il voulait punir son cœur lui-même, source impure de toutes ses fautes, qu'il demandait au Seigneur de rendre pure et limpide. Car « du cœur sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, etc. » *De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, etc.* Matth. xv, 19. .

Pendant qu'il se frappe ainsi la poitrine, il fait entendre une prière, bien courte à ne regarder que les paroles, mais longue par le sentiment de sa douleur. Ce n'est point une action de grâces, comme celle du Pharisien : il n'a fait aucune des bonnes œuvres dont se vante celui-ci; mais une humble accusation de ses fautes, une demande de pardon. Et ce début est bien plus convenable que celui du Pharisien, selon cette parole du Sage : « Le juste commence par s'accuser lui-même. » *Justus in principio est accusator tui.* Prov. xviii, 17¹. Voilà pourquoi il dit : « Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Comme le prodigue de l'Évangile, il disait dans son cœur : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; faites-moi comme l'un de vos mercenaires. » Soyez donc indulgent, et ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Je n'invoque point mes mérites, je n'ai aucune bonne œuvre; mais j'en appelle à votre miséricorde. Je suis un pécheur, mais vous êtes miséricordieux. Je mérite une peine, mais vous pouvez l'exiger ou la remettre. Je suis un homme pécheur, et vous un Dieu clément. Je reconnais mon iniquité; je m'accuse et me condamne; vous, absolvez-moi; vous, ayez pitié de moi, en sorte « que vous soyez reconnu juste dans vos paroles, et que vous demeuriez victorieux lorsqu'on jugera votre conduite. » *Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.* Ps. L, 6. « Vous êtes plein de miséricorde, en vous se trouve une rédemption

¹ Au lieu de *in principio*, on lit dans notre Vulgate actuelle, *prior*. Le sens de ce verset des Proverbes est donné exactement par Jansénius : *Qui primus est in lite sua, hic est justus, hoc est, qui primus loquitur in lite et controversia quam habet cum alio, is jus sibi vindicat, et justus esse videtur.* Cf. *Corn. a Lapide*, édit. Vivès, tom. V, p. 576, 2.

abondante. » *Apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.* Ps. cxxix, 6. Il y a en moi une juste cause de condamnation; mais il y a en vous, dans votre infinie bonté, un principe de salut. Sans doute, j'ai commis des fautes pour lesquelles vous pouvez me perdre; mais vous n'avez pas perdu le pouvoir de me sauver.

Mes frères, nous avons entendu dans le Pharisien un accusateur orgueilleux, dans le Publicain un humble coupable; écoutons maintenant la sentence du souverain Juge : « Je vous le dis, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » C'est la réalisation de la parole du Sage : « L'humiliation suivra le superbe, et la gloire sera le partage de l'humble d'esprit. » *Superbum sequitur humilitas, et humilem spiritu suscipiet gloria.* Prov. xxix, 23. Tâchons donc, mes frères, d'acquérir la vertu d'humilité; cultivons-la avec d'autant plus de soin que nous aurons fait plus de progrès dans les autres vertus. Il nous serait peu utile, en effet, d'avancer dans les autres vertus, si nous n'avions pas l'humilité qui en est la gardienne. Que servirait au chef d'une cité de s'environner de solides murailles et de placer des gardes à l'entour, s'il laissait une brèche par où l'ennemi trouverait un facile accès? Que servirait au navigateur de faire radouber son vaisseau, s'il laissait quelque ouverture par où l'eau pourrait entrer et submerger le vaisseau? Ainsi, il nous serait peu utile de fuir les vices, de rendre grâce à Dieu de nos bonnes œuvres et de faire des aumônes, si nous laissions l'ennemi entrer dans notre âme par la voie de l'orgueil et y exercer ses ravages.

L'évangile expliqué, nous allons développer la maxime renfermée dans notre texte : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

III.

Comme nous l'avons dit en commençant, mes frères, les philosophes enseignent qu'il n'y a qu'une seule et même science pour deux choses contraires, parce que la connaissance de l'une dé-

pend de la connaissance de l'autre. Ainsi, comme le Sauveur, dans les paroles de mon texte, condamne l'orgueil et recommande l'humilité, tout ce que nous dirons contre le vice de l'orgueil sera au profit de l'humilité, qui lui est contraire. Or, ce vice est très-fécond, et renferme dans son sein des rejetons funestes. L'un de ces rejetons a un domaine très-étendu, c'est la vaine gloire, qui tend des pièges aux bonnes œuvres. Tandis que les autres vices décroissent et diminuent à mesure que les vertus se multiplient, seule la vaine gloire, si nous n'y prenons garde, tire des forces de l'accroissement même des vertus, parce qu'elle sait qu'à la vertu seule est dû l'honneur et la gloire, et à ce titre ce qu'elle réclame ne semble pas une injuste usurpation. De même que la teigne naît du vêtement et le ronge après y avoir trouvé la vie : ainsi, prenant occasion des bonnes œuvres, la vaine gloire ronge et corrompt les vertus elles-mêmes ; en sorte que les vertus, au lieu de l'éteindre, la nourrissent et l'entretiennent. De là ces différences que saint Jean Climaque assigne entre le désespoir et la vaine gloire : « L'esprit de désespoir, dit-il, se réjouit lorsqu'il voit les vices se multiplier ; la vaine gloire se réjouit lorsqu'elle voit les vertus s'accroître. Le grand nombre des blessures donne entrée au premier, les richesses acquises par les combats de la vertu donnent entrée au second. La fourmi attend que le froment soit mûr, la vaine gloire attend la moisson des bonnes œuvres. » Dans un autre endroit, le même saint oppose à chaque vertu le vice qui en offre la fausse image : à la discrétion la ruse, à la chasteté la mélancolie, à l'hospitalité le luxe des repas, à la confiance en Dieu la paresse, à la douceur l'indolence, et ainsi des autres ; « la vaine gloire, ajoute-t-il, est opposée non à une seule vertu, mais à toutes, et leur dresse des embûches. Ainsi, tandis que chaque vertu a son ver rongeur, la vaine gloire est le ver rongeur de toutes les vertus ensemble »

Telle est la maligne influence de ce vice détestable que non-seulement les autres vertus, mais la victoire même qui l'abat, lui fournit une occasion de vaincre. Tandis que, vaincu, il prend la fuite, il lance contre son adversaire des flèches mortelles. C'est ce que saint Fulgence décrit dans un brillant langage : « Le démon,

auteur du mal, quand il ne peut triompher par ses vices propres, triomphe à l'aide de nos vertus. Les armes qui le blessent lui servent à se relever, et la vertu qui le renverse lui procure la victoire. Il loue la vertu par laquelle il se voit vaincu, afin de pouvoir, dans sa défaite, s'emparer de son vainqueur. Il souffle dans les cœurs l'orgueil et la présomption, afin de renverser d'une chute plus grave ceux qu'il voit combattre avec fermeté sur un humble champ de bataille. Quoi de plus triste ou de plus étonnant qu'une telle chute? »

Saint Grégoire-le-Grand s'exprime de même : « Quiconque s'enorgueillit d'avoir triomphé d'un vice, trouve la mort sous l'ennemi qu'il avait abattu. » Enfin, nous trouvons dans saint Jean Climaque un trait qui met en quelque sorte cette vérité sous les yeux. Ce n'est point lui qui parle, mais un religieux aussi éclairé que prudent, qui raconte ce qu'il a vu : « Un jour, dit-il, que j'étais assis dans une assemblée, les démons de la vaine gloire et de l'orgueil s'approchèrent de moi, et prirent place, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche. L'un d'eux, appuyant son doigt perfide sur mon côté, m'engagea à parler de quelque sujet se rapportant à la contemplation, ou d'une action que j'avais faite dans le désert; je le repoussai en prononçant ces paroles du Psalmiste : « Qu'ils retournent en arrière avec honte ceux qui me veulent du mal. » *Avertantur retrorsum et erubescant, qui volunt mihi mala.* Ps. LXIX, 4. Aussitôt celui qui était à ma gauche me dit à l'oreille : Très-bien, à la bonne heure! vous êtes devenu un grand saint, puisque vous avez vaincu mon impudente mère. Je lui répondis en citant la fin du verset : « Qu'ils retournent en arrière avec honte ceux qui me disent : Très-bien, à la bonne heure! » *Avertantur statim erubescentes, qui dicunt mihi : Euge, euge.*

Examinons maintenant par quel moyen nous pourrions triompher de cet ennemi acharné de toutes les vertus. Et d'abord nous devons, autant que notre condition le permet, dérober notre justice aux yeux des hommes. « Lorsque vous faites l'aumône, dit le Maître céleste, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite. » *Te autem faciente eleemosynam,*

nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua. Matth. vi. Assurément on ne pouvait mieux recommander le secret des bonnes œuvres qu'en défendant à la main gauche de savoir ce que fait la droite. On lit dans la vie de saint Jean Climaque qu'il s'efforçait d'éviter la *sangue* de la vaine gloire en se retirant dans la solitude. C'est un nom très-bien choisi que celui de *sangue* donné à la vaine gloire, qui boit et épuise peu à peu tout le suc des bonnes œuvres. Que si la nécessité demande qu'un acte de vertu soit accompli au grand jour, il faut mettre en pratique l'avis de saint Grégoire : « Faites la bonne œuvre en public, mais que l'intention demeure dans le secret; de telle sorte que vous donniez au prochain le bon exemple, et que par l'intention de plaire à Dieu seul, vous désiriez toujours le secret. »

Mais il y a un secret plus intérieur que nous devons garder avec d'autant plus de soin que l'âme y trouve un piège plus subtil. Ce n'est pas seulement, en effet, des yeux des autres, mais aussi de nos propres yeux que nous vient le danger. Si nous reposons trop longtemps nos regards sur le bien que nous avons fait, même pour en rendre au Seigneur des actions de grâces, il est à craindre que nos propres yeux ne nous fascinent et ne nous deviennent un piège. Car il peut arriver que, sous prétexte d'actions de grâces, nous tombions dans le vice de l'orgueil, ce qui eut lieu pour le Pharisien de notre évangile. Pour échapper à ce péril, les saints Pères nous avertissent de nous arrêter plus longtemps à la considération de nos fautes qu'à celle de nos mérites, de ce qui manque à notre perfection qu'aux progrès que nous y avons faits. De cette manière nous serons plus stables dans la vertu d'humilité et plus à l'abri de la vaine gloire. Car ce vice domestique doit être surveillé avec des yeux d'Argus, si nous ne voulons pas qu'il se glisse dans notre âme et nous dépouille du fruit de nos bonnes œuvres. Un jeune religieux demanda un jour à un ancien pourquoi le jeûne, qui lui était familier lorsqu'il menait la vie commune, lui semblait d'une extrême difficulté dans la solitude. Le saint vieillard, qui connaissait la force et la nature de la vaine gloire, lui répondit : « Dans le monastère, mon fils, lorsque vous croyiez jeûner, vous ne jeûniez

pas, car vous vous repaissiez du souffle de la vaine gloire en entendant louer votre abstinence. Cet aliment vous manque au désert, voilà pourquoi le jeûne vous est devenu plus difficile (*Vies des Pères*). On voit par là avec quelle attention et quelle vigilance nous devons observer un vice si subtil, souvent comparé au vent et au souffle de l'air, parce que la plus légère fissure suffit à lui donner entrée dans les âmes.

Il faut encore avoir soin de conserver dans le cours d'une bonne œuvre, et jusqu'à son achèvement, la bonne intention qu'on avait en la commençant, et ne pas nous croire en sûreté dans le port lorsque nous n'avons fait que prendre la mer. Notre perfide ennemi ne se repose jamais; l'intention qu'il n'a pu rendre mauvaise au commencement de l'acte, il tâche de la corrompre pendant l'action, ou même à la fin, lorsque l'homme croit n'avoir plus rien à craindre. C'est ce qui arriva au devin de Balaam. Invité par le roi des Moabites, il refusa de se rendre auprès de lui sans l'ordre du Seigneur. Lorsqu'il en eut reçu la permission, un ange vint l'arrêter au milieu de la route, et faillit le mettre à mort, parce que sa voie était corrompue et contraire à Dieu. » *Quia perversa est via tua, mihi que contraria*. Num. xxii, 32. Comment, Seigneur, déclarez-vous mauvaise et contraire à vous une démarche que vous avez ordonnée? L'intention d'obéir au Seigneur avec laquelle le devin s'était mis en route avait fait place à une autre : en jetant les yeux sur la récompense du roi de Moab, comme nous l'apprend l'apôtre saint Jude, il avait résolu de parler selon son bon plaisir. De là cette réflexion de saint Grégoire : « Souvent, dit-il, la louange humaine qui accueille une bonne œuvre séduit l'âme de celui qui agit; quoique non cherchée à l'origine, elle ne laisse pas de charmer quand elle se présente. »

Terminons par quelques considérations sur la gravité de ce vice, afin d'achever de nous prémunir contre lui. Comme le châtiment suit la faute, comme l'ombre le corps, la sévérité de l'un pourra nous faire juger de la gravité de l'autre. Eh bien! rappelons-nous le supplice de Nabuchodonosor, ce puissant monarque, qui fut condamné à vivre sept ans parmi les bêtes pour

avoir laissé l'orgueil enfler son cœur. Mais que dirons-nous du supplice d'Hérode Agrippa (*Act. xii*), qui, entendant les acclamations du peuple, au lieu de rendre gloire à Dieu, se glorifia lui-même, fut frappé par la main de l'ange et mourut rongé par les vers? Ce prince avait mis à mort l'apôtre saint Jacques, et jeté saint Pierre en prison pour le sacrifier de la même manière à la fureur des Juifs; et le Seigneur, qui ne l'avait pas puni pour ces deux crimes, le frappa d'un supplice étrange, épouvantable, parce qu'il avait usurpé sa gloire. La rigueur de ces châtimens nous montre combien ce vice est en abomination devant Dieu, l'ami des humbles de cœur.

Tels sont, mes frères, les préservatifs qui nous défendront contre cet ennemi domestique, et nous établiront solidement dans la vertu d'humilité, afin qu'au jour de sa visite nous soyons introduits dans les tabernacles éternels par celui qui a dit : « Qui-conque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé. » A lui soit la gloire et l'honneur aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, OU L'ON MONTRÉ : 1° CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR L'HOMME SOURD ET MUET ; 2° COMBIEN CETTE MALADIE EST GRAVE ; 3° QUELS SONT SES REMÈDES.

Suspiciens Jesus in cœlum ingemuit et dixit : Ephpheta, quod est, adaperire.

Jésus, levant les yeux au ciel, poussa un soupir et dit : Ephpheta, c'est-à-dire, ouvrez-vous. *Marc, vii, 34.*

L'art de la médecine, mes très-chers frères, a deux objets principaux : il apprend à connaître, d'abord, la nature et la gravité des maladies ; ensuite, il indique leurs remèdes. Mais l'homme étant composé d'un corps et d'une âme, son âme, aussi bien que son corps, est sujette à un grand nombre de maladies

dont la sainte Ecriture nous apprend les différences, la gravité et les divers remèdes. Cette science est le résumé de toute la sagesse chrétienne. Quiconque, en effet, sait peser dans une juste balance la gravité du péché, et en indiquer les remèdes, celui-là possède la sagesse. Ces deux choses, le Maître céleste nous les enseigne dans l'évangile de ce jour d'une manière admirable et toute nouvelle, en guérissant un homme sourd et muet. Tel sera le sujet de ce discours, que nous commençons en implorant l'assistance céleste par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

L'évangéliste saint Marc raconte que des hommes présentèrent à notre Seigneur un sourd-muet, le suppliant de lui imposer les mains et de lui rendre la santé. Ce récit fait éclater tout à la fois la bonté du Sauveur, et la foi, la charité et l'efficacité de la prière de ces hommes. C'est la foi qui leur persuade que le seul attouchement de la main de Jésus suffit à rendre la santé; c'est la charité et la miséricorde qui les pousse à prendre soin de cet homme et à le présenter au Médecin céleste. L'efficacité de leur prière n'est pas moins frappante, puisqu'ils obtinrent sans difficulté ce qu'ils demandèrent avec confiance. Enfin la bonté du Sauveur brille surtout par cette circonstance, que ce n'est pas aux mérites propres et aux prières des malades qu'il accorde leur guérison, mais qu'il a aussi égard aux prières des autres. Voilà pourquoi l'Eglise conjure sans cesse les saints qui sont dans le ciel d'intercéder pour nous auprès du Seigneur commun, parce que, après avoir traversé la mer orageuse de ce monde et abordé au rivage assuré du ciel, n'ayant plus rien à craindre pour leur salut, ils s'intéressent au nôtre.

Jésus, comme nous venons de le dire, employa un moyen étrange et nouveau pour guérir le sourd-muet. « Le tirant à part hors de la foule, il lui mit les doigts dans les oreilles et de sa salive sur la langue, et levant les yeux au ciel, il poussa un soupir et dit : Ephpheta, c'est-à-dire, ouvrez-vous. Et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parlait distinctement. » Personne n'est assez dépourvu de sens pour s'imaginer que ces diverses actions du Sauveur soient oiseuses : tout ici a une signi-

fication mystique, et chacun de ces actes renferme un salutaire enseignement.

Pour le comprendre, il faut savoir d'abord que ce sourd-muet est la figure de tout homme qui a l'âme sourde et muette, c'est-à-dire dont le cœur n'entend pas la parole de Dieu, et dont la bouche est fermée pour la prière. Ces deux maladies exposent gravement le salut, puisque dans cet état ni le malade n'entend Dieu, ni Dieu n'entend le malade. Pour ne parler que de la première, on sait qu'un des principaux instruments dont l'Esprit-Saint se sert pour guérir les âmes, c'est la parole de Dieu, laquelle, après avoir frappé les oreilles du corps, pénètre jusqu'à l'âme, la remplit d'une lumière céleste, lui donne le goût des choses divines, et ainsi lui rend la santé. De là cette réflexion du Sage : « Ce n'est point une herbe ou quelque chose appliqué sur le mal qui les a guéris; mais c'est votre parole, ô Seigneur, qui guérit toutes choses. » *Etenim neque herba, neque malagma sanavit eos, sed tuus, Domine, sermo, qui sanat omnia.* Sapiens. xvi, 12. En effet, par la vertu de cette parole, notre Seigneur a attiré à lui le monde entier. Lorsque les prêtres eurent fait retentir les trompettes sacrées, aussitôt les murs de Jéricho s'écroulèrent. Dieu voulut figurer par là la puissance et la tyrannie du monde détruites et brisées par les trompettes sacerdotales, c'est-à-dire par la parole de Jésus-Christ et la prédication des apôtres. Aussi l'apôtre saint Pierre enseigne-t-il que les fidèles « sont engendrés de nouveau par la parole de Dieu, qui vit et subsiste éternellement. » *Renati..... per verbum Dei vivi et permanentis in æternum.* I Petr. I, 23. Ce grand bienfait a sa source dans la doctrine de la parole de Dieu, laquelle venant à manquer, tout fait défaut, tout devient aride et stérile. « Où il n'y a point de bœufs, dit Salomon, la grange est vide; mais où l'on recueille une moisson abondante, là se voit la force du bœuf. » *Ubi non sunt boves, præsepe vacuum est; ubi autem plurimæ segetes, ibi manifesta est fortitudo bovis.* Prov. xiv, 4. Sous cette image, Salomon veut exprimer les effets de l'abondance ou de la disette de la céleste doctrine, car il entend par les bœufs les courageux et fidèles ouvriers de la parole divine.

Mais afin que la prédication de cette parole nous soit profitable, il faut avoir recours à la prière, dont l'office est d'implorer sans relâche l'aide du Seigneur. De là cette sentence de l'Ecclésiastique : « Celui qui observe la loi, multiplie ses prières, » *qui conservat legem, multiplicat orationem*, chap. xxxv, 1⁴; et ces prières lui obtiennent le secours divin dont il a besoin pour observer la loi. « J'ai ouvert la bouche, dit aussi le Psalmiste, et j'ai attiré mon souffle, parce que vos commandements me sont chers. » *Os meum aperui et attraxi spiritum, quia mandata tua desiderabam*. Ps. cxviii, 131. C'est-à-dire, du fond de mon cœur j'ai poussé ma prière devant vous, Seigneur, afin que vous fortifiez mon âme, et que par votre grâce je puisse accomplir vos commandements, plus chers pour moi que l'or et les pierres précieuses. La loi de Dieu et la prière s'entraident donc mutuellement : la prière obtient la grâce, et la grâce observe la loi.

L'apôtre saint Jacques nous explique quel est le pouvoir de la prière dans ce passage : « La prière assidue du juste est très-puissante. Elie était un homme sujet comme nous à toutes les misères de la vie, et cependant ayant prié Dieu avec grande ferveur qu'il ne plût point, il cessa de pleuvoir sur la terre durant trois ans et demi. Et ayant prié de nouveau, le ciel donna de la pluie et la terre donna son fruit » *Multum valet deprecatio justi assidua. Elias homo erat similis nobis passibilis, et oratione oravit ut non plueret super terram, et non pluit annos tres et menses sex. Et rursus oravit, et cælum dedit pluviam, et terra dedit fructum suum*. Jacob. v, 16-18. Pourquoi saint Jacques remarque-t-il qu'Elie était un homme comme nous, si ce n'est afin de montrer la puissance admirable de la prière, par laquelle un homme s'élève presque à une dignité qui ne convient qu'à Dieu. C'est Dieu, en effet, qui enchaîne les eaux dans les nuages; c'est Dieu qui donne la pluie du printemps et celle de l'automne, et par elle féconde le sein de la terre. Or, tel est le pouvoir de la prière, qu'elle prend pour elle et exerce cette prérogative divine.

¹ Notre Vulgate actuelle porte : *multiplicat oblationem*, c'est-à-dire : celui qui observe la loi, est comme s'il offrait un grand nombre d'oblations.

— Il n'est pas étonnant, direz-vous, qu'Elie, un homme d'une si haute sainteté, ait obtenu cela; mais à quelle distance ne sommes-nous pas de lui par les vertus et les mérites? Eh bien! voici un homme qui n'avait jamais entendu parler de notre Seigneur Jésus-Christ ni de son Evangile, et dont la prière, unie à l'aumône, obtint de Dieu une grâce admirable. Apparaissant au centurion Corneille, l'ange lui dit : « Corneille, votre prière a été exaucée, et Dieu s'est souvenu de vos aumônes. C'est pourquoi envoyez à Joppé, et faites venir de là Simon, surnommé Pierre; » il vous dira ce que vous avez à faire. » *Corneli, exaudita est oratio tua, et eleemosynæ tuæ commemoratæ sunt in conspectu Dei. Mitte ergo in Joppen, et accersi Simonem, qui cognominatur Petrus.* Act. x, 31 et seq. Lorsque le prince des apôtres fut arrivé et eut commencé à prêcher le mystère de Jésus-Christ devant le centurion et toute sa maison, le Saint-Esprit tomba sur tous ceux qui entendaient la parole, au grand étonnement des fidèles d'origine juive qui étaient venus avec Pierre, et admiraient que la grâce de l'Esprit-Saint se répandit sur les Gentils; « car ils les entendaient parler diverses langues et glorifier Dieu, » *audiebant enim illos loquentes linguis, et magnificantes Deum.* Act. x, 46. Quoi de plus étonnant que la grâce de l'Esprit-Saint et le don des langues, répandus dans les apôtres, aient été subitement accordés à des païens? Et cette faveur extraordinaire, qui jette les fidèles dans l'admiration, qu'est-ce qui l'obtient, si ce n'est la prière jointe à la charité fraternelle?

Ainsi, mes frères, la prière et la loi de Dieu sont les deux fondements de la vie chrétienne, sans l'aide desquels nul ne peut entrer dans la voie du salut. Voilà pourquoi le Seigneur, voulant conduire son peuple de la terre d'Égypte dans la terre promise, mit à sa tête deux chefs intrépides, Moïse et son frère Aaron. Moïse, le législateur, représente la loi où est renfermée la parole de Dieu; Aaron, le grand-prêtre, chargé d'apaiser la divinité et d'implorer son secours par des sacrifices et des prières solennelles, représente l'amour de la prière. Nous avons besoin de ces deux chefs dans le chemin du salut; c'est avec raison qu'ils sont appelés frères, parce que, unis ensemble par le lien de la charité.

ils se prêtent un mutuel secours, ornent l'homme intérieur et le perfectionnent. La loi, en effet, met sur nos épaules le joug et le fardeau des préceptes divins, et la prière, accompagnée de la consolation de l'Esprit-Saint, rend ce fardeau doux et léger.

Maintenant, je vous le demande, quelle sera la vie de ceux qui, privés de ce secours, n'ont pas d'oreilles pour entendre la loi de Dieu et sa parole, n'ont pas de bouche pour implorer son assistance? Ces hommes sont figurés par le sourd-muet de notre évangile, et nous les voyons, hélas! bien nombreux dans l'Eglise. Après avoir, pendant de longues années, assisté à des instructions religieuses, ils n'ont pas reçu une seule parole dans l'oreille intime du cœur; ils ont la foi, comme s'ils ne connaissaient pas sa lumière; ils entendent, et c'est comme s'ils n'entendaient pas. En effet, ils ne sont pas plus touchés de ce qu'ils entendent que s'ils n'y avaient aucun intérêt. Le Prophète royal les compare à l'aspic : « Leur fureur, dit-il, est semblable à celle du serpent; elle est comme celle de l'aspic, qui se rend sourd en se bouchant les oreilles, et qui ne veut point entendre la voix des enchanteurs, du magicien qui use d'adresse pour l'enchanter. » *Furor illis secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas, quæ non exaudiet vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter.* Ps. LVII, 5-6. Car on dit que l'aspic, lorsqu'on veut l'empêcher, à l'aide d'un charme, de faire sentir aux hommes son venin mortel, appuie contre terre l'une de ses oreilles et se bouche l'autre avec l'extrémité de sa queue, afin que la force du venin caché au dedans de lui demeure entière. De même, lorsque le sage enchanteur, je veux dire le prédicateur de la parole de Dieu, essaie de ramener au bien des pécheurs obstinés et de détruire le venin mortel du péché caché dans leur cœur, ils ferment l'oreille à cet enchantement divin, de manière à ne rien entendre de ce qu'on leur annonce.

Que dirons-nous de ceux dont la bouche est muette, qui ne parlent jamais à Dieu, qui n'imploront pas son assistance, qui ne découvrent pas au Médecin céleste les blessures de leur âme, qui, environnés de pièges et d'ennemis, ne songent pas à demander le secours divin, qui enfin passent leur vie dans la terre de

l'oubli, comme s'ils avaient perdu tout souvenir de Dieu, de leur salut, de la gloire éternelle? Ces hommes vivent sans Dieu en ce monde, puisqu'ils ne se souviennent pas plus de lui que s'ils niaient son existence. Le Seigneur s'élève ainsi par son Prophète contre cet oubli étrange : « Vous m'avez oublié parce que je suis demeuré dans le silence, comme si je ne vous voyais pas. » *Mei non es recordata, neque cogitasti in corde tuo, quia ego tacens, et quasi non videns, et mei oblita es.* Isa. LVII, 11. C'est-à-dire, parce que vos oreilles extérieures ne m'entendent pas parler, parce que vous ne me voyez pas vous punir en vous envoyant des châtiements, vous pensez que ce que vos sens ne saisissent pas n'est rien. Cet état ressemble à celui des hommes, « qui sont sans Dieu ici-bas, » *Ephes. II, 12*, c'est-à-dire, au témoignage de l'Apôtre, des infidèles et des païens.

DEUXIÈME PARTIE.

Telle est, mes frères, la maladie mortelle des âmes figurée par le sourd-muet de notre évangile. Le Médecin céleste nous en montre la gravité et le danger, lorsque, pouvant la guérir par une seule parole, il a voulu avoir recours à tant d'actes étranges et insolites. « Ayant pris cet homme à part hors de la foule, il lui mit les doigts dans les oreilles et de sa salive sur la langue, et levant les yeux au ciel, il poussa un soupir et dit : Ephpheta, c'est-à-dire, ouvrez-vous. » Chacune de ces actions a un sens, une signification mystérieuse. Mais ce qui étonne le plus tout d'abord, c'est que notre Seigneur « poussa un soupir. » Car il faut qu'il s'agisse d'un mal bien grave pour arracher un soupir au Tout-Puissant. Dieu éprouva quelque chose de semblable au commencement du monde, lorsque toute chair eut corrompu sa voie; « il fut, dit la sainte Ecriture, touché de douleur jusqu'au fond du cœur, » *tactus dolore cordis intrinsecus.* Genes. VI, 6. De même le Sauveur, en voyant l'incroyable aveuglement des Juifs et la ruine prochaine de la ville sainte et de la nation entière, pleura en disant : « Si tu avais connu, du moins en ce jour, etc. » C'est ainsi que notre Seigneur poussa du fond de sa poitrine un pro-

fond soupir à la vue de ce malade, figure des sourds-muets dans l'ordre de la grâce.

De quelle douleur ce gémissment fut l'expression, celui-là seul peut le comprendre qui connaît la charité de Jésus-Christ. En effet, la douleur naît de l'amour, et plus l'amour de la chose perdue est grand, plus la douleur est vive. Mais quelle éloquence serait capable d'exprimer tout l'amour des âmes renfermé dans l'âme de Jésus-Christ. Elle a pu dire comme l'Épouse du Cantique : « Il m'a introduit dans le cellier ; il a ordonné en moi la charité. » *Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem.* Cant. II, 4. Une autre leçon porte : « Il a mis sur moi l'étendard de l'amour, » *posuit supra me vexillum amoris*, c'est-à-dire, le Père céleste m'a placé dans l'Église comme le prince, le chef, le modèle le plus parfait de l'amour. Les soldats dans la bataille tiennent les yeux attachés sur leur étendard. Ainsi quiconque aspire à la perfection de la charité, qu'il jette les yeux sur cet étendard de l'amour et sur le porte-étendard, qui invite tous les hommes à le suivre, en disant : « Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. » *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* Joann. xv, 12. Suivez-moi donc, imitez ma charité ; je l'ai poussée jusqu'à donner ma vie pour le salut de mes amis et de mes ennemis. Ceux qui assiègent une forteresse, dès qu'ils l'ont prise, y plantent aussitôt leur étendard, annonçant par là qu'ils en sont les maîtres. Ainsi, lorsque l'âme très-sainte de Jésus-Christ confesse que l'étendard de l'amour a été mis sur elle, elle s'avoue vaincue par son ardente charité pour les hommes. Car, dans ce combat de l'amour, c'est le vaincu qui remporte la palme. Et si vous voulez comprendre jusqu'à quel point a été vaincue l'âme du Sauveur, son incarnation, sa naissance à Bethléem, sa vie, sa passion, sa mort pour le salut des hommes le proclament avec éclat.

L'amour étant donc, comme nous l'avons dit plus haut, la cause de la douleur, où jamais a-t-on vu un tel amour de nos âmes qui ait produit une si grande douleur de leur perte ? Nous lisons dans la vie de notre bienheureux père saint Dominique

qu'il était consumé, comme une torche, du zèle de ceux qui se perdaient. Si la charité de ce bienheureux Père était la cause d'une douleur si vive, quelle douleur ne produira pas la charité de Jésus-Christ, qui avait reçu la grâce sans mesure? Ajoutez que lui seul connaît pleinement la malice du péché, et que seul, par conséquent, il peut pousser un soupir qui réponde à cette malice. La raison en est facile à trouver. Comme l'homme, par le péché mortel, perd Dieu, et que Dieu est un bien incompréhensible, il s'ensuit que personne ne peut connaître la gravité d'un acte qui entraîne la perte d'un tel bien; en d'autres termes, le mal qui nous prive d'un bien incompréhensible doit être lui-même incompréhensible. Donc Dieu seul, qui se connaît pleinement, comprend la difformité et la malice du péché. Il n'est donc pas étonnant qu'il gémissé de la sorte le Médecin qui seul connaît la gravité de la maladie.

Il y a dans ce grand malheur quelque chose de plus. Non-seulement le pécheur perd Dieu, c'est-à-dire le bien souverain et infini, mais il fait, d'un ami fidèle, un ennemi acharné. Au lieu d'avoir pour lui une charité paternelle et de le combler de ses bienfaits, Dieu l'abandonne, comme un ennemi, à tous les caprices de la fortune, à tous les hasards de la vie. Le Prophète royal exprime dans un passage ces deux effets du péché : « Les yeux du Seigneur, dit-il, sont attachés sur les justes, et ses oreilles sont ouvertes à leurs prières. Mais le Seigneur regarde d'un œil sévère ceux qui font le mal, pour exterminer leur mémoire de dessus la terre. » *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum. Vultus autem Domini super facientes mala, ut perdat de terra memoriam eorum.* Ps. xxxiii, 16, 17. Ainsi, Dieu est un ami pour les justes, un ennemi pour les pécheurs; pour les uns un père, un juge pour les autres; pour les uns un bienfaiteur, pour les autres un adversaire; pour les uns, selon le langage de Moïse (*Exod. ix*), comme un aigle qui étend ses ailes et y porte ses petits; pour les autres, selon la menace d'Osée, comme une lionne et un jeune lion. « J'irai, dit-il, j'irai moi-même prendre ma proie; je l'enlèverai, et personne ne me l'arrachera de mes mains. » *Quoniam ego quasi leona Ephraim, et quasi catulus leonis domui Juda; ego,*

ego capiam, et vadam; tollam, et non est qui eruat. Ose. v, 14. Quoi de plus malheureux que de déchoir de cette paternelle providence dont le Seigneur couvre ses amis, et de tomber sous cette justice sévère dont il poursuit ses ennemis?

Un autre mal suit de près, non moins déplorable et non moins terrible : je veux dire la peine due au pécheur qui, par un acte impie et criminel, s'est détourné du bien infini, immuable, pour s'attacher à un bien frivole et passager. Cette peine, d'après les lois très-équitables de la justice divine, est nécessairement infinie, puisqu'elle est imposée pour une offense à la Majesté infinie. Ajoutez le supplice du feu, qui tourmentera pendant toute l'éternité, non-seulement le corps, mais encore l'âme des damnés. Car après des milliers et des milliers d'années, ces supplices recommenceront comme au premier jour.

Maintenant, mes frères, au nom de notre foi commune, au nom de votre salut, je vous prie et vous conjure de fixer un moment le regard de votre âme sur cette éternité, afin de l'éviter pour des années qui ne finiront point. Vous qui ne pouvez souffrir la faim pendant un seul jour, supporter pendant une seule nuit les ardeurs de la fièvre, et retourner sur votre couche votre corps malade sans fin et sans fruit, vous qu'impatiente le bourdonnement d'un moucheron où la morsure d'un insecte, comment pourrez-vous lutter avec des flammes éternelles? Les historiens du paganisme donnent les plus magnifiques louanges au courage et à la force invincible de Mucius Scævola, parce qu'il tint un moment immobile son bras nu sur une torche enflammée. « Pour moi, dit Sénèque; je n'hésite pas à glorifier la main brûlée de Mucius au-dessus du bras victorieux des plus braves capitaines. Il resta debout, méprisant ses ennemis et les ravages du feu, contemplant sa main dévorée par la torche ardente, jusqu'à ce que le roi Porsenna, favorable au supplice, mais plus jaloux de la gloire, ordonna, au grand regret de la victime, de mettre fin à ses souffrances. » Je suis confus, mes frères, je suis confus de m'arrêter à de pareils exemples, d'avoir recours à de si chétives images pour vous donner une idée de si grandes choses. Mais, puisque l'antiquité païenne n'a rien de mieux à nous offrir, il faut

bien nous en contenter, et apprendre, comme on dit, à juger le lion par l'ongle. Si donc nous regardons comme un supplice épouvantable de tenir la main sur le feu quelques instants seulement, qui pourra décrire, qui pourra concevoir le supplice de l'enfer, où non-seulement la main, mais le corps tout entier sera livré aux flammes vengeresses, non pour un moment, mais pour toute l'éternité? Quelle intelligence serait capable d'apprécier un semblable tourment! Ce qui n'est circonscrit dans aucune limite du temps ne saurait être compris non plus par aucune intelligence créée. Seule la raison incréée, seul le Fils de Dieu, qui connaît parfaitement l'étendue de ce tourment, nous en donne une idée par le soupir qu'il pousse dans notre évangile.

Que devons-nous donc faire, mes frères, nous qui croyons ces vérités de la foi la plus ferme, afin d'échapper à un si grand malheur? Rappelez-vous la pénitence des Ninivites. Jonas étant entré dans la ville, il se mit à crier à haute voix : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur.* Jon. III, 4. A cette annonce la ville entière et les chefs eux-mêmes sont bouleversés. « Le roi se leva de son trône, quitta ses habits, se couvrit d'un sac, et s'assit sur la cendre. Il fit crier partout et publier dans Ninive, comme venant de la bouche du roi et de ses princes : Que les hommes, les chevaux, les bœufs et les brebis ne mangent rien; qu'on ne les mène point aux pâturages, et qu'ils ne boivent point d'eau. Que les hommes et les bêtes soient couverts de sacs, et qu'ils crient au Seigneur de toute leur force. Que chacun se convertisse, qu'il quitte sa mauvaise voie et l'iniquité dont ses mains étaient souillées. Qui sait si Dieu ne se retournera point vers nous pour nous pardonner, s'il n'apaisera point sa fureur et sa colère, et s'il ne changera point l'arrêt qu'il a donné pour nous perdre ¹? »

¹ Et surrexit rex de solio suo, et abjecit vestimentum suum a se, et indutus est sacco, et sedit in cinere. Et clamavit et dixit in Ninive ex ore regis et principum ejus, dicens : Homines, et jumenta, et boves, et pecora non gustent quidquam, nec pascantur, et aquam non bibant. Et operiantur saccis homines, et clament ad Dominum in fortitudinæ, et convertatur vir a via sua mala, ab iniquitate quæ est in manibus eorum. Quis scit si convertatur et ignoscat Deus, et revertatur a furore iræ suæ, et non peribimus?

Que de choses dignes d'admiration dans cette pénitence des Ninivites, auxquelles nous ne pouvons nous arrêter dans une courte instruction ! Quelle épouvante, quel deuil, quelle agitation de toute la ville, quelle pénitence que celle qui revêt de sacs et condamne au jeûne, non-seulement les hommes, mais encore les chevaux, les bœufs et les brebis ! Quel crime avaient commis ces innocents animaux pour prendre part à l'affliction universelle ? Qui pourrait décrire la désolation de cette immense cité, où retentissaient à la fois et dans le même moment le bêlement des troupeaux, le mugissement des bœufs, les cris des animaux affamés, les voix confuses des enfants et des femmes ? Quelle était la cause d'une si extraordinaire pénitence ? Il n'y en avait pas d'autre que la crainte de la mort et l'attachement à la vie présente ; une espérance, qui n'était rien moins que certaine, produisit cette tristesse, ce deuil public. « Qui sait, avait dit le roi, si Dieu ne se retournera point vers nous pour nous pardonner, et s'il ne changera point l'arrêt qu'il a donné pour nous perdre ? » Eh bien ! mes frères, si l'attachement à une vie si courte, si la crainte de la mort, qui vient en un moment, inspire aux hommes une si grande épouvante, que devons-nous faire, nous à qui la religion met devant les yeux la vie éternelle du ciel et la mort également éternelle de l'enfer ? Y a-t-il une comparaison possible entre cette vie courte et misérable et la vie éternellement heureuse, entre la mort corporelle et cette mort éternelle, où les damnés ne cesseront pas, mais en vain, d'appeler la mort comme une délivrance ? Le fini peut-il se comparer à l'infini ? Si donc les Ninivites, par amour pour la vie présente, par crainte de la mort, ont ainsi fait pénitence, quel motif bien plus puissant n'avons-nous pas de les imiter dans l'amour de la vie céleste, dans la crainte de la mort éternelle ? Toutefois, le Seigneur n'exige pas de nous une semblable pénitence ; ce qu'il nous demande, c'est que nous pleurions nos fautes, et que, les ayant pleurées, nous ne les commettons plus de nouveau. Par ce court et facile travail de la pénitence, nous pouvons, non-seulement éviter des tourments éternels, mais acquérir une félicité qui ne passera point. Quel homme assez insensé, assez ennemi de lui-même, refuse-

rait de mettre la main à l'œuvre, et de mériter ainsi la délivrance de tant de maux, en même temps que la jouissance de si grands biens?

Quelle serait, je vous le demande, la conduite des damnés, si Dieu leur accordait le temps de faire pénitence, faveur que saint Jean Damascène, ainsi que saint Thomas, affirme avoir été accordée à l'empereur Trajan, grâce aux prières de saint Grégoire? Ce qu'ils feraient, je l'ignore; mais je veux vous dire ce que fit un saint ermite à qui Dieu, par une faveur exceptionnelle, donna de contempler les feux de l'enfer. Voici ce que raconte saint Grégoire au livre IV^e de ses *Dialogues* (ch. xxxvi) : « La divine miséricorde, dit-il, permet quelquefois qu'un homme, après être sorti de cette vie, y revienne, et qu'ayant vu de près les tourments de l'enfer, il soit ainsi amené à redouter ce qu'il avait toujours refusé de croire. Un certain Iliricianus était mort d'une maladie avant de s'être retiré au désert. Mais, rendu aussitôt à la vie, il attestait avoir vu les supplices de l'enfer et les vastes espaces remplis par les flammes, au milieu desquelles, ajoutait-il, il avait reconnu des hommes autrefois grands dans le siècle. Comme on l'amenait lui-même pour y être plongé, un ange revêtu d'une robe éclatante empêcha d'exécuter la sentence, et lui dit ces paroles : Retourne sur la terre, et prends garde comment tu dois vivre désormais. Après quoi, la chaleur vitale étant revenue peu à peu dans ses membres, il s'éveilla du sommeil de la mort éternelle, et raconta tout ce qui lui était arrivé. Il se condamna dans la suite à des jeûnes si rigoureux et à des veilles si pénibles, qu'à défaut de ses paroles, sa vie pénitente aurait suffi pour attester qu'il avait vu le feu de l'enfer. » Cet exemple, mes frères, nous apprend ce que nous devons faire, nous qui admettons d'une foi inébranlable les supplices réservés aux méchants.

Mais, dira quelqu'un, cet ermite ne croyait pas seulement à ces peines, il les avait vues; or, ce qu'on a vu soi-même fait sur l'âme une impression bien plus vive que ce qu'on nous a raconté. — Je l'accorde, quoique les vérités de la foi nous donnent une certitude plus grande que les vérités sensibles; car dans ce der-

nier cas l'illusion est possible, tandis qu'elle ne l'est pas dans le domaine de la foi, qui s'appuie sur la véracité divine. Toutefois, je veux mettre sous vos yeux une image des feux de l'enfer qui pourra ébranler vos esprits (pour peu que vous sachiez réfléchir), plus que ne le ferait mon discours. Représentez-vous donc, mon frère, une fournaise où les pierres dissoutes par la chaleur deviennent de la chaux ; imaginez la terreur qui vous saisirait si l'on vous jetait au milieu de ce brasier, où vous perdriez en un instant la vie, et avec elle le sentiment de la douleur, et concevez quel supplice ce sera d'être tourmenté, sans pouvoir jamais mourir, non pas un moment, mais durant les siècles éternels, dans une fournaise beaucoup plus ardente que celle dont je viens de parler. Plaise à Dieu, mes frères, que vous, qui consommez dans l'oisiveté tant d'heures du jour, vous en consacriez au moins une à la considération de ce feu éternel ! Plaise à Dieu que, vous arrêtant au bord de cette fournaise, vous raisonniez ainsi en vous-mêmes : J'admets d'une foi certaine ce que le dernier article du symbole me propose à croire, savoir : « Ceux qui auront fait le bien, iront à la vie éternelle ; ceux qui auront fait le mal, au feu éternel. » Puis vient cette exclusion : « Telle est la foi catholique ; celui qui ne l'admettra pas d'une foi inébranlable ne pourra être sauvé. » Enfant de l'Eglise, cette foi est la mienne. Elle m'enseigne donc qu'il existe pour les méchants une fournaise beaucoup plus ardente, plus profonde et plus rigoureuse que toutes celles de la terre ; qu'ils y seront tourmentés non pas une heure, un jour, une année, des milliers d'années, mais éternellement, sans espoir de pardon, sans que leur supplice trouve ni terme, ni adoucissement. Une fournaise terrestre m'inspire une vive horreur ; je ne reculerais devant aucune fatigue pour éviter d'y être enfermé un seul moment, et quand il s'agit des flammes éternelles, de la fournaise de l'enfer, je n'éprouve aucune crainte, aucune frayeur ! je ne tremble point dans mon corps et dans mon âme ! O profondes ténèbres de l'esprit humain ! ô épouvantable folie ! ô démence incompréhensible, qui fait que des hommes menacés d'un tel danger rient, jouent et se livrent à la joie des festins ! Quel charme nous aveugle donc, quelle illusion nous égare, que nous refusions

de racheter par un court et léger travail ce qu'aucun supplice ne rachètera jamais? Les paroles manquent, la raison fait défaut pour expliquer un semblable aveuglement. Aussi ne faut-il pas nous étonner que le Sauveur Jésus, si zélé pour le salut des hommes, découvrant, sous l'image du sourd-muet de l'évangile, tant de pécheurs endurcis dans leurs crimes, et prévoyant la sentence que le souverain Juge portera contre eux, pousse un soupir du fond de son cœur, pour nous apprendre par son exemple à gémir sur nos fautes. La même charité qui le porta, à la vue de Jérusalem, à pleurer sur cette ville ingrate dont il apercevait la ruine dans un prochain avenir, et qui négligeait les jours de paix et de salut, lui arrache aujourd'hui un gémissement en présence du sourd-muet, qui lui rappelle la difformité du péché et la rigueur de la justice divine.

TROISIÈME PARTIE.

Je vous entends me dire : Vous nous avez jetés dans l'abîme de l'épouvante en nous expliquant ce soupir du Sauveur; tirez-nous-en maintenant, enseignez-nous comment nous pourrions échapper à un si effroyable danger. C'est cela même que le Médecin céleste nous apprend dans la guérison du sourd-muet, lorsque tout d'abord l'ayant tiré à l'écart hors de la foule, il lui mit les doigts dans les oreilles et de sa salive sur la langue. Chacune de ces circonstances, comme nous l'avons dit, renferme quelque mystère. Le Sauveur, pour guérir le malade, commence par le tirer à part hors de la foule; il nous recommande ainsi la retraite et la fuite du monde, parce que nous échappons par ce moyen à presque toutes les occasions de péché. La vie chrétienne consistant en grande partie à éviter le mal, la fuite des occasions est un moyen très-efficace pour atteindre ce but, et cette fuite des occasions est un des bienfaits de la solitude. Dans la solitude, en effet, les fenêtres des sens demeurent comme fermées, en sorte que la mort ne saurait entrer par elles, comme nous l'avons expliqué ailleurs (*premier sermon sur la Chananéenne*).

Mais, parmi les sens de l'homme. de combien de fautes celui

de la vue n'est-il pas la cause ! Que d'aliments à nos passions nos yeux ne nous apportent-ils pas ! Saint Augustin raconte (lib. VI *Confession.*, cap. x) que son ami Alipe, qui avait en horreur les spectacles du cirque, y ayant été entraîné un jour par les sollicitations de quelques amis, se promit bien de n'y assister que de corps, et d'en être très-éloigné par l'âme. Il tint donc longtemps les yeux fermés ; mais un cri extraordinaire du peuple les lui ayant fait ouvrir, il prit un tel plaisir au reste du spectacle, qu'il sortit tout changé de l'amphithéâtre. Tel est le préjudice que le sens de la vue apporte à notre âme, et tels sont les dangers auxquels la solitude nous soustrait.

De là ces paroles de Cassiodore : « Une foule de vices sont vaincus sans combat, si la solitude vient en aide à la grâce, » c'est-à-dire, la grâce divine, qui repousse tout péché, est puissamment aidée par le bienfait de la solitude. Cette solitude, le saint prophète Jérémie la recherchait dès son enfance : « Seigneur, dit-il, je me suis retiré seul, parce que vous m'avez rempli de la terreur de vos menaces. » *Solus sedebam, quoniam comminatione replesti me.* Jerem. xv, 17. C'est-à-dire, parce que vous avez enfoncé dans mes chairs l'aiguillon de votre crainte, j'ai voulu éviter dans la retraite, non-seulement le péché, mais l'occasion même de le commettre ; j'ai voulu que mes yeux n'eussent rien à convoiter, mes oreilles rien à entendre, ma langue aucun homme à qui parler. C'est dans un but semblable que les saints anachorètes quittaient les assemblées des hommes, et allaient se cacher au milieu de rochers ou de forêts solitaires, afin de ne trouver aucune occasion de faute dans leurs rapports avec les autres hommes. Pallade en rapporte un exemple mémorable dans son *Histoire Lausiaque*. « Les habitants d'une bourgade, dit-il, demandèrent à l'évêque de leur envoyer pour pasteur un des anciens Pères du désert. Le saint prélat ayant répondu qu'il lui conférerait volontiers les saints ordres s'ils le lui amenaient soit par force, soit par quelque autre moyen, ils se rendent à sa cellule pour l'en arracher et le conduire à l'évêque. Comme il était sur le point d'être pris par ceux qui le cherchaient, il se coupa le nez avec un glaive, et, le jetant devant

eux, il jura solennellement de se couper encore la langue s'ils continuaient à le poursuivre. Epouvanté de cette action, le peuple se retira. » Quelle était la cause d'une si étrange conduite? Le pieux solitaire avait une si vive horreur du péché mortel, qu'il voulait éviter à tout prix jusqu'à l'occasion de le commettre.

Le Sauveur sépare donc le malade de la foule, pour nous faire entendre que quiconque désire se préserver de la contagion du mal, doit fuir avec non moins de soin les occasions du péché que le péché lui-même. En effet, par suite de la corruption de notre nature, les semences des péchés demeurent en nous, de telle sorte qu'en présence de l'occasion, nos passions, qui étaient comme assoupies, s'éveillent et éclatent au dehors. Nous en avons une image frappante dans le caillou frappé par le fer. Les veines du caillou recèlent des étincelles de feu, lesquelles, par une forte percussion, brillent aussitôt et peuvent allumer un incendie. De même les étincelles de nos passions, qui sont cachées au fond du cœur comme dans les veines du caillou, si elles reçoivent le choc du fer, c'est-à-dire, si une occasion de péché vient frapper notre âme, éclatent aussitôt et brillent au dehors. Or, « une seule étincelle, dit le Sage, allume un grand feu, » *a scintilla una augetur ignis*, Eccli. xi, 34, et ce feu consume et dévore notre âme. C'est en faisant disparaître l'occasion que nous nous préservons d'un si grand danger.

Mais, direz-vous, il n'est pas donné à tous de se réfugier au désert. Je l'accorde. Que ceux donc qui ne peuvent ainsi se séparer de la foule évitent du moins trois occasions de péché : le jeu de cartes, l'amitié des hommes pervers et la fréquentation des femmes. Le jeu, en effet, fournit matière à beaucoup de fautes, telles que mensonges, serments, parjures, rixes, disputes, quelquefois sanglantes, blasphèmes, sans parler de la ruine des familles qui en est la conséquence. Combien la société des gens pervers nuit à la vertu, le Sage nous l'apprend dans ce passage : « Celui qui touche la poix sera souillé par elle, et celui qui se joint au superbe deviendra superbe. » *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea, et qui communicabitur superbo, inducet superbiam*. Eccli. xiii, 4. Et ailleurs : « Celui qui marche avec les sages

deviendra sage; l'ami des insensés leur ressemblera. » *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit; amicus stultorum similis efficitur.* Prov. XIII, 20. Ecoutez avec quelle force saint Paul recommande d'éviter tout rapport avec les méchants : « Je vous ai écrit dans une lettre, dit-il, que vous n'eussiez point de commerce avec les fornicateurs; ce que je n'entends pas des fornicateurs de ce monde, non plus que des avarés, des ravisseurs et des idolâtres, autrement il faudrait que vous sortissiez de ce monde. Mais j'ai entendu que si celui qui est du nombre de vos frères est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ravisseur, vous ne mangiez pas même avec lui. » *Scripti vobis in epistola : Ne commisceamini cum fornicariis, non utique fornicariis hujus mundi, aut avaris, aut rapacibus, aut idolis servientibus; alioquin debueratis de hoc mundo exiisse..... Si is qui frater nominatur est fornicator, aut avarus, aut idolis serviens, aut maledicus, aut ebriosus, aut rapax; cum ejusmodi nec cibum sumere.* I Cor. v, 9 et seq. Et ailleurs : « Ne savez-vous pas qu'un peu de levain aigrit toute la pâte? Purifiez-vous du vieux levain, » *nescitis quia modicum fermentum totam massam corrumpit? Expurgate vetus fermentum,* I Cor. v, 6-7; c'est-à-dire, fuyez la compagnie des méchants, de peur qu'ils n'aigrissent vos âmes par le levain de leurs crimes et de leurs conversations coupables. Car « les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs, » *corrumpunt bonos mores colloquia prava.* Lorsque la peste exerce ses ravages dans une contrée, avec quel soin, grand Dieu, les villes que ce fléau n'a pas encore visitées ferment leurs portes, de peur que quelque étranger, attaqué par la contagion, ne se glisse dans leurs murs! Combien plus ne devons-nous donc pas nous garder d'avoir aucun commerce avec des hommes qui peuvent souiller notre âme par la contagion de leurs vices et les entraîner dans la mort éternelle? O déplorable aveuglement des hommes, qui prennent tant de soin de préserver leur corps et n'en prennent aucun pour préserver leur âme!

Que si nous devons éviter la société des méchants, que dirons-nous de celle des femmes! « Gardez-vous, dit l'Écclésiastique, de demeurer au milieu des femmes; car comme le ver s'engendre

dans les vêtements, ainsi l'iniquité de l'homme vient de la femme. » *In medio mulierum noli commorari; de vestimentis procedit tinea, et a muliere iniquitas viri.* Eccli. XLII, 12-13. « Un homme, dit Salomon, peut-il cacher le feu dans son sein sans que ses vêtements en soient consumés? ou peut-il marcher sur des charbons sans se brûler la plante des pieds? Ainsi celui qui s'approche de la femme de son prochain ne sera pas pur dès qu'il l'aura touchée. » *Numquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta illius non ardeant, aut ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus? Sic qui ingreditur ad mulierem proximi sui, non erit mundus cum tulerit eam.* Prov. VI, 27, seq. Plût à Dieu que celui qui nous a dévoilé ce danger l'eût évité lui-même! Car Salomon, la lumière des hommes, un trésor de délices, l'hôte privilégié de la sagesse de Dieu, aveuglé par d'épaisses ténèbres, perdit la lumière de son âme, la gloire de sa maison pour avoir aimé les femmes, et enfin, élevant un temple à Baal, il fut changé d'Ecclésiaste du Seigneur en un suppôt de Satan. Ainsi, mes frères, que celui qui ne peut quitter le monde et passer sa vie dans la solitude, s'applique du moins à éviter avec le plus grand soin ces trois occasions de péché, s'il veut garder son âme dans l'innocence.

Que fera-t-il ensuite? Après s'être ainsi séparé de la foule, qu'il conjure le Seigneur de lui ouvrir, par l'attouchement de ses doigts, les oreilles de l'âme, afin que la parole divine et ses enseignements salutaires arrivent jusqu'à elle. Sans ce céleste attouchement, tout auditeur est sourd. Car si le Sauveur proclame heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et la gardent, cette béatitude ne peut échoir à aucun homme sans la grâce de Dieu. De là ces paroles de Jésus-Christ : « Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a entendu le Père et appris de lui, vient à moi. » *Est scriptum in prophetis : Erunt omnes docibiles Dei. Omnis qui audit a Patre et didicit, venit ad me.* Joann. VI, 45. Il faut donc que le Père céleste verse d'abord sa parole dans nos âmes, avant que nous puissions entendre par l'oreille du cœur les paroles de ses ministres. Le saint roi Ezéchias, voulant rétablir la religion défigurée par les crimes de ses

ancêtres et célébrer avec pompe la fête des azymes, envoya des messagers dans tout Israël, pour inviter tous les habitants à cette solennité. « Les courriers partirent avec des lettres, par le commandement du roi et des princes, publiant ce que le roi avait ordonné : Enfants d'Israël, revenez au Seigneur, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et il reviendra aux restes qui ont échappé aux mains des Assyriens... Les courriers faisaient diligence et allaient de ville en ville dans toute la terre d'Ephraïm, de Manassé et de Zabulon; mais ces peuples se moquaient d'eux et leur insultaient d'une manière insolente. Pour ce qui est du royaume de Juda, la main du Seigneur agit sur eux et fit qu'ils n'eurent tous qu'un cœur pour accomplir la parole du Seigneur, selon les ordres du roi et des princes¹. » Vous voyez par cet exemple, mes frères, que l'attouchement de la main divine est nécessaire pour que nous entendions utilement la parole du Seigneur et la doctrine céleste. Demandons, par de continuelles prières, ce bienfait au Seigneur, qui ne manquera jamais de secourir nos vœux et nos pieux efforts, lui qui nous adresse par son Prophète cette invitation pleine d'amour : « Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous. » *Convertimini ad me, et ego convertar ad vos.* Zach. 1, 3.

Lorsque le Sauveur aura, par son attouchement salutaire, fait jaillir dans notre âme les splendeurs de la vérité, qu'il daigne oindre notre langue, c'est-à-dire le palais de notre âme, avec la salive de sa bouche. La salive qui sort de la bouche, c'est la sagesse de Dieu qui sort de la bouche du Très-Haut. La suavité de la sagesse divine sert principalement à nous détacher des voluptés terrestres. C'est la pensée de saint Bernard : « Quand Jésus-Christ commence à avoir des charmes, le monde est bien

¹ Perrexeruntque cursores cum epistolis ex regis imperio, et principum ejus, in universum Israel et Judam, juxta id, quod rex jusserat, prædicantes : Filii Israel revertimini ad Dominum Deum Abraham, et Isaac, et Israel : et revertetur ad reliquias, quæ effugerunt manum regis Assyriorum..... Igitur cursores pergebant velociter de civitate in civitatem, per terram Ephraim et Manasse usque ad Zabulon, illis iridentibus et subsannantibus eos..... In Juda vero facta est manus Domini ut daret eis cor unum, ut facerent juxta præceptum regis et principum verbum Domini. II *Paral.* xxx, 6 suiv.

près de paraître amer.» — « Celui qui a goûté les choses d'en haut, dit aussi saint Jean Climaque, méprisera facilement les choses d'en bas; mais celui qui dédaigne les premières se plaira aux jouissances de la terre. » Voilà pourquoi il faut demander humblement au Seigneur cette divine suavité; quand nous l'aurons obtenue, non-seulement nous ferons peu de cas des voluptés terrestres, mais nous trouverons que les travaux de la vertu sont faciles et légers, et même pleins de charmes. Avec ce céleste assaisonnement, l'amertume se change en douceur.

Si quelqu'un veut savoir comment il se fait que ces délices de l'esprit divin, qui surpassent en douceur tous les plaisirs du monde, sont dédaignées des hommes du siècle, je lui répondrai par ces paroles de saint Bernard : La consolation divine est jalouse; elle fuit ceux qui en admettent une autre. Faites asseoir à une table couverte de mets exquis un homme rassasié, gorgé d'aliments vils et grossiers, il sera insensible à tout ce luxe; ainsi les hommes charnels, dont le cœur est saturé des plaisirs grossiers du siècle, si vous les invitez au banquet des divines consolations, au festin eucharistique, par exemple, n'éprouveront aucun désir, parce qu'il n'y a point en eux de place pour la suavité du pain céleste.

Ajoutez que les voluptés charnelles non-seulement remplissent notre âme, mais encore corrompent le goût et nous empêchent d'apprécier les choses à leur juste valeur. Qu'y a-t-il dans cet univers de plus beau et de plus agréable que le soleil? Et cependant cet astre radieux blesse les yeux malades. Les enfants d'Israël ne préférèrent-ils pas les concombres et les oignons d'Égypte à la manne, qui réunissait toute espèce de saveur exquisite? Jamais vigne de la terre ne produisit un vin aussi délicieux que celui que Jésus offrit aux convives de Cana; ainsi la manne, aliment miraculeux préparé par le Seigneur, surpassait en douceur toute autre nourriture; et tandis que le vin dont nous venons de parler n'avait que la seule saveur d'un vin excellent, la manne réunissait tous les goûts différents, au gré de ceux qui la mangeaient. Les Juifs dégoutés d'un si merveilleux aliment nous représentent très-bien les hommes du monde qui, séduits

et charmés par les plaisirs de la terre, dédaignent les délices spirituelles mille fois préférables. Il faut donc que le Sauveur, de son doigt et de sa salive, guérisse le palais de notre âme, afin que nous puissions goûter les choses divines et célestes que nous méprisions auparavant. Ainsi les choses divines n'auront plus pour nous que de la suavité, les choses de la terre que de l'amertume. C'est avec cette salive que le Sauveur toucha les lèvres d'Augustin converti, dont il est écrit : « Tout ce qui se passait dans le siècle lui déplaisait, à cause de la douceur de Dieu et de la beauté de sa maison, qui ravit son amour. »

Conjurons donc le Sauveur, mes frères, de nous toucher aussi de sa salive, afin que, attirés par l'amour et la suavité des choses spirituelles, nous méprisions la terre, et qu'embrassant avec joie la croix de Jésus-Christ, nous méritions d'arriver par la croix au royaume, par le travail au repos, par la vie de la pureté et de l'innocence à la gloire céleste. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, OU L'ON TRAITE 1^o DE L'ENDURCISSEMENT DU COEUR, FIGURÉ PAR LE SOURD-MUET ; 2^o DE SES CAUSES ET DE SES REMÈDES.

Adducunt ei surdum et mutum, et deprecabantur eum, ut imponat illi manum.

Ils amenèrent à Jésus un sourd-muet, et le priaient de lui imposer les mains.

Marc. VII, 32.

Nous devons aujourd'hui, mes frères, à l'exemple de ces hommes qui amenèrent à Jésus un sourd-muet, prier le même Sauveur de déployer en notre faveur la même puissance et de nous guérir. Ayant mis les doigts dans les oreilles de ce malade, il dit : « Ephpheta, c'est-à-dire ouvrez-vous ; et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent. » Quiconque veut entendre avec fruit la parole de

Dieu, a besoin d'un attouchement semblable : sans quoi nous ne ferions que vous adresser de vaines paroles, que frapper l'air de nos cris. De même que le laboureur jette inutilement la semence dans le sein de la terre, si l'influence du ciel ne la nourrit et ne la fait mûrir, ainsi nous jetons en vain dans nos cœurs la semence de la parole de Dieu, si une vertu céleste ne lui donne la fécondité et la croissance. C'est ce que l'Apôtre nous fait entendre quand il dit : « J'ai planté, Apollon a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. Ainsi celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose; mais tout vient de Dieu, qui donne l'accroissement. » *Ego plantavi, Apollo rigavit; sed Deus incrementum dedit. Itaque neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat; sed qui incrementum dat Deus.* I Cor. III, 6, 7. Il faut donc le prier de nous assister favorablement tandis que nous semons sa parole dans vos cœurs, afin que par sa grâce notre travail produise des fruits mûrs et abondants. Voilà pourquoi il est d'usage, au commencement des sermons, d'adresser une invocation à la bienheureuse Vierge, afin qu'elle nous obtienne du Père des miséricordes ce secours salutaire. Malheureusement c'est l'habitude, plutôt qu'un pieux sentiment du cœur, qui inspire cette prière, comme tant d'autres. Ainsi s'explique que nous retirions si peu de fruit d'un si grand nombre d'instructions. Et plaise à Dieu que cette négligence pour la parole sainte n'augmente pas un jour la matière de notre condamnation.

Aujourd'hui du moins, afin que ce discours ne tourne pas à notre dommage, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Nous trouvons dans le saint évangile de ce jour le récit d'une guérison opérée par le Sauveur avec des circonstances tout-à-fait extraordinaires, où se cachent de grands mystères et un salutaire enseignement. Jésus, dit l'Évangéliste, étant sorti des confins de Tyr et de Sidon (villes païennes où il avait délivré du démon la fille de la Chananéenne), on lui présenta un homme sourd et muet pour qu'il daignât, avec sa bonté accoutumée, le guérir. Pour cela, le Sauveur eut recours à des moyens étranges. « Tirant à

part le malade hors de la foule, il lui mit les doigts dans les oreilles, et de sa salive sur la langue, et levant les yeux au ciel, il poussa un soupir et dit : Ephpheta, c'est-à-dire, ouvrez-vous. Et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parlait distinctement. » Qui n'admirerait cette manière de guérir ? et qui pourrait croire que ces diverses circonstances ne cachent pas des mystères. C'est un axiome des philosophes que Dieu et la nature ne font rien en vain. Si donc le Créateur de l'univers n'a rien fait en vain, est-il permis de croire qu'il en aurait agi autrement dans la guérison des maladies et dans les œuvres de la grâce, surtout lorsque nous le voyons d'ordinaire rendre la santé aux malades et même là vie aux morts par un seul mot de sa toute-puissance ?

Avant de commencer à expliquer ces mystères, il faut savoir que le sourd-muet de notre évangile, d'après la doctrine des saints Pères, figure une maladie spirituelle très-funeste, maladie qui rend la voie du salut comme inaccessible à ses victimes, le fort armé, qui garde sa maison (*Luc. xi*), fermant toutes les entrées par où la lumière pourrait briller à leur âme. Il ferme leur bouche pour les empêcher d'implorer le secours du Seigneur, sans lequel nul ne saurait être délivré de ses liens. Il ferme aussi les oreilles de leur cœur, afin qu'aucun mouvement intérieur de la grâce, qu'aucune voix extérieure des prédicateurs ne puisse leur profiter. Combien d'hommes ne voit-on pas qui assistent souvent à des sermons, et dont l'oreille du cœur ne reçoit pas une parole, puisqu'ils restent les mêmes qu'auparavant ? Le prophète Zacharie décrit ainsi leur endurcissement avec autant d'énergie que de justesse : « Ils n'ont point voulu prêter attention à ma voix ; ils se sont retirés en me tournant le dos, et ils ont appesanti leurs oreilles pour ne point m'entendre. Ils ont rendu leur cœur dur comme le diamant, pour ne point écouter la loi, ni les paroles que le Seigneur des armées leur avait adressées par son esprit répandu dans les anciens prophètes. » *Et noluerunt attendere, et averterunt scapulam recedentem, et aures suas aggravaverunt ne audirent. Et cor suum posuerunt ut adamantem. ne audirent legem, et verba quæ misit Dominus exercituum*

in spiritu suo per manum prophetarum priorum. Zach. vii, 11, 12. Il existe pour les âmes deux grands dangers : l'endurcissement du cœur, et l'habitude invétérée du péché. Le second de ces dangers nous est représenté par Lazare, enseveli depuis quatre jours ; le premier, par le sourd-muet de notre évangile. De même que le Maître céleste, voulant nous montrer dans la résurrection de Lazare le danger d'une longue habitude du péché, déploie un grand appareil de signes extérieurs : il pleure, il frémit, il prie son Père, il rend grâces, il crie d'une voix forte : « Lazare, sors ; » ainsi, voulant nous montrer dans le sourd-muet le danger de l'endurcissement de l'âme, il emploie pour le guérir tous les rites décrits plus haut, attestant par la multiplicité des remèdes combien la guérison était difficile. Plaise à Dieu, mes frères, qu'il n'y en ait pas un grand nombre parmi nous atteints de cette maladie !

1.

Nous allons maintenant, selon l'ordre naturel des choses, montrer le danger de cette maladie, en signaler les causes, et enfin expliquer le remède que le Sauveur employa pour la guérir.

Et d'abord, mes frères, le souverain Juge de ce monde a plusieurs manières de punir les péchés des hommes. Souvent, père plein de tendresse, il frappe le corps pour guérir l'âme, comme il le dit lui-même dans l'Apocalypse : « Je reprends et châtie ceux que j'aime, » *ego quos amo, arguo et castigo. Apoc. iii, 19.* C'est ainsi qu'il châtia son peuple, dans la personne duquel Jérémie parle ainsi : « Vous m'avez châtié, Seigneur, et j'ai été instruit par mes maux, comme un jeune taureau indompté. » *Castigasti me, et eruditus sum, quasi juvenculus indomitus. Jerem. xxxi, 18.* Heureux celui qui est ainsi affligé dans son corps et sauvé dans son âme ! Ce paternel châtiment est un remède salutaire. Quelquefois Dieu punit, non plus en père, mais en juge, et en juge sévère. « Je vous ai frappé en ennemi, dit-il dans le même prophète, je vous ai châtié cruellement, » *plaga inimici percussi te, castigatione crudeli. Jerem. xxx, 14.* Et ailleurs : « Un vent brûlant souffle dans les routes du désert de la fille de mon peuple,

non pour vanner et pour nettoyer, » *ventus urens in deserto viæ filix populi mei, non ad ventilandum et ad purgandum.* Jerem. iv, 11. Qu'est-ce à dire? Le vent nettoie le blé dans l'aire, en séparant du grain la paille légère. Le Seigneur fait donc entendre que les malheurs qui vont suivre auront pour effet, non l'expiation des péchés, mais leur accroissement.

Ainsi Dieu nous punit en cette vie de la manière la plus terrible, soit lorsqu'il châtie le péché par le péché, soit surtout lorsque, par un juste jugement, il abandonne à leur sens réprouvé ou laisse tomber dans l'endurcissement des hommes qui ne cessent d'entasser iniquité sur iniquité. Arrivé là, on est insensible, non-seulement à la parole de Dieu, mais à ses coups, aux miracles mêmes les plus éclatants. Nous en avons un exemple dans les Pharisiens qui, témoins de tant de miracles de Jésus-Christ, n'en persistèrent pas moins dans leur incrédulité; et un plus célèbre encore dans l'endurcissement de Pharaon, que les dix plaies d'Égypte ne purent amener à résipiscence. Les serviteurs de ce prince n'étaient ni moins endurcis ni moins aveugles : « Lorsqu'ils avaient encore les larmes aux yeux, dit le Sage, et qu'ils pleuraient aux tombeaux de leurs enfants morts, ils prirent tout d'un coup follement une autre pensée, et ils se mirent à poursuivre comme des fugitifs ceux qu'ils avaient pressés avec instance de se retirer. » *Adhuc inter manus habentes luctum, et deplorantes ad monumenta mortuorum, aliam sibi assumpserunt cogitationem inscientiæ; et quos rogantes projecerant, hos tanquam fugitivos persequebantur.* Sapiens. xix, 3.

Telle est donc la dureté de cœur figurée par le sourd-muet de l'évangile. De même que cet homme était impuissant et à parler et à entendre, ainsi le pécheur tombé dans l'endurcissement n'a plus, comme nous l'avons dit, ni de bouche pour implorer le secours de la grâce divine, ni d'oreilles pour recevoir les enseignements de la religion. Mettez-lui devant les yeux le danger d'une mort prochaine, le compte de toute une vie qu'il faudra rendre au souverain Juge, les joies de la vie du ciel réservées aux justes, les supplices éternels de la géhenne, le ver qui ne meurt pas, les ténèbres épouvantables, ou encore les bienfaits de Dieu,

la croix du Sauveur, les clous, les liens, les crachats, les vertiges et les autres supplices de la passion, ces menaces et ces promesses ne feront sur lui aucune impression; il n'en sera pas plus ému que ne le serait un sourd-muet avec lequel vous entreriez en conversation. C'est l'expérience que font tous les jours les prédicateurs, qui rappellent ces vérités à un grand nombre d'hommes sans produire en eux aucun sentiment de tristesse, de repentir ou de crainte de Dieu.

Mais, me direz-vous, comment accorder une si profonde insensibilité avec la foi, dont ces hommes ne sont nullement privés? Car si la foi leur présente comme incontestables des vérités capables d'amollir des âmes de fer, comment se fait-il que, appuyés sur la foi, ils entendent ces vérités sans éprouver un sentiment de crainte ou de douleur? Les hérétiques de notre siècle répondent que l'homme, en commettant un péché mortel, perd la foi en même temps que la grâce sanctifiante; et qu'il est impossible que celui qui a la foi succombe au péché. Mais la véritable raison de ce phénomène moral est, non dans l'absence de la foi, mais dans la ruse du démon qui, avec une habileté perfide, dispose l'âme de l'homme et l'égare à ce point qu'elle se jette dans l'abîme en toute connaissance et liberté. C'est ce qui arriva au devin Balaam; le malheureux confesse qu'il tomba les yeux ouverts et voyant sa chute; cependant, vaincu par la cupidité, il voulait tomber. *Num. xxii*. Les pécheurs dont nous parlons ont donc une véritable foi, mais une foi tellement assoupie et rendue insensible par l'artifice du démon, qu'elle n'opère aucune action digne de Dieu. La nature nous offre dans ses œuvres quelque chose de semblable. Ceux qui ont voyagé dans l'Inde-Orientale racontent que dans l'île de Ceylan se trouvent des serpents tellement dangereux qu'ils donnent la mort par la plus légère morsure. Mais la divine providence, qui pourvoit à tous les besoins, a mis le remède à côté du mal. Cette même île renferme un arbre salutaire, dont il suffit de tenir un rameau à la main pour n'avoir plus rien à craindre; son odeur et sa vertu endorment et charment le serpent, qui se laisse manier sans péril, et tuer sans résistance. Ils ressemblent à ce serpent tenu sous le charme,

ceux qui ont une foi morte : adressez-vous à eux, frappez-les et de la verge et de la parole évangélique ; mettez sous leurs yeux les plaies de Jésus-Christ, les exemples des saints, les supplices réservés aux méchants, ils demeurent aussi insensibles que le reptile dont nous parlons. De même donc que ce reptile est un serpent véritable, qu'il est armé d'un véritable venin, mais rendu impuissant par la vertu d'un rameau merveilleux, ainsi ces hommes sont de véritables fidèles, ils ont la vraie foi, ils croient sans la moindre hésitation tout ce qu'on leur propose à croire ; mais l'influence du démon les endureit et les aveugle à ce point, que les vérités saintes dont vous frappez leurs oreilles n'ont pas sur eux plus d'efficacité que sur un homme enseveli dans le sommeil ou dans la mort.

Que si vous me demandez maintenant par quel artifice le séducteur du genre humain réussit à plonger ces malheureux dans un tel état d'insensibilité, il me semble que cet artifice consiste à enflammer et à remplir leur cœur d'un amour passionné pour les jouissances de la terre ; ainsi rassasiés et repus, peuvent-ils recevoir autre chose ? L'Auteur de la nature, en effet, ayant destiné l'homme à jouir de lui, ne l'a créé capable que d'une seule chose, c'est-à-dire de lui-même. De même qu'un anneau ne peut être mis qu'à un seul doigt, et non à plusieurs ensemble, ainsi le cœur de l'homme, créé pour aimer et posséder un seul bien, ne peut en embrasser plusieurs dans la même ardeur et le même amour. D'où il arrive que cet anneau, s'il entoure un doigt, ne peut en ceindre un autre, à moins qu'on ne l'ôte auparavant du premier : de même, quand le cœur de l'homme est attaché par le lien puissant de l'amour, il est bien difficile qu'il se porte avec ardeur vers Dieu. Tel est l'artifice dont le démon se sert pour séduire les enfants des hommes. Il remplit, il enflamme leurs cœurs d'un tel attachement pour les choses de la terre, que tout ce qu'on leur dit des choses divines, ils l'entendent comme un discours étranger qui ne s'adresse point à eux et ne les intéresse en aucune sorte. Voilà ce que fait le démon dans l'âme de ceux qui se livrent à lui par une longue habitude du péché. Car il n'a aucun droit sur nous, à moins que

nous ne lui ouvrions, par le consentement au péché, l'entrée de nos âmes.

II.

Après avoir parlé de la maladie de l'endurcissement, cherchons maintenant quelle en est la cause, afin que nous puissions l'éloigner de nous. Cette cause est décrite sous de vives images dans un passage du prophète Isaïe, dans l'apologue de la vigne. Plantée dans un lieu fertile, cultivée avec beaucoup de soin, au lieu de donner de bons fruits, elle n'en avait porté que de sauvages; alors le Seigneur prononça contre elle cette sentence : « J'arracherai la haie de ma vigne, et elle sera exposée au pillage; je détruirai tous les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds, etc. » *Auferam sepem ejus, et erit in direptionem; diruam maceriam ejus, et erit in conculcationem.* Isa. v, 5. Ainsi le Seigneur attend longtemps que le pécheur se repente, et s'efforce par toutes sortes de moyens de l'attirer à lui. D'abord, par la voix extérieure de ses ministres, il ne cesse de lui rappeler ses devoirs, de l'avertir du danger qu'il court. Ensuite il a recours aux châtimens pour l'amener à la pénitence; il le gourmande par la douleur sur son lit, et par le déchirement de ses os, selon qu'il est écrit au livre de Job (chap. xxxiii, 19). Frappé d'une maladie de ce genre, le bienheureux François (d'Assise) fit servir à sa conversion le doigt de Dieu, et fit dès lors de tels progrès dans la vertu, que, de marchand qu'il était, il devint l'instituteur et le patriarche d'un ordre très-illustre dans l'Eglise. Dieu appelle encore par les mouvements intérieurs de l'Esprit-Saint, répétant cette parole : « Voici que je me tiens à la porte et que je frappe. » *Ecce ego sto ad ostium et pulso.* Quel est l'homme au cœur assez insensible pour n'avoir jamais entendu le Sauveur lui parlant ainsi au fond de son cœur : Infortuné, vois quel danger tu cours pour ton salut; vois par combien de crimes tu as offensé ton Créateur et ton Sauveur; vois combien de temps il t'a patiemment attendu à la pénitence; crains qu'une mort subite ne te surprenne à l'improviste, tout chargé d'iniquités, et ne te jette dans les flammes éternelles de l'enfer. Quel est, dis-je, mes frères,

quel est l'homme assez corrompu pour n'avoir pas entendu souvent ces avertissements du Seigneur, et cela au moment même où il commettait le crime? Lors donc que Dieu a parlé ainsi sans rien obtenir, lorsqu'il a ainsi vainement attendu le pécheur plongé dans l'iniquité, il l'abandonne enfin et le délaisse, et l'infortuné tombe dans l'abîme de l'insensibilité et de l'aveuglement. Ainsi, dans la guerre, un brave capitaine, qui ne peut en aucune manière exciter au combat ses soldats tremblants, finit par les abandonner; ainsi un sage médecin, après avoir épuisé en vain toutes les ressources de son art pour guérir un malade, laisse faire la nature. Ecoutez le Seigneur s'exprimant par la bouche du Psalmiste : « Mon peuple n'a point écouté ma voix, et Israël ne s'est point appliqué à m'entendre; c'est pourquoi je les ai abandonnés aux désirs de leur cœur, et ils marcheront dans les voies qu'ils ont inventées. » *Non audivit populus meus vocem meam, et Israel non intendit mihi; et dimisi eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis.* Ps. LXXX, 12, 13. C'est aussi ce qu'expriment ces paroles de l'Apôtre : « Lorsqu'une terre étant souvent abreuvée des eaux de la pluie qui y tombe, ne produit que des ronces et des épines, elle est en aversion à son maître, elle est menacée de sa malédiction, et à la fin il y met le feu. » *Terra sæpe venientem super se bibens imbrem....., proferens autem spinas ac tribulos, reproba est, et maledicto proxima; cujus consummatio in combustionem.* Hebr. vi, 7, 8. Je citerai encore ce passage : « Dieu est un juge juste, fort et patient. Se met-il en colère tous les jours? Si vous ne vous convertissez, il fera briller son épée, etc. » *Deus iudex justus, fortis et patiens : numquid irascitur per singulos dies? Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit,* etc. Ps. vii, 12, 13. Dieu est juste, c'est-à-dire qu'il ne laisse pas le crime impuni et ne fait rien contre la justice. Il est patient, c'est pourquoi il ne se met pas en colère tous les jours, mais il attend avec patience le retour du pécheur. Enfin il est fort contre ceux qui abusent de sa patience, méprisent les richesses de sa bonté et s'amassent un trésor de colère. Il fait donc briller contre eux son épée, il tend son arc et lance des flèches enflammées; ce n'est point assez pour lui de lancer des flèches. il

les arme de feu, afin de frapper les impies par le fer et le feu à la fois. Plus longtemps il les a attendus, plus sévère est son châ-timent; de là cette antique maxime : « La colère divine s'avance d'un pas lent à la vengeance, mais la gravité du supplice en compense la lenteur. »

Tel est, mes frères, le chemin qui conduit à ce mal extrême, l'endurcissement du cœur. Maintenant, que chacun tourne sur lui-même le regard de son âme, qu'il s'examine, qu'il scrute ses démarches, qu'il étudie avec soin son état, avec quelles dispositions il entend la parole de Dieu, comment il correspond aux mouvements intérieurs de l'Esprit divin. De cette manière, il pourra juger s'il est tombé, oui ou non, dans l'abîme de l'endur-cissement.

III.

Après avoir étudié la maladie et ses causes, il nous reste à en assigner le remède. Ce remède, le Médecin céleste nous l'a mystérieusement indiqué dans la guérison du sourd-muet de notre évangile, où chaque circonstance a son importance, sa signification mystique.

D'abord il tire le malade à l'écart, loin de la foule. Qu'est-ce à dire? Il nous enseigne par là que celui qui veut être guéri doit se séparer des soins bruyants et des affaires de ce monde pour commencer à s'occuper de son salut. Qu'il s'en sépare, sinon par le corps, au moins par la pensée, comme fit ce jeune débauché qui, rentrant en lui-même, se dit : « Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi, je meurs ici de faim! » *Luc. xv, 17.*

Retiré donc dans cette solitude spirituelle, qu'il s'adresse à lui-même les réflexions suivantes : O homme, tu sais que tu es mortel et disciple de Jésus-Christ. Or, la foi chrétienne t'apprend qu'après cette vie mortelle il y en a une autre dans le siècle futur. Tandis que la vie présente atteint bien rarement la centième année, la vie future embrasse toute l'éternité, c'est-à-dire une durée qu'aucun nombre ne saurait exprimer. Après des centaines de milliers d'années. d'autres années plus nombreuses encore

se succéderont, et ce cercle interminable recommencera toujours. Aussi, comparée à l'éternité, notre vie n'est pas plus qu'une goutte d'eau comparée à l'Océan. Que dis-je? elle est bien moins encore, puisqu'il s'agit d'une durée finie mise en regard d'une durée infinie, tandis que dans cette comparaison les deux termes sont également finis. Dans la vie présente, nous mangeons le fruit du travail de nos mains, *Ps. cxxvii, 2*; dans la vie future, les hommes jouiront des fruits et des mérites de leur existence antérieure. « Là, dit l'Apôtre, l'homme recueillera ce qu'il aura semé. Celui qui sème dans sa chair recueillera de la chair la corruption, et celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle. » *Quæ seminaverit homo, hæc et metet. Quoniam qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem; qui autem seminat in spiritu, de spiritu metet vitam æternam.* Gal. vi, 8. D'où nous voyons que tous les hommes, dans le siècle futur, selon leurs mérites et leurs œuvres, ou bien seront admis parmi les anges à une vie très-heureuse, remplie de toutes les jouissances, ou bien seront condamnés avec les démons à une vie misérable et à toutes sortes de tourments. Voilà ce que te prêche et ta foi de chrétien, et les prophètes, et les apôtres, et le Maître des prophètes et des apôtres qui s'exprime ainsi : « Ceux-ci-s'en iront à l'éternel supplice, et les justes à la vie éternelle. » *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* Matth. xxv, 46. Et la vérité de ces paroles est aussi immuable que Dieu lui-même. Cela posé, quelle est donc la folie des hommes, quel est leur aveuglement de consacrer tous leurs soins, toutes leurs pensées, tous leurs efforts à acquérir ce qui ne regarde que cette vie passagère, et pour celle qui n'aura pas de fin, qui doit se passer, durant des siècles éternels, ou au sein de souveraines délices, ou au milieu des supplices les plus cruels, de n'avoir que de l'indifférence et le plus profond oubli! O âmes enveloppées d'horribles ténèbres! O sens dépravé par la ruse de l'antique serpent! O épouvantable folie! Car comment voir autre chose dans cette conduite que de l'insensibilité, de l'égarement et de la folie? Que sont devenus et la raison, et le jugement, et la sagesse, et le souci des choses futures, qui constituent les prérogatives

de la créature raisonnable? L'homme, en effet, se distingue de la brute en ce que celle-ci ne voit que les choses présentes et placées sous ses yeux, tandis que lui, grâce à la raison dont il est doué, se souvient du passé, prévoit et prépare en partie l'avenir. Mais, devenu semblable aux animaux, il ne songe qu'au présent et ne prend pas plus de souci de l'éternité future que si, comme les bêtes, il devait mourir tout entier, corps et âme. Et que parlé-je des animaux? L'homme s'est mis au-dessous des plus vils sous le rapport de la prudence. Y en a-t-il parmi eux de plus petits et de plus vils que la fourmi? Et cependant vous la voyez tout occupée pendant l'été de faire des provisions pour l'hiver, afin de ne pas mourir de faim pendant la saison rigoureuse. Quelle honte pour nous, mes frères, de nous montrer moins prudents que ce petit animal et de ne pas profiter de son exemple! Ah! il est à craindre que Dieu, qui fait ressortir l'aveuglement de son peuple, en le comparant à la conduite du milan, de la colombe et de la cigogne, n'emprunte l'exemple des plus vils animaux pour confondre l'insensibilité de ceux qui ne songent pas à la vie future!

Afin que vous compreniez quel est sur ce point l'aveuglement des pécheurs, représentez-vous une flotte qui se met en mer pour un pays lointain, auquel on ne peut arriver qu'après avoir passé un désert aride et inculte. Cambyse, dit-on, organisa contre l'Ethiopie une expédition semblable, dans laquelle ses soldats, pressés par la faim, mangèrent les feuilles tendres et les jeunes pousses des arbres, du cuir amolli par le feu, en un mot tout ce que la nécessité leur mettait sous la main. Ces malheureux en vinrent à cette extrémité de désigner par le sort un soldat sur douze, qui devait offrir aux autres une nourriture plus horrible que la faim elle-même. Si donc le chef de la flotte dont nous venons de parler avait préparé à ses hommes juste assez de vivres pour le temps de la navigation, sans pourvoir aux nécessités de la traversée de ce désert, ne faudrait-il pas l'accuser d'une folie et d'une démence plus incompréhensible encore que celle de Cambyse? Or, mes frères, notre vie est-elle autre chose qu'une navigation qui nous conduit, sans un moment d'arrêt, au port

de la mort? Et après la mort, qu'aurons-nous pour entretenir notre vie, sinon ce que nous avons amassé ici-bas? De là cette maxime de Salomon : « Répandez votre pain sur les eaux qui s'écoulent, parce que vous le trouverez après un long espace. » *Mitte panem tuum super transeuntes aquas, quia post tempora multa invenies illum.* Eccli. xi, 1. Et cette autre dans un sens opposé : « Le paresseux n'a pas voulu labourer à cause du froid; il mendiera donc pendant l'été, et on ne lui donnera rien. » *Propter frigus piger arare noluit; mendicabit ergo æstate, et non dabitur illi.* Prov. xx, 4. L'été désigne le siècle futur, où il n'est plus temps de semer, mais de moissonner. Si donc tous regarderaient comme insensée la conduite du capitaine qui aurait fait provision de vivres pour le temps de la navigation, sans pourvoir aux besoins du désert, combien ne sont-ils pas plus condamnables encore ces hommes dont toute l'application se porte aux intérêts de cette vie fugitive, et qui ne prennent aucun souci de celle qui doit durer éternellement? Peut-on concevoir une plus grande folie, un plus profond aveuglement?

Ainsi, pour revenir à notre sujet, le Sauveur sépara de la foule l'homme qu'il voulait guérir, afin d'apprendre au pécheur à quitter les vains soucis et les préoccupations de la vie présente, à se recueillir en lui-même, à réfléchir au danger qu'il court et à songer sérieusement à son salut. Tel est le premier remède des maladies de l'âme.

Que fit notre Seigneur une fois seul avec cet homme? « Il lui mit, dit l'Évangéliste, les doigts dans les oreilles. » Qu'est-ce à dire? Ce sourd-muet, mes frères, comme nous l'avons dit en commençant, représente le pécheur endurci. Or, quand un homme en est venu à ce point d'insensibilité et d'aveuglement, en vain vous feriez retentir devant lui tous les oracles de nos saints Livres, pas un mot n'arriverait jusqu'à l'oreille de son cœur. Le Seigneur, dans Jérémie, signale ce déplorable état d'une âme insensible et comme engourdie : « Écoutez, peuple insensé, qui n'avez point de cœur¹, qui avez des yeux et ne

¹ Les Hébreux représentent souvent le cœur comme le siège de la raison et de l'entendement.

voyez point, qui avez des oreilles et n'entendez point. » *Audi, popule stulte, qui non habes cor; qui habentes oculos, non videtis, et aures, et non auditis.* Jerem. v, 21. Ces mots « qui n'avez point de cœur, » signifient que ce peuple est privé à ce point de sens et de raison, qu'il ignore la gravité de son mal et n'en cherche pas le remède. Car, mes frères, il y a cette différence entre les maladies corporelles graves et celles qui sont légères, que nous sentons peu celles-ci et que nous ne mettons pas un grand empressement à les faire disparaître, tandis que les premières nous font souffrir davantage et recourir plus promptement aux remèdes. C'est précisément le contraire qui arrive dans les maladies spirituelles. Les âmes pieuses, avides de perfection, éprouvent une vive douleur même pour des fautes légères, selon que saint Jérôme le rapporte de sainte Paula; tandis que les grands pécheurs sont presque insensibles à leurs crimes : la gravité du péché émousse la délicatesse de la conscience. C'est ce que Salomon nous fait clairement entendre dans ce passage : *Impius, cum in profundum venerit, contemnit*, « l'impie, arrivé au fond de l'abîme, méprise, » c'est-à-dire, se met peu en peine de commettre les plus grands forfaits. Prov. xviii, 3.

Il faut que le Médecin céleste mette le doigt dans ces oreilles, c'est-à-dire, les dispose à bien entendre par le don de son Esprit. Nous voyons le Seigneur, au livre des Actes, accorder un bienfait semblable à une femme nommée Lydie, « dont il ouvrit le cœur pour entendre ce que Paul lui disait, » *cujus Dominus aperuit cor intendere his quæ dicebantur a Paulo.* Act. xvi, 14. Entendre de cette manière la parole de Dieu, c'est une marque de prédestination, de même que d'offrir à cette parole des oreilles fermées, c'est une marque de réprobation. Le Sauveur exprime cette double pensée dans une courte sentence que nous rapporte saint Jean : « Celui qui est de Dieu écoute la parole de Dieu; c'est parce que vous n'êtes pas de Dieu que vous ne l'écoutez pas. » *Qui ex Deo est, verba Dei audit; propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.* Joann. viii, 47. Terrible sentence! s'écrie saint Grégoire, et ce Père nous avertit en même temps de nous sonder nous-mêmes, d'examiner attentivement avec quelle piété, avec

quel fruit, dans quelle disposition nous entendons la parole de Dieu, afin que nous ayons en cela un indice touchant notre salut. C'est pourquoi, mes frères, lorsque vous venez à un sermon, élevez vos âmes vers Dieu, le priant humblement de mettre dans vos oreilles son doigt divin, afin que vous entendiez, non pour votre jugement et votre condamnation, mais pour votre salut. Entendre de cette sorte, c'est une grâce et un bienfait de Dieu, selon cette parole des Proverbes : *Aurem audientem et oculum videntem, Dominus fecit utrumque*, « l'oreille qui écoute et l'œil qui voit, deux choses que le Seigneur a faites, » *Prov. xx, 42*, c'est-à-dire, bien comprendre ce qui regarde notre salut, l'écouter avec piété et religion, ce sont deux choses que Dieu accorde dans sa bonté.

Non content d'avoir touché de son doigt divin les oreilles du sourd, notre Seigneur, ajoute l'Évangéliste, lui mit de sa salive sur la langue. La salive, qui sort de la bouche, nous représente la sagesse de Dieu, « sortie de la bouche du Très-Haut, » et ce mot de *sagesse*, dérivé du latin *sapor*, c'est-à-dire *gout* ou *saveur*, désigne la douceur et la suavité spirituelle. Ce n'est pas assez, en effet, de comprendre les mystères de la parole divine, si nous ne les goûtons pas en quelque sorte d'une manière spirituelle. A combien de savants ne peut-on pas appliquer le proverbe : L'intelligence prend les devants, et le sentiment suit de loin, si tant est qu'il suive. Or, de même que l'attouchement des oreilles est nécessaire pour que l'entendement pénètre les vérités saintes, de même, afin que le cœur goûte, aime et embrasse ce qu'il comprend, il faut que Jésus, par sa salive, c'est-à-dire par le don de sagesse, guérisse le palais de l'âme. Qu'importe que l'intelligence perçoive les choses divines, si la volonté ne les goûte et ne s'y attache? Telle est la force de cette divine suavité, que le pieux fidèle à qui l'Esprit-Saint en a accordé le bienfait, supporte sans la moindre peine tous les travaux de la vertu, et méprise pour l'amour de Dieu toutes les jouissances du monde. Vous savez, mes frères, quelle est la puissance du plaisir, qui entraîne après lui dans des liens plus forts que les chaînes de fer non-seulement les hommes, mais jusqu'aux animaux. C'est un mot bien vrai

que celui du poète : *Trahit sua quemque voluptas*, chacun cède à son plaisir. Il faut donc que celui qui veut mener une vie spirituelle renonce aux jouissances grossières, et mette sa joie en Dieu seul et dans les choses divines. Et pour cela le palais de notre âme, dépravé par le péché, doit être purifié par la salive de Jésus, afin qu'après avoir goûté uniquement les trompeuses jouissances de la terre, il ne trouve plus de douceur que dans les choses divines et célestes.

Mais voici quelque chose de plus merveilleux. Lorsque le Sauveur eut touché la langue du malade, « il leva les yeux au ciel et poussa un soupir. » Un Dieu qui gémit ! Il s'agit donc d'un mal bien profond pour arracher un soupir au Souverain de l'univers. Le Seigneur, très-juste appréciateur de toutes choses, ne regarde comme un mal pur et simple que le péché mortel. Les supplices même de l'enfer ne sont pas, dans son estime, un mal absolu ; il n'y a que leur cause, je veux dire le péché, qui mérite ce nom. Afin de faire ressortir la principale difformité du péché, notre Seigneur, en même temps qu'il gémit, leva les yeux au ciel, demeure et trône du Tout-Puissant, nous marquant par là que de tous les maux enfantés par le péché, le plus grand est qu'il viole la majesté du souverain Maître de l'univers. C'est sous ce rapport que la difformité et la malice du péché sont infinies, parce qu'il s'attaque à une bonté, une dignité, une grandeur, une majesté infinie. Aussi ne faut-il pas nous étonner si le Sauveur, connaissant parfaitement quelle était sous ce rapport la difformité du péché, poussa un profond soupir. Car celui-là seul qui comprend la grandeur et la puissance de Dieu, connaît la gravité du péché, qui tout à la fois offense une si haute majesté et prive l'homme d'un si grand bien. D'où il faut conclure qu'aucune créature ne possède cette connaissance d'une manière parfaite, pas même les esprits bienheureux qui approchent de plus près le trône de Dieu.

Jésus donc leva les yeux au ciel et poussa un gémissement. C'est comme s'il avait adressé ce discours au pécheur : Malheureux, si tu savais dans quel abîme tu te précipites lorsque tu offenses Dieu ! Tu offenses ton Père très-clément et très-bon, qui

t'a créé de rien à son image et à sa ressemblance. Tu offenses celui qui t'a destiné à la fin la plus noble et la plus haute, et t'a rendu capable de participer à sa divinité et à son éternelle béatitude. Tu offenses Celui qui a fait le ciel et la terre, la mer, le soleil, la lune, les étoiles et tout ce que recouvre la grande voûte des cieus, non pour lui-même, puisqu'il n'a besoin de rien, mais pour ton usage, et les gouverne par sa providence toujours attentive. Plus encore, tu offenses Celui qui, pour te délivrer de la mort éternelle, a daigné descendre du ciel sur la terre, revêtir notre pauvre humanité et passer ainsi trente-trois ans parmi les hommes, supportant la faim, la soif, le froid, la fatigue, les veilles, les calomnies de ses ennemis, leurs malédictions et leurs injures, et enfin les chaînes, les soufflets, les crachats, les fouets, la couronne d'épines, le fiel et le vinaigre, et une mort ignominieuse sur la croix entre deux scélérats.

Que si ton cœur est assez dur pour résister à ces considérations, tu offenses Celui qui tient dans sa main le souffle de ta vie, et sans lequel tu ne saurais ni respirer, ni te mouvoir, ni continuer de vivre. Tu offenses Celui qui, après avoir tué le corps, a le pouvoir d'envoyer l'âme dans l'enfer pour être tourmentée par d'éternels supplices. Tu offenses Celui que d'un signe ébranle la terre, qui embrase les montagnes en les touchant du doigt, dont nul ne peut supporter la colère, et qui fait plier ceux qui portent le monde. Tu offenses Celui en présence de qui les colonnes du ciel tremblent, dont un signe de la tête les remplit de frayeur. Tu offenses Celui qui a la clef de la vie et de la mort, et des enfers, qui seul ôte la vie et la donne, conduit aux enfers et en ramène. Tu offenses Celui qui embrasse l'univers dans sa puissance sans borne, et que ni les présents, ni la faveur, ni la force n'empêcheront jamais de livrer l'innocence et le crime à des flammes vengeresses, de condamner l'impie à d'éternels tourments. Enfin tu offenses Celui dont la grandeur et la majesté sont telles, que tout ce que renferme le ciel et la terre, et cet immense univers, est devant lui comme un point, comme une goutte de rosée qui se dissipe aux premiers rayons du jour. La gravité de l'offense ne se tire pas seulement

de la dignité de l'offensé, mais aussi de la bassesse du coupable. C'est ce que nous apprend le Prophète royal : « Souvenez-vous de ceci, dit-il : L'ennemi a outragé le Seigneur par ses reproches injurieux, et un peuple extravagant a irrité votre nom, » *memor esto hujus : Inimicus impropertavit Domino, et populus insipiens incitavit nomen tuum.* Ps. LXXIII, 48. C'est comme s'il disait : Faites attention, Seigneur, à cet insigne outrage. Notre ennemi non-seulement nous afflige, mais vous adresse de continuelles injures, et un peuple stupide maudit votre nom. Or, plus est vile la personne qui commet l'outrage, plus l'outrage lui-même a de gravité. Et que dirons-nous si nous considérons la cause de l'injure et de l'offense? « Pourquoi, s'écrie le Prophète, l'impie a-t-il irrité le Seigneur? » *Propter quid irritavit impius Deum?* Ps. IX. C'est-à-dire, pour quelle considération, pour quel motif le pécheur en est-il venu à une action si monstrueuse que de provoquer la colère du Souverain de l'univers? Nous ne sommes pas extrêmement surpris que l'apôtre saint Pierre, en face de la mort, ait renié son Maître. Mais ce qui surpasse toute admiration, c'est qu'un humble vermisseau, pour une faible lueur, pour un plaisir grossier, pour de chétives siliques, ose offenser le Seigneur de majesté, violer ses lois et mépriser ses préceptes. Qu'est-ce autre chose que de préférer une vile poussière au souverain Seigneur de toutes choses, et de faire descendre Dieu de son trône pour y mettre à sa place une créature préférée? Et comme les pécheurs sont assez aveugles, assez dénués de sens pour ne pas s'étonner d'une pareille indignité, pour ne pas la déplorer, ni même la comprendre, le Seigneur Jésus, qui en ressentait si vivement la douleur, leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir, afin de nous montrer le crime d'une si étrange audace. Il gémit donc comme un bon père en voyant la folle joie de son fils en délire; et plus son fils est joyeux, plus le père s'afflige et pleure. Il gémit, malheureux, parce que tu ne gémis pas, il s'afflige parce que tu ne t'affliges pas, il se désole parce que tu ne te désoles pas. Isaïe nous apprend que Jésus-Christ porte nos péchés et s'afflige pour nous (chap. LIII). « Vous pleurez donc, Seigneur, s'écrie saint Ambroise, non pas vos

blessures, mais les nôtres; non pas votre mort, mais notre maladie. Et nous pensons que vous êtes dans les douleurs, alors que votre peine ne venait pas de vous, mais de nous. »

Que ce gémissement de notre Seigneur, mes frères, nous apprenne à reconnaître la gravité de nos fautes. En voyant le souverain Maître de l'univers gémir, non pour son propre danger, mais pour le nôtre, nous, dont la cause est en jeu, dont le salut est en danger, effaçons nos fautes par des larmes et des soupirs continuels; implorons de la divine miséricorde le pardon de nos fautes par des gémissements qui partent du fond de nos cœurs, à l'exemple des saints qui prient dans le temps favorable, c'est-à-dire dans le temps que la bonté de Dieu laisse pour faire pénitence, afin que, ayant expié nos péchés par le deuil passager de la vie présente, nous méritions d'échapper au deuil éternel de la vie future, et de recevoir la glorieuse récompense qui n'aura pas de fin. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, OU L'ON MONTRE LE TRIPLE ÉTAT DE L'HOMME
AVANT LE PÉCHÉ, APRÈS LE PÉCHÉ, ET DEPUIS LA RÉDEMPTION
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho, et incidit in latrones, qui etiam spoliaverunt eum, et plagis impositis abierunt semivivo relicto.

Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho; il tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, et, l'ayant chargé de coups, le laissèrent à demi-mort. *Luc. x, 30.*

Pour bien comprendre le commencement de cet évangile, il est nécessaire de rappeler ce qui le précède immédiatement. Saint Luc raconte que notre Seigneur avait envoyé ses disciples annoncer l'Évangile, et leur avait donné le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons. Leur mission remplie avec un rare succès, les disciples revinrent joyeux vers leur Maître,

en disant : « Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom. » *Domine, etiam dæmonia subjiuntur nobis in nomine tuo.* Luc. x, 17. Alors Jésus, rendant grâces à son Père pour cette heureuse mission, qui figurait la prédication future de l'Évangile et la conversion des Gentils, dit ces paroles : « Je vous bénis, mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits ; » et s'étant tourné vers ses disciples, il ajouta : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! »

C'est avec raison que notre Seigneur appelle heureux ses disciples, qui avaient reçu de la seule miséricorde de Dieu les prémices de la grâce de l'Évangile. Si la reine de Saba, en voyant le palais royal de Salomon, en entendant les paroles de sagesse qui découlaient de sa bouche, a pu dire : *Beati viri tui, et beati servi tui, qui adstant coram te semper, et audiunt sapientiam tuam!* « Heureux ceux qui sont à vous, heureux vos serviteurs qui sont sans cesse devant vous, et qui écoutent votre sagesse! » III Reg. x, 8 : à combien plus forte raison la Sagesse éternelle du Père a-t-elle pu parler ainsi de ses disciples! car « il y avait là plus que Salomon. » Ensuite le Sauveur montre la grandeur de cette prérogative par les désirs des saints patriarches : « Car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, entendu ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu! » Les saints des anciens jours, en effet, souhaïtaient avec tant d'ardeur de voir « le salut de Dieu, » que notre Seigneur, qui était ce salut, est appelé par eux « le Désir des collines éternelles, » c'est-à-dire de tous les saints, qui, semblables à des collines élevées, se distinguent parmi les autres hommes par la hauteur de leur vertu. Tel était le désir d'Isaïe, lorsqu'il s'écriait : « Oh! puissiez-vous ouvrir les cieux et en descendre! » *Utinam dirumperes cælos et descenderes!* Isa. lxxiv, 1. Tel était celui du devin Balaam lorsque, après avoir annoncé le lever de l'étoile de Jacob, il ajoutait : « Hélas! qui se trouvera en vie quand Dieu fera toutes ces choses? » *Heu! quis victurus est, quando ista faciet Deus.* Num. xxiv, 23. Animé du même sentiment et sous la même inspiration, Malachie s'exprime ainsi : « Le voici

qui vient, dit le Seigneur le Dieu des armées. Et qui pourra penser seulement au jour de son avènement ? et qui sera debout pour le voir ? » *Ecce venit, dicit Dominus exercituum : et quis poterit cogitare diem ejus? et quis stabit ad videndum eum?* Malach. III, 4, 2. Que ces paroles expriment le désir de voir le jour du Seigneur, c'est ce qu'indique ce qui suit : « Car il sera comme le feu qui fond les métaux, et comme l'herbe dont se servent les foulons, » *ipse enim quasi ignis conflans, et quasi herba fullonum,* Malach. III, 2 : vives images de l'efficacité de la grâce évangélique qui devait purifier et sanctifier les âmes. C'est donc avec raison que notre Seigneur appelle heureux ses disciples, qui ont vu le Désiré des nations, et ont reçu si abondamment les prémices de la grâce de l'Évangile.

Donc, direz-vous, il faudra donner le même nom aux Juifs et aux Gentils qui ont vu le Sauveur, et qui cependant l'ont mis en croix. A Dieu ne plaise ! Les hommes ont vu notre Seigneur Jésus-Christ de trois manières : les uns des yeux de la chair, d'autres des yeux de l'âme, d'autres enfin tout à la fois des yeux de la chair et de ceux de l'âme. Les Juifs incrédules appartiennent à la première classe, les chrétiens à la deuxième, les disciples à la troisième. Les premiers ont été, non pas heureux, mais criminels ; mais les derniers furent très-heureux. Les deuxièmes ont aussi leur part de cette béatitude, puisque notre Seigneur a dit à son disciple hésitant : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru : heureux ceux qui n'ont pas vu et ont cru ! » Or, cette béatitude est aussi la nôtre, mes frères, qui voyons et adorons notre Seigneur Jésus-Christ des yeux de la foi et de l'amour.

Lorsque Jésus eut ainsi parlé, un docteur de la loi lui adressa une question bonne en elle-même, mais avec une mauvaise intention : « Maître, dit-il, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui dit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? Qu'y lisez-vous ? Il répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même. » — Ce texte exige une explication développée, que nous réservons pour le discours suivant : — « Jésus lui dit : Vous avez bien répondu, faites cela, et vous vivrez.

Mais cet homme, voulant faire paraître qu'il était juste, dit à Jésus : Qui est mon prochain ? » Ce docteur s'imaginait qu'il ne devait regarder comme son prochain que les hommes de sa nation. Pour le guérir de son ignorance, le Sauveur lui montra par une parole, remplie d'ailleurs de toutes sortes d'instructions, que le nom de prochain appartient à tous les hommes sans exception : « Un homme, dit-il, descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs, etc. » Afin d'expliquer avec fruit cette parabole, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Il existe peut-être un certain nombre de fidèles qui, après avoir assisté pendant de longues années à des instructions religieuses, savent à peine en quoi consiste l'essence de la religion qu'ils professent : — chose honteuse d'ignorer ce par quoi surtout on est chrétien. Sans m'arrêter à rechercher quelle est la cause de cette ignorance, je puis affirmer, sans crainte de me tromper, que l'essence de la religion chrétienne est renfermée dans la parabole bien comprise du Samaritain. Ainsi, prêtez-moi en ce moment une oreille attentive, et l'explication de cette parabole vous mettra sous les yeux, rendu par de vives images, ce qui constitue l'essence et le fond du christianisme.

Remarquons d'abord le triple état sous lequel l'homme est représenté dans cette parabole : le premier est celui où Dieu l'établit à l'origine ; le second, celui où il est tombé par son péché ; le troisième enfin celui où Jésus-Christ l'a rétabli par l'œuvre de la rédemption. Cette triple condition est figurée par l'homme qui descendit de Jérusalem à Jéricho. Nous le voyons d'abord avant qu'il ne quitte Jérusalem ; ensuite, lorsqu'il tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent et le laissèrent couvert de blessures ; enfin lorsque, guéri par le bon Samaritain, il fut revenu à la santé. Il nous apparaît intègre et sain dans le premier état, gravement blessé dans le second, et dans le troisième rendu à la santé et à la vie par les soins du Samaritain. Le triple état de cet homme figure donc la triple condition de l'homme en général, que nous avons décrite plus haut, savoir, avant son péché, après

son péché, après l'accomplissement de l'œuvre de la rédemption. Or celui qui aura une exacte connaissance de tout ce qui se rapporte à ces trois points, saura toute la religion ; il connaîtra Dieu et se connaîtra lui-même ; il comprendra à quel danger il est exposé en cette vie, à qui il doit demander du secours et rendre grâce de son salut. Entrons de suite en matière.

D'abord le Créateur de l'univers, dans sa bonté extrêmement riche et libérale, a destiné l'homme, qu'il avait formé à son image, à une fin au-dessus de laquelle rien ne se peut imaginer, savoir à entrer en participation de sa félicité et de sa béatitude. De là ces paroles de saint Jean : « Mes bien-aimés, nous sommes déjà enfants de Dieu ; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » *Charissimi, nunc filii Dei sumus; et nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam cum apparuerit, similes et erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* I Joann. III, 2. En effet, comme la félicité et la gloire de Dieu consistent dans la vision et la jouissance de lui-même, si nous le voyons tel qu'il est, c'est-à-dire face à face, nous serons semblables à lui, puisque nous jouirons de la même vision et du même suave aliment.

De plus, une souveraine harmonie présidant à toutes les œuvres de Dieu, l'homme destiné à cette fin auguste et au-dessus de sa nature devait être orné par lui de dons surnaturels pour qu'il devînt digne d'une si grande grâce ; car il faut qu'il y ait un juste rapport entre la fin et les moyens. Dieu accorda donc à l'homme la justice originelle, couronne royale qui lui conférait en même temps l'immortalité et l'empire sur tous les animaux, et, ce qui valait mieux, sur lui-même, c'est-à-dire sur les affections et les mouvements de son cœur. Il répandit aussi dans son âme la grâce et les habitudes célestes des vertus. Ainsi, tandis que le don de la justice le rendait agréable et digne d'amour aux yeux de Dieu, il trouvait dans la grâce et les semences des vertus les secours nécessaires pour faire le bien, pour entrer en participation de la pureté et de la sainteté de Dieu même, pour ajouter enfin, à l'image divine qu'il portait sur son front, l'éclat du mérite

des bonnes œuvres, plus splendide et plus éblouissant que celui des pierres précieuses. C'est ainsi que Dieu, ayant destiné l'homme au partage de sa béatitude, en fit en quelque sorte un Dieu par les dons de la grâce, qui devaient un jour l'élever dans la gloire à une participation plus complète encore de la divinité. Tel est l'heureux état où l'homme fut créé, exempt de toute misère, de toute peine, de l'ignorance et de la mort.

I.

Etabli dans cet état glorieux, il se laissa séduire par la ruse de l'antique serpent, transgressa le commandement divin, et, avec l'innocence, perdit la justice et la grâce qu'il avait reçue. Le péché, en effet, appartient à la classe des choses qui gâtent et souillent tout ce qu'elles touchent. Un peu de levain, par exemple, aigrit toute la pâte (*Galat. v, 9*); un peu de vinaigre rend acide un tonneau du vin le plus précieux; un seul homme malade de la peste répand la mort dans une cité entière; enfin, un torrent fangeux corrompt le ruisseau limpide auquel il se mêle. Il en est ainsi du péché, si justement comparé au levain, au vinaigre, à la peste et à la fange. Dès qu'il entre dans l'homme, il corrompt sa nature et lui communique sa propre souillure.

On peut réduire à deux principaux les funestes effets du péché sur la nature humaine : il l'a dépouillée des dons de la grâce qu'elle avait reçus; il l'a blessée dans ses facultés qui lui étaient propres. C'est ce que figure l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, et que les voleurs, non contents de le dépouiller, couvrirent encore de blessures. Le premier de ces effets nous est clairement représenté dans la personne de Job étendu sur son fumier et réduit au plus extrême dénûment : « Il m'a privé de ma gloire, dit-il, en parlant de Dieu, il a enlevé la couronne de ma tête, il a arraché comme un arbre mon espérance. » *Spoliavit me gloria mea, abstulit coronam de capite meo, et quasi arbori evulsæ abstulit speciem meam.* Job. XIX, 9, 10. Ainsi le péché a dépouillé l'homme d'abord de sa gloire, c'est-à-dire de la grâce divine; l'ornement, la beauté, la gloire véritable des âmes. Ensuite il a enlevé de sa tête la couronne, c'est-à-dire la justice

originelle qui lui conférait, comme nous l'avons dit plus haut, une dignité royale. Ces dons une fois perdus, l'homme devint incapable d'aucune action pieuse et méritoire. De même que l'arbre dont on a coupé les racines est impuissant à produire aucun fruit, ainsi l'âme humaine, séparée de la racine de la grâce divine, de laquelle tout bien découle, ne saurait faire aucune œuvre agréable à Dieu et digne de la vie éternelle. Il faut donc regarder ce péché comme une sorte d'immense naufrage où ont péri, pour le malheur du genre humain, tous les trésors des dons célestes. La nudité des deux ancêtres du genre humain nous offre de cette vérité une vive et triste image : à peine ont-ils violé le précepte du Seigneur, qu'ils s'aperçoivent en rougissant qu'ils sont nus, ce qui n'avait jamais excité leur attention, encore moins leur pudeur, alors qu'ils étaient revêtus et ornés des dons de l'innocence et de la grâce.

La perte des dons de la grâce divine, qui retenaient l'âme dans le devoir, entraîna un affaiblissement grave dans les forces de la nature elle-même. La myrrhe, dit-on, préserve les cadavres des vers et de la corruption ; que ce parfum disparaisse, les vers et la corruption exercent aussitôt leurs ravages. Ainsi, tant que l'homme avait la justice et la grâce, il était exempt de toute corruption, de toute injure du péché ; la justice perdue, les vers commencèrent à pulluler. Ces vers, au témoignage de l'Apôtre, ce sont « les œuvres de la chair, savoir, la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les empoisonnements, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies, l'envie, le meurtre, l'ivrognerie, la débauche et autres choses semblables. » *Manifesta sunt opera carnis, quæ sunt : fornicatio, immunditia, impudicitia, luxuria, idolorum servitus, veneficia, inimicitia, contentiones, æmulationes, iræ, rixæ, dissensiones, sectæ, invidiæ, homicidia, ebrietates, comessiones, et his similia.* Galat. v, 19, 20. Voilà les vers de notre âme, qui la rongent sans cesse, la déchirent, la tourmentent, la rendent très-malheureuse, et enfin la précipitent dans le gouffre du péché et dans la mort éternelle. Ces vers fourmillent dans le cœur des méchants, et si nos yeux corporels pouvaient les apercevoir, ce

serait un horrible spectacle. Car ce n'est pas sans raison qu'un sage a dit : « Quoi de plus affreux que les pensées de la chair et du sang? » *Quid nequius, quam quod cogitavit caro et sanguis?*

Le saint homme Job figure dans sa personne ces blessures de l'âme, lorsque, parlant de Dieu, il dit : « Il a fait voler autour de moi ses flèches, il a percé mes reins sans pitié, il a répandu mes entrailles par terre, il m'a fait blessure sur blessure. » *Circumdedit me lanceis suis, convulneravit lumbos meos, effudit in terra viscera mea, concidit me vulnere super vulnus.* Job. XVI, 14. Ces paroles, mes frères, dépeignent la misère extrême et presque incroyable de notre nature. La connaissance de cette misère nous est très-nécessaire pour le salut : d'abord ce spectacle réprime en nous tout orgueil et toute enflure ; ensuite il nous apprend à veiller sans cesse, à nous tenir sur nos gardes, pour échapper à tant de maux qui nous entourent ; enfin il nous excite à implorer le secours de Dieu par des prières continuelles. Ces mots du saint patriarche : « Il a fait voler autour de moi ses flèches, » désignent quatre blessures graves qui ont principalement affaibli les forces de notre âme, savoir : l'ignorance et l'erreur dans l'entendement, la révolte et la paresse dans la volonté, qui ne se soumet qu'avec une peine extrême à l'empire de la raison. Voilà pourquoi l'Eglise demande au Seigneur « de s'assujettir nos volontés rebelles. » Ajoutez, dans la partie concupiscible de notre âme, un entraînement violent, un ardent désir qui l'emporte à tout ce qui est défendu ; et, dans la partie irascible, siège naturel du courage pour le bien, l'abattement, la langueur et la faiblesse. De ces quatre blessures de notre âme découlent tous les autres maux.

Job continue : « Dieu, dit-il, a blessé mes reins. » Il désigne sous ce nom la partie de notre corps qui nous a été donnée pour la propagation du genre humain, par laquelle le péché originel se transmet de génération en génération, et qui a été gravement blessée par le démérite du péché. C'est une maxime des théologiens, que nulle part ailleurs la concupiscence ne sévit avec plus de fureur. Aussi l'ennemi du genre humain, qui ne l'ignore pas, se sert principalement de cette passion pour nous perdre, et

attiser sans cesse un feu déjà trop ardent. C'est de lui qu'il est écrit : « Sa force est dans ses reins. » *Fortitudo ejus in lumbis ejus*. Job. XL, 11. Saint Jérôme interprète ce passage en ce sens que le démon abuse, pour perdre les jeunes gens et les jeunes filles, de l'ardeur de leur sang, et qu'il livre une guerre semblable aux hommes de tout âge et de toute condition. « Car, dit ce Père, nous sommes tous faits du même limon, le même sang coule dans nos veines, les mêmes désirs agitent ceux que parent des robes de soie, et ceux que couvre à peine un misérable haillon ; la passion ne redoute ni la pourpre des rois, ni la misère du mendiant. » Qui pourrait dire toutes les ruines, compter tous les désastres dont cette blessure de notre âme est la cause ? Aussi Salomon, parlant de la femme impudique : « Elle en a renversé un grand nombre, dit-il, et elle a fait perdre la vie aux plus forts. » *Multos vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab ea*. Prov. VII, 26.

Autre mal déplorable. « Il a, dit Job, répandu mes entrailles par terre. » Ces mots désignent nos affections et nos désirs ; tant que notre nature fut saine, ils se tournaient, non vers la terre, mais vers le ciel ; dès qu'elle fut soumise au péché, tombant du ciel, elle se précipita avec une violence extrême vers la terre et les biens terrestres. Aussi voyons-nous partout un grand nombre d'hommes qui n'ont pas d'autre pensée, d'autre désir, d'autre entretien, d'autre rêve, que d'amasser de grandes richesses, d'entasser l'or sur l'or, comme s'ils n'avaient reçu la vie que pour jouir de ces biens, comme s'ils avaient perdu toute espérance de la vie éternelle. Vivre ainsi n'est-ce pas se dégrader jusqu'à la brute, toujours au service de son ventre et de ses appétits ?

Enfin Job ajoute : « Il m'a fait blessure sur blessure ; » il désigne par là toutes les autres blessures qui doivent leur origine aux quatre dont nous avons parlé plus haut, et qui rendent les hommes lents et paresseux à remplir leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes. Or, il y a en nous les trois maux énumérés par saint Jean dans son épître : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de

la vie; ainsi assiégée par les passions de la volupté, des richesses et des honneurs, l'âme est comme en proie à des furies et ardente à toute espèce de crimes. De là les haines, les inimitiés envers le prochain; de là la dureté, la cruauté envers les malheureux, l'envie pour les supérieurs, le mépris pour les inférieurs; de là, ce qui est plus grave encore, l'abus des bienfaits de Dieu, l'ingratitude, la négligence de ses lois saintes, que nous violons pour les motifs les plus frivoles. Voilà, mes frères, toutes les blessures que le péché a faites à l'homme.

Enfin les voleurs le laissèrent sur le chemin à demi-mort, c'est-à-dire en partie vivant et en partie mort, vivant pour certaines œuvres, mort pour certaines autres. Le Seigneur par son prophète dit quelque chose de semblable des méchants : « Ils sont sages pour faire le mal, et ils n'ont point d'intelligence pour faire le bien. » *Sapientes sunt ut faciant mala, bene autem facere nescierunt.* Jerem. iv, 22. De même, blessé par le péché, l'homme est plein de vie pour le mal et presque mort pour le bien. Telle est notre triste condition ici-bas : inclination et facilité pour le mal, langueur et paresse pour l'honnêteté et la vertu. Que d'exemples ne pourrais-je pas apporter à l'appui de ces vérités? Il arrive qu'un pieux fidèle désire exciter dans son cœur des sentiments soit d'amour de Dieu, soit de reconnaissance pour ses bienfaits, soit de regret de l'avoir offensé, et il se met à repasser en son esprit les considérations propres à les faire naître; mais souvent, après s'y être longtemps arrêté, il ne trouve en lui-même aucun pieux mouvement, aucune étincelle de dévotion. Au contraire, qu'une pensée impure, qu'une émotion de colère entre dans son âme, il est incroyable avec quelle promptitude elles s'empareront de lui tout entier, ébranleront toute son âme et brûleront jusqu'à son corps. Quoi de plus étrange, je devrais dire de plus malheureux? N'est-ce pas une preuve évidente que l'homme est lent et paresseux pour le bien et très-incliné au mal?

De même, si un pauvre vous demande l'aumône, aussitôt se présente à votre esprit la pensée de vos besoins et de ceux de vos enfants; cette pensée resserre à la fois et votre cœur et votre main, et à peine donnez-vous une obole à ce pauvre qui vous

prie au nom de Jésus-Christ, qui invoque le souvenir de ses plaies et vous promet le royaume du ciel. Cependant, qu'un noble personnage se présente le même jour pour loger chez vous, qu'il vous prenne fantaisie d'aller au spectacle ou dans quelque réunion publique, alors il faut soutenir votre rang; vous ne pensez plus ni à vos besoins ni à vos enfants; l'or et l'argent sont prodigués; on n'épargne rien, pas même le bien des autres; on ne craint pas de laisser ses enfants sans ressources, pourvu qu'on brille aux yeux des hommes. Pour Jésus-Christ, pour le salut de votre âme et la vie éternelle, vous êtes pauvres et avarés; pour le monde vous êtes riche et libéral. Autre exemple. Lorsque, assistant à un sermon, vous entendez le ministre de la parole divine vous mettre devant les yeux, avec autant de force que d'éloquence, la menace du jugement de Dieu, l'inévitable nécessité de la mort, les flammes éternelles qui torturent les damnés, vous êtes quelquefois si touché que vous fondez en larmes. Mais combien dure cette componction? A peine avez-vous mis le pied dans votre maison, qu'un léger rire, un mot enjoué fait tout disparaître. Et cependant si quelqu'un vous a blessé dans votre réputation et votre honneur, quelle inflexible colère, quel désir implacable de vengeance! Vous voyez donc que l'homme, plein de vie pour le mal, est presque mort quand il s'agit de faire le bien, et c'est ce que nous représente le personnage de l'Évangile laissé à demi-mort par les voleurs.

II.

Ce qui précède, mes frères, suffit pour vous faire comprendre le second état de l'homme blessé dans sa nature par le péché, surtout lorsque l'expérience de tous les jours nous montre combien sont pénibles les combats que la chair livre à l'esprit. Connaissant la maladie, cherchons maintenant le remède.

Disons d'abord que ce vice de l'âme avait frappé les philosophes; mais, le regardant comme la condition de notre nature, non comme le châtement d'une faute, ils s'imaginèrent que nos propres forces, développées par la science et la philosophie, suffi-

saient pour guérir ces blessures et nous amener à la pratique des vertus. De ce nombre fut Socrate, qui triompha, dit-on, des dispositions naturelles les plus ingrates, et parvint à dompter tous ses mauvais penchants. Aux philosophes succédèrent les pélagiens, qui, aveuglés par l'orgueil, accordaient à la nature et au libre arbitre assez de force pour conduire l'homme à une vie parfaite sans aucun secours extérieur. Mais de graves théologiens, parmi lesquels saint Augustin occupe le premier rang, s'élevèrent contre eux pour revendiquer la nécessité de la grâce, sans nier les droits du libre arbitre. L'Eglise elle-même les condamna au concile de Milève, confirmé plus tard par l'autorité apostolique. Mais laissons et les philosophes, et les hérétiques, dont les philosophes furent les patriarches, et arrivons aux remèdes par lesquels Dieu guérit notre nature déçue.

Il n'est pas douteux que des lois justes et saintes n'aient une très-grande influence pour rendre la vie bonne et heureuse. Ces lois, Dieu lui-même, descendant sur le mont Sinaï, les promulgua de sa bouche, et après les avoir écrites de son doigt, les donna aux Hébreux, leur traçant ainsi le chemin de la bienheureuse immortalité. Il promit en outre des récompenses magnifiques aux fidèles observateurs de la loi, et menaça les transgresseurs de supplices rigoureux. Enfin il institua des sacrifices, où ceux qui avaient désobéi trouvaient un moyen facile de se purifier de leur faute. Quel fut le succès de ce remède? Ce n'est pas moi, mais le grand Apôtre qui le proclame en beaucoup d'endroits de ses Epîtres; loin de guérir la nature humaine, il ne fit que la rendre plus malade, non par le vice de la loi, mais par celui des hommes. « La loi est survenue, dit saint Paul, pour donner lieu à l'abondance du péché. » *Lex subintravit, ut abundaret delictum.* Rom. v, 20. Il nous montre par là que le remède de la loi, non-seulement n'éteignit pas le foyer de la concupiscence, mais l'embrasa davantage. « Le commandement étant survenu, dit-il ailleurs, le péché a repris vigueur. » *Cum venisset mandatum, peccatum revixit.* Ibid. vii, 9. Comment cela? Le commandement a été donné pour détruire le péché, et voilà qu'il l'accroît et le multiplie! « Il s'est trouvé, ajoute-t-il, que le commandement qui

devait servir à me donner la vie a servi à me donner la mort. » *Et inventum est mihi mandatum, quod erat ad vitam, hoc esse ad mortem.* Ibid. 10. Encore une fois, comment cela est-il arrivé? D'abord parce que les défenses renfermées dans la loi ont irrité le désir. « Nos efforts, dit le poète, se portent à ce qui est défendu, nos désirs à ce qu'on nous refuse. »

Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata.

De là ces paroles de la courtisane invitant à des plaisirs coupables : « Les eaux dérobées sont plus douces, et le pain pris en cachette est plus agréable. » *Aquæ furtivæ dulciores sunt, et panis absconditus suavior.* Prov. ix, 17. Ensuite la loi a limité sur beaucoup de points la liberté antérieure, et fourni par là même aux âmes faibles de nouvelles occasions de péché. Enfin l'existence de la loi a augmenté la gravité du péché en ôtant toute excuse du côté de l'ignorance; évidemment le serviteur qui connaît la volonté de son maître et ne la fait pas, mérite un châtement plus sévère.

Telles sont les raisons pour lesquelles l'Apôtre rabaisse la loi, au point de l'appeler aiguillon du péché, lettre qui tue, instrument de mort et de damnation, et cela afin de relever d'autant plus la grâce de Dieu, le bienfait et la nécessité de la rédemption, et de faire ressortir la gravité de nos maux, que de si puissants remèdes n'ont fait qu'accroître, loin de les guérir. Quand des remèdes n'apportent au malade aucun adoucissement, mais lui sont nuisibles, ne dit-on pas que la maladie est désespérée? Or, tel était le mal du genre humain, où « le commandement même était devenu une source plus abondante de péché, » *ut fiat supra modum peccans peccatum per mandatum.* Rom. vii, 13. La force de la concupiscence et l'intensité de la corruption changeaient le remède en poison, en éveillant le désir par la défense.

Ainsi ni la doctrine de la loi, ni les sacrifices destinés à l'expiation ne procurèrent un secours efficace pour guérir les blessures de l'âme. C'est ce que nous indiquent clairement, dans la parabole du Publicain, le prêtre et le lévite, qui laissent l'un et l'autre le blessé sans assistance. Les prêtres, dont la fonction est d'offrir

des sacrifices, figurent les sacrifices de la loi; les lévites, chargés d'instruire le peuple, figurent la loi elle-même. Ces deux hommes qui voient le malade et passent outre sans lui venir en aide, nous indiquent donc que ni la loi ni les sacrifices n'avaient le pouvoir de guérir le blessé et de le rétablir dans son premier état. Car « la loi, dit l'Apôtre, n'a jamais rien conduit à la perfection, » *nihil ad perfectum adducit lex*. Hebr. vii, 19. Pourquoi? Parce que la loi donne la connaissance du péché, non la grâce, qui le fait haïr et éviter. Et ce que peut la connaissance du péché ou de la vertu pour nous porter à bien vivre, nous le savons par ce vers d'un ancien : « Je vois le bien et je l'approuve, et je fais le mal. »

Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

Ou d'une manière plus concise encore : « On loue la vertu, et on la laisse se morfondre. » *Probitas laudatur, et alget*.

Çaoi donc? Toute voie de salut est-elle fermée au genre humain? Si ni le libre arbitre, ni les enseignements des philosophes, ni la loi même donnée par Dieu ne nous arment pas de secours assez efficaces pour nous conduire à la justice et à la sainteté, quel espoir nous reste-t-il? Le grand Apôtre répond à cette question. Après avoir longuement montré la maladie de la nature humaine et l'impuissance de la loi; après avoir prouvé que ni les Gentils, dans la lumière naturelle de la raison, ni les philosophes, dans leur doctrine, ni les Juifs, dans la loi de Dieu, n'ont trouvé assez de force contre la tyrannie du péché, il s'écrie le cœur tout ému : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » c'est-à-dire du corps du péché, où réside la concupiscence et la semence du péché et de la mort. *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Rom. vii, 24. Il répond par un seul mot, un mot qui dit tout : « La grâce de Dieu par Jésus-Christ, » c'est-à-dire accordée aux fidèles qui la demandent humblement par le mérite de la passion et du sacrifice de Jésus-Christ. En effet, la grâce est comme cette myrrhe dont nous parlions plus haut, qui préserve notre âme de la corruption du péché, qui guérit notre nature malade, qui

lui communique une force invincible contre la tyrannie du péché, un secours efficace pour accomplir la loi de Dieu, qui enfin, et de là découle tout le reste, nous donne le Saint-Esprit et nous fait enfants de Dieu et les héritiers de son royaume.

Cette perle précieuse, qui surpasse toute autre chose en valeur et en dignité, nous la devons aux mérites de Jésus-Christ, comme nous l'enseigne l'Apôtre, et avec lui tout le chœur des prophètes. « Tous les prophètes, dit saint Pierre, lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croiront en lui recevront en son nom la rémission de leurs péchés, et il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés. » *Huic omnes prophetæ testimonium perhibent, remissionem peccatorum accipere per nomen ejus omnes qui credunt in eum. Act. x, 43. Nec aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. Ibid. iv, 12.* Voilà le bon Samaritain qui a guéri par ses tendres soins l'homme dépouillé et blessé, que le prêtre et le lévite, c'est-à-dire la doctrine et les sacrifices de la loi, avaient laissé à demi-mort sur le chemin.

Celui qui a bien compris ce que nous venons de dire saisira sans peine le but de la belle épître écrite par saint Paul aux Romains. L'auteur commence par y montrer que le libre arbitre, la doctrine des philosophes et la loi mosaïque furent également impuissants pour guérir les blessures faites par le péché à la nature humaine; d'où il conclut la nécessité de la grâce divine et de la rédemption de Jésus-Christ, et nous exhorte à tout faire pour participer à cet inestimable bienfait. Mais examinons de quelle manière le Samaritain guérit le pauvre blessé.

III.

Dès que le Samaritain l'aperçut, dit l'évangile, « il fut touché de compassion pour lui. » Cette compassion fut à la fois le commencement et la cause de ce bienfait et de tous ceux qui suivirent. Car, pour notre Seigneur Jésus-Christ, il n'y a pas d'autre motif de faire du bien que son ineffable bonté. C'est ce que chante Zacharie : « Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu,

dans lesquelles le Soleil levant nous visita d'en haut, » *per viscera misericordiae Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ex alto*. Luc. I, 78 ; c'est ce que nous enseigne l'Apôtre : « Il nous a sauvés, non à cause des œuvres de notre justice que nous aurions faites, mais à cause de sa miséricorde, » *non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit*. Tit. III, 5.

Ainsi touché de compassion, il s'approche du blessé. De quelle manière s'approcha-t-il? Lorsque, pour opérer le salut du genre humain, il prit notre nature. Il ne pouvait venir plus près de nous qu'en prenant notre nature et en l'unissant à sa divinité par un lien hypostatique ou personnel; notre esprit ne conçoit pas une union plus étroite. C'est ainsi qu'il s'approcha du blessé; ou bien encore, comme l'explique saint Ambroise, il s'en approcha par la compassion et la miséricorde.

Puis il descendit de cheval. De quelle manière? Lorsqu'il « s'humilia et s'anéantit lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. » *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*. Philip. II, 8. Le Très-Haut et le Tout-Puissant pouvait-il descendre plus bas? Par cette humiliation et cette obéissance il expia le crime de nos premiers parents, crime d'orgueil et de désobéissance, et satisfit pleinement à la divine Majesté. Que dis-je? Le Fils de Dieu, par cet acte d'humilité et d'obéissance, rendit plus de gloire à son Père que le premier homme ne lui avait fait d'injure par sa révolte et son orgueil; et c'est pourquoi, dit saint Léon, « la grâce de Jésus-Christ nous a plus donné que l'envie du diable ne nous avait fait perdre. » C'est la doctrine de saint Paul : « Il n'en est pas, dit-il, de la grâce comme du péché; où le péché a abondé il y a eu surabondance de grâce, » *non sicut delictum, ita et donum. Ubi enim abundavit delictum, superabundavit et gratia*, Rom. V, 15, 20.

Descendu de cheval, le bon Samaritain versa dans les plaies du blessé le vin et l'huile : le vin pour les purifier de toute souillure, l'huile pour adoucir ses douleurs. Mais l'huile et le vin sont la figure de la doctrine évangélique. L'huile, c'est la grâce, qui

nous est donnée par l'Évangile, source de salut pour tous ceux qui croient; cette doctrine renferme aussi un vin âcre et fort; car, dit l'Apôtre, « la colère de Dieu éclatera du ciel contre toute l'impiété et l'injustice des hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice, » *revelatur enim ira Dei de cælo super omnem impietatem et injustitiam hominum eorum, qui veritatem Dei in injustitia desinent.* Rom. I, 18. L'Évangile nous offre ces deux choses, savoir l'huile de la grâce divine, qui nous excite à l'amour de Dieu, et le vin de sa justice et de ses vengeances, qui imprime à nos âmes une crainte salutaire.

Le Samaritain bande ensuite les plaies du blessé. C'est, nous disent les saints Pères, la figure des sacrements institués par celui qui est par excellence le bon Samaritain pour guérir les blessures de notre âme, et nous appliquer les mérites de sa passion et de sa mort. La bonté de notre Samaritain va plus loin encore, il fait asseoir le blessé à sa place sur le cheval, et lui-même achève la route à pied, s'imposant la fatigue du chemin pour l'épargner à celui qu'il a secouru. Notre Seigneur nous indique par là ce que notre salut lui a coûté. C'est avec ses blessures qu'il a guéri nos blessures, avec ses chaînes qu'il a brisé nos chaînes, avec ses verges qu'il a payé nos dettes, par ses travaux qu'il nous a mérité le repos éternel, au prix de son sang qu'il nous a rachetés de la captivité du démon, par son humilité qu'il nous a élevés à la gloire céleste, par sa mort qu'il nous a donné la vie, par le supplice de la croix qu'il nous a procuré le royaume du ciel. C'est de cette manière que le bon Samaritain descendit de cheval et fit asseoir le blessé à sa place.

Enfin il conduisit le blessé à l'hôtellerie la plus voisine, et le confia aux soins de l'hôte auquel il donna de l'argent et promit de rendre à son retour ce qu'il aurait dépensé de plus. Cette hôtellerie, c'est l'Église; l'hôte, ce sont tous les prêtres auxquels notre Seigneur Jésus-Christ a confié le soin de guérir les âmes; l'argent qui leur est donné, c'est l'honneur et la grâce de leur ministère; l'argent qui leur est promis, c'est la récompense du ciel, promise aux serviteurs bons et fidèles que le père de famille a établis sur ses serviteurs. « Car ceux qui auront bien rempli

leur ministère, dit saint Paul à Timothée, seront élevés d'un degré plus haut, et auront une liberté plus grande pour prêcher la foi qui est en Jésus-Christ. » *Qui enim bene ministraverint, gradum bonum acquirunt, et multam fiduciam in fide, quæ est in Christo Jesu.* I Tim. III, 13.

Telle est la manière, tels sont les remèdes avec lesquels notre Samaritain rétablit l'homme tombé, lui rendit la grâce perdue par le péché, et guérit ce pauvre blessé que ni le prêtre, ni le lévite, c'est-à-dire, ni la loi écrite, ni les sacrifices de la loi, n'avaient pu rendre à la santé.

Pourquoi donc, dira quelqu'un, Dieu a-t-il donné la loi, si elle était inefficace et impuissante à guérir le genre humain? Voici la sage réponse de saint Augustin : « La loi a été donnée, pour que la grâce fût cherchée; la grâce a été donnée, pour que la loi fût accomplie, ce qui était impossible, non à cause d'un vice propre, mais à cause du vice de notre nature; la loi devait montrer ce vice, et la grâce le guérir. » Ainsi, pour n'indiquer que ce seul avantage, la loi a été donnée afin que l'homme, connaissant clairement par elle sa faiblesse, et se trouvant impuissant à l'observer, implorât le secours de la grâce divine qui devait guérir la nature malade et lui rendre les forces qu'elle avait perdues.

Mais, direz-vous encore, si le bon Samaritain nous a mérité une si grande abondance de grâces, s'il nous offre des remèdes si efficaces pour guérir les blessures de l'âme, pourquoi voit-on dans l'Eglise un si grand nombre de chrétiens tout couverts des blessures du péché? Ah! je vous le demande, mes frères, à quoi servent les remèdes, quelle qu'en soit la vertu, tant qu'ils demeurent rangés dans l'officine du pharmacien? Que peut faire le médecin le plus habile, si l'on ne suit pas ses prescriptions? « Jésus-Christ notre Seigneur est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent, » *factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ.* Hebr. v, 9. Mais c'est pour ceux qui lui obéissent, non pour les âmes paresseuses et négligentes, qu'il est l'auteur du salut éternel. Si donc vous n'allez pas trouver le céleste Médecin, si vous n'employez pas son secours par des prières ferventes et assidues, si vous abandonnez les sacrements

qu'il a constitués pour vous guérir, si vous ne méditez pas la doctrine de l'Évangile, qui renferme du vin et de l'huile pour vos blessures, si vous ne vous rappelez jamais ses immenses bienfaits, si capables d'enflammer votre amour, imputez votre perte à vous-même et à votre langueur, non au bon Samaritain. Ainsi, mes frères, si nous désirons être guéris, allons trouver le médecin, implorons son secours par des prières continuelles, obéissons à ses avertissements et à ses préceptes, nourrissons notre âme du souvenir de ses bienfaits, de la méditation de sa doctrine, fréquentons les sacrements institués par lui : par là nous mériterons avec sa grâce d'obtenir la guérison de nos blessures, le pardon de nos fautes, l'amitié de Dieu, le don de l'Esprit-Saint et enfin la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DU PRÉCEPTÉ D'AIMER DIEU; — 2^o PRINCIPAUX MOTIFS
D'AIMER DIEU.

Dilige Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua.

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et de tout ton esprit. *Luc. x, 27.*

Nous tous qui portons le nom de chrétiens, nous éprouvons souvent le désir de ce jeune homme de l'Évangile qui vint trouver notre Seigneur en disant : « Bon Maître, que ferai-je pour avoir la vie éternelle? » *Magister bone, quid faciundo vitam æternam possidebo?* *Luc. xviii, 18.* Jésus lui enseigna en peu de mots la route du salut, qui consiste uniquement, dit-il, dans l'observation du Décalogue. « Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements, » *si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Un docteur de la loi, dans l'évangile de ce dimanche, exprime au

Sauveur un désir semblable, et Jésus lui répond de la même manière, en lui disant que tous les commandements de Dieu sont renfermés dans le seul précepte de la charité. La charité, voilà donc le premier et le plus grand commandement. Que tous ceux qui brûlent de posséder cette excellente vertu, méditent attentivement l'évangile de ce jour. Mais comme la loi de la charité contient deux préceptes, dont l'un a Dieu pour objet, l'autre le prochain, et que ce double sujet dépasserait les bornes ordinaires d'une seule instruction, nous parlerons aujourd'hui du premier de ces préceptes, de la charité envers Dieu. Il nous suffira de parcourir rapidement l'ensemble de l'Évangile, afin de pouvoir nous arrêter ensuite sur un sujet si capital.

L'Évangéliste commence par rapporter ces paroles du Sauveur à ses disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. Alors se leva un docteur de la loi, qui lui dit pour le tenter : Maître, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ? » et le reste. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Et d'abord, puisque le premier et le plus grand commandement de la loi divine consiste dans l'amour de Dieu (d'où tout autre amour tire sa force et son origine), nous avons à montrer de quelle manière Dieu doit être aimé. Or, il nous l'a appris lui-même par ces paroles de la loi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et de tout ton esprit. » Expliquons chacune de ces paroles, en commençant par la dernière.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton esprit. » *L'esprit* désigne ici cette partie de notre âme, la plus élevée et la plus noble, qu'on appelle l'intelligence. Le précepte d'aimer Dieu de tout notre esprit nous oblige donc à mettre notre intelligence au service de cet amour, qui réside dans la volonté. C'est ce que nous faisons lorsque nous occupons notre esprit de pensées

propres à nous enflammer d'amour pour Dieu, lorsque nous considérons, par exemple, son immense bonté, sa charité, sa miséricorde, sa beauté, sa douceur, et les innombrables bienfaits dont il nous comble chaque jour. Rien de plus propre que ces considérations à allumer dans nos âmes un ardent amour pour ce bien souverain, pour ce libéral bienfaiteur. Tel est le sens de ces paroles : « Tu aimeras le Seigneur de tout ton esprit. »

Tu l'aimeras aussi de tout ton pouvoir, c'est-à-dire, comme l'explique saint Bernard, avec une constance que n'ébranle ni la menace, ni l'infortune, ni l'épreuve : ainsi l'ont aimé les saints martyrs, dont les supplices les plus cruels n'ont pu vaincre l'amour et la fidélité qu'ils lui avaient jurés.

Tu l'aimeras encore de tout ton cœur, c'est-à-dire, comme l'interprète le même saint Bernard, tu l'aimeras de telle sorte qu'aucune autre séduction, aucun autre attrait ne puisse t'en détacher : ainsi l'ont aimé les vierges saintes qui, selon les paroles de la liturgie, « ont méprisé pour lui le royaume du monde, les vanités du siècle et les jouissances de la chair. »

Enfin tu l'aimeras de toutes tes forces : toutes les facultés de ton âme, tous les sens, tous les membres de ton corps le serviront chacun à sa manière. C'est ce que l'Apôtre exige de nous lorsqu'il dit : « Je parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair. Comme vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'injustice, » pour commettre l'iniquité, c'est-à-dire à vous flétrir, à vous souiller, à vous couvrir d'ignominie, « faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification, » c'est-à-dire à vous laver et à vous purifier de vos souillures. *Humanum dico propter infirmitatē. Sicut enim exhibuistis membra vestra servire immunditiæ, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem.* Rom. VI, 19. Que vos yeux contemplent les œuvres de Dieu, le ciel, les étoiles, la lune, radieux monument de la divinité ; que vos oreilles écoutent avec piété et attention les paroles et les préceptes du Seigneur ; que vos mains s'appliquent à des œuvres saintes ; que vos pieds se dirigent dans la voie de la paix ; que vos affections, détachées de tout désir terrestre, se tournent à l'amour des choses célestes ;

que tout ce qui est en vous enfin soit dévoué à son service. A celui qui a fait tout ce qui est en nous, nous devons tout consacrer en vertu du droit même de la création. Non-seulement il est notre créateur, mais il nous gouverne : sans sa providence, créatures tirées du néant, nous retomberions aussitôt dans le néant. Comme il n'y a aucun moment où nous ne jouissions de quelque grand bienfait de Dieu, puisqu'en lui nous avons la vie, le mouvement et l'existence, nous ne devons pas cesser un seul instant de le louer, de l'aimer et de lui rendre grâces. Ajoutez qu'il est aussi notre Rédempteur, nous ayant rachetés de la puissance de nos ennemis, non avec de l'or ou des pierres précieuses, mais au prix de son sang. Celui qui est tout pour nous, ne doit-il pas être aimé de nous de toute notre âme et de toutes nos forces?

Il suit de ce qui précède, non-seulement que nous devons aimer Dieu, mais que nous devons l'aimer par-dessus tout. Nous allons dire en quoi consiste ce souverain amour. Je ne puis mieux le faire qu'en vous expliquant une autre loi du Seigneur qui découle de la loi de la charité et la fait comprendre à merveille. Voici le texte de cette loi : « Si votre frère, le fils de votre mère, ou votre fils, ou votre fille, ou votre femme qui vous est si chère, ou votre ami que vous aimez comme votre âme, veut vous persuader et vient vous dire en secret : Allons et servons les dieux étrangers, qui nous sont inconnus, comme ils l'ont été à nos pères ; ne vous rendez point à ses discours et ne l'écoutez point ; que la compassion ne vous porte point à l'épargner ou à lui donner une retraite ; mais tuez-le aussitôt. Que votre main lui donne le premier coup, et que tout le peuple le frappe ensuite. Qu'il périsse accablé de pierres, parce qu'il a voulu vous arracher du culte du Seigneur votre Dieu, qui vous a tirés de l'Égypte, de la maison de servitude ¹. »

¹ Si tibi voluerit persuadere frater tuus, filius matris tuæ, aut filius tuus, vel filia, sive uxor quæ est in sinu tuo, aut amicus quem diligis ut animam tuam, clam dicens : Eamus, et serviamus diis alienis, quos ignoras tu et patres tui : non acquiescas ei, nec audias, neque parcat ei oculus tuus ut miserearis et occultes eum ; sed statim interficies. Sit primum manus tua super eum, et postea omnis populus mittat manum. Lapidibus abrutus necabitur, quia voluit te abstrahere a Domino Deo tuo, qui eduxit te de terra Ægypti, de domo servitutis. *Deuter. XIII, 6-10.*

Quelles paroles sublimes, étonnantes! Quel autre qu'un Dieu eût porté une loi semblable? Quel homme l'eût accomplie si l'Esprit divin ne l'avait animé? A quel autre qu'à Dieu seul est dû un semblable hommage? Est-il un seul des êtres que la nature elle-même unit à nous par les liens de l'affection la plus tendre, qui ne soit compris dans ces dénominations de frère et de sœur, de fils et de fille, d'épouse chérie et d'ami que vous aimez comme votre âme? On peut juger de la tendresse des parents pour leurs enfants par l'exemple de David, qui pleura si amèrement la mort de son fils parricide, la honte du genre humain. Eh bien! cette tendresse que la nature a mise, non-seulement dans le cœur des hommes, mais dans celui des bêtes, Dieu ordonne, je ne dis pas de la dépouiller, mais de la changer en fureur, en haine mortelle, si l'un de ces êtres chéris attente à sa gloire et à sa souveraineté. Dans ce cas, il faut que le père lui-même dénonce son fils, qu'il l'accuse, qu'il dépose contre lui, et qu'il donne par son exemple le signal de son supplice. Et remarquez que ce commandement s'adresse à l'homme dans l'état de nature déchue, encore souillé par la tache du péché originel. Or, comme ce péché est une aversion habituelle de la volonté humaine vis-à-vis de Dieu, aversion qui a sa source dans l'amour excessif de soi, quoi de plus étonnant que de donner un semblable précepte à l'homme ainsi détourné de Dieu par le vice de sa nature, et tourné vers lui-même par la violence de l'amour-propre? Cependant si grande est la bonté de Dieu, si haute sa majesté, qu'il a droit de notre part à un amour qui aille, s'il le faut, jusqu'au sacrifice d'un père, d'une mère, d'enfants bien-aimés.

C'est là ce que firent les fils de Lévi lorsque ce peuple, sorti de la terre d'Égypte, oubliant l'auteur de sa délivrance, adora le veau d'or. « Que chaque homme, leur dit Moïse, mette son épée à son côté. Passez et repassez au travers du camp d'une porte à l'autre, et que chacun tue son frère, son ami et celui qui lui est le plus proche. » *Ponat vir gladium super femur suum. Ite et redite de porta usque ad portam per medium castrorum, et occidat unusquisque fratrem, et amicum, et proximum suum. Exod. xxxii, 27.* Les enfants de Lévi obéirent à l'ordre de Moïse, et trente

mille hommes — d'autres manuscrits portent *trois mille* — périrent en ce jour. Alors Moïse leur dit : « Chacun de vous a consacré aujourd'hui ses mains au Seigneur en tuant son fils et son frère, afin que la bénédiction de Dieu vous soit donnée. » *Consecrastis manus vestras hodie Domino unusquisque in filio, et in fratre suo, ut detur vobis benedictio.* Ibid. 29. Non content de cette bénédiction, le grand Prophète, déjà près de la mort, s'exprima ainsi en parlant de la tribu de Lévi : « Celui qui a dit à son père et à sa mère : Je ne vous connais point; et à ses frères : Je ne sais qui vous êtes; et il n'a pas connu ses propres enfants, c'est celui-là qui a exécuté votre parole et qui a gardé votre alliance. » *Qui dixit patri suo et matri suæ : Nescio vos; et fratribus suis : Ignora vos; et nescierunt filios suos : hi custodierunt eloquium tuum, et pactum tuum servaverunt.* Sans doute l'habitude de lire et d'entendre les saintes Ecritures nous empêche d'admirer ces pages singulières. Quoi de plus étonnant, en effet, de voir un lévite, le fer à la main, le plonger dans le sein de ses parents, de ses frères, de ses propres enfants, sans égard ni pour les cheveux blancs de son père, ni pour les supplications d'un enfant bien-aimé, ni pour les gémissements de sa mère, ni pour le sein qui l'a nourri, sans être touché par les flots d'un sang si cher qui jaillit autour de lui? Quel autre que Dieu a pu inspirer de pareils sentiments? Faisant briller aux yeux de leur âme une lumière surnaturelle, leur mettant au cœur une sorte de fureur divine, il leur a fait voir clairement tout l'amour, tout le respect qui était dû à son excellence et à sa majesté infinie; et ces hommes ont compris que quiconque se révoltait contre lui, fût-il un frère, une sœur, un père, un fils, méritait le dernier supplice. Ils ne pouvaient plus voir de parents dans ceux qui s'étaient faits les ennemis de Dieu. Nous pouvons deviner par là avec quelle ardeur, quel zèle pour la gloire de Dieu les saints, au jugement dernier, saisiront le glaive « pour exercer la vengeance parmi les nations et châtier les peuples, qui n'ont pas servi le Seigneur, » quand même ils apercevraient dans leurs rangs des enfants et des pères, *ad faciendam vindictam in nationibus, increpationes in populis,* Ps. CXLIX, 7. Si ces lévites, encore plongés dans un corps mortel,

furent enflammés pour la gloire de Dieu d'une si vive ardeur, qu'ils méconnurent et les droits du sang et ceux de l'amitié, que ne feront pas les saints qui, ayant contemplé déjà les splendeurs de la beauté divine, ont pris en quelque sorte la nature divine?

Il me semble, mes frères, que vous comprenez maintenant, par cette loi et cet exemple, ce que c'est que d'aimer Dieu par dessus tout. Ceux-là aiment Dieu de cette manière qui ne préfèrent aucune chose, quelque chère qu'elle leur soit, à son amour et à son obéissance, et sont dans la disposition sincère de mourir plutôt que de perdre sa grâce et son amitié.

I.

Ici se présente une question à laquelle nous devons répondre : Pouvons-nous accomplir parfaitement en cette vie ce précepte de l'amour de Dieu? Aimer Dieu parfaitement, c'est le propre des esprits bienheureux, qui contemplent non à travers un voile obscur, mais face à face, la beauté infinie de Dieu; cet état n'est pas celui d'hommes enveloppés encore d'un corps terrestre et grossier. Que pourrions-nous faire qui soit digne d'une bonté, d'une majesté si auguste? Ecoutez le Prophète : « Le Liban ne suffirait pas pour allumer le feu de son autel, et tout ce qu'il nourrit de troupeaux serait trop peu pour son holocauste. » *Libanus non sufficet ad succendendum, et animalia ejus non sufficient ad holocaustum.* Isa. XL, 16. De même que tous les animaux et tous les cèdres du Liban ne sauraient fournir un holocauste digne de Dieu, ainsi les âmes de toutes les créatures ne sauraient lui rendre l'amour qui lui est dû. Aussi saint Augustin n'hésite-t-il pas à affirmer l'impossibilité où nous sommes en cette vie d'aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme et de toutes nos forces, parce que, de même que nous ne connaissons qu'en partie, ainsi nous n'aimons qu'en partie, notre amour et notre connaissance étant également imparfaits. Il ajoute une autre raison. L'amour de Dieu et l'amour de soi étant opposés l'un à l'autre, puisque le premier ordonne tout par rapport à Dieu, et que le second ordonne tout par rapport à nous-

mêmes, il s'ensuit nécessairement que la charité ne peut établir parfaitement son règne en nous, si l'amour de soi ou la cupidité n'y trouve une mort complète. Or, dit ce Père, s'il est possible en cette vie de combattre la cupidité, il n'est pas possible de l'éteindre tout-à-fait. Par conséquent, tant que vivent en nous quelques racines de cupidité, la charité ne saurait y régner d'une manière parfaite. Si vous mettez du bois dans le feu, il ne brûlera que lorsque la chaleur en aura chassé l'humidité, qui est incompatible avec la combustion : ainsi, comme la charité et la cupidité sont opposées l'une à l'autre, il faut que celle-ci soit tout entière bannie de l'âme pour que la charité y règne avec un plein empire. Enfin, l'accomplissement parfait de ce précepte exigeant que nous pensions sans cesse aux choses divines, et que nous soyons à chaque instant unis à Dieu par l'amour, cet état n'appartient pas à la vie présente, où la fragilité, la cupidité, les nécessités corporelles en détournent souvent les plus saints personnages eux-mêmes : car où se porte notre désir, là se porte notre pensée.

Pourquoi donc, direz-vous, Dieu a-t-il donné aux hommes un commandement qu'ils ne peuvent accomplir? Pour nous faire entendre, répond saint Augustin, vers quelle fin principale nous devons diriger nos actions et nos désirs, lors même que nous ne pourrions pas l'atteindre. On trouve ici quelque chose de semblable à ce qui se passe sur les rivages inhospitaliers de l'Océan, dont les habitants allument pendant la nuit des feux sur les hauteurs, non pour attirer, mais pour avertir les navigateurs. Ainsi, comme la perfection de la charité consiste en ce que, à l'exemple des esprits bienheureux, nous ne détournions jamais les yeux de la contemplation de la beauté divine, toujours unis à elle par une attention de tous les instants, par un acte d'amour qui se répète sans cesse, ce précepte nous avertit de tendre courageusement vers ce but, de déployer toutes nos forces pour l'atteindre, et déclare que celui-là sera le plus heureux et le plus parfait, qui s'en approchera davantage. La fin de la vie chrétienne et la loi de la charité parfaite sont donc placées devant nos yeux comme un but éloigné, insaisissable, qui marque de loin la direction de nos efforts.

Ce que nous venons de dire fournit la réponse à une autre question. Tout homme désireux de posséder cette charité se demande à quel signe il pourra reconnaître qu'il aime Dieu par-dessus tout. Quoique nul ne puisse, à moins d'une révélation particulière, avoir sur ce point une certitude absolue, la seule probabilité, surtout si elle est forte, apportera à l'âme une grande consolation. Or, une marque bien caractéristique de cet amour, c'est de penser à Dieu souvent et avec délices, comme nous l'avons expliqué plus haut. C'est avec une grande vérité que le Sauveur dit : « Où est votre trésor, là est aussi votre cœur, » *ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum*, Matth. VI, 21, c'est-à-dire, où est ce que vous aimez le plus, là se trouve votre pensée, votre sollicitude. De là ces paroles de saint Fulgence : « Voulez-vous savoir où vous thésaurisez, voyez à quoi vous pensez. Par votre amour vous connaîtrez votre trésor, et par vos pensées vous connaîtrez votre amour. »

Un autre indice, c'est l'obéissance à la loi divine. Tout homme qui aime Dieu s'empresse, non-seulement d'aimer sa loi, mais de la mettre en pratique. « Si quelqu'un m'aime, dit le Sauveur, il gardera ma parole, » *si quis diligit me, sermonem meum servabit*, Joann. XIV, 23; et un peu plus haut : « Si vous m'aimez, observez mes commandements, » *si diligitis me, mandata mea servate*; et plus clairement encore : « La charité consiste à observer les commandements, » *hæc est charitas, si mandata ejus servamus*. I Joann. II. Saint Augustin s'exprime de même : « Votre attachement à loi divine sera la mesure de votre amour pour Dieu. Vous n'aimez pas sa loi? Vous n'avez donc pour lui aucun amour.

Ajoutez que si personne ne peut aimer la vie sans haïr la mort, qui est contraire à la vie, personne non plus ne peut aimer Dieu sans haïr le péché mortel, qui est tout-à-fait contraire à Dieu. Nous devons haïr, non-seulement le péché, mais tout ce qui peut nous y faire tomber; car celui qui haït la mort, haït aussi les maladies qui conduisent à la mort. Notre haine doit donc s'appliquer, non-seulement au péché, mais à tous les instruments, à toutes les occasions de péché. « Celui, dit saint Jérôme, qui cherche l'amitié de Jésus, qu'il sache qu'il doit éprouver beau-

coup d'inimitiés. » Le démon s'élèvera contre nous avec plus de force; de même le monde et la chair; enfin, comme l'enseigne notre Seigneur, « l'homme aura pour ennemis les gens de sa propre maison, » *inimici hominis domestici ejus*. Matth. x, 36. Mais de tous ces ennemis, le plus cruel, le plus difficile à vaincre, c'est l'homme lui-même, c'est-à-dire l'amour excessif de soi et la cupidité. Qui triomphera de cet ennemi? Qui prendra les armes contre soi-même? Qui se montrera contre soi cruel et sans pitié? Et cependant si ce redoutable ennemi n'est pas vaincu, ni la charité, ni aucune vertu ne saurait subsister. Car l'amour excessif de soi est la source de tous les maux et la ruine de toutes les vertus. De même, dit saint Augustin, que la cupidité est la racine de tous les maux, ainsi la charité est la racine de tous les biens. Il est donc impossible que ces deux dispositions existent à la fois dans le même cœur; il faut arracher la seconde, si vous voulez y planter la première. Mais en vain couperiez-vous les rameaux, si vous n'extirpez jusqu'aux racines.

Vous donc, mon frère, qui vous glorifiez d'aimer Dieu, voulez-vous savoir si votre amour est véritable; voyez si vous pensez continuellement à lui, si vous aimez ses commandements, si vous détestez, non-seulement le péché, mais toutes les occasions du péché, si, autre indice que je veux indiquer, vous avez un amour fraternel pour les hommes créés à son image et rachetés de son sang précieux. Cet amour embrasse plusieurs devoirs : il nous oblige à aider le prochain soit de notre travail, soit de nos conseils, à lui pardonner ses torts envers nous, à supporter ses défauts avec patience, à ne nuire à personne, à ne médire de personne, à n'adresser à personne ni imprécation, ni injure, ni outrage, à aimer, selon le précepte de Jésus-Christ, ceux mêmes qui nous haïssent, et à prier pour ceux qui nous persécutent et nous oppriment. En agissant ainsi, nous serons les enfants du Père céleste, et nous mériterons de recueillir l'éternel héritage qu'il leur a promis.

SECONDE PARTIE,

— OU NOUVEAU DISCOURS QUE L'ON POURRA CONSTRUIRE APRÈS UNE EXPLICATION PLUS COURTE DE L'ÉVANGILE. — ON Y TRAITE A LA FOIS DE L'AMOUR ET DE LA CRAINTE DU SEIGNEUR, ET L'ON EXPOSE LES DEUX MOTIFS PRINCIPAUX DE CET AMOUR.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces. »

Tel est, mes très-chers frères, le lien étroit qui unit ensemble l'amour et la crainte de Dieu, — je parle surtout de la crainte que les théologiens appellent *filiale*, — que l'un de ces sentiments ne saurait se séparer de l'autre. Quiconque, en effet, a un grand amour de Dieu, éprouve aussi une vive crainte d'offenser celui qu'il aime. La crainte de Dieu est en outre la modératrice et la gardienne de la charité, jusque-là qu'un amour ardent, sans la crainte, pourrait dégénérer en folie. Nous devons donc traiter à la fois de ces deux sentiments, d'autant plus que les mêmes motifs qui sont propres à produire le sentiment de la crainte, ont coutume de faire naître celui de la charité. Ainsi, par exemple, les œuvres de la justice divine qui impriment la crainte dans nos âmes, servent aussi, en tant qu'elles manifestent la bonté de Dieu et sa haine contre le mal, à porter nos cœurs à l'amour. Nous parlerons donc et de la crainte et de l'amour, afin que nous puissions accomplir le vœu du Prophète : « Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. » *Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore.* Ps. II, 11.

Comme toute la philosophie chrétienne et toute l'économie de notre salut se résume en un seul point, l'amour de Dieu, beaucoup nous demandent ce qui peut surtout les porter à cet amour. Nous répondons qu'il n'y a rien dans le monde qui ne nous invite d'une certaine manière à aimer le Créateur. Tout ce que nos yeux aperçoivent a été fait pour nourrir l'homme et l'instruire, tout est un bienfait de la libéralité et de la munificence divine, tout proclame un Dieu créateur, tout atteste son infinie sagesse, sa puissance, sa providence et sa bonté, tellement qu'Aristote a

pu dire que dans ce vaste univers que nos yeux contemplent, il n'est rien de si petit et de si méprisable en apparence où nous ne puissions surprendre quelque chose de divin et qui ravisse l'admiration. Mais ce qui ravit notre admiration doit en même temps exciter notre amour pour ce grand ouvrier.

Toutefois, parmi tous les motifs d'aimer Dieu, il faut mettre au premier rang son infinie bonté. La volonté humaine ayant reçu de son Auteur cette disposition, qu'elle ne peut aimer que ce qui est bon ou en présente l'apparence (car le bon est l'objet de la volonté, comme la couleur est l'objet de la vue), il s'ensuit que non-seulement elle se porte à ce qui est bon, mais encore qu'elle s'attache à son objet avec d'autant plus de force qu'elle y découvre une bonté plus grande. Quelle est maintenant la nature de la bonté de Dieu? Son principal caractère est sans contredit d'aimer les hommes de bien et de haïr les méchants, et d'aller aussi loin dans la haine des méchants que dans l'amour des hommes de bien. Autant nous aimons la vie, autant nous détestons la mort, qui lui est contraire; de même la mesure de l'amour que l'on porte aux bons, est celle de la haine que l'on porte aux méchants. Tel est le sujet que nous allons traiter dans la dernière partie de ce discours. Commençons par montrer tout l'amour que Dieu a pour les bons; nous verrons ensuite toute la haine qu'il a pour les méchants.

Mais quelle éloquence pourra jamais exprimer cet amour de Dieu envers les bons? Ce Maître souverain de l'univers, qui épouvante d'un signe et ébranle les colonnes du ciel, que le Prophète nomme un roi terrible dans ce passage : « Faites des vœux au Terrible, à celui qui ôte la vie aux princes, qui est terrible aux rois de la terre. » *Vovete... terribili, et ei qui aufert spiritum principum, terribili apud reges terræ*, Ps. LXXV, 12, 13, ce Maître souverain qui se montre pour les impies un lion rugissant, devenu pour les justes un doux et innocent agneau, leur témoigne un amour auquel on ne saurait comparer sous aucun rapport la tendresse des pères, ni celle des mères pour leurs enfants. Pour s'en faire une idée exacte, il suffit de lire attentivement les vies des saints; on y trouvera tant de bienfaits, tant

de faveurs singulières accordées aux âmes pures et saintes, qu'on ne pourra s'empêcher d'admirer l'incompréhensible bonté de Dieu à leur égard. A celui qui ne pourrait les lire toutes, j'indiquerai celle de sainte Catherine de Sienne, très-fidèlement écrite par le confesseur même de cette bienheureuse, et confirmée en grande partie par l'autorité apostolique dans le décret de canonisation; dans cette vie, comme dans un brillant miroir, se reflète toute la bonté de Dieu envers les âmes pures et innocentes, qu'il se plaît à combler de ses faveurs, à enivrer de délices spirituelles.

Notre admiration sera bien plus grande si nous parcourons les saintes Ecritures, toutes remplies des témoignages les plus éclatants et les plus merveilleux de la tendresse de Dieu envers les justes. « Celui qui vous touche, dit le Seigneur dans Zacharie, touche la prunelle de mon œil, » *qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei*, Zach. II, 8 : « Dieu, dit le Psalmiste, a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies; ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre, » *angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis; in manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum*. Ps. xc, 11, 12. Et ailleurs : « Le juste, s'il vient à tomber, ne se brisera point, parce que le Seigneur met la main sous lui, » *cum ceciderit, non collidetur, quia Dominus supponit manum suam*. Ps. xxxvi, 24. Ailleurs encore : « Le Seigneur garde tous leurs os; pas un seul ne pourra être brisé, » *custodit Dominus omnia ossa eorum, unum ex his non conteretur*. Ps. xxxiii, 21. Mais que dis-je, leurs os? « Il a compté leurs cheveux mêmes, et il n'en tombe pas un qu'il ne le sache. » *Luc. xii, 7*. Parlerai-je des divines consolations que le Seigneur prodigue aux justes, comme à des enfants bien-aimés? « Vous serez portés à la mamelle, leur dit-il par la bouche d'Isaïe, et caressés sur les genoux. Comme une mère caresse son petit enfant, ainsi je vous consolerais, » *ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis. Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos*. Isa. lxxvi, 12, 13. Comme ces expressions respirent la tendresse et l'amour! Enfin ses oreilles sont toujours ouvertes à leur prière, comme il

le déclare par le même Prophète : « On verra qu'avant qu'ils crient vers moi, je les exaucerai, et lorsqu'ils parleront encore, leur demande sera accordée, » *eritque antequam clament, ego exaudiam; adhuc illis loquentibus, audiam*, Isa. LXV, 24; et ailleurs : « Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera; vous crierez vers lui, et il vous dira : Me voici, » *tum invocabis, et Dominus exaudiet; clamabis, et dicet : Ecce adsum*. Ibid. LVIII, 9.

Mais ces marques de sa bonté, Dieu les donne tous les jours à ses amis. Il va plus loin; il leur communique ses secrets, il leur révèle les actions de personnes absentes et les pensées cachées au fond de leur cœur. Voilà pourquoi le prophète Elisée, ayant appris de la bouche de la Sunamite que son petit enfant était mort, dans son étonnement que Dieu ne lui eût pas appris ce malheur, dit à Giési qui voulait éloigner de lui la mère affligée : « Laissez-la, son âme est dans l'amertume, et le Seigneur me l'a caché et ne me l'a point fait connaître. » *Dimitte illam : anima ejus in amaritudine est, et Dominus celavit a me, et non indicavit mihi*. IV Reg. iv, 27. Une familiarité si grande régnait entre Dieu et ce saint personnage, qu'il s'étonnait que Dieu ne lui eût pas fait connaître une chose qui l'intéressait. Ecoutez le Seigneur lui-même parlant à Abraham : « Est-ce que je pourrai cacher à Abraham ce que je dois faire? » *Numquid celare potero Abraham quæ gesturus sum?* Gen. xviii, 17. Ce grand Dieu ne pense pas qu'il lui soit permis d'avoir un secret pour son ami, et comme s'il craignait de manquer aux saintes lois de l'amitié, il déclare qu'il révélera tous ses desseins au pieux patriarche. Quelle n'est donc pas l'auguste dignité des justes! Quoi de plus utile, quoi de plus honorable qu'une semblable prérogative?

Rappellerai-je que le souverain pouvoir que le Créateur du monde exerce sur toute la nature, gouvernant et dirigeant toutes choses selon son bon plaisir, il le communique souvent à ses amis, les faisant ainsi, en quelque sorte, entrer en partage de sa divinité? En effet, nous voyons les saints commander en maître aux lois de la nature, guérir des maladies incurables, et exercer l'empire sur les démons, sur les hommes, sur les animaux, sur la matière insensible elle-même, et jusque sur les astres du ciel.

« Par la foi, dit l'Apôtre, les saints ont conquis les royaumes, ont fermé la gueule des lions, ont arrêté la violence du feu, ont évité le tranchant des épées, ont été remplis de force et de courage dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers, et ont rendu aux mères leurs enfants revenus à la vie. » *Per fidem vicerunt regna, obturaverunt ora leonum, extinxerunt impetum ignis, effugerunt aciem gladii, fortes facti sunt in bello, castra verterunt exterorum, acceperunt mulieres de resurrectione mortuos suos.* Hebr. xi, 33, suiv. Quelle marque de la bonté de Dieu envers les justes de leur communiquer avec tant de libéralité ce qui appartient exclusivement à la divinité! C'est le propre de l'amitié parfaite de ne posséder aucune prérogative sans la faire partager à son ami.

En voilà assez pour vous faire comprendre avec quelle tendresse Dieu aime les justes. Voyons maintenant quelle haine il porte aux méchants et à l'iniquité. Car nous avons dit, s'il vous en souvient, que la grandeur de la bonté de Dieu se manifeste aussi bien par sa haine contre les méchants que par son amour pour les bons. C'est ce que le Seigneur lui-même indique clairement lorsque les deux fils d'Aaron, Nadab et Abiu, ayant été dévorés par le feu du sanctuaire, il dit à Moïse : « Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent, » *sanctificabor in his qui appropinquant mihi*, Levit. x, 3, c'est-à-dire, quand je tirerai vengeance de l'audace et de la témérité des prêtres qui s'approchent indignement de mon autel, je manifesterai l'éclat de ma sainteté; car leur supplice sera une preuve éclatante de la haine que je porte à l'iniquité. Vous le voyez, mes frères, la sévérité de la justice divine dans le châtement des coupables, fait éclater la grandeur de sa bonté; or, le souvenir et la méditation de sa bonté doivent allumer son amour dans nos âmes. Ainsi, si nous raisonnons bien, les châtements infligés aux méchants n'auront pas moins de force pour nous exciter à aimer Dieu que les bienfaits accordés aux justes.

Il nous reste donc à considérer la sévérité de la justice de Dieu dans la punition des méchants, afin de nous élever aussi par ce moyen à la connaissance de son immense bonté. Je me bornerai à

rappeler en passant quatre châtimens épouvantables, infligés, le premier aux anges rebelles, le deuxième aux ancêtres du genre humain et à leur postérité, le troisième au monde récemment créé que Dieu bouleversa par le déluge, le quatrième aux cinq villes coupables que le feu du ciel réduisit en cendres. Aucune éloquence ne serait à la hauteur de si terribles désastres, qui attestent avec tant d'éclat, d'une part l'incompréhensible sévérité de la justice divine, de l'autre sa bonté immense et sa haine contre le péché. Passons à des faits plus récents. Et d'abord se présente à nous le massacre des Chananéens, que le Seigneur, en punition de leurs crimes, ordonna d'immoler jusqu'au dernier; tous, sans excepter les enfans ni les femmes, périrent par le fer ou le feu. La ruine de Jéricho est surtout célèbre. Cette ville, la première qui s'offrit aux Israélites après le passage du Jourdain, fut dévouée tout entière à l'anathème par Josué; et tout ce qu'on trouverait dans ses murs devait être consumé par le feu: « Que cette cité, avait dit le chef du peuple de Dieu, avec tout ce qu'elle renferme, soit anathème pour le Seigneur! » Et un peu plus loin: « Maudit soit devant le Seigneur l'homme qui relèvera et rebâtira la ville de Jéricho! » *Jos. vi, 17, 26.* Le Seigneur ratifia cette sentence. Un Israélite, nommé Achan, ayant, dans le sac de la ville, dérobé un manteau et une règle d'or, la colère de Dieu tomba sur toute l'armée, et la crainte et l'effroi s'emparèrent de Josué et de son peuple, jusqu'à ce que le coupable eût reçu la punition de son péché. « Josué, dit la sainte Ecriture, et tout Israël avec lui, prirent Achan, fils de Zaré, et le manteau et la règle d'or, ses fils aussi et ses filles, ses bœufs, ses ânes et ses brebis, et sa tente même, et tout ce qui était à lui, les menèrent en la vallée d'Achor, où tout Israël le lapida, et tout ce qui était à lui fut consumé par le feu. » *Jos. vii, 24, 25.* Quelle pensée de religion et de piété poussa Josué à prononcer cet anathème? Il voulait que le peuple, par la ruine entière d'une ville fameuse qui avait, au mépris du vrai Dieu, adoré les idoles, montrât assez de zèle pour la gloire de Dieu, assez de haine contre les contempteurs de la majesté divine, pour renverser de fond en comble les remparts et les maisons d'une ville idolâtre, pour renoncer à

se servir d'objets que des mains coupables avaient touchés. En agissant ainsi, Israël devait offrir un sacrifice agréable au Dieu qui hait souverainement l'impie et son péché.

Que dirons-nous du jugement porté contre les Amalécites? « Allez, dit le Seigneur au roi Saül par la bouche du prophète Samuel, allez et frappez Amalec, et détruisez tout ce qui est à lui. Ne lui pardonnez point, et ne désirez rien de ce qui lui appartient; mais tuez tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfants et ceux qui sont encore à la mamelle, jusqu'aux bœufs, aux brebis, aux chameaux et aux ânes. » *Nunc ergo vade, et percute Amalec, et demolire universa ejus; non parcas ei, et non concupiscas ex rebus ipsius aliquid; sed interfice a viro usque ad mulierem, et parvulum atque lactentem, bovem et ovem, camelum et asinum.* I Reg. xv, 3. O sentence étonnante! Quelle faute ont pu commettre des petits enfants encore à la mamelle, pour qu'il faille les égorger avec leurs parents coupables? Que si vous dites que, nés de parents prévaricateurs, ils doivent avoir part à leur supplice, je vous demanderai quel fut le crime de ces brebis, de ces bœufs, de ces chameaux, de ces ânes qui doivent être immolés? — En donnant cet ordre, le Seigneur a voulu marquer toute la haine qu'il porte aux méchants, puisqu'il oblige non-seulement à les tuer eux-mêmes, mais à détruire les animaux et les troupeaux qui ont servi à leur usage. Et, remarquez cette circonstance, parce que Saül, poussé par la crainte du peuple ou peut-être un sentiment d'humanité, épargna le roi d'Amalec et ses brebis, il fut dépouillé par le Seigneur du trône et de la vie, et, chose plus malheureuse encore, il fut abandonné par l'esprit divin et livré au pouvoir du démon.

N'oublions pas la ruine de la cité sainte, que le Seigneur, pour la punir de ses iniquités, livra en proie à la fureur des Chaldéens. Le prophète Jérémie, énumérant toutes les afflictions qui la désolèrent, épuise quatre fois les lettres de l'alphabet dans ses strophes pleines de larmes et de sanglots ⁴. La famine qui régnait dans la

⁴ Les lamentations sont, dans la langue originale, divisées par strophes alphabétiques, c'est-à-dire, dont chacune commence par une lettre de l'alphabet hébreu.

ville assiégée fit de tels ravages, que le Prophète s'écrie : « Les femmes tendres et compatissantes ont fait cuire leurs enfants de leurs propres mains ; leurs enfants sont devenus leur nourriture dans la ruine de la fille de mon peuple. » *Manus mulierum misericordium coxerunt filios suos ; facti sunt cibus earum in contritione filix populi mei.* Thren. iv, 10. Quoi de plus horrible qu'une pareille infortune ? Le Prophète en déplore une autre plus affreuse encore, lorsqu'il se plaint que les farouches vainqueurs aient, non-seulement attenté à la pudeur des vierges, mais, c'est presque une honte de le répéter, abusé des jeunes gens par un crime abominable, *adolescentibus impudice abusi sunt.* Ibid. v, 13. Ajoutez les murailles de la ville sainte rasées, ses maisons et ses palais, et son temple anguste, chef-d'œuvre de l'opulence et de la piété de Salomon, abattus et brûlés, ses vases sacrés et ses prêtres transportés à Babylone et souillés par les orgies des concubines d'un roi barbare. C'est là ce qui arrache à Jérémie sa plainte la plus amère : « Le Seigneur a rejeté son autel, il a maudit son sanctuaire. » *Repulit Dominus altare suum, maledixit sanctificationi tuæ.* Ibid. ii, 7.

La même calamité est annoncée par Ezéchiel avec des expressions si énergiques, que les cœurs les plus durs ne peuvent les entendre sans être glacés d'effroi. Voici ses paroles : « Parce que vous avez surpassé en impiété les nations qui sont autour de vous, que vous n'avez pas marché dans la voie de mes préceptes, que vous n'avez pas observé mes ordonnances, et que vous n'avez pas même agi comme les peuples qui vous environnent, je viens à vous maintenant, dit le Seigneur, et j'exercerai moi-même mes jugements au milieu de vous à la vue des nations. Et je ferai parmi vous des choses que je n'ai jamais faites, et que je ne ferai point dans la suite, pour punir toutes vos abominations. Les pères mangeront leurs enfants au milieu de vous, et les enfants mangeront leurs pères. J'exercerai sur vous mes jugements, et je disperserai de tous côtés tous ceux qui seront restés de vous. J'en jure par moi-même, dit le Seigneur, le tiers d'entre vous mourra de la peste, et sera consumé par la faim au milieu de vous ; l'autre tiers sera passé au fil de l'épée autour de vos murs,

et je disperserai de tous côtés le tiers qui sera resté, et je les poursuivrai l'épée nue. Je contenterai ma fureur, je satisferai mon indignation dans leurs maux, et je me consolerais; et ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur qui ai parlé dans ma colère, lorsque mon indignation se sera satisfaite dans leurs maux. Je vous réduirai en un désert, je vous rendrai l'objet des insultes des nations qui sont autour de vous, à la vue de tous les passants. Et vous deviendrez à l'égard des peuples qui vous environnent un sujet de mépris et de malédiction, et un exemple terrible et étonnant, lorsque j'aurai exercé mes jugements au milieu de vous dans ma fureur, dans mon indignation et dans toute l'effusion de ma colère. C'est moi, le Seigneur, qui l'a dit. Lorsque je lancerai les flèches perçantes de la famine qui seront mortelles, et que je les lancerai pour vous perdre, alors j'enverrai de toutes parts la famine pour vous accabler, et je briserai parmi vous la force du pain. Oui, je ferai venir tout ensemble la famine et les bêtes les plus cruelles pour vous exterminer entièrement; la peste et le sang régneront parmi vous, et je vous ferai passer au fil de l'épée. C'est moi, le Seigneur, qui l'ai dit¹. » Qui de vous, mes frères, en entendant éclater ces oracles, ou plutôt ces foudres

¹ Quia superastis gentes quæ in circuitu vestra sunt, et in præceptis meis non ambulastis, et judicia mea non fecistis, et juxta judicia gentium quæ in circuitu vestro sunt operastis, ideo hæc dicit Dominus Deus: Ecce ego ad te, et ipse ego faciam in medio tui judicia in oculis gentium; et faciam in te quod non feci, et quibus similia ultra non faciam, propter omnes abominationes tuas. Ideo patres comedent filios suos in medio tui, et filii comedent patres suos, et faciam in te judicia, et ventilabo universas reliquias tuas in omnem ventum. Ideo vivo ego, dicit Dominus Deus: Tertia pars tui peste morietur et fame consumetur in medio tui; et tertia pars tui gladio cadet in circuitu tuo; tertiam vero partem in omnem ventum dispergam, et gladium evaginabo post eos. Et complebo furorem meum, et requiescere faciam indignationem meam in eis, et consolabor: et scient quia ego Dominus locutus sum in zelo meo, cum implevero indignationem meam in eis. Et dabo te in desertum et in opprobrium gentibus quæ in circuitu tuo sunt, in conspectu omnis prætereuntis. Et eris opprobrium et blasphemia, exemplum et stupor in gentibus quæ in circuitu tuo sunt, cum fecero in te judicia in furore, et in indignatione, et in increpationibus iræ. Ego Dominus locutus sum: Quando misero sagittas famis pessimas in eos, quæ erunt mortiferæ, et quas mittam ut disperdam vos, et famem congregabo super vos, et conteram in vobis baculum panis. Et immittam in vos famem, et bestias pessimas usque ad interneccionem; et pestilentia et sanguis transibunt per te, et gladium inducam super te: ego Dominus locutus sum. *Ezech.* v, 7-17.

de la bouche du Seigneur, n'est pas dans l'étonnement et la stupéfaction? Qui ne reconnaît tout à la fois la rigueur de la justice de Dieu et la grandeur de sa bonté? Car plus ces paroles respirent la colère, plus elles attestent l'immensité de la bonté divine. Le Seigneur s'élèverait-il avec tant de force contre les méchants, s'il n'aimait pas souverainement la justice et le bien? Si la première considération doit imprimer dans nos cœurs une crainte salutaire de sa justice, la seconde doit y allumer un ardent amour pour sa bonté.

Parlerai-je du roi Sédécias, qui porta son peuple à l'idolâtrie, et du châtement effroyable dont Dieu punit son impiété? Non-seulement il eut la douleur d'assister à la ruine de son royaume et de la cité sainte, ce malheureux fut encore livré à son barbare ennemi, le roi de Babylone. Celui-ci commença par faire massacrer devant lui les grands de son royaume; ensuite il fit égorger ses enfants sous les regards de leur père; enfin, ces yeux qui avaient vu tant d'atrocités, il les lui fit arracher. Après toutes ces cruautés, il ordonna de charger de chaînes l'infortuné roi, aveugle et sans enfants, de le conduire à Babylone et de le jeter dans une étroite prison. Est-il possible d'ajouter quelque chose à une telle infortune? En faut-il davantage pour nous faire comprendre la haine violente, incompréhensible, que la souveraine bonté de Dieu porte au péché? Certes, rien ne proclame avec plus de force la bonté divine, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, il appartient à cette bonté tout à la fois de haïr souverainement le mal, et d'aimer souverainement le bien. Or, cette haine paraît avec éclat dans l'épouvantable châtement de Sédécias.

Si, du royaume de Juda, nous passons à celui d'Israël, dont Samarie était la capitale, nous trouverons des jugements de Dieu non moins sévères. Écoutons le prophète Osée : « Que Samarie périsse, parce qu'elle a changé en amertume la douceur de son Dieu; que ses habitants passent par le tranchant de l'épée; que ses petits enfants soient écrasés contre terre, et qu'on fende le ventre aux femmes enceintes. » *Pereat Samaria, quoniam ad amaritudinem concitavit Deum suum; in gladio pereant; parvuli eorum elidantur, et fœtæ ejus discendantur.* Ose. iv, 1. O menace

effroyable à entendre ! Quoi de plus horrible que d'écraser contre la pierre de petits innocents, d'ouvrir le ventre des femmes enceintes et de les faire périr du même coup avec leur enfant qui n'a pas encore vu la lumière ? Tel est pourtant le châtement que le Prophète annonce à ceux qui ont provoqué par leurs crimes les yeux de la divine Majesté. Je pourrais rapporter ici les imprecations et les malédictions que Moïse, au vingt-quatrième chapitre du Deutéronome, prononce contre les violateurs de la loi ; vous ne sauriez les entendre sans être saisis de frayeur ; mais je les passe sous silence pour abréger, laissant aux auditeurs qui veulent s'instruire le soin de les lire en particulier.

Ces terribles châtements ne nous montrent-ils pas, mes frères, la grandeur de la bonté et de la sainteté de Dieu, qui porte une telle haine à tout ce qui est mauvais et injuste, et punit si rigoureusement les méchants et les scélérats ? Car il convient à la souveraine bonté d'avoir pour les bons un souverain amour, et pour les méchants une haine souveraine. Si donc rien ne doit plus nous exciter à aimer notre Créateur, que le charme de sa bonté infinie, mise, en quelque sorte sous nos yeux, quel homme assez dur une bonté si grande, et manifestée avec tant d'éclat, n'enchaînerait pas à son amour ? La volonté humaine est ainsi faite, qu'elle ne peut embrasser que ce qui est bon ou en porte l'apparence : qui donc a perverti à ce point notre volonté, que, ayant sous les yeux cette bonté immense, infinie, elle ne brûle pas d'amour pour elle, et ne désire pas souffrir mille morts pour sa cause ? Cependant, loin d'éprouver ces dispositions, les méchants lui préfèrent, ô aveuglement, ô forfait déplorable ! des biens fugitifs, des satisfactions éphémères. S'il est ici un homme que ce motif principal d'aimer Dieu trouve insensible, qu'il ne le soit pas au fruit inestimable de cet amour. L'espérance et la crainte sont deux ailes ou deux pieds qui nous faut avancer dans le chemin de la vertu. C'est avec raison qu'un ancien a dit : « Les bons évitent le péché par amour pour la vertu, les méchants par crainte du châtement. »

Oderunt peccare boni virtutis amore.

Oderunt peccare mali formidine pœnæ

Sur ces deux maximes repose non-seulement l'édifice de tout Etat bien réglé, mais aussi la moralité des individus. Or, plus est grande l'espérance ou la crainte, plus les hommes sont fortement excités à agir. Je vous le demande donc, mes frères, quelle récompense plus belle, quelle dignité plus élevée, quelle gloire plus éclatante, quelle félicité meilleure Dieu pouvait-il proposer à ses serviteurs fidèles? D'autre part, quelles peines, quelles menaces, quelles terreurs, quels supplices peuvent entrer en comparaison avec ceux dont nous avons parlé plus haut? Quel est celui qui ne courberait point la tête sous ces foudres de la justice divine? qui refuserait son amour à celui qui, après avoir tué le corps, peut jeter l'âme aussi dans la géhenne. Si donc vous êtes insensibles à l'espoir de la récompense, ne résistez pas à la crainte du châtement. Car, dit l'Apôtre, « c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant, » *horrendum est incidere in manus Dei viventis*. Hebr. x, 31. Les affreux châtements que nous avons mis sous vos yeux ne sont que l'ombre de l'éternel supplice de la géhenne, réservé aux impies, où le feu, le soufre et l'esprit des tempêtes exercent leur fureur, où se trouvent des ténèbres plus que cimmériennes, le ver qui ne meurt pas, les horribles figures des démons, les pleurs et le grincement des dents, le marteau qui broie les membres des pécheurs, et ce qui est plus épouvantable que tout le reste, l'interminable éternité. Notre Créateur excite donc notre amour par un double aiguillon, d'une part en délivrant de ces maux ses fidèles serviteurs, et en leur accordant de l'autre les joies ineffables et sans fin de la céleste patrie. Daigne nous faire cette grâce notre Seigneur Jésus-Christ, qui est béni aux siècles des siècles! Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1° COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE;

2° DIFFORMITÉ DU PÉCHÉ MORTEL FIGURÉ PAR LA LÈPRE.

Occurrerunt ei decem viri leprosi; qui steterunt a longe, dicentes : Jesu præceptor, miserere nostri.

Dix lépreux vinrent au-devant de Jésus, lesquels, se tenant éloignés, élevèrent la voix, et dirent : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. *Luc. XVII, 12.*

Toute la sagesse chrétienne, mes très-chers frères, peut se ramener à deux points principaux, dont l'un nous enseigne la difformité, et l'autre les remèdes du péché. Le premier, qui nous éloigne du mal, semble appartenir davantage à la loi, laquelle, dit saint Paul, nous donne la connaissance du péché; et le second, qui fournit aux pécheurs un remède salutaire, se rapporte à la grâce de l'Évangile. Nous aurions aujourd'hui, si nous voulions être complets, à traiter de ces deux objets de la sagesse chrétienne; mais, pressés par le temps, nous nous contenterons de parler de la malice et de la difformité du péché, afin de vous exciter à le haïr et à le détester de plus en plus. Car notre âme ne saurait jamais concevoir pour le péché toute la haine qu'il mérite. Comme cette pieuse horreur du péché est un don de la grâce, demandons-la humblement à Dieu par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.* .

PREMIÈRE PARTIE.

De même que ce soleil placé sous nos yeux ne se repose jamais et ne s'arrête pas un seul instant dans son orbite, mais parcourt d'une marche infatigable la terre et les mers, pour répandre le bienfait de la lumière et de la chaleur sur tous les objets que renferme ce monde inférieur : ainsi le Soleil de justice, notre Seigneur Jésus-Christ, dès qu'il eut commencé à répandre parmi

les hommes la lumière de sa doctrine, parcourant les villes et les villages, ne cessa jamais de venir en aide aux hommes en toute manière, et de les élever à la connaissance et à l'amour des choses divines par l'éclat de ses enseignements, par ses exemples de vertu et par ses nombreux bienfaits. Voilà pourquoi nous le voyons dans l'évangile de ce jour, alors qu'il est en route pour aller à Jérusalem en passant par la Samarie et la Galilée, n'interrompre pas même dans ce voyage le cours de ses bienfaits. « Comme il entra dans un village, dit saint Luc, dix lépreux vinrent à lui, lesquels, se tenant à distance, élevèrent la voix et dirent : « Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. » Ils avaient entendu raconter les merveilles opérées par lui, et, par la grâce de l'Esprit-Saint, ce qu'ils avaient entendu avait fait naître en eux la foi. *Rom. x, 17.* Ils avaient appris en même temps que Jésus-Christ, entre autres qualités, se distinguait surtout par une tendre compassion envers les malheureux, compassion qui le portait à parcourir les villes, les bourgades, les lieux les plus obscurs, afin de guérir toutes les maladies du corps et de l'âme. Aussi est-ce à cette miséricorde qu'ils s'adressent, à cette porte qu'ils frappent, pleins de confiance qu'elle leur sera ouverte. « Jésus, notre Maître, s'écrient-ils, ayez pitié de nous. »

« Dès qu'il les eut aperçus, Jésus leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. » Pourquoi, Seigneur, les renvoyez-vous aux prêtres? Quel rapport y a-t-il entre la lèpre et le sacerdoce? — Parce que la loi de Moïse réservait aux prêtres le jugement de la lèpre. Mais pourquoi aux prêtres, et non aux médecins, à qui il appartient de prononcer sur toutes les maladies du corps? — Nous voyons par là que ce point de la loi, comme tous les autres du même genre, était une figure des choses spirituelles. Car si la lèpre n'était pas une figure du péché, dont le jugement appartient aux prêtres, il semblerait peu convenable de ranger la connaissance de cette maladie parmi les fonctions sacerdotales. Et comme notre Seigneur prenait plus de soucis de la lèpre spirituelle des âmes que de celle du corps, il renvoie donc cette cause, en vertu de la loi, à l'examen des prêtres, à qui il appartient non-seulement de reconnaître, mais de juger les maladies spirituelles.

« Allez, dit-il, montrez-vous aux prêtres. » Ces hommes pleins de foi n'hésitent pas ; quoiqu'ils se voient encore tout défigurés par cette horrible maladie, ils se mettent en marche. Admirez ici, mes frères, les effets d'une foi solide et d'une prompte obéissance. S'ils n'avaient consulté que les lumières de leur raison, ces malheureux auraient pu se dire : A quoi bon nous renvoie-t-il aux prêtres ? Les prêtres ont le pouvoir de juger de la lèpre, non de la guérir. Aussi personne ne va-t-il les trouver qu'après une guérison pleine et entière. Mais nous, nos propres yeux l'attestent, cette maladie nous souille encore ; notre corps est toujours le même, aussi impur qu'auparavant. Comment donc nous commande-t-il, malgré les défenses de la loi, d'entrer dans la ville et de nous présenter aux prêtres ? Le lépreux à qui Jésus, en descendant de la montagne, ordonna de se montrer aux prêtres et d'offrir le sacrifice exigé par la loi pour le bienfait de sa guérison, il l'avait touché d'abord et purifié (*Matth.* VIII). A nous il n'a ni imposé les mains, ni apporté aucun soulagement. Les prêtres auxquels ils nous adressent verront de suite, s'ils ne sont aveugles, que nous sommes des lépreux. — Ils ne tinrent pas ce langage. Au lieu de consulter leurs sens et d'écouter leur raison, ils s'élevèrent plus haut sur les ailes de la foi et de l'obéissance sa compagne, et espérèrent contre l'espérance. Aussi quelle récompense admirable de leur vertu ! « Pendant qu'ils étaient en route, dit l'Évangéliste, ils furent guéris, » vérifiant ainsi en eux la parole de Salomon : « L'homme obéissant racontera des victoires. » *Vir obediens loquetur victorias.* Prov. XXI. Comme l'homme obéissant tient sans cesse les yeux attachés sur la volonté divine, Dieu, qui aime souverainement cette vertu, se plaît à réaliser ses pieux et ses saints désirs. Car rien de plus véritable que cette maxime de l'Écclésiastique : « L'homme de bon sens croit à la loi de Dieu, et la loi lui est fidèle. » *Homo sensatus credit legi Dei, et lex illi fidelis,* » Eccli. XXXIII, 3 : c'est-à-dire, parce qu'il est fidèle à accomplir ce que la loi prescrit, la loi est fidèle à accomplir ce qu'elle promet.

« L'un d'eux, lorsqu'il se vit guéri, revint en glorifiant Dieu à haute voix. Et il se jeta le visage contre terre aux pieds de Jésus,

lui rendant grâce. C'était un Samaritain. Alors Jésus dit : Est-ce que les dix n'ont pas été guéris? Les neuf autres, où sont-ils? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu et ait rendu gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger? » Ici arrêtons-nous d'abord à contempler l'extrême libéralité de notre Seigneur, qui, pour le bienfait si désiré de la guérison, se borne à demander aux lépreux des actions de grâces. « Il n'y a point de richesses plus grandes que la santé du corps, » dit l'Écclésiastique, chap. xxx, 16; et pour ce bien inappréciable, notre Seigneur demandait un acte facile de religion. Sa libéralité est plus grande encore à notre égard; il nous comble chaque jour de ses bienfaits les plus insignes, et il n'exige de nous qu'un cœur reconnaissant. Pouvait-il demander moins à sa créature? Ainsi, tandis que pour nous il a enduré les soufflets, les chaînes, les verges, les dérisions, et enfin le cruel supplice de la croix, et nous a procuré par sa mort une vie immortelle, tout ce qu'il exige de nous, c'est que nous gardions le souvenir de ce bienfait et que nous en rendions des actions de grâces. Et cependant il y a des hommes assez ingrats, assez insensibles pour lui refuser ce léger tribut de reconnaissancel Quelle excuse ces âmes endurcies pourront-elles faire valoir lorsque Dieu les interrogera sur leur conduite? Si notre Seigneur demanda aux lépreux, en retour du bienfait de leur guérison, l'hommage d'un cœur reconnaissant, et fit entendre les accents de sa colère contre les ingrats, que ne fera-t-il pas, je vous le demande, lorsqu'il demandera compte aux pécheurs de la grâce du salut éternel qu'il leur avait procurée, non en prononçant une parole, mais au prix de mille souffrances? Notre imagination peut s'en faire une idée, mais l'éloquence humaine ne saurait l'exprimer.

Ce reproche du Sauveur renferme un autre mystère dont il est plus difficile de trouver l'explication. Nous pouvons nous demander pourquoi ce fut un Samaritain et un étranger qui fit ce que ne firent pas les Israélites? Nous trouvons quelque chose de semblable dans l'évangile de dimanche dernier, où l'homme déponillé et couvert de blessures par des voleurs ne trouve que de l'indifférence de la part du prêtre et du lévite, et est pieuse-

ment recueilli par un Samaritain. Quel enseignement le Sauveur a-t-il voulu nous donner en mettant ainsi les infidèles au-dessus des fidèles et en les éclairant d'une lumière plus abondante. En présence de toutes les questions de ce genre, nous ne pouvons que répéter l'exclamation de l'Apôtre : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! » *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus !* Rom. XI, 33. Et, en effet, les saints Pères nous enseignent avec raison que les vertus du Samaritain sont comme une indication prophétique de la vocation des Gentils.

Mais il me semble que ces circonstances renferment encore un autre enseignement : c'est que les péchés des fidèles sont plus graves que ceux des infidèles, et qu'ainsi, le pécheur en général se rendant indigne de la grâce divine, celui-là s'en rend plus indigne et s'en éloigne davantage, qui pèche plus gravement. Or, que les péchés des fidèles soient plus graves, c'est ce que nous apprennent ces paroles de notre Seigneur : « Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et n'aura rien tenu prêt, ni agi selon sa volonté, recevra un grand nombre de coups, » *servus qui scit voluntatem domini sui, et non facit, plagis vapulabit multis*, Luc. XII, 47 ; c'est ce que nous enseigne saint Paul par des expressions plus sévères encore : « Si nous péchons volontairement, dit-il, après avoir reçu la connaissance de la vérité, il n'y a plus désormais d'hostie pour le péché ; mais il ne reste qu'une attente effroyable du jugement, et l'ardeur du feu qui doit dévorer les ennemis de Dieu. » *Voluntarie peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia, terribilis autem quædam expectatio judicii, et ignis æmulatio, quæ consumptura est adversarios*. Hebr. X, 26, 27. Par ces paroles, l'Apôtre ne ferme à personne la voie du salut ; mais il fait entendre combien les fautes de ceux qui ont connu la vérité sont plus graves que celles des infidèles. Car plus on a été instruit des choses divines, plus on a reçu de bienfaits de Dieu et de grâces pour pratiquer la vertu, plus les péchés que l'on commet ont de

gravité. Comment expliquer que l'époux et l'épouse étant unis ensemble par des liens si étroits, l'infidélité de celle-ci donne lieu à une si vive inimitié, si ce n'est parce que l'épouse a reçu de son mari de plus grands bienfaits, des gages d'amour plus sacrés? C'est pour la même raison que la faute du plus beau des anges et celle de nos premiers parents eurent des suites si funestes. Ces exemples nous montrent que le péché des fidèles est plus grave que celui des infidèles, parce que les premiers ont reçu de Dieu plus de lumières et de bienfaits, et par conséquent avaient plus de motifs de pratiquer la vertu. Voilà pourquoi encore le prophète Jérémie nous apprend que l'iniquité d'Israël a surpassé celle de Sodome : « L'iniquité de la fille de mon peuple, dit-il, est devenue plus grande que le péché de la ville de Sodome, qui fut renversée en un moment, » *major effecta est iniquitas filix populi mei peccato Sodomorum, quæ subversa est in momento*, Thren. iv, 6 : non pas que les Israélites eussent commis des fautes plus nombreuses ou plus graves, mais parce que les enseignements et les bienfaits dont Dieu les avait favorisés rendaient leurs fautes plus criminelles.

Cette vérité, mes frères, doit nous frapper de terreur, nous qui, vivant sous la grâce de l'Évangile, avons reçu tant de secours pour faire le bien, si nous abusons de cette bonté de notre Dieu et du temps favorable qu'il nous accorde. Et plus notre dignité dans l'Église est élevée, plus nous avons à craindre : le clerc plus que le simple fidèle, le religieux plus que le clerc, le prêtre plus que le simple religieux, l'évêque plus que le prêtre. « On demandera davantage, dit le Sauveur, à qui on a donné davantage. » Ne nous faisons pas illusion ; au jour du jugement, on nous demandera compte, non-seulement des fautes commises, mais encore des grâces reçues. C'est donc à tort que ceux qui s'endurcissent dans le crime mettent leur confiance dans la foi seule, car la foi morte, c'est-à-dire dépouillée des bonnes œuvres, est plutôt un motif de crainte que de confiance.

La parole évangélique qui nous occupe nous apprend encore avec quelle rigueur notre Seigneur exige cet hommage de reconnaissance de la part de ceux à qui il a accordé quelque faveur. « Est-ce que les dix n'ont pas été guéris, s'écrie-t-il avec in-

dignation? Les neuf autres où sont-ils? » Comme il est lui-même très-libéral à répandre ses bienfaits, il veut que nous soyons empressés à lui offrir nos actions de grâces, qui sont un hommage rendu à sa bonté. « Le sacrifice de louanges, dit-il par la bouche du Psalmiste, est celui qui m'honorera, et c'est la voie par laquelle je montrerai le salut de Dieu, » *sacrificium laudis honorificabit me, et illic iter quo ostendam illi salutare Dei*, Ps. XLIX, 23; c'est-à-dire, à cause de l'hommage de sa reconnaissance, je le comblerai de nouveaux bienfaits, et je lui montrerai la voie par laquelle il pourra en tout temps obtenir de moi un secours salutaire.

C'est pourquoi, s'adressant au Samaritain fidèle et reconnaissant prosterné à ses pieds, il lui dit : « Levez-vous, allez; votre foi vous a sauvé. » Si le Samaritain avait la vraie foi, il est certain qu'il avait été éclairé par le Saint-Esprit; car « la foi, dit l'Apôtre, ne vient pas de vous, ni de vos œuvres, puisque c'est un don de Dieu, afin que nul ne se glorifie, » *et hoc non ex vobis, sed Dei donum est, non ex operibus, ut ne quis gloriatur*. Ephes. II, 8, 9.

L'évangile expliqué, montrons maintenant quelle est la difformité de la lèpre spirituelle, ou, en d'autres termes, quelle est la malice du péché.

DEUXIÈME PARTIE.

Parmi les maux graves et nombreux et du corps et de l'âme qui affligent le monde, si quelqu'un me demandait quel est le plus grand, je répondrais sans hésiter en citant ce que Job dit des méchants : « Ils boivent l'iniquité comme l'eau, » *bibit quasi aquam iniquitatem*, Job. xv, c'est-à-dire, ils commettent le crime avec la même jouissance, avec le même plaisir qu'un homme, dévoré par la soif, en trouve à boire une eau fraîche et limpide. C'est là ce que Salomon range parmi les six choses principales que Dieu hait, savoir : « Des pieds rapides pour courir au mal, » *pedes veloces ad currendum in malum*, Prov. vi, c'est-à-dire des pieds que ni la crainte de Dieu, ni ses promesses, ni ses menaces, ni le souvenir de ses bienfaits n'empêchent de se

précipiter dans toutes sortes de crimes, sans éprouver le moindre sentiment de douleur, la moindre atteinte du remords. « Ils courent tous, dit Jérémie, où leur passion les emporte, comme un cheval qui court à toute bride au combat, *« omnes conversi sunt ad cursum suum, quasi equus impetu vadens ad prælium. Jerem. VIII, 6.* Tel est, de tous les maux dont le monde est rempli, celui qui m'inspire plus de crainte et d'étonnement.

En effet, mes frères, le péché mortel est un mal si grand et si exécrable que si toutes les créatures que Dieu a faites, soit dans le ciel, soit sur la terre, prenaient une voix, elles seraient impuissantes à exprimer dignement toute la laideur du péché et la haine que Dieu lui porte. Comme le péché livre un combat contre l'infinie majesté de Dieu et qu'il dépouille le pécheur du souverain bien, c'est-à-dire de la jouissance et de la possession de Dieu même, il renferme une gravité et une malice infinie. Or, tout ce qui revêt une grandeur infinie, par là même qu'aucun terme, aucune borne ne peut le contenir, ne saurait être expliqué par la parole. Et lorsque je parle de péché mortel, sachez que j'entends par là non des forfaits rares et presque inouis, mais des fautes communes et quotidiennes, où les hommes insensés et aveugles tombent à chaque instant, tels que le vol, la haine, le parjure, la détraction, l'impudicité, l'usure, les faux témoignages, les jugements téméraires, les scandales, qui entraînent les hommes dans le mal, et autres péchés semblables. Chacune de ces fautes a une gravité, une difformité telle, que si quelqu'un avait reçu de Dieu la faculté de la contempler, ne fût-ce qu'en partie, il serait frappé de stupeur en voyant la facilité avec laquelle les chrétiens font le mal. Pour le prouver, je vous rapporterai ce qui arriva au roi Josias, âgé de dix-huit ans. Au commencement de son règne, le grand-prêtre Helcias avait retrouvé le livre de la loi de Dieu, qui, à cause du malheur des temps, gisait oublié parmi divers objets appartenant au temple, et où étaient contenus les magnifiques promesses faites par le Seigneur aux observateurs de la loi, ainsi que les épouvantables menaces adressées aux méchants. Le grand-prêtre envoya ce livre au roi pour le lire. Lorsque Josias fut arrivé au passage où Dieu fulmine contre les impies la menace

des plus terribles châtimens, tels que la famine, le tranchant du glaive, la peste et autres fléaux, l'âme du pieux roi fut saisie d'une si vive terreur qu'il déchira ses vêtements, et, après avoir pris les conseils d'une prophétesse qui était alors à Jérusalem, bannit de son royaume tous les criminels publics, renversa les autels et les temples d'idoles, les brûla, les réduisit en poudre et les souilla en y mêlant la cendre des ossements de morts. Telle fut la crainte, telle fut la vive impression qu'excita dans son âme la gravité et l'indignité mieux comprise du péché mortel. Plaise à Dieu, mes frères, que je mette aujourd'hui devant vos yeux un tableau si éloquent de la malice du péché, qu'il fasse naître dans vos cœurs, avec le secours de la grâce divine, la même horreur du mal, la même impression de piété! Car j'ai entrepris de traiter dans ce discours de la malice et de la gravité du péché mortel, non toutefois en général, mais autant qu'il est figuré par la lèpre, comme je l'ai dit plus haut, et que tous les caractères de cette maladie lui conviennent.

I. D'abord tout le monde admet que la lèpre figure parmi les maladies qui sont le plus graves; et ce premier caractère convient parfaitement au péché, le plus grand de tous les maux que l'on puisse imaginer. Aussi, si je voulais vous montrer la grandeur de sa malice à l'aide d'une comparaison, aucune des choses créées ne me fournirait le second terme; il n'y a que la seule bonté du Créateur avec laquelle je pourrais établir un rapport, mais un rapport d'opposition. Et ce genre de raisonnement n'aurait rien d'extraordinaire, puisque l'Apôtre compare le second Adam avec le premier, l'obéissance et la sainteté de l'un avec la désobéissance et la rébellion de l'autre. *Rom. v.* Nous pouvons donc faire un rapprochement semblable entre la malice souveraine et infinie du péché et la souveraine et infinie bonté de Dieu. Dieu est le souverain bien, le péché le souverain mal. Dieu est ce qu'il y a de plus désirable, le péché ce qu'il y a de plus abominable. Dieu est l'auteur de tout bien, le péché la cause de toutes les misères, de tous les désastres, de tous les maux de la vie présente et de la vie future; car le monde n'aurait pas connu la douleur s'il n'avait pas auparavant connu le péché. Par

conséquent, de même qu'en Dieu sont renfermées toutes les perfections, ainsi le péché contient la raison et la semence de tout mal et de tout vice. De même enfin que la bonté de Dieu est immense, infinie, incompréhensible, de même la malice du péché, qui s'élève contre cette infinie bonté, est sous ce rapport immense et incompréhensible. Voilà ce qu'ont compris les saints, pour lesquels il n'existait pas de mal corporel si grand, de supplice si cruel, qu'ils ne l'eussent souffert avec joie plutôt que de commettre un péché mortel. De là cette admirable réflexion de saint Anselme : « Si j'avais devant moi, dit-il, d'un côté la laideur du péché, de l'autre l'horreur de l'enfer, et que je dusse choisir entre les deux, je me jetterais dans l'enfer plutôt que de consentir au péché. Car j'aimerais mieux entrer dans la géhenne innocent et pur de toute faute, que de régner souillé dans le ciel, quoique je sache bien que l'enfer n'est que pour les méchants et la béatitude éternelle pour les justes. » N'avions-nous pas raison de dire, mes frères, que le plus grand de tous les malheurs que l'on puisse imaginer, c'est non-seulement de pécher, mais ce qui est beaucoup plus grave, de pécher avec cette malheureuse facilité que nous voyons dans la plupart.

II. Un autre caractère de la lèpre, c'est la laideur ; car cette maladie corrompt toutes les humeurs du corps, et de cette corruption naît la laideur, comme leur pureté produit la beauté et la grâce. Ce caractère convient encore au péché, qui imprime à la plus belle des créatures, à l'âme, où Dieu a mis le sceau de son image et un reflet de son incomparable beauté, une horrible laideur, une ressemblance affreuse avec le démon. Y a-t-il une beauté comparable à celle de l'âme que l'Esprit-Saint a ornée de tous ses dons, à laquelle il a communiqué les trésors de sa propre sainteté ? Tels sont les agréments, tels sont les charmes de cette âme, que les esprits bienheureux eux-mêmes la contemplant avec ravissement, comme nous le voyons au livre des Cantiques : « Quelle est, s'écrient-ils, celle qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la lune, pure comme le soleil ? » *Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol ?* Cant. vi, 9. Le roi des anges lui-même,

partageant leur admiration, lui rend ce témoignage : « O que vous êtes belle, ma bien-aimée ! ô que vous êtes belle ! » *Ecce tu pulchra es, amica mea, ecce tu pulchra es !* Cant. I, 14. La répétition du mot *belle* indique qu'il s'agit d'une beauté à laquelle rien ne manque. Elle est belle quand elle agit, belle quand elle parle ; belle dans ce qui paraît au dehors, belle dans ce qui est caché au dedans ; belle dans l'accomplissement des bonnes œuvres, belle dans la contemplation des choses célestes ; belle dans l'amour de Dieu, belle dans l'amour du prochain, belle enfin dans l'adversité et belle dans la prospérité, sachant là pratiquer la patience, ici conserver l'humilité. Cette ravissante beauté de l'âme juste, le péché, semblable à un torrent fangeux qui se mêle à une pure fontaine, la gâte et la souille au point que le Seigneur, par son Prophète, dit à l'âme ainsi souillée : « Tu as changé tes charmes en abominations, » *abominabilem fecisti decorem tuum*. Ezech. XVI, 23 ; et au livre des Psaumes, parlant des impies : « Ils se sont corrompus, ils sont devenus abominables dans leurs conseils, » *corrupti sunt, et abominabiles facti sunt in studiis suis*. Ps. XIII, 4. Et non-seulement leur personne, mais ce que leurs mains ont touché, ce qui a servi à leurs usages, est devenu impur et souillé. Voilà pourquoi, après une victoire contre les Madianites (*Num. xxxi*), le Seigneur ordonna à Moïse de purifier les dépouilles prises sur l'ennemi avant de les distribuer au peuple, et cela par le feu ou par l'eau, selon la nature des objets. Et que parlons-nous de dépouilles de guerre ? les prières elles-mêmes et les sacrifices sont quelquefois en abomination devant Dieu, comme l'attestent ces paroles du livre des Proverbes : « Les victimes des impies sont abominables au Seigneur, » *victimæ impiorum abominabiles Domino*. Prov. xv, 8. Isaïe s'exprime de même : « Ne m'offrez plus de sacrifices inutiles ; l'encens m'est en abomination, » *ne offeratis ultra sacrificium frustra : incensum abominatio est mihi*. Isa. I, 13 ; et un peu plus loin : « Lorsque vous étendrez les mains¹, je détournerai mes yeux de vous, » comme nous avons coutume de détourner nos regards des choses qui nous font horreur, *cum extenderitis manus vestras, avertam oculos meos a vobis*, *ibid.* 15.

¹ C'est-à-dire, lorsque vous me prierez : les Juifs priaient les mains étendues.

Dieu va jusqu'à se plaindre d'être souillé par les pensées et les œuvres perverses des impies : « J'étais, dit-il dans Ezéchiël, souillé au milieu d'eux, » *et coinquinabar in medio eorum*. Ezech. xxii, 26. Telle est parfois la corruption du méchant, qu'elle rejaillirait, s'il était possible, jusqu'à celui qui est l'auteur et la source de toute pureté. Loin de nous de prétendre, en tenant ce langage, que toutes les actions du pécheur soient coupables ou dignes de blâme ; mais nous disons qu'elles le deviennent souvent par sa faute. Telle est celle dont parle l'Ecclésiastique : « Celui qui offre un sacrifice de la substance des pauvres, est comme celui qui égorge le fils aux yeux du père. » *Qui offert sacrificium ex substantia pauperum, quasi qui victimat filium in conspectu patris sui*. Eccli. xxxiv, 24.

III. Une troisième propriété de la lèpre, c'est d'être la plus contagieuse de toutes les maladies ; aussi la loi défendait-elle à tous ceux qui en étaient atteint, tout rapport, tout contact avec les autres hommes, de peur que la contagion n'arrivât jusqu'à eux. N'est-ce pas là encore un des caractères du péché ? Quelle maladie, quelle lèpre, quelle peste souille l'air et les corps, autant que le péché souille les âmes humaines ? Pourquoi cela ? parce que notre commune nature est tellement gâtée par la vue du péché et inclinée au mal, que, sans le secours de la grâce divine, elle se précipite dans l'iniquité à la moindre occasion. De même que le bois aride mis sur le feu s'enflamme à l'instant, ainsi notre nature, privée de la grâce, est entraînée au mal, je ne dis pas seulement par l'exemple des méchants, mais par les motifs les plus frivoles. « Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, qu'un peu de levain aigrit toute la pâte ? » *Nescitis quia modicum fermentum totam massam corrumpit ?* I Cor. v, 6. Le levain, c'est de la pâte corrompue, dont la force est si grande, que si on en mêle une petite quantité à un tas de farine, et qu'on les laisse ensemble pendant quelque temps, la farine entière s'aigrit : vive image de l'influence du péché ! Aussi est-il plus facile à un seul pécheur de pervertir beaucoup de justes, qu'il ne l'est à beaucoup de justes de retirer du mal un seul pécheur. Sans parler d'Arius et des autres hérétiques qui inoculèrent à un si grand nombre d'hommes le poison

de l'erreur, qu'il me suffise de citer l'exemple de Luther, que les personnages les plus illustres par leur sainteté et leur science ne purent ramener à la vérité ni par leurs discours, ni par leurs écrits. C'est pourquoi, quand je considère la nature du mal, je trouve qu'il ressemble au vinaigre. Versez un peu de vinaigre dans un tonneau rempli de vin précieux, le tonneau de vin s'aigrira et se changera bientôt en vinaigre. Au contraire, mêlez beaucoup de vin à un peu de vinaigre, vous perdrez votre vin, et vous n'aurez pas ôté au vinaigre son âcreté. Nous n'apprenons rien si facilement que le vice, et nous n'oublions rien plus difficilement. Apprendre le mal, pour notre nature corrompue, c'est descendre le cours d'un fleuve; apprendre la vertu, c'est le remonter : il faut du travail et des efforts. Vous comprenez par là au milieu de quels périls nous nous trouvons, nous qui sommes en ce monde, dont l'apôtre saint Jean dit qu'il est « tout entier sous l'empire du malin esprit, » *mundus totus in maligno positus est*, I Joann. v, 19; où il nous faut vivre, boire, manger et dormir dans la société de lépreux, c'est-à-dire, pour parler sans figure, où la vie de notre âme, notre innocence, est exposée à mille scandales, à mille pièges, à mille séductions, à tous les entraînements d'exemples pervers; où, selon l'image dont se sert le prophète Isaïe, « se trouve la demeure des dragons et le pâturage des autruches, » *cubilo draconum et pascua struthionum*, Isa. xxxiv, 13; où « les milans s'assemblent et se joignent l'un à l'autre, » *illuc congregati sunt milvi, alter ad alterum*, ibid. 13 : les milans, c'est-à-dire les oppresseurs des pauvres, qui s'abattent sur leur proie, c'est-à-dire sur les biens des petits et des faibles; où enfin « les satyres jettent des cris les uns aux autres, » *et pilosus clamabit alter ad alterum*, ibid. 14, c'est-à-dire, où les hommes délicats et charnels charment nos yeux par le spectacle, soit de leurs délices et de leurs plaisirs, soit de leur faste et de leur opulence, et gagnent nos âmes à l'imitation de leur mollesse.

IV. L'haleine des lépreux exhale une odeur insupportable : tout l'intérieur de leur corps étant corrompu, de cette source impure et viciée, que peut-il sortir autre chose qu'infection et souillure? Telle est la condition des âmes en proie aux maladies

spirituelles des vices. Car je voudrais, mes frères, vous bien inculquer cette conséquence de notre déchéance commune : de même que la chair des animaux a besoin de sel pour se conserver, et, si elle en est privée, se corrompt aussitôt et fourmille de vers, de même il faut à notre âme le sel de la grâce divine pour la préserver de la corruption du péché : sans ce secours, elle exhale l'odeur infecte des mauvaises actions, et enfante les vers des passions, qui la rongent et la dévorent. Avec cette corruption intérieure, la bouche de l'homme peut-elle exhaler autre chose qu'un souffle pestilentiel ? Les criminels condamnés à la peine de mort portent, si je puis ainsi parler, une âme morte dans un corps vivant ; aussi peut-on justement leur appliquer cette comparaison du Psalmiste : « Leur gosier est un sépulcre ouvert ; ils se sont servis de leur langue pour tromper avec adresse, » *sepulchrum patens est guttur eorum ; linguis suis dolose agebant*, Ps. v, 11. De même que d'un sépulcre ouvert, au fond duquel gît un cadavre dévoré par les vers, s'échappe une odeur pestilentielle et insupportable, de même, comme la bouche parle de l'abondance du cœur, il ne pourra sortir qu'un langage empoisonné d'un cœur où gît une âme morte et en proie à la corruption. Aussi voit-on un grand nombre d'hommes dont la bouche ne profère que des paroles lascives et honteuses. D'autres, poussés par la colère, font entendre toutes sortes d'exécérations, dévouent aux enfers pour la moindre contrariété les gens de leur maison et même les étrangers, et leur souhaitent mille morts et les plus affreux supplices. Peu différents de ceux-ci, d'autres adressent mille injures au prochain, et prodiguent les appellations d'ivrognes, de brigands, d'insensés, de chiens, de fils de Satan. Vous en voyez d'autres qui font autant de serments qu'ils prononcent de paroles, souillant de leur bouche impure le nom très-saint et très-adorable du Tout-Puissant. D'autres enfin osent vomir contre le ciel et contre Dieu les plus horribles blasphèmes. Saint Grégoire les compare aux bourreaux qui, après avoir déchiré le corps du Sauveur, l'attachèrent à la croix ; et en effet, dans la fureur qui les emporte, ils déchireraient, s'ils le pouvaient, notre Seigneur Jésus-Christ avec leurs dents et leurs ongles. N'est-ce donc pas

avec raison que le Prophète royal appelle un sépulcre ouvert leur gosier d'où sortent de si horribles abominations? Le même Prophète décrit ailleurs le supplice qui les attend : « Ta langue, dit-il, a médité l'injustice durant tout le jour ; tu as, comme un rasoir aiguisé, fait passer ta tromperie... C'est pourquoi Dieu te détruira pour toujours, il t'arrachera, il te chassera hors de ta tente, et il fera disparaître ta racine de la terre des vivants. » *Tota die injustitiam cogitavit lingua tua ; sicut novacula acuta fecisti dolum... Propterea Deus destruet te in finem ; evellet te, et emigrabit te de tabernaculo tuo, et radicem tuam de terra viventium.* Ps. LI, 4, 7. Est-il possible d'imaginer un plus affreux supplice?

V. Mais nous n'avons pas encore épuisé tous les caractères de la lèpre. Une autre propriété de cette maladie, c'est que, lorsqu'elle a séjourné longtemps dans un individu, elle en fait, si je puis m'exprimer de la sorte, un tronc inutile. Elle s'attaque à ses yeux, à ses oreilles, à ses narines, à ses pieds et à ses mains, et rend tous ces sens à peu près impropres à leurs usages. Image saisissante de ce que nous voyons tous les jours dans les pécheurs invétérés, que l'habitude du mal a privés presque entièrement de tout sens spirituel. Ainsi ils n'ont plus d'yeux pour voir la majesté infinie de Dieu, la grandeur de leur misère, le danger d'une mort prochaine, le compte qu'il leur faudra rendre au jour du jugement, l'atrocité du supplice éternel : on dirait que leur âme est privée de l'usage de la vue. Ils n'ont plus d'odorat pour sentir la suavité des choses spirituelles et courir après Jésus-Christ à l'odeur de ses parfums (*Cant. 1*). Ils n'ont plus de mains pour les faire servir au soulagement des pauvres et des malheureux. Ils n'ont plus les pieds des saints désirs pour s'élever à l'amour des choses célestes et mépriser la terre. Enfin, ils n'ont plus d'oreilles pour entendre les enseignements de la céleste doctrine. Croyez-vous qu'ils aient des oreilles, tous ceux qui, les dimanches et jours de fête, assistent aux instructions de l'Eglise? S'ils en avaient, ils feraient attention à ce qu'on leur annonce; s'ils en avaient, comprenant enfin le danger qui les menace, ils ne pourraient retenir leurs larmes; s'ils en avaient,

le Sauveur dans l'Évangile, et saint Jean dans l'Apocalypse, ne répèteraient pas tant de fois cet avertissement : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. » *Qui habet aures audiendi, audiat*. Je me trompe, ils ont des oreilles, mais comme en avaient ceux auxquels le Seigneur adresse cette menace par son Prophète : « Vous écouterez, et en écoutant vous n'entendrez point; vous verrez, et en voyant vous ne verrez point. » *Aure audietis, et non intelligetis; et videntes videbitis, et non perspicietis*. Isa. vi, 9; Act. xxviii, 26. Ils ont des oreilles, mais pour leur perte, non pour leur salut; ils ont des oreilles, mais pour être inexcusables dans leurs crimes, non pour conformer leurs mœurs à l'Évangile. D'où il arrive que, n'étant pas sages par eux-mêmes, ils ne veulent pas le devenir par les autres. Ils me semblent subir le châtement dont le Seigneur menace son peuple infidèle, lorsque, parlant de la cruauté de ses ennemis, il dit : « Ils vous couperont le nez et les oreilles. » *Nasum tuum et aures tuas præscindent a te*. Ezech. xxiii, 25. Rien de plus dangereux que ce genre de supplice. En effet, le nez figure la prudence, dont l'office est de voir de loin, de pressentir les choses futures d'après l'expérience du passé. Voilà pourquoi nous disons d'un homme fin et perspicace, qu'*il a du nez*¹. Les oreilles désignent l'obéissance, qui nous rend dociles aux conseils et aux ordres de nos supérieurs. Lors donc que le Seigneur menace son peuple que ses ennemis lui couperont le nez et les oreilles, il nous fait entendre que les méchants en viendront à ce degré d'insensibilité, qu'ils perdront à la fois la prudence et l'obéissance; ou, en d'autres termes, comme nous l'avons expliqué, qu'ils ne seront sages ni par eux-mêmes, ni par d'autres, puisqu'ils dédaignent tous les conseils de la prudence. C'est à cette classe d'hommes qu'Hésiode applique la qualification d'*inutiles*. Ce grand poète range tous les hommes en trois catégories : la première, composée de ceux qui sont sages par eux-mêmes sans aucun maître; la deuxième, comprenant ceux qui, peu sages par eux-mêmes, obéissent aux conseils des

¹ Le lecteur nous pardonnera cette expression un peu triviale, qui nous a semblé mieux que toute autre rendre le latin : *Unde fit, ut prudentes et acutos homines, nasutos appellemus*.

sages; la troisième enfin, renfermant les hommes qui n'ont en eux-mêmes aucune sagesse, et refusent d'écouter ceux qui en ont. Il appelle ces derniers inutiles, et montre qu'ils ne sont propres à rien. Et c'est à cette classe qu'appartiennent les pécheurs dépravés par une longue habitude du mal; ils ont perdu le nez et les oreilles, c'est-à-dire, le sens de la prudence spirituelle et l'amour de l'obéissance.

VI. Il existe beaucoup d'autres points de ressemblance entre la lèpre et le péché, et ce que nous disons de la lèpre s'applique aux maladies du corps en général. Car toutes les maladies ayant le péché pour cause première, il faut qu'on retrouve dans la seule racine du péché toutes leurs difformités et leurs inconvénients. Mais qui pourrait, je ne dis pas développer, mais énumérer seulement tous ces rapports? Ce que nous avons dit suffira pour nous faire comprendre que de tous les maux qui désolent le monde, le plus grand est la facilité de pécher. Aussi entendons-nous dire sans cesse autour de nous : Quoi d'extraordinaire que l'homme succombe au vice de l'homme? que la folâtre adolescence se heurte à quelque écueil? qu'au milieu de la corruption du monde on ne reste pas tout-à-fait pur? qu'à force de manier la terre, un peu de boue vienne à souiller notre vêtement? enfin que l'homme charnel, conçu dans le péché, serve le péché, dont il est l'esclave? La première femme pouvait tenir un langage semblable : Quel mal y a-t-il à ce que je goûte le fruit de cet arbre qui paraît si beau à voir, si délicieux à manger? Quel mal, dites-vous, ô femme? Eh bien! il y a un grand mal, il y a un horrible attentat à mépriser le commandement du Seigneur, à enfreindre sa loi, à braver sa majesté. Car ce qui constitue la difformité du péché, c'est que le pécheur préfère une inspiration diabolique, un instant de satisfaction grossière, au commandement de la majesté infinie. Et c'est pour cette raison que le péché mortel, comme nous l'avons expliqué, est le plus grand de tous les maux, est un mal infini.

Maintenant, mes frères, puisque vous croyez toutes ces vérités d'une foi inébranlable, ne convient-il pas que, s'il en est parmi vous qui aient été plongés dans ce déplorable aveuglement, ils

ouvrent les yeux à la lumière, et se disent : Malheureux que je suis ! qui m'a égaré à ce point que je n'aie pas aperçu la malice et la difformité du péché ? que tant de fois je me sois précipité dans l'abîme profond de la géhenne ? que tant de fois j'aie fait à mon âme de mortelles blessures ? que tant de fois, pour les motifs les plus frivoles, j'aie provoqué la colère de la divine Majesté, violé la foi que je lui avais jurée, refusé de lui rendre l'obéissance qui lui est due à tant de titres, et préféré à son doux empire celui de l'ennemi le plus cruel ? Qu'ai-je fait de mes lumières, de ma raison, de ma sagesse ? Qu'ai-je fait de tant de saints avertissements, par lesquels l'Eglise me signalait le danger de mon état ? Qu'ai-je fait de la voix des remords, impuissants à me retirer de si grands maux ? Par quel breuvage funeste Satan a-t-il égaré ma raison pour m'empêcher d'apercevoir tous les crimes que je commettais sous les regards d'un Dieu qui voit tout, qui m'en demandera un compte rigoureux, et qui les punira dans le feu éternel de la géhenne ?

Celui de vous, mes frères, qui ferme aujourd'hui son âme à ces réflexions salutaires, il les fera, soyez-en sûrs, il les fera en se lamentant à la fin de sa vie, qui n'est pas bien éloignée. Si donc vous voulez échapper à ce péril, si vous voulez contempler d'un œil serein l'arrivée du souverain Juge, allez avec les lépreux de notre évangile, allez trouver le Seigneur Jésus, et vous tenant à quelque distance à cause de la difformité de vos crimes, criez comme eux : « Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. Aussitôt celui qui est près de tous ceux qui l'invoquent d'un cœur sincère, se présentera à vous. D'un mot puissant de sa bouche il vous renverra guéris à ses prêtres, par le ministère desquels il purifie les âmes de la lèpre du péché, les orne de toutes les vertus, se les attache par le lien indissoluble de la charité, et les rend dignes d'avoir part un jour à l'abondance de ses biens, à l'éternelle béatitude.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE;

2° DES REMÈDES DU PÉCHÉ, FIGURÉS PAR LE SACRIFICE QUE LA LOI
IMPOSAIT AU LÉPREUX APRÈS SA GUÉRISON.*Ite, ostendite vos sacerdotibus.*Allez, montrez-vous aux prêtres. *Luc. XVII, 14.*

Le saint évangile de ce jour, mes frères, nous offre le récit, non pas d'un seul miracle, mais de dix, opérés à la fois par le Sauveur. Comme il se rendait à Jérusalem, à l'entrée d'un village, dix lépreux vinrent à lui, lesquels, n'osant s'approcher à cause de l'horreur qu'inspirait leur maladie, « se tinrent à quelque distance, et crièrent à haute voix : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les eut aperçus : Allez, leur dit-il, montrez-vous au prêtre. » Point de longs discours, aucun ambage inutile ; ils ne s'arrêtent pas, à l'exemple de la Chananéenne (*Matth. xv*), ou du père de l'enfant lunatique (*Matth. xvii*), à décrire la gravité de leur maladie et la misère de leur condition ; ils adressent à l'Auteur de tout salut une courte et simple prière. Que pouvaient-ils dire de plus court que ces paroles : « Jésus, notre maître, ayez pitié de nous? » Cependant, tant est grande la bonté de notre Seigneur, à peine ont-ils prononcé cette brève formule, que la guérison leur est accordée, afin qu'il apparaisse fidèle à ses promesses celui qui a dit par son Prophète : « Avant qu'ils crient vers moi, je les exaucerai ; lorsqu'ils parleront encore, ils auront tout obtenu. » *Antequam clament, ego exaudiam ; adhuc illis loquentibus, ego audiam. Isa. LXV, 24.* Telle est la félicité promise à tous les justes, et je ne sache pas qu'il y ait en cette vie rien de plus désirable pour nous. Que si Jésus-Christ se montra si facile et si clément lorsqu'il vivait ici-bas parmi les hommes, gardez-

vous de croire qu'il ait changé de conduite depuis qu'il est remonté au ciel. Le jour de son ascension, il a changé de lieu, non de disposition, non de sentiments. « Jésus-Christ, dit l'Apôtre, était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles. » *Jesus Christus heri, et hodie, ipse et in sæcula*, Hebr. xiii, 8 : c'est-à-dire, il conserve toujours les mêmes sentiments, le même amour, la même sollicitude et la même providence à notre égard. Qu'est-ce qui pourrait changer Celui dont il est écrit : « Vous, Seigneur, vous êtes le même, et vos années ne s'épuiseront pas. » *Tu autem, Domine, idem ipse es, et anni tui non deficient*. Ps. ci, 28. Si donc il est au ciel le même qu'il a vécu sur la terre, et que le nombre des années ne puisse lui rien donner, ni lui rien ôter, pourquoi les mêmes traits de bonté et de compassion ne découleraient-ils pas toujours de la même source? Le Seigneur, dans Isaïe, tourne en dérision les dieux des Babyloniens, que des hommes et des animaux devaient porter sur leur dos sans en recevoir aucun soulagement de leur fatigue. Mais que dit-il de lui-même? « Ecoutez-moi, maison de Jacob, vous que je porte dans mon sein, que je renferme dans mes entrailles. Je vous porterai moi-même encore jusqu'à la vieillesse, je vous porterai jusqu'à l'âge le plus avancé. » *Audite me, domus Jacob, qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva. Usque ad senectam ego ipse, et usque ad canos ego portabo*. Isa. xlvi, 3-4. Ainsi, tandis que les faux dieux sont portés par leurs adorateurs, notre Dieu porte les siens, et cela non dans ses mains ou bien sur ses épaules, mais dans son sein et dans ses entrailles, avec la tendresse d'une mère; non pour un moment, pour quelques heures, mais jusqu'à la vieillesse, jusqu'à l'âge le plus avancé. Qu'est-ce à dire? « Vos jours, s'écrie un pieux patriarche, vos jours sont-ils comme ceux de l'homme? Vos années sont-elles comme les jours de mortels? » *Numquid sicut dies hominis dies tui, aut anni tui sicut humana sunt tempora?* Job. x, 5. Non certes. Mais, par cette manière de parler, le Seigneur a voulu faire entendre que sa sollicitude et sa providence pour les siens ne cessent jamais, et qu'il n'est pas autre, aujourd'hui qu'il triomphe dans le ciel, que lorsqu'il vivait sur la terre parmi les hommes. Car « le ciel disparaîtra comme

la fumée, dit-il ailleurs, la terre s'en ira en poudre comme un vêtement usé, et ceux qui l'habitent périront avec elle; mais le salut que je donnerai sera éternel, et ma justice subsistera pour jamais. » *Cæli sicut fumus liquescent, et terra sicut vestimentum atteretur, et habitatores ejus sicut hæc interibunt; salus autem mea in sempiternum erit, et justitia mea non deficiet.* Isa. LI, 6. Avec ces gages de la vérité des divines promesses, « allons nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver le secours de la grâce dans nos besoins. » *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* Hebr. IV, 16.

Mais, pour en revenir au récit évangélique, le Sauveur renvoie les lépreux à l'examen des prêtres. Pendant qu'ils y allaient, ils s'aperçurent tout d'un coup qu'ils étaient guéris. « L'un d'eux, lorsqu'il se vit guéri, revint en glorifiant Dieu à haute voix. Et il se jeta le visage contre terre aux pieds de Jésus, lui rendant grâce. C'était un Samaritain. Alors Jésus dit : Est-ce que les dix n'ont pas été guéris? Les neuf autres où sont-ils? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu et ait rendu gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger. » Deux choses, mes frères, doivent ici nous frapper dans la conduite de notre Seigneur, savoir, son extrême libéralité à répandre des bienfaits, et son extrême rigueur à exiger qu'on lui rende grâces. Il se montre tout à la fois très-libéral et très-rigoureux. Avec quelle facilité n'exauce-t-il pas la prière des lépreux qui lui demandent leur guérison! Avec quelle vivacité n'exprime-t-il pas son mécontentement contre les ingrats, lorsqu'il dit : « Est-ce que les dix n'ont pas été guéris? Les neuf autres où sont-ils? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu et ait rendu gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger. » Pourquoi celui qui répand ses bienfaits avec tant de libéralité se montre-t-il si rigoureux à exiger des actions de grâces? *Répandre des bienfaits et exiger* ne sont-ce pas des actes contradictoires? Et cependant, avec un peu de réflexion, vous comprendrez que ces deux choses, loin de s'exclure, s'appellent nécessairement. Dieu étant d'une nature très-libérale, d'une part la reconnaissance fournit une

matière à sa libéralité, et de l'autre l'ingratitude ferme sa main prête à s'ouvrir. Car, dit saint Bernard, « le vice de l'ingratitude, semblable à un vent brûlant, dessèche les sources de la grâce et tarit les eaux de la divine miséricorde. » Ce vice est donc en opposition et comme en lutte avec la nature de la bonté de Dieu, et quoique l'impiété ne puisse arrêter l'épanchement de cette riche nature, elle y met néanmoins des obstacles. Voilà pourquoi saint Paul, interprète des pensées divines, prend soin de nous donner cet avertissement : « Soyez toujours dans la joie; priez sans cesse; rendez grâces à Dieu en toutes choses, car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jésus-Christ. » *Semper gaudete; sine intermissione orate; in omnibus gratias agite: hæc est enim voluntas Dei in Christo Jesu in omnibus vobis.* I Thess. v, 16, 17, 18. Remarquez ces mots : « En toutes choses, » *in omnibus*, c'est-à-dire dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la tristesse comme dans la joie. L'adversité nous exerce à la patience, la prospérité nous porte à l'amour; l'une nous humilie, l'autre nous élève vers le ciel. Telle était l'occupation continuelle des saints, qui avaient pour devise : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours dans ma bouche. » *Benedicam Dominum in omni tempore; semper laus ejus in ore meo.* Ps. xxxiii, 2.

Toutefois il est bien peu de fidèles qui s'acquittent de ce devoir, comme nous pouvons le comprendre par l'exemple des lépreux. Ils étaient dix qui avaient reçu le même bienfait, et il n'y en eut qu'un seul qui vint le reconnaître et en rendre grâces. Cette conduite doit d'autant plus étonner que la reconnaissance est une vertu très-accessible, et dont on trouve des traces dans les animaux eux-mêmes et jusque dans les serpents. Sans parler du chien et de l'éléphant, que leur instinct rapproche davantage de l'homme, on a vu le lion farouche et le serpent perfide se montrer reconnaissants envers ceux qui les avaient élevés ou secourus dans leurs besoins. En outre, de toutes les passions du cœur humain, l'amour de soi est la plus forte et la première, et la source de toutes les autres; or, quoi de plus en harmonie avec cet amour que de témoigner de la reconnaissance envers ceux

qui nous ont fait du bien? Puisque cette vertu est très-accessible, comment se fait-il donc qu'il existe tant d'ingrats? D'où vient ce profond oubli des bienfaits divins dont nous sommes comblés? Il faut reconnaître ici l'œuvre de Satan, qui tâche par ce moyen de nous fermer la source de la libéralité et des grâces de Dieu. Ceux qui assiègent une place forte ont soin d'occuper tous les chemins par où des convois d'armes et de vivres pourraient arriver aux assiégés; de même le perfide ennemi du genre humain s'applique à intercepter toutes les provisions de la grâce divine, absolument nécessaires à notre salut, et c'est par le vice de l'ingratitude qu'il y réussit le plus souvent. Qu'arrive-t-il de là? A l'exemple des enfants d'Israël qui, après leur sortie d'Égypte, environnés des miracles les plus éclatants de la providence divine à leur égard, n'avaient ni sens pour voir, ni intelligence pour comprendre la présence favorable de la divinité parmi eux, les hommes, témoins des bienfaits sans nombre dont le Seigneur les comble au moyen des créatures, du soleil, de la lune, du ciel, de la terre et des mers, ne reconnaissent pas Dieu pour leur bienfaiteur et n'offrent aucun hommage à celui qui à chaque instant entretient et conserve leur vie. Il était bien plus sage cet illustre païen qui disait : « Tous les avantages dont nous jouissons, la lumière qui nous éclaire, l'air que nous respirons, sont des dons et des bienfaits de Dieu. » Sans doute la plupart des impies ne vont pas jusqu'à le nier en paroles; mais ils se conduisent et usent des bienfaits de Dieu comme s'ils en étaient redevables non à Dieu, mais à la nature, qu'ils séparent de lui, ou bien encore à leur industrie et à leur habileté. Cette ingratitude a trouvé des censeurs sévères, non-seulement parmi les saints, mais parmi les philosophes païens eux-mêmes. Ainsi s'exprime Sénèque : « Dieu ne t'a fait aucun bien? D'où vient donc ce que tu possèdes, ce que tu donnes, ce que tu refuses, ce que tu gardes, ce que tu ravis? D'où viennent ces objets innombrables qui flattent tes yeux, tes oreilles, ton esprit? D'où vient cette abondance qui va jusqu'à la profusion? Car ce n'est pas seulement à nos besoins que les dieux ont pourvu; leur amour se révèle jusque dans nos délices. Vois tous ces arbres si variés dans leurs fruits, ces végétaux salutaires,

cette répartition de tant d'aliments sur toutes les saisons de l'année, de manière à faire jaillir de la terre, même sans culture, une nourriture imprévue; ces animaux de toute espèce, dont les uns naissent sur le sol sec et solide, les autres dans les gouffres humides, d'autres enfin dans les plaines de l'air, afin que chaque partie de la nature nous paie quelque tribut. Et ces fleuves qui enveloppent nos champs de leurs agréables contours, et ceux qui, promenant leur cours immense, ouvrent aux navires les routes du commerce, et ceux qui, à des jours marqués, prennent un accroissement miraculeux pour apporter tout-à-coup à une terre aride et brûlée des feux du ciel, la fraîcheur de leurs arrosements. » *De Benef.*, lib. IV, 5. Et un peu plus bas : « D'où te vient cet air que tu respire, cette lumière qui te sert à régler et à ordonner les actes de ta vie; ce sang, dont le cours entretient la chaleur vitale? D'où te viennent ces saveurs exquis qui provoquent ton palais au-delà de la satiété? D'où tous ces excitants de la volupté déjà lassée? D'où ce repos dans lequel tu te corromps et te flétris? Si tu es reconnaissant, ne diras-tu pas : C'est un Dieu qui nous a fait ces loisirs? »

. Deus nobis hæc otia fecit.

Ces paroles doivent couvrir de honte un grand nombre de fidèles. Quelle honte, en effet, pour des chrétiens éclairés des lumières de la foi, comblés de tous les dons de la grâce divine, d'être inférieurs aux païens sous ce rapport! Le Sauveur s'élève avec force contre eux dans notre évangile : « Est-ce que les dix n'ont pas été guéris, dit-il? Où sont donc les neuf autres? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu rendre gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger. » Puis, faisant l'éloge de la foi admirable du Samaritain, il ajoute : « Levez-vous, allez; votre foi vous a sauvé. »

L'évangile expliqué, nous allons parler du sacrifice prescrit par la loi aux lépreux, lequel renferme de grands mystères. Commençons par la lèpre du péché, pour la guérison de laquelle ce sacrifice a été institué.

I.

Nous avons recherché dans le discours précédent quel était, de tous les maux, le plus grand et le plus affreux, et nous avons vu que ce n'est ni la mort, ni le déshonneur, ni quelque cruel supplice, ni même l'enfer, mais le péché mortel, cause première de l'enfer et de tous les autres maux. Examinons aujourd'hui quel est le plus grand de tous les biens. La réponse ne sera pas difficile, puisque les philosophes enseignent communément qu'il faut regarder comme le plus grand bien l'opposé du plus grand mal. Or, le plus grand mal étant le péché mortel, il s'ensuit que la charité, et sa compagne l'innocence, qui exclut tout péché, est le plus grand de tous les biens. Celui-là le possède, que ni l'intérêt, ni le plaisir, ni la crainte ne peut porter à offenser Dieu mortellement, à violer ses lois saintes. Telle est donc la première chose que Dieu exige de nous; celui qui s'en acquitte a la charité, il a la grâce, il a Dieu dans son cœur, il a le gage de la vie éternelle. Le chrétien fidèle doit donc avant tout former dans son cœur la résolution ferme, inébranlable, immuable de ne plus pécher. C'est vers ce but qu'il doit diriger toute son application, tous ses efforts; c'est pour nous aider à l'atteindre que tout le reste est destiné : pieuse lecture, prière, méditation des choses divines, réception des sacrements, instructions, retraite, silence, jeûne, fuite des occasions, garde de son cœur et de ses sens, lutte contre les passions, vigilance sur la langue, etc. Que dis-je? les mystères mêmes de l'incarnation et de la passion de notre Seigneur n'ont pas d'autre fin, au témoignage du Prophète, qui s'exprime ainsi : « Tout le fruit (de la venue du Sauveur) est que le péché soit expié, » *iste omnis fructus ut auferatur peccatum*, Isa. xxvii, 9. Daniel nous enseigne la même vérité, lorsqu'il dit que notre Seigneur, le Saint des saints, est venu dans le monde, « afin que la prévarication soit abolie, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, et qu'arrive le règne de la justice éternelle, » *ut consummetur prævaricatio, et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna*, Dan. ix, 24.

Tel est donc le premier devoir de la charité véritable, le fondement de la justice chrétienne, d'être résolu à n'offenser Dieu en aucune manière, ne fût-ce que pendant un instant. Cette résolution a toujours été vivante dans l'âme des saints qui ont vécu sur la terre ou y vivent aujourd'hui ; c'est pour y être fidèles qu'ils ont fait des vœux et des prières, que les martyrs ont enduré les tourments les plus cruels. Vous aussi, mes frères, formez en vous ce bon propos, demandez à Dieu, par des prières continuelles, de l'affermir dans vos cœurs, veillez à ce que rien ne l'ébranle, si vous voulez persévérer dans la grâce et la charité, vivre et mourir dans l'état de salut éternel.

II.

Ce que nous avons dit dans le discours précédent de la malice et de la difformité du péché suffit pour nous en inspirer l'horreur ; il nous reste à indiquer les moyens de l'éviter. Les motifs que nous pourrions en donner sont en grand nombre ; mais, pour ne pas trop nous écarter de notre évangile, nous nous bornerons à expliquer le sacrifice que tout lépreux, après sa guérison, devait offrir à Dieu sous la loi mosaïque. Ce sacrifice, dicté par la sagesse divine, figure d'une manière admirable ce que l'homme guéri de la lèpre du péché doit faire pour ne pas contracter de nouveau les souillures d'une maladie semblable. Voici les prescriptions de Moïse : Celui qui doit être purifié offrira deux passereaux vivants (*deux oiseaux*, selon l'hébreu), du bois de cèdre, de l'écarlate et de l'hysope. Il immolera l'un des passereaux dans un vaisseau de terre sur de l'eau vive ; il trempera l'autre passereau qui est vivant avec le bois de cèdre, l'écarlate et l'hysope, dans le sang du passereau qui aura été immolé. Le prêtre fera sept fois les aspersion avec ce sang sur celui qu'il purifie, et il laissera aller le passereau vivant. Puis le lépreux rasera tout le poil de son corps, lavera ses vêtements et son corps, et lorsque sept jours seront écoulés, il pourra entrer dans le camp. *Levit. xiv, 4* suiv. Tel est le sacrifice prescrit au lépreux, sacrifice qui doit renfermer quelque grand mystère. Car, à s'en tenir au sens littéral des

paroles, quelle sainteté, quelle religion, quelle vertu d'expiation découvre-t-on dans ces cérémonies ? Qu'y a-t-il en elles qui soit digne d'un législateur divin, de celui qui est la souveraine raison, la sagesse infinie, la suprême sainteté, et qui ne peut avoir pour agréable que ce qui est pur et saint ? Et les choses qui sont prescrites, et la majesté de celui qui les ordonne, tout nous persuade d'abandonner l'écorce de la lettre pour trouver un sens plus secret et plus mystérieux. Car nous devons nous rappeler que celui qui donna la loi aux Israélites, Moïse, lorsqu'il venait de naître, fut recueilli par la fille du roi dans une corbeille de jonc, laquelle, vile et souillée de fange au dehors, renfermait un très-bel enfant : symbole expressif de la loi que lui-même promulgua dans la suite, laquelle semble offrir dans certains détails une apparence de superstition, et contient d'admirables mystères. Si tout, au témoignage de saint Paul, le grand docteur de l'Eglise, arrivait aux Juifs en figure, il s'ensuit que la loi ancienne est le type de la nouvelle, et que ce qui semble se rapporter au corps dans la première se rapporte à l'âme dans la seconde. Donnons quelques exemples. Lorsque la loi défend à tout Israélite de manger de la chair de porc, elle a pour but d'empêcher l'homme de se vautrer, comme cet immonde animal, dans la boue des voluptés charnelles. Lorsqu'elle interdit de manger de la chair de l'aigle et du vautour, qui vivent de rapine, elle nous défend d'être sanguinaires et avarés, et d'envahir le patrimoine du pauvre et de l'orphelin. Lorsqu'elle dit : « Tu ne lieras pas la bouche au bœuf qui foule le grain dans l'aire, *non alligabis os bovi trituranti*, elle nous avertit de ne pas priver le mercenaire du salaire dû à son travail. Lorsqu'elle dit : « Tu ne porteras point de vêtement tissu à la fois de laine et de lin, » c'est comme si elle disait : Bannis l'artifice et la duplicité ; que ton visage soit d'accord avec tes sentiments. Lorsqu'elle dit : « Tu ne feras pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère, » *non caques hœdum in lacte matris suæ*, c'est comme si elle disait : N'ajoute pas à la douleur du malheureux, au deuil de l'affligé. Enfin lorsqu'elle dit : « Tu ne mettras point dans ton champ deux semences différentes, » ce précepte revient à la maxime de l'Evangile : « Nul ne peut servir

deux maîtres; vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » Il faut interpréter de même la plupart des autres prescriptions, et les ramener soit aux mystères de Jésus-Christ, soit à la pratique de la vie chrétienne.

Dans le sacrifice du lépreux, les deux oiseaux qu'il doit offrir après sa guérison signifient les deux parties qui composent l'homme, la chair et l'esprit. Pourquoi, de ces deux passereaux, faut-il immoler l'un, la tête violemment retournée en arrière sur le cou, et mettre l'autre en liberté? Parce que, pour bien régler notre vie, nous devons immoler en sacrifice au Seigneur une partie de nous-mêmes, la chair, et donner à l'autre, à l'esprit, un libre essor vers le ciel. Telles sont les deux choses qui constituent la vie chrétienne. Tâchons de découvrir, par l'étude attentive de tous les rites de ce sacrifice, comment nous pourrons arriver à cette perfection.

D'abord nous immolons notre chair, lorsque nous accomplissons le précepte de l'Apôtre : « Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, pour lui rendre un culte raisonnable, » *obsecro vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum*, Rom. XII, 1 : c'est-à-dire quand, pour l'amour de Dieu, nous mortifions notre chair pour l'empêcher de s'amollir dans les délices, de se porter avec violence à ce qui est charnel, de se gonfler dans le luxe et le faste, de se fortifier contre l'esprit et de jeter par terre son cavalier. Nous devons toutefois nous renfermer dans de justes limites, affaiblir la chair, non la briser tout-à-fait. C'est là le sacrifice raisonnable indiqué par le rite du sacrifice prescrit au lépreux, où la loi ordonne d'immoler la victime de telle sorte que le sang coule sans que la tête soit détachée du tronc, mais seulement retournée en arrière sur le cou. Ainsi, à l'exemple et selon la parole de l'Apôtre : « Nous serons châtiés, mais non jusqu'à être tués, » *castigati, non mortificati*, II Cor. VI, 9, c'est-à-dire, nous macérerons notre chair, nous ne la détruirons pas. Ce n'est pas seulement la chair qu'il faut immoler, c'est encore et surtout les

passions de la chair et les mouvements désordonnés qui en proviennent. Le même Apôtre nous le recommande dans son épître aux Colossiens : « Faites mourir, dit-il, les membres de l'homme terrestre qui est en vous, la fornication, l'impureté, les abominations, les mauvais désirs et l'avarice, qui est une idolâtrie. » *Mortificate membra vestra quæ sunt super terram : fornicationem, immunditiam, libidinem, concupiscentiam malam et avaritiam, quæ est simulacrorum servitus.* Coloss. III, 5. De même que les vigneronns ont coutume de couper les rameaux de la vigne quand ils croissent et s'allongent outre mesure, ainsi nous devons, armés de la crainte de Dieu, retrancher nos désirs violents et déréglés, pour ne pas devenir un bois inculte et inutile, semblables aux païens qui, dit le même Apôtre, « se sont adonnés à toutes les œuvres impures et à l'avarice. » Voilà pourquoi le Seigneur avait fait une loi qui ordonnait aux Israélites d'émonder leurs arbres, et déclarait impurs tous les fruits nés sur des arbres que le fer n'avait pas touchés. Est-ce que Dieu prendrait un tel souci des arbres? Non, sans doute, mais tout cela « a été écrit pour nous » avertir de l'obligation où nous sommes de retrancher nos affections et nos désirs déréglés, si nous voulons produire les fruits mûrs des bonnes œuvres.

Tel est donc le principal devoir du chrétien, tel est l'objet de sa constante sollicitude, la matière de ses combats continuels : mortifier l'homme extérieur. Nous sommes entourés d'ennemis si acharnés et si infatigables, que nous devons veiller sans cesse et ne marcher que les armes à la main, selon qu'il est écrit au livre des Cantiques : « Chacun d'eux a l'épée au côté, à cause des alarmes de la nuit. » *Uniuscujusque ensis super femur suum propter timores nocturnos.* Cant. III, 8. Nous n'avons pas d'autre moyen d'offrir le sacrifice de la justice, *sacrificium justitiæ*, Ps. IV, 6, qu'en exterminant les ennemis de la justice, c'est-à-dire les mouvements honteux des passions qui infestent notre âme. Les philosophes eux-mêmes ont parfaitement connu cette obligation, et Platon, le plus grand de tous, affirme que la vie du sage n'est pas autre chose que la méditation de la mort. En effet, le principal devoir du sage est de contenir les mouvements et les

passions de son cœur, afin que, la chair étant domptée de la même manière, l'homme, vainqueur de la partie inférieure de soi-même, vive de la vie supérieure et divine. Comprenant que ces deux parties de l'homme, l'une terrestre et l'autre céleste, sont non-seulement dissemblables, mais encore opposées et contraires, au point que l'une ne peut dominer sans que l'autre soit esclave, que l'une ne peut avoir de force et de vigueur sans que l'autre soit faible et comme anéantie, Platon enseigne que nous devons nous appliquer à éteindre autant qu'il est possible la partie la plus vile de nous-mêmes, à nous dépouiller en quelque sorte de la chair et à passer à l'état de nature spirituelle, afin de vivre par l'esprit et de confier à l'esprit les rênes de notre vie. C'est là ce qu'il nomme méditation de la mort, et ce que les écrivains ecclésiastiques appellent mortification, vertu dont l'office est de combattre et de détruire les mauvaises tendances de notre cœur. Sur ceux qui négligent ce soin tombe la malédiction du Prophète : « Maudit soit, dit-il, celui qui retient son épée et qui l'empêche de verser le sang. » *Maledictus qui prohibet gladium suum a sanguine*. Jerem. XLVIII, 10. Chaque fois donc que vous résistez ainsi à vos passions, et que, armés de ce glaive spirituel, vous versez mystiquement le sang pour Dieu, vous immolez en sacrifice, selon le rite prescrit par la loi, non pas un passereau, mais vous-mêmes, et cet holocauste l'emporte autant sur tous les autres que l'homme est supérieur à ce qu'il possède.

Je comprends, direz-vous, que ce sacrifice est agréable à Dieu; mais aussi qu'il est difficile! Car nous sommes très-attachés à cette chair, dont il nous faut extirper les passions, et cela ne saurait se faire sans un violent et douloureux effort. — Je l'avoue; mais la loi elle-même semble avoir voulu nous frayer le chemin et nous inspirer le courage nécessaire, lorsqu'elle ordonne d'immoler la victime dans un vaisseau de terre et sur des eaux vives, c'est-à-dire qui coulent comme celles d'un fleuve. Que signifie cette étrange cérémonie? Car le bon sens indique que cette loi de Dieu renferme quelque signification cachée et mystérieuse. Le vaisseau de terre figure la fragilité de notre corps, et les eaux vives le cours rapide de notre vie. Quoi de plus fragile, en effet,

qu'un vase formé de terre et de boue, et quel symbole plus convenable de la fragilité de notre corps? Et ces eaux de fontaine ou de fleuve, coulant sans cesse et ne se reposant jamais, ne sont-elles pas la vive image de notre vie, qui se rapproche de sa fin par un mouvement continuel que rien ne saurait arrêter? Aussi vivre, pour nous, ce n'est pas vivre, mais défaillir tous les jours. Autant vous avez d'années, dit saint Augustin, autant vous en avez perdu. La mort n'est jamais éloignée; elle nous suit de près, et enlève à chaque instant une portion de notre vie. C'est une folie de penser qu'elle s'approche de nous pour la première fois à l'heure de la mort, et de ne pas l'apercevoir lorsque chaque jour elle nous ronge et nous consume. Cette considération est un aiguillon puissant pour nous porter à mortifier notre chair. Comment ferais-je de ma chair une maîtresse, un Dieu de mon ventre, lorsque je sais que demain peut-être ils seront changés en fumier? Comment nourrirais-je avec délicatesse mon ennemi, et fournirais-je des aliments au foyer de mes passions, moi qui m'achemine chaque jour et m'avance sans cesse vers le tribunal du souverain Juge? Celui donc qui méditera attentivement ces deux choses, la fragilité et la brièveté de la vie, comprendra que tout ce qui brille dans le monde est caduc, fragile, fugitif, et par conséquent méprisable, et qu'il ne faut s'attacher qu'aux choses célestes et immortelles. Si, persuadés par ces considérations, nous crucifions notre chair avec ses vices et ses concupiscences, nous aurons immolé l'un des deux passereaux dans un vaisseau de terre sur des eaux courantes.

III.

L'autre passereau ne devait pas être offert en sacrifice, mais être mis en liberté, toutefois après avoir été arrosé du sang du passereau immolé. Nous avons dit plus haut qu'il faut voir ici le symbole de l'esprit, qui, libre des affections de la chair, s'élève vers le ciel sur les ailes de la prière et de la contemplation. Car elles conviennent à un grand nombre ces paroles du Prophète :

• Ses souillures ont paru sur ses pieds, et elle ne s'est point

souvenue de sa fin, » *sordes ejus in pedibus ejus, nec recordata est finis sui*, Thren. I, 9, c'est-à-dire, il en est beaucoup qui, oublieux du céleste héritage pour lequel le Seigneur les a créés dans sa miséricorde, ont arrêté dans les souillures des choses terrestres les pieds de désirs grossiers et charnels. Hommes de la terre, ils parlent de la terre, ils pensent à la terre, ils n'ont à l'esprit que des préoccupations terrestres. En quoi ils me paraissent semblables, je ne dis pas aux serpents condamnés à manger la terre, mais à certains animaux qui, plus vils encore et privés de mouvement, restent constamment attachés au sol. De même que ces animaux sont collés à la terre et ne s'en détachent jamais, parce qu'ils ne peuvent se mouvoir, ainsi un grand nombre d'hommes sont tellement épris d'amour pour les choses terrestres, que rien ne peut étouffer en eux cet amour, ni les avertissements de l'Eglise, ni les menaces et les promesses de Dieu, ni ses châtimens et ses bienfaits. Ce ne sont pas seulement leurs yeux, comme ceux dont parle le Prophète royal, mais toutes les facultés de leur âme qu'ils tiennent obstinément abaissés vers la terre. *Oculos suos statuerunt declinare in terram*. Ps. xvi, 11.

La loi dont nous parlons, qui ordonnait de mettre en liberté l'un des deux passereaux, nous avertit de renoncer à cet amour vil et grossier. Nous nous acquittons de ce devoir lorsque, arrachant notre âme à cet abaissement, nous l'élevons vers la céleste patrie, et la fixons dans l'amour des choses divines; lorsque nous repassons dans notre mémoire les bienfaits et les promesses de Dieu; lorsque nous ouvrons la bouche de notre cœur pour nous abreuver des eaux de la fontaine de vie; lorsque, de cette vallée de larmes, nous disposons des degrés dans notre cœur pour monter plus haut; lorsque nous prenons notre essor, comme l'aigle, qui place son nid sur les hauteurs; lorsque nous commençons à nous demander par qui et pour quelle fin nous avons reçu l'existence, et quel sort nous attend après la vie présente; lorsqu'enfin nous pouvons dire avec le Prophète : « J'ai levé les yeux vers les montagnes, d'où me viendra le secours, » *levavi oculos meos ad montes unde veniet auxilium mihi*, Ps. cxx, 1, afin que, fortifiés par ce secours, nous puissions triompher de nos ennemis, mettre un

frein à nos passions, soumettre la chair à l'esprit, et garder les saintes lois du Seigneur. Car il est écrit : « Celui qui observe la loi, multiplie ses prières, » *qui conservat legem, multiplicat orationem* (Vulg. *oblationem*), Eccli. xxxv, 1. La loi s'observe avec le secours de la grâce divine, et la grâce s'obtient par la prière. Je vous conjure donc instamment, mes frères, de mettre en liberté ce passereau, c'est-à-dire, de donner l'essor à votre âme et de l'élever par la prière et de saintes méditations pendant les heures que la piété consacre chaque jour à ces exercices.

Mais pourquoi le passereau libre devait-il être teint du sang du passereau immolé? car toutes les prescriptions de cette loi ont été dictées par une souveraine sagesse. Pour le comprendre, il faut savoir que l'on distingue un double essor de l'âme, l'un pratiqué par les philosophes, et l'autre propre aux disciples de Jésus-Christ. Les philosophes aussi contemplaient les choses célestes et divines; ils ont même enseigné que le bonheur de l'homme consistait dans cette contemplation; mais ils ne se proposaient par là que de goûter une sorte de plaisir et de noble jouissance, sans avoir en vue la croix et la mortification de la chair; et ainsi ils étaient attirés à cet exercice, non par l'amour de Dieu, mais par l'amour d'eux-mêmes. Mais nous qui sommes chrétiens, qui adorons Jésus crucifié, et nous efforçons d'arriver par la croix à son royaume, nous nous proposons une fin toute différente dans ce vol de l'âme. Nous ne nous cherchons pas nous-mêmes, mais nous cherchons Jésus-Christ; non la jouissance, mais la croix; non le plaisir, mais la mortification de la chair : voilà pourquoi le sang doit arroser nos ailes, parce qu'elles nous emportent moins vers notre plaisir que vers la croix. Parlons sans figure. Que la douceur et la suavité que nous goûtons dans la contemplation nous donnent force et courage pour porter le fardeau de la loi divine et pour combattre nos passions. Toutes les fois que le Seigneur réjouit et console les pieux fidèles qui s'élèvent ainsi vers lui, il les dispose, il les arme pour le travail et la lutte; et plus ils sont abreuvés de délices, plus ils sont forts contre les séductions et les attraites du monde. De même que les médecins, avant de présenter au malade un remède amer, le recouvrent de miel ou de

sucre, ainsi le Médecin céleste attire à lui les pieux fidèles par les délices de la charité, pour les éprouver ensuite par les travaux et les combats.

Concluons, mes frères, que nous devons joindre l'amour de la mortification à l'amour de la prière, afin d'offrir au Seigneur les deux passereaux suivant le mode prescrit par la loi. Avec le secours de la prière, la mortification de nos passions nous deviendra plus facile. C'est ce que ne font pas certains chrétiens, que l'on pourrait appeler des épicuriens spirituels, lesquels, rempissant ce devoir à la manière des philosophes, cherchent dans la contemplation moins la croix de Jésus-Christ que leur propre jouissance. Ils s'exposent par là à se laisser prendre aux ruses et aux pièges de notre antique ennemi : les délices qu'ils goûtent leur font croire qu'ils sont quelque chose, lorsqu'en réalité ils ne sont rien, ne faisant que suivre leur attrait naturel et leur volonté propre.

IV.

Achevons d'étudier les autres mystères cachés sous l'écorce de cette loi. Elle ordonne ensuite que le lépreux soit arrosé sept fois du sang du passereau immolé, et cela avec une tige d'hysope attachée à un rameau de cèdre par un fil d'écarlate teinte deux fois. Chacune de ces circonstances renferme un sens mystérieux. L'hysope, jointe au cèdre, c'est-à-dire un humble arbuste uni au roi des forêts, qu'est-ce autre chose que l'union en Jésus-Christ de la nature divine et de la nature humaine? L'écarlate deux fois teinte qui attache l'hysope au cèdre, n'est-ce pas la double charité de Jésus-Christ pour son Père et pour les hommes? C'est ce double amour qui l'a fait s'unir à la nature humaine ; aucune autre cause n'aurait pu accomplir un si grand mystère. Ainsi l'hysope avec laquelle on aspergeait autrefois les lépreux, c'est celui dont saint Jean dit dans son Apocalypse : « Il nous a aimés et il a lavé nos péchés dans son sang. » *Qui dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.* Apoc. 1, 5. Le Prophète royal, coupable d'un grand crime, demandait instamment à être purifié par l'aspersion de cette hysope : « Vous m'arroserez avec

l'hysope, disait-il, et je serai purifié; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige. » *Asperges me hyssopo, et mundabor; lavabis me, et super nivem dealabor.* Ps. L, 9. Il savait bien, ce pieux roi, que ce qui purifie les hommes de la lèpre du péché, ce n'est point une tige d'hysope, mais Jésus-Christ dont elle est la figure.

Pourquoi l'hysope devait-elle être teinte du sang du passereau immolé avant que le prêtre fit les aspersions sur le lépreux? Cette circonstance, mes frères, va mettre dans tout son jour un des dogmes principaux de la foi chrétienne. Pour le bien comprendre, vous saurez qu'il y eut dans l'Eglise des hérétiques qui affirmaient que, par le seul mérite de nos bonnes œuvres, et sans les mérites de Jésus-Christ, nous méritions le salut éternel : tels furent les pélagiens, qui attribuaient le salut non aux mérites de Jésus-Christ, mais aux œuvres de l'homme. D'autres hérétiques, au contraire, font si peu de cas de nos mérites, qu'ils soutiennent que toutes nos actions sont des péchés; d'où ils concluent que les seuls mérites de Jésus-Christ, à l'exclusion de nos bonnes œuvres, nous obtiennent le salut et la gloire de l'immortalité. C'est le propre de l'erreur de s'écarter de la voie moyenne ou royale, et de chercher les extrêmes, ce qui fait qu'elle tombe toujours soit en Charybde, soit en Scylla. Nous en trouvons une figure dans la conduite de Laban envers son gendre (*Gen. xxx*) : Laban se réserva tous les petits de ses troupeaux qui naîtraient entièrement blancs ou noirs, tandis que Jacob choisit pour lui les agneaux tachetés de diverses couleurs, qui tenaient comme le milieu entre les autres. Evitons ces deux écueils, et tenons-nous également éloignés l'un de l'autre. Ni le seul sang du sacrifice, ni la seule hysope ne suffisait à purifier le lépreux : de même ce n'est pas assez pour nous de nos travaux et de nos mérites, comme le voulaient les pélagiens; ce n'est pas assez non plus des mérites de Jésus-Christ notre Sauveur, comme le soutiennent les hérétiques de nos jours, quoique d'ailleurs ces mérites soient très-suffisants en eux-mêmes, comme on le voit par le baptême des enfants; mais les deux choses réunies sont nécessaires à notre salut : en d'autres termes, nous devons joindre nos travaux

à ceux de Jésus-Christ, nos œuvres à ses œuvres, nos larmes à ses larmes, nos prières à ses prières, notre sang enfin à son sang, c'est-à-dire nos douleurs à ses douleurs. Voilà pourquoi il fallait tremper l'hysope dans le sang du passereau immolé, afin que nous travaillions pour Jésus comme il a travaillé pour nous, nous crucifions pour lui notre chair comme il a crucifié pour nous la sienne : non que nos œuvres aient par elles-mêmes quelque valeur devant Dieu, mais parce que, grâce à ses mérites, Dieu les juge dignes de la vie éternelle, de telle sorte que Jésus-Christ soit toujours l'auteur de notre salut et de notre rédemption.

Pourquoi fallait-il que le lépreux fût aspergé sept fois? Ce nombre sept figure la vertu des sacrements de la loi nouvelle. Etre aspergé sept fois avec l'hysope indique donc que la vertu de Jésus-Christ, figurée par cette plante, opère et s'exerce dans tous les sacrements. Le lépreux doit être aspergé sept fois, parce que c'est par l'usage et l'efficacité des sept sacrements que l'homme arrive au salut et l'âme à la justice. Cette cérémonie symbolique nous avertit donc, mes frères, que si nous voulons acquérir et conserver l'innocence, il nous faut aller souvent et pieusement puiser à ces sources de la grâce, afin d'avoir part aux mérites de la passion de Jésus-Christ, où se trouve pour nous le salut, la vie et la résurrection.

Pourquoi le lépreux devait-il raser tout le poil de son corps? Le poil du corps naît de la surabondance des humeurs; si les humeurs sont corrompues, elles lui communiquent une influence mauvaise. Ce rit ne signifie-t-il pas que nous devons dépouiller le vieil homme avec tous ses actes, et revêtir le nouveau, qui est créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables? *Ephes.* iv, 24. Tâchons de retrancher, autant qu'il se peut, tout reste de notre ancienne vie, alors que la lèpre nous couvrait de ses souillures; quoique tout ne soit pas à détester d'une manière générale, tout doit nous être suspect, tout exige de la vigilance et des précautions.

Enfin, pourquoi fallait-il que le lépreux lavât son vêtement? De peur, sans doute, qu'un vêtement souillé ne fit reparaitre le mal. Telle est la première réponse qui se présente; mais cette

prescription nous avertit en même temps d'éviter avec soin les occasions de nos fautes si nous ne voulons pas y retomber bientôt. Tout fidèle qui désire sincèrement conserver l'innocence n'a guère moins d'horreur pour les occasions du péché que pour le péché lui-même. De cette manière, purifié de la tache de ses anciennes iniquités, il méritera d'être admis dans cette cité du ciel, où n'entre rien d'impur, ni de souillé, où l'Auteur de toute pureté et de toute sainteté, dans la compagnie des âmes qui ont puisé en lui comme à leur source les dons de la grâce, vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR LE

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. *Matth.* vi, 33.

Parmi tous les noms que le prophète Isaïe donne au Sauveur du monde pour faire comprendre aux hommes sa dignité et sa gloire, un des plus célèbres est celui de *conseiller*, parce que Jésus-Christ, lors de sa venue en ce monde, devait apporter aux hommes les conseils les plus salutaires. Et c'est un admirable conseil, en effet, que celui que nous trouvons dans les paroles de mon texte et dans tout l'évangile de ce dimanche; l'homme qui l'embrassera de toute son âme avec une foi entière, qu'il sache qu'il a acquis toutes les richesses des rois, et plus encore. Car les richesses et les biens de la terre, quelque grands qu'ils soient, laissent l'âme en proie à beaucoup de soucis, de troubles et d'angoisses, la vie agitée de toutes sortes d'inquiétudes et de craintes chimériques; mais l'Ange du grand conseil s'efforce, dans l'évan-

gile d'aujourd'hui, de nous délivrer de ces maux, c'est-à-dire de nous rendre heureux et semblables à Dieu même, qui vit dans une souveraine béatitude, au sein d'une paix et d'une tranquillité inaltérables. Aussi n'est-ce pas seulement l'amour de Dieu, mais encore l'amour de nous-mêmes; n'est-ce pas seulement la grâce, mais aussi la nature; n'est-ce pas seulement l'espérance des biens futurs, mais la jouissance présente des avantages les plus considérables, qui nous presse d'embrasser cette leçon de la divine Sagesse. Et parce que l'avarice est la source de nos soucis et de nos inquiétudes, le Maître céleste, dans notre évangile, nous détourne aussi de ce vice, afin de frapper du même coup et la mère et la fille. Comme toutes ses paroles respirent je ne sais quelle douceur et quelle suavité, en même temps qu'elles mettent sous nos yeux le soin paternel que Dieu prend, non-seulement de ses créatures les plus élevées, mais encore des plus petites et des plus humbles, je veux vous rapporter le passage en entier par une simple lecture, avant de l'expliquer dans la suite de mon discours. Cet évangile est un fragment détaché du sermon sur la montagne, où l'on trouve les règles de la perfection chrétienne tracées avec une justesse, une clarté qui révèle une main divine.

« Nul ne peut servir deux maîtres : car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon, » et le reste jusqu'à la fin. — *Ave, Maria.*

Les paroles de mon texte expriment clairement ce que notre Seigneur a principalement en vue dans l'évangile de ce dimanche. Il veut que nous menions une vie paisible et tranquille, exempte des pénibles soucis des choses terrestres, et uniquement préoccupés de la pureté de notre conscience. Et parce que l'avarice, d'où les autres vices déoulent, est spécialement la source de tout souci et de toute inquiétude, il s'efforce de l'extirper de notre âme, afin que la racine n'existant plus, les rejetons meurent avec elle. Les Grecs avaient donné à cette passion le nom très-juste de *métropole des vices*, parce qu'elle est comme le rendez-vous de tous les vices, et que chacun d'eux la sert à sa manière.

Le Maître céleste, sachant donc que l'avarice est la source de tous les vices et de tous les soucis, met tout en œuvre dans son Evangile, et particulièrement dans la leçon de ce dimanche, pour nous en détourner, afin que nous menions une vie exempte à la fois des souillures du péché et des vaines sollicitudes. « Nul, dit-il, ne peut servir deux maîtres : ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. » Lorsque deux maîtres ont une conduite et un caractère tout différents, comment serait-il possible de les servir avec le même zèle et la même obéissance? Si l'un commande de se taire et l'autre de parler, l'un de pleurer et l'autre de rire, l'un de s'appliquer au travail et l'autre de jouer et de ne rien faire, comment accomplir en même temps des ordres si opposés? Or, que Dieu et Mammon, c'est-à-dire la passion des richesses, soient contraires l'un à l'autre, c'est ce que démontrent les ordres opposés qu'ils donnent. L'un est libéral, l'autre avare; l'un est miséricordieux, l'autre cruel; l'un commande de répandre et d'épancher, l'autre de serrer et de garder; l'un apprend à donner, l'autre à dépouiller; l'un veut que nous vivions pour tous les hommes, l'autre pour nous seuls; l'un, méprisant les choses de la terre, n'attache de prix qu'à la vertu, l'autre, estimant peu tout le reste, ne recherche que l'argent; l'un, comme l'aigle, prenant son essor vers les hauteurs, habite dans le ciel, l'autre, comme le serpent, rampe et mange la terre tous les jours; l'un, enfin, nous aiguillonne sans cesse pour le bien, l'autre nous pousse continuellement au mal : voilà pourquoi ce dernier est appelé ailleurs par Jésus-Christ : « Mammon d'iniquité. » C'est donc avec raison que notre Seigneur dit ici : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. »

Remarquez la justesse du mot *servir* : servir l'argent est tout autre chose que le posséder. Le maître possède, l'esclave sert. Qu'est-ce donc qui change en esclave le maître libre? L'amour immodéré de l'argent. Ce qui enchaîne le plus fortement le cœur, c'est l'affection et l'amour qu'il a pour une chose. De là ces paroles de Jésus-Christ : « Où est ton trésor, là aussi est ton cœur. » *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* Matth. vi, 21.

Le trésor de l'avare étant l'argent, là aussi est son cœur, là ses soucis et ses pensées, là ses désirs, là sa suprême félicité. Comment donc se reposera-t-il en Dieu seul, comment l'aimera-t-il de tout son cœur, celui qui est tout entier à l'amour de l'argent? Cet homme ne possède pas son argent, il le sert; il n'est pas le maître de ses richesses, il en est l'esclave. Ainsi s'exprime le Prophète royal dans ce passage : « Ils ont dormi leur sommeil, les hommes des richesses, et ils n'ont plus rien trouvé dans leurs mains. » *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt viri divitiarum in manibus suis.* Ps. LXXV, 6. C'est avec raison qu'il dit : Les hommes des richesses, et non : Les richesses des hommes, pour marquer qu'ils n'en sont pas les maîtres, mais les esclaves, des esclaves appliqués uniquement à acquérir et à entasser de l'argent, auquel souvent ils n'osent même pas toucher. Pour épargner leurs richesses, ils ne s'épargnent pas eux-mêmes; ils ont plus de souci de leur argent que de leur propre vie; cruels et inhumains pour eux-mêmes, tendres pour leur argent. L'Apôtre va jusqu'à les appeler adorateurs des idoles, parce que, pour amasser des richesses, ils ne craignent pas de transgresser les lois de Dieu (*Ephes. v*). C'est donc avec une souveraine sagesse que notre Seigneur dit : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. »

Mais, dira quelqu'un, que voulez-vous que fasse celui qui a une famille à nourrir, une épouse, des enfants à entretenir, si vous lui ôtez cette sollicitude qui, comme un aiguillon salutaire, pousse l'homme à rechercher à force de soin et de travail les choses dont il a besoin pour remplir ce devoir? Je ne nie pas, mes frères, qu'au milieu des occupations et des embarras qui nous viennent du dehors, nous ne puissions, par un bienfait particulier de Dieu, conserver la paix et la tranquillité de l'âme, et ne pas ressentir la pointe des soucis matériels. Néanmoins, le Médecin céleste s'efforce de guérir cette blessure de notre cœur, et nous offre dans cet évangile les remèdes les plus efficaces, pour que, bannissant toute sollicitude excessive, nous conservions la paix intérieure.

Ces remèdes toutefois s'adressent, non à tous les hommes en

général, mais à ceux qui, remplis de l'Esprit divin, sont justement appelés enfants de Dieu. C'est ce qu'insinue le Sauveur dans l'Évangile, lorsqu'il dit : « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de ces choses. » *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis.* Matth. vi, 32. C'est donc aux enfants de Dieu, à tous ceux qui cherchent le royaume de Dieu et la justice qui nous y conduit, que notre Seigneur commande de bannir toute sollicitude, et de regarder Dieu comme un père qui prend de ses enfants un soin plus que paternel. Les saintes Écritures célèbrent à chaque page cette providence si tendre et si attentive : « J'ai été jeune, et je suis vieux, dit le Prophète royal, mais je n'ai point encore vu que le juste ait été abandonné, ni que sa race ait cherché du pain, » *junior fui, etenim senui, et non vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem,* Ps. xxxvi, 25; et ailleurs : « Les riches ont été dans le besoin et ont eu faim, mais pour ceux qui cherchent le Seigneur, ils ne seront privés d'aucun bien, » *divites (hebr. leones) eguerunt et esurierunt; inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono.* Ps. xxxiii, 11. Notre Seigneur adresse donc cette recommandation aux pieux fidèles qui ont reçu le nom d'enfants de Dieu. Car le Seigneur dit dans un autre endroit au sujet des méchants : « Je ne serai plus votre pasteur; que ce qui meurt, meure; que ce qui est égorgé, soit égorgé; et que ceux qui échapperont au carnage se dévorent les uns les autres, » *non pascam vos : quod moritur, moriatur; et quod succiditur, succidatur; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui.* Zach. xi, 9. — Voyons maintenant par quels raisonnements notre Seigneur s'efforce de nous persuader ce qu'il nous enseigne.

« La vie, dit-il, n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps que le vêtement? » En d'autres termes, celui qui donne le plus, donnera aussi le moins. Il nous apprend ainsi à jeter les yeux sur les principaux bienfaits de Dieu, et à puiser dans ce qu'il a déjà fait pour nous des motifs de confiance pour l'avenir. Telle fut la conduite, tels étaient les sentiments des saints patriarches Abraham, Jacob, David, etc., qui, ayant fait dans l'adversité l'expérience de la paternelle bonté du Seigneur, y recouraient

dans tous leurs dangers d'un cœur joyeux et confiant. A leur exemple, vous aussi, mes frères, aimez à vous rappeler les anciennes miséricordes du Seigneur à votre égard, et que des bienfaits plus grands vous en fassent espérer de moindres. « Est-ce que la vie, dit-il, n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? » C'est-à-dire, Dieu vous a donné ce corps avec tous ses membres et ses sens divers; il en a formé les os dans le sein de votre mère; il vous a donné une âme faite à son image et enrichie des plus riches facultés. Mais ces dons, si grands qu'ils soient, s'effacent devant de plus grands encore. Pour procurer votre salut, cette souveraine et infinie Majesté est descendue du trône de sa gloire sur la terre; elle a revêtu la nature humaine, enduré la faim, la soif, le froid, le chaud, la pauvreté, la calomnie, la persécution, les faux témoignages et mille autres épreuves; enfin, pour nous mériter la vie éternelle, elle a souffert le cruel supplice de la croix; ce corps et ce sang adorables, qu'elle a immolés pour nous sur le Calvaire, elle nous les donne tous les jours en nourriture et en breuvage, en attendant qu'ils soient dans le ciel notre éternelle récompense. Je vous le demande maintenant, mes frères, croyez-vous, ou ne croyez-vous pas que ces bienfaits divins vous aient été accordés? Si vous ne le croyez pas, vous n'êtes pas seulement des ingrats, mais des infidèles. Si vous le croyez, est-il possible, dites-moi, que celui qui a fait pour vous de si grandes choses, vous refuse les aliments nécessaires à votre vie, lui qui ne les refuse pas aux animaux? Celui qui s'est donné lui-même à vous, qui n'a épargné ni son corps, ni son sang, ni sa vie, vous refusera-t-il le morceau de pain nécessaire à votre subsistance?

En outre, si vous espérez recevoir de lui les dons si excellents de la grâce et de la gloire, que vous n'échangeriez pas contre l'empire du monde, comment ne vous accorderait-il pas des dons chétifs et de peu de prix qu'il accorde en abondance aux nations infidèles et barbares? Est-il possible que vous attendiez de lui ce qu'il y a de plus grand et de plus précieux, et que vous n'en attendiez pas ce qui est plus petit et de moindre valeur? Ah! craignez que le Seigneur ne vous adresse le même reproche qu'il

faisait autrefois aux enfants d'Israël tremblant de crainte et défiants comme vous : « Jusques à quand ce peuple ne me croira-t-il point, après tous les miracles que j'ai faits devant leurs yeux? Car voici déjà dix fois qu'ils me tentent. » *Quousque non credent mihi, in omnibus signis quæ feci coram eis? Jam enim per decem vices tentaverunt me.* Num. xiv, 11. De même que ces hommes étaient bien insensés de ne pas espérer de secours après tant de faveurs éclatantes dont ils avaient été l'objet, ainsi nous manquerions également de raison si, après avoir reçu du Seigneur de si grandes grâces, nous n'osions pas en espérer de moindres. Telle est, mes frères, la première raison par laquelle notre Seigneur nous exhorte à placer une confiance pleine et entière dans sa paternelle providence, et blâme notre défiance et notre hésitation.

I.

La deuxième raison n'a pas moins de force : « Regardez, dit-il, les oiseaux du ciel; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne récoltent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux? » Aimable et profonde sagesse! Remarquez, je vous prie, quelle multitude d'êtres vivent sur la terre, quelle multitude au sein des mers, quelle multitude dans les plaines de l'air, sans parler des vermisseaux et des insectes sans nombre qui se trouvent partout. Si l'on peut à peine compter les espèces, que dire des individus? Or, tous ces animaux sont vivants, et il leur faut une nourriture appropriée à leur existence et à leur nature. Et cependant, quelque nombreux qu'ils soient, ils trouvent tous leur aliment; aucun ne meurt de faim. Et c'est ici que brille avec éclat la sagesse de la divine providence. Rien de plus varié que la nourriture qui convient à tous ces êtres; mais aussi chaque animal a reçu de Dieu l'adresse, la vigueur, les armes nécessaires pour se la procurer, les uns par la force, d'autres par la ruse, d'autres enfin en dressant à leur proie des pièges et des embûches. A quoi bon rappeler ici la prudence de la fourmi, l'industrie des abeilles, le fil merveilleux du ver-à-soie, la toile de l'araignée, qui prend les mouches dans

ses rêts et se nourrit de leur sang. Plus ces animaux sont petits, plus ils manifestent avec éclat la sagesse et la puissance de la providence divine, qui a mis dans de si petits êtres tant d'industrie, tant de ruse, tant d'intelligence. Aussi cette considération figure-t-elle parmi toutes les preuves que nos saints Livres apportent de la providence et de la sagesse de Dieu : « Qui donc, dit le Seigneur, prépare au corbeau sa pâture, quand ses petits crient vers Dieu et errent çà et là pressés par la faim? » *Quis præparat corvo escam suam, quando pulli ejus clamant ad Deum, vagantes eo quod non habeant cibos? Job. xxxviii, ult.* « Il donne aux bêtes, dit le Psalmiste, la nourriture qui leur est propre, et nourrit les petits des corbeaux qui invoquent son secours. » *Qui dat jumentis escam ipsorum, et pullis corvorum invocantibus eum. Ps. cxlvi, 9.* Si les petits des corbeaux sont ici spécialement nommés, c'est que la providence prend d'eux un soin tout particulier. Au témoignage d'un interprète, lorsqu'ils n'ont pas encore de plume, ils sont tout blancs, et le père et la mère ne reconnaissant pas en eux de véritables enfants, les abandonnent, Ils crient donc vers Dieu, et la divine providence, qui ne s'endort jamais, vient à leur secours : elle fait naître dans leur nid de petits vers pour leur servir d'aliment jusqu'à ce que, le neuvième jour étant venu, ils commencent à se couvrir d'un noir plumage qui leur rend l'affection et les soins de leurs parents :

Puisque la providence ne fait défaut nulle part, pas même dans un chétif animalcule abandonné de ceux qui lui ont donné la vie, quelle injustice de penser qu'elle manque envers l'homme. Si, parmi tous les êtres qui peuplent ce monde inférieur, l'homme est le plus beau et le plus noble, si son front est le seul où Dieu ait gravé son image, s'il est le roi et le seigneur de la création, si tout obéit à son empire, si le Créateur de l'univers a mis à ses pieds la brebis et le bœuf et les animaux des champs, est-il possible que celui qui nourrit les petits des oiseaux et le vermisseau le plus humble, laisse l'homme, son enfant d'adoption, mourir de faim? Un père qui prend soin de la maison de son fils, de ses serviteurs, de ses servantes, de ses troupeaux, refusera-t-il à son fils lui-même le morceau de pain nécessaire à

sa subsistance? Il est absurde de le supposer. Telle est la seconde raison que le Maître céleste oppose à nos défiances et à nos inquiétudes.

Il en ajoute une autre : « Qui de vous, dit-il, pourrait, à force de sollicitude ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? » Si un homme, arrivé à l'âge mûr, voulait grandir encore, et qu'il fût tourmenté de ce désir et de ce souci, pourrait-il augmenter sa taille d'une coudée? En aucune manière. La grosseur et la hauteur du corps dépendent non de la sollicitude de l'homme, mais de la volonté et de la providence divine, qui détermine la mesure de nos corps. Dieu, dit la sainte Ecriture, dispose tout avec nombre, poids et mesure, sans que personne puisse s'écarter des règles qu'il a tracées. Le nombre de nos années est soumis aux mêmes lois. « Tu as compté, dit le patriarche Job, les jours de l'homme, tu as posé un terme qu'il ne doit pas franchir. » *Constituisti terminos ejus, qui præteriri non possunt.* Job. xiv, 5. Que veut nous faire entendre notre Seigneur? Que la providence divine s'étend à tout; que de même qu'aucune sollicitude, aucune industrie ne saurait nous faire dépasser la mesure de notre corps ou le nombre de nos années fixé par Dieu, ainsi la richesse ou la pauvreté dépendent tellement de lui, que nos soucis et nos inquiétudes, s'ils sont contraires aux dispositions de sa providence, sont vains et stériles. Voilà pourquoi les uns arrivent à la fortune presque sans rien faire, d'autres restent pauvres malgré beaucoup de travaux et de fatigues, et l'Ecclésiastique nous apprend qu'il faut en chercher les raisons dans une disposition de la divine providence : « Tel travaille, dit-il, et se hâte, et souffre beaucoup; mais plus il en fait, moins il s'enrichit. Tel est sans vigueur, sans ressources, prêt à défailir et dans une pauvreté extrême, et cependant l'œil de Dieu regarde cet homme avec faveur, le tire de son humiliation, l'élève en honneur, et plusieurs le voyant en sont surpris et en rendent gloire à Dieu. » *Est homo laborans, et festinans, et dolens, et tanto magis non abundabit. Est homo marcidus, egens recuperatione, plus deficiens virtute, abundans paupertate, et oculus Dei respexit illum in bono, et erexit eum ab humilitate ipsius, et exaltavit caput ejus, et mirati sunt in illo*

multi, et honoraverunt Deum. Eccli. xi, 41, seq. Par ces paroles, l'Écrivain sacré nous indique que la richesse dépend de la providence; il l'enseigne plus expressément encore au verset suivant : « Les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses viennent de Dieu. » *Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas a Deo sunt.* Ibid. 44. Il ignorait cette philosophie le riche de l'Évangile qui se proposait de détruire ses greniers et d'en construire de plus vastes, pour y mettre ses biens en réserve. Pendant qu'il roulait en son esprit ces folles pensées, il entendit une voix qui lui disait : « Insensé! cette nuit même on te redemandra ton âme, et ce que tu as amassé, pour qui sera-t-il? » *Stulte, hac nocte repetent a te animam tuam; ea quæ parasti cujus erunt?* Ainsi la providence divine exerce son empire non-seulement sur la mesure de notre corps et les années de notre vie, mais encore sur la richesse et la pauvreté. Ceux qui refuseraient de croire cette vérité me paraissent imiter la folie et l'infidélité de ces païens qui, défaits sur les montagnes par les Israélites, dirent : « Les dieux des montagnes sont leurs dieux, et c'est pour cela qu'ils nous ont vaincus; il vaut mieux que nous combattions contre eux dans la campagne, et nous les vaincrons. » *Dii montium sunt dii eorum; sed melius est ut pugnemus contra eos in campestribus, et obtinebimus eos.* III Reg. xx, 23. Ils sont dans la même erreur ceux qui soumettent une chose à la divine providence et lui en retirent une autre, tandis qu'elle tient sous son empire et dirige tout, jusque-là qu'il ne tombe pas un passe-reau dans le filet de l'oiseleur sans la permission du Père céleste.

Accordons que vous puissiez sans le secours de Dieu acquérir les biens de la fortune. Mais cette inquiétude, ces angoisses, ces nuits sans sommeil, ces soucis qui déchirent votre cœur et empoisonnent votre existence, de quelle utilité sont-ils pour vous enrichir? Le travail, l'industrie, le génie et la bénédiction de Dieu, voilà des moyens féconds, efficaces; mais à quoi peuvent servir cette inquiétude fiévreuse, ces soucis qui vous dévorent? Ainsi, dans ce passage, ce n'est point le travail, c'est la sollicitude inquiète que Dieu condamne. Je dis la sollicitude inquiète, c'est-à-dire celle qui a son principe dans la défiance et le manque

de foi, et qui fait que l'homme compte plus sur lui-même et sur son habileté que sur la providence de Dieu. A Dieu ne plaise que des hommes mous et paresseux s'autorisent de notre Evangile pour fuir le travail et se livrer à l'oisiveté, puisque le Prophète royal appelle heureux ceux qui mangent le fruit des travaux de leurs mains, *labores manuum tuarum quia manducabis, beatus es, et bene tibi erit*, Ps. cxxvii, 2, et que l'Apôtre nous exhorte à travailler, afin de suffire à nos besoins et à ceux des pauvres. Notre Seigneur nous commande donc uniquement de bannir toute sollicitude qui trouble l'âme et la détourne de lui, parce qu'elle est aussi impuissante à nous procurer la richesse qu'à augmenter notre taille.

Qu'avons-nous à faire pour triompher de cette sollicitude qui a jeté ses racines jusqu'au fond de nos âmes? Écoutons le Prince des apôtres nous exhortant à confier à Dieu tous nos soucis, « parce que, dit-il, il a soin de vous, » *quoniam ipsi cura est de vobis*. I Petr. v, 7. Écoutons le Prophète royal : « Jetez, dit-il, dans le sein de Dieu le soin de tout ce qui vous regarde. » *Jacta super Dominum curam tuam*. Ps. liv, 23. C'est en prononçant ce verset que saint François d'Assise envoyait ses frères demander l'aumône, assuré que la miséricorde de Dieu ne leur ferait pas défaut sur leur route. Après avoir entendu ces deux voix éloqu coastes, et il y en a beaucoup d'autres, rendre ce glorieux témoignage à la providence divine, nous exhorter à la confiance, à bannir toute vaine sollicitude, proclamer que Dieu prend soin de nous, s'inquiète pour nous, qui de vous, pieux fidèles, car c'est à vous que je parle, qui de vous oserait s'abandonner à la défiance et à la crainte, douter de la providence divine? Croyez-vous le mystère ineffable de l'adorable Trinité? — Je le crois, dites-vous. — Pourquoi? — Parce que la sainte Ecriture l'atteste. — Eh bien! la même Ecriture proclame en mille endroits que Dieu prend de ses serviteurs un soin paternel et leur porte le plus tendre intérêt. Pourquoi, de deux témoignages qui sont également la pure expression de la parole de Dieu, admettez-vous l'un et rejetez-vous l'autre?

Le Sauveur continue d'énumérer les motifs qui doivent vous

inspirer la confiance : « Et le vêtement, dit-il, pourquoi vous en inquiétez-vous? Considérez les lis des champs, comment ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent ; et cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. » Cette raison est claire par elle-même, et notre Seigneur en tire aussitôt la conséquence : « Que si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui, et demain sera jetée dans le four, combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi? » L'Auteur de la nature, vous le savez, n'a donné cette beauté au lis et aux autres fleurs que pour réjouir le regard de l'homme. Si donc il a daigné s'occuper d'offrir à nos yeux un spectacle agréable, négligera-t-il le soin bien plus nécessaire de vêtir nos corps?

II.

Ces motifs seraient bien suffisants pour donner à notre confiance un fondement solide ; mais le Maître céleste, qui connaît notre infirmité, en ajoute de nouveaux : « Ne vous mettez point en peine, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous? Car ce sont les Gentils qui s'inquiètent de toutes ces choses. » Quelle force dans ce dernier trait, où le Sauveur nous enseigne que la condition des fidèles est bien différente de celle des infidèles ! Un infidèle ou bien ne croit pas en Dieu, ou bien s'imagine que, n'ayant pas le moindre souci des hommes, Dieu ne s'occupe pas de ce qui nous regarde. Telle était l'opinion de ceux qui reléguaient dans les régions du pôle des dieux indifférents à nos besoins. Un grand nombre adoraient de muets simulacres de bois ou de pierre, dont le Prophète royal parle ainsi : « Les idoles des nations sont de l'argent et de l'or, et les ouvrages de la main des hommes. Elles ont une bouche et ne parlent point ; elles ont des yeux et ne voient point, etc. » *Simulacra gentium argentum et aurum, opera manuum hominum. Os habent, et non loquentur; oculos habent, et non videbunt.* Ps. cxiii, 12, 13. Quelle confiance peuvent inspirer à leurs adorateurs des divinités aveugles, sourdes et immuables, qui ne peuvent secourir personne? Combien sont différents les sentiments du

chrétien sur la providence de Dieu ! Il sait tout ce que la foi nous enseigne sur la création et le gouvernement de ce monde. Il sait ce chant du Prophète : « Je me suis rendu comme le père nourricier d'Ephraïm ; je les portais entre mes bras, et ils n'ont pas compris que c'était moi qui avait soin d'eux. » *Et ego quasi nutritivus Ephraim, portabam eos in brachiis meis, et nescierunt quod curarem eos.* Ose. XI, 3. Il sait cet oracle du Seigneur : « J'ai établi des gardes sur tes murs, à Jérusalem ; ils ne se tairont jamais ni durant le jour, ni durant la nuit. » *Super tuos muros, Jerusalem, constitui custodes; tota die et tota nocte in perpetuum non tacebunt.* Isa. LXII, 6. Il sait le psaume CXX^e, où le Prophète royal célèbre la providence divine : « Qu'il ne permette point que votre pied soit ébranlé, et que celui qui vous garde ne s'endorme point. Non, il ne s'assoupira ni ne s'endormira celui qui garde Israël ! Le soleil ne vous brûlera point pendant le jour, ni la lune pendant la nuit. » *Non det in commotionem pedem tuum, neque dormitet qui custodit te. Ecce non dormitabit neque dormiet, qui custodit Israel. Per diem sol non uret te, neque luna per noctem.* Il sait enfin ce passage du même Prophète : « Il a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies ; ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. » *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.* Mais le jour, mais la vie elle-même me ferait défaut, si je voulais rapporter ici tous les témoignages de la sainte Écriture qui proclament cette paternelle providence de Dieu sur l'homme et sur le monde.

Sachant que le Seigneur porte à ses fidèles serviteurs un soin si attentif et se plaît à les combler de ses bienfaits, le chrétien doit donc avoir envers son Dieu des sentiments de confiance qu'un infidèle ne saurait connaître. Quelle contradiction ne serait-ce pas de croire les témoignages que nous venons de rapporter, et de conserver dans son cœur la moindre défiance ! J'imagine que les païens eux-mêmes doivent s'étonner de trouver en nous cette défiance et cette inquiétude si contraires à notre foi. Qu'il se conduisit bien autrement ce pieux personnage qui, devant ramener

son peuple du pays de Babylone sur la terre de la patrie, et sachant que beaucoup de dangers le menaçaient dans le cours d'un si long voyage, ne voulut pas demander des troupes auxiliaires au roi de Perse, devant lequel il avait vanté la providence paternelle de Dieu envers ses serviteurs, de peur que cette demande ne parût en contradiction avec sa foi. Voici les paroles mêmes d'Edras : « J'eus honte de demander au roi une escorte de cavaliers pour nous défendre de nos ennemis pendant le chemin, parce que nous avions dit au roi : La main de notre Dieu est sur tous ceux qui le cherchent sincèrement ; et son empire, sa puissance et sa fureur éclatent sur tous ceux qui l'abandonnent. » *Erubui enim petere a rege auxilium et equites, qui defenderet nos ab inimico in via, quia dixeramus regi : Manus Dei nostri est super omnes qui quærent eum in bonitate ; et imperium ejus, et fortitudo ejus, et furor super omnes qui derelinquunt eum.* I Esdr. VIII, 22. Car si j'avais demandé au roi une escorte, il était à craindre qu'il ne m'insultât et traitât de mensonge le soin paternel et la providence de notre Dieu, en me voyant chercher du secours ailleurs qu'auprès de lui. Voilà une foi pleine et parfaite, qui conforme sa conduite à son langage. Nous, au contraire, nous démentons nos paroles par nos œuvres, ayant le langage de Jacob et les mains d'Esau, c'est-à-dire, la foi chrétienne et la défiance et les œuvres des païens.

Le Sauveur termine par une courte réflexion qui n'est pas moins propre à affermir notre confiance : « Votre Père céleste, dit-il, sait que vous avez besoin de toutes ces choses. » Il est donc certain que ceux qui sont rentrés en grâce avec Dieu ont Dieu pour père ; les écrits de l'ancien comme du nouveau Testament l'attestent à chaque page. Puisque Dieu témoigne à ses fidèles serviteurs un si paternel amour, pourquoi vivraient-ils dans les alarmes et les inquiétudes ?

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE,

OU SECONDE INSTRUCTION QUE L'ON POURRA CONSTRUIRE APRÈS UNE
EXPLICATION PLUS COURTE DE L'ÉVANGILE.

Tout l'enseignement de cet évangile, comme nous avons pu le voir, mes frères, est dirigé contre l'avarice, racine de tous les vices et mère des soucis et des inquiétudes; il a pour but de guérir notre âme de cette maladie mortelle. Parmi tous les remèdes que nous proposent, non-seulement les saints Pères, mais encore les philosophes, le premier est que nous reconnaissons dans cette avarice une véritable maladie de l'âme. Nul n'a démontré cette vérité par des raisonnements plus forts et des comparaisons plus claires que l'illustre moraliste Plutarque, dont je vous rapporterai les paroles : « Si un homme mange ou boit beaucoup sans se rassasier jamais, il va trouver le médecin et le consulte sur la maladie qui l'affecte et sur les moyens de la guérir. D'autre part, si un homme ayant cinq lits veut en avoir dix; possédant dix tables, en achète encore dix autres; ayant beaucoup de terres et d'argent, loin d'être satisfait, se consume de soucis et de veilles pour en acquérir davantage, sans pouvoir jamais se contenter, est-ce que cet homme ne pensera pas qu'il a besoin d'un médecin qui lui révèle les causes de son mal et lui en indique les remèdes? Celui qui a soif avant d'avoir bu, n'aura sans doute qu'à boire pour être délivré de la soif; mais s'il continue de boire sans fin ni trêve, ce n'est pas de boisson qu'il a besoin, mais d'un vomitif; car il est dévoré d'un feu intérieur qui trouble les fonctions. Ainsi, celui qui a faim ou soif des richesses, se reposera sans doute lorsqu'il aura acquis cette maison, amassé ce trésor. Mais l'homme dont les biens dépassent les besoins et qui en désire encore, celui-là ni l'or, ni l'argent, ni des chevaux nombreux, ni des troupeaux sans nombre ne sauraient le guérir : il a besoin d'un vomitif. La cause de son mal, c'est, non l'indigence, mais une avidité insatiable et malade. S'il ne commence par l'arracher de son âme, il ne cessera pas de souffrir le même tourment, d'éprouver les mêmes

désirs. Car, dit Ménandre, il suffit d'un ami bienfaisant pour faire disparaître votre pauvreté; mais cette indigence qui a sa source dans une maladie de l'âme, ni les vivants, ni les morts ne peuvent la soulager. Aussi Solon dit-il avec tant de justesse que de précision : « Dans la voie des richesses, les mortels ne savent pas où s'arrêter. »

Haud est finis opum fixus mortalibus *ullus*.

Plutarque prouve ainsi, par l'élégante comparaison d'un homme qui mange et boit continuellement sans cesser d'avoir faim et soif, que l'avarice est une maladie de l'âme. En voici une autre dont se sert encore le même auteur : « Si un homme glacé de froid se couvre de nombreux vêtements sans pouvoir se réchauffer, n'en concluons-nous pas que le froid qu'il éprouve vient, non de l'air qui l'environne ou de la rigueur de la saison, mais d'un mal intérieur? De même nous pouvons conclure que cette soif de richesses que l'abondance même ne rassasie pas a sa source dans une maladie de l'âme. Tel est donc le premier remède de l'avarice, reconnaître qu'elle est une maladie spirituelle.

La deuxième consiste en ce que l'homme, à l'exemple de David, « ne marche point d'une manière pompeuse et élevée au-dessus de soi, » *neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me*, Ps. cxxx, 4, mais se tienne dans les bornes de sa condition et de sa nature, sans chercher avidement d'autres biens que ceux dont parle l'Apôtre : « C'est une grande richesse que la piété qui se contente de ce qui suffit, » *est quæstus magnus pietas cum sufficientia*, I Tim. vi, 6, c'est-à-dire, qu'une âme contente de son sort, qui se suffit à elle-même, qui ne désire pas autre chose que ce qu'elle a, et peut répéter cette sage parole de Sénèque : « Si mes biens ne me suffisent pas, moi je suffis à mes biens, » c'est-à-dire, si mes richesses ne sont pas conformes à mes désirs, moi je sais me conformer à mes richesses. Saint Paul exprime la même pensée à peu près dans les mêmes termes : « J'ai appris, dit-il, à me contenter de l'état où je me trouve, » *ego didici in quibus sum sufficiens esse*, Philipp. iv. Aussi, comme on demandait à Epictète quel homme était riche : « Celui, répondit ce philosophe, à qui

suffit ce qu'il possède. » A une question à peu près semblable, Socrate répondait : « Le plus riche, c'est celui qui a le moins de besoins. » Démocrite, interrogé sur les moyens d'arriver à la richesse : « Soyez pauvres de désirs, dit-il ; car la pauvreté véritable, c'est l'abondance des désirs. » Le même philosophe disait que ceux qui se contentent de la nature, c'est-à-dire du trésor de la simplicité, sont plus riches que ceux qui, avec beaucoup de biens, ont plus de désirs encore ; tandis que rien ne manque aux premiers, il manque aux seconds plus de choses qu'ils n'en possèdent. Vous voyez, mes frères, que cette science du renoncement et de la mortification de nos désirs est loin d'être inconnue aux philosophes mêmes, et qu'elle procure non-seulement la félicité de l'autre vie, mais encore la paix, la tranquillité de l'âme et les richesses véritables dans la vie présente.

A ces grands noms de la philosophie, ajoutons celui d'Aristote ; il enseigne qu'une fortune médiocre est plus sûre qu'une plus grande qui n'a rien au-dessus d'elle, et à laquelle rien ne manque. C'est aussi la pensée de Salomon : « Je vous ai demandé deux choses, dit-il à Dieu ; ne me les refusez pas avant que je meure : Ne me donnez ni la pauvreté, ni la richesse ; donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre. » *Duo rogavi te ; ne deneges mihi antequam moriar : Mendicitatem et divitias ne dederis mihi : tribue tantum victui meo necessaria.* Prov. xxx, 7, 8. Ce sage roi comprenait que, de même que notre corps souffre des extrêmes et trouve son bien-être dans les intermédiaires, ainsi l'âme, dans une fortune moyenne, suit sans peine la ligne du devoir, mais s'en écarte facilement dans la prospérité. Il faut une vertu, une grandeur d'âme bien rare, pour résister à l'enivrement d'une haute fortune.

Telles sont, mes frères, les armes avec lesquelles nous pourrions triompher de l'avarice que notre Seigneur combat dans l'évangile de ce jour. Reste la dernière sentence, admirable résumé de la sagesse chrétienne, et conclusion naturelle de tout ce qui précède : « Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Cette maxime renferme une sagesse si profonde, elle a une si grande

importance, que si l'on me demandait quelle est la cause de tous les maux qui désolent le monde, je répondrais sans hésiter : c'est l'oubli ou la négligence de cette recommandation, c'est l'opposition radicale qu'elle rencontre parmi les hommes du siècle. Dieu veut que nous cherchions en premier lieu son royaume et la justice qui y conduit, nous promettant de pourvoir lui-même, sans que nous ayons à nous en inquiéter, aux nécessités de notre vie ; les hommes, par une conduite toute contraire, négligent le royaume de Dieu et sa justice, et ne montrent d'empressement et de zèle que pour les choses dont ils devraient le moins se préoccuper. Quoi de plus déraisonnable et de plus indigne ! C'est donc avec raison que Job parlant à Dieu dit : « Pourquoi m'avez-vous mis en opposition avec vous ? » *quare posuisti me contrarium tibi?* Job. VII, 20 : c'est-à-dire, pourquoi, Seigneur, en punition de mes fautes, suis-je tellement perverti, que j'ai horreur de tout ce que vous me recommandez, et suis avide de tout ce que vous me défendez ; que je néglige ce qui doit être l'objet de mes soins, et embrasse avec ardeur ce qui en est le plus indigne ; que je laisse enfin au dernier rang ce que je dois chercher tout d'abord, et me jette, en vous oubliant, à la poursuite de choses vaines et inutiles ?

De cette perversité de l'esprit humain découlent, comme nous l'avons dit, tous les maux. Ne tenant compte que de la vie présente, les hommes ont rejeté presque tout souci de la vie future ; toute leur ardeur se porte à l'acquisition des biens terrestres. Ils y pensent continuellement, ils en ont soif, ils les poursuivent par tous les moyens, justes ou injustes. Ces biens sont le sujet de leurs conversations pendant le jour, de leurs rêves pendant la nuit ; ils mettent en eux leur espérance, leur amour, leur suprême bonheur, au mépris du bien infini et incompréhensible. Le Seigneur les montra au prophète Ezéchiel dans une vision, lorsqu'il lui fit voir, parmi les crimes de son peuple, vingt-cinq Israélites qui avaient le dos tourné au temple, et le visage dirigé vers la splendeur du soleil : image saisissante de ces hommes qui, se détournant de Dieu et des choses divines, tiennent sans cesse les yeux attachés sur l'éclat des jouissances du siècle, et ne

se souviennent de Dieu que lorsqu'ils ont à lui demander la santé du corps ou quelque autre faveur temporelle. Le Seigneur leur adresse ce reproche par la bouche de son Prophète : « Ils n'ont point crié vers moi du fond de leurs cœurs; mais ils poussaient des clameurs et des hurlements dans leurs lits; ils ne méditaient que sur le blé et le vin, » *non clamaverunt ad me in corde suo, sed ululabant in cubilibus suis; super triticum et vinum ruminabant*, Ose. vii, 14. Voilà le souci qui les agite, et pour lequel ils implorent le secours divin, oublieux et indifférents pour tout ce qui touche l'honneur et le service de Dieu.

Encore une fois, mes frères, telle est l'origine et la source de tous les maux qui désolent le monde. Prions donc assidûment le Sauveur qu'il daigne faire une salutaire onction sur les yeux de notre âme, afin que, illuminés d'une clarté céleste, ils voient la gravité de ce mal. Ensuite retirons-nous à l'écart, loin du tumulte et de l'agitation des choses terrestres, pour méditer dans le silence cette recommandation de Jésus-Christ : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Quoi de plus capable de nous faire comprendre l'excellence et la nécessité de cette occupation qui doit passer avant toutes les autres? Quel discours, quelle éloquence égalerait ici la grandeur des choses? Qui pourrait dire tout ce qu'a fait le Seigneur, ou plutôt ce qu'il n'a pas fait pour exciter les hommes à chercher le royaume de Dieu et sa justice? Cet immense et admirable univers, il l'a fait et destiné au service de l'homme, afin que l'homme, touché d'un si grand bienfait, se donnât tout entier au service de son Créateur. Les lois que Dieu a dictées à Moïse, les actions des saints, toutes les saintes Ecritures, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, font-elles autre chose que de nous exciter à chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice? Les bienfaits de Dieu, les exemples des saints, les magnifiques récompenses qui nous sont promises, les menaces portées contre les pécheurs n'ont pas un autre but. C'est pour cette fin que les corps célestes se meuvent, que les étoiles brillent au firmament, que le soleil féconde et nourrit tout de sa chaleur, que les nuées nous envoient des pluies bienfaisantes,

que les vents soufflent, que les fleuves coulent et arrosent les campagnes, que le sein de la terre reçoit et fait croître la semence; pour cette fin que Dieu a envoyé les patriarches, les prophètes, les apôtres, les évangélistes, les docteurs et tous les ministres de sa parole, comme lui-même le dit par un prophète : « De vos enfants je me suis fait des prophètes, et de vos jeunes hommes des Nazaréens, » *suscitavi de filiis vestris prophetas, et de juvenibus vestris Nazaræos*, Amos. II, 11, pour travailler, les uns par leurs enseignements, les autres par leurs exemples, à amener les hommes à la justice du royaume de Dieu. Que dis-je? il a envoyé les anges prendre part à cette œuvre, et les anges mêmes des hiérarchies les plus élevées, puisque, dit l'Apôtre, tous les anges sont des esprits qui remplissent les fonctions de serviteurs, étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut, » *omnes sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis*, Hebr. I, 14. O merveille plus grande encore! le Père céleste a envoyé dans le monde, non-seulement les esprits bienheureux, mais le Saint-Esprit lui-même, afin d'exciter par ses inspirations les hommes à cette justice, et leur donner des langues de feu pour faire entendre la bonne nouvelle à toutes les nations du monde et les faire entrer dans ce saint et fortuné royaume.

Il semblait impossible de rien ajouter à ces considérations, qui démontrent la grandeur de cette œuvre. Eh bien! voici quelque chose de plus étonnant encore, le mystère sublime et ineffable de l'incarnation du Sauveur. Notre esprit ne saurait concevoir rien de plus grand et de plus admirable que le mystère du Verbe éternel et incréé, descendant du ciel sur la terre, revêtant la nature humaine, passant trente-trois ans parmi les hommes, et à la fin répandant sa vie et son sang sur l'arbre de la croix. Or, que s'est-il proposé par sa vie, par sa mort, par ses enseignements, par ses exemples, par ses miracles, par ses promesses et ses bienfaits, sinon de nous faire arriver au royaume de Dieu et à sa justice? Et quelle idée ne devons-nous pas avoir d'une œuvre qui a tant coûté au Créateur même de l'univers! Que si

l'on juge de l'importance et de la gravité d'une affaire aux dépenses et aux travaux qu'on y consacre, que dire d'une œuvre qui, ayant son point de départ dans la création du monde, préparée ensuite pendant quarante siècles, a été consommée par la mort du Fils de Dieu? Dieu, en effet, si rempli d'amour pour ses créatures, ayant destiné les hommes à entrer dans son royaume, et leur ayant proposé, d'une part, une éternité de bonheur s'ils pratiquaient la justice, de l'autre, une mort éternelle s'ils la violaient, faut-il s'étonner que, juste appréciateur de cette terrible alternative, il ait pris de si grands moyens pour les arracher à l'iniquité, les sauver de la mort éternelle et les mettre en possession de l'éternelle béatitude? Qui donc serait assez insensé, assez dépourvu de raison pour ne pas comprendre, même sans tenir compte de l'alternative du bonheur ou du malheur qui l'attend, la grandeur d'une œuvre pour laquelle le Seigneur lui-même a usé de moyens si extraordinaires? Et cette œuvre, quelle folie, quel aveuglement, quelle négligence incompréhensible de ne pas s'efforcer de la faire réussir, quand la bonté et la sagesse souveraine, qui n'a nul besoin de nous, y a consacré tant de soins et d'efforts! Car est-il une affaire dont les hommes s'occupent moins que de celle qui devrait seule les occuper? Est-il une chose pour laquelle ils aient moins d'estime qu'ils n'en témoignent pour le royaume de Dieu et sa justice, trésor inestimable qu'ils sacrifient à un gain sordide, à un souffle de popularité, à un grossier plaisir? Qui ne reconnaîtrait ici les profondes ténèbres qui obscurcissent les âmes, la tyrannie de la chair, les ruses et les séductions de l'antique serpent, qui nous jette à ce point dans l'illusion, que nous faisons peu de cas d'une chose dont le ciel, la terre et les mers proclament la grandeur et l'importance? Oui, vraiment, « Ephraïm est devenu comme une colombe facile à séduire et sans intelligence. » *Factus est Ephraim quasi columba seducta, non habens cor.* Ose. VII, 41. A-t-il de l'intelligence, a-t-il une étincelle de sagesse et de raison, celui qui reste insensible à tant d'aiguillons qui le pressent de pratiquer la justice? Est-ce que le Seigneur ne sera pas en droit de lui dire : Serviteur méchant et rebelle, qu'ai-je dû faire de plus que ce que j'ai fait depuis le

commencement du monde jusqu'à ce jour pour t'exciter à chercher le royaume de Dieu et sa justice? Et pourtant, dans ton endurcissement et ta perversité, tu t'es montré rebelle à tout, sourd à tout, indocile et insensible à tout. Eh bien! toi qui as refusé d'écouter dans le temps favorable mes avertissements et mes exhortations, tu comprendras un jour avec des regrets amers, tu comprendras ce que tu as fait et ce que tu as perdu, lorsque, au milieu des flammes de l'enfer, tu subiras la vengeance du Dieu dont tu as rejeté les avertissements charitables.

Que celui donc d'entre vous, mes frères, qui désire s'épargner ces foudroyants reproches, repasse dans son cœur quelques-unes des considérations que je viens de vous adresser, et s'adresse à lui-même les réflexions suivantes : Si cet immense univers n'a été fait que pour que je cherche le royaume de Dieu et sa justice; si, pour la même fin, le Fils unique de Dieu, splendeur et image de sa gloire, a daigné prendre la nature humaine, descendre du ciel sur la terre, vivre parmi les hommes, et, à la stupéfaction des anges, être attaché à la croix, quel doit être l'objet de mes soins, de mes efforts, de mes préoccupations et de mes labeurs, sinon cette œuvre unique dont l'importance et la nécessité me sont démontrées par ce que Dieu a fait pour la procurer! Quiconque s'arrêtera souvent à ces réflexions sera un homme vraiment prudent, un vrai disciple de Jésus-Christ, un véritable philosophe chrétien, et il gravera au fond de son cœur cette maxime du Sauveur : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Daigne nous faire arriver à ce royaume, Celui qui, dans sa miséricorde, nous a ouvert le chemin de la gloire céleste. A lui soit la gloire et l'empire au siècle des siècles. Ainsi-soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR LE MÊME

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroit. *Matth. VI, 33.*

Les lois divines et humaines, mes frères, ont pour objet de procurer aux hommes une vie bonne et heureuse, car c'est en cela que consiste notre félicité. Une vie bonne, c'est une vie innocente que le péché ne souille pas; une vie heureuse, c'est une vie exempte de sollicitude et de chagrin, de vaines alarmes et de cupidité. Tel est le double bienfait que le Maître céleste offre aux hommes dans l'évangile de ce jour, où il apporte les motifs les plus graves pour nous détourner de l'avarice, racine de tous les vices, et de tous les vains soucis que l'avarice enfante. Si nous recevons avec docilité cet enseignement, nous arriverons au sommet de la félicité humaine, qui consiste dans l'absence de péché et d'inquiète sollicitude. Donnons d'abord le texte même de l'évangile, que nous expliquerons ensuite.

« Nul ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon, » et le reste jusqu'à la fin. — *Ave, Maria.*

On connaît ce mot de saint Jérôme : « Il n'y a rien de plus heureux que le chrétien, auquel le royaume des cieux est promis; rien aussi de plus malheureux, puisqu'à chaque instant il court risque de perdre la vie de l'âme. » Ces deux assertions, quoique paraissant se combattre, sont très-vraies. Quoi de plus heureux que la promesse et l'espérance du royaume céleste? D'autre part,

combien ne rencontrons-nous pas d'obstacles qui nous empêchent d'y arriver? Sans parler des embûches de ces cruels ennemis, le démon, le monde et la chair, qui nous attaquent en tout temps et en tout lieu; sans parler de la multitude de dangers et de pièges partout dressés autour de nous, « toute créature, dit le Sage, étant un sujet de tentation aux hommes, un filet où se prennent les pieds des insensés, » *creature Dei in tentationem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientium*, Sap. xiv, 11, je ne veux mentionner ici que ce lien de la nécessité humaine qui nous oblige tous à pourvoir aux besoins de notre existence, lien dont nul ne peut s'affranchir tant qu'il vit sur cette terre. Que de dangers, que de pièges cachés sous le voile de cette nécessité! Pour nous arrêter à un seul, hâtons-nous de signaler le poison de l'avarice, qui nous pousse à rechercher par toutes sortes de moyens non-seulement les choses nécessaires, mais les choses superflues et faites moins pour l'utilité que pour la vanité et la mollesse. Ainsi s'exprime à ce sujet le pape saint Léon : « L'amour de l'argent ne tient compte d'aucune considération, et l'âme cupide expose sa vie pour le moindre lucre. Vous chercherez en vain un reste de justice dans le cœur où l'avarice a établi sa demeure. » De là cette exclamation d'un grand poète : « A quels forfaits ne pousses-tu pas les mortels, ô soif exécrable de l'or? »

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

Et combien cette maladie de l'avarice n'enfante-t-elle pas de soucis et d'inquiétudes, qui nous agitent en mille manières et nous détournent du chemin de la vie éternelle? Une fois entrés dans une âme, ces soucis en éloignent le calme et la paix qui en faisaient un sanctuaire agréable à l'Époux céleste, selon cette parole de nos saints Livres : « Il a choisi pour sa demeure un lieu de paix, » *factus est in pace locus ejus*. Ps. LXXV, 3. Ils la tirent, ils la poussent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme le jouet qui obéit à tous les caprices d'un enfant. « Le cœur de l'insensé, dit l'Écclésiastique, est comme la roue d'un chariot, et sa pensée comme un essieu qui tourne toujours. » *Præcordia*

fatui quasi rota carri, et quasi axis versatilis cogitatus illius. Eccli. xxxiii, 5. Plus cette agitation est grande, plus elle nous détourne de l'amour de la vertu et des bonnes œuvres. Car, dit saint Grégoire, « l'homme est incapable de bien faire une chose en particulier, lorsque son attention confuse se partage sur un grand nombre. » En outre, la prière devient presque impossible alors que l'âme, sous l'aiguillon de mille inquiétudes, ne peut penser à autre chose qu'à ce qui la déchire et la tourmente. Parmi toutes les plaies d'Egypte, une des plus pénibles fut celle de ces essaims de moucheron qui, s'attaquant aux hommes et aux bêtes, leur faisaient de cruelles morsures. L'aiguillon des soucis se fait sentir non moins cruellement à l'âme qu'il déchire, ne lui laissant ni trêve ni repos. Enfin l'Évangile nous offre encore une image de ces tristes inquiétudes dans les épines qui reçoivent la semence de la parole de Dieu et l'étouffent. *Luc. viii.* Car ce n'est pas assez de recueillir dans le silence l'enseignement céleste, il faut encore le méditer en silence, tâche impossible à un esprit distrait par les soins du siècle et la passion de l'avarice. Notre âme est si faible et si imparfaite que, si elle s'applique à beaucoup de choses, elle aura d'autant moins de force pour chacune. Elle ressemble à un fleuve dont on divise les eaux en plusieurs bras : il a de moins tout ce qu'il donne à ces divers canaux. Voilà pourquoi les laboureurs, avant de confier leur semence à un champ, ont soin d'en arracher non-seulement les ronces et les épines, mais toutes les mauvaises herbes, lesquelles, attirant à elles l'humidité et le suc de la terre, appauvriraient d'autant la moisson qu'ils espèrent. Aussi Sénèque conseille-t-il à son ami de tout quitter et de s'appliquer à cultiver son âme : « Personne, dit-il, n'arrive à la perfection de l'âme au milieu de beaucoup d'occupations. Or, la principale n'est pas celle qui attache le corps, mais celle qui remplit l'âme de désirs et de soucis. » Cette maxime est conforme à la sagesse chrétienne, qui place en grande partie notre progrès spirituel dans la prière et de saintes méditations, dont les hommes sont détournés par la multitude des affaires et l'aiguillon des soucis. La multitude des affaires nous enlève notre temps, et l'aiguillon des soucis notre

attention; d'où il arrive que l'homme, empêché par ces deux obstacles, ne trouve ni le temps, ni le recueillement nécessaire pour prier.

I.

Le Médecin céleste, nous voyant en proie à cette double maladie, l'avarice et une inquiète sollicitude, nous offre un remède salutaire dans l'évangile de ce jour, où il condamne énergiquement l'avarice, et s'efforce de délivrer notre âme des vains soucis. « Nul, dit-il, ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. » Quels sont ces deux maîtres? Il s'empresse de nous l'apprendre : « Vous ne pouvez, ajoute-t-il, servir Dieu et Mammon. » Par conséquent si vous désirez servir Dieu, il vous faut haïr Mammon; si vous voulez au contraire servir ce dernier, il faut que vous méprisiez Jésus-Christ. Pouvait-on dire rien de plus fort pour nous faire détester l'avarice? Qui ne comprend que ce serait une impiété monstrueuse d'abandonner et de mépriser Jésus-Christ, pour devenir l'esclave de Mammon, c'est-à-dire de Satan? Tous le comprennent, tous sont contraints de l'avouer, et cependant le plus grand nombre des hommes réalisent dans la pratique ce qu'ils détestent de bouche, et accomplissent une chose dont ils ont le nom en horreur. Personne ne souffrirait qu'on l'appelle orgueilleux, avare, voleur, usurier, esclave de Satan, et la plupart se livrent à l'orgueil, à l'avarice, à la rapine et aux autres crimes que Jésus-Christ condamne et que Satan conseille. Quoi de plus déraisonnable et de plus révoltant qu'une pareille conduite? Et que saint Anselme a raison de s'écrier : « Pourquoi n'ai-je pas horreur d'imiter le diable, dont le nom m'inspire tant de haine? »

« Nul ne peut servir deux maîtres. » Celui qui ne peut en servir deux, comment pourra-t-il, avec Dieu, en servir beaucoup d'autres? Or, un grand nombre d'hommes servent non-seulement l'avarice, mais encore l'ambition, la sensualité, la malveillance, la vengeance et d'autres passions. Car autant l'homme a de passions, autant il a de maîtres dont il est l'esclave. C'est contre

eux que le Prophète fulmine cette menace : « Voici ce que dit le Seigneur à celui qui a été dans le dernier mépris, à la nation détestée, à l'esclave de ceux qui dominent. » *Hæc dicit Dominus ad contemptibilem animam, ad abominatam gentem, ad servum dominorum.* Isa. XLIX, 7. « Quiconque fait le péché, dit le Sauveur, est l'esclave du péché, » *qui facit peccatum, servus est peccati.* Joann. VIII, 34. Les méchants ont donc autant de maîtres qu'ils ont commis de péchés, et ils ne veulent pas s'affranchir de ce honteux et pénible esclavage.

« Nul ne peut servir deux maîtres. » Notre Seigneur a en vue ceux qui prétendent servir Dieu sans abandonner l'amour de l'argent, et voudraient concilier ces deux choses inconciliables. Ils ressemblent à ces Samaritains qui, après l'exil des dix tribus captives, occupèrent le pays laissé par elles, et dont la sainte Ecriture rapporte qu'ils adoraient Dieu et les idoles des nations; ou bien aux enfants d'Israël coupables du même crime, que le prophète Elie apostrophe en ces termes : « Jusques à quand serez-vous incertains entre les deux partis? Si le Seigneur est Dieu, suivez-le, et si Baal est Dieu, suivez-le aussi. » *Usquequo claudicatis in duas partes? Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum,* III Reg. XVIII, 21; ou bien encore aux Philistins qui, s'étant emparé de l'arche du Seigneur, la placèrent à côté de Dagon, leur dieu, et accordèrent les mêmes honneurs au vrai Dieu et à une idole. Ainsi ces hommes placent leur dieu, je veux dire l'or et l'argent, près du Dieu véritable, quand ils s'imaginent pouvoir les honorer tous deux du même culte. Le Sauveur les convainc d'erreur par ces paroles : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » — « Quel commerce, s'écrie saint Paul, entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial? » *Quæ societas luci ad tenebras? Quæ conventio Christi ad Belial?* II Cor. VI, 14-15. Quel rapport entre la piété et la cupidité, entre l'amour de Dieu et l'amour du monde? « Le lit est si resserré, dit Isaïe, que si deux personnes s'y mettent, l'une tombera, et la couverture est si étroite qu'elle n'en peut couvrir deux. » *Coangustatum est stratum, itu ut alter decidat, et pallium breve utrumque operire non potest.* Isa. XXVIII, 20.

« Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. » Il faut remarquer ici le mot *servir*. Un homme sert les richesses lorsque, au lieu d'en user comme un maître, il veille comme un esclave à les accroître sans cesse. Les esclaves endurent le froid, le chaud, la pluie et toutes sortes de fatigues, non pour eux-mêmes, mais pour leur maître : ainsi l'avare, quand il s'agit d'augmenter ses biens et de faire regorger ses coffres, ne redoute les périls ni de la terre, ni de la mer, non pour jouir de ses trésors, il n'ose pas y toucher, mais pour les accroître. De cet amour exagéré des richesses naissent une foule de soucis et d'inquiétudes ; car, dit ingénieusement un poète, « l'amour est un être inquiet et craintif. »

Res est solliciti plena timoris amor.

Ce qui est vrai de l'amour en général s'applique surtout à l'amour des richesses. L'homme cupide est sans cesse appliqué à rechercher les moyens d'augmenter sa fortune ; éprouve-t-il une perte, le voilà au désespoir ; et il doit en éprouver souvent, car rien n'est stable autour de nous ; tout est pièges et dangers. Il ne se tourmente pas moins sur les profits qu'il espère réaliser. L'amour, en effet, excite dans notre cœur autant de mouvements et de troubles que la chose aimée peut nous apporter de joies ou de tristesses. Cette sollicitude, fille de l'avarice, le Sauveur veut l'éloigner de nous ; après avoir immolé la mère en disant que personne ne peut servir Dieu et Mammon, il tourne le glaive contre la fille, et ajoute : « C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. »

Mais, dira quelqu'un, que de choses nécessaires à la vie présente et qu'on ne peut se procurer sans industrie et sans application ! Or, la sollicitude est comme un aiguillon qui nous excite au travail ; s'en dépouiller, c'est tomber dans la paresse et l'inertie. Pour répondre à cette objection, il me suffirait d'invoquer l'autorité du divin Législateur. Dieu, qui avait ordonné aux Juifs de laisser reposer la terre tous les sept ans, leur accordait la sixième année une moisson plus abondante qui suffisait au repos de la septième : de même, en nous avertissant de rejeter

toute inquiétude, toute crainte vaine, il s'engage à prendre en main nos intérêts, à avoir pour nous une tendre et constante sollicitude. Mais notre Seigneur lui-même ne se contente pas de cette autorité; il apporte les raisons les plus décisives pour bannir de notre cœur les funestes soucis.

Avant de les développer, permettez-moi de vous rappeler que, autre est la providence de Dieu à l'égard des animaux, autre sa providence à l'égard des hommes. Pour les animaux, il pourvoit à leurs besoins toujours de la même manière, parce qu'il n'y a en eux ni mérite ni démérite qui réclame une différence dans ses faveurs. Il en est tout autrement de l'homme; Dieu le gouverne et le traite selon la diversité de ses mérites, comme la sainte Ecriture l'atteste à chaque page. « Les yeux du Seigneur, dit le Prophète royal, sont attachés sur les justes, et ses oreilles sont ouvertes à leurs prières; mais le Seigneur regarde d'un œil sévère ceux qui font le mal pour exterminer leur mémoire de dessus la terre. » *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum; vultus autem Domini super facientes mala, ut perdat de terra memoriam eorum.* Ps. xxxiii, 16, 17. Le premier psaume exprime cette vérité par une image élégante, où le juste est comparé à un arbre planté sur le bord des eaux, et qui ne laisse tomber ni ses feuilles ni ses fruits, et le méchant à la poussière que le vent emporte de la face de la terre. Je passe sous silence les autres témoignages qui sont innombrables.

Ce principe établi, les raisons que le Sauveur nous donne pour bannir de notre cœur les soucis dévorants et les vaines sollicitudes, regardent surtout les hommes pieux, et ont la plus grande efficacité pour les fortifier, les consoler, et leur ôter une inquiète sollicitude. Car c'est à eux principalement que notre Seigneur s'adresse lorsqu'il dit, quelques versets plus loin : « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses. » Celui qui a Dieu pour père n'a aucune raison de s'affliger et de craindre. C'est donc à eux que notre Seigneur donne ce commandement : « C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. » Et quelles raisons, Seigneur, apportez-vous à l'appui

de ce précepte? Voici la première : « La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps que le vêtement? » C'est-à-dire, celui qui a fait votre corps et vous a donné la vie, saura bien pourvoir à votre conservation. Toutes les choses que Dieu a faites et appelées à l'existence, il leur a donné en même temps ce qui leur fallait pour vivre : qu'avait-il besoin de créer, s'il ne devait pas nourrir et conserver ses créatures? Ce passage est pour nous un avertissement de repasser en notre esprit tous les bienfaits de Dieu en général, afin d'en conclure que celui qui nous a accordé de si magnifiques faveurs ne nous refusera pas des dons moins importants. Eh quoi! il refuserait à ses fidèles la nourriture matérielle, celui qui les nourrit de son propre corps? Il leur refuserait de quoi étancher leur soif, celui qui les abreuve du sang et de l'eau sortis de son côté? Il nous refuserait le vêtement, celui qui a daigné revêtir l'infirmité de notre nature? Il nous refuserait les biens nécessaires à l'entretien de cette vie, celui qui nous prépare une éternité de gloire dans la vie future? Il nous refuserait le froment, dont la fourmi se nourrit, celui qui nous réserve le pain des anges? « Est-ce que la vie, dit-il, n'est pas plus que la nourriture? etc. » Comme s'il disait : Celui qui a fait le plus, fera aussi le moins; celui qui m'a nourri et assisté jusqu'à présent, toujours semblable à lui-même, ne me laissera pas devenir le jouet de la fortune.

Le Sauveur confirme cette raison par l'exemple des oiseaux : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas plus qu'eux? » Ici s'ouvrirait à nous un large champ, si nous voulions parcourir toutes les espèces d'animaux, et montrer l'admirable sagesse de la providence dans les ressources aussi nombreuses que variées qu'elle a mises en eux pour se procurer leur nourriture. Aux uns elle a donné la force, à d'autres la ruse ou l'agilité; les uns vont à la chasse, d'autres dressent des pièges et des embûches : tous, jusqu'au plus petit, trouvent le moyen de se nourrir. Et cela est si vrai, que ce serait faire injure à la sagesse divine que de supposer un seul être créé de Dieu qui n'aurait pas les choses nécessaires

à son existence. Une telle hypothèse répugne à la perfection d'un si grand ouvrier.

Remarquez que le Sauveur ne dit pas : *Dieu les nourrit*, mais : « Votre Père céleste les nourrit. » Cette expression a ici une force particulière. C'est comme s'il disait : Si Dieu, qui n'est pas le père des oiseaux, ne laisse pas d'en prendre soin, à plus forte raison prendra-t-il soin de vous, dont il est le père, car c'est le devoir d'un père de procurer la nourriture à ses enfants. C'est ce que nous montre l'exemple même des oiseaux, qui se privent des aliments cherchés au loin par un pénible travail, et vont jusqu'à le retirer de leur gésier pour les offrir à leurs petits, se condamnant à la faim pour apaiser la leur. Si donc toute la perfection des créatures se trouve, avec un accroissement infini, dans le Créateur de l'univers, il s'ensuit qu'il possède, à un degré bien plus élevé que les oiseaux, la tendresse paternelle pour ses enfants.

Notre Seigneur ajoute une autre raison : « Qui de vous, à force d'y penser, pourrait ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? » Sur ce point, l'homme se consumerait en désirs vains et inutiles. Votre indifférence ne diminuera pas votre taille, et vos soucis ne sauraient l'accroître. Si donc votre pouvoir ne s'étend pas même jusque-là, pourquoi vous tourmenter du reste? Par ce raisonnement, le Sauveur nous montre que tout ce qui arrive dans le monde, aussi bien les grandes choses que les petites, est soumis à la divine providence, et que tous nos efforts, si Dieu est contre nous, sont aussi impuissants pour nous faire arriver à la richesse, que pour ajouter une coudée à la mesure de notre corps. D'où il suit que nous devons éviter toute sollicitude inquiète et chagrine, laquelle, sans nous procurer aucun avantage, serait un tourment pour nous, et, ce qui est plus grave, un acte de défiance vis-à-vis de Dieu.

Notre Seigneur condamne de même l'inquiétude pour ce qui regarde le vêtement : « Et le vêtement, dit-il, pourquoi vous en inquiétez-vous? Considérez les lis des champs, comment ils croissent : ils ne travaillent, ni ne filent. Et cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu

comme l'un d'eux. » Saint Jérôme remarque ici que ni la soie et la pourpre, ni aucune peinture, ni le plus fin tissu ne sont comparables à une fleur. Quel vêtement a jamais égalé le doux éclat de la rose ou la blancheur du lis? Quelle pourpre ne le cède à la violette? Quoi de plus beau, de plus agréable aux yeux qu'un vert gazon? De là cette parole de l'Ecclésiastique : « La grâce du corps et la beauté du visage plaisent à l'œil; mais la verdure d'un champ semé surpasse l'un et l'autre. » *Gratiam et speciem desiderabit oculus tuus, et super hæc virides sationes.* Eccli. XL, 22. Notre Seigneur est donc en droit de tirer cette conclusion : « Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui est aujourd'hui, et demain sera jetée dans le four, combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi? » C'est un argument qui conclut du moins au plus, d'une fleur à l'homme, comme si notre Seigneur disait : Si Dieu revêt ainsi une simple plante, qui fleurit un jour et qu'on jette le lendemain dans le four ou sur le fumier, combien plus prendra-t-il soin de vous vêtir et de vous orner, vous qui êtes son précieux héritage, et qu'il a créés, non pour vivre quelques heures, mais pour régner éternellement avec lui?

II.

A Dieu ne plaise qu'en rapportant ces paroles du Sauveur : « Ils ne travaillent, ni ne filent, » je donne à personne un prétexte pour justifier son oisiveté, puisque Dieu a dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front! » *In sudore vultus tui vesceris pane.* Gen. III, 19. Jésus-Christ condamne l'inquiétude, non le travail, selon cette parole de saint Jérôme : « Le travail doit être pratiqué, l'inquiétude bannie. » Il y eut autrefois des hérétiques très-attachés à la prière (on les appelait pour cette raison *euchites*) et contemporains de saint Augustin, qui parle d'eux dans son livre des *Hérésies*. Ils professaient pour l'oraison une telle estime, qu'ils interdisaient aux moines toute espèce de travail corporel, même pour se procurer les aliments indispensables à la vie. Mais cette erreur avait été condamnée d'avance par saint Paul, qui lui-même travaillait des mains, et

exhortait les fidèles à un semblable exercice ; et par le patriarche Job, qui dit : « L'homme est né pour le travail, comme l'oiseau pour prendre son essor. » *Homo nascitur ad laborem, et avis ad volandum.* Job. v, 7. Or, tout être se perfectionne s'il obéit aux lois de sa nature et se pervertit s'il s'en écarte ; c'est ce qui arrive aussi à l'homme : le travail le rend meilleur, et l'oisiveté le corrompt. De là ces vers de Baptiste de Mantoue.

Ferrum si transit in usus,
Assiduo splendore micat, vultuque nitenti
Audet ad argenti decus aspirare superbum.
At si longa quies ierit, fuscatur, et atram
Vertitur in faciem, celerique absumitur ævo.

« Le fer qui sert à nos usages brille d'un vif éclat, et sa face brillante le dispute à la splendeur même de l'argent. Mais qu'il demeure immobile dans un long repos, il s'obscurcit, prend une teinte sombre, et la rouille le ronge en peu de jours. »

Parlerai-je des bêtes de somme? Le cheval qui reste longtemps attaché à la crèche s'engourdit et perd son agilité. L'eau des marais qui demeure immobile, se corrompt et enfante des animaux impurs; la terre non cultivée se couvre d'épines et de ronces. L'oisiveté est bien plus nuisible encore à l'homme. Écoutons le Prophète royal : « Ils ne prennent point de part aux travaux des hommes; ils sont étrangers à leurs fatigues et à leurs épreuves : c'est pourquoi l'orgueil s'est emparé d'eux; ils sont tout couverts de leur iniquité et de leur impiété, » *in labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur : ideo tenuit eos superbia, operi sunt iniquitate et impietate sua.* Ps. LXXII, 5, 6. Voilà les ronces et les épines que produit dans le repos la terre de notre cœur. De là naissent aussi les amours impudiques, dont il a dit avec raison qu'elles étaient l'occupation des personnes oisives. En un mot, selon la parole du Sage, « l'oisiveté enseigne beaucoup de mal, » *multam malitiam docuit otiositas,* Eccli. xxxiii, 29, et on l'a justement appelée la sentine de tous les vices. Aussi le très-sage Créateur de toutes choses a-t-il pris un soin extrême à ce qu'il n'y eût dans le monde rien de vide ou d'inutile, jusque-là qu'un corps grave, l'eau, que son poids entraîne naturellement

vers la terre, s'élève en haut pour ne laisser dans l'univers aucun espace vide. Cet exemple nous montre, mes frères, combien nous sommes obligés d'éviter une vie molle, oisive et vide de bonnes œuvres, et de nous exercer à un travail utile et fructueux.

Mais revenons à notre sujet, et écoutons de la bouche du Sauveur un nouveau motif de ne pas nous laisser aller à l'inquiétude pour des choses terrestres : « Ce sont les Gentils, dit-il, qui recherchent avidement ces choses; » comme s'il disait : Il n'est pas étonnant que les Gentils, qui ne connaissent pas d'autres biens que ceux qu'ils voient de leurs yeux, les poursuivent avec ardeur; mais vous, qui avez l'espérance de posséder des biens éternels et célestes, en comparaison desquels ceux que nos mains touchent ici-bas ne sont qu'ombre et poussière, et qui passez en ce monde comme des étrangers, cheminant vers la céleste patrie, pourquoi mettre tant de zèle à amasser des richesses que vous quitterez bientôt?

De peur que tant de motifs ne suffisent pas encore à nous persuader, le Sauveur, qui connaît notre faiblesse et notre peu de foi, ajoute une dernière raison bien efficace pour guérir tout sentiment de défiance : « Votre Père céleste, dit-il, sait que vous avez besoin de ces choses. » Quelle éloquence pourrait célébrer dignement la dignité des chrétiens fidèles qui ont Dieu pour père? Certes, il eût suffi à notre grandeur que Dieu devînt notre roi, notre seigneur, notre maître, notre docteur, le protecteur et le gardien de notre vie. Mais il a voulu être notre père : quelle parenté plus intime! et quel honneur pour nous d'être uni par un lien si étroit au Souverain de l'univers!

Sans doute, me direz-vous, Dieu est le père commun de tous les hommes : non-seulement les saintes Lettres, mais encore les philosophes platoniciens l'appellent ainsi; mais il n'est pas notre père au même titre que ceux qui nous ont donné le jour. — Cela est vrai; mais, pour ce qui concerne mon bonheur, il est père par sa bienveillance, par sa providence, par sa miséricorde, par ses soins paternels et ses bienfaits. Écoutons-le dans Jérémie : « Ephraïm n'est-il pas mon fils que j'ai honoré, et un enfant que j'ai élevé avec tendresse? Depuis que je parle de lui par mes pro-

phètes, je me souviens de lui dans mon amour. C'est pourquoi mes entrailles sont émues de l'état où il est, et je lui ferai miséricorde, » *si filius honorabilis mihi Ephraim, si puer delicatus : quia ex quo locutus sum de eo, adhuc recordabor ejus. Idcirco conturbata sunt viscera mea super eum ; miserans miserebor ejus*, Jerem. xxxi, 20. Un autre interprète traduit : *An non filius mihi pretiosus Ephraim ? an non puer solationum (ou deliciarum) ?* « Ephraïm ne m'est-il pas un fils chéri, un enfant de consolation (ou bien-aimé) ? » Quelle bonté, quelle tendresse respirent toutes ces expressions ! Il ajoute : « Mes entrailles sont émues de l'état où il est. » Le Seigneur, parlant ici à la manière des hommes, montre l'affection du père le plus aimant, tellement touché du sort de son fils, que ses entrailles s'émeuvent à cause de lui. Un peu plus haut, le même Prophète décrit en ces termes l'action de cette providence paternelle : « Je les ferai passer au travers des torrents par un chemin droit où ils ne feront aucun faux pas, parce que je suis devenu le père d'Israël, et qu'Ephraïm est mon premier-né, » *adducam eos per torrentes aquarum in via recta, et non impingent in ea, quia factus sum Israeli pater, et Ephraim primogenitus meus est*. Jerem. xxxi, 9. L'office de la divine providence est donc de conduire ses fils le long des limpides fontaines et par des chemins unis, où leur pied ne heurtera contre aucun obstacle. Pourquoi, Seigneur ? « Parce que, dit-il, je suis devenu le père d'Israël, et qu'Ephraïm est mon premier-né. » Il parle d'Israël et d'Ephraïm selon l'esprit, figure de son peuple fidèle, qu'il déclare aimer comme son fils et comme son premier-né, celui des enfants qu'on aime le plus. Mais pourquoi m'arrêter à montrer que Dieu est un père, lorsque le Prophète royal lui donne une tendresse plus grande encore que celle des pères selon la nature ? « Mon père et ma mère m'ont abandonné, dit-il, mais le Seigneur m'a recueilli, » *pater meus et mater mea dereliquerunt me ; Dominus autem assumpsit me*. Ps. xxvi, 10. Isaïe tient le même langage : « C'est vous, Seigneur, qui êtes notre père. Abraham ne nous connaît pas, Israël ne sait qui nous sommes ; mais vous, Seigneur, vous êtes notre père, vous êtes notre libérateur, » *tu pater noster, et Abraham nescivit nos, et Israel ignoravit nos ; tu, Do-*

mine, pater noster, redemptor noster. Isa. LXIII, 16. N'est-il pas évident que Dieu est un père, et même plus qu'un père? Pourquoi donc, ô homme de peu de foi, qui reconnais en Dieu un père, pourquoi te tourmenter, pourquoi douter de sa providence, pourquoi déchirer ton âme par tant de soucis et te demander avec inquiétude: Que mangerai-je? que boirai-je? et de quoi me vêtirai-je? De quoi doutes-tu? De son pouvoir? c'est un Dieu. De sa volonté? c'est un père. De sa connaissance de nos besoins? son Fils l'atteste dans l'Évangile: « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de ces choses. » Si donc ni le pouvoir, ni la volonté, ni la connaissance de nos besoins ne lui fait défaut, le chrétien fidèle a-t-il la moindre raison de s'inquiéter des choses nécessaires à sa subsistance? »

III.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent, mes frères, doit être pour vous une puissante exhortation à la confiance. Je vais vous montrer maintenant, par un exemple emprunté à nos saints Livres, combien la défiance est odieuse aux yeux du Seigneur. Ce crime fut celui des enfants d'Israël, trompés par le récit des espions qui, après avoir parcouru le pays de Chanaan, tinrent au peuple ce discours: « Nous avons été dans la terre où vous nous aviez envoyés; il y coule véritablement des ruisseaux de lait et de miel, comme on peut le reconnaître par ces fruits. Mais elle a des habitants très-forts et des villes grandes et environnées de murailles... Le peuple que nous y avons trouvé est d'une taille extraordinaire. Nous avons vu là des hommes qui étaient comme des monstres, des fils d'Enac de la race des géants, auprès desquels nous ne paraissions que comme des sauterelles¹. » En entendant ces paroles, le peuple effrayé et désespérant de s'emparer de ce pays, songea à retourner en Egypte. Quelle éloquence pourrait peindre la fureur que cette défiance alluma dans le cœur

¹ Venimus in terram, ad quam misisti nos, quæ revera fluit lacte et melle, ut ex his fructibus cognosci potest; sed cultores fortissimos habet, et urbes grandes atque muratas..... Populus quem aspeximus proceræ staturæ est. Ibi vidimus monstra quædam filiorum Enac de genere giganteo: quibus comparati, quasi locustæ videbatur. *Num.* XIII, 28, 29, 33, 34.

de Dieu? « Jusques à quand, dit-il à Moïse, ce peuple m'outragera-t-il? Jusques à quand ne me croira-t-il point, après tous les miracles que j'ai fait devant leurs yeux? Je les frapperai donc de la peste, et je les exterminerai; et pour vous, je vous établirai prince sur un autre peuple plus grand et plus fort que n'est celui-ci¹. » Moïse ayant essayé, à force de prières, d'apaiser la colère de Dieu, et lui ayant dit entre autres choses : « Pardonnez, je vous supplie, le péché de ce peuple selon la grandeur de votre miséricorde, selon que vous leur avez été favorable depuis leur sortie d'Égypte jusqu'en ce lieu², » le Seigneur lui répondit : « Je leur pardonne comme vous me le demandez..... Cependant tous les hommes qui ont vu l'éclat de ma majesté et les miracles que j'ai faits dans l'Égypte et dans le désert, et qui m'ont tenté dix fois différentes, ne verront point la terre que j'ai promise à leurs pères avec serment..... Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que je vous traiterai selon le souhait que je vous ai entendu faire..... Vos corps seront étendus morts dans cette solitude. Vos enfants seront errants et vagabonds dans ce désert pendant quarante ans, et porteront la peine de votre révolte contre moi..... Vous recevrez pendant quarante ans la peine de vos iniquités, et vous saurez quelle est ma vengeance³. » Mon dessein, mes frères, en vous rapportant ces détails, est de vous exciter à l'amour de deux vertus qui paraissent opposées, la crainte et la confiance, et si vous voulez y réfléchir, nos saints

¹ Usquequo detrahet mihi populus iste? Quosque non credent mihi, in omnibus signis quæ feci coram eis? Feriam igitur eos pestilentia, atque consumam; te autem faciam principem super gentem magnam, et fortiozem quam hæc est. *Num.* XIV, 11, 12.

² Dimitte, obsecro, peccatum populi hujus secundum magnitudinem misericordiæ tuæ, sicut propitius fuisti egredientibus de Ægypto usque ad locum istum. *Ibid.* 19.

³ Dixitque Dominus : Dimisi juxta verbum tuum. Attamen omnes homines qui majestatem meam viderunt, et signa quæ feci in Ægypto et in solitudine, et tentaverunt me jam per decem vices, nec obedierunt voci meæ, non videbunt terram pro qua juravi patribus eorum..... Vivo ego, ait Dominus : sicut locuti estis audiente me, sic faciam vobis... Vestra cadavera jacebunt in solitudine. Filii vestri erunt vagi in deserto annis quadraginta, et portabunt fornicationem vestram..... Et quadraginta annis recipietis iniquitates vestras, et scietis ultionem meam. *Ibid.* 20, 22, 28, 32, 33, 34.

Livres ne renferment pas un seul trait qui soit plus capable de vous y porter.

La rigueur du châtement dont Dieu punit la défiance de son peuple démontre combien la confiance lui est agréable. Car si la défiance est un grand mal, et ce que nous venons de dire le prouve avec évidence, il s'ensuit nécessairement que la confiance est un grand bien, puisqu'elle nous met à l'abri d'une peine si rigoureuse. En effet, c'est ainsi que nous raisonnons sur des sujets analogues : si l'orgueil est un grand mal, donc l'humilité est un grand bien ; si l'avarice est un grand mal, donc la libéralité est un grand bien. Cet exemple de la sainte Ecriture montre donc tout à la fois le crime de la défiance et le mérite de la confiance.

Maintenant, par la rigueur de ce supplice, apprenons à connaître la grandeur de la justice divine et la cause de notre crainte. Le péché de ce peuple ne fut ni l'idolâtrie, telle que l'adoration du veau d'or (*Exod. xxxii*), ni l'adultère ou la luxure jointe à l'idolâtrie, tel que le crime commis avec les femmes madianites (*Num. xxv*) ; il consistait surtout dans la défiance qui s'empara des esprits après le récit effrayant des espions. Mais n'avaient-ils pas, et en Egypte, et dans le désert, été témoins des plus admirables prodiges ? Sans aucun doute. Mais les disciples du Sauveur, attachés à sa personne, en avaient vu de plus nombreux ; ils l'avaient vu, avec un peu de pain et quelques poissons, rassasier une grande multitude, et cependant, dans une circonstance tout-à-fait semblable, ils ne purent, tant ils étaient lents à comprendre et à croire, deviner ce qu'il ferait. Or, ils n'étaient ni moins lents ni moins grossiers, ces Israélites naguère encore occupés en Egypte à ramasser de la paille et à faire des briques. Néanmoins un moment d'hésitation et de défiance, bien naturelle à l'infirmité humaine, est puni d'un long et rigoureux supplice, alors même que Moïse a prié le Seigneur de pardonner à son peuple, et que le Seigneur lui a répondu : « J'ai pardonné selon ta demande. » Qui ne s'étonnerait de voir une faute d'un moment punie par l'exil, non pas d'une ou deux années, mais de quarante ans, ou plutôt de toute la vie, par l'exil d'un peuple errant dans

une terre déserte, sans chemin et sans eau, où, dit Jérémie (chap. vi), jamais homme n'avait fixé sa tente, terre desséchée, image de la mort, où le regard n'avait pour se reposer que le sable immense et l'horrible aspect de la solitude? Parlerai-je des rayons enflammés du soleil, de l'intempérie de saisons, des repaires des bêtes féroces, des serpents de feu, de la dipsade, dont le souffle donnait la mort? Vous peindrai-je l'indigence des choses mêmes les plus nécessaires à la vie, la fatigue et l'ennui de ces interminables pérégrinations à travers des voies incon- nues, jusque-là que le peuple, au témoignage de nos saints Livres, « commença à prendre en dégoût tant de marches et de fatigues, » *cœpit populum tædere itineris ac laboris*. Num. xxi, 4. Rappellerai-je que la vengeance divine non-seulement tomba sur les vivants, mais s'acharna sur les morts eux-mêmes? En effet, c'est une grande consolation pour l'homme de reposer parmi les siens sur le sol de la patrie, et nous savons combien les saints patriarches avaient à cœur de se procurer cette consolation suprême. Or, le Seigneur en priva le peuple incrédule, en lui marquant le lieu de sa sépulture dans le sable du désert, parmi les hôtes farouches de la solitude. « Vos cadavres, dit-il, seront gisants dans le désert. » *Vestra cadavera jacebunt in solitudine*. Num. xiv, 32. A la vérité le prêtre Phinée, lors de la prévarication de Phogor, apaisa la colère de Dieu, comme Dieu lui-même nous l'atteste : « Phinée, fils d'Eléazar, dit-il, a détourné ma colère de dessus les enfants d'Israël, parce qu'il a été animé de mon zèle contre eux, afin que je n'exterminasse pas les enfants d'Israël dans ma fureur. » *Phinees filius Eleazari avertit iram meam a filiis Israel, quia zelo meo commotus est contra eos, ut non ipse delearem filios Israel in zelo meo*. Num. xxv, 11. Mais quant à cette peine d'un si long exil, ni les prières et les sacrifices quoti- diens des prêtres, ni l'intimité de Moïse avec Dieu, ni la pénitence et le deuil du peuple, ni les fatigues de ces marches intermi- nables ne purent fléchir le Seigneur et obtenir de sa miséricorde le moindre adoucissement. Qui de vous, mes frères, ne serait frappé d'épouvante au récit d'une si grande sévérité? Qui de vous ne tremblerait de tous ses membres en voyant la rigueur

de la justice divine? Oh! que l'Apôtre avait raison de s'écrier : « Il est affreux de tomber entre les mains du Dieu vivant. » *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Hebr. x. Et Jérémie : « Qui sera sans crainte devant vous, ô Roi des nations? » *Quis non timebit te, o Rex gentium?* Jerem. x, 7. Et le Seigneur lui-même, dans un autre endroit du même Prophète : « Ne me respecterez-vous donc point, et ne serez-vous point saisis de frayeur devant ma face, moi qui ai mis le sable pour borne à la mer, qui lui ai prescrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais? » *Me ergo non timebitis, et a facie mea non dolebitis? Qui posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum quod non præteribit.* Jerem. v, 22.

Je ne me suis étendu sur ces souvenirs, mes frères, que pour détruire dans vos cœurs, autant qu'il est possible, une funeste illusion par laquelle le démon entraîne avec lui dans l'abîme une multitude innombrable d'âmes. Ceux qui s'obstinent pendant toute leur vie dans le crime couvrent leur perversité du bouclier de la divine miséricorde, et, opposant une vaine confiance à l'aiguillon du remords, reposent tranquillement sur le lit de leurs iniquités. Infortunés! ils ne comprennent pas qu'en Dieu la bonté et la vengeance découlent de la même source, et que le même sentiment qui remplit sa main de bienfaits pour les justes arme son bras contre les coupables.

Cet aveuglement et cette confiance présomptueuse sont condamnés en ces termes par l'Ecclésiastique : « Ne dites pas : La miséricorde du Seigneur est grande; il aura pitié de la multitude de mes péchés. Car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde, et il regarde les pécheurs dans sa colère. » *Ne dicas : Misericordia Domini magna est; multitudinis peccatorum miseretur. Misericordia enim et ira ab illo cito proximant, et in peccatores respicit ira illius.* Eccli. v, 6-7. Quiconque méditera avec attention sur la rigueur des jugements de Dieu dont nous venons de parler, ne pourra s'empêcher, s'il se voit couvert d'iniquités, d'éprouver une sorte de saisissement et d'horreur au souvenir des Israélites condamnés pour une seule faute à errer pendant quarante ans dans une affreuse solitude. En outre, si le très-saint

patriarche Job, que son cœur, dit l'Écriture, n'avait pas repris une seule fois pendant toute sa vie, et qui n'avait pas par conséquent à craindre pour ses péchés, ressentait cependant une telle frayeur qu'il s'écriait : « Toujours j'ai craint les flots gonflés de la colère de Dieu, sans pouvoir supporter le poids de sa majesté. » *Semper quasi tumentes super me fluctus timui Deum, et pondus ejus ferre non poteram.* Job. XXXI, 23. Qui ne voit que la sécurité des impies, qui passent toute leur vie sans aucune inquiétude, ne peut être que l'œuvre du démon ?

Que ces exemples, mes frères, nous engagent à vivre dans la crainte, selon la recommandation de l'apôtre saint Pierre, durant le temps que nous demeurerons comme étrangers sur la terre, *in timore incolatus vestri tempore conversamini*, I Petr. I, 17; à cette crainte, joignons une confiance salutaire, et que ces deux sentiments, comme deux pieds qui ne trébuchent pas, nous fassent marcher dans la voie des commandements divins, tempérant la confiance par la crainte, la crainte par la confiance, et évitant ainsi la présomption aveugle et le triste désespoir. Guidés par ces deux compagnes de la foi, nous mériterons, avec le souffle favorable de la grâce divine, d'arriver au port de l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE ; — 2^o DE LA PRÉPARATION A LA MORT.

Ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ.

Voici qu'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère. *Luc. VII, 12.*

Puisque l'évangile de ce jour nous met sous les yeux le spectacle d'un jeune homme ravi par la mort à la fleur de l'âge, il ne sera pas, je pense, hors de propos, que, nous adressant à des hommes mortels, nous disions quelque chose de la mort, condition et terme inévitable de notre vie. Aucun sujet n'est plus

capable de nous inspirer la crainte de Dieu, la haine du péché et le mépris du monde. Et quelle méditation convient mieux à des mortels que la méditation de la mort? La mort est tellement une condition de notre nature, que les philosophes ont fait entrer cet élément dans la notion de l'homme, qu'ils définissent « un animal raisonnable et mortel, » voulant sans doute, par l'addition de ce dernier mot, le distinguer des esprits bienheureux. Disons toutefois que cette condition n'est pas essentielle à notre nature; introduite dans le genre humain par le péché, la mort nous serait restée inconnue si nous avions persévéré dans l'état d'innocence où Dieu nous avait constitués.

Certes, je sais bien que le souvenir de la mort n'est pas agréable à tous. Si les pauvres et les malheureux y pensent volontiers comme au terme désiré de leurs souffrances, son souvenir, dit l'Ecclésiastique, « est amer à un homme qui vit en paix au milieu de ses biens. » *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis!* Eccli. xli, 1. Mais cette pensée, agréable ou non, est utile à tous : elle tire les hommes du sommeil d'une sécurité perfide; elle leur inspire une tristesse salutaire, le regret de leurs fautes et de graves préoccupations; surtout elle les pénètre de la crainte du Seigneur, et contraint les plus lâches et les plus négligents à se préparer au jugement de Dieu. Or, comme notre salut et notre bonheur éternels dépendent de cette préparation, il s'ensuit qu'aucun sujet d'instruction n'est plus convenable et plus nécessaire au chrétien. Nous commencerons toutefois par expliquer le récit évangélique. Afin de traiter utilement et pieusement ce grave sujet, implorons l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Nous trouvons dans l'évangile de ce dimanche le récit de la guérison d'un fils unique, opérée par le Sauveur, récit que l'évangéliste saint Luc nous donne en ces termes : « Jésus s'en alla ensuite dans une ville appelée Naïm, suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple. » Notre Seigneur, durant toute sa vie terrestre, ne cessa pas un seul instant de travailler au salut

des hommes. Pendant le jour il enseignait dans le temple, et il passait la nuit à prier son Père pour nous (*Luc. vi, 12*). Il parcourait aussi les villes, les bourgades et les hameaux, annonçant partout le royaume de Dieu, partout chassant les démons du corps des possédés, et répandant sur tous les bienfaits du salut. Cette sollicitude pour notre salut et la gloire de son Père, lui-même la révéla un jour à ses disciples qui lui offraient à manger : « Ma nourriture, leur dit-il, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre. » *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. Joann. iv, 34.* Aussi n'attend-il pas, pour l'exercer, qu'il ait atteint la maturité de l'âge; nous l'entendons, dès l'âge de douze ans, répondre à ses parents qui lui reprochent de les avoir quittés sur la route : « Pourquoi me cherchez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses qui regardent mon Père? » *Quid est quod me quærebatis? Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse? Luc. ii, 49.* Les œuvres de son Père, c'est tout ce qui se rapporte au salut des hommes.

Tous les saints, à l'exemple de Jésus-Christ, faisaient un si grand cas du temps, qu'ils le remplissaient tout entier d'actions saintes. Et ici qui pourrait déplorer comme ils le méritent l'aveuglement et la négligence des hommes qui consomment le temps, ce don de Dieu si précieux, à des bagatelles, au lieu de le faire servir à se procurer les trésors de l'éternelle félicité? Parlerai-je de ceux qui l'emploient à jouer aux cartes, aux dés et autres amusements semblables? Ces hommes, lorsqu'ils comparaitront devant le tribunal du Juge suprême, quelles œuvres pourront-ils lui offrir? Que répondront-ils quand on leur demandera compte du temps qui leur avait été accordé pour faire leur salut? Ah! ils seront bien forcés d'avouer qu'ils l'ont perdu tout entier dans le sommeil, le jeu, l'oisiveté, etc. Or, comme tous les enseignements de la foi se rapportent à ce point unique, que ceux qui ont fait le bien reçoivent la vie éternelle, et que ceux qui ont fait le mal sont condamnés à l'éternel supplice, quelles bonnes œuvres ces hommes pourront-ils produire pour revendiquer la souveraine béatitude? O misérable condition des hommes qui, étant créés de

Dieu pour le bonheur du ciel, se sont dégradés, ont oublié à ce point leur noblesse et leur dignité native, que, à considérer leur vie semblable à celle des animaux, on croirait qu'ils sont nés pour satisfaire leur ventre et se livrer à de grossiers plaisirs! Mais revenons au récit évangélique.

« Comme Jésus approchait de la porte de la ville de Naïm, il se trouva qu'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère. » C'est une des nombreuses illusions des pécheurs qui renvoient à un autre temps le remède d'une salutaire pénitence, de se promettre une vie très-longue, pendant laquelle il leur sera facile de changer de conduite et d'expié leurs fautes. Le jeune homme de notre évangile, ravi par une mort prématurée, condamne cette fausse sécurité. Car le destin, dit Sénèque, ne suit pas l'ordre naturel; il ne commence pas toujours par frapper ceux qui ont le plus vécu. Cette funeste illusion a son principe dans l'amour exagéré de nous-mêmes, source de tant d'erreurs. Trompés par cet amour, les hommes ne s'arrêtent pas à considérer la mort de ceux qui succombent à la fleur de l'âge; ils mesurent leur vie sur la vie de ceux à qui Dieu a accordé le plus grand nombre d'années. Que fais-tu, ô homme? En vertu de quel droit te promets-tu des années aussi nombreuses? Ne vois-tu pas que la plupart, abusés par une erreur semblable, sont loin d'atteindre le terme qu'ils espèrent? Puis donc que tu es mortel comme eux, de la même condition et de la même nature, composé des mêmes éléments, sujet aux mêmes vicissitudes, aux mêmes injures du ciel, des étoiles et du temps, pourquoi serais-tu seul préservé de ce qui arrive tous les jours aux autres? Mais l'amour immodéré de la vie trompe ici les hommes, et leur confiance n'a d'autre mesure que leur désir : ils espèrent vivre autant, non pas que ceux qui sont enlevés avant l'heure, mais que ceux qui vivent le plus longtemps. Il arrive quelque chose de semblable à ces aventuriers qui passent la mer pour aller aux Indes, cette terre si riche en or et en argent. Remarquant que quelques hommes sont revenus de ce pays chargés de trésors, ils s'y précipitent avidement. Que d'autres infiniment plus nombreux aient trouvé la mort en voyage ou dans les combats, cette

considération ne les arrête point. La réussite d'un petit nombre d'heureux a sur eux plus d'empire que les désastres d'une foule de malheureux. D'où vient que des hommes doués de raison se montrent si aveugles et si insensés? Il n'y a pas d'autre cause qu'une excessive cupidité. Comme la passion de l'argent les dévore, l'exemple d'un mortel enrichi les pousse à affronter tous les hasards de la terre et des mers, sans que la misérable fin de tant d'autres puisse refroidir leur ardeur. Une illusion semblable trompe les hommes qui se promettent de longues années, parce qu'ils ont sous les yeux le spectacle de quelques vieillards respectés par la mort, oubliant tous ceux qu'elle frappe avant l'heure. A cette dernière classe appartient le jeune homme de l'Évangile, qu'un trépas inattendu avait ravi à de meilleures espérances.

Une comparaison va vous mettre sous les yeux la véritable idée que chacun doit se faire de sa vie. Parmi les divers contrats pour l'achat ou la vente qui existent parmi les hommes, il en est qui sont perpétuels, et qu'on appelle emphytéoses, d'autres qui ne le sont pas, et qu'on appelle ventes avec faculté de rachat. Or, mes frères, la vie que nous avons reçue ressemble, non à une emphytéose, mais à une vente avec faculté de rachat. Celui qui possède à ce titre un champ ou une maison n'est assuré de rien; il dépend d'un autre qui pourra, un peu plus tôt, un peu plus tard, selon ses moyens, recouvrer son ancien héritage en rendant l'argent qu'il avait reçu. Notre vie, je vous le demande, est-elle autre chose qu'un domaine possédé par nous à un titre de ce genre, et que celui qui a les clefs de la vie et de la mort nous redemandera un jour ou l'autre? Voilà, mes frères, la véritable idée qu'il faut nous faire de notre vie : nous dépendons continuellement de Dieu; rien de plus précaire que notre condition; nous ne pouvons nous promettre ni durée, ni sécurité. Ce n'est point à titre emphytéotique et pour en jouir toujours que la vie nous a été donnée, comme quelques-uns se l'imaginent, du moins à en juger par leur conduite; notre Créateur et Seigneur peut nous la redemander à chaque instant. C'est ainsi qu'il faut envisager la vie présente et celle de tous les êtres qui nous sont chers, non comme un bien assuré pour des siècles, mais comme

la chose la plus incertaine et la plus fragile, mettant notre espoir et notre félicité, non en elle, mais en Dieu seul, qui demeure éternellement. De cette manière, quand nous verrons ceux qui nous sont chers disparaître autour de nous et payer le tribut de leur mortalité, nous ne serons ni étonnés, ni surpris, comme d'un événement rare et inouï.

Donc, « comme Jésus approchait de la porte de la ville, il se trouva qu'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve. » L'Évangéliste nous peint ainsi en peu de mots toute l'infortune de cette veuve. La femme est un vase fragile, c'est-à-dire d'une nature timide et faible. Le veuvage rend cette faiblesse bien plus grande, et son malheur arrive au comble quand, après son mari, elle vient à perdre encore son fils. Tous ces maux étaient réunis dans la veuve de Naïm. D'abord elle a perdu son fils, qui devait, selon les lois de la nature, respecter sa mère, l'honorer, la consoler et subvenir à ses besoins. Ensuite ce fils était sorti de l'enfance et arrivé à l'âge où il pouvait tenir auprès de sa mère la place de son père. Enfin, c'était un fils unique, seul espoir de cette veuve; lui mort, il ne restait plus dans la maison maternelle que deuil et triste solitude.

Aussi, « le Seigneur l'ayant vue, fut touché de compassion pour elle, et lui dit : Ne pleurez point. » Les malheurs de cette femme et la solitude à laquelle elle se trouvait condamnée émurent Jésus et ouvrirent son cœur à la miséricorde. Pour comprendre quelle était cette miséricorde en Jésus-Christ, il faut savoir que la miséricorde est une vertu qui procède de la charité fraternelle, et en même temps un sentiment naturel mis dans le cœur humain par un bienfait de la providence divine. Dieu, en effet, le créateur et l'ami des hommes, a pourvu de beaucoup de manières au besoin et à la conservation de sa créature privilégiée. Il a d'abord enrichi le sein des mers et celui de la terre d'une foule de productions variées destinées à ses usages. Ensuite il lui a donné la raison et l'intelligence pour soumettre tout à son empire; de là ces vers du poète :

Rex ille omnipotens, vasto qui præsidet orbi,
Aurea qui solo moderatur sidera nutu,

Tot voluit latas habitare, animalia terras,
 Tot pontum, et liquidis vitam servare sub undis.
 Ex his tantum homini quid sit cognoscere verum,
 Quidque decens, et posse loqui, concessit : at ore
 Cætera sunt muto, et tellurem cernua lambunt.
 Hic ratione potens validissima quæque subegit,
 Alipides tigres iracundosque leones.

« Ce Roi tout puissant, qui commande au vaste univers, qui, d'un signe de sa tête, guide la course des astres brillants, a voulu peupler la terre, peupler les humides abîmes de myriades d'habitants. A l'homme seul, parmi eux, il a accordé le privilège de connaître le vrai et le bien, et le noble usage de la parole. Tous les autres sont muets, et leur tête inclinée regarde la terre. Avec le secours puissant de la raison, l'homme dompte les êtres les plus terribles et les plus forts, le tigre agile et le lion farouche. »

En outre, Dieu a mis dans le cœur des pères et des mères un ardent amour pour leurs enfants, afin que, à l'âge où ceux-ci sont incapables de pourvoir à leurs propres besoins, ils trouvent dans le dévouement et les soins paternels les moyens de subsister : Dieu pouvait-il faire quelque chose de plus pour l'homme, après lui avoir donné ces riches trésors, cette puissante intelligence, et avoir confié son enfance à l'affection de ses parents? Le Père céleste a ajouté un autre bienfait très-nécessaire. Car il se rencontre dans la vie des hommes des malheurs divers et inespérés, que les dons divins dont nous venons de parler sont impuissants à secourir. Afin donc que la providence ne fit défaut aux hommes dans aucune circonstance, Dieu a gravé dans leurs cœurs une disposition à la pitié et à la compassion, qui leur fait éprouver pour les maux des autres une douleur presque aussi vive que s'il s'agissait de leurs propres maux, et les porte à venir en aide à tout infortuné qui souffre. C'est sous l'impulsion de ce sentiment que le Samaritain recueille sur la route l'homme blessé par les voleurs, verse dans ses plaies l'huile et le vin, le place sur son cheval, le conduit dans une hôtellerie, et donne au maître d'hôtel de l'argent pour le soigner (*Luc. x*). Un mouvement semblable anima la fille de Pharaon, qui eut pitié de Moïse exposé sur le Nil, et l'adopta pour son enfant.

Il existe, je l'avoue, quelques individus tellement dégradés, qu'ils semblent avoir dépouillé toute humanité et pris les mœurs des bêtes féroces; saint Paul les appelle des hommes « sans affection, sans foi et sans miséricorde, » *sine affectione, absque fœdere, sine misericordia*, Rom. 1, 31. Tel fut Annibal, qui, voyant un fossé rempli de sang humain, s'écria : « Oh ! le beau spectacle ! » Tel fut encore ce proconsul d'Asie, nommé Valérius, qui, un jour qu'il avait fait décapiter quatre cents personnes, dit : « Voilà une action royale ! » Mais ils ne méritent pas le nom d'hommes; il faudrait bien plutôt les appeler des bêtes féroces, des monstres parmi le genre humain, puisque, à force de répandre le sang, ils avaient perdu tout-à-fait le noble sentiment de la pitié. Observons encore ici que l'Auteur de la nature n'a pas donné ce sentiment aux brutes, mais à l'homme seul; car les animaux n'éprouvent aucune compassion en voyant leurs semblables périr.

Cette doctrine très-véritable renverse deux erreurs des philosophes : celle des stoiciens, qui condamnent toutes les affections et soutiennent qu'elles nous ont été données en vain; car il est clair que cette disposition à la pitié a été mise en nous par un bienfait de la divine providence, pour nous exciter à soulager les malheurs de nos frères. L'autre erreur est celle des philosophes qui enseignent que la providence de Dieu s'exerce sur les animaux, et non sur l'homme, puisque, disent-ils, nous voyons les animaux tendre à leur fin, tandis que tout est désordre dans la vie des hommes, tout obéit au hasard et à la fortune. Cette extravagance est réfutée par le fait que nous venons de constater, savoir, que l'Auteur de la nature n'a pas donné aux bêtes, mais à l'homme seul, cette disposition à la pitié qui le porte à secourir ses frères dans le malheur. Il prend donc un soin plus grand de l'homme que des animaux.

Mais revenons à notre Seigneur Jésus-Christ. Comme il était vraiment homme, il possédait cette affection et d'autres semblables; mais en lui ce n'étaient point des passions comme les nôtres; elles étaient pleinement soumises à l'empire de la raison. Dans cette compassion qu'éprouve le Sauveur à la vue de cette veuve, il faut donc voir non-seulement un sentiment de compas-

sion, mais une compassion qui, ayant sa source dans la miséricorde, constitue un acte de vertu.

Cette compassion, Dieu la ressent pour les malheureux en général, mais surtout pour les veuves, les orphelins, les pauvres et les étrangers. Aussi les saintes Ecritures l'appellent-elles d'une manière toute spéciale le père des orphelins et le juge des veuves, et ce titre convient parfaitement à la grandeur de la majesté divine. Il existe en effet deux sortes de grandeur d'âme, une fausse et une véritable. La fausse, c'est celle qui s'exerce par la cruauté sur les pauvres et les faibles. La véritable, au contraire, prend la défense de ce qu'il y a de plus petit et de plus faible parmi les hommes, et c'est surtout le propre de la grandeur et de la munificence de Dieu. Voilà pourquoi, dans les saintes Lettres, le soin des veuves et des orphelins nous est si souvent recommandé. « Cherchez la justice, dit Isaïe, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve; puis venez, et discutons ensemble. » *Quærite judicium, subvenite oppresso, judicate pupillo, defendite viduam, et venite, et arguite me.* Isa. I, 17-18. « Jugez selon la vérité, dit de même Zacharie, et que chacun exerce la miséricorde et la charité envers son frère. N'opprimez point la veuve, le pupille, l'étranger, ni le pauvre. » *Judicium verum judicate, et misericordiam et miserationes facite, unusquisque cum fratre suo. Et viduam, et pupillum, et advenam, et pauperem nolite calumniari.* Zach. VII, 9-10. Quel terrible langage que celui que le Seigneur fait entendre au livre de l'Exode : « Vous ne ferez aucun tort à la veuve et à l'orphelin. Si vous les offensez en quelque chose, ils crieront vers moi, et j'écouterai leurs cris, et ma fureur s'allumera contre vous : je vous ferai périr par l'épée, et vos femmes deviendront veuves et vos enfants orphelins. » *Viduæ et pupillo non nocebitis. Si iæseritis eos, vociferabunt ad me, et ego audiam clamorem eorum, et indignabitur furor meus, percutiamque vos gladio, et erunt uxores vestræ viduæ, et filii vestri pupilli.* Exod. XXII, 22, 23, 24. Quel est l'homme à qui ce langage n'inspirerait pas un respect religieux pour les orphelins et les veuves, qui ont au ciel un protecteur, un défenseur si grand et si puissant ? Aussi Salomon nous dit-il :

« Ne touchez point aux bornes des petits et n'entrez point dans le champ des orphelins; car celui qui est leur proche (*leur vengeur* en hébreu) est puissant, et lui-même prendra en main leur cause contre vous. » *Ne attingas parvulorum terminos, et agrum pupillarum ne introcas : propinquus enim illorum fortis est, et ipse judicabit contra te causam illorum.* Prov. xxiii, 10-11. Enfin la raison pour laquelle le Seigneur avait ordonné dans la loi de laisser reposer la terre tous les sept ans, c'est afin que les étrangers, les orphelins, les pauvres et les veuves pussent recueillir pour leur usage les fruits qui naîtraient sans culture. C'est pourquoi l'Apôtre console les veuves en leur montrant un secours assuré dans la miséricorde divine : « Que la veuve, dit-il, qui est vraiment veuve et abandonnée, espère en Dieu et persévère jour et nuit dans la prière et l'oraison, » *quæ autem vere vidua est et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus die ac nocte,* I Tim. v : c'est-à-dire, qu'à la place de son mari défunt, autrefois son soutien et son appui, elle prenne Dieu pour protecteur et se repose avec confiance dans sa bonté et sa providence paternelle. De même qu'elle se livrait tout entière au service de son époux, qu'elle se donne au Seigneur et se concilie sa miséricorde par ses supplications et ses prières.

Cette sollicitude envers les veuves que le Seigneur recommande aux hommes, lui-même la met en pratique, comme nous le voyons par la veuve de notre évangile, pour laquelle il fut touché de compassion et qu'il consola merveilleusement, sans attendre qu'elle l'en priât, sans s'enquérir de ses mérites, sans exiger d'intercesseurs; il vint à son secours, poussé par le seul sentiment de la miséricorde. « Le Seigneur l'ayant vue, dit l'Évangéliste, fut touché de compassion pour elle. » S'approchant ensuite, il lui adresse des paroles de consolation : « Ne pleurez point. » Enfin, arrivant au cercueil, il arrache le jeune homme aux bras de la mort, et le rend à sa mère joyeuse et étonnée. Ainsi il secourt cette veuve par le cœur, par la parole et par l'action, trois degrés que doit parcourir la miséricorde de l'homme juste. Il faut d'abord qu'il soit touché de compassion pour l'infortune du prochain; car nos paroles et nos actes, s'ils ne sont pas inspi-

rés par un pieux mouvement du cœur, sont vains et sans mérite. Ensuite il faut qu'il console son frère affligé par des paroles douces et amicales. Enfin, si ses moyens le lui permettent, il lui prêtera, en le soulageant, une assistance plus réelle encore. Que si nous ne pouvons remplir ce dernier devoir, nous n'omettrons pas pour cela les deux premiers, qui sont à la portée de tous, et nous imiterons ainsi le pieux patriarche Job qui dit de lui-même : « Je pleurais autrefois avec l'infortuné, et mon âme avait de la compassion pour le pauvre. » *Élebam quondam super eo qui afflictus erat, et compatiēbatur anima mea pauperi.* Job. xxx, 25.

Afin d'exciter votre ardeur et votre zèle pour les œuvres de miséricorde, je vais vous raconter deux traits intéressants empruntés à la vie de sainte Catherine de Sienne. Un jour que cette pieuse vierge revenait de l'église à sa maison, Jésus-Christ lui-même lui apparut sous les traits d'un homme pauvre et étranger, âgé d'environ trente ans, et lui demanda un vêtement. Catherine retourne à l'église, et là, s'étant dépouillée avec précaution d'une tunique sans manches qu'elle portait sous ses vêtements à cause du froid, elle la donna au pauvre, sans savoir que c'était notre Seigneur. Alors celui-ci la pria de lui donner encore une robe de lin. Catherine lui dit de la suivre chez elle, et lui remit ce qu'il désirait. Mais le pauvre, pour l'éprouver, ne cessait de lui demander toujours autre chose : Que ferai-je, de cette tunique sans manches, disait-il? De grâce, donnez-moi aussi des manches. La sainte parcourut sa maison, et apercevant, suspendue à un pieu, une tunique neuve qui appartenait à sa servante, elle en détache les manches et les donne au pauvre. Le pauvre alors lui dit qu'il a un compagnon, nu comme lui et réduit à la dernière misère. Alors la pieuse vierge, voyant qu'il ne lui restait plus d'autre vêtement que la tunique dont elle était revêtue et que la pudeur ne lui permettait pas d'abandonner : Soyez sûr, dit-elle, que je la donnerais volontiers à votre compagnon si la chose était possible. A quoi le pauvre répondit en souriant : Je vois votre bon cœur ; adieu. — Qui de nous, mes frères, supporterait avec patience l'importunité d'un semblable mendiant? Qui de nous ne le chasserait de sa présence, peut-être avec des paroles

amères. Mais la pieuse vierge l'écouta avec tant de bonté et de douceur qu'elle lui aurait donné volontiers, pour l'amour de l'Epoux céleste, jusqu'à son dernier vêtement, si la pudeur ne l'eût retenue. Car cette charité avait sa source dans l'amour qu'elle portait à son divin Epoux. Mais voyons maintenant de quelle manière l'Epoux céleste récompensa cet acte de douceur et de miséricorde. La nuit suivante, pendant que la sainte était en prière, il se montra à elle, ayant à la main la tunique qu'elle lui avait donnée, étincelante d'or et de pierres précieuses, et lui promit de la couvrir d'une robe invisible qui la protégerait pour jamais du froid, aussi bien dans son âme que dans son corps. C'est ce qui arriva en effet, de telle sorte que Catherine, sans porter en hiver d'autres vêtements que pendant l'été, ne souffrit jamais de la rigueur des saisons. Cet exemple vous montre, mes frères, jusqu'où va la miséricorde du Sauveur; il échangea un vêtement grossier contre cette robe merveilleuse qui, semblable à la robe nuptiale, avait la vertu de défendre du froid non-seulement le corps, mais l'âme elle-même. Qui résisterait à la force d'un exemple si touchant? Qui oserait encore repousser la prière du mendiant le plus importun?

Le second trait que je veux vous citer est plus frappant encore et plus admirable. Une veuve, nommée Alexie, avait pour notre sainte une si vive affection, qu'elle pouvait à peine vivre sans elle. Or il arriva, une année, que les habitants de Sienne souffraient d'une grande disette de froment. La veuve, pour ne pas manquer tout-à-fait de nourriture, avait acheté une certaine quantité de mauvais blé, presque pourri. Mais avant que sa provision ne fût épuisée, on mit en vente sur la place publique du froment nouveau, d'une qualité excellente. Alexie voulut donc jeter ce qui lui restait de l'ancien froment et en acheter du meilleur; toutefois, avant d'exécuter cette pensée, elle s'en ouvrit à la sainte. Quoi! lui répondit Catherine, vous jetteriez ce que le Seigneur a créé pour être l'aliment de l'homme? Si vous ne voulez pas vous en nourrir, donnez-le aux pauvres, qui n'ont rien à manger. Alexie ayant objecté qu'il répugnait à sa conscience de donner même à des pauvres un si misérable aliment,

la pieuse vierge lui dit : Allez chercher de l'eau, et apportez-moi cette mauvaise farine, j'en ferai moi-même du pain à l'usage des pauvres. La veuve obéit, et avec un peu de farine Catherine fit une si grande quantité de pains, qu'ils suffirent, par un miracle qui surprit tout le monde, à nourrir un grand nombre de pauvres pendant plusieurs semaines, et ceux qui en mangèrent, loin de les trouver mauvais, proclamèrent qu'ils n'avaient jamais goûté d'aliment si agréable. Notre sainte donna plus tard à Raymond, son confesseur, une touchante explication de ce miracle, à laquelle ceux-là ajouteront foi, qui ont fait l'expérience de la miséricordieuse bonté de la très-sainte Vierge. Elle lui dit que, s'étant approchée de cette farine avec un vif sentiment de charité, elle vit la bienheureuse vierge Marie, accompagnée d'une multitude d'anges, pétrir elle-même les pains, qui se multipliaient sous ses mains sacrées. Que dire ici, mes frères? que devons-nous admirer davantage, ou bien la sainteté de Catherine, qui mérita d'avoir pour aide dans son travail une telle compagne; ou bien la tendre condescendance de la très-sainte Vierge, qui daigna, pour secourir les pauvres, abaisser à un tel office sa majesté de reine; ou bien enfin le mérite de la vertu de charité, que la sainte Vierge fit briller alors d'un si vif éclat? Mais quoi d'étonnant que la Mère de la miséricorde n'interrompe pas, dans le ciel même, les œuvres de la miséricorde? Quoi d'étonnant que la Mère de Jésus ait pétri de ses mains du pain pour nourrir les pauvres, quand Jésus a lavé de ses mains les pieds de ses apôtres? Que si la sainte Vierge a donné Catherine pour épouse à son Fils, faut-il s'étonner que la belle-mère ait voulu aider sa chère belle-fille à accomplir un si charitable office? Et comment ne serions-nous pas excités aux œuvres de miséricorde, en voyant la Reine des cieux, environnée de chœurs d'anges, s'y livrer avec tant de zèle?

Après avoir parlé de la vertu de miséricorde, et expliqué l'évangile où éclate la charité du Sauveur, revenons au jeune homme mort, dont il est fait mention dans notre texte.

EXPLICATION DU TEXTE.

« Voici qu'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère. » Ce jeune homme, emporté par un trépas prématuré, est une image de la condition des hommes, tous soumis à la mort. Le jour de chacun est fixé; un peu plus tôt, un peu plus tard, nous arrivons tous à la dernière demeure. Parmi les considérations que ce sujet pourrait nous inspirer, il convient que nous nous arrêtions surtout à celle-ci, savoir, combien l'heure de la mort est à craindre. Plus nous redouterons son jugement, plus nous mettrons de soin à nous y préparer. Car la crainte d'un péril rend l'homme plus attentif à l'éviter; la sécurité, au contraire, est la mère de la négligence et de la paresse.

Aristote, passant en revue les choses les plus terribles qui se trouvent dans le monde, met la mort au premier rang. En effet, ce n'est pas de quelque bien particulier, comme font les autres maux du corps, qu'elle nous dépouille, mais de tous les biens à la fois, nous enlevant d'un seul coup et nos richesses, et nos trésors, et notre patrimoine, et la lumière du jour, et nos plus chers amis, et nos frères, et nos épouses, et nos enfants, et tous ceux qui nous sont unis par un lien quelconque. Elle brise tous ces liens et toutes ces unions. De là cette parole de saint Jérôme : « O mort, qui divise les frères, et sépare d'une main impitoyable les hommes unis par l'amour! » De là ce cri d'effroi du roi d'Amalec : « Faut-il qu'une mort amère m'enlève ainsi! » *Siccine separat amara mors!* I Reg. xv, 32.

Si la mort est terrible aux hommes épris des choses de la terre à cause des séparations qu'elle entraîne, elle l'est plus encore à cause du compte redoutable qui doit la suivre. On comprend alors la vérité de cette parole de l'Apôtre : « Nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps, » *omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum,* II Cor. v, 10; et

ailleurs : « Il est arrêté que les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils sont jugés. » *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.* Hebr. ix, 27. Quant au mode de ce jugement et à la sentence qui y sera prononcée, le Prophète royal s'exprime ainsi : « Dieu a parlé une fois, j'ai entendu ces deux choses, que la puissance appartient à Dieu, et que vous êtes, Seigneur, rempli de miséricorde ; car vous rendrez à chacun selon ses œuvres, » *semel locutus est Deus, duo hæc audivi, quia potestas Dei est, et tibi, Domine, misericordia; quia tu reddes unicuique juxta opera sua,* Ps. lxi, 12, 13; et cette sentence est proclamée à chaque page des saintes Ecritures. Celui donc qui pendant sa vie n'aura fait presque aucun acte de vertu et de piété, qui aura la conscience toute chargée de crimes, qui aura passé sa vie presque tout entière dans le sommeil, le jeu et l'oï-siveté, qui aura toujours fait, non la volonté de Dieu, mais la sienne, toujours servi, non le Seigneur, mais le siècle, de quelle angoisse, de quel tremblement ne sera-t-il pas saisi à la pensée de tant d'iniquités dont il va rendre compte ? Est-il possible que des chrétiens admettent ces vérités, et demeurent insensibles devant un si grand danger ? Comment n'ont-ils pas la plus vive appréhension d'un jugement qui décide de la vie ou de la mort éternelle ? Comment n'y songent-ils pas et le jour et la nuit ? Comment cessent-ils un seul instant de s'y préparer ? Car enfin ils ne sauraient, quoi qu'ils fassent, ni échapper à ce tribunal, ni s'y faire remplacer par des serviteurs ; il faut qu'ils y comparassent en personne, et cela presque dans un moment.

Pour vous peindre l'aveuglement de ces hommes, je rappellerai à votre souvenir l'histoire de Sédécias, roi de Juda. Pendant qu'il était assiégé par le roi de Babylone, le prophète Jérémie, parlant au nom du Seigneur, lui annonça clairement qu'il tomberait au pouvoir de cet ennemi implacable et perdrait son royaume. Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir : Jérusalem ayant été prise, des soldats s'emparèrent de lui et le conduisirent au roi de Babylone. Et que fit ce roi barbare ? Il commença par faire égorger tous les enfants de Sédécias sous les yeux de leur père ; puis il fit massacrer à Reblata tous les princes de Juda,

et, pour comble d'horreur, il donna l'ordre d'arracher les yeux de l'infortuné prince, de le charger de chaînes et de l'amener à Babylone, où il le tint en prison jusqu'au jour de sa mort. Quoi de plus épouvantable, je vous le demande, quoi de plus affreux qu'un pareil sort? Supposons que Dieu envoie quelque prophète semblable à Jérémie annoncer à quelqu'un des rois qui règnent aujourd'hui sur la terre, que, en punition de ses crimes, il va le frapper d'un désastre semblable, c'est-à-dire, le dépouiller du trône et de la liberté, et le livrer au sultan des Turcs, lequel, abusant de sa victoire, le chargera de chaînes, le condamnera à prendre soin de ses écuries et à se nourrir du pain noir des esclaves, sans le distinguer en rien des autres captifs. Si ce roi ajoutait une foi entière à cette prédiction divine, quel tourment intérieur, quelle angoisse n'éprouverait-il pas à la pensée de tomber, d'une si haute fortune, dans un si triste et si dur esclavage? Eh quoi! se dirait-il à lui-même, je vais donc perdre mon beau royaume et devenir l'esclave du sultan des Turcs! Je vais être séparé de mon épouse, de mes enfants, des princes de ma cour! On me chargera d'entraves et de chaînes! Moi dont la table se couvrait chaque jour des trésors de la terre et des mers, je n'aurai plus à manger qu'un pain noir et rebutant! Quelle est donc la cause de cette horrible infortune? — Il n'est pas douteux que ce malheureux roi ne roulât le jour et la nuit ces pensées dans son esprit, sans pouvoir les écarter ni à table, ni pendant son travail, ni même dans le sommeil. Pour lui, plus de mets délicieux, plus de sommeil tranquille, plus d'agrément d'aucune sorte. Et si alors se présentait à son souvenir la pénitence des Ninivites; s'il réfléchissait qu'en imitant leur conduite il pourrait apaiser la colère du Seigneur, quel repentir n'exciterait-il pas dans son cœur! Quelles prières, quels vœux ne ferait-il pas monter vers le ciel! Comme il s'efforcerait, et par le jeûne, et par les larmes, et par l'aumône versée dans le sein des pauvres, selon le conseil du prophète Daniel, de racheter ses crimes et ses iniquités!

Et maintenant, mes frères, pour en venir à ce qui nous concerne, cette grande infortune, si on la compare à celle qui attend le pécheur à l'heure de la mort, qu'est-elle autre chose qu'une

faible image, une ombre légère? Il y a entre elles toute la différence du temps à l'éternité, du temps renfermé dans des bornes étroites, à l'éternité qui ne connaît aucune limite. Etre privé du royaume céleste et éternel, n'est-ce pas un plus grand malheur que de perdre un royaume temporel et terrestre? Etre esclave du démon, l'implacable ennemi du genre humain, n'est-ce pas une infortune plus cruelle que d'obéir au sultan des Turcs? Vivre parmi les démons, n'est-ce pas un sort plus triste que d'être confondu avec les esclaves du plus bas étage? N'est-il pas mille fois plus horrible d'habiter dans la géhenne que dans une étable, d'être perpétuellement environné des flammes de l'enfer que de coucher sur le sol avec les autres esclaves? Si donc l'annonce et la pensée de cette dernière infortune jetaient ce roi dans l'épouvante et l'angoisse, comment des hommes qui passent leur vie sans aucune crainte de Dieu, et se préparent ici-bas une damnation certaine, ne conçoivent-ils aucune alarme? Comment cette affreuse destinée, qui leur est prédite, non par un ange ou un prophète, mais par le Seigneur des prophètes et des anges, les laisse-t-elle sans inquiétude, sans souci, sans remords? Comment des hommes qu'une perte terrestre ou la menace de quelque danger afflige et tourmente, restent-ils insensibles en face d'un si épouvantable châtement? Si du moins ils ne croyaient ces vérités que d'une foi chancelante, on comprendrait leur indifférence et leur sécurité. Mais leur croyance est ferme et inébranlable, et leur vie mauvaise les accuse avec force : comment donc peuvent-ils vivre dans le sommeil, le jeu et l'oisiveté, sans aucun souci de leur salut, sans aucune crainte du péril qui les menace? O hommes endurcis et aveugles! O folie, qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang! Qu'est devenue la raison? Où est la sagesse? Où est le jugement? Où est du moins la crainte naturelle qu'inspire le danger, crainte d'autant plus vive que ce danger est plus grave et plus certain? Or, quoi de plus certain que ce que nous enseigne la foi catholique? Quoi de plus grave que le jugement qui doit nous assurer les joies du royaume céleste, ou nous condamner aux supplices éternels de la géhenne? Qui donc nous a fait perdre ainsi le sens, qui donc a égaré ainsi notre raison, que nous

néglignons les biens infiniment précieux de la vie éternelle, nous qui sommes si sensibles à tout ce qui intéresse la vie présente ?

D'où vient, mes frères, cette étrange insensibilité, ce profond aveuglement de nos âmes, quand nous croyons d'une foi certaine que nul n'arrive au salut que par la voie de la pénitence ou par celle de l'innocence ? Plusieurs causes contribuent à enchaîner les hommes dans cette erreur ; mais la principale est qu'ils se promettent une très-longue vie, à la fin de laquelle ils renvoient une pénitence qu'ils savent être indispensable. Cette persuasion est l'œuvre du serpent, notre ennemi ; le perfide, à force d'astuce et d'illusions, fait croire aux hommes que la mort, qui se tient à leur porte, est séparée d'eux par une énorme distance. En quoi il imite l'habileté des peintres, qui distribuent leurs couleurs de telle sorte que tous les personnages ou objets qu'ils représentent étant sur le même tableau, quelques-uns paraissent près de nous, et d'autres dans le lointain. Que d'hommes sont tous les jours les tristes victimes de cette ruse ! Comptant sur de longues années, ils remettent à plus tard une infinité de choses, et une mort inattendue les surprend au milieu de leur fausse sécurité.

Telle est, mes frères, la principale cause qui inspire aux amateurs du siècle une confiance si préjudiciable à leur salut éternel. Mais quoi de plus insensé que de faire reposer un intérêt si grave sur une espérance si incertaine ? Que cette espérance soit déçue, et voilà l'homme jeté à l'improviste devant le tribunal du juste Juge, qui nous propose dans son Evangile tant de paraboles pour nous exhorter à la vigilance. Veillons donc, mes frères, avec les serviteurs fidèles et prudents, et avec les vierges sages préparons l'huile pour nos lampes, afin que lorsque le Maître viendra et frappera à la porte, il nous trouve veillant, et ainsi nous fasse participer à la félicité et à la béatitude qu'il a préparée dans le royaume de son Père aux prudents et fidèles serviteurs, béatitude dont Isaïe a dit : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » Daigne vous en faire la grâce Celui auquel appartient la gloire et l'empire aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; 2° DE LA MORT DU PÉCHÉ.

*Ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ.*Voici qu'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère. *Luc. VII, 12.*

Notre suprême désir à tous, mes très-chers frères, qui sommes les disciples de notre Seigneur Jésus-Christ, doit être de jouir de la gloire céleste dans la vie éternelle. Ce monde, en effet, est une mer où nous naviguons pour arriver au port de l'éternel salut. Or, le Maître céleste, s'adressant dans l'Évangile à un pieux jeune homme, lui apprend d'un seul mot, et nous apprend à tous, comment nous pouvons aborder à ce port si désirable. « Bon Maître, lui dit ce jeune homme, que dois-je faire pour acquérir la vie éternelle? Jésus lui répondit : Gardez les commandements. » *Magister bone, quid faciendo vitam æternam possidebo? Respondit Jesus : Serva mandata.* Matth. xvi, 16-17. Telle est l'unique voie, voie royale et certaine qui conduit au ciel. Celui-là garde les commandements qui a formé dans son cœur la ferme et sincère résolution de ne commettre aucun péché mortel pour quelque motif que ce soit. Tout homme ainsi disposé garde les commandements de Dieu, puisque nul ne peut les violer que par un péché mortel.

Ce raisonnement vous montre que toute l'affaire de notre salut repose sur la résolution dont nous venons de parler. Or, parmi toutes les raisons qui nous engagent à prendre une résolution semblable, une des principales, c'est la laideur et la malice du péché, laideur et malice que la mort, dont le péché est la cause, nous révèle et nous met en quelque sorte sous les yeux. Tout effet ayant une certaine ressemblance avec la cause qui le produit, et la mort n'ayant pas d'autre cause que le péché (a car le

péché, dit saint Paul, est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, » *per unum hominem peccatum introivit in mundum, et per peccatum mors*, Rom. v, 12), nous pouvons juger de la cause par l'effet, de la source par le ruisseau. Les enfants n'ont-ils pas coutume de reproduire les traits et jusqu'au caractère de leurs parents? Ainsi la mort, fille du péché, nous apprendra à connaître le péché lui-même. Ainsi tout homme qui ne voit pas la difformité du péché considéré en lui-même, l'apercevra sans peine s'il le considère dans la mort, qui est sa fille. Nous sommes tout naturellement amenés à traiter ce sujet par l'évangile de ce jour, qui nous offre le spectacle d'un jeune homme porté en terre. Nous parlerons donc brièvement dans cette courte instruction de la mort du péché, après avoir toutefois expliqué le récit évangélique auquel nous empruntons ce sujet. Afin de le faire avec piété et utilité pour vos âmes, implorons le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Jésus, dit l'Évangéliste, s'en allait en une ville appelée Naïm, suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple. » Naïm était une ville de Galilée, située non loin de Capharnaüm, à deux milles du mont Thabor. On appelait Capharnaüm la ville de notre Seigneur, non qu'il y fût né, mais parce qu'il y demeurait habituellement. C'est de là qu'il rayonnait dans les villages, les bourgades et les villes, répandant partout sa céleste doctrine, guérissant toutes sortes de maladies, et excitant les hommes à croire en lui par les plus éclatants miracles. Ce n'est pas sans raison que saint Luc place le miracle de notre évangile après deux autres qui l'avaient précédé. Le premier fut la guérison d'un lépreux, que notre Seigneur, après le discours qu'il adressa sur la montagne à ses disciples, purifia de sa lèpre en le touchant de sa très-sainte main. Ensuite, de loin et par une seule parole, il rendit à la santé le serviteur du centurion, qu'une paralysie allait emporter. Le troisième miracle enfin, plus grand que les deux autres, fut la résurrection d'un mort. C'est ainsi que le Sauveur opéra une série de prodiges de plus en plus étonnants :

merveilleuse avait été la guérison d'un lépreux présent, par le seul contact de sa main divine; plus merveilleuse fut la guérison d'un paralytique absent, par une seule parole; bien plus merveilleuse encore est la résurrection d'un jeune homme déjà enseveli dans les ombres de la mort.

Donc, comme notre Seigneur approchait de la ville de Naïm, il rencontra le cortège funèbre du jeune homme et sa mère éplorée. La rencontre et le regard de Jésus sont toujours salutaires. Il rencontra les démoniaques du pays de Gérase, et il les délivra; il vit Pierre et André qui jetaient leurs filets, et il en fit des pêcheurs d'hommes; il vit à son bureau un publicain nommé Lévi, et il changea le publicain en apôtre; il vit un paralytique à la porte des brebis, et il lui rendit l'usage de ses membres; il vit un aveugle de naissance, et il ouvrit ses yeux à la lumière; il regarda Pierre dans le vestibule, et il éveilla dans son cœur le repentir. Ainsi, en ce moment, rencontrant cette pauvre veuve et la voyant pleurer, il se fait son consolateur, rend à la vie son fils mort, et change ses larmes en allégresse. Si donc, en toutes circonstances, le regard de Jésus est si salutaire, nous devons le prier sans cesse qu'il daigne abaisser sur nous son œil favorable et miséricordieux, et lui dire humblement avec le Prophète : « Regardez-moi, Seigneur, et ayez pitié de moi; car je suis seul et pauvre. » *Respice in me, Domine, et miserere mei, quia unicus et pauper sum ego.* Ps. xxiv, 16.

« Voici, continue l'Évangéliste, qu'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère. » C'était un jeune homme; son âge lui donnait et donnait à sa mère l'espoir d'une vie plus longue; celle-ci, selon l'ordre de la nature, devait sortir de ce monde la première et laisser son héritage à son enfant plein de vie. Combien d'hommes cependant sont trompés par un espoir semblable? Combien de pères, au lieu d'avoir leurs enfants pour héritiers, sont les héritiers de leurs enfants? De là ces paroles de saint Jérôme à Héliodore sur la mort prématurée de son petit-fils : « Les tristes devoirs que nous autres vieillards étions en droit d'attendre de ce jeune homme, c'est nous qui les lui rendons. » Que ces exemples et beaucoup d'autres semblables nous ap-

prennent, mes frères, à craindre à tout âge la mort et ses surprises. Les uns périssent dans un naufrage, les autres sur un champ de bataille; les uns meurent après une longue maladie, les autres sont emportés par un soudain trépas, sans avoir le temps de faire leur testament, ni, ce qui est un malheur bien plus affreux, de recevoir les secours de la religion. Or, chacun de nous ignore complètement l'heure et le lieu où il mourra, le genre de mort qui l'attend, l'état où se trouvera son âme en ce moment décisif. Prenons donc la sage résolution de nous tenir toujours prêts. C'est à quoi nous exhorte celui-là même qui doit être un jour notre juge : « Ayez aux reins la ceinture, nous dit-il, et dans vos mains la lampe allumée, semblables à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que, dès qu'il arrivera et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt..... Qu'il vienne à la deuxième veille, qu'il vienne à la troisième, s'il les trouve ainsi, heureux ces serviteurs. » *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus exspectantibus dominum suum, quando revertatur a nuptiis, ut cum venerit et pulsaverit januam, confestim aperiant ei... Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi.* Luc. XII, 35, seq. Ces différentes veilles de la nuit figurent les différents âges de notre vie, l'adolescence, la jeunesse et la vieillesse, pendant lesquelles le Sauveur veut que nous soyons prêts, parce que nous ignorons l'heure où notre Maître viendra.

« Comme Jésus s'approchait de la porte de la ville, voici qu'on emportait en terre un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve. » Le saint Evangéliste peint d'un seul trait le malheur de cette veuve : elle avait perdu, dit-il, son fils unique, ce qui est assurément la plus cruelle et la plus douloureuse de toutes les pertes. La douleur, en effet, est à proportion de l'amour. Or, tel est l'amour d'une mère, surtout pour son fils unique, que le roi David, voulant exprimer quelle était son affection pour Jonathas, ne peut mieux faire que de la comparer à cet amour : « Comme une mère, dit-il, aime son fils unique, ainsi je t'aimais. » *Sicut mater unicum amat filium, ita ego te*

diligebam. II Reg. I, 26. La douleur et le deuil de cette veuve égalaient donc sa tendresse pour son unique enfant.

Touché de compassion pour le malheur de cette veuve infortunée et attendri par ses larmes, le doux Sauveur lui adresse le premier la parole, et désirant mettre fin à sa douleur et à ses sanglots : « Ne pleurez point, » dit-il, c'est-à-dire, ô femme, cessez de vous désoler et de verser des larmes; car ce fils que vous pleurez comme mort, je le rendrai à la vie. — Heureuses larmes, qui méritèrent d'avoir un tel consolateur! Heureuse infortune, qui eut un tel sauveur! Voilà, mes frères, le fruit des adversités. Le Seigneur ne semble jamais plus loin de nous que lorsque nous sommes dans le malheur, et cependant il n'en est jamais plus près, si nous avons recours à lui. Car il ne trompe pas Celui qui a dit : « Je suis avec lui dans la tribulation, » *cum ipso sum in tribulatione*, Ps. xc, 15, et qui, dans Isaïe, relève ainsi la confiance du juste affligé : « Lorsque vous marcherez au travers des eaux, je serai avec vous, et les fleuves ne vous submergeront point; lorsque vous marcherez dans le feu, vous n'en serez point brûlé, et la flamme sera pour vous sans ardeur. » *Cum transieris per aquas, tecum ero, et flumina non operient te; cum ambulaveris in igne, non combureris, et flamma non ardebit in te*. Isa. XLIII, 2.

Après avoir adressé à la veuve ces paroles consolantes, « Jésus s'approcha et toucha le cercueil (ceux qui le portaient s'arrêtèrent), et il dit : Jeune homme, je te le commande, lève-toi. Aussitôt le mort se leva sur son séant et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère, » en disant : Emmenez votre fils; que votre deuil se change en allégresse, et rendez d'immortelles actions de grâces à l'auteur de la vie, au protecteur des veuves et des orphelins. Ici, mes frères, se révèle clairement la double nature

Jésus-Christ, son humanité et sa divinité. Lorsque, ému de compassion, il parle avec bonté à cette veuve et la console, le Sauveur montre qu'il est homme et accessible comme nous au sentiment de la pitié. Mais lorsque, commandant en maître et sans avoir recours à aucune formule de prière, il ressuscite le jeune homme, il montre qu'il est Dieu et l'arbitre de la vie et de

la mort. Plus d'une fois, il est vrai, de saints personnages ont rappelé des morts à la vie, mais par d'humbles prières, non par un commandement qui révèle un maître. Commander à la vie et à la mort est la prérogative de Dieu seul, « qui appelle ce qui n'est point comme ce qui est, » *qui vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt.* Rom. iv, 17.

Mais voyons ce qui suivit ce prodige. « Tous, dit l'Évangéliste, furent saisis de crainte. » Pourquoi de crainte? Parce qu'à l'effet ils reconnurent la cause; à la vue de cette œuvre divine, ils reconnurent la toute-puissance et la gloire de la divinité rendues présentes. Voilà pourquoi notre Seigneur, ayant demandé où était le tombeau de Lazare, et Marthe ayant répondu : « Seigneur, il sent déjà, car voilà quatre jours qu'il est là, » *Domine, jam factet, quatruiduanus in monumento.* Joann. xi, 39, il ajouta : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » *Nonne dixi tibi quia si credideris, videbis gloriam Dei?* Ibid. 40. Comment cela? Parce que, dans cette œuvre merveilleuse de la résurrection d'un mort, devait éclater la toute-puissance et la gloire de la majesté divine. En effet, les philosophes enseignent qu'une chose une fois livrée à la corruption ne saurait revenir à son premier état. Aussi tous les témoins de ce grand prodige, non-seulement l'admirent, mais encore furent saisis de crainte. Telle est la grandeur de la majesté divine que, dès qu'elle se manifeste par quelque signe, la faiblesse humaine ne peut s'empêcher de craindre et de trembler. C'est ce que nous montre clairement l'exemple de Nabuchodonosor : dès que ce roi entendit Daniel lui expliquer la vision qu'il avait eue pendant son sommeil, il fut frappé d'une admiration et d'une crainte si vives, qu'il se prosterna la face contre terre devant son captif, et ordonna qu'on lui offrit des victimes et de l'encens. Et pourquoi nous étonner qu'un homme faible tremble en présence de la majesté divine, quand nous voyons la seule présence des anges produire un effet semblable? Lorsque l'ange qui représentait Dieu sur le Sinaï dictait des lois pour les enfants d'Israël, ceux-ci, dans leur épouvante, disaient à Moïse : « Parlez-nous vous-même, et nous vous écouterons; mais que le Seigneur ne nous

parle point, de peur que nous ne mourions. » *Loquere tu nobis, et audiemus; non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur.* Exod. xx, 49. Que sera-ce donc, mes frères, ces exemples peuvent nous le faire deviner, que sera-ce de voir, au jour du jugement, le Seigneur même de majesté, escorté des chœurs des anges, venant du ciel sur la terre, non pour donner des lois aux hommes, mais pour condamner à la mort éternelle les transgresseurs de sa loi? Qui pourra soutenir son regard plein de colère? Quelle épouvante, quelle douleur, quel tremblement, alors que les réprouvés chercheront à se cacher dans les cavernes et les fentes des rochers, pour ne pas apercevoir la face irritée du souverain Juge! Si les hommes sont saisis de crainte en voyant la gloire de Dieu se manifester dans la résurrection d'un mort, que feront-ils lorsqu'ils verront le même Dieu, non plus rappeler les morts à la vie, mais condamner les vivants à la mort éternelle? Maintenant, mes frères, il dépend de nous de trouver alors non un juge irrité, mais un doux rémunérateur qui nous invite à entrer au céleste séjour. Heureux celui que cette pensée occupe sans cesse! Heureux et prudent tout à la fois celui dont la vie est une préparation continue à ce jour qui décidera de l'éternité entière, à ce jour qui enverra l'âme et le corps dans la même condition et dans le même lieu. C'est ce dont la résurrection du jeune homme de notre évangile nous offre une image. Le même Dieu qui a pu de sa propre autorité rappeler ce mort à la vie, pourra sans aucun doute rendre à l'existence tous les morts sans exception. Car il est juste que les corps des justes, serviteurs fidèles de leur âme, compagnons et instruments de ses travaux et de sa pénitence, partagent aussi sa gloire. Au contraire, les corps des méchants, qui se sont souillés par la fornication et la volupté, qui ont excité l'âme elle-même à consentir au crime, seront justement réunies à l'âme pour expier dans d'éternels supplices leurs coupables jouissances.

« Tous furent saisis de crainte, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » Sous le nom de peuple, ce n'est pas une ville, mais tout le peuple d'Israël, que les habitants de Naïm proclament

visité par le Seigneur, c'est-à-dire comblé de ses faveurs et de ses bienfaits. Ils nous apprennent donc que la sainteté d'un seul prophète est un bienfait pour une nation entière : c'est par lui qu'on consulte le Seigneur dans les situations critiques, par lui qu'on apaise la colère de Dieu, par lui qu'on attire sur la terre les effets de sa clémence. Ainsi, autrefois, Moïse dans le désert rendit le Seigneur favorable à un peuple prévaricateur (*Exod. xxxii*). Vous voyez par là quelle est la dignité des saints, et combien leur présence est utile à un peuple. Dieu promit à Abraham de faire grâce à cinq villes coupables des plus grands crimes par égard pour dix justes (*Gen. xviii*). Par égard pour saint Paul, le Seigneur sauva d'un naufrage imminent tous ceux qui naviguaient avec lui (*Act. xxvii*). Rappellerai-je les paroles d'un roi d'Israël à Elisée : « Mon père, mon père, le char d'Israël et celui qui le conduit, » *pater mi, pater mi, currus Israel et auriga ejus*, *IV Reg. xiii, 14* : c'est-à-dire, vous êtes le char et le conducteur du peuple d'Israël, vous êtes son rempart, son défenseur et son invincible forteresse. Ce saint homme, en effet, avait plus de puissance pour soutenir le royaume que les chariots de guerre, les cavaliers et les phalanges d'hommes armés.

Ce que je vais dire n'est pas moins étonnant. Les saints, non-seulement pendant leur vie, mais encore après leur mort, sont la sauvegarde des villes où leurs restes reposent. Le corps du bienheureux Siméon Stylite avait été porté à Antioche et y était conservé. L'empereur Léon l'ayant demandé ensuite aux habitants de cette ville : « Vous avez, lui répondirent-ils, dans un accès de colère, renversé nos murailles ; laissez-nous le saint corps de Siméon, pour qu'il nous tienne lieu de remparts. » J'avais donc raison de vous dire, mes frères, que nous devons attacher un grand prix à la présence des saints parmi nous, puisqu'il en résulte pour tous de si grands avantages. Vous comprenez en même temps combien ils offensent Dieu, combien ils se font tort à eux-mêmes, et nuisent au bien public, ceux qui poursuivent de leurs injures et de leurs sarcasmes les personnes pieuses, qui les appellent hypocrites, qui interprètent mal leurs meilleures actions, et répètent partout qu'elles n'ont en vue qu'une vaine

popularité. En agissant ainsi, c'est Dieu lui-même, bien plus que les personnes de piété, que ces détracteurs offensent, comme le Seigneur le déclare par son Prophète : « Celui qui vous touche, dit-il, en parlant des justes, touche la prunelle de mon œil. » *Qui vos tangit, tangit pupillam oculi mei.* Zach. II, 8. Que pouvait dire de plus cette bonté infinie en faveur de ses serviteurs? Il suffisait à leur gloire que Dieu eût dit : Celui qui vous offense m'offense; mais que ces expressions marquent une sollicitude, une tendresse bien plus grande : « Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil ! » Il ne faut que cette seule parole pour montrer à ceux qui dénigrent les personnes pieuses quelle injure ils font au Seigneur.

L'évangile expliqué, abordons maintenant le sujet que nous avons indiqué au commencement de ce discours.

II.

Nous avons dit, s'il vous en souvient, mes frères, que la vie chrétienne et l'obéissance aux commandements divins consiste dans la détestation et la fuite du péché. Or, tout nous fait un devoir de fuir le péché, et les créatures qui composent cet univers, œuvre de Dieu, et les enseignements de la sainte Ecriture, et l'incarnation du Sauveur, je veux dire sa naissance, sa mort, sa résurrection, son ascension, la mission du Saint-Esprit, en un mot tous les mystères de la religion chrétienne. Mais, laissant de côté tous ces motifs, je veux essayer de vous inspirer la haine du péché par cette seule raison que le péché est vraiment une mort, et que nous devons avoir pour lui une haine aussi grande, que dis-je? bien plus grande que pour la mort corporelle.

Que le péché mérite le nom de mort, c'est ce que le Sauveur nous enseigne lorsque, parlant de l'enfant prodigue, il dit : « Votre frère que voici était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé. » *Frater tuus hic mortuus erat, et reviscit; perierat, et inventus est.* Luc. xv, 32. Et ailleurs, à un jeune homme qui lui demandait la permission d'aller ensevelir son père : « Laissez, répondit-il, les morts ensevelir leurs morts. » *Dimitte mortuos*

sepelire mortuos suos. Matth. VIII, 22. Le Sage s'exprime de même : « L'homme par sa malice donne la mort à son âme. » *Homo per malitiam occidit animam suam.* Sapiens. XVI, 14¹. Ecoutez la pieuse Susanne : sollicitée au mal par d'infâmes vieillards qui la menaçaient de mort, elle dit en soupirant : « Je ne vois que périls et qu'angoisses de toutes parts; car si je fais ce que vous désirez, je suis morte; et si je ne le fais pas, je n'échapperai pas de vos mains. » *Angustie sunt mihi undique : si enim hoc egero, mors mihi est; si autem non egero, non effugiam manus vestras.* Dan. XIII, 22. Remarquez l'exactitude de son langage : le crime qu'on lui propose, elle l'appelle une mort; et la mort dont on la menace, elle lui donne un autre nom, nous apprenant ainsi que le nom de mort convient bien plus justement au péché qu'à la mort corporelle.

Pour comprendre la nature de cette mort, rappelez-vous ce qu'enseigne l'Apôtre, savoir, qu'il y a en nous deux hommes, l'homme extérieur et l'homme intérieur, le corps et l'âme, et par suite qu'il y a en nous une double vie et une double mort : la vie corporelle, qui est commune aux hommes et aux animaux, et la vie de l'âme, qui est semblable à celle des anges, c'est-à-dire à cette vie pure, sainte et sans souillure, qui fait la gloire des natures angéliques.

Examinons maintenant le principe et la cause de ces deux vies. Le principe de la vie corporelle, c'est l'âme, qui donne la vie au corps : que l'âme disparaisse, le corps meurt. Le principe de la vie spirituelle, c'est Dieu résidant dans l'âme et lui inspirant la vie spirituelle et chrétienne. Par la différence qui existe entre les deux principes, nous pouvons comprendre la différence qui existe entre les deux espèces de vie et les deux espèces de mort. En effet, de même que Dieu donne la vie à l'âme, ainsi l'âme donne la vie au corps; et par conséquent autant la séparation de Dieu d'avec l'âme est un malheur plus grand que la séparation de l'âme d'avec le corps, autant la mort de l'âme est plus regret-

¹ Le P. Grenade cite de mémoire un peu inexactement. Notre Vulgate porte : *Homo autem occidit quidam per malitiam, c'est-à-dire, l'homme peut bien donner la mort à un autre homme, mais non lui rendre la vie.*

table que la mort du corps. De là ces paroles de saint Augustin : « Vous avez perdu le sentiment de la piété, si vous pleurez le corps d'où l'âme est sortie, et ne pleurez pas l'âme que Dieu a quittée. » Peut-il y avoir une calamité plus grande, un plus affreux désastre que de perdre Dieu ? « Malheur, dit le Seigneur, par la bouche d'Osée, malheur à eux, quand je les aurai abandonnés ! » *Væ eis, cum recessero ab eis.* Ose. ix, 12. Quelle ne sera pas la misère d'une âme ainsi délaissée de Dieu ! C'est là le châtement le plus cruel dont le Seigneur menace son peuple par le prophète Jérémie : « Jérusalem, dit-il, rentre en toi-même, de peur que je ne me retire de toi, et que je ne te réduise en un désert et en une terre inhabitée. » *Erudire, Jerusalem, ne forte recedat anima mea a te, ne forte ponam te desertam, terram inhabitabilem.* Jerem. vi, 8. Telle est la condition de l'âme que Dieu a quittée : elle ressemble à une terre déserte, aride et sans chemin, qui ne peut être d'aucune utilité pour l'homme. Aussi le Prophète excite-t-il sagement cette âme au deuil et à la tristesse, en disant : « Israël, ne sois pas dans la joie ; ne fais pas retentir des cris d'allégresse comme les nations, parce que tu as, par tes crimes, chassé ton Dieu, » *noli lætari, Israel, noli exultare sicut populi, qui fornicatus es a Deo tuo,* Ose. ix, 1 : c'est-à-dire, parce que, épris des vanités et des biens frivoles du monde, tu as perdu le bien souverain et universel qui renferme tous les autres biens.

Ajoutez que le péché nous fait perdre le mérite de toutes nos bonnes œuvres antérieures, et laisse l'homme, ainsi dépouillé, dans une nudité triste et honteuse. C'est la menace que Dieu, par la bouche du prophète Isaïe, adresse aux méchants : « Vous serez, dit-il, comme un chêne dont toutes les feuilles tombent, et comme un jardin sans eau, » *et eritis velut quercus defluentibus foliis, et velut hortus absque aqua,* Isa. i, 30. De même que ce chêne est dépouillé de la gloire de ses rameaux et de ses fruits, de même l'âme, par le péché, perd tous les mérites qu'elle avait peut-être péniblement amassés. Elle qui naguère, semblable à un jardin arrosé d'eaux limpides, réjouissait les anges par le charme et le parfum de ses vertus, voit toutes ses fleurs se dessécher et se flétrir : elle n'est plus qu'un désert aride et inculte.

Ainsi, mes frères, le premier motif qui doit exciter en nous une haine mortelle pour le péché, c'est qu'il nous fait perdre Dieu d'abord, c'est-à-dire le souverain bien, et ensuite tous les mérites que nous avons acquis. En quoi le péché est une vive image de la mort, qui dépouille l'homme de toutes ses richesses et de tous ses biens extérieurs. Seriez-vous un autre Cyrus, un Alexandre et le maître du monde, arrivé à l'heure de la mort, vous serez plus pauvre qu'Irus et que Lazare le mendiant. Car c'est avec raison qu'un poète a dit :

Mors sceptrâ ligonibus æquat.

« Le sceptre et le hoyau sont égaux devant la mort. »

Un second motif de haïr le péché, c'est sa difformité. Mais avant d'en mettre sous vos yeux une fidèle peinture, je voudrais vous faire comprendre que le principal artifice par lequel le démon trompe les hommes consiste précisément à leur cacher cette difformité, et à ne leur laisser apercevoir du péché qu'une face agréable et séduisante. Nous en avons un exemple frappant dans les personnes adonnées aux femmes. Elles trouvent un plaisir extrême à écrire des lettres galantes, toutes remplies de pensées et d'expressions tendres et délicates, à porter de riches vêtements, à couvrir leur visage de fard, à faire briller à leurs oreilles, à leurs doigts, à leur cou l'éclat des pierres précieuses. Ajoutez les spectacles, les chansons nocturnes, les danses lascives, les discours impudiques. Ces dehors charment les hommes légers et irréfléchis, qui ne s'attachent qu'aux apparences, et ainsi l'antique ennemi du genre humain nous cache l'aspect véritable et la difformité du péché. Il nous présente cette lie amère dans une coupe dont les bords sont enduits de miel. Qui pourra éventer sa ruse? « Qui fera tomber, dit le Seigneur, le voile qui couvre Léviathan? » *quis revelabit faciem indumenti ejus?* Job. xli, 4 : c'est-à-dire, qui arrachera à ce monstre la peau qui recouvre sa perfidie et sa malice?

Le cadavre d'un homme mort nous offre une image exacte de cette difformité cachée. La mort, vous le savez, est la fille et la progéniture du péché. « Par un seul homme le péché est entré

dans le monde, et par le péché la mort, » *per unum hominem peccatum intravit in mundum, et per peccatum mors*, Rom. v, 12. Voilà donc, mes frères, le fruit du péché, voilà sa malheureuse, son horrible progéniture. A l'effet nous pouvons connaître la cause; au fruit nous pouvons connaître l'arbre. C'est dans ce miroir que les hommes pieux et sages aperçoivent la difformité du péché, le regardant avec raison comme une chose funeste et abominable, puisque c'est lui qui a produit sur la terre cette face hideuse d'un cadavre, que nul ne peut supporter. A peine un fils, un époux bien-aimé a-t-il rendu le dernier soupir, que la mère la plus aimante, l'épouse la plus fidèle s'empresse de faire disparaître son corps, objet naguère de tant d'affection et de soins, de peur que son aspect n'inspire l'épouvante ou ne rende la douleur plus amère. Et si ce cadavre reste quelques jours sans être enseveli, grand Dieu! quelle horrible image! quelle odeur insupportable! Qu'apercevez-vous en lui, sinon des milliers de vers qui le rongent et le déchirent? Enfin, ni l'odorat ni la vue ne peuvent supporter son aspect, et l'homme qui le rencontre prend aussitôt la fuite. Voilà pourquoi les peuples païens avaient inventé tant de moyens différents pour se débarrasser des cadavres. Les uns les jetaient dans la mer, d'autres les livraient en pâture aux chiens, d'autres, ce qui est plus horrible encore, les dévoraient eux-mêmes, d'autres enfin les réduisaient en cendres. Les chrétiens les mettent en terre pour épargner aux vivants un triste spectacle et l'infection d'une insupportable odeur.

Tel est donc, mes frères, comme nous l'avons dit, le fruit du péché; tel est le miroir où les hommes sages aperçoivent sa difformité et sa laideur. Ce n'est plus cette face mensongère que le démon lui donne à force d'artifice; ce sont ses traits véritables, hideux et repoussants.

Que celui donc d'entre vous, mes frères, qui veut se montrer sage et considérer le péché sous son aspect véritable pour savoir à quel hôte il ouvre son cœur chaque fois qu'il le commet, qu'il se représente quelque Lazare déposé depuis quatre jours dans son tombeau, et il pourra se faire une certaine idée de la mère par sa fille, de l'arbre par son fruit, de la laideur du péché par

ses horribles effets. Je dis une certaine idée, car la mort elle-même, quelque affreuse qu'elle soit, n'offre qu'une image imparfaite de la difformité du péché : il y a bien plus de difformité et de misère dans la cause que dans l'effet. D'ailleurs, le fruit et la progéniture du péché, ce n'est pas seulement cette mort qui brise en un moment le fil d'une vie passagère et fragile, c'est encore et surtout la mort éternelle de la géhenne. Si donc le péché nous paraît déjà si épouvantable considéré sous les traits de la mort temporelle, que sera-ce de le contempler, ayant pour cortège les tourments éternels de la géhenne, le feu, le ver rongeur, les ténèbres, le fouet des bourreaux et les figures sinistres des démons?

Et maintenant, mes frères, je vous le demande, quelle n'est pas la folie d'un grand nombre d'hommes que le prince de ce monde a aveuglés à ce point, que, ayant une vive horreur pour les souffrances corporelles et la mort, ils commettent néanmoins avec une extrême facilité tant de fautes mortelles ! Que ne ferait pas un criminel condamné à perdre la tête pour échapper à ce supplice ? Est-il une contrée du monde qu'il ne parcourût, un coin de l'univers auquel il ne demandât asile, une mer qu'il ne consentit à traverser ? Comme il abandonnerait facilement, et sa patrie, et sa maison, et ses biens, et ses enfants, et son épouse, tout ce qu'il aime en un mot, pour éviter un supplice dont la peine ne dure pas une heure ! Et nous, aveugles et insensés, pour éviter la mort éternelle, nous ne voulons pas nous imposer la moindre peine ! O aveuglement des hommes vraiment lamentable ! O folie qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang !

Il est encore un mal, fruit du péché, qui lui donne avec la mort un autre point de ressemblance, je veux dire l'insensibilité. Tout animal vivant est sensible. Sans doute on trouve des animaux privés de plusieurs sens, par exemple les mollusques, qui vivent attachés aux rochers de la mer ; mais il n'en est aucun qui soit tout-à-fait insensible. La sensibilité complète est donc le propre des animaux morts, et c'est aussi un des caractères de l'âme en état de péché mortel : elle a perdu Dieu, qui est sa vie et la faisait vivre. Elle est devenue insensible de plusieurs manières.

D'abord elle ne sent ni ne déplore les blessures du péché, quelque graves qu'elles soient. Sa devise est cette parole de nos saints Livres : « Ils m'ont battu, et je n'ai point éprouvé de douleur; ils m'ont traîné, et je ne m'en suis point aperçu, » *verberaverunt me, sed non dolui; traxerunt me, et ego non sensi*. Prov. xxiii, 55. Elle boit l'iniquité comme l'eau, elle pêche sans éprouver aucun remords, elle en arrive à ce point d'insensibilité, qu'elle « se réjouit lorsqu'elle a fait le mal, et triomphe dans les choses les plus criminelles, » *qui lætantur cum malefecerint, et exultant in rebus pessimis*. Prov. ii, 14. Un corps vivant est sensible à la moindre piqûre; privé de la vie, il ne sent plus le fer d'une lance. C'est ce qui arrive aux âmes. L'âme qui vit en vertu de son union avec Dieu, aperçoit et déplore les plus petites fautes, que nous appelons vénielles; morte, elle est insensible aux plus grands crimes. Or, comme elle n'éprouve plus le sentiment de la douleur, elle ne s'aperçoit même pas de ses blessures, et n'en cherche pas le remède dans la pénitence. Aussi écoutez le Seigneur parlant par la bouche de Jérémie : « Ils ont été confondus, parce qu'ils ont fait des choses abominables; que dis-je? la confusion même n'a pu les confondre, et ils n'ont su ce que c'était que de rougir, » *confusi sunt, quia abominationem fecerunt; quin potius confusione non sunt confusi, et erubescere nescierunt*. Jerem. vi, 15. Et ailleurs : « Vous avez pris le front d'une courtisane, vous n'avez point voulu rougir, » *frons mulieris meretricis facta est tibi, noluisti erubescere*. Ibid. iii, 3. Et dans un autre endroit : « Il n'y en a pas un qui fasse pénitence de son péché en disant : Qu'ai-je fait? » *nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo, dicens : Quid feci?* Ibid. viii, 6. Enfin l'âme pécheresse en vient jusqu'à dire, selon le même Prophète : « Je suis sans péché, je suis innocente : que votre fureur s'éloigne de moi, » *absque peccato et innocens ego sum : et propterea avertatur furor tuus a me*, ibid. ii, 35; mais le Seigneur répond ainsi à son insolence : « Je vais donc entrer en jugement avec vous, puisque vous dites : Je n'ai point péché, » *ecce ego iudicio contendam tecum, eo quod dixeris : Non peccavi*. Ibid.

L'âme en état de péché est donc insensible à ses blessures; elle ne l'est pas moins aux coups de la justice divine dont le Seigneur la frappe pour l'exciter à la pénitence. C'est de quoi Dieu se plaint souvent par la bouche de ses prophètes : « Vous les avez frappés, dit Jérémie, et ils n'ont pas senti la douleur : vous les avez brisés de coups, et ils n'ont point voulu profiter du châtement, » *percussisti eos, et non doluerunt; attrivisti eos, et renuerunt accipere disciplinam.* Jerem. v, 3. Et ailleurs : « On s'est efforcé avec grand'peine de la nettoyer, mais la rouille y est si enracinée, qu'elle n'en a pu même sortir par le feu, » *multo labore sudatum est, et non exivit de ea nimia rubigo ejus, neque per ignem.* Ezech. xxiv, 12. Ne faut-il pas regarder en effet, comme une rouille funeste, ces hérésies qui pullulent à notre époque et couvrent la face de la terre? Ces guerres, ces famines, ces maladies, ces pestes, et tant de calamités publiques et privées, sont-elles autre chose que des châtements par lesquels le Seigneur veut nous réveiller de ce sommeil de mort et nous ramener à lui? Si le plus petit passereau ne tombe pas dans le filet sans la permission de la divine providence, qui croira qu'elle soit étrangère à ces tempêtes qui désolent le monde et ne cessent de nous affliger? Dieu envoie donc ces fléaux publics et particuliers pour nous ramener par le châtement à des sentiments meilleurs. Et cependant nous répondons si peu à ses desseins, qu'on peut dire aussi de nous : « Ils ont été dissipés, mais ne se repentent point, » *dissipati sunt, nec compuncti.* Ps. xxxiv, 16. Le Seigneur peut répéter sur nous son ancienne plainte : « A quelle place vous frapperai-je encore, vous qui ajoutez péché sur péché? Toute tête est languissante et tout cœur est abattu; depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a plus en lui rien de sain. » *Super quo percutiam vos ultra, addentes prævaricationem? Omne caput languidum, et omne cor mærens. A planta pedis usque ad verticem capitis, non est in eo sanitas.* Isa. 1, 5. Quelle immense portion du peuple chrétien gémit aujourd'hui sous la tyrannie de Luther et sous le joug cruel du sultan des Turcs! L'Eglise en est réduite à vivre dans un coin du monde, et nous pouvons redire les lamentations du Prophète : « Nous sommes réduits à un

plus petit nombre que toutes les autres nations, et nous sommes aujourd'hui humiliés dans toute la terre à cause de nos péchés. » *Imminuti sumus plus quam omnes gentes, sumusque humiles in universa terra hodie propter peccata nostra.* Dan. III, 37. Qui de nous déplore ce malheur? Qui de nous en sent l'amertume? Qui de nous adresse chaque jour des prières au Seigneur pour qu'il daigne nous accorder un puissant secours contre tant d'hérésies, contre tant d'ennemis de l'Eglise?

Rappellerai-je ici les bienfaits de Dieu par lesquels il s'efforce d'attirer les hommes à son service? Car le cœur de l'homme est noble et généreux : la douceur a sur lui plus d'empire que la violence. Mais l'âme morte par le péché est insensible aussi aux bienfaits; elle en est comblée, et elle ne lève pas un regard de reconnaissance vers l'Auteur de tant de grâces. Je passe sous silence des grâces sans nombre pour ne parler que des bienfaits de tous les jours et communs à tous; car le Seigneur dans sa bonté fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants; il fait descendre la pluie sur les justes et sur les pécheurs. Si un homme, de son propre mouvement et sans exiger aucun salaire, mais conduit uniquement par la charité fraternelle, amenait de loin à force de travail un ruisseau pour arroser vos champs, nul doute que vous n'avez pour lui un amour sincère, et que vous ne lui témoigniez votre reconnaissance. Eh bien! voilà ce que Dieu fait gratuitement pour l'amour du genre humain; il envoie la pluie à des époques déterminées pour arroser vos moissons, vos vignes, vos oliviers, vos figuiers, les pâturages destinés à vos troupeaux, et vous fournit ainsi le pain, le vin et l'huile : et vous ne lui rendez aucune action de grâces pour ce bienfait; peut-être même, tandis qu'il fait tomber sur vos champs ses fécondes ondées, vous l'offensez par de nouveaux crimes. Se conduire ainsi, n'est-ce pas imiter l'ingratitude des enfants d'Israël qui, pendant que le Seigneur leur dictait des lois sur le Sinaï, et leur traçait le chemin de l'éternelle béatitude, fabriquèrent dans la plaine un veau d'or pour lui offrir des hommages sacrilèges? Des hommes qui imitent cet horrible crime n'ont-ils pas perdu tout sens spirituel?

Parlerai-je de ceux qui sont sourds à tous les avertissements, à toutes les exhortations que l'Eglise leur adresse? Eussent-ils encore la foi et l'espérance, ils n'ont plus le sens moral, le sens des choses divines, ces hommes qui, fréquentant les églises depuis de longues années, assidus aux sermons des prédicateurs, n'ont pas entendu une seule fois la parole de Dieu avec l'oreille du cœur, puisqu'ils n'ont fait disparaître de leur vie ni une seule faute, ni un seul vice. Lorsqu'un prédicateur parle devant eux de la mort, du jugement dernier, de la gloire du ciel, des peines des réprouvés, du feu inextinguible, du ver rongeur, des épaisses ténèbres et de la durée infinie de ces supplices, ils écoutent, chose étrange! comme si ces vérités ne les regardaient pas, puisque de fait ils n'en sont pas plus touchés que si elles ne s'adressaient pas à eux. Il faut donc que le prédicateur crie souvent à ces morts, comme le Sauveur dans notre évangile : « Jeune homme, je vous le dis, levez-vous : » c'est-à-dire, pécheur, qui que vous soyez, qui avez commis une faute mortelle, et qui êtes mort, je vous le dis, c'est à vous que je parle, à vous que j'ai affaire : ces terreurs et ces menaces dont je viens de parler, elles vous regardent. C'est à vous que je parle, vous qui haïssez votre frère et roulez dans votre esprit des projets de vengeance. C'est à vous aussi que je parle, vous qui retenez dans l'injustice le bien du prochain, vous dont la langue empoisonnée ne cesse de flétrir la conduite et la réputation de vos frères, vous dont les mains sont rapaces, dont les pieds sont agiles pour courir au mal, vous dont le cœur est rempli de sentiments pervers, dont les yeux sont pleins d'adultère et d'iniquité, qui ne pouvez voir sans concupiscence un visage agréable, vous enfin que laissent insensible et la pensée de la mort et du jugement, et le souvenir de Dieu votre créateur et votre rédempteur : c'est à vous, dis-je, que je m'adresse, à vous que je parle ; c'est vous que ces vérités intéressent, et je vous dis au nom du Seigneur : « Levez-vous, vous qui dormez, sortez du tombeau, et la lumière de Jésus-Christ vous éclairera. » *Surge, qui dormis, et excitare a mortuis, et illuminabit te Christus.* Ephes. v, 14.

Examinons en terminant, mes frères, comment des chrétiens

peuvent tomber dans une si profonde insensibilité. Nous en trouvons une raison mystique dans les funérailles du jeune homme de notre évangile. Quatre hommes, dit saint Luc, le portaient en terre : ainsi quatre choses principales portent à son tombeau l'âme ensevelie dans la mort du péché, savoir : l'espérance d'une longue vie, la confiance dans la divine miséricorde, l'amour du monde et la difficulté de la vertu. L'amour du monde surtout tient la plupart des hommes enchaînés comme dans des liens de fer ; tel est leur attachement aux plaisirs et aux biens terrestres, que ni la crainte de Dieu, ni celle de l'enfer, ne saurait modérer leurs convoitises, et qu'ils ne craignent pas de blesser leur âme pourvu qu'ils obtiennent ce qu'ils désirent. Cette comparaison d'un prophète s'applique parfaitement à eux : « L'ânesse sauvage, accoutumée au désert, sentant de loin ce qu'elle aime, court avec ardeur à sa poursuite, sans que rien l'en puisse détourner ; ceux qui la cherchent n'auront point de peine, car ils la trouveront dans ses souillures, » *onager assuetus in solitudine, in desiderio animæ suæ attraxit ventum amoris sui ; nullus avertet eam ; omnes qui quærun't eam, non deficient : in menstruis ejus invenient eam*, Jerem. II, 24 : c'est-à-dire, de même que cet animal, dans le temps de sa chaleur, s'il a senti seulement de loin l'objet de ses désirs, se précipite après lui avec une aveugle impétuosité, ne prenant garde ni aux traits de ceux qui le poursuivent, ni aux pièges qui lui sont tendus, et tombe ainsi entre les mains des chasseurs, ainsi les amateurs du monde sont tellement épris d'amour pour les jouissances et les biens matériels, qu'ils les poursuivent à outrance, sans être arrêtés même par le péché mortel. Faut-il pour les obtenir faire un parjure, ils le font ; intenter un procès injuste, ils l'intendent ; suborner un faux témoin, ils le subornent ; transgresser en un mot la loi de Dieu, ils la transgressent.

Mais où donc ces quatre porteurs vont-ils déposer l'âme morte par le péché ? La chose est claire : dans son tombeau. Ce tombeau, c'est la terre de l'oubli, dont nous lisons au livre des Psaumes : « Vos merveilles seront-elles connues dans les ténèbres, et votre justice dans la terre de l'oubli ? » *Numquid cognoscentur in tenebris*

mirabilia tua, et justitia tua in terra oblivionis? Ps. LXXXVII, 13. Lorsque l'infortuné pécheur est enseveli dans ce tombeau, c'est-à-dire dans la terre de l'oubli, il perd le souvenir de Dieu et de son salut, et vit comme s'il ne croyait ni au jugement, ni à l'enfer, ni même à Dieu. Non qu'il ait perdu toute foi et toute espérance; mais ces deux vertus sont en lui informes et sans vie, et on peut lui appliquer ce que saint Paul dit des païens : « Ils sont sans Dieu en ce monde. » *Sine Deo in hoc mundo.* Ephes. II, 12. Est-il un état plus déplorable, et en même temps dont il soit plus difficile de sortir? Daigne nous en délivrer notre Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné mourir pour nous sauver de la mort du péché, et que son nom soit béni aux siècles des siècles! Ainsi soit-il.

TABLE

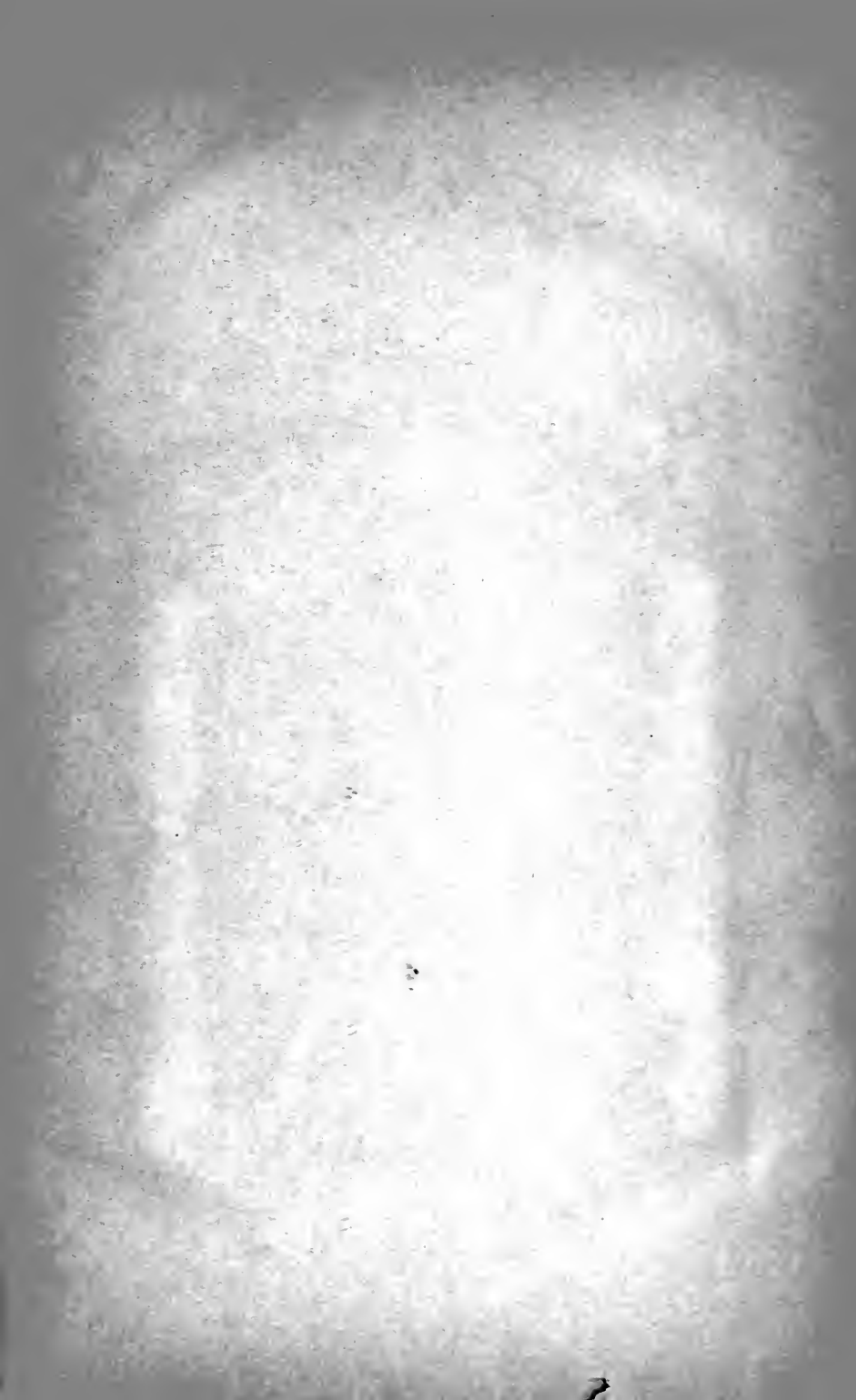
DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

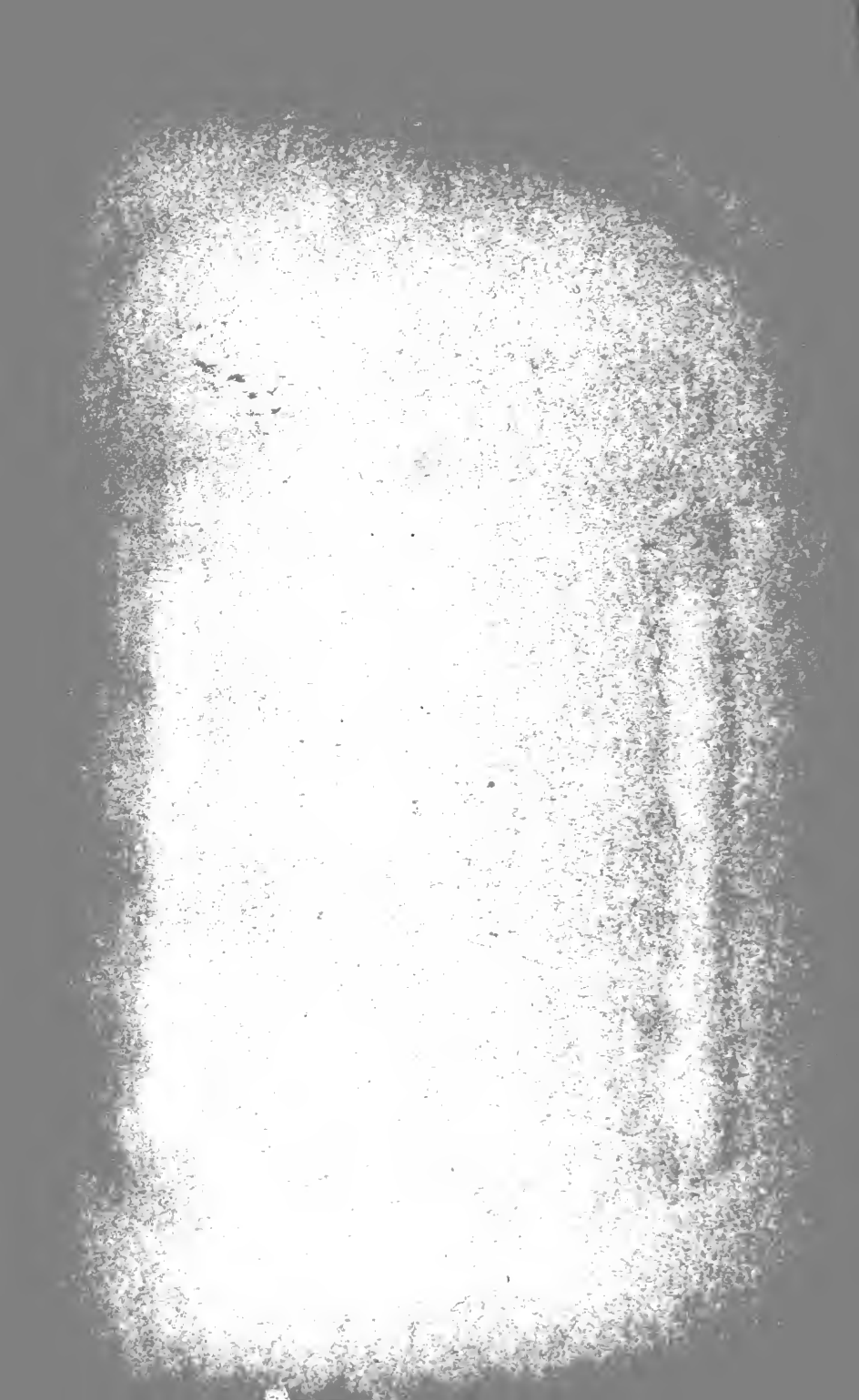
SERMONS POUR LE PROPRE DU TEMPS.

| | |
|---|--------------|
| AU RÉVÉRENDISSIME ET ILLUSTRISSIME SEIGNEUR JEAN DE RIBERA, archevêque de Valence et patriarche très-digne, Louis de Grenade, perpétuelle félicité en notre Seigneur. | 1 |
| PREMIER SERMON pour le 1 ^{er} dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Évangile. | 2 |
| DEUXIÈME SERMON pour le 1 ^{er} dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Évangile. — De la charité et de la miséricorde, fille de la charité. | 13 |
| PREMIER SERMON pour le II ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o De la dernière cène, c'est-à-dire de la gloire céleste. | 38 |
| DEUXIÈME SERMON pour le II ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Festin spirituel des serviteurs de Dieu en cette vie. | 60 |
| PREMIER SERMON pour le III ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Comment les brebis du Sauveur se perdent, comment elles se retrouvent par la véritable pénitence. | 83 |
| DEUXIÈME SERMON pour le III ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Du vice de la médisance, à l'occasion des murmures des Pharisiens. | 100 |
| PREMIER SERMON pour le IV ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Développement des paroles du texte. | 116 |
| DEUXIÈME SERMON pour le IV ^e dimanche après la Pentecôte — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Corruption de notre vie et de nos mœurs figurée par la rupture du filet. | 126 |
| PRÉFACE des deux sermons qui suivent. | 136 |
| PREMIER SERMON pour le V ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Funestes effets de la colère. | <i>Ibid.</i> |
| DEUXIÈME SERMON pour le V ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Remèdes de la colère. | 176 |
| PREMIER SERMON pour le VI ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Développement des paroles du texte. | 196 |
| DEUXIÈME SERMON pour le VI ^e dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Évangile. | 217 |
| AU LECTEUR. | 239 |
| PREMIER SERMON pour le VII ^e dimanche après la Pentecôte. — Différentes espèces d'hypocrites. | 243 |
| DEUXIÈME SERMON pour le VII ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Développement des paroles du texte. | 261 |
| PREMIER SERMON pour le VIII ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Développement des paroles du texte. | 281 |

| | |
|---|-----|
| DEUXIÈME SERMON pour le VIII ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Du compte que nous devons rendre de toute notre vie. | 301 |
| PREMIER SERMON pour le IX ^e dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Évangile. | 317 |
| DEUXIÈME SERMON pour le IX ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Sévérité des jugements de Dieu. | 337 |
| PREMIER SERMON pour le X ^e dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Évangile. | 357 |
| DEUXIÈME SERMON pour le X ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o De la superbe et de sa fille, la vaine gloire. | 373 |
| PREMIER SERMON pour le XI ^e dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Évangile, où l'on montre : 1 ^o Ce qu'il faut entendre par l'homme sourd et muet. — 2 ^o Combien cette maladie est grave. — 3 ^o Quels sont ses remèdes. | 390 |
| DEUXIÈME SERMON pour le XI ^e dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Évangile, où l'on traite : 1 ^o De l'endurcissement du cœur, figuré par le sourd-muet. — 2 ^o De ses causes et de ses remèdes. | 411 |
| PREMIER SERMON pour le XII ^e dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Évangile, où l'on montre le triple état de l'homme avant le péché, après le péché, et depuis la rédemption de notre Seigneur Jésus-Christ. | 426 |
| DEUXIÈME SERMON pour le XII ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication du précepte d'aimer Dieu. — 2 ^o Principaux motifs d'aimer Dieu. | 447 |
| SECONDE PARTIE, ou nouveau discours que l'on pourra construire après une explication plus courte de l'Évangile. — On y traite à la fois de l'amour et de la crainte du Seigneur, et l'on expose les deux motifs principaux de cet amour. | 457 |
| PREMIER SERMON pour le XIII ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Courte explication de l'Évangile. — 2 ^o Différence du péché mortel figuré par la lèpre. | 469 |
| DEUXIÈME SERMON pour le XIII ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o Des remèdes du péché, figurés par le sacrifice que la loi imposait au lépreux après sa guérison. | 487 |
| PREMIER SERMON pour le XIV ^e dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Évangile. | 505 |
| DÉVELOPPEMENT DU TEXTE, ou seconde instruction que l'on pourra construire après une explication plus courte de l'Évangile. | 519 |
| DEUXIÈME SERMON pour le XIV ^e dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Évangile. | 527 |
| PREMIER SERMON pour le XV ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o De la préparation à la mort. | 545 |
| DEUXIÈME SERMON pour le XV ^e dimanche après la Pentecôte. — 1 ^o Explication de l'Évangile. — 2 ^o De la mort du péché. | 563 |

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.





LUIS de Granada.

Oeuvres completes.

B2
7074
.U33
A3F7
v.5 -

